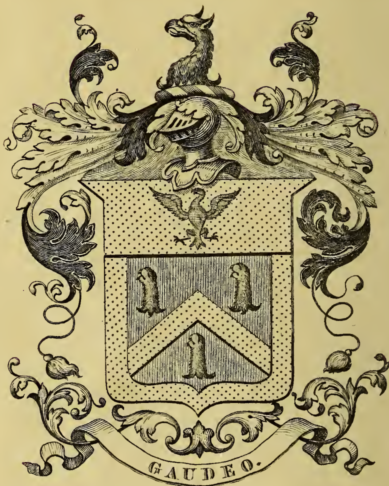

GAUDEO.

Fennerif? Nº: 226.

New label

Histoire des Indes

Acosta

Paris 1600

HISTOIRE NATVRELLE ET MORALLE des Indes, tant Orientalles qu'Occidentalles.

Où il est traicté des choses remarquables du Ciel, des Elemens, Metaux, Plantes & Animaux qui sont propres de ces païs. Ensemble des mœurs, ceremonies, loix, gouuernemens & guerres des mesmes Indiens.

Composée en Castillan par Ioseph Acosta, & traduite en François par Robert Regnault Cauxois.

DEDIE' AV ROY.





A PARIS,

Chez MARC ORRY, ruë S. Iaques, au Lyon Rampant.

M. D. XCVIII.



AV ROY TRES-CHRESTIEN DE FRANCE ET DE NAVARRE, Henry IIII. de ce nom.



I R E,

Cet admirable & inuincible guerrier, Alexandre, iadis Roy des Macedoniens, qui par ſa valeur & heureuſe fortune, rangea ſous ſon pouuoir toutes les prouinces de Grece, auparauant deſ-vnies en pluſieurs Cantons & Republiques, puis paſſant la mer de l'autre coſté, ſubiugua le treſ-grand & treſ-opulent Royaume de Perſe; & de là continuant plus outre, fit retentir ſes armes iuſques bien auant dedans l'Inde Orientalle, borne de ſes deſſeins, & pour lors la plus renommee & plus heureuſe region de la terre: Entre mille grandes & belles affections qui logeoient en ſon ame genereuſe & guerriere, auoit cette-cy, qu'il deſiroit & de vaincre & ſurmonter tous les autres, non point ſeulement en valeur & reputation d'armes; mais auſsi en ſçauoir & cognoiſſance des choſes: & ſur tout des terres & regions eſtranges. De telle façon, qu'il faiſoit curieuſe-

ment rechercher (& à quelque prix que ce fust) tous les liures rares & exquis qu'on pouuoit recouurer de son temps. Et luy encor' fort ieune, comme les Ambassadeurs de Perse fussent venus vn iour deuers son pere, il les enquist si particulierement de la nature, grandeur, & situation du Royaume de Perse, des villes, fleuues, & montagnes d'iceluy: mesme des mœurs du peuple, & de la gendarmerie; qu'il apprit par leur bouche tout ce qu'ils auoient en leur Royaume de plus grand & de plus singulier. Dont il sceut fort bien faire son proffit par apres; & ne cessa iamais depuis, iusques à ce qu'il eut conquis ce grãd & florissant Empire, de sorte qu'on pourroit dire auec raison, que les propos & aduertissements de ces Ambassadeurs furent comme la premiere estincelle, ou cause des grandes victoires & heureux succés qui luy arriuerent depuis. Dequoy me ressouuenant, SIRE, & de la comparaison que plusieurs font auiourd'huy, de sa valeur, clemence, & bonne fortune à la vostre, voire de plusieurs autres dons, & vertus heroïques, dont il estoit doué, qui vous sont pareillement communes. Outre ce que tous deux, puissans & redoutez Princes, estes issus (quoy qu'en diuers siecles) d'vn mesme estoc de noblesse, & race de Hercules, luy par Caranus: Et vous, SIRE, par Charlemagne, qui suiuant les anciens tesmoigna-

ges, en estoit aussi descendu; & de la race duquel vous estes extraict par le Roy Sainct Loys, & les autres Roys de France vos predecesseurs, issus de la race du mesme Charlemagne par sexe feminin: Ie me suis enhardy de traduire en langue Françoise l'Histoire naturelle & moralle des Indes Occidentalles, nouuellement composee en Castillan par Ioseph Acosta, homme certainement docte & fort curieux, pour la presenter aux pieds de vostre Majesté, sous espoir que ce luy seroit chose agreable, pour la delectable varieté & nouueauté des choses qui y sont contenuës: Comme ie croy qu'Alexandre mesme l'orroit fort volontiers s'il viuoit en ce present siecle; luy, qui tant de fois de son temps desira qu'il fust encor' vn autre monde, à fin d'auoir vn plus large champ d'exercer ses prouesses. Et ce qui plus m'a incité de l'entreprendre, a esté que les Espagnols, ialoux & enuieux de ce bien, ayants fait brusler par Edict public (comme on m'a aduerty puis quelque temps) tous les exemplaires de ceste Histoire, à fin d'en priuer les autres nations, & leur celer la cognoissance des Indes; i'ay pensé que ie ferois faute si ie laissois perdre à la France (si curieuse des choses rares & belles) vn si riche ioyau, & vne si gẽtille Histoire, que l'Autheur a composee, la plus grand' part, à veue d'œil, & sur les mesmes lieux, d'vn tel ordre &

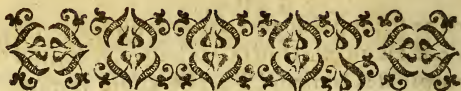
brieueté, qu'auec bonne raison il peut estre appellé l'Herodote & le Pline de ce monde nouuellement descouuert. Bref, ie peux dire de ce Castillan, SIRE, *que c'est vn prisonnier d'entre vos ennemis, lequel i'ay surpris en sa terre, luy ayant appris tellement quellement nostre langue Françoise pour vous le presenter, à fin qu'il vous conduise & face voir toutes les singularitez plus exquises de ce nouueau monde sans crainte & danger de naufrage. Que si, comme Alexandre, souuerain d'vne grande Region de l'Europe en la partie d'Orient, a voulu tourner ses desseins sur l'Inde Orientale; Ainsi vous* SIRE, *issu de sa mesme race, & comme luy Prince & possesseur triumphant d'vn grand & florissant Royaume de l'Europe en la partie d'Occidēt, vueillez aussi voir & regarder de plus pres ces Indes Occidentalles, encor' plus riches & renommees à present que ne furent oncq les Orientalles; cestuy mesme vous y seruira de guide & de tres-fidelle espion, pour vous aduertir des ports, villes & montagnes d'iceluy, & de l'ordre & nature du peuple; dont il vous dira d'auantage que ne firent oncq les Ambassadeurs de Perse au Roy Alexandre. Il plaira donc à vostre Majesté,* SIRE, *receuoir de bonne part ce tresor estran-*

ger, que vous offre l'vn de vos humbles & fidelles ſubiets, pour teſmoignage du ſeruice qu'il vous doit, & vous a voué pour toute ſa vie.

Du Haure de Grace, le premier Decembre, 1597.

Voſtre tres-humble, & tres-obeiſſant ſubject & ſeruiteur,

ROBERT REGNAVLD.



ADVERTISSEMENT de l'Autheur, aux Lecteurs.

PLusieurs autheurs ont escrit des liures, & des narrations, du nouueau monde & des Indes Occidentales, esquels ils descriuent les choses nouuelles, & estrãges, que l'on a descouuertes en ces parties la, les actes, & les aduantures des Espagnols qui les ont conquestees & peuplees. Mais iusques à present ie n'ay veu aucun autheur, qui traicte, & declare les causes, & raisons, de telles nouueautés, & merueilles de nature, ny mesmes qui en face aucun discours & recerche. Ie n'ay point veu aussi liure qui face mention des bestes, & histoires des mesmes Indiens anciens, & naturels habitans du nouueau monde. A la verité ces deux choses sont assez difficiles, la premiere d'autant que sont œuures de nature, qui sortent, & sont contraires à la philosophie ancienne receue & pratiquée, comme de monstrer que la region qu'ils appellét Torride, est fort humide, & en plusieurs endroits fort temperée, & qu'il pleut en icelle quand le Soleil en est plus proche, & autre semblables choses. Car ceux qui ont escrit des Indes Occidentales, n'ont pas fait profession de tant de philosophie, voire la plus part d'iceux escri-

uains ne se sõt pas apperceus de telle chose. La seconde est qu'elle traicte des bestes, & histoire propre des Indiens, laquelle chose requeroit beaucoup de communication & de progrés dans le pays auec les mesmes Indiens, ce que la plus part de ceux qui ont traicté des Indes, n'ont peu faire, ou pour n'entendre leur lãgue, ou pour ne vouloir rechercher, leurs antiquitez, tellement qu'ils se sont contentez de racõter quelque chose d'eux qui estoit le plus commun & superficiel. Desirant donc auoir quelque plus particuliere cognoissãce de leurs choses, i'ay fait diligence de m'informer des hommes, les plus experimentés, & versez, en ces matieres, pour tirer, & recuillir, de leurs discours & relations, ce qui m'a semblé suffire pour donner cognoissance des faits & coustumes de ces peuples. Et en ce qui est du naturel du pays, & de leurs proprietez, ie l'ay apprins par l'experience de plusieurs amis, & par la diligence que i'ay faite de rechercher, discourir, & conferer auec personnes sages & experimentez. Il ne semble mesme qu'en ce ce faisant, il se presente quelques aduertissements, qui pourront seruir & proffiter à d'autres esprits meilleurs, affin de chercher la verité, ou de passer plus outre, en trouuant agreable ce qu'ils trouueront cy dedans. Ainsi combien que le nouueau mõde, n'est plus nouueau, mais vieil, veu le beaucoup que l'on a escrit d'iceluy, ce neantmoins ceste histoire pourra estre tenue en quelque façon pour nouuelle, d'autãt qu'elle est en partie histoire, & en partie philo-

ſophie,& non ſeulement,d'autant que ce ſont œuures de nature,mais auſſi celles du liberal ar bitre,qui ſont les faits,& couſtumes des hommes,ce qui m'a donné occaſion de luy donner nom d'Hiſtoire Naturelle & Moralle des Indes,cõprenant ces deux choſes.Il eſt fait mention es deux premiers liures, de ce qui touche le Ciel,temperature,& habitation de ce monde,leſquels liures i'auois premierement eſcrits en Latin, & maintenant les ay traduits vſant plus de la licence d'autheur, que de l'obligation d'interprete,pour m'accommoder mieux à ceux pour qui elle eſt eſcrite en vulgaire. Es deux liures ſuyuants eſt traicté,ce qui touche ces Elements & mixtes naturels, qui ſont metaux,plantes,& animaux, & ce qui ſemble remarquable aux Indes,le reſte des liures diſcourant ce que i'ay peu diſcourir au certain, & ce qui m'a ſemblé digne de memoire des hõmes, de leurs beſtes,(ie veux dire des meſmes Indiẽs)de leurs ceremonies, couſtumes,gouuernément,guerres & aduentures.Il ſera dit en la meſme hiſtoire,comme i'ay peu apprendre,& cognoiſtre les beſtes des anciens Indiens, veu qu'ils n'auoient aucune eſcriture,ny caractere, comme nous auons, ce qui n'eſt pas peu d'induſtrie d'auoir peu conſeruer leurs antiquitez ſans l'vſage des lettres,en fin l'intention de ce trauail eſt afin que ayant la cognoiſſance des œuures naturelles, q̃ le ſage autheur de toute la nature a faites,l'on loue & glorifie le hault Dieu,qui eſt merueilleux en tout & par tout. Et qu'ayant cognoiſſance des couſtumes &

choſes des Indiens, l'on leur aide plus facilement à ſuyure, & perſeuerer en la haute vocation du S. Euãgile, à la cognoiſſance de laquelle le ſeigneur a voulu amener ceſte nation ſi aueuglée en ces derniers ſiecles. Outre toutes ces choſes vn chacun pourra meſme tirer pour ſoy quelque fruit, attendu que le ſage tire touſiours quelque choſe de bon de quelque petit ſubiet que ce puiſſe eſtre, comme l'on peut tirer des plus vils & petits animaux vne grande philoſophie. Il reſte ſeulement d'aduertir le lecteur, que les deux premiers liures de ceſte hiſtoire, ou diſcours, ont eſté eſcrits eſtant au Peru, & les autres cinq depuis en Europe, l'obedience m'ayant commandé de retourner par deça: ainſi les vns parlent des choſes des Indes comme de choſes preſentes, & les autres comme de choſes abſentes. C'eſt pourquoy il m'a ſemblé bon d'aduertir le Lecteur de cecy, afin que ceſte diuerſité de parler ne luy ſoit ennuyeuſe.

IN HISTORIAM INDIARVM NATVRALEM A IOSEPHO Acosta Hispanico sermone compilatam, nuper à Roberto Reginaldo Gallicè redditam.

Ad Lectorem.

SI lustrare nouos, retinêre cupidine mundos,
Lataq; si Pelagi littora nosse cupis:
Huc cursus dispone tuos, non nausea lædet,
Nec stomachus ciuem te vetet esse maris.
Nil opus est velo,rimas sarcire carinis,
Aut Magnetiaca pixide,nil opus est.
Alter Tiphys adest,extremas ire per oras
Edocet,& populos,iam breuiore via:
Sidera sub terris veteri non cognita seclo,
Ortaq; in occiduo limine signa,refert.
Temperiem Zonæ,quæ non habitabilis antè
Iudicio veterum, tunc habitata tamen:
Noueris in cursu quo signo vtatur,& aura,
Vēdicet atque sibi quidquid vterq; polus.
Noueris & montes,Germaníq; ora Typhœi
Igniuoma,& pisces,flumina magna , lacus,
Templa,sacerdotes,veríque imitamina cultus,
Christicolûm ritus vt coluisse putes.
Annales,fastósq; libros,elementáque,regna,
Imperium,reges,prælia magna, duces.
Terra ferax gemmis,fuluóq; referta metallo,
Se peregrina tibi conspicienda dabit.
Deniq;,quod lustris,& sũptibus hausit Ibêrus,
Bis quarto poteris parcus adire die.

ANTONIVS BONDOR.

Ad Robertum Reginaldum traductorem, Epigramma.

TE Franciſcis alit, quem nobis edidit vrbs, quæ
Vellerij montis nomine, nomen habet.
Bætica (demirans genium) mutare loquelam
Inſtitit, vt potius diceret eſſe ſuum.
Ipſe tamen patriæ reducem te reddis, &, illa
Quæ ſecreta cupit, cognitiora facis.
Non te pœniteat tanti, Reginalde, laboris,
Hoc tibi nam patriæ pignus amoris erit:
Parua videre putas victorem præmia regem
Henricum, & ſacras conteruiſſe manus?
Qui gratus patriæ, tum regi, deſerit auras,
Rectiùs ille ſuo munere functus abit.

ANTONIVS BONDOR.

Ad eundem de inſcriptione libri.

ECquid id? in prima promittit frõte libellus
Indos eoos occiduóſque ſimul.
Attamen heſperias tantummodo detegit oras,
Nulla ferè eoi eſt mentio facta ſoli
Hoc, Reginalde, typis debetur, non tuus error.
(Error ſi fuerit conſpiciendus ibi.)
Occiduus nobis, alijs oriturus habetur
Phœbus : nil prius eſt, poſteriúſve globo.

ANT. BONDOR.



M. CHARLES REGNAVLD, A ROBERT REGNAVLD SON Frere, sur la traduction de l'Histoire Naturelle des Indes Occidentales.

SONET.

ON dit qu'Æta iadis Roy des Scythes-Colchoys,
A qui la toison d'or auoit esté donnée,
Pour vn gage fatal de sa vie honorée,
La faisoit d'vn grãd soing, garder dedãs vn bois.
Vn dragõ & deux bœufs, de qui l'horrible vois
Remploit tout l'air de flamme, en deffendoient l'entrée.
Mais Iason, neantmoins, assisté de Medée,
La prit, & la fit voir à son Prince Gregeoys.
Ainsi fais tu, Regnauld; car malgré les excés
Des soldats Espagnols, qui en gardent l'accés,
Malgré tous leurs canons, & leur naualle armée,
Tu fais voir aux François ces Tresors retenus,
Et du riche Peru les secrets incognus,
Bref, d'vn autre Colchos la toison desirée.



A Mr. REGNAVLD SVR LA VERSION DE L'HISTOIRE DES Indes de l'Eſpagnol de Ioſephe Acoſta.

SONET.

Polyclete imager burinoit vn viſage
Si bien apres le vif que nature auoit peur
Qu'elle ſemblaſt auoir ſur l'image trompeur
Elle meſme imité les traicts de ſon ouurage.
Mais le ſeul Hyponie entre ceux de ſon aage
Meſpriſa ceſt ouurier deſireux que l'honneur
D'vn tableau qu'il offroit retournaſt au dõneur,
Non à l'art que l'on euſt admiré d'auantage.
Ainſi tout Eſpagnol qui veoirra que tes doigts
Ont d'vn traict ſi diuin fait Acoſta François,
Qui deuancé par toy ne faict plus que te ſuyure:
Craindra que tõ labeur ſoit du ſien le tombeau,
Ton renom ſon oubly, ſa cendre ton flambeau
Prira que ton pinceau ne nous change ſon liure.

F. L'EPARMENTIER.

Extrait du Priuilege du Roy.

PAr grace & Priuilege du Roy il eſt permis à Robert Regnauld de faire imprimer par tel libraire ou imprimeur que bon luy ſemblera, ſon Hiſtoire Naturelle & Moralle des Indes, traduite de Caſtillan en Frãçois, & ce pour l'eſpace & terme de dix annees, & deffenſes ſont faites a tous libraires & imprimeurs de n'imprimer ou faire imprimer ledit liure ſans ſon conſentement, ſur peine de cinquante eſcus d'amende, & de cõfiſcation des Exemplaires qui s'en trouuerõt imprimez : Et ledit Robert Regnauld a choiſi & tranſporté ſon priuilege à Marc Orry marchant libraire à Paris. Donné le 1. Decembre mil cinq cens quatre vingts dix ſept. Et de noſtre regne le huictieſme. Signé HENRY. Et plus bas Potier. Et ſeellé en cire iaune ſur ſimple queue.



LIVRE PREMIER DE L'HISTOIRE NATVRELLE & morale des Indes, tant Orientales qu'Occidentales.

Chapitre Premier.

De l'opinion que quelques Autheurs ont euë, penſans que le Ciel ne s'eſtendoit iuſques au nouueau Monde.



LEs anciens ont eſté ſi eſlongnez de penſer, qu'il y euſt peuple ou nation habitante en ceſtuy nouueau mõde, que pluſieurs meſme d'entr'eux n'ont peu s'imaginer que de ce coſté cy, y euſt ſeulement terre: & qui plus eſt digne de merueille, s'ẽ ſont trouuez aucuns, qui ont nié tout ouuertement que le Ciel, que nous y voions à preſent y peuſt eſtre. Car iaçoit que la plus grand part, voire les plus renommez entre les Philoſophes, ayẽt bien recogneu que le Ciel eſtoit tout rond, (cõme en effect il eſt l'eſt) & que par ce moyen il entouroit & ceignoit toute la terre, l'enſerrant & comprenant dedans ſoy : Neantmoings

plusieurs du nombre mesme des Docteurs sacrez, de plus grande authorité, ont eu sur ce point differentes opinions: s'imaginans la fabricque de cest vniuers, à la faço d'vne maison, en laquelle le toict, qui la couure, circuit & s'estend tant seulement en la partie d'enhaut, & non pas par toutes les autres parties: alleguans pour leur raison que la terre autrement demeureroit suspendue, au milieu de l'air. Ce qui leur sembloit chose du tout hors d'apparence: & tout ainsi que l'on voit en tout bastiment, le fondement & l'assiette situez d'vne part, & le toict & couuerture d'vne autre opposite & cōtraire, ainsi qu'en ce grand edifice de l'vniuers, tout le Ciel demeurast en la partie d'enhault, & la terre en la partie d'embas. Le glorieux Chrysostome, comme homme qui s'est plus occupé en l'estude des lettres sacrées, que non pas aux sciences d'humanité, semble estre de ceste opinion: quand il se rit en ses Commentaires sur l'epistre aux Hebrieux de ceux là, qui afferment la rotondité du Ciel. Et semble que la saincte Escriture, ne vueille signifier autre chose, appellant le Ciel, tabernacle, ou taudis, fait de la main de Dieu. Et sur ce subiect il passe plus outre, disant que ce qui se meut & chemine, n'est pas le Ciel, mais que c'est le Soleil, la Lune, & les estoilles, qui se meuuent au Ciel. En la façon que les passereaux, & autres oyseaux se meuuent parmy l'air, tout au contraire de ce que les Philosophes pensent, qu'ils se tournent auec le mesme Ciel, comme les bras d'vne roüe, auec la mesme roüe. Theodoret autheur fort graue,

Chrysostom. hom. 14. & 17. in epist. ad Hebr.

Hebr. 8

Idem Chrys. hom. 6. 13. In Genes. & homil. 12 ad pop. Antio.

Theodoret &

ſuit en ceſte opinion, Chryſoſtome, & Theophile auſſi,ſelon qu'il a de couſtume, preſque en toutes choſes. Mais Lactance Firmian, deuãt tous les deſſuſdits,ayant la meſme opinion, ſe moque des Peripateticiens,&Academiques, qui donnent vne figure ronde au Ciel: conſtituans la terre au milieu du monde: pour autant que ce luy ſemble choſe ridicule, que la terre demeure ſuſpendue en l'air,comme il eſt deuant dit.Par laquelle ſienne opinion, il ſe conforme à celle d'Epicure,qui tient, que de l'autre part de la terre,il n'y a autre choſe qu'vn Chaos, ou abiſme infini. Et ſemble meſme que Sainct Hieroſme s'approche aucunement de ceſte opinion, eſcriuant ſur l'epiſtre aux Epheſiens en ces termes.*Le Philoſophe naturel par ſa contemplation penetre iuſques au hault du Ciel,& de l'autre part il trouue vn grand vuide,aux profonds & abiſmes de la terre.*L'on dit auſſi que Procope afferme(ce que ie n'ay veu toutesfois) ſur le liure du Geneſe, que l'opinion d'Ariſtote touchant la figure, & mouuement circulaire du Ciel eſt contraire & repugnant à la ſaincte Eſcriture.Mais quoy que diſent & tiennent là deſſus tous les anciens, il ne s'en faut eſmouuoir.Pour ce qu'il eſt tout cogneu,&approuué qu'ils ne ſe ſont pas tant ſouciez des ſciences,& demõſtrations de philoſophie:pour autãt qu'ils ſe sõt occupez à d'autres de bien plus grãde importance.Mais ce qui plus eſt à eſmerueiller, eſt que S. Auguſtin meſme, tant verſé en toutes les ſciences naturelles,voire fort docte en l'Aſtrologie,& Phyſique,neãtmoins demeure touſiours en doute,ſans ſe pou-

Theoph. in c. 8. ad Hebr.
Lact. lib. 3. diuin. inſt. c. 24.
Hier. in epiſt. ad Ephe. l. 2. in c. 4.
Sixtus Senẽſis lib. 5. bibliot. annot. 3.
Auguſt. l. 2. de Geneſ. ad lit. c. 9.

uoir resoudre,si le Ciel circuit la terre de toutes parts,ou non. *Que me soucie-ie* (disoit-il) *que* Aug.psal.35.
nous pensions que le Ciel,comme vne boule enserre en soy la terre de toutes parts,estant icelle au milieu du monde, comme au peloton de fil le fondreau:ou que nous disions qu'il n'est pas ainsi,mais que le Ciel couure la terre par vne part seulement,tout ainsi qu'vn grand plat,qui est par le dessus. Au mesme lieu,que dessus,il semble demõstrer, voire dit clairement qu'il n'y a demõstration certaine,pour affermer la figure ronde du Ciel, mais seulement de simples coniectures. Esquels lieux alleguez, & en d'autres endroits mesmes ils tiennent pour chose douteuse le mouuement circulaire du Ciel. Neantmoins on ne se doit offenser,ny auoir en moindre estime les Docteurs de la Saincte Eglise,si en quelques points de la philosophie & sciences naturelles ils ont eu differente opinion à ce, qui est tenu & receu pour bonne philosophie : veu que toute leur estude à esté de cognoistre,prescher,& seruir le Createur de toutes choses, en quoy ils ont esté excellens,& comme ayans biẽ employé leur estude,en chose plus importante, c'est peu de chose en eux de n'auoir cognu toutes les particularitez concernantes les creatures.Mais bien d'auantage sont à reprendre les Philosophes vains de ce siecle, qui attaignans iusques à la cognoissance de l'estre,& ordre des creatures du cours & mouuement des Cieux, ne sont pas paruenus(malheureux qu'ils sont)à
Sapien.13. cognoistre le Createur de toutes les choses. Et
Rom.1. s'empeschans du tout en ses œuures,n'ont point mõté par leurs imaginations,iusques à cognoi-

ſtre l'autheur ſouuerain d'icelles,ainſi que nous enſeigne la ſaincte Eſcriture:ou bien s'ils l'ont cogneu,ne l'ont point ſeruy,& glorifié comme ils deuoient;aueuglez de leurs inuentions. dequoy les accuſe & reprend l'Apoſtre.

Chapitre II.

Que le Ciel eſt rond de toutes parts,ſe mouuant en ſon tour de ſoy-meſme.



OR venans à noſtre ſubject, il n'y a point de doute,que l'opiniõ, qu'ont eu Ariſtote,& les autres Peripateticiens auec les Stoïques,que la figure du Ciel eſtoit rõde & ſe mouuoit circulairement en ſon tour(eſt ſi parfaictement veritable que nous,qui ſommes & viuõs à preſent au Peru,levoyons de nos propres yeux.Enquoy l'experience doit valoir d'auantage, que toute autre demonſtration philoſophique.D'autant que pour faire cognoiſtre que le ciel eſt tout rõd,& qu'il cõprend & circuit en ſoy la terre de tous coſtés,& pour en eſclarcir tout le doubte, que l'on en pourroit auoir, il ſuffit que i'aye veu & contẽplé en ceſtuy noſtre hemiſphere, la partie & region du Ciel, qui tourne au tour de ceſte terre,laquelle n'a eſté congneue des anciens,ou bien d'auoir veu,& remarqué(comme i'ay fait) les deux poles,eſquels le Ciel ſe tourne,comme dans ſes fiches.Ie dy le pole Arctique ou Septẽtrional que voyent ceux de l'Europe, & l'autre Antarticque ou Meridional(duquel ſainct Au-

Plutarchus de placitis philoſ.lib.2. c.2.

Aug.l.2.de Geneſ.ad lit. cap.10.

guſtin eſt en doubte) & lequel nous changeons & prenons pour le Nort icy au Peru, ayãs paſſé la ligne equinoctiale. Il ſuffit finalement, que i'aye couru par nauigation plus de ſeptante degrés du Nort au Sur, ſçauoir quarante d'vn coſté de la ligne, & vingt trois de l'autre. Laiſſant quant à preſent le teſmoignage des autres qui ont beaucoup plus nauigué que moy, & en plus grãde haulteur eſtãs paruenus preſque iuſques à ſeptante degrés au Sur. Qui dira que la nauire appellée Victoire, digne certainemẽt de perpetuelle memoire, n'aye gaigné le prix, & le triõphe d'auoir le mieux deſcouuert, & circuy la rondeur de la terre, meſme le Chaos vain & le vuide infiny, que les anciens Philoſophes diſoient eſtre, au deſſoubs de la terre, ayant faict tout le tour du monde, & circuy l'immenſité du grand Ocean? Qui eſt donc celuy qui ne recognoiſtra par ceſte nauigation que toute la grandeur de la terre, quoy qu'elle puiſſe eſtre plus grande, qu'on ne la depeint pas, ne ſoit ſubiecte aux pieds d'vn homme puis qu'il la peut meſurer? Ainſi, ſans aucun doute le Ciel eſt de figure ronde, & parfaicte. Et la terre auſſi s'embraſant & ioignant, auec l'eaue fait vn globe, ou boule ronde compoſée de ces deux Elements, ayans leurs bornes & limites dans leur propre rondeur, & grandeur. Ce qui ſe peut ſuffiſamment prouuer, & demonſtrer par raiſons de Philoſophie & d'Aſtrologie, laiſſant arriere les ſubtiles deffinitions qu'on peut alleguer cõmunément, Que au corps le plus parfaict, (qui eſt le Ciel) ſe doit attribuer la plus parfaicte figure, qui eſt

ſans doute la figure ronde. Duquel encore, le mouuement circulaire ne pourroit eſtre ferme, & eſgal en ſoy, s'il auoit quelque coing, ou deſtour en quelque part, ou s'il eſtoit tortu (comme il le faudroit dire par neceſſité) ſi le Soleil, la Lune, & les eſtoilles ne faiſoient le tour, & circuiſſoient tout le monde. Mais ſans conſiderer toutes ces raiſons, il me ſemble, que la Lune ſeule eſt ſuffiſante, en ce cas, comme vn fidelle teſmoing du Ciel meſme: veu que ſon Eclipſe aduient ſeulement, lors que la rõdeur de la terre s'oppoſe diametralement, entre elle & le Soleil, & par ce moyen empeſche que les rayõs du Soleil, ne donnent ſur icelle. Ce qui ne pourroit certainement aduenir, ſi la terre n'eſtoit au milieu du monde, circuite & entourée de tout le Ciel. Il y en a eu aucuns qui ont douté iuſques là, ſi la reſplendeur, qui eſt en la lune, luy eſtoit cõmuniquée de la lumiere du Soleil. Mais c'eſt par trop douter, puis qu'il ne ſe peut trouuer autre cauſe raiſonnable, des Eclipſes, du plain, & cartiers de la lune, que la communication de la reſplẽdeur & lumiere, qui procede du Soleil. Auſſi ſi nous voulons diligemment rechercher ceſte matiere, nous trouuerons, que l'obſcurité de la nuict, n'eſt cauſée d'autre choſe que de l'õbre, que faict la terre, empeſchant la clarté du Soleil de paſſer de l'autre coſté de Cie, ou il iette ſes rais. Si donc il eſt ainſi que le Soleil n'outrepaſſe point, & ne iecte ſes rais ſur l'autre partie de la terre, ains ſeulement ſe deſtourne à ſon coucher, faiſant eſchine à la terre, par vn tournoyement (ce que par force ſera contraint d'ac-

Auguſt epiſt. 109 ad Ianuarium c. 4.

corder celuy, qui voudra nier la rotondité du Ciel, puis qu'à leur dire le Ciel comme vn plat seulement couure la face de la terre). Il s'ensuit clairement que l'on ne pourra remarquer la differéce, que nous voyons estre entre les iours & les nuicts, lesquels en quelques regions sont courts, & longs selon les saisons, & en d'autres perpetuellement esgaux. Ce que Sainct Augustin escrit aux liures *de Genes. ad literam.* Que l'on pourra bien comprendre les oppositions, conuersions, esleuations, descentes, & tous autres aspects, & dispositions des planettes & estoilles, quand nous cognoistrons, qu'elles se meuuent. & que neantmoings le Ciel demeure stable & immobile. Chose qui me semble bien aisée à entendre, & le sera à tout autre, m'estant permis de feindre ce qui me vient en la phantasie. Car si nous posons le cas, que chaque estoile, & planette soit vn corps en soy, & qu'elle soit demenée & conduitte par vn Ange, en la façon que fut porté Habacuc en Babylone : Qui sera ie vous prie celuy tât aueuglé, qui ne voye bien que tous les aspects diuers, qu'on voit apparoir aux planettes & estoilles, peuuent proceder de la diuersité du mouuement que celuy, qui les mene & conduit, leur donne volontairement? Cependant l'on ne peut dire auec raison, que ceste espace & region, par où l'on feint que marchent & roulent côtinuellement les estoilles, ne soit elementaire & corruptible, puis qu'il se diuise & separe, quand elles passent, lesquelles certainement ne passent pas par vn lieu vuide. Que si la region, en laquelle les

August. l. de Genes. ad lit. c. 10.

Dan. 14.

eſtoilles & planettes ſe meuuent, eſt corruptible, par raiſon donc les eſtoilles & planettes le doiuent eſtre elles meſmes de leur propre nature,& par conſequent ſe doiuent changer, alterer,& finablement prendre fin. Pour ce que naturellement le contenu n'eſt pas plus durable que le contenant. Or dire que les corps celeſtes ſoient corruptibles, cela ne s'accorde point auec ce que l'Eſcriture dit au Pſalme, *Que Dieu les feit pour touſiours*: Et encore moins ſe rapporte à l'ordre & conſeruation de ceſt vniuers. *Pſal.* 148.
Ie dy d'auantage pour confermer ceſte verité, que ce qui ſe meut, ſont les meſmes Cieux, & en iceux les eſtoilles cheminent en tournoyãt. Choſe que nous pouuons cognoiſtre auec les yeux,puis que nous voyons que nõ ſeulement les eſtoilles ſe meuuent, mais auſſi les regions & parties entieres du Ciel. Ie ne parle point ſeulement des parties luiſantes, & reſplendiſſantes, comme celle que l'on appelle la voye laictée, que le commun appelle le chemin S. Iacques; mais ie dy cela d'auantage, pour les autres parties noires & obſcures qui ſont au Ciel. Pour ce que nous y voyons realement comme des taches & obſcuritez, qui ſont fort manifeſtes, leſquelles ie n'ay point ſouuenance auoir iamais veu en Europe, mais au Peru en ceſt autre hemiſphere ie les ay veues pluſieurs fois fort apparentes. Ces taches ſont de la couleur,& forme de la portiõ de la Lune eclipſée, & luy reſemblent en noirçeur & obſcurité. Elles marchent attachees aux meſmes eſtoilles,& touſiours d'vne meſme teneur & figure, com-

me nous l'auons cogneu & remarqué par experience tres claire. Parauenture cela semblera à quelques vns chose nouuelle, & pourroiét demander d'où procede tel genre de taches au Ciel; ie ne puis certes respondre autre chose pour l'heure, sinon que, comme disent les Philosophes, que la voye lactée est composée des parties du Ciel les plus denses & espesses, & qui pour ceste cause, reçoiuent plus grande lumiere: ainsi par contraire raison il y a d'autres parties fort rares, deliees, & transparentes, lesquelles, pour receuoir moindre lumiere, semblent plus noires & obscures. Que cecy en soit la vraye raison ou non, (ie n'en peux rien affermer de certain) si est-il pourtant veritable, que selon la figure que ces taches ont au Ciel, elles se meuuent auec vne mesme proportion quant & leurs estoilles, sans aucunement se separer d'elles. Qui est vne experience certaine, & remarquee par plusieurs fois tout expres. Il s'ensuit de tout ce que nous auons dit, que sans doubte le Ciel contient en soy de toutes parts la terre, tournoyant continuellement à l'entour d'icelle, sans que l'on puisse plus proposer question là dessus.

Chapitre III.

Que la saincte Escriture nous enseigne que la terre est au milieu du monde.

Combien qu'il semble à Procope, à Gaze, & à aucuns autres de son opinion, que ce soit contreuenir à la saincte Es-

criture, de figurer la terre au milieu du monde, *Hester.* 13.
& de dire que le ciel est tout rond: si est-ce que *Sap.* 1.2.7.
à la verité ceste doctrine, non seulement ne luy 11.18.
est point cõtraire, mais aussi se trouue du tout *Psal.* 91.7.
conforme à ce qu'elle nous en enseigne. Car 23.39.97.
laissant à part les termes dont vse la mesme *Iob.* 37.
Escriture en plusieurs endroicts: *La rondeur de la* *Ecclesi.* 1.
terre, (& ce qu'en autre endroict, elle dict, que tout ce qui est corporel est circuit & entouré du Ciel, & comme embrassé de sa rondeur) à tout le moins ne peut on nier, que le passage de l'Ecclesiaste ne soit fort clair, où il est dit: *Le Soleil naist, se couche, & retourne en son mesme lieu: & va recommençant à naistre, il prend son chemin par le midy se tournant iusques au Septentrion, c'est esprit chemine circuissant à l'entour toutes choses, & s'en retourne à son mesme endroit.* En ce lieu la paraphrase & exposition de Gregoire Neocesarien ou Nazianzene dit. *Le Soleil ayant couru toute la terre, s'en reuient comme en tournoyant iusques à son mesme point & terme.* Ce que dit Salomon interpreté par Gregoire ne pourroit certainement estre vray, si quelque partie de la terre delaissoit d'estre circuite du Ciel. Et ainsi l'entend S. Hierosme *Hier. in cap.*
escriuant sur l'epistre aux Ephesiens, de ceste 3. ad *Ephe.*
maniere. *La plus commune opinion afferme (se conformant auec l'Ecclesiaste) que le Ciel est rond se mouuant en circuit à la maniere d'vne boule.* Et est chose certaine que aucune figure ronde ne tient ny latitude, ny longitude, ny hauteur, ny profondeur, pource qu'en toutes ces parties elle est esgale & pareille. Par cela il appert selon S. Hierosme, que ceux qui tiennent que le Ciel est rond,

non ſeulement ne ſont pas contraires à la ſaincte Eſcriture, ains au contraire ſe conforment
Baſ.hom. l.1. hexam. prope finem. à icelle: attendu principalement que S. Baſile & S. Ambroiſe qui l'imite ordinairement aux liures appellez Hexameron, ſe trouuent vn peu douteux en ce point. En fin toutesfois ils reuiennent à conceder la rondeur de ce monde.
Ambr. l. 1 o. hexam. c. 6. Il eſt vray que S. Ambroiſe ne demeure point d'arcord de ceſte quinteſſence, qu'Ariſtote attribue au Ciel. Et certainement c'eſt choſe belle de veoir auec quelle grace, & quel ſtile accomply la ſaincte Eſcriture traicte de la ſituation de la terre & de ſa fermeté, pour cauſer en nous vne grande admiration, & non moindre contentement ſur l'ineffable puiſſance, & ſageſſe du Createur. D'autant que en vn endroit
Pſal. 74. Dieu nous refere, que ç'a eſté luy qui a eſtably les colomnes qui ſouſtiennent la terre, nous donnant à entendre, comme bien l'explique S.
Ambr. 1. hexam. c. 6. Ambroiſe, que le poids immenſe de toute la terre, eſt ſouſtenu par les mains du diuin pouuoir. La ſaincte Eſcriture a de couſtume de les appeller ainſi, & vſer de ceſte phraſe, les nommant colomnes du Ciel & de la terre, non point celles de l'autre Atlas, qu'ont feint les
Iob. 9. 26. Poëtes, mais celles propres de la parolle eternelle de Dieu, qui par ſa vertu ſouſtient les
Hebr. 1. Cieux & la terre. D'auantage la ſaincte Eſcriture en autre lieu, nous demonſtre, comme la terre, ou grande partie d'icelle, eſt ioincte & enuironnée de l'element de l'eaue, diſant generallement que Dieu mit la terre ſur les eaux. Et en autre endroit, qu'il fonda la rondeur de la

terre ſur la mer. Et encore que Sainct Auguſtin n'accorde pas que de ce paſſage (comme de ſentence de foy) l'on puiſſe inferer que la terre & l'eaue facent vn globe au milieu du monde, pretendant par ce moyen dõner autre expoſition à ces paroles du Pſalme. Ce neantmoins il eſt tout certain, que ce qui eſt porté en ces paroles du Pſalme, nous veut donner à entendre qu'il n'y a d'occaſion d'imaginer autre ciment, ou liaiſon à la terre, que l'element de l'eaue, lequel, quoy qu'il ſoit facile & muable, neantmoins ſouſtient & ençeint ceſte grande machine de la terre. Ce qui a eſté fait par la ſageſſe du treſ-grand Architecte. L'on dit que la terre eſt fondee & baſtie ſur les eaux, & ſur la mer. Mais au contraire la terre eſt pluſtoſt au deſſoubs de l'eaue, que non pas deſſus, pour ce que ſelon l'imagination & iugement commun, ce qui eſt de l'autre coſté de la terre que nous habitons, ſemble eſtre au deſſoubs de la terre, & par meſme moyen les eaux & la mer, qui ceignent la terre de l'autre part, ſont au deſſoubs, & la terre au deſſus. Neantmoins la verité eſt ſeulement, que ce qui proprement eſt en bas, eſt ce qui eſt touſiours plus au milieu de l'vniuers: mais la ſaincte Eſcriture ſ'accommode à noſtre façon d'imaginer & parler. Quelqu'vn pourra demander, puis que la terre eſt eſtablie ſur les eaux, (comme dit la ſaincte Eſcriture) ſur quoy ſont eſtablies les meſmes eaux, ou quel appuy les ſouſtient? Et ſi tant eſt que la terre & l'eaue ſont vne boule ronde, où ſe peut ſouſtenir toute ceſte terrible machine? A cela reſpond en au-

Auguſt. in pſalm. 135.

tre endroict la saincte Escriture, nous donnant bien plus grande admiration de la puissance du Createur: Et dit ces propos. *La terre s'estend vers Aquilon sur vn vuide, & demeure penduë sur rien.* Ce que certes est tres-bien dit, pour ce que realemẽt il semble que ceste machine de la terre & de la mer est assise sur rien, quand on la depeint droit au milieu de l'air, comme en verité elle y est. Mais ceste merueille que les hommes admirent tant, Dieu ne l'a il pas luy mesme esclarcie, demandant au mesme Iob en ces termes: *Dy moy si tu sçais qui a ietté le plomb ou la ligne pour la fabrique du monde, & auec quel ciment ont esté aßis & ioincts ses fondemens?* Finalement, afin de nous faire entendre la trace & modelle de ce merueilleux edifice du monde, le Prophete Dauid accoustumé de chanter & louer les œuures diuines, dit fort bien en vn psalme composé sur ceste matiere en ces propos; *Toy qui as fondé la terre sur la mesme stabilité & fermeté, sans qu'elle chancelle, ny tourne d'vn costé, ny d'autre, pour tousiours et à iamais.* Voulant dire la cause pourquoy la terre estant assise au milieu de l'air ne tõbe, ny ne chancelle d'vn costé ny d'autre, est, pource que de sa nature elle a des fondemens asseurez, qui luy ont esté donnez par son tres-sage Createur: afin que de soy-mesme elle se soustienne, sans auoir besoin d'autres appuis, ou soustenemens. Donc en cest endroit se trõpe l'imagination humaine, cherchant d'autres fondemens à la terre, que les susdits: & vient leur faute de mesurer les choses diuines, à la façon des humaines. Ainsi ne doit on craindre, que quelque grande & pe-

Iob. 26.

Psalm. 38.

Psalm. 103.

ſante que ſemble ceſte machine de la terre ſuſpendue en l'air, qu'elle puiſſe tomber, ou contourner s'en deſſus deſſous: nous eſtans aſſeurez ſur ce point, par ce que le meſme Pſalme dit, que pour iamais elle ne ſe renuerſera. Certes auec raiſon Dauid apres auoir contemplé & chanté l'eſtat de ſi merueilleuſes œuures du Seigneur, ne ceſſe de ſe reſiouïr auec luy en icelles, diſant: *O combien les œuures du Seigneur ſont aggrandies & accreues, il appert bien que toutes ſont ſorties de ſon ſçauoir.* Et en verité ſi ie dois raconter ce qui ſe paſſe ſur ce propos: Ie dy que ſouuentesfois que i'ay voyagé, paſſant les grands golphes de l'Ocean, & cheminant par les autres regions de terres ſi eſtranges, m'arreſtant à contempler & conſiderer la grandeur de ces œuures du Seigneur, ie ſentois vn admirable contentement de celle ſouueraine ſageſſe & grandeur du Createur, qui reluit en ces meſmes œuures, en comparaiſon deſquelles, tous les palais, chaſteaux, & baſtimens des Roys, enſemble toutes les inuentions humaines ſemblent bien peu, voire choſes baſſes & viles, au reſpect d'icelles. O combien de fois me venoit en la penſee, & en la bouche ce paſſage du Pſeaume, qui dit ainſi: *Grande recreation m'auez donné Seigneur par voz œuures, & ne ceſſeray de me reſiouir en la contemplation des œuures de voz mains.* Realement & de fait, les œuures diuines ont ne ſçay quelle grace & vertu cachée & ſecrette, qui combien qu'elles ſoient contemplees pluſieurs & diuerſes fois, neantmoins cauſent touſiours vn nouueau gouſt & contentement: au contrai-

Pſalm. 103.

re les œuures humaines, encor qu'elles ſoient conſtruictes auec vn exquis artifice,toutesfois eſtans veues ſouuent, ne ſont plus eſtimees, au contraire deuiennent ennuyeuſes, ſoit que ce ſoyent iardins tres-plaiſans, ou palais, ou temples magnifiquement baſtis, ſoit Pyramides de ſuperbe edifice, ſoit peinctures, ſculptures, ou pierres d'exquiſe inuention & labeur, quoy qu'elles ſoyent douees de toutes les beautez qu'il eſt poſſible: touſiours c'eſt choſe certaine qu'en les contemplant deux ou trois fois auec attention, les yeux ſe diuertiſſent toſt de ceſte veue à vne autre, eſtans incontinent ſoulez d'icelles. Mais ſi auec attention vous conſiderez la mer, ou quelque haute montagne, yſſante hors la plaine d'vne eſtrange hauteur, ou les champs reueſtuz de leur naturelle verdure, & de belles fleurs, ou bien le cours furieux de quelque fleuue,qui ſans ceſſer bat continuellement les rochers en bruyant, finalement quelques œuures de nature que ce ſoyent, quoy qu'elles ſoyent contemplees pluſieurs fois, touſiours cauſent nouuelle recreation, & iamais ne ſ'ennuye la veue. ce qui reſemble vn banquet magnifique & abondant, de la diuine ſageſſe, qui ſans iamais ennuyer, cauſe touſiours nouuelle conſideration.

CHAPITRE IIII.

Contenant la reſponce à ce qui eſt allegué de la ſaincte Eſcriture contre la rondeur de la terre.


REuenant donc à la figure du Ciel, ie ne ſçay de quelle auctorité de la ſaincte Eſcriture on ait peu tirer, qu'elle ne ſoit pas ronde, ny ſon mouuement circulaire, pour ce que ie ne voy point que ce que S. Paul appelle le Ciel tabernacle, ou taudis, que Dieu a eſtably & non point l'homme, puiſſe eſtre appliqué à ce propos. Car quoy qu'il nous diſe qu'il eſt faict par Dieu, l'on ne doit pour cela entendre, que le Ciel tout ainſi comme vn toict, couure la terre, d'vne part ſeulement, ny meſme que le Ciel ſoit baſty, ſans ſe mouuoir, comme il ſemble que quelques vns l'ont voulu donner à entendre. L'Apoſtre en ce lieu traictoit de la conformité du tabernacle ancien de la loy, diſant là deſſus que le tabernacle de la loy nouuelle de grace, eſt le Ciel, auquel eſt entré le grand preſtre Ieſus Chriſt vne fois, par ſon ſang, & de là s'entend qu'il y a autant de preeminence, du nouueau tabernacle au vieil, comme il y a difference d'entre l'autheur du nouueau, qui eſt Dieu, & çil du vieil qui a eſté l'homme, encor qu'il ſoit vray que le vieil tabernacle fuſt auſſi bien baſti par la ſageſſe de Dieu qui l'enſeigna à ſon ouurier Beſeleel: & ne doit on penſer que ces cõparaiſons, paraboles & allegories, puiſſent rapporter en tout & par tout à ce à quoy elles ſont accommodees, comme le bien heureux Chryſoſtome, a bien ſçeu dire à ce propos. L'autre authorité que rapporte S. Auguſtin alleguee d'aucuns, pour monſtrer que le Ciel n'eſt pas rond, eſt telle en diſant, *Le Ciel s'eſtend comme vne*

Hebr.8.

Exod. 36.

Chryſoſt. in 20. cap.

Pſal. 103.

peau. Dont ils concluent qu'il n'eſt pas rond, mais plat en la partie d'enhaut. A quoy reſpond fort bien & fort familierement le meſme ſainct Docteur, mais donnant à entendre que ce paſ-

August. 2. de Gen. ad liter. c. 9.

ſage du Pſalmiſte, ne parle, ny ſ'entend proprement de la figure du Ciel; mais dit cela ſeulement, afin de nous demonſtrer auec quelle facilité Dieu baſtit vn Ciel ſi grand, ne luy ayant eſté non plus difficile de baſtir vne ſi immenſe couuerture, comme eſt le Ciel, qu'il ſeroit à nous de deſployer vne peau double, ou bien pretendant le Pſalmiſte nous donner à entendre, la grande maieſté de Dieu, auquel le Ciel ſert, qui eſt ſi beau & ſi grand, de meſme façon que nous ſeruent les tentes ou couuertures aux champs. Ce qui a eſté fort bien declaré par

Iſaia 66.

vn Poëte, diſant: L*e taudu du clair Ciel.* Meſme le paſſage d'Iſaie qui dit, L*e Ciel me ſert de chaire, & la terre d'eſcabeau pour mes pieds.* Que ſi nous enſuyuons l'erreur des Anthropomorphites, qui attribuoyent des membres corporels à Dieu ſelon ſa diuinité, nous aurions occaſion ſur le dernier paſſage de rechercher comment il ſeroit poſſible, que la terre fuſt l'eſcabeau des pieds de Dieu, & comme le meſme Dieu pourroit tenir ſes pieds, d'vne partie & d'autre, & pluſieurs teſtes tout à l'entour, puis qu'il eſt en tout & par tout le monde; qui ſeroit choſe vaine & totalement ridicule. Il faut donc conclure que aux ſainctes Eſcritures nous ne deuons pas ſuiuir la lettre qui tue, mais l'eſprit qui viuifie, comme dit ſainct Paul.

2. Corin. 3.

CHAPITRE V.

De la façon & figure du Ciel du nouueau monde.


PLusieurs en Europe demãdent quelle est la façon & figure de ce Ciel, qui est en la partie du Sus, pour ce qu'il ne s'en peut trouuer chose certaine aux liures des anciens, lesquels encor qu'ils accordent y auoir vn Ciel en ceste autre part du monde, ce neantmoins n'ont peu atteindre iusques à la cognoissance de la façon & figure, quoy que à la verité ils facent mention d'vne belle & grande estoille, qui se voit en ces parties cy, laquelle ils appellent Canopus. Ceux qui de nouueau ont nauigé en ces parties, ont accoustumé d'escrire & raconter choses grandes de ce Ciel, asçauoir qu'il est fort resplendissant, y ayant grand nombre de belles estoilles. Et en effect les choses qui viennẽt de loing, se descriuent ordinairement auec augmentation. Mais il me semble tout au contraire, tenãt pour certain, que en nostre costé du Nort, il y a plus grand nombre d'estoilles, & de plus illustre grandeur, ne se voyant point par deçà estoilles qui excedẽt la Poussiniere, ny le Chariot. Il est bien vray que la Croisee de deçà est fort belle & aggreable à veoir. Nous appellõs Croisee, quatre estoilles notables & apparentes, qui font entre elles vne forme de Croix,

Plinius l. 6. c. 22.

aſſiſes eſgalement & auec proportiõ. Les igno-rans croyent que ceſte Croiſee eſt le Pole du Sur. D'autãt qu'ils voyent les mariniers pren-dre leur hauteur par icelle, comme nous auons icy accouſtumé de la prendre par le Nort. Mais ils ſe trompent. Et la raiſon pourquoy les ma-riniers le font de ceſte façon, eſt, pour ce que de ce coſté du Sur il n'y a aucune eſtoille fixe, qui marque le Pole, comme à noſtre Pole le faict l'eſtoille du Nort. Et ainſi ils prennent leur hauteur par l'eſtoille du pied de la Croiſee, diſtante du vray & fixe Pole Antarctique, tren-te degrez, comme de là l'eſtoille du Nort eſt diſtante du Pole Arctique de trois degrez, ou peu d'auantage. Et ainſi il eſt plus difficile de prendre la hauteur en ces parties, pource que ladicte eſtoille du pied de la Croiſee doit eſtre droicte, ce qui aduient ſeulement en vne heure de la nuict, qui eſt en diuerſes parties de l'an, en differentes heures, & bien ſouuent en toute la nuict, ne ſe monſtre: qui eſt choſe fort mal com-mode, pour prendre la hauteur. Par ainſi les plus experts Pilotes ne ſe ſoucient de la Croi-ſee, prenans la hauteur du Soleil par l'aſtrola-be, par lequel ils cognoiſſent la hauteur, où ils ſe trouuent. En quoy communement les Portu-gais ſont plus experts, comme nation, qui a grand diſcours en l'art de nauiger, ſur toutes les autres nations. Il y a auſſi de ceſte partie du Sur d'autres eſtoilles, qui en quelque façon re-ſemblent à celles du Nort. Ce qu'ils appellent la voye laictee, ſ'eſtend beaucoup, & eſt fort reſplandiſſant en ce coſté du Sur, ſe voyant en

icelle, ces taches noires tant admirables, desquelles cy deuant nous auons fait mention. Pour les autres particularitez d'autres les diront auec plus grande curiosité, & nous suffit pour l'heure de ce que auons dit.

Qu'il y a terre & mer soubs les deux Poles.

CHAPITRE VI.



CE ne nous est point peu de chose faicte, d'estre sortis de ceste matiere, auec ceste cognoissance & resolution, qu'il y a vn Ciel en ces parties des Indes, qui les couure, comme à ceux d'Europe, d'Asie & Afrique. Et nous sert ce point, quelque fois contre beaucoup d'Espagnols, qui par deça souspirent pour leur Espagne, ne sçachans dequoy parler, que de leur pays, lesquels s'esmerueillent, voire se faschent contre nous autres, estimãs que nous auons oublié, & faisons peu de cas de nostre patrie. Ausquels nous respondons, que pour cela le desir de retourner en Espagne ne nous trauaille point. Pour ce que nous trouuons que nous sommes aussi proches du Ciel estans au Peru, comme en sommes estãs en Espagne : comme dit fort bien S. Hierosme escriuant à Pauline, sçauoir que la porte du Ciel est aussi proche de Bretaigne, comme de Hierusalem. Mais encor que le Ciel circuise le monde, de tous costés, il ne faut pas pour cela penser, que necessairemẽt il y ait terre, de tous costés du monde. Car estant ainsi

que les deux Elemens de la terre & l'eaüe composent vn globe ou boule ronde, selon que la plus part, & les plus renommés autheurs des anciens l'ont tenu(à ce que raporte Plutarque) & comme on le prouue par demonstrations tres-certaines l'on pourroit coniecturer, que la mer occupast toute ceste partie qui est soubs le Pole Antartique ou Sus, de telle façon qu'il ne restast aucune place en ces parties pour la terre; selon que S. Augustin reprend fort doctement contre ceux qui tiennent les Antipodes; disant, que encor que l'on face preuue, & que l'on croye que le monde soit de figure ronde, cõme vne boule, il ne faut inferer de cela, que en ceste autre partie du mõde, la terre soit descouuerte & sans eaüe. Et sans doubte S. Augustin dit fort bien en ce point, ceneantmoins le contraire de ce ne se prouue, & ne s'ensuit non plus sçauoir qu'il n'y aye terre descouuerte, au Pole Antartique. Ce que l'experience nous a ia monstré à veüe d'œil estre ainsi cõme en effect il l'est. Car iaçoit que la plus grande partie du monde, qui est soubs le Pole Antartique, soit occupée de la mer; ceneantmoins elle ne l'est pas entierement. Mais y a terre, de sorte qu'en toutes les parties du monde, la terre & l'eaüe se vont embrassans l'vn l'autre, qui est veritablement vne chose pour nous faire admirer & glorifier l'art du souuerain createur. Nous sçauons donc par la saincte Escriture, que au commencement du monde les eaües furent assemblées, & se ioignirent en vn endroit, tellement que la terre demeura descouuerte. D'auantage la

Plutarc. l. de placitis phil. c. 9. & 11.

August l. 16. de Ciuit. c. 9.

Genes. 1.

meſme Eſcriture ſaincte nous enſeigne,que ces aſſemblemens d'eaux ſ'appellerẽt mer,& comme elles ſont pluſieurs, il eſt de neceſſité qu'il y ait pluſieurs mers. Et non ſeulement eſt ceſte diuerſité des mers en la mer Mediterranee, les vnes ſ'appellans Euxine, les autres Caſpie, autre Erythree, ou rouge, autre Perſique, autre d'Italie,& ainſi pluſieurs autres. Mais auſſi bien au grand Ocean, que l'Eſcriture ſaincte a accouſtumé d'appeller abyſme, encore que realement & en verité ce ne ſoit qu'vne mer, mais en pluſieurs & differentes manieres: comme au reſpect de tout le Peru & de toute l'Amerique, ils appellent l'vne la mer du Nort, & l'autre la mer du Sus. En l'Inde Orientale l'vne ſ'appelle la mer d'Inde, & l'autre de la Chine. Et ay remarqué tant en ce que i'ay nauigé moy-meſme que par la relation des autres, que iamais la mer ne ſe ſepare de la terre de plus de mil lieues. Et quoy que ſe puiſſe eſtendre la grandeur de l'Ocean, ſi eſt-ce qu'il n'outrepaſſe iamais ceſte meſure. Ie ne veux pas pour cela dire que l'on ne nauige plus de mil lieues de la mer Oceane: qui ſeroit contre la verité, puis que nous ſçauons que les nauires de Portugal ont nauigé quatre fois autant, voire d'auantage, que tout le monde en rond ſe peut nauiger par mer, comme en ce temps nous l'auons deſia veu, ſans que plus on en puiſſe douter. Mais ce que ie dy & afferme, eſt que en ce qui eſt aujourd'huy deſcouuert, aucune terre n'eſt diſtãte & eſlongnee, par ligne directe de l'autre terre ferme, ou Iſles, qui luy ſoyent plus proches,

au plus que de mil lieues, & que par ainsi entre deux terres, il n'y a point plus grande espace de mer : le prenant par les parties des terres plus proches les vnes des autres. Pour ce que de la fin de l'Europe ou de l'Afrique & de leur costé, les Canaries, les Açores, les Isles du Cap de vert, & les autres qui sont en ce pareilles, ne sont distãtes de plus de trois cens lieues, ou cinq cens de la terre ferme. Desdictes Isles prenant son cours vers les Indes occidentales à peine y a il neuf cents lieues, iusques aux Isles S. Dominique, les Vierges, la bien heureuse & les autres, & les mesmes Isles vont courant par leur ordre, iusques aux Isles de Barlouente, qui sont, Cubà, Espaignolla, & Boriquen; D'icelles iusqu'à la terre ferme à peine y a il deux cens ou trois cens lieues, & en l'endroit le plus proche beaucoup moins. La terre ferme court vn espace infiny, depuis la terre de la Floride, iusqu'à la terre des Patagons, & de l'autre costé du Sur, depuis le destroit de Magellan iusqu'au Cap de Mendoce, court vne terre tres-longue, mais non beaucoup large: car le plus large gist le trauers du Peru, qui est distante du Bresil, d'enuirõ mil lieues. En ceste mesme mer du Sur, encor qu'on ne sçache rencontrer la fin, en tirant vers le Ponant, neantmoins il y a peu de temps que l'on descouurit les Isles, qu'ils ont appellées de Salomon, qui sont plusieurs, & grãdes, distantes du Peru comme huict cens lieues. Et pour ce que l'on obserue, & se trouue ainsi, que là, ou il y a plusieurs & grandes Isles, la terre ferme en est peu eslongnée : de là vient que

plusieurs,& moy mesme auec eux, ayons opinion,qu'il y a quelque grande terre ferme proche desdites Isles de Salomõ, laquelle respõd à nostre Amerique,du costé du Ponant; & seroit possible qu'elle courust par la hauteur du Sur, iusques au destroit de Magellã. On tient que la neuue Guinee est vne terre ferme,& quelques doctes la peignent fort prés des Isles de Salomõ: De sorte,que c'est chose vray semblable de dire qu'il y a encore vne bõne partie du monde à descouurir, puisque aiourd'huy les nostres nauigent en ceste mer du Sur,iusques à la Chine & Philippines,& disõs que pour aller du Peru,en ces parties là,qu'ils passent vne plus longue mer,que nõ pas allãt d'Espaigne au mesme Peru D'auãtage l'on cognoist que c'est par le tant signalé destroit de Magellan, que ces deux mers se ioignent, & continuent l'vne auec l'autre, (ie dy la mer du Sur auec la mer du Nort) par la partie du Pole Antarctique qui est en hauteur de cinquante & vn degré. Mais c'est vne belle & grande question, où plusieurs se sont employés,sçauoir si ces deux mers se ioignent, & cõtinuent aussi bien du costé du Nort. Mais ie n'ay point cognoissance,que iusques aiourd'huy aucun aye peu attaindre à ce point, si ce n'est seulement, par ne sçay quels indices, & coniectures. Quelques vns afferment qu'il y a vn autre destroit,sous le Nort à l'opposite de celuy de Magellan: Toutesfois pour nostre subiect,il suffit de sçauoir maintenãt au vray qu'il y ait terre de ce costé du Sur,& que c'est vne terre aussi grande,comme toute l'Europe, l'Asie,&

l'Afrique mesme,que à tous les deux Poles du monde,l'on trouue & rencontre terre, & mer, embrassees l'vne auec l'autre. Enquoy les anciens ont peu entrer en doubte & le contre-dire par faute d'experience.

CHAPITRE VII.

Pour reprouuer l'opinion de Lactance qui tient qu'il n'y a point d'Antipodes.

PVis dõc que c'est chose cogneüe, qu'il y a terre au costé du Sus,ou pole Antartique:reste maintenant de voir s'il y a des hommes habitans en icelle, qui a esté au temps passé,vne question fort debatue. Lactãce Firmian & S. Augustin se mocquent de ceux,qui afferment les Antipodes(qui vaut autant à dire comme,hommes qui ont leurs pieds au contraire des nostres)Mais encore que ces deux autheurs s'accordent en ceste moquerie, ce neantmoins aux raisons,& motifs de leur opiniõ,sont fort differents l'vn de l'autre, comme ils estoient fort diuers d'esprit, & d'entendement. Lactance suit le vulgaire,estimãt chose ridicule de dire,que le ciel est formé en rond & circuit: & que la terre soit au milieu enuirõnée & enclose d'iceluy comme vne pelotte. Et pour ce il escript en ces termes. *Quelle raison y a il à ce que quelques vns veulent dire,qu'il y a des Antipodes,qui ont leurs pas contraires aux nostres? Est il possible,qu'il y ait hommes si lourds,& si grossiers,qui croyẽt, qu'il y ait vn peuple, ou nation cheminant les pieds en hault,& la teste en bas, & que les choses, qui sont icy*

Lact.l.7.Instit.diuin.c.23.
Aug.l.16.de Ciuitate c.9.

aſsiſes, & arreſtees d'vne façon, ſoient de ceſte autre part pendantes, & renuerſees au contraire: que les arbres, & les grains croiſſent là contre bas, & que la pluye, la neige, & la gresle tombent, & s'eſcoulent de terre contremont? Puis apres quelques autres propos le meſme Lactance tient ces propos. *L'opinion & imagination, que quelques vns ont eue eſtimants le Ciel rond, a eſté la cauſe & le motif d'inuenter ces Antipodes ſuſpendus en l'air. par ainſi ie ne puis que dire de tels Philoſophes, ſinon que ayans vne fois erré, ils pourſuiuent, & s'obſtinẽt touſiours en leur opinion, ſe deffendans les vns les autres.* Iuſques icy ſont les propos de Lactance. Mais quoy qu'il die, nous autres, qui pour le preſent eſtans au Peru, habitons la partie du monde contraire à l'Aſie, & ſommes leurs Antipodes (ainſi que les Coſmographes l'enſeignent) ne nous voyons pas cheminans ſuſpendus en l'air, la teſte en bas, ny les pieds en hault. Certainement c'eſt choſe merueilleuſe de cõſiderer que l'eſprit & entendement humain, ne peut atteindre & paruenir à la verité, ſans vſer d'imaginatiõ: & d'autre part, qu'il luy eſt impoſſible, qu'il n'erre, & ne faille, s'il s'en veut totalement abſtenir. Nous ne pouuons cõprendre que le Ciel ſoit rond, comme il l'eſt, & que la terre ſoit au milieu, ſans l'imagination. Mais ſi ceſte meſme imagination n'eſtoit corrigée, & reformée par la raiſon, & que nous l'enſuyuiſſions du tout, en fin nous nous trouuerions trompés. D'où nous pouuons conclure vne experience aſſeurée, que en nos ames, il y a vne certaine lumiere du ciel, par laquelle nous voyons, & iugeons, voire les meſmes images, & formes interieures, qui ſe

presentent à nous, pour les cognoistre, & par ceste mesme lumiere, nous approuuons, & reiettons ce, que l'imagination nous represente. Et de là voit-on clairement comme l'ame rationelle est par dessus toute la nature corporelle, & comme la force, & vigueur eternelle de la verité preside au plus eminent lieu de l'hōme: mesme l'on recognoit facilement, comme ceste lumiere si pure, est participante, & procede de celle premiere & grande lumiere : que qui ne sçait cela, ou qui en est en doubte, nous pouuōs dire de luy qu'il ignore, ou doubte s'il est homme, ou non. Ainsi si nous demandons à nostre imagination, ce qui luy semble de la rondeur du Ciel, à la verité elle ne nous respondra autre chose, sinon que ce que dit le mesme Lactance, sçauoir que, si le Ciel est rond, le Soleil, & les estoiles deburoient tomber lors qu'ils se mouuent, & qu'ils changēt de place, & s'esleuent en tirant au midy. Tout de mesme que si la terre estoit pendue en l'air, les hommes, qui habitent en l'autre partie d'icelle, doibuent cheminer les pieds en haut, & la teste en bas, & que les pluies ne tombēt point d'enhaut, mais coulent de bas en amont: & plusieurs autres monstruosités ridicules. Mais si l'on consulte la force de la raison, elle fera peu de cas de toutes ces peintures vaines, & fera qu'on n'escoutera non plus l'imagination, qu'vne vieille folle. Mais auec ceste sienne grauité, & integrité respondra la raison, que c'est vne erreur fort grande de fabriquer en nostre imagination, tout le monde en la façō d'vne maison, en luy donnant pour fondement

la terre,& le Ciel pour toict & couuerture. Et dira d'auantage que comme aux animaux,la teste est la partie la plus haute,& la plus esleuee (bien que tous les animaux n'ayent pas la teste posée en mesme situation,les vns l'ayãs au plus haut,comme l'homme;les autres trauersantes, comme les brebis; les autres au milieu comme les sesches & araignees):ainsi le Ciel, en quelque endroit qu'il soit,est tousiours en haut,&la terre ne plus ne moins, en quelque endroit qu'elle soit,demeure tousiours en bas.Parquoy estant ainsi que nostre imagination, est fondée sur le temps,& le lieu,lesquels elle ne peut pas mesme comprendre & conçeuoir vniuersellement,mais seullement en particulier:Il s'ensuit que,quãd on la veut esleuer, à la consideration des choses, qui excedẽt & surpassent le tẽps & lieu,qui luy sont cogneus,aussitost elle deschet & ne peut bõnement subsister, si la raison ne la soustient & sousleue, & elle ne peut bonnemẽt se tenir en pied.De mesme nous voyõs, que sur le discours de la creatiõ du monde,nostre imaginatiõ extrauague pour chercher vn tẽps,auãt la creatiõ d'iceluy,& pour se bastir le mõde,elle remarque vn lieu. Mais elle ne passe pas outre à cõsiderer,q̃ le monde pouuoit estre fait d'vne autre façõ ; Cõme ainsi soit neãtmoins q̃ la raison nous apprend qu'il n'y a point eu tẽps, auãt qu'il y ait eu mouuemẽt, duquel le temps est la mesure, & qu'il n'y a eu aucun lieu,auparauant l'vniuers, qui cõprend & contient en soy tout lieu.Enquoy l'excellent Philosophe Aristote satisfait clairement, & en peu de parolles à l'ar-

Arist. 1. de Cælo c.3.

gument que l'on fait contre le lieu de la terre, s'aydant de nostre mesme vsage de imaginer, quand il dit (& auec verité) *Que au monde, ce mesme lieu de la terre, est au milieu, & en bas, & que tant plus vne chose est au milieu, tant plus elle est en bas.* Laquelle responce ayant esté alleguée & mise en auant par Lactance Firmian, luy-mesme neantmoins passe sans la debatre & confuter d'aucune raison, se passant de dire, qu'il ne s'y peut arrester, pour traicter, & auancer d'autres choses.

CHAPITRE VIII.

De la cause, pourquoy sainct Augustin a nié les Antipodes.



LA raison, qui a meu sainct Augustin de nier les Antipodes, a esté bien autre, que celle preallegueé, comme estant d'vn entendemẽt plus sublime. Pource que la raison, qu'auons deduicte cy deuant, (qui est que les Antipodes chemineroient au reuers,) est destruicte par le mesme S. Docteur en son liure des predications; par ces parolles. *Les anciens tiennent, que la terre de tous costés, est en bas, & le Ciel par dessus, pour raison dequoy les Antipodes, qu'ils disent cheminer au contraire de nous, ont de mesme nous, le Ciel au dessus de leurs testes.* Puis donc que S. Augustin a recogneu cela ainsi, si vray-semblable & conforme à bonne Philosophie, quelle sera la raison, dirõs nous, pour laquelle vn personnage si docte & si suffisant que luy, ait esté poussé d'ensuiure l'opiniõ contraire? Pour certain, qu'il en a tiré le motif & la cause, des en-

Aug. lib. Categoriarum c. 10. in 1. tomo.

trailles de la ſacrée Theologie ; ſelon laquelle, les lettres diuines nous enſeignent, que tous les hommes du monde deſcendent d'vn premier homme, qui fut Adam. Et de dire que les hommes euſſent peu paſſer au nouueau monde, attrauerſants le grand Ocean, cela ſembleroit incroyable, & vn pur menſonge. Et à la verité ſi le ſuccez, & experience de ce, que nous auons veu en nos ſiecles, ne nous euſt eſclarcis ſur ce point, l'on euſt tenu iuſques à maintenant, ceſte raiſon pour bonne. Mais encore que nous ſçachions, que ceſte raiſon n'eſt pertinente, ny veritable; ce neantmoins voulõs nous bien y dõner reſponce, en declarãt de quelle façon & par quel chemin, le premier lignage des hommes, peut paſſer icy: commẽt, & par quel endroit, ils vindrent pour peupler & habiter ces Indes. Or pour ce que par cy apres nous traiterons ce ſuiect fort ſuccinctemenr, il ſera bon d'entendre pour le preſent, ce que le S. docteur Auguſtin, diſpute ſur ceſte matiere, aux liures de la cité de Dieu, diſant ainſi. *Ce n'eſt point choſe que l'on doibue croire ce, que quelques vns afferment qu'il y a des Antipodes, c'eſt à dire des hommes, qui habitent de l'autre partie de la terre, en la region deſquels le Soleil ſe leue lors & au temps qu'il ſe couche en la noſtre, & que leurs pas ſont au rebours, & au contraire des noſtres, puis qu'ils ne l'afferment point par reuelation certaine qu'ils en ayent, mais ſeulement par vn diſcours de Philoſophie qu'ils font, par lequel ils concluent, que la terre eſtant au milieu du monde de toutes parts enuironnée, & couuerte eſgalement du Ciel, neceſſairement doibt eſtre le plus bas lieu celuy, qui le plus eſt au milieu du monde.* Puis apres il continue en ces Lib. 16. c. 9.

termes; la saincte Escriture n'erre, ny se trompe en aucune maniere, la verité de laquelle, est si bien approuuée en ce, qu'elle propose, des choses, qui sont passées: pour autant que ce, qu'elle a prophetisé deuoir aduenir, est de point en point arriué: Cōme nous le voyons. Et est chose hors de toute apparence de dire, que les hommes ayent peu passer de ce continent icy en l'autre nouueau monde, & trauerser ceste immensité de la mer Oceane, puis que d'ailleurs il se trouue impossible, que les hommes ayent passé en ces parties là, estant chose certaine, que tous hommes descendēt de ce premier homme. Enquoy l'on recognoit que toute la difficulté, que S. Augustin y trouue n'a point esté autre, que l'incomparable grandeur de ce large Ocean. S. Gregoire Nazianzene, a eu la mesme opinion, asseurant (comme chose sans doute,) que passé le destroit de Gibaltar, il est impossible nauiger plus outre: & sur ce subject escrit en vne sienne epistre. *Ie m'accorde bien auec le dire de Pindare qui dit que passé Cadiz, la mer est innauigable aux hōmes.* Et luy mesme en l'oraison funebre, qu'il feit pour sainct Basile dit. *Qu'il n'a esté permis à aucun nauigant la mer, de passer le destroit de Gibaltar.* Et est veritable que ce passage de Pindare, ou il dit; *Qu'il est defendu aux sages & aux fols de sçauoir ce qui est plus outre, que le destroit de Gibaltar,* à esté prins & receu pour prouerbe. Aussi voyons nous par l'origine de ce prouerbe, combiē les anciens se sont fichez & arrestez obstinément sur ceste opinion, comme aussi par les liures des Poetes, des historiographes & Cosmographes anciens, que la fin & borne de la terre a esté mise en Cadiz d'Espagne, où ils fabriquēt les colomnes d'Hercules, là ils bornent les fins & limi-

Nazian. epi. 17. ad postumianum.

& limites de l'Empire Romain, là ils depeignẽt les limites du mõde. Et nõ seulement les lettres profanes en parlent de ceste façon, mais aussi les sainctes Escritures pour s'accommoder à nostre langage, disans que *L'edict d'Auguste Cesar fut publié, à fin que tout le monde fust enregistré*: & d'Alexandre le grand, *qu'il estendit son Empire iusques aux fins & limites de la terre*. Et en autre endroit ils disent que l'Euangile *a fructifié & cru en tout le monde vniuersel*. car la saincte Escripture, par vn stile qui luy est commun, appelle tout le monde ce, qui est la plus grande partie d'iceluy, & qui iusques auiourd'huy a esté descouuert & cogneu. Et ont ignoré les anciẽs, que la mer de l'Inde Orientale, ny ceste autre de l'Occidentale, peust estre nauigée, enquoy ils se sont generallement accordés. Pour raison dequoy, Pline escript cõme chose certaine, que les mers qui sont entre deux terres, nous ostent l'entiere moytié de la terre habitable: pour ce (dit il), que d'icy nous ne pouuons aller là, ny de là non plus venir icy. Et finallement, Tulle, Macrobe, Pomponie Mele, & les anciens escriuains ont ceste mesme opinion. *Plin. l. 2. c. 67.*

CHAPITRE IX.

De l'opinion d'Aristote touchãt le nouueau monde, & ce qui l'a deceu pour le luy faire nyer.

OVtre toutes les raisons susdictes, il y en a eu vne autre, pour laquelle mesme les anciens furẽt esmeus à croire, qu'il estoit impossible aux hommes de passer en ce

nouueau mõde.C'eſt qu'ils tenoient, que outre l'immenſité & grandeur de l'Ocean, la chaleur de la region,que l'on appelle Torride ou bru-ſlee,eſtoit tãt exceſſiue,qu'elle ne pouuoit permettre aux hommes,quelques hazardeux,&laborieux qu'ils fuſſent,de la paſſer, ny par mer, ny par terre,pour trauerſer d'vn Pole à l'autre. Car iaçoit que ces Philoſophes,ayent eux meſmes affermé,que la terre eſtoit ronde (comme en effect elle l'eſt.) & que ſous les deux Poles y a terre habitable:ceneantmoins ont ils meſcogneu,que la region comprenante tout ce, qui eſt entre les deux Tropiques, (qui eſt la plus grande des cinq Zones ou regions,par leſquelles les Coſmographes, & Aſtrologues diuiſent le monde)peuſt eſtre habitée de l'humain lignage.La raiſon qu'ils donnoient pour ſouſtenir, que ceſte Zone Torride eſtoit inhabitable, eſtoit à cauſe de l'ardeur du Soleil,lequel fait ſõ cours droitement par deſſus celle region,& s'en approche de ſi pres qu'elle en eſt totalemẽt embraſée, & par conſequent luy cauſe vn defaut d'eaües,& de paſturages. De ceſte opinion a eſté Ariſtote,lequel,encore qu'il fuſt grand Philoſophe,neantmoins s'eſt trõpé en ceſt endroit pour l'eſclarciſſemẽt dequoy il ſera bon de dire,& remarquer les points,où il a bien diſcouru,& les autres,où il a failly.Ce Philoſophe dõc met en auant vne diſpute ſur le vent Meridional,ou du Sur,à ſçauoir ſi nous deuons croire, qu'il prenne ſa naiſſance du midy ou bien de l'autre Pole contraire au Nort,& eſcript en ces termes.*La raiſon nous enſeigne,que la latitude & lar-*

Ariſt.2. Metaph.c.5.

geur de la terre habitable, est bornée & determinee, & neantmoins toute ceste terre habitable ne peut estre coniointe & continuée l'vne à l'autre. Pour autant que la region du milieu, est trop intemperée. Car il est certain que en sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, il n'y a point de trop grand froid, ny d'excessiue chaleur, mais il est en sa latitude, & hauteur, qui est d'vn Pole à la ligne Equinoctiale. Et par ainsi pourroit-on cheminer, & trauerser toute la terre en sa longitude, si la grandeur de la mer, laquelle conioint les terres ensemblément, ne donnoit empeschement. Iusques icy il n'y a rien à contredire en ce que dit Aristote, & a fort bonne raison de dire que la terre par sa longitude, qui est d'Oriēt au Ponant, court plus vniement, & est tousiours plus commode à la vie & habitation humaine, que non pas par sa latitude, qui est du Nort au midy. Ce qui est veritable non seulement pour ceste raison susdite d'Aristote, à sçauoir pour ce qu'il y a vne mesme, & tousiours semblable tēperance du Ciel, de l'Orient au Ponant: attēdu qu'elle est esgalement distante, & du froid septentrional, & de la chaleur du midy: Mais aussi pour vne autre raison, qui est qu'en allant & cheminãt tousiours en lōgitude l'on trouue, & apperçoit-on les iours & les nuicts succedãs les vns aux autres alternatiuement. Ce qui ne peut estre en allant par la latitude; d'autant que par necessité il seroit besoin d'arriuer iusques à ceste region Pollacque, en laquelle il y a nuict cōtinuelle de six mois, chose grandement incommode pour la vie humaine. Le Philosophe passe plus outre reprenant les Geographes, qui descriuoient la terre en son temps, & dit ainsi.

L'ō peut bien cognoiſtre ce que i'ay dit, par les chemins que l'on peut faire par terre, & par les nauigatiōs maritimes. Car il y a grande difference, entre la longitude, & la latitude, d'autant que l'eſpace & interualle, qui eſt depuis les colomnes d'Hercules ou deſtroit de Gibaltar, iuſques à l'Inde Orientale, excede de la proportion de plus de cinq à trois, celle, qui eſt depuis l'Ethiopie, iuſques au lac Meotis, & derniers confins de Scythie: ce qui eſt approuué par le compte des iournées des chemins, & de la nauigation, que nous ſçauons à preſent par la meſme experience. D'autre part nous auōs auſsi cognoiſſance de la terre habitable, iuſques aux parties d'icelle, qui ſont inhabitables. Et certes en ce point l'on doibt pardóner à Ariſtote, puis que de ſon temps l'ō n'auoit point encore deſcouuert plus outre, que la premiere Ethiopie appellée exterieure, qui eſt ioignant l'Arabie, & l'Afrique; & que l'autre Ethiopie interieure a eſté totalemēt incogneue de ſon temps; Meſme toute ceſte grande terre, que nous appellōs auiourd'huy la terre de Prete-Ian. Comme auſſi n'ont point eu cognoiſſance du reſte de la terre qui giſt ſoubs l'equinoxe, & va courant iuſques à outrepaſſer le Tropique de Capricorne, pour s'arreſter au Cap de bonne eſperance, ſi bien cogneu, & renommé par la nauigation des Portugais, que ſi l'on meſure la terre depuis ce Cap iuſques à la Scythie & Tartarie, il n'y a point de doubte, que ceſte eſpace, & latitude ſe trouuera auſſi grande, comme l'eſpace & la longitude qui eſt depuis Gibaltar iuſques à l'Inde Orientale. C'eſt choſe certaine, que les anciens n'ont point cogneu les commencemens & ſources du Nil, ny la fin de l'Ethiopie, & pour cela Lucain

reprend la curiosité de Iules Cesar de vouloir rechercher & enquerir la source du Nil, disant par ces vers.

Que te sert il Romain de prendre tant de peines, Lucan. 10. Pharsal.
A rechercher du Nil les sources & fontaines?

Et le mesme Poete parlant auec le Nil, dit:

Puis que ta prime source est si cachée encore,
Que qui tu sois, ô Nil, tout l'vniuers ignore.

Mais par la saincte Escriture mesme l'on peut entendre, que ceste terre est habitable. Car si elle ne l'estoit, le Prophete Sophonias, ne diroit parlant de ces nations appellées à l'Euangile. *Les fils de mes dispersez* (ainsi appele-il les Apostres) *m'apporteront des presens de plus outre, que les riuages d'Ethiopie.* Soph. 3. cap. Neantmoins, comme il a esté dit, il est raisonnable de pardonner au Philosophe, d'auoir creu les historiens, & Cosmographes de son temps. Poursuyuons donc maintenant, & examinons ce qui s'ensuit du mesme Aristote. *Vne partie du monde,* (dit il) *qui est la septemtrionale située au Nort, outre la Zone temperée, est inhabitable pour l'excés de froidure: l'autre partie, qui est au midy, de mesme ne peut estre habitée outre le Tropique, pour l'excessiue chaleur qui y est. Mais les parties du monde sont & gisent outre l'Inde, d'vn costé, & les colomnes d'Hercules de l'autre, pour certain ne se peuuent ioindre, & continuer l'vne à l'autre: de telle façon que toute la terre habitable se tienne en vn seul continent à cause de la mer qui les separe.* En ce dernier point il dit la verité, puis il poursuit touchant l'autre partie du monde, & dit: *Il est necessaire que la terre aye mesme proportion, auec son Pole Antarctique que ceste nostre*

partie habitable a auec le sien , qui est le Nort , & n'y a point de doute que en l'autre monde toutes choses doiuent estre disposées , comme en cestuy-cy , specialement en la naissance & ordre des vents. Et apres auoir mis en auant d'autres raisons , hors de propos , conclud le mesme Aristote, disant : Nous debuons donc confesser par necessité,que le Meridional est le mesme vent,qui souffle,& procede de ceste region embrasée de chaleur:laquelle region pour estre fort proche du Soleil,defaut & manque d'eaux,& de pasturages.Cecy est l'opinion d'Aristote,& à la verité,l'humaine coniecture à grand peine a peu passer plus outre. D'où souuentesfois ie vien à considerer,(par vne contemplation chrestienne) combien debile , & petite a esté la Philosophie des sages de ce siecle,en la recherche des choses diuines, puisque mesme aux choses humaines,où ils semblent si bien versez,ils ont maintefois erré.Aristote est d'opinion & afferme que la terre habitable au Pole Antarctique en longitude est tres-grande, qui est d'Orient au Ponant,& qu'en latitude du Pole Antarctique à la ligne equinoctiale elle est tres-petite. Ce qui est si contraire à la verité, que toute l'habitation presque, qui est en ce costé du Pole Antarctique , a sa situation en la latitude , (i'entens du Pole à la ligne ,) & en la longitude d'Orient au Ponent est tant petite, que la latitude l'excede trois parts , voire d'auantage.L'autre opinion est, qu'il afferme que la region du milieu est du tout inhabitable, pour estre souz la Zone Torride embrasee de l'excessiue chaleur que luy cause la prochaineté

du Soleil; & par ceste raison n'a point d'eaux, ny de pasturages. Ce qui est aussi tout au contraire, d'autant que la plus grande part de ce nouueau monde est située entre les deux Tropiques souz la mesme Zone Torride: Et neantmoins se trouue fort peuplee, & habitee d'hõmes, & d'autres sortes d'animaux, estant la region la plus abondante de tout l'vniuers en eaues & pasturages: & qui plus est, fort temperée en la plus grande partie. Ce que la volonté de Dieu a disposé de telle façon, afin de monstrer comme mesme aux choses naturelles il a renuersé & confondu la sagesse de ce siecle. En resolution il faut croire que la Zone Torride est fort bien peuplée & habitée, quoy que les anciens l'ayent tenu pour chose impossible. Mais l'autre Zone ou region, qui est entre la Torride & la Zone du Pole Antarctique, encore que en son assiette elle soit fort commode pour la vie humaine, ce neantmoins est peu peuplée & habitée, puis que l'on ne cognoist autre habitation en icelle, que le Royaume de Chillé, & vne petite portion ioignant le Cap de bonne esperance. Le reste est occupé de la mer Oceane, bien que plusieurs soyent d'opinion (laquelle ie veux bien ensuyure de ma part) qu'il y a beaucoup d'auantage de terre, non encore descouuerte, laquelle doit estre terre ferme à l'opposite du Royaume de Chillé, qui va courant plus outre, que le cercle ou Tropique de Capricorne. Que s'il y en a, sans doute ce doit estre vne terre d'excellente temperature, pour estre au milieu des deux extre-

mitez & ſituée en meſme climat; que la meilleure region de l'Europe. Et pour ceſte conſideration eſt fort bonne la coniecture d'Ariſtote: mais parlant de ce qui eſt auiourd'huy deſcouuert, ce qui eſt en ceſte Zone eſt peu de choſe, en comparaiſon de la grande eſpace de terre habitée eſtendue ſouz la Zone Torride.

CHAPITRE X.

Que Pline & les anciens ont eu la meſme opinion qu'Ariſtote.

Plin.lib.2.c.68.

L'Opinion ſuſdicte d'Ariſtote a eſté ſuyuie & tenue par Pline, qui dit ainſi: La temperature de la region du milieu du monde, par où & à l'endroit de laquelle continuellement chemine le Soleil, eſt embraſee & bruſlee comme d'vn feu prochain, ioignant icelle region du milieu. Il y en a deux autres aux deux coſtez, qui pour eſtre entre l'ardeur de ceſte Torride, & le froid cruel des deux autres extremes, ſont fort temperees, & ne peuuent auoir communicatiõ les vnes auec les autres, à cauſe de l'ardeur exceſſiue du Ciel. Qui a eſté la meſme opinion des anciens generalement deſcrite par le Poete, en ces vers.

Tout le Ciel eſt circuit de cinq Zones, dont l'vne
Que Phebus art touſiours, d'vn e braize importune
Rend la terre au deſſoubs toute rouge d'ardeur.

Et le meſme Poete en autre lieu.

Oyez ſi quelque gent habite en celle part,

Qui sonbs la large Zone a son quartier à part
Que Phebus au milieu des quatre autres allume.

Et vn autre Poete dit plus clairement.

Il y a sur la terre, autant de regions
Comme au ciel qu'on diuise en ces cinq portions,
Dont celle du milieu, par l'ardeur excitée,
Des chauds rais du Soleil, est toute inhabitée.

Les anciens ont fondé leur opinion commune sur vne raison, qui leur a semblé certaine, & inexpugnable. Car voyans que tant plus vne region approchoit du midy, tant plus elle estoit chaude, (laquelle preuue est si certaine en ces regiõs, que pour ceste mesme raison, en la Prouince d'Italie la Pouille est plus chaude, que la Toscane, & en Espaigne, l'Andalusie plus que la Biscaye: chose si apparente, que iaçoit qu'il n'y ait point de difference entre l'vne & l'autre de plus de huict degrés, & encore moins, on voit que l'vne est fort chaude, & l'autre au contraire, bien froide,) de là ils inferoient que la region si proche du Midy ayant le Soleil droit pour Zénith, necessairement deuoit estre continuellement embrasée de chaleur. Ils voyoiẽt d'auãtage, que toutes les diuersitez des saisons de l'année, du Printemps, de l'Esté, de l'Autõne, & de l'Hyuer, estoiẽt causées de l'aprochemẽt, & esloignement du Soleil. Voyans aussi que, combien qu'ils fussent fort esloignez du Tropique, par où chemine le Soleil en esté, ceneãtmoins lors qu'il s'approchoit d'eux, en la mesme saison ils sentoient de terribles chaleurs, & de là ils iugeoiẽt que, si ils eussent eu le Soleil si proche d'eux, qu'il cheminast au dessus de leurs

teſtes, & tout le lõg de la nuée, la chaleur ſeroit tant inſupportable, que ſans doute elle conſumeroit & embraſeroit les hommes par ſon excés. C'a eſté la meſme raiſon, qui a eſmeu les anciens à croire que la region du milieu n'eſtoit point habitable, & pour cela l'appellerent ils la Zone bruſlante. Et à la verité, ſi l'experience oculaire, que nous en auõs, ne nous euſt eſclarcis ſur ce point, nous dirions auiourd'huy, que ceſte raiſon eſtoit fort peremptoire & Mathematicienne, d'où nous pouuons voir, combien foible eſt noſtre entendement, pour comprendre ſeulement ces choſes naturelles; Mais ores que nous pouuõs dire, qu'il eſt eſcheu au grand heur & felicité de noſtre ſiecle, d'auoir la congnoiſſance de ces deux grandes merueilles, à ſçauoir que l'on peut fort facilement nauiger la grãde mer Oceane, & que ſoubs la Zone Torride les hommes iouiſſent d'vn Ciel fort temperé. (Choſe que les anciens n'ont peu iamais croire.) De la derniere de ces deux merueilles, touchant la qualité & habitation de la Zone Torride, nous en traiterons auec l'ayde de Dieu fort amplemẽt au liure enſuyuant. Et parce me ſemble conuenable de diſcourir en ce liure de l'autre, qui eſt de la maniere de nauiger l'Ocean, d'autãt que cela nous importe beaucoup pour le ſubiect de ceſt œuure. Mais auant que de venir à ce point, il ſera bon de dire ce, que les anciens ont tenu de ces nouueaux hommes, que nous appellons Indiens.

CHAPITRE XI.

Que l'on trouue quelque cognoissance de ce nouueau monde dedans les liures des anciens.



Eprenant doncques ce qui a esté mis en auant cy dessus, il faut necessairement conclurre, ou que les anciens ont creu, qu'il n'y auoit hommes par de là le Tropique de Cancer (comme S. Augustin, & Lactance l'ont tenu) ou que s'il y en auoit, à tout le moins ils n'habitoient pas entre les deux tropiques (ainsi que l'õt affermé, Aristote, & Pline, & deuãt eux le Philosophe Parmenides) dont le contraire est assez prouué cy deuant, tant pour l'vn que pour l'autre. Mais ce pendant, plusieurs par curiosité pourroient demander, si les anciens n'ont eu aucune cognoissance de ceste verité, qui nous est à present si claire & si notoire: D'autant que à la verité cela semble vne chose fort estrange, que ce nouueau monde estant si grand, comme nous le voyons oculairement, ait esté neantmoins incognu des anciens, par tant de siecles passez. D'ou quelques vns auiourd'huy, pretendens amoindrir en cest endroit la felicité de nostre siecle, & la gloire de nostre nation, s'efforcent de monstrer, que ce nouueau monde a esté congneu des anciens. Et de fait l'on ne peut pas nier, qu'il n'y en ait quelques apparences. Sainct Hierosme escriuant sur l'Epistre aux Ephesiens dit. *Auec raison nous recherchons ce que veut dire l'Apostre, en ces parolles, qu'il dit. Vous auez cheminé vn*

Plutarc. 3. de placitis phil. cap. 11.

Hier. super c. 2. ad Ephe.

temps selon le cours de ce monde, sçauoir si d'auanture il nous veut faire entendre, qu'il y ait vn autre siecle, qui ne soit, ny despende point de ce monde, mais d'autres mondes, desquels escript Clement en son epistre; l'Ocean, & les mondes qui sont par delà l'Ocean. Ce sont les termes de sainct Hierosme. Mais à la verité ie ne peux trouuer, quelle Epistre soit celle de S. Clemēt que cite sainct Hierosme: neātmoins sans doute ie croy, que S. Clement l'a escripte, puisque S. Hierosme l'a mis en auant. Et auec raison dit S. Clement, que par delà la mer Oceane, il y a vn autre monde, voire plusieurs mondes, comme c'est la verité, puisque il y si grande distance d'vn nouueau monde à l'autre nouueau monde. (I'entens dire du Peru & des Indes occidentales, à la Chine & Indes Orientales.) D'auantage Pline, qui a esté si diligent rechercheur des choses estranges, & admirables, raporte en son histoire naturelle, que Hannon capitaine Carthaginois, nauiga par l'Ocean depuis le destroit de Gibaltar, costoyant tousiours la terre iusques aux confins d'Arabie, & qu'il laissa par escrit ceste sienne nauigation. Que s'il est ainsi comme Pline l'escrit, il s'ensuit que Hannon nauiga autant, comme nauigent auiourd'huy les Portugais, trauersans deux fois par dessoubs l'equinoxe, qui est vne chose espouuentable. Et qui plus est, le mesme Pline rapporte de Cornele Nepueu autheur fort graue, & dit que le mesme chemin a esté nauigé par vn autre homme appellé Eudaxius, toutesfois par chemins contraires: d'autant que cest Eudaxius suyuant le roy des Latyres, sortit par la mer rouge dans

Plin. lib. 2. c. 67.

l'Ocean, & en tournoyant paruint iusques au destroit de Gibaltar, ce que le mesme Cornele Nepueu afferme estre aduenu de son tẽps. Cõme aussi d'autres autheurs graues escriuent, qu'vne nauire de Carthaginois poussée par la force des vens dans la mer Oceane, arriua en vne terre, qui iusques à ce temps n'auoit esté cogneüe, & qu'estant de retour à Carthage, dõna vn grand desir & enuie aux Carthaginois de descouurir, & peupler ceste terre: ce que voyãt le Senat, par vn rigoureux decret defendit telle nauigation, craignant que auec le desir de nouuelles terres, l'õ delaissast à aymer sõ pays. De tout cecy l'on peut tirer que les anciens ont eu quelque cognoissance du nouueau mõde, encore que parlant de nostre Amerique & de toute ceste Inde Occidentale, à peine en trouue l'on chose certaine es liures des Escriuains anciens. Mais de l'Inde Orientale, ie dis qu'il y en a assez ample mention, non seulement de celle de par delà, mais aussi de celle de par deçà, qui anciennement estoit la plus esloignée, pource que l'on y alloit par contraire chemin, que celuy qu'on faict auiourd'huy. Pourquoy n'est il pas aisé de trouuer aux liures anciẽs Malacà qu'ils appelloient le doré Chersonese, le Cap de Comorni, qui s'appelloit le promontoire de Cori, & la grande & renommée Isle de Sumatre, tant celebrée par l'ancien nom de Taprobane? Que dirons nous des deux Ethiopies, des Brachmanes, & de la grande terre des Chinois? qui doute que aux liures des anciens, il n'en soit fait mention plusieurs fois?

Plin.lib 6. cap.21.

Mais des Indes Occidentales, nous ne trouuōs point dedans Pline, que en ceste nauigation l'on passast les Isles Canaries, qu'il appelle fortunées, la principale desquelles il dit auoir esté nommée Canarie pour la multitude des chiens qui estoyent en icelle. Mais à peine il y a aucune apparence aux liures anciens de la nauigation, que l'on fait auiourd'huy plus outre que les Canaries, par le Golphe qu'auec fort bonne raison ils appelloyent grād. Ce neantmoins beaucoup ont opinion que Seneque le Tragique a prophetisé de ces Indes Occidentales par ce que nous lisons en sa tragedie de Medée en vers Anapestiques, qui reduicts en vers Frāçois disent ainsi:

Sene in Med. act.2. in finem.

Il viendra sur le dernier aage
Vn siecle nouueau, bien heureux,
Ou nostre Ocean spacieux,
Estendra plus loing son riuage.
Vne grand terre se verra
Nauigant ceste mer profonde,
Et lors vn autre nouueau monde
Aux humains se decouurira.
La Tullé par tout renommée
Pour vn bout du monde eslongné
Tantost apres ce point gaigné
Sera pour voisine contrée.

Cecy raconte Seneque en ces vers, & ne pouuons bonnement nier que la prenant à la lettre, sa prediction ne soit veritable. car si l'on compte les longues annees qu'il dit, à commencer des le temps du Tragique, l'on trouuera plus de mil & quatre cens ans passez, & si

c'eſt dés le temps de Medée,il y en aura plus de deux mil : ce que nous voyons auiourd'huy à veue d'œil tellement accomply, veu qu'il n'y a point de doute que l'on n'aye trouué le paſſage de l'Ocean ſi long temps caché, & que l'on a deſcouuert vne grande terre & nouueau monde habitée, plus grande que tout ce continent de l'Europe,& de l'Aſie. Mais ce que l'on peut en celà raiſonnablement diſputer eſt, à ſçauoir ſi Seneque a dit celà par diuination, ou ſi ç'à eſté poetiquement,& à la volée. Et pour en dire mon opinion, ie croy qu'il l'a pronoſtiqué auec la façon de deuiner, qu'ont les hommes ſages & aduiſez:attendu que en ſon temps l'on entreprenoit deſia de nouuelles nauigations, & voyages par mer. Il cognoiſſoit bien auſſi comme Philoſophe qu'il y auoit vne autre terre contraire & oppoſite à nous, qui eſtoit celle qu'ils appellent Antichthon. Et par ce fondement, il a peu conſiderer que la hardieſſe & induſtrie des hommes,en fin pourroit atteindre iuſques là que de trauerſer la mer Oceane, & l'ayant trauerſée pourroyent deſcouurir de nouuelles terres, & vn autre monde : attendu que du temps de Seneque l'on auoit cognoiſſance du ſuccez de ce naufrage que Pline raconte,par lequel l'on paſſa le grand Ocean. Ce qui appert auoir eſté le motif de la prophetie de Seneque,comme il le donne à entendre par les vers cy deuant recitez : apres leſquels ayant acheué d'eſcrire le ſoucy & la vie peu malicieuſe des anciens,il ſuit ainſi :

Au iourd'huy c'est vn autre temps,
Car la mer contente ou forcée,
Se voit de l'hardy trauersee,
Qui n'y prend que du passetemps.

Et plus bas il dit ainsi:

Tout bateau sans craindre naufrage
Se iette or sur la haute mer
Et ia le bouillant passager
Tient pour bref vn si long voyage.
Il n'est plus rien à descouurir,
Ny lieux qui soyent encor à prendre:
Celuy là qui se veut deffendre,
D'vn nouueau mur se doit couurir.
Tout est renuersé par le monde.
Rien n'est en son lieu demeuré,
Rien secret ny rien d'asseuré
N'y a parmy la terre ronde.
On void que le chaud Indien
Boit l'Araxe en froideur extresme,
Et l'Elbe & le Rhin tout de mesme,
Lauent le peuple Persien.

Et de ceste tant grande hardiesse des hommes, Seneque a coniecturé ce qu'il a escrit, comme ce dernier point qui doit arriuer: disant ainsi.

CHAPITRE XII.

De l'opinion que Platon a euë des Indes Occidentales.


R si quelqu'vn a traicté plus particulierement de ceste Inde Occidentale, que l'honneur en doit estre donné à Platon, qui en son Timée dit

dit ainsi: *En ce temps l'on ne pouuoit nauiger ce Golphe.* (il entẽd de la mer Atlantique, qui est l'Ocean, qui se rencontre au sortir du destroit de Gibaltar) *pour ce que le passage estoit clos à la bouche des colomnes d'Hercules*, (qui est le mesme destroit de Gibaltar). *Et ceste Isle estoit ioincte en ce temps à la bouche susdicte, & estoit de telle grandeur, qu'elle excedoit toute l'Asie & l'Afrique ensemblément: & alors il y auoit vn passage pour aller de ces Isles à d'autres, & de ces autres Isles l'on alloit a la terre ferme, qui estoit proche, enuironnee de la vraye mer.* Cela est raconté par Critias en Platon. Et ceux qui se persuadent que ceste narration de Platon est vne vraye histoire, deduicte & contenue souz ces termes, disent que ceste grande Isle appellée Atlantique, laquelle excedoit en grandeur l'Afrique & l'Asie tout ensemble, occupoit alors la plus grande part de la mer Oceane appellée Atlantique, que les Espagnols nauigent auiourd'huy, & que les autres Isles, qu'il disoit estre proches de ceste grande, sont celles que maintenant nous appellons Isles de Barlouente, à sçauoir Cube, Espagnolle, S. Iean du Port-riche, Iamaique & autres Isles de ceste contree: mesme que la terre ferme dont il fait mention, est celle qu'auiourd'huy nous appellons terre ferme, à sçauoir le Peru, & l'Amerique, & que ceste vraye mer, qu'il dit, est ioignant icelle terre ferme, sçauoir la mer du Sur, qu'il appelle vraye mer, pource que en comparaison de sa grandeur, les autres mers, Mediterranée, voire la mesme Atlantique, sont comme petites mers. Par cela à la verité ils donnent vne interpreta-

tion fort ingenieuse & artificieuse à ces propos de Platon. Mais si ceste interpretation doit estre tenue pour veritable, ou non, i'ay deliberé l'esclaircir en autre lieu.

Chapitre XIII.

Que quelques vns ont eu opinion que aux lieux de l'Escriture saincte, où il est faict mention d'Ophir, on le doit entendre de nostre Peru.

QVelques vns ont ceste opinion qu'il est fait mention en la saincte Escriture de ceste Inde Occidentale, prenans la region du Peru, pour cest Ophir tant celebré en icelle. Robert Estienne, ou pour mieux dire François Vatable, homme fort versé en la langue Hebraique (comme i'ay ouy raconter à nostre Precepteur qui fut son disciple) dit aux annotations sur le neufiesme chapitre du troisiesme liure des Roys, que l'Isle Espagnolle, que trouua Christophle Colomb, estoit celle d'Ophir, dont Salomon faisoit apporter quatre cens vingt, ou quatre cens cinquante talents d'or tres fin & pur. Pour ce que l'or de Cibao que les nostres apportent de l'Espagnolle, est de telle façon & qualité. Et s'en trouuent encore plusieurs autres, qui afferment q̃ cestuy nostre Peru est Ophir, deduisans & tirãs vn nom de l'autre, lesquels croyent que dés lors que le liure de Paralipomenon fut escrit l'õ l'appelloit Peru (comme auiourd'huy ils se fondent en ce que la saincte Escriture rap-

In 3. l. Reg. c. 9.

In apparatu Bibliæ regiæ in phaleg. c. 9.

2. Paral. 9. 3. Regum 10.

porte que l'on apportoit d'Ophir de l'or tres-pur, & des pierres fort precieuses auec du bois qui estoit fort beau & fort rare: lesquelles choses sont abondantes au Peru, comme ils disent. Mais (à mon opinion) c'est chose fort eslognée de verité, que le Peru soit Ophir tant celebré par les lettres sacrees. Car iaçoit qu'en ce Peru il y ait assez grande abondance d'or, ce n'est pas toutesfois de telle façon, que l'on le doiue esgaler à la renommée des richesses qu'a eue anciennement l'Inde Orientale. Ie ne trouue point qu'en ce Peru, il y ait des pierres si precieuses, ny des bois si exquis, qu'on n'en ait iamais veu de semblables en Hierusalem. Car encore qu'il y ait des esmeraudes exquises, & quelques arbres d'vn bois dur & aromatique: ce neantmoins ie n'y trouue point chose digne de telle louange, que la saincte Escriture donne à Ophir. Mesmes il me semble qu'il n'est pas vray-semblable que Salomon eust laissé l'Inde Orientale tres-riche & opulente, pour enuoyer ses flottes de nauires à ceste derniere terre: que si elles y estoient venues tant de fois, (comme il est escrit) certainement nous trouueriõs plus de reste & de tesmoignage d'icelles, que nous n'auons pas. D'auantage l'Etymologie du nom d'Ophir, & le changement ou reduction d'iceluy au nom du Peru, me semble chose peu considerable, estant certain que le nom du Peru n'est pas fort ancien, ny commun à toute ceste contrée. L'on a eu de coustume ordinairement en ces descouuertures du nouueau monde, de donner nom aux terres & ports de mer, selon

2.Par.8.
4.Reg.22.
3.Reg.9.

l'occasion qui se presentoit alors de l'arriuee, & croy que le nom du Peru a esté ainsi trouué, & mis en vsage. Car nous tenons icy, que le nom a esté donné à toute ceste terre du Peru, à cause d'vn fleuue ainsi appellé par les naturels du pays, auquel les Espagnols arriuerent quand ils firent la premiere descouuerte. Et de là nous disons que les mesmes Indiens naturels du Peru ignorent, & ne se seruent aucunement de ce nom & appellation, pour signifier leur terre. Il semble d'auantage que les mesmes autheurs veulent dire, que Sepher, denommee en la saincte Escriture, est ce qu'auiourd'huy l'on appelle les Andes, qui sont des montaignes tres-hautes du Peru. Et ceste resemblance des mots & appellations, n'est pas chose suffisante. Car si celà auoit lieu nous pourrions aussi bien dire que Iectan est Iecsan, mentionné en la saincte Escriture. Aussi nous ne pouuons dire que les noms de Tite & Paul, desquels ont vsé les Rois Inquas de ce Peru, soyent prouenus des Romains, ou Chrestiens ; d'autant que c'est vn argument trop foible & trop leger, pour tirer conclusion de choses si grandes. L'on voit clairement que c'est chose contraire à l'intention de l'Escriture saincte, ce que quelques vns ont escrit que Tharsis & Ophir n'estoient en vne mesme route & prouince, en conferant le chapitre vingtdeuxiesme du quatriesme liure des Roys, auec le chapitre vingtiesme du second liure du Paralipomenon. D'autant que ce qui est dit au liure des Roys, que Iosaphat dressa vne flotte de nauires en Asiongaber, pour aller

Iectan filius Heber. Gen. 10.
Iecsan filius Abrahæ ex Cetura Gen. 25.

querir de l'or à Ophir, est aussi referé au Paralipomenon, que ceste mesme flotte fut dressée pour aller à Tharsis. D'où l'on peut facilement iuger que en ces liures susdits, quand l'Escriture parle de Tharsis & Ophir, elle entend vne mesme chose. Quelqu'vn me pourroit demander sur cecy, quelle region, ou prouince estoit cest Ophir, où alloit la flotte de Salòmon, auec les mariniers de Hyram Roy de Tyr & de Sidō pour rapporter de l'or, & où pretendant aller la flotte du Roy Iosaphat, perit, & fit naufrage en Asiongaber, comme rapporte l'Escriture. En cecy ie dis, que ie m'accorde fort volontairement à l'opinion de Iosephe, en ses liures des Antiquitez, où il dit que c'est vne prouince de l'Inde Orientale, laquelle fut fondee par cest Ophir, fils de Iectan, duquel il est fait mention au Genese dixiesme, & estoit celle prouince abondante d'or tres-fin. De là est venu que l'on celebre tant l'or d'Ophir, ou d'Ophas, ou selon qu'aucuns veulent dire que ce mot d'Obrise, vaut autāt comme qui diroit l'Ophirize. Pource que y voyant sept sortes & especes d'or, (comme refere sainct Hierosme) celuy d'Ophir estoit tenu pour le plus fin, comme icy nous louons & estimons l'or de Valdiuia ou de Caranaya. La principale raison qui me fait croire qu'Ophir est en l'Inde Orientale, & non en ceste Occidētale, est pour ce que la flotte de Salomon ne pouuoit venir icy sans passer toute l'Inde Orientale, toute la Chine, & autre grande espace de mer ; n'estant pas vray semblable qu'ils eussent trauersé tout le monde,

3. Reg. 9.
4. Reg. 22.
Genes. 10.

pour venir icy chercher de l'or, principalement estant ceste terre de telle façon, que l'on n'en peut auoir eu cognoissance par aucun voyage de terre, & monstrerons apres que les anciens n'auoient cognoissance de l'art de nauiger, dont nous vsons auiourd'huy, sans lequel ils n'eussent peu s'engouffrer & auancer si auant dans la mer. Finablement en ces choses quand il n'apparoit indices certains, mais seulement coniectures legeres, l'on n'est obligé d'en croire d'auantage que ce qu'il en semble à vn chacun.

Chapitre XIIII.

Que signifie en la saincte Escriture Tharsis & Ophir.

SI les opinions & coniectures d'vn chacun doiuent estre receues, ie tiés quant à moy, que en la saincte Escriture ces mots de Tharsis & Ophir, le plus souuent ne signifient aucun lieu determiné, mais que c'est vn mot & signification generale aux Hebrieux, comme en nostre vulgaire, ce mot des Indes nous est general, en nostre vsage, & façon de parler : car nous entendons, par les Indes, des terres fort riches, eslongnées & estranges des nostres. Ainsi nous autres Espaignols indifferemmēt appellons Indes le Peru, le Mexique, la Chine, Malaque, & le Bresil, & de quelcōques parties de celles cy, que viēnent lettres, nous disons que ce sont lettres des Indes, estans neantmoins lesdites terres &

royaumes de grande diſtance & diuerſité entre elles; Iaçoit auſſi qu'on ne puiſſe nier, que le nom des Indes, ſ'entend proprement, de l'Inde Orientale. Et pour ce que anciennement on parloit de ces Indes comme d'vne terre fort eſlongnée, de là eſt venu, que à la deſcouuerture de ces autres terres, auſſi bien eſloignées, à l'on donné le nom des Indes: pour eſtre diſtãtes des autres, & tenues comme le bout du monde. Et de meſme façon il me ſemble, que Tharſis en la ſainƈte Eſcriture, le plus ſouuent ne ſignifie ny lieu, ny partie determinée, mais ſeulement des regions fort eſlongnées, & ſelon l'opinion du peuple, fort riches, & fort eſtrãges. Car ce que Ioſephe, & quelques vns veulẽt dire, que Tharſis eſt Tarſo ſelõ l'intẽtion de l'Eſcriture, il me ſemble auec bonne raiſon auoir eſté reprouué par ſainƈt Hieroſme: non ſeulement d'autãt que ces deux vocables s'eſcriuent par diuerſes lettres, l'vn auec vne aſpiration, & l'autre ſans aſpiration; mais auſſi, pource que l'on eſcrit beau coup de choſes de Tharſis, qui ne peuuent pas biẽ cõuenir, ny ſe rapporter à Tarſo cité de Cilicie. Il eſt biẽ vray que en quelques endroits de l'Eſcriture, il eſt dit que Tharſis eſt en Cilicie. Ce qui ſe trouue au liure de Iudith, quand il eſt parlé d'Holofernes, duquel il eſt dit, qu'ayãt paſſé les limites d'Aſſyrie, il paruint iuſques aux grands monts d'Ange, (qui paraduenture eſt Taurus) leſquels monts ſont à la ſeneſtre de Cilicie, & qu'il entra en tous les Chaſteaux, où il aſſembla toutes ſes forces, ayant deſtruit celle tant renommee cité de Melothi, deſpouilla,

Hieron. ad Marcellan. in 3. tomo.

Iudith 2.

Vege Plin. l. 5. cap. 27.

& ruina tous les fils de Tharsis, & d'Israel, qui estoient ioignant le desert, & ceux, qui estoient au Midy, vers la terre de Cellon, & de là passa l'Euphrates: mais (comme i'ay dit,) ce qui est ainsi escrit de Tharsis, ne se peut accommoder à la cité de Tarso. Theodoret, & autres suyuans l'interpretation des septante, en quelques endroits mettent Tharsis en Afrique, voulans dire que c'estoit la ville mesme, qui anciennemẽt s'appelloit Carthage, & auiourd'huy Royaume de Thunes, & disent que c'estoit là où Ionas vouloit aller, quand l'Escriture rapporte qu'il s'enfuyoit du Seigneur en Tharsis. Autres veulent dire, que Tharsis est vne certaine region des Indes, comme il semble que sainct Hierosme s'y vueille incliner. Ie ne veux pas à present debatre ces opinions, mais ie veux bien dire, que l'Escriture sur ceste matiere, ne signifie pas tousiours vne region ou partie du monde certaine & determinée. Il est certain que les Mages ou Rois, qui vindrent adorer Iesus Christ, estoient d'Orient, & aussi dit l'Escriture, qu'ils estoient de Saba, Epha, & Madiem. Et quelques hommes doctes sont d'opinion, qu'ils estoient d'Ethiopie, d'Arabïe, & de Perse: Et neãtmoins le Psalmiste & l'Eglise chante d'eux; *Les Roys de Tharsis apporteront des presens.* Nous nous accordõs donc auec S. Hierosme, que Tharsis est vn mot, qui a plusieurs, & diuerses significatiõs en l'Escriture, & que quelquefois il signifie la pierre Chrysolithe ou Iacinthe, tantost quelque certaine region des Indes, tantost la mer mesme, qui est de couleur de Iacinthe à la reuerberatiõ

Theod. in 1. Ioan.
Artasmont. ibidem. & in alphabeto apparatus.
Hieron. ad Marcell.
Psal. 44.
Isaiæ. 60.

du Soleil. Mais auec raiſon le meſme ſainct Docteur nie, que Tharſis ſoit region des Indes, où vouloit fuir Ionas, puisque partant de Ioppé, il luy eſtoit impoſſible de nauiger iuſques és Indes par icelle mer. Pource que Ioppé (qu'auiourd'huy nous appellons Iaffe, n'eſt pas vn port de la mer rouge, laquelle eſt iointe auec la mer Indique Orientale, mais de la mer Mediterranée, qui n'a point d'iſſue par la mer Indique. D'ou il appert clairement, que la nauigation, que faiſoit la flote de Salomon, partant de Aſiongaber (où ſe perdirent les nauires du Roy Ioſaphat) alloit par la mer rouge à Tharſis & Ophir, ce qui eſt expreſſemẽt atteſté en l'Eſcriture. Et a eſté ceſte nauigation fort differente de celle que pretendoit faire Ionas à Tharſis, puiſque Aſiongaber eſt le port d'vne cité d'Idumée, aſſiſe ſur le deſtroit, où la mer rouge ſe ioint auec le grand Ocean. De ceſt Ophir l'on apportoit à Salomon de l'or, de l'argent, du morphie, des monnes, & coqs d'Inde, & eſtoit leur voyage de trois ans, toutes leſquelles choſes ſans doubte doiuent eſtre entẽdues, de l'Inde Orientale, qui eſt feconde & abondante en tout ce que deſſus, ainſi que Pline l'enſeigne, & que nous en auons à preſent certaine cognoiſſance. De noſtre Peru, certainement ils n'euſſẽt peu apporter du morphie, d'autant que les Elephans y ſont du tout incogneus. Mais ils euſſent bien peu apporter de l'or, de l'argent, & de fort plaiſantes & gentilles monnes. Finablement il me ſemble, que l'Eſcriture ſaincte entend communement par ce mot de Tharſis, ou la grande

mer,ou des regions fort eſlongnées & eſtranges. Par ainſi il ſuppoſe que les Propheties qui parlent de Tharſis (puiſque l'eſprit de prophetie peut tout ſçauoir) ſe peuuent bien ſouuent accommoder aux choſes de noſtre nouueau monde.

CHAPITRE XV.

De la Prophetie d'Abdias, que quelques vns interpretent eſtre des Indes.

Guido Boderian. in epiſt. ad Philippũ Cathol. Regem in 5. Com. ſac. Bibli. In Marrag. in Hiſpanica hiſt.

PLuſieurs diſent & afferment, que en la ſaincte Eſcriture il a eſté predit bien long temps deuant, que ce nouueau monde deuoit eſtre conuerty à Ieſus Chriſt, par la nation Eſpaignolle, & à ce propos mettent en auant & expliquent le texte de la Prophetie d'Abdias, qui dit ainſi: *A la tranſmigration de ceſt exercite des enfans d'Iſrael poſſedera toutes les choſes des Chananeens, iuſques en Sarepte, & la trãſmigration de Hieruſalem, qui eſt au Boſphore, poſſedera les cités du Midy, & monteront les ſauueurs au mont de Sion pour iuger le mõt d'Eſau, & ſera le royaume pour le Seigneur.* Cecy a eſté mis ainſi en vulgaire ſuyuant la lettre. Mais les autheurs, que i'entẽs, en l'Hebrieu liſent ainſi. *Et la tranſmigration de ceſt exercite des enfans d'Iſrael* (qui ſont les) *Cananeans iuſques à Zarphat,* (qui eſt France) *& la tranſmigration de Ieruſalem, qui eſt en Saphar ad* (entendez pour Eſpaigne) *poſſedera pour heritage les cités du Midy, & monteront ceux qui procurent la ſaluation au mont de Sion pour iuger le mont d'Eſau, & ſera le royaume pour le Seigneur.* Toutefois aucuns d'eux n'alleguent ſuffiſant

Ludouicus Leo Auguſtinianus in cõment. ſuper Abdia.

tesmoignage des anciens,ny raison pertinente pour mõstrer que Sapharad, que sainct Hierosme interprete le Bosphore ou destroit, & les septante interpretes l'Euphrate,doiue signifier l'Espaigne,que leur seule opinion. Les autres alleguent la Paraphrase Chaldaique, qui est de ceste opinion, & mesme les anciens Rabis qui l'expliquent de ceste façon,comme aussi ils expliquent Zarphat,estre France(que nostre vulgaire & les septante disent estre Sarepte). Et laissant ceste dispute, qui appartient aux gens plus de loisir,quelle necessité y a il de croyre, que les cités de l'Austre,ou deMageb(ainsi qu'escriuent les septante)soient les gens de ce nouueau monde? D'auantage quel besoin est il de croire,& de prendre la natiõ Espaignolle pour la transmigration de Hierusalem en Sapharad? si ce n'est que nous vueilliõs prendre Hierusalem spirituellemẽt,& que pour icelle nous entendions l'Eglise.De sorte que par la transmigration de Hierusalem en Sapharad, le sainct Esprit nous demonstre les enfans de la saincte Eglise,qui habitent aux fins de la terre, & aux riuages,pource celà en langue Syriaque est dit Sapharad,& se rapporte bien à nostre Espagne qui selon les anciens, est la fin & le bout de la terre, estant presque toute enuironnée de la mer.Or par les cités d'Austre,ou de Sur, l'on peut entendre ces Indes: attendu que la plus grande part de ce nouueau monde est assise au Midy,& la meilleure partie duquel regarde le Pole Antarctique.Ce qui s'ensuit est facile à interpreter,sçauoir *ceux qui procurẽt la saluation, mõ-*

teront au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau: parce qu'on peut dire que ceux là se retirent à la Doctrine, & au fort de la S^e. Eglise, qui pretendét rompre & dissiper les erreurs profanes des gétils, car cela peut estre interpreté iuger le mont d'Esau. D'où il s'ensuit bien, que alors le royaume ne sera pour les Espaignols, ny pour ceux d'Europe, mais pour Iesus Christ nostre sauueur. Quiconque voudra expliquer de ceste façon la Prophetie d'Abdias, ne doit estre reprins puis qu'il est certain que le sainct Esprit a sçeu & cogneu tous les secrets long temps au parauant. Et semble qu'il y a grande apparence de croire, qu'il est faict mention en la saincte Escriture, d'vne affaire de telle importance, comme est la descouuerture des Indes & nouueau monde, & conuersion d'iceluy en la foy. Isaie
Isai. 18 iuxta 70. interp. mesme dit ces termes. *Ah les ailles des nauires qui vont de l'autre part d'Ethiopie.* Plusieurs autheurs tres-doctes declarent que tout ce chapitre est entendu des Indes, & le mesme Prophete en
Isaie 66. d'autre endroit dit, *Que ceux qui eschaperont d'Israel iront fort loing à Tharsis & en des Isles fort eslõgnées, où ils conuertiront au Seigneur, plusieurs & diuerses natiõs,* entre lesquelles il nomme la Grece, l'Italie, & l'Afrique & beaucoup d'autres. Ce qui sãs doute se peut bien rapporter à la conuersion de ces nations des Indes. Car estant chose asseurée que l'Euangile doibt estre preschée par tout
Matth. 24. l'vniuers, ainsi que le Sauueur nous l'a promis, & que alors viẽdra la fin du mõde, il s'ensuit, & ainsi le doit-on entendre, qu'en toute l'estendue du monde il y a beaucoup de nations, à

qui Iesus Christ n'a esté annoncé. Partant nous debuons de là recueillir, qu'il est demeurée grãde partie du monde incogneue aux anciens, & qu'auiourd'huy il y en a encore vne bonne partie à descouurir.

CHAPITRE XVI.

Par quel moyen ont peu arriuer aux Indes les premiers hommes, & qu'ils n'y sont arriuez de gré, & selon leur intention.

Maintenant il est temps de respondre à ceux qui disent qu'il n'y a point d'Antipodes, & que ceste region où nous viuons, ne peut estre habitée. L'immense grandeur de l'Ocean, espouuenta tellement sainct Augustin, qu'il ne pouuoit pẽser comment le lignage humain eust peu passer à cestuy nostre nouueau monde. Mais puis que d'vne part nous sçauons de certain que passez sont plusieurs ans, qu'il y a des hommes habitans en ces parties cy, & d'autre part ne pouuons nier ce que la saincte Escriture nous enseigne clairement, que tous les humains sont procedez d'vn premier homme, que sans doute serons contraincts de croire & confesser que les hommes sont passez icy de l'Europe, de l'Asie, ou de l'Afrique : toutesfois ce pendant il nous faut rechercher & discourir par quel chemin ils y ont peu venir. Il n'est pas vrai-sem-

blable qu'il y ait eu vne autre arche de Noë, en laquelle les hommes puissent estre arriuez aux Indes, & moins encore que l'Ange ait transporté les premiers peuples de ce nouueau monde, attachez & suspendus par les cheueux, comme il feit le Prophete Habacuc. car nous ne traittons pas de la toute-puissance de Dieu, mais seulement de ce qui est conforme à la raison & à l'ordre & disposition des choses humaines. C'est pourquoy ces deux choses doiuent estre tenues pour admirables & dignes de merueille, voire d'estre comptees entre les secrets de Dieu. L'vne que le genre humain ait peu passer vne si grande trauerse de mer, & de terre. L'autre que y ayant icy si grand nombre de peuple ils ayent esté neantmoins incogneus par tant de siecles. Pour ceste cause ie demande par quelle deliberation, force & industrie, le lignage des Indiens a peu passer vne si large mer, & qui pouuoit estre l'inuenteur d'vn passage si estrange. Veritablement ie l'ay plusieurs fois recherché & ruminé à moy-mesme, (comme plusieurs autres ont fait,) & iamais n'ay peu trouuer chose qui me peust satisfaire. Toutesfois i'en veux bien dire ce que i'en ay côçeu, & qui me vient à present en la fantasie, puis que les tesmoins me mâquent lesquels ie peusse suiuir & me laisser aller par le fil de la raison, (quoy qu'il soit fort delié) iusques à ce qu'il se disparoisse du tout de deuant mes yeux. C'est vne chose certaine que les premiers hommes sont venus en la terre du Peru par l'vne de ces deux manieres, sçauoir ou par terre, ou par

mer. Que s'ils sont venus par la mer, ç'a esté ou fortuitement & par hazard, ou de gré & propos deliberé. I'entens par hazard estans iettez, par quelque orage & force de tourmente, comme il aduient en tẽps rude, & tempestueux. I'entens aussi de propos deliberé qu'ils eussent dressé leur nauigation, pour chercher & descouurir de nouuelles terres. Outre ces deux manieres ie trouue, qu'il n'est point possible d'en trouuer d'autres, si nous voulons suyure le cours des choses humaines, & ne nous arrester à fabriquer des fictions Poetiques & fabuleuses. Car il ne faut pas que quelqu'vn se persuade de trouuer vne autre Aigle, comme celle de Ganimedez, ou quelque cheual volant, comme celuy de Perseus, qu'il maintienne auoir apporté les premiers Indiens par l'air, ne que paraduenture ces premiers hommes se soient seruis de poissons, cõme Serenes, ou Nicolas, pour les auoir passés la. Mais delaissant arriere ces propos de mensonge, & dignes de risée, examinons vn peu chacune de ces deux manieres mises en auant: attendu que ceste dispute sera plaisante & vtile. Premierement il me semble que ce ne seroit pas chose trop eslongnée de raison de dire, que les premiers & anciens peuples de ces Indes sont venus, ont descouuert, & peuplé par la mesme façon, que nous autres à present y venons iournellement, à sçauoir par l'art de nauiger, & l'ayde des pilotes, lesquels se conduisent par la hauteur & cognoissance du Ciel, & auec l'industrie qu'ils ont de changer & manier les voiles selon le temps qui se presente.

Pourquoy cela ne pourroit il pas bien estre? faut-il croire que nous seuls hommes,& en cestuy nostre siecle,tant seulement, ayons comprins & cogneu l'art de nauiger l'Ocean? Nous voyons que de ce temps mesme, l'on nauige & trauerse encore l'Ocean pour descouurir nouuelles terres, cõme peu de temps y a qu'Aluaro Mendana & ses compaignons ont nauigé, estãs partis du port de Lima,& suiuy la route du Ponant pour descouurir la terre qui gist à l'Est, où est le Peru, & au bout de trois mois, descouurirent les Isles,qu'ils appellerent Isles de Salomon,qui sont plusieurs & fort grandes. Et y a grande apparence qu'elles disent, ioignant la nouuelle Guynee:ou pour le moins qu'elles sõt fort proches d'vne autre terre ferme. Et encore auiourd'huy par le commandement du Roy, & de son conseil l'on delibere d'apprester vne nouuelle armée pour aller à ces Isles. Puis dõc qu'il est ainsi,pourquoy ne dirons nous pas,que les anciens aussi bien n'ayent peu auoir le courage,& la resolution de voyager par mer à mesme deliberation de descouurir la terre, qu'ils appellent Antićthon,opposite à la leur,& que selon le discours de leur philosophie, deuoit estre auec dessein de ne s'arrester iusques à la veue des terres qu'ils cherchoient? Certainement il n'y a aucune repugnance ou contrarieté, que ce que nous voyons auiourd'huy arriuer, soit ainsi anciennement arriué: attendu
2. *Para* 9. mesme que la saincte Escriture tesmoigne que
3. *Reg*.10. Salomon print des maistres pilotes de Tyr & de Sidon, fort adroits & experimentez à la

mer,

mer, & que par leur induſtrie,l'on feit ceſte nauigation de trois ans. A quel propos pẽſez vous qu'elle remarque l'art des mariniers, & leur ſçience,enſemble leur nauigation ſi longue de trois ans, ſinõ pour nous dõner à entendre que la flotte de Salomon,nauigeoit le grãd Ocean? Il y en a beaucoup qui ſont de ceſte opinion, auſquels il ſemble que ſainct Auguſtin, auoit peu de raiſon de s'eſpouuenter,& eſmerueiller de la grãdeur de l'Ocean, puiſqu'il pouuoit cõiecturer qu'il n'eſtoit ſi difficile à nauiger, veu ce qui eſt rapporté de la nauigatiõ de Salomõ. Mais pour dire la verité mon opinion eſt bien autre,& ne me puis perſuader que les premiers Indiens ſoient arriuez en ce nouueau monde, par vne nauigation ordonnée,& faite à propos. Meſme ie ne veux pas accorder que les anciẽs ayent cogneu l'art & induſtrie de nauiger par le moyen duquel les hommes auiourd'huy trauerſent la mer Oceane de quelque partie, que ce ſoit à quelcõque autre, qu'il leur prenne fantaſie. Ce qu'ils font auec vne incroyable viſteſſe & reſolution, attendu que ie ne trouue en toute l'antiquité aucun reſte, ou teſmoignage d'vne choſe ſi notable, & de ſi grande importance. Et ne trouue qu'aux liures des anciens ſoit faite aucune mention, de l'vſage de la pierre d'Aymãt, ne de l'Eſguille à nauiger, voire, ne croy-ie point qu'ils en ayent eu aucune congnoiſſance. Que ſi l'on oſte la cognoiſſance de l'Eſguille à nauiger, l'on cognoiſtra facilement qu'il eſt impoſſible qu'ils ayent trauerſé l'eſtẽdue du grand Ocean. Ceux qui ont quelque co-

gnoiſſance de la mer,entendent bien ce que ie dis.Pource que il eſt auſſi facile de croire, que les mariniers eſtans en plaine mer puiſſent dreſſer la proue de leur nauire; où ils voudront, ſi l'Eſguille de nauiger leur deffaut, comme de penſer que l'aueugle puiſſe monſtrer auec le doigt ce,qui eſt proche ou ce qui eſt eſlogné en quelque endroit. Et eſt vne choſe eſmerueillable que les anciẽs ayent ignoré par tãt de tẽps vne ſi excellẽte proprieté,de la pierre d'Aymãt, & qu'elle ait eſté deſcouuerte & cogneue par les modernes. Il appert bien que les anciens ont ignoré ceſte proprieté,en ce que Pline,qui eſt ſi curieux hiſtorien des choſes naturelles, neantmoins parlant de ceſte pierre d'Aymant, ne dit aucune choſe,de ceſte vertu & proprieté,qu'elle a de faire touſiours tourner deuers le Nort le fer qu'elle aura touché,qui eſt la vertu la plus admirable qu'elle ait. Ariſtote, Theophraſte,Dioſcoride, Lucrece ny aucuns hiſtoriẽs ny philoſophes naturels,que i'aye veu, n'ẽ font aucune mentiõ,encore qu'ils traictẽt de la pierre d'Aymant.Sainct Auguſtin eſcriuãt d'autre part pluſieurs & diuerſes proprietez, & merueilleuſes excellences de la pierre d'Aymãt aux liures de la cité de Dieu, n'en parle nullement. Et eſt certain,que toutes les merueilles, que l'on conte,de ceſte pierre,ne ſont rien, au reſpect de ceſte proprieté ſi eſtrange, qu'elle a de regarder touſiours au Nort;qui eſt vn grand miracle de nature.Il y a encore vn autre argument, qui eſt que Pline traictant des premiers inuenteurs de la nauigation, & racontant tous

Plin. lib. 3. c. 6. & lib. 34. c. 1. 14. & lib. 7. c. 4.

Dioſco. l. 5. c. 10.

Lucret. l. 6.

Aug. de Ciuit. Dei c. 4. vbi multa de magnete.

Plin. l. 7. c. 56.

les inſtrumens &appareils,ne parle aucunemẽt de l'Eſguille à nauiger,ny de la pierre d'Aymãt: mais ie dy ſeullement que l'art de recognoiſtre les eſtoilles, a eſté inuenté des Pheniciens. Et n'y a point de doute,que ce que les anciens ont ſçeu&cogneu de l'art de nauiger,n'eſtoit qu'au regard des eſtoilles,& remarquans les riuages, Caps,& differẽces des terres.Que s'ils ſe trouuoient ſi auant en haute mer, que du tout ils perdiſſent la veue de la terre, ils ne ſçauoiẽt en quelle part dreſſer la proue par autre diſcours, ſinon par les eſtoilles, Soleil & la lune, & cela leur deffaillant,(cõme il aduient en tẽps nebuleux, & couuert,) ils ſe gouuernoyent par la qualité du vent, & par coniectures du chemin qu'ils pouuoient auoir faict;finablemẽt alloiẽt conduits de leur inſtinct.Comme en ces Indes les Indiens nauigent vn lõg chemin de mer cõduits ſeulemẽt par leur induſtrie & inſtinct naturel.Et ſert beaucoup à ce ſubject, ce qu'eſcrit Pline,des inſulaires de la Taprobane,(que auiourd'huy nous appellons Sumatra,diſant en ceſte façon,lors qu'il traicte de l'art & induſtrie dont ils vſoient à nauiger.*Ceux de la Taprobane ne voyent point le Nort,& pour nauiger,ſuppleent à ce deffaut,portans auec eux certains petits oyſeaux, leſquels ils laiſſent aller ſouuent,& comme ces petits oyſeaux,par naturel inſtinct vollent touſiours vers la terre, les mariniers dreſſent leur proüe,à leur ſuitte*;Qui doubte dõc,que s'ils euſſent eu cognoiſſance de l'Eſguille, ils ſe fuſſent aidez pour guide, de ces petits oyſeaux, pour deſcouurir la terre? bref il ſuffit pour mõſtrer que les anciens n'ont cogneu ce ſecret de

la pierre d'Aymant, de veoir que à chose si remarquable, il n'y a aucun mot ny vocable Latin, ny Grec, ny Hebreu, qui luy soit propre. Car vne chose de telle importãce, n'eust point manqué de nom en ces langues, s'ils l'eussent cogneüe. De là viẽt qu'auiourd'huy les Pilotes, pour faire dresser la route, à celuy qui tient le gouuernail, se seent au haut de la pouppe, qui est à fin qu'il puisse de c'est endroit regarder l'Esguille, là où anciennement, ils seoient en la proue, pour regarder les differences des terres & des mers, & duquel lieu ils commandoient au gouuernail. Comme auiourd'huy l'on vse encore, à l'entrer ou sortir de quelque port & haure, & pour ceste occasion les Grecs appelloient les Pilotes *Proritas* pour ce qu'ils se tenoient en la Proüe.

CHAPITRE XVII.

De la proprieté & vertu admirable de la pierre d'Aymant, pour le fait de la nauigation, & que les anciens n'en ont eu congnoissance.


Par ce qui est dit cy dessus il appert, que l'on doit tenir la nauigation des Indes, si briefue, & si certaine que nous l'auons, de la pierre d'Aymant. Comme auiourd'huy nous voyons plusieurs hommes, qui ont voyagé, de Lisbonne à Goa, de Seuille à Mexicque, à Panama & en toute ceste autre mer du Sur, iusques à la Chine & au

destroit de Magellan, & ce aussi facilement & certainement, comme le laboureur peut aller de la metairie en la ville. Nous auons veu aussi des hommes, qui ont fait quinze voyages aux Indes, voire dixhuict, & auons entendu parler d'aucuns anciens lesquels ont fait plus de vingt voyages, passans & repassans la largeur de ce grand Ocean, ausquels ils n'ont apperceu aucuns restes ny apparences, de ceux qui auoyent passé, ny rencontré voyagers, à qui demander le chemin. Car (cõme dit le sage) la nauire coupe l'eau & ses ondes, sans laisser vestiges, par où elle passe, ny faire chemin dans les ondes. Mais par la vertu & proprieté de la pierre d'aimant, il se faict en cest Ocean, comme vn chemin tracé & descouuert, le tres-hault Createur de toutes choses luy ayant communiqué telle vertu, que par son attouchement au fer, il luy communique ceste proprieté, d'auoir son mouuement & regard vers le Nort, sans y faillir, en quelque partie du monde que ce puisse estre. Quelques vns recherchent, quelle est la cause de ceste proprieté merueilleuse, & veulent dire, & s'imaginer ie ne sçay quelle sympathie: mais quant à moy ie prends plus de plaisir, & de contentement considerant ces merueilles, à louer la grandeur & pouuoir du tout puissant & me resiouir en la contemplation de ses œuures admirables, & à dire auec Salomon, parlant sur ce propos. *O Pere duquel la prouidence gouuerne & maintient vn bois, luy donnant vn chemin asseuré, sur la mer, & au milieu des bondissantes ondes, pour monstrer que de mesme façon tu pourrois sauuer & deliurer l'hõ-*

Sap. 5.

Sap. 14.

me de tout peril & naufrage, encor qu'il fust sans nauire au milieu de la mer. Mais d'autant que les œuures sont pleines de sagesse, les hommes mettent & hazardẽt, leurs vies sur vn peu de bois, & pour trauerser la mer, s'echappent & se laissent aller en vn basteau. Et sur ce mesme

Psalm. 106. propos le Psalmiste dit : *Ceux qui montent sur mer en des nauires, & qui font leurs affaires en trauersant les eaux, sont ceux qui au profond de la mer, ont veu les œuures du Seigneur, & ses merueilles.* Et à la verité ce n'est pas vne des moindres merueilles de Dieu, que la force d'vne pierre si petite, commande à la mer, & contraignent l'abysme infiny de luy obeïr & suyure son commãdement. Mais pour autãt que c'est chose qui se voit tous les iours, & semble si facile, les hommes ne s'en esmerueillent point, & ne se souuiennent pas d'y prẽdre garde : & d'autant que ceste liberalité est telle, les ignorans pour cela en font moins d'estat. Neantmoins ceux qui le veulent considerer de prés, sont conduits par la raison, à benir la sagesse de Dieu, & luy rendre graces d'vn si grand benefice. Estant donc ordonné du Ciel, que ces nations des Indes qui tãt de temps ont esté cachees fussent cogneues & descouuertes, & que ceste route fust hantee & frequentee, afin que tant d'ames vinssent à la cognoissance de Iesus Christ, & gaignassent le salut eternel, il a esté pourueu de guide asseurée pour ceux qui font ce chemin, sçauoir l'Esguille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut sçauoir au certain, depuis quel temps, cest vsage & art de nauiger a esté mis en lumiere: mais quant à moy ie tiens pour certain, qu'il n'est pas fort

ancien, d'autant que outre les raiſons deſduittes au chapitre precedent, ie n'ay leu en aucun autheur ancien, traittant des horloges, qu'il ſoit fait aucune mention de la pierre d'aymant. Et neantmoins il eſt certain que le principal & plus neceſſaire inſtrument des cadrans au ſoleil, dont nous vſons auiourd'huy, eſt l'eſguille de fer touchée de la pierre d'aymant. Quelques autheurs approuuez eſcriuent en l'hiſtoire des Indes Orientales, que le premier qui commença à deſcouurir ce ſecret ſur mer, fut Vaſco de Gama, lequel à la hauteur de Mozambicque rẽcontra certains mariniers Mores, qui vſoient de l'Eſguille de nauiger, & que par le moyen d'icelle Eſguille il nauigea ces mers: toutesfois ils n'eſcriuent point, de qui ils auoient apprins ceſt artifice: & quelques vns d'ẽtre eux meſmes ſont de noſtre opinion, qui eſt que les anciens ont ignoré ce ſecret. D'auantage ie diray vne autre & plus grande merueille de l'Eſguille de nauiger, que l'on pourroit tenir pour incroyable, ſi l'on ne l'auoit veu & cogneu par experience ſi aſſeurée & manifeſte. Le fer touché & frotté de la pierre d'Aymant par la partie d'icelle pierre, qui en ſa naiſſance regarde le Sur ou Midy, a ceſte vertu de ſe tourner & incliner touſiours & en tous lieux, vers le cõtraire, qui eſt le Nort: toutesfois en tous lieux il ne le regarde pas directement, mais y a certains points & climats, où il regarde droitement le Nort & s'y arreſte: mais paſſant ou changeant de ce climat, il coſtoye vn peu, ou à l'Orient ou Ponãt, tant plus qu'il ſe va eſloignãt de ce climat, c'eſt

Lib. 1. de ital. illuſtr. Regni 13.
Plin. l. 2. C. 71. & Lib. 7. Cap. vltim.
Ozorius de rebus geſtis Emmanu. l. 1.

ce que les mariniers appellent nordester, ou nortoester. Nordester, vaut autant à dire, comme costoyer s'inclinant au Leuant, & nortoester s'inclinant au Ponent. Et est chose de telle consequance, & qui importe tant de sçauoir ceste declinaison, & costoyement de l'Esguille, que si l'on n'y pensoit & regardoit de prés, (quoy qu'elle soit petite) l'on s'esgareroit merueilleusement en la nauigatiõ, & arriueroit l'on en autre lieu que celuy où l'õ pretendoit aller. Vn iour vn pilote Portugais, fort experimenté, me disoit, qu'il y auoit quatre points en tout le monde où l'Esguille se dressoit au Nort, & me les contoit par leurs noms, que ie n'ay retenus, vn d'iceux est la hauteur de l'Isle de la corne en la Tiercyere, ou Alçores, qui est chose fort cogneue à tous : mais tirant outre de là à plus de hauteur, il nortoeste, qui est à dire decliner au couchant. Mais tirant au contraire à moins de hauteur, vers l'Equinoctial, il nordeste, qui est incliner à l'Orient. Les maistres en cest art pourront enseigner de combien & iusques où, de ma part ie demanderois volontiers, aux bachelliers qui presument sçauoir tout ce qui est, qu'ils me disẽt la cause de cest effect, & pour quelle raison vn peu de fer frotté à la pierre d'Aymant, reçoit tant de vertu que de regarder tousiours au Nort: mais encor auec telle dexterité qu'il cognoit les climats & diuerses situations du monde, & où il se doit ficher & dresser, où s'incliner en vn costé ou en l'autre, aussi bien qu'aucun Philosophe & Cosmographe qui soit. Que si ne pouuons bonnemẽt

descouurir, la cause & la raison de ces choses que nous voyons iournellemẽt à l'œil, qui sans doute seroient fort difficiles à croire, si nous ne les voyons ainsi ouuertement: Certes l'on cognoit bien par là nostre folie & vanité de nous vouloir faire iuges, & assubiectir à nostre raison & discours, les choses diuines & souueraines. C'est pourquoy, il vault mieux, cõme dit Gregoire Theologien, que la raison s'assujectisse à la foy, puisque en sa maison mesme elle ne se peut pas bien gouuerner. Mais cecy nous doit suffire, retournõs à nostre propos, & concluõs que l'vsage de l'Esguille à nauiger n'a point esté cogneue des anciens, d'où l'on peut resoudre qu'il leur a esté impossible de faire voyage de propos deliberé, partans de l'autre monde, pour venir en cestuy-cy par l'Ocean.

CHAPITRE XVIII.

Auquel est respondu à ceux qui disent qu'au temps passé comme auiourd'huy l'on a nauigé sur l'Ocean.

CE que l'on allegue au contraire de ce qui a esté dit, que la flotte de Salomon, nauigeoit en trois ans, n'est pas preuue suffisante, puis que les sainctes Escritures n'afferment pas expressement que ce voyage durast trois ans, mais bien qu'il se faisoit vne fois en trois ans. Et encor que nous accordions que la nauigation durast trois ans, il pouuoit estre, comme il est plus vraysemblable, que ceste flotte nauigeant vers l'In-

de Orientale, fust retardée de sa route pour la diuersité des ports & regions, qu'elle alloit recognoissant: comme auiourd'huy en toute la mer du Sur l'on nauige depuis Chile iusques à la neufue Espagne, laquelle nauigation, encor qu'elle soit plus certaine, neantmoins elle est bien plus longue à cause de ce tournoyement qu'elle est contrainte de faire par les costes, & le retardement qu'elle peut auoir en diuers ports. Et à la verité ie ne trouue point és liures des anciens, qu'ils se soyent beaucoup aduancez & engolphez en l'Ocean, & ne peux croire, que ce qu'ils en ont nauigé ait esté autrement, que de la façon qu'on nauige encor auiourd'huy en la mer Mediterranée. Qui dõne occasion aux hommes doctes de croire qu'anciennement l'on ne nauigeoit point sans rames, d'autant que l'on alloit tousiours costoyãt
Ion.10. la terre, & semble que l'Escriture saincte le vueille ainsi dõner à entendre, quand elle parle de ceste fameuse nauigation du Prophete Ionas, où il est dit, que les mariniers estans forcez du temps ramerent à terre.

CHAPITRE XIX.

Que l'on peut coniecturer que les premiers peupleurs des Indes, y sont arriuez par tourmente & contre leur volonté.


Yant monstré qu'il n'y a point d'apparence de croire que les premiers habitans des Indes y soyent venus de propos deliberé, il s'ensuit donc, que

s'ils y sont venus par mer, ç'a esté par cas fortuit & par force de tourmente, ce qui n'est pas incroyable, quelque grande que soit la mer Oceane, puis qu'il en est autant aduenu de nostre temps: lors que ce marinier (duquel nous ignorons encore le nom, afin que vn œuure si grand & importantne s'attribue point à d'autre autheur qu'à Dieu) ayant par vn terrible & mauuais temps recogneu ce nouueau monde, laissa pour paye de son logis ou il l'auoit receu à Christophle Colon, la cognoissance d'vne si grand' chose. Ainsi a-il peu arriuer, que quelques hommes de l'Europe ou Affrique, au tẽps passé ayent esté poussés par la force du vent, & iettez à des terres incogneues par delà la mer Oceane. Qui est ce qui ne sçait point que plusieurs, ou la plus grand' part des regions que l'on a descouuertes en ce nouueau mõde, a esté par ce moyen, desquelles l'on doit plustost attribuer la descouuerture à la violence des tẽps & orages, que non pas à l'esprit & industrie de ceux qui les ont descouuertes? Et afin que l'on recognoisse que ce n'a pas esté de nostre temps seulement que l'on a fait & entreprins de tels voyages, pour la grandeur de nos nauires, valeur & hardiesse de nos hommes, on peut voir dedans Pline, que plusieurs des anciens ont fait de semblables voyages. Il dit donc de ceste façon: L'*on raconte que Caius Cesar fils d'Auguste, estant en charge sur la mer d'Arabie, l'on veid & recogneut des pieces & restes de nauires Espagnols, qui y auoient pery*. Et dit apres: *Nepos raconte du circuit Septentrional, que l'on apporta à Quintus Metellus Celer compa-*

Plin.l.2.c.69

gnon au conſulat de Caius Affranius (eſtant lors iceluy Metellus Proconſul en Gaule) certains Indiens qui auoiēt eſté preſentez par le Roy de Sueue, leſquels Indiens nauigeans de l'Inde pour leur commerce, furent iettez en Germanie par la force des tempeſtes. Pour certain ſi Pline dit verité, les Portuguais ne nauigent point aujourd'huy d'auantage que firent ceux-là en ces deux naufrages, l'vn depuis l'Eſpagne iuſ-
Plin.l.6.c.22 ques en la mer Rouge, & l'autre depuis l'Inde Orientale iuſques en Allemagne. Le meſme autheur eſcrit en vn autre liure, qu'vn ſeruiteur d'Annius Plocanius, qui tenoit la ferme des droits de la mer Rouge, nauigeant la route d'Arabie, ſuruint des vents du Nort furieux, tellement qu'en quinze iours il paſſa la Carmanie, iuſques à recognoiſtre Hippures, port de la Taprobane qu'aujourd'huy nous appellons Samatre. Meſme l'on raconte d'vn nauire de Carthaginois, qui de la mer de Mauritanie, fut pouſſé d'vn vent de bize, iuſques à la veüe du nouueau monde. Ce qui n'eſt pas choſe nouuelle à ceux qui ont quelque experience de la mer, d'entendre que quelque fois, vne tempeſte dure ſi long temps, & obſtinément, ſans appaiſer ſa fureur. Il m'eſt aduenu allant aux Indes, que partant des Canaries i'ay deſcouuert & apperçeu en quinze iours, la premiere terre peuplée des Eſpagnols. Et ſans doute, ce voyage euſt eſté plus bref, ſi les mariniers euſſent appareillé toutes leurs voiles, à la bize qui couroit. Ainſi me ſemble-il choſe vray ſemblable, qu'au temps paſſé les hommes ſoient arriuez aux Indes, contre leur intention, pouſſez

& vaincus de la fureur des vents. Ils font au Peru grande mention de quelques Geans qui ont esté en ces quartiers, les os desquels se voyent encor aujourd'huy en Manta & port vieil, d'vne grandeur enorme, & à leur proportion, ces hommes deuoient estre trois fois plus grands que les Indiens d'aujourd'huy. Ils racontent que ces Geans vindrent par mer, & faisoient la guerre à ceux du pays, qu'ils bastirent de somptueux edifices, dont ils monstrent encor aujourd'huy vn puits fait de pierres de grand valeur. Ils disent d'auãtage, que ces hommes commettans pechez enormes, & specialement cil contre nature, furent embrasez & consumez du feu qui vint du ciel. Mesme racontẽt les Indiens d'Yca, & d'Arica, qu'ils souloient anciennement nauiger fort loin à des Isles du Couchant, & faisoient leur nauigation en des cuirs de loup marin enflez. De façon qu'il n'y a point faute de tesmoignages pour monstrer que l'on ait nauigé la mer du Sur, deuant que les Espagnols y vinssent. Ainsi pouuons-nous penser, que le nouueau monde a cõmencé d'estre habité par des hommes qui y ont esté iettez par la tempeste des vents, & la force du Nort, comme finalement on l'a veüe descouuerte en nostre temps. Il est ainsi (chose bien considerable) que les œuures de nature de grand'importance, pour la plus grand part, ont esté trouuez fortuitement, sans y penser, & non pas par l'industrie & diligence humaine. La plus part des herbes medicinalles, des pierres, des plantes, des metaux, des perles, de l'or,

aymant, ambre, diamant, & la plus-part de choses semblables, & leurs proprietez & vertus sont plustost venues en la cognoissance des hommes par accident que par art, & par leur industrie. Afin que l'on voye que la gloire & loüange de telles merueilles, se doit plustost attribuer à la prouidẽce du Createur, que non pas à l'entendement humain : pour autant que ce qui nous semble arriuer fortuitement, procede tousiours de l'ordonnance & disposition de Dieu, qui fait toutes choses auec raison.

CHAPITRE XX.

Que neantmoins tout ce qui a esté dit cy dessus est plus vray-semblable de penser, que les premiers peupleurs des Indes y sont venus par terre.

IE conclus dõc, qu'il est bien vray semblable de penser que les premiers, qui arriuerent aux Indes, fust par naufrage & tempeste de mer : mais il se presente sur ce point vne difficulté, qui me trauaille beaucoup, qui est qu'encor que nous accordions, que les premiers hommes soyent venus à des terres si esloignées, que celles cy, & que les nations que nous voyõs icy soyent sorties d'eux, & se soyent tellement multipliez qu'ils sont à present. Neantmoins ie ne me puis imaginer, par quel moyen, ny de quelle façon, les bestes & animaux, dont il se trouue grande abondan-

ce aux Indes, y ayent peu arriuer, n'estant pas croyable que l'on les y ait embarquez & portez par mer. La raison pour laquelle nous sommes contraints de dire, que les premiers hommes des Indes sont venus de l'Europe ou de l'Asie, est pour ne contredire à la saincte Escriture, qui nous enseigne clairement que tous les hommes sont sortis d'Adam: Par ainsi nous ne pouuons dõner autre origine aux hommes qui sont és Indes; veu que la mesme Escriture nous dit, que toutes les bestes & animaux de la terre perirent, sinon celles qui furent reseruées en l'Arche de Noé pour la multiplication & entretien de leur espece. De façon que nous deuons necessairement referer la multiplication de tous les animaux susdits à ceux qui sortirent de l'Arche de Noé aux mõts d'Araraat où elle s'arresta, & par ce moyen nous deuons rechercher, tant pour les hõmes que pour les bestes, le chemin par lequel ils sont passez du vieil monde au nouueau. Sainct Augustin traictant ceste question, pour quelle raison l'on trouue en certaines Isles des loups, des tygres, & autres bestes rauissantes qui n'apportent aucun profit aux hómes, veu qu'il n'y a point de doute que les elephans, cheuaux, bœufs, chiens & autres animaux dont se seruent les hommes, y ont esté portez tout expres en des nauires, cõme nous voyons aujourd'huy que l'on les porte depuis l'Orient iusques en l'Europe, & de l'Europe au Peru, encor que les voyages en soient si longs. Et par quel moyen ces animaux qui sont de nul profit, au contraire sont dom-

Genes.7.

Aug.l.16. de ciuit. C.7.

mageables,comme les loups, & autres de telle nature farouche, ayent peu passer aux Indes, supposé (comme il est certain) que le Deluge noya toute la terre. Sur lequel traicté,ce docte & sainct hõme essaye à se demesler de ces difficultez, disant, qu'ils peurent passer à nage en ces Isles; ou que quelqu'vn les y a portez expres pour le desduit de la chasse. Ou bien que par la volonté de Dieu, ils eussent esté creez tout de nouueau de la terre, en la mesme sorte & maniere de la premiere creation, quãd Dieu
Genes. 1. dist: *Que la terre produise tout animal viuant en son genre, animaux, reptiles & bestes sauuages des champs selon leur espece.* Mais si nous voulons appliquer ceste solution à nostre propos, la chose en demeurera plus ambarassée; car commençant au dernier point,il n'est pas vray-semblable,selon l'ordre de nature, ny n'est pas chose conforme à l'ordre du gouuernement que Dieu a estably, que les animaux parfaits,comme les lyons, les tigres & les loups,s'engendrẽt de la terre,sans leur generation: comme l'on voit que les rats, les grenouilles, les abeilles & tous autres animaux imparfaits s'engendrent communément. D'auantage, à quel propos est-ce que l'Escri-
Genes. 7. ture dit,& repete tant de fois; *Tu prendras de tous les animaux & oiseaux du Ciel sept & sept, masles & femelles, à fin que leur generation s'entretienne sur la terre*, si tels animaux apres le Deluge deuoient estre creez derechef par vne nouuelle maniere de creation,sans la conjonction du masle & femelle? Et sur ce pourroit encor se faire vne autre question: Pourquoy tels animaux naissans

ſans de la terre (ſelon ceſte opinion) il n'y en a pas auſſi bien en toutes les autres parties de la terre ferme, & és autres Iſles : puiſque nous ne deuons pas conſiderer l'ordre naturel de la generation, mais ſeulement la liberalité du Createur. D'autre-part que l'on n'ait paſſé quelques vns de ces animaux, pour le deſduit de la chaſſe (qui eſt ſon autre reſolution) ie ne le veux pas tenir du tout pour choſe incroyable : d'autant que nous voyons ſouuentesfois que les Princes & grands Seigneurs tiennent & nourriſſent en leurs cages, pour leur plaiſir & grandeur tant ſeulement, des lyons, des ours & autres beſtes ſauuages, principalement quand elles ſont amenées de terres lointaines ; mais de dire cela des loups, renards & autres animaux qui n'apportent aucun profit, & qui n'ont rien de rare ny de bon que de faire dommage au beſtial; & de dire auſſi qu'ils ont prins la peine de les apporter par mer pour la chaſſe : certainement c'eſt choſe qui n'a point de raiſon. Qui eſt-ce qui pourra penſer qu'en vne nauigation ſi longue & infinie il y ait eu des hommes qui ayent prins la peine de porter au Peru des renards, principalement de ceux qu'ils appellent Añas, qui eſt vne eſpece des plus ords & infects que i'aye iamais veu? Qui voudra dire auſſi qu'ils y ayẽt apporté des tigres & des lyons? certainement c'eſt choſe digne de riſée & moquerie, de le vouloir penſer. Car c'eſtoit aſſez voire beaucoup aux hommes, pouſſez malgré eux par l'orage & la tempeſte en vn ſi lointain & incogneu voyage, de pouuoir eſchapper du

danger de la mer leurs propres vies,ſans ſ'amuſer à porter des renards & des loups, & les nourrir par la mer. Si donc ces animaux ſont venus par mer,il faut croire que ç'a eſté à nage: ce qui ſe peut faire en quelques Iſles, peu diſtantes & eſloignees des autres, ou de la terre ferme : comme on ne le peut nier, veu l'experience certaine que nous en auõs, & que nous voyons que ces animaux eſtans preſſez nagent iour & nuict ſans ſe laſſer,& en fin ils ſ'eſchappent de la façon. Mais cela ſ'entend en de petits golphes & trauerſes, pource qu'en noſtre Ocean l'on ſe moqueroit de tels nageurs : veu que les aiſles faillent aux oiſeaux, meſmes de grand vol, ſur le paſſage d'vn ſi grand abyſme. Et combien qu'il ſe trouue bien des petits oiſeaux qui volent plus de cent lieues, comme nous l'auons veu pluſieurs fois en voyageant, toutesfois c'eſt choſe impoſſible aux oiſeaux, à tout le moins fort difficile, de pouuoir paſſer toute la mer Oceane. Or tout ce que nous auons dit cy deſſus eſtant veritable, par quelle part ferons-nous le chemin à ces beſtes ſauuages & aux oiſillons pour les paſſer aux Indes, & commēt dirons-nous qu'ils ſont paſſez d'vn monde à l'autre ? Ie coniecture donc par le diſcours que i'ay fait, que le nouueau mõde,que nous appellons Indes, n'eſt point du tout diuiſé ny ſeparé de l'autre monde; & pour en dire mon opinion, il y a ja fort long temps, que i'ay penſé que l'vne & l'autre terre ſe ioignent & continuent en quelque part, ou à tout le moins ſ'auoiſinent & approchēt de bien pres. Et tou-

tesfois encor iuſques à preſent n'y a aucune certitude du contraire: pourautant que vers le pole Arctique, que nous appellõs le Nort, toute la longitude de la terre n'eſt pas deſcouuerte & cogneüe, & y en a pluſieurs qui afferment qu'au deſſus de la Floride, ſ'eſtend au Septentrion vne terre fort large, qu'ils diſent ſe venir rẽdre iuſques à la mer Scythique ou Germanique. D'autres adiouſtent qu'il y a eu vn nauire qui nauigeant en ces parties, raconte auoir veu la coſte de Bacaleos, qui ſ'eſtend quaſi iuſques aux fins de l'Europe. D'auantage l'on ne ſçait non plus iuſques où ſ'eſtend la terre qui court au deſſus du cap de Mendoce en la mer du Sur, ſinon que l'on dit que c'eſt vne terre fort grande & qui court vne longueur infinie; & retournant à l'autre pole du Sur, il n'y a pas homme qui ſçache où ſ'arreſte la terre qui eſt de l'autre coſté du deſtroit de Magellan. Vn nauire de l'Eueſque de Plaiſance qui paſſa le deſtroit, raconte n'auoir perdu la veüe de la terre; le meſme dit, Hernande Lamer pilote, qui par tourmente paſſa deux ou trois degrez au deſſus dudit deſtroit. Ainſi n'y a-il raiſon ny experience qui contrediſe mon imagination ou opinion; Sçauoir eſt que toute la terre ſe joint & continue en quelque endroit, ou à tout le moins qu'elle ſ'approche fort l'vne de l'autre. Si cela eſt vray, cõme en effect il y a de l'apparẽce, la reſponce eſt aiſée au doute ſi difficile que nous auions propoſé, comment peurent paſſer aux Indes les premiers peupleurs d'icelles : pource que l'on doit croire qu'ils ne peuuent pas tant y

eſtre venus nauigeans par la mer, comme cheminans par terre, & auroient peu faire ce chemin, ſans y penſer, en chāgeans peu à peu leurs terres & habitations. Les vns deſquels peuplās les terres qu'ils rencontroient, les autres en cherchant d'autres nouuelles, vindrent en fin par la longueur du temps à remplir & peupler les terres des Indes de tant de nations, gens & langues que nous y voyons.

CHAPITRE XXI.

De quelle façon & maniere les animaux, & beſtiaux domeſtiques paſſerent aux Indes.

LEs ſignes, & argumens qui ſe preſentent à ceux qui ſont curieux d'examiner la façon & maniere des Indiens aident beaucoup à ſouſtenir l'opinion ſuſdicte: pour autant que l'on ne trouue point d'hommes habitans és Iſles, qui ſont beaucoup eſlognees de la terre ferme, ou des autres Iſles, comme la Bermude, dont la raiſon eſt, pource que les anciens ne nauigeoient que aux coſtes prochaines, & touſiours à veüe de terre. Surquoy l'on rapporte qu'il ne s'eſt trouué en aucune partie des Indes de grands nauires, qui fuſſent capables de paſſer tels golphes, mais ſeulement y a l'on trouué des Balſas, Barquettes ou Canoes, qui toutes ſont moindres que Challoppes, deſquelles ſortes de vaiſſeaux ſeulemēt vſent les Indiens, auec leſquels ils ne pourroiēt s'engolpher en vne ſi grande trauerſe, ſans vn manifeſte dāger de naufrage, & ores qu'ils euſſent eu des nauires ſuffiſans, ils ne ſçauoiēt l'art

de l'Esguille, Astrolabe ou cadran. Que s'ils eussent esté huict ou dix iours sans voir la terre, il estoit impossible, qu'ils ne se perdissent, sans pouuoir recognoistre ou ils eussent esté. Nous recognoissōs plusieurs Isles fort peuplees d'Indiés, & leur nauigatiō fort vsitee, mais c'estoit celle qu'ils pouuoient faire en Canoes & Barquettes sans l'Esguille de nauiger. Quand les Indiens du Peru qui demeuroyent en Tombes, veirent la premiere fois nos nauires Espagnols qui nauigeoient au Peru, & recogneurent la grandeur des voiles tendus & du corps des nauires, demeurerent fort estonnez, & ne pouuans se persuader que ce fussent nauires, pour n'en auoir iamais veu de telle forme & grandeur, s'imaginoient que ce fussent des roches. Mais voyans qu'ils aduançoient sans s'enfoncer, demeuroient tous rauis & trāsportez d'espouuentement; iusques à ce que regardans de plus prés, ils recogneurét des hommes barbus, qui cheminoient en iceux, qu'ils estimerent alors deuoir estre quelques Dieux, ou gens du Ciel. D'où il appert combien c'estoit chose incogneue aux Indiens, d'auoir de grāds nauires. Il y a encor vne autre raison, qui nous fait croire, & tenir plustost l'opinion susditte, sçauoir que ces animaux desquels nous disons qu'il n'est pas croiable, qu'ils ayent esté embarquez par aucuns hōmes, pour porter és Indes, ne se tiennent qu'en la terre ferme, & nō point aux Isles qui sont à quatre iournées de terre ferme. I'ay fait ceste recerche pour faire preuue de cecy, d'autant qu'il m'a semblé que c'e-

ſtoit vn point de grande importance, pour me reſoudre en l'opinion que i'ay ditte, que la terre des Indes, d'Europe, d'Aſie & d'Afrique, ont quelque communication enſemble, ou à tout le moins qu'elles s'approchent fort par quelque partie. Il y a en l'Amerique & Peru beaucoup de beſtes ſauuages, comme des Lyons (encor qu'ils ne ſoyent ſemblables en grandeur, fierté, ny en la meſme couleur de roux, aux renõmez Lyons de l'Afrique. Il y a auſſi grãd nombre de Tigres qui ſont fort cruels, & plus communement aux Indiens, que non pas aux Eſpaignols. Il y a auſſi des Ours, non pas toutefois en fort grande abondance. Des Sangliers & des Renards vn nombre infiny. Neantmoins ſi nous voulons chercher de toutes ces eſpeces d'animaux, en l'Iſle de Cuba, Eſpagnolle, Iamaique, la Marguerite, ou la Dominicque, il ne s'en trouuera aucuns. Tellement que eſdittes Iſles, quoy qu'elles fuſſent fertiles & de grande eſtédue, il n'y auoit aucune ſorte d'animaux de ſeruice, quand les Eſpaignols y arriuerent : mais à preſent y a ſi grand nombre de troupeaux de Cheuaux, Bœufs, Vaches, Chiens & Pourceaux qui ont multiplié de telle façõ, que ja les troupeaux des Vaches, n'ont plus de maiſtre aſſeuré, mais appartiennent au premier qui les tue, & iartiere ſoit en la mõtagne ou aux chãps: ce que les inſulaires font ſeulement pour auoir le cuir dont ils font grãd traffic, laiſſans perdre la chair, ſans la manger. Les chiens y ont tellement multiplié, qu'ils marchent en troupes & endommagent fort le beſtial, & font autant de deſgaſt que des Loups, qui eſt vne grande incõ-

modité en ces Isles là. Il n'y a pas seulement faute de bestes sauuages en ces Isles, mais en la plus grand' part, d'oiseaux & oysillons. Pour les Perroquets, il y en a beaucoup, qui ont vn grand vol, & vont par bandes, mais il y en a peu comme i'ay dit & d'autres sortes d'oyseaux. De Perdrix il ne me souuiẽt point d'y en auoir veu, ny entendu qu'il y en aye comme au Peru. Aussi peu y a il de ces bestes qu'ils appellẽt au Peru, Guancos & Vicunas, qui sont comme Chieures sauuages, fort vistes, en l'estomac desquelles se trouue la pierre Bezaar, que plusieurs estiment de grãd pris, & s'en trouue quelques fois d'aussi grosses qu'vn œuf de Poulle, voyre la moytié d'auantage. Ils n'ont non plus d'autre sorte de bestial, que de ceux là, que nous appellõs moutons d'Inde, lesquels outre la laine & la chair, de laquelle ils se nourrissent & se vestent, leur seruent d'asnes, & de voytures à porter charge. Ils portent la moytié de la charge d'vne mule, & sont de peu de fraiz à leurs maistres, pource qu'ils n'ont besoin, ny de ferrures, ny de bas, ny d'auoyne, pour leur viure, ny en fin d'autre harnois; d'autant que de tout cela ils en sont pourueus de nature, qui a voulu en ce fauoriser ces pauures Indiens. De tous ces animaux & de plusieurs autres sortes, dont ie feray mention en son lieu, la terre ferme des Indes est fort abondãte & remplye. Mais il ne s'en trouue aux Isles, que ceux que les Espaignols y ont apportez. Il est bien vray, qu'vn de noz freres veid vn iour vn Tigre en vne Isle, comme il nous a raconté, sur le propos d'vne sienne peregrinatiõ

& naufrage. Mais interrogé combien ceste Isle estoit eslongnée de terre ferme, respondit cõme de six à huict lieues pour le plus : laquelle trauerse de mer les Tigres peuuent aysement passer à nage. L'on peut inferer par ces argumens & autres semblables, que les premiers Indiens ont passé, pour peupler ces Indes plus par le chemin de terre, que de la mer; ou s'il y a eu nauigation, qu'elle n'a esté ny grande ny difficile: pour ce que c'est chose indubitable qu'vn monde doit estre joint & continué auec l'autre, ou à tout le moins estre en quelque endroit fort proche l'vn de l'autre.

CHAPITRE XXII.

Que le lignage des Indiens n'est point passé par l'Isle Atlantique, comme quelques vns s'imaginent.

Sap. C. 12.



IL y en a quelques vns qui suiuans l'opinion de Platon, mentionnée cy dessus disent, que ces gens là partirent de l'Europe ou d'Afrique, pour aller en ceste tant fameuse & renommée Isle Atlanticque, & de là passerent d'Isle en autre, iusques à paruenir à la terre ferme des Indes: pource que le Crisias de Platon en son Timée, en discourt de ceste façon. Car si l'Isle Atlanticque estoit aussi grande comme toute l'Asie & l'Afrique ensemble, ou bien encor plus grande, comme veut dire Platon, elle deuroit par necessité comprẽdre tout l'Ocean Atlanticque, & paruenir presque ius-

ques aux Isles du nouueau mõde. Et dit d'auantage Platon, que par vn grand & estrange deluge son Isle Atlãticque se noya, & par ce moyen rendit ceste mer innauigable, pour la grande abondance des bancs, rochers, & impetuosité des vagues qui y estoient encore de son temps. Mais qu'en fin les ruines de ceste Isle noyée, se r'assirent & rendirẽt ceste mer nauigable. Cecy a esté fort curieusement traicté & discouru, par aucuns hommes doctes & de bon entendement; & neantmoins estant de prés consideré, à vray dire se treuuent choses ridicules, qui resemblent plus les fables, ou contes d'Ouide, qu'vne histoire, ou Philosophie digne d'estre mise en auant. La plus part des interpretes & expositeurs de Platon afferment que c'est vne vraye histoire, tout ce que Crisias raconte, de l'estrange origine de l'Isle Atlanticque, de sa grandeur & prosperité, des guerres qu'ils ont eues contre ceux de l'Europe, & plusieurs autres choses. Ce qui fait croire d'auantage que c'est histoire vraye, sont les parolles de Crisias que Platon introduit en son Timee, disant, que le subiect qu'il veut traitter est de choses estrãges, mais qui sont neantmoins veritables. Les autres disciples de Platon considerans, que ce discours a plus d'apparence de fable, que non pas d'histoire, disent, que l'on doit entendre cela par allegorie, & que ç'a esté l'intention de leur diuin Philosophe. De ceste opinion est Procle, & Porphyre, voire Origene, lesquelz estiment tant les escripts de Platon, que quand ils en parlent, il semble que ce soient les liures

de Moïses, ou d'Esdras, & là ou il leur semble, q̃ les escrits de platõ ne sont pas vraissemblables, disent qu'on les doit entẽdre en sens allegoric & mystic. Mais pour dire la verité, ie ne porte point tant de respect à l'authorité de Platon, quoy qu'ils l'appellẽt diuin, qu'il me sẽble trop difficile de croire qu'il ait peu escrire ces choses de l'Isle Atlãtique, pour vne vraye histoire, lesquelles pour cela ne laissent point d'estre de pures fables : veu qu'il cõfesse ne l'auoir appris que de Critias qui estoit petit enfant, & entre autres chansons chantoit celle de l'Isle Atlantique. Quoy que c'en soit, que Platon l'ait escrit pour histoire ou pour fable, quant à moy ie croy que tout ce qu'il a escrit de ceste Isle, commençant au Dialogue du Timée, & poursuiuant à celuy de Critias, ne peut estre tenu pour chose vraye, sinon entre les enfans & les vieilles. Qui ne tiendra pour fable de dire que Neptune s'enamoura de Clyté, & eut d'elle cinq fois des gemeaux d'vne ventrée, & que d'vne montagne il tira trois pellotes rondes de mer, & deux de terre, qui se ressembloient si bien que l'on eust dit qu'elles eussent esté faites toutes en vn tour ? Que dirõs nous d'auantage de ce Temple de mil pas de lõg & de cinq cens de large, duquel les parois par dehors estoient toutes couuertes d'argẽt, tout le lambris d'or, & le dedans d'yuoire cisellé & entrelassé d'or, d'argent & de perles? En fin parlant de sa ruine finale il conclud ainsi au Timée : *En vn iour & vne nuict suruint vn grand deluge, par lequel tous nos soldats furent engloutis à monceaux dans la ter-*

re, & de ceste façon l'Isle Atlantique estant submergée disparut en la mer. Pour certain ce fut bien à propos que ceste Isle disparut si subitement, veu qu'elle estoit plus grande que l'Asie & l'Afrique ensemble, & qu'elle estoit faite par enchãtement. C'est chose aussi de mesme fort à propos, de dire que les ruines de ceste Isle si grande se voyent au fonds de la mer, & que ceux qui les voyent, qui sont les mariniers, ne peuuent nauiger par là. Puis il adiouste : *Pour ceste cause iusques aujourd'huy, ceste mer ne se nauige point, ny ne peut estre nauigée pour raison du banc, qui peu à peu s'est formé en ceste Isle submergée.* Ie demanderois volontiers quelle mer a peu engloutir vne telle infinité de terre, qui estoit plus grande que toute l'Asie & l'Afrique ensemble, & qui se confinoit iusques aux Indes, & encore l'engloutir de telle façon qu'il n'en soit demeuré à present aucuns restes ny apparences quelsconques : veu qu'il est tout cogneu & esprouué, que les mariniers ne trouuẽt aucun fond (quoy que longue soit leur sonde) en la mer où ils disent auoir esté ceste Isle. Toutesfois ce pourra sembler chose indiscrette & esloignee de raison, de vouloir disputer serieusement les choses qui ont esté racontées par passetemps seulemẽt, ou bien si l'on doit auoir tant de respect à l'authorité de Platon (comme il est bien raisonnable) on les doit plustost entendre, pour signifier simplement comme en peinture la prosperité d'vne ville, & quant & quant sa perdition. Car l'argument qu'ils font pour prouuer que reellement & de fait ceste Isle Atlanti-

que ait esté, disans que la mer en ces parties-là retient encor aujourd'huy ce nom d'Atlantique, est de peu d'importance; veu que nous sçauons que le mont Atlas, duquel Pline dit ceste mer auoir prins son nom, est aux confins de la mer de Mauritanie. Et si le mesme Pline racôte que ioignant le mont susdit il y a vne Isle nommée Atlantique, qu'il dit estre fort petite & de fort peu de valeur.

Plin l. 5. c. 1. & l. 6. c. 31.

CHAPITRE XXIII.

Que l'opinion de plusieurs qui afferment que la premiere race des Indiens vint des Iuifs, n'est point veritable.

MAintenant que nous auons monstré qu'il n'est point vray-semblable que les premiers Indiens ayent passé aux Indes par l'Isle Atlantique, il y en a d'autres qui disent, & ont opinion que ce fut par ce chemin dont parle Esdras au liure quatriesme, disant ainsi : *Et pource que tu veids qu'il assembloit vne autre troupe & multitude d hommes paisibles, tu sçauras que ceux-là sont les dix tributs qui furent menez en captiuité au temps du Roy Ozée que Salmanazar Roy des Aßyriens mena prisonniers, & les passa de l'autre part du fleuue, & furent transportez en vne autre terre. Ils arresterent & resolurent entr'eux de laisser la multitude des Gentils, & de passer en autre region plus esloignée, ou iamais les humains n'habiterent, afin de garder leur loy, qu'ils n'auoyent peu conseruer en leur terre; ils passerent donc par des chemins estrois du fleuue Eu-*

4. Esdr. 13.

phrate : car alors Dieu monstra ses merueilles en leur endroit, arrestant le cours du fleuue iusques à ce qu'ils eussent passé, d'autant que le chemin pour aller en ceste region estoit tres-long, & d'vn an & demy, & s'appelle ceste region Arsareht. Alors ils y demeurerent iusques aux derniers temps. Maintenant quand ils commenceront à reuenir, le tout puissant retiendra derechef vne autre fois le cours du fleuue, afin qu'ils puissent passer, & pour ceste cause tu as veu ceste multitude auec paix. Quelques vns veullent accommoder ceste escriture d'Esdras aux Indiens, disans qu'ils furent conduits de Dieu où iamais n'habita genre humain, & que la terre où ils demeurerent est si esloignée, qu'il y a vn an & demy de chemin pour y aller, estant ceste nation naturellement paisible, & qu'il y a de grands indices & argumens entre le vulgaire de ces Indiens, pour faire croire qu'ils descendent de la race des Iuifs, d'autant que l'on les voit communement eschars, rabaissez, ceremonieux, & subtils en mensonge. Et disent d'auantage que leurs habits ressemblent fort à ceux dont vsoyẽt les Iuifs, pour ce qu'ils portent vne tunique ou chemisolle, & vn manteau brodé tout au tour, vont les pieds nuds, ou seulement auec des semelles attachées de courroyes sur le pied, qu'ils appellẽt Ojotas. Et disent qu'il appert par leurs histoires, comme aussi par les anciennes peintures, qui les representent en ceste façon, que cest habit estoit l'ancien vestement des Hebrieux, & que ces deux sortes d'habits, dont les Indiens vsent tãt seulement estoyent ceux dont vsoit Samson, que l'Escriture appelle *Tunicam*, & *Sindonem*,

qui eſt le meſme que les Indiens appellent chemiſolle & manteau. Mais toutes ces coniectures ſont legeres, & pluſtoſt cōtr'eux, que pour eux : car nous ſçauons bien que les Hebrieux vſoyent de lettres, & il n'y en a aucune apparence entre les Indiens. Les autres eſtoyent fort amis de l'argent, & ceux-cy n'en ont point de cure. Les Iuifs ſ'ils n'eſtoyent circoncis ne ſ'eſtimeroyent pas Iuifs, & les Indiens au contraire ne le ſont ny peu ny point, & iamais n'ōt vſé de ceremonie qui en approche, comme pluſieurs des Orientaux. Mais quelle apparence y a-il de coniecturer cecy, veu que les Iuifs ſont tant diligens à conſeruer leur langue & leurs antiquitez, de ſorte qu'en toutes les parties du monde, où ils ſont ils different & les congnoit-on touſiours d'auec les autres, & neantmoins qu'aux Indes ſeulement ils ayent oublié leur lignage, leur loy, leurs ceremonies, leur Meſſie, & finablement tout leur Iudaiſme? En ce qu'ils diſent que les Indiens ſont eſchars, rabaiſſez, ſuperſticieux & ſubtils en menſonge: pour le premier c'eſt choſe qui n'eſt point cōmune à tous: car il y a des nations entre ces Barbares, exemptes de ces vices. Il y en a d'autres genereux & hardis, il y en a auſſi de groſſiers, & fort lourds d'entendement. Quant aux ceremonies & ſuperſtitions, les Gentils en ont touſiours fort vſé. De leur façon d'habits, comme il a eſté deſcrit cy deuant, ils en vſent ainſi, pour ce que c'eſt le plus ſimple & naturel du monde, ſans artifice, & qui preſque a eſté commun, non ſeulement aux Hebrieux, mais à tou-

tes les autres nations. Veu mesme que l'histoire d'Esdras (si nous deuons adiouster foy aux Escritures apocryphes) est plus contraire, qu'elle ne se rapporte à leur intention. Car il dit en ce passage, que les dix tribus s'esloignerent de la multitude des Gentils, pour garder leur foy & ceremonies, & l'on voit que les Indiens sont addonnez à toutes les idolatries du monde. Et ceux qui ont ceste opinion mesme voyent bien si les entrees du fleuue Euphrate vont iusques aux Indes, & s'il est necessaire aux Indiens, de repasser par là, comme il est dit au lieu preallegué. Outre ce ie ne voy point comme ils se puissent nommer pacifiques, veu qu'ils se sont continuellement guerroyez les vns les autres. En conclusion ie ne voy point que l'Euphrate de l'apocryphe Esdras, soit vn passage plus propre pour aller au nouueau monde, que l'enchantée & fabuleuse Isle Atlantique de Platon.

CHAPITRE XXIIII.

Pour quelle raison l'on ne peut bien trouuer l'origine des Indiens.

IL est plus aisé de refuter & contredire les faulses opinions mises en auant sur l'origine des Indiens, que non pas d'en dire & arrester vne resolution certaine & veritable: pour autant qu'il n'y a aucune escriture entre les Indiens, ny memoires certains de leurs fondateurs; Et que mesme il n'est fait aucune mention de ce nouueau monde és liures de ceux qui ont eu cognoissance

des lettres:car nos anciens ont tenu qu'en ces parties là, n'y auoit ny hommes, ny terre, ny Ciel. A raiſon dequoy celuy là ſembleroit fort temeraire & preſomptueux, qui penſeroit deſcouurir & monſtrer la premiere origine des Indiens, & des premiers hommes qui ont peuplé les Indes. Mais nous pouuons de loing donner iugement, par le diſcours que nous auons mis en auant cy deſſus, que ce peuple des Indes eſt venu, ſ'aduançant peu à peu iuſques à ce qu'il ſoit arriué au nouueau monde, & ce par l'aide & le moyen de la continuité ou voiſinage des terres, ou bien par quelque nauigation. Ce qui me ſemble auoir eſté le moyen, par lequel ils y ſont venus, & non pas qu'ils ayent fait armée pour y aller de propos deliberé, ny qu'il leur ſoit arriué aucun naufrage, ou tempeſte, qui les y ait portez : combien qu'en quelque partie des Indes, aucunes de ces choſes puiſſent eſtre arriuees, d'autant que ces regions eſtans ſi grandes qu'elles comprennent en elles des nations ſans nombre, nous pouuons croire que les vns y ſont venus pour pleupler d'vne ſorte, & les autres d'vne autre façon. Mais en fin ie me reſouz à ce point, que la vraye & principalle cauſe & moyen de peupler les Indes, a eſté pour ce que les terres & limites d'icelles ſe ioignoient & continuoient en quelques extremitez du monde, ou qu'à tout le moins elles eſtoyent fort proches. Et croy qu'il n'y a pas pluſieurs milliers d'années, que les hommes habitent ce nouueau monde, & Indes Occidentales, meſme que les premiers hommes qui y en-

y entrerent,& estoyent plustost hommes sauuages & chasseurs, que nõ pas esleuez & nourris en Republique ciuille & policée; & qu'ils arriuerent au nouueau monde, plustost s'estans perdus de leur terre, ou s'y estans trouuez en trop grand nombre, & en necessité d'en chercher vne autre, laquelle ayant trouuée, ils cõmencerent peu à peu à la peupler, n'ayãs point d'autre loy, qu'vn peu d'instinct naturel, & encor fort obscur, & pour le plus quelques coustumes qui leur sont demeurées de leur premiere patrie. Et bien qu'ils fussent sortis de terres policees & bien gouuernees, si est-ce qu'il n'est pas incroyable de penser qu'ils eussent oublié le tout, pour la longueur du temps, & le peu d'vsage: veu que l'on sçait qu'en Espagne & en Italie mesme, l'on trouue des compagnies d'hommes qui n'en ont rien que la figure & geste seulement, d'où l'ô peut coniecturer que de la façon, les mœurs barbaresques & inciuils, sont venus en ce nouueau monde.

CHAPITRE XXV.

De ce que les Indiens racontent de leur origine.

CE n'est pas chose de grande importance de sçauoir ce que les mesmes Indiẽs ont accoustumé de raconter de leur commencement & origine, veu qu'ils ressemblent plus leurs songes que vrayes histoires. Ils font entr'eux grande mention d'vn deluge auenu en leurs pays, mais l'on ne peut pas bien iu-

ger, si ce deluge est l'vniuersel, dont parle l'Escriture, ou si ç'a esté quelque autre deluge, ou inondatiõ particuliere des regions où ils sont. Aucuns hommes experts, disent que l'on voit en ces pays là, plusieurs notables apparences de quelque grande inondation, & suis de l'opinion de ceux qui pensent que les vestiges & marques qu'il y a de ce deluge, ne sont de celuy de Noé, mais de quelqu'autre particulier, comme de celuy que raconte Platon, ou celuy que les Poetes chantent de Deucalion. Quoy qu'il en soit les Indiens disent que tous les hommes furent noyez en ce deluge, & racontent que du grand lac Titicaca, sortit vn Viracocha qui s'arresta en Tiaguanaco, où l'on voit auiourd'huy des ruines & vestiges d'anciens edifices fort estranges, & de la vint à Cusco: ainsi recommença le genre humain à se multiplier. Ils monstrent en ce mesme lac vn petit Islet, ou ils feignent que le Soleil se cacha & s'y conserua: & pour ceste raison ils luy faisoyent de grands sacrifices en ce lieu, non seulement de brebis, mais d'hommes mesmes. D'autres racontent, que six ou ne sçay quel nombre d'hommes, sortirent d'vne certaine cauerne, par vne fenestre, qui donnerent commencement à la multiplication des hommes, & à ceste occasion les appellent Pacaritampo. C'est pourquoy ils sont d'opinion que les Tambos est la race la plus ancienne des hommes. Ils disent que Mango Capa, lequel ils recognoissent pour fondateur & chef des Ingas, estoit yssu de ceste race là, & que de luy sortirent deux familles & lignages,

l'vn de Hauan Cuſco,& l'autre de Vrni Cuſco. Ils diſent d'auantage, que quand les Roys Ingas entreprenoyent guerre & conqueſtoyent diuerſes prouinces, ils donnoyent couleur & prenoyent pretexte de leur entreprinſe, diſans que tout le monde les deuoit recognoiſtre: pour autant que tout le monde ſ'eſtoit renouuellé de leur race & de leur patrie. Et meſme que la vraye Religion leur auoit eſté reuelee du Ciel. Mais que ſert d'en dire d'auantage, veu que tout y eſt plein de menſonge & de vanité, & du tout eſloigné de raiſon? Quelques hommes doctes eſcriuent, que tout ce dont les Indiens font mention, & n'eſt plus ancien que de quatre cens ans, & tout ce qu'ils diſent du parauant n'eſt qu'vne confuſion embrouillee de ſi obſcures tenebres qu'on n'y peut trouuer aucune verité. Ce qui ne doit ſembler eſtrange, d'autant que les liures & eſcritures leur deffaillent, au lieu deſquelles ils ſe ſeruent de leur conte de leurs Quipocamayos, qui leur eſt particulier. Par lequel conte tout ce qu'ils peuuent rapporter ne peut eſtre plus long que de quatre cens ans. M'informant diligemment d'eux, pour ſçauoir de quelle terre, & de quelle nation ils paſſerent autresfois, là où ils ſont & viuent à preſent, ie les ay trouué ſi eſloignez de pouuoir donner raiſon de cela, qu'ils tiennent pour certain qu'ils ſont creez de leur premiere origine en ce nouueau monde, où ils habitent; Mais nous leur auons oſté ceſt' erreur par noſtre foy, qui nous enſeigne que tous les hommes procedent d'vn premier homme. Il y a Act.17.

grande coniecture & fort apparente, que ces hommes par longue espace de temps, n'ont point eu de Roys, ny de Republiques, mais que ils viuoyent par trouppes comme font auiourd'huy ceux de la Floride, de Chiriquanas, du Bresil, & plusieurs autres nations qui n'ont aucuns Roys asseurez, sinon selon l'occasion qui s'offre ou en paix ou en guerre qu'ils eslisent leurs Capitaines, comme il leur plaist. Mais quelques hommes, surpassans les autres en force & industrie, auec le temps commencerent à seigneurier & commander, comme fit ancienGen. 10. nement Nembrot: puis croissant peu à peu sont venus à fonder les Royaumes du Peru & de Mexique, que nos Espagnols trouuerent, & combien qu'ils fussent barbares, surpassoyent neantmoins de beaucoup les autres Indiens. Voila comment la raison susdicte nous demonstre, que la race des Indiens a commencé à multiplier, pour la plus grand' part, d'hommes sauuages & fugitifs. Ce qui doit suffire touchant l'origine des gens dont nous parlons, laissant le surplus quand l'on traittera leur histoire plus à loisir.



LIVRE SECOND DE L'HISTOIRE NATVRELLE & morale des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Que ce n'est point hors de propos, mais necessaire, de traitter de la nature de l'Equinoxe.



OVR bien comprendre les choſes des Indes, il eſt neceſſaire de cognoiſtre la nature & diſpoſition de ceſte region que les anciens appelloient Zone Torride, & la tenoient pour inhabitable; veu que la plus grand' part de ce nouueau monde que l'on a dernierement deſcouuert, giſt & eſt ſitué ſous ceſte region du milieu du Ciel. Et me ſemble choſe fort à propos, ce que quelques vns diſent, que la cognoiſſance des choſes des Indes depend de bien entendre la nature de l'Equinoxe: d'autant que la difference qu'il y a preſque entre l'vn & l'autre mõde, procede des proprietez de ceſt Equinoxe. Et faut notter que tout ceſt eſpace qui eſt entre les deux tropiques, ſe doit tenir & entendre proprement pour ceſte ligne du milieu qui eſt l'Equinoxe, ainſi appellée, pource que le Soleil faiſant ſon cours en icelle, rend par tout le monde les iours & les nuicts eſgaux; meſmes

que ceux qui habitẽt au dessous d'icelle, iouissent tout le long de l'année de ceste mesme esgalité des iours & des nuicts. Or en ceste ligne Equinoxialle nous trouuons tant d'admirables proprietez, que c'est auec bonne raison que l'entendement humain se resueille & trauaille pour en rechercher les causes, n'estant point tant esmeu à ce par la doctrine des anciens Philosophes, que par la mesme raison & certaine experience.

CHAPITRE II.

Pour quelle raison les anciens ont tenu que la Zone Torride pour certain estoit inhabitable.

Recherchant à present ce subject dés son commencemẽt aucun ne pourra nier ce que nous voyons clairement, que le Soleil en s'approchant eschaufe, & refroidit en s'esloignãt. Tesmoins en sont les iours & les nuicts, tesmoins l'Hyuer & l'Esté, la varieté desquels & le froid & le chaud est causé par l'approchement & esloignement du Soleil. D'autre-part il est aussi certain que plus le Soleil s'approche & iette ses rayons directement, plus la terre en est arse & embrasée, ce qu'on voit clairement en la chaleur du Midy & en la force de l'Esté. D'où l'on peut iuger (à ce qu'il me semble) que tant plus vne terre est esloignée du cours du Soleil, tant plus est-elle froide. Ainsi nous experimentons que les terres & regions qui s'approchent d'auantage du Septentrion ou Nort sont les plus

froides, & au cõtraire celles qui s'approchent du Zodiaque, où chemine le Soleil, se trouuent les plus chaudes. Pour ceste cause l'Ethiopie surpasse l'Afrique & Barbarie en chaleur, la Barbarie surpasse l'Andalouzie, l'Andalouzie, Castille & Arragon, & Castille & Arragon surpassent aussi la Biscaye & la France. Et d'autant plus qu'elles sont Septentrionalles, d'autant moins sont-elles chaudes: par consequent celles qui s'approchent le plus du Soleil & sont plus à plomb frappées de ses rayons, se ressentent d'auantage de la chaleur du Soleil. Quelques vns mettent en auant vne autre raison à ceste fin, qui est que le mouuement du Ciel est fort soudain & leger deuers les Tropiques; mais qu'à l'endroit des Poles au contraire il est fort lent & pesant: d'où ils concluent que la region que le Zodiaque circuit & contient est embrasée de chaleur, pour trois causes & raisons, l'vne pour le voisinage du Soleil, l'autre pour receuoir directemẽt ses rayõs, la troisiesme pource qu'elle participe & se ressent aucunement de ce plus viste & soudain mouuement du Ciel. Voila ce que la raison & le discours nous enseignent, touchant la cause du froid & chaleur des regions de la terre. Mais que dirõs-nous des deux autres qualitez, qui sont l'humidité & la secheresse? tout le mesme. Car la secheresse semble estre causée par l'approchement du Soleil, & l'humidité de son esloignement, d'autant que la nuict estant plus froide que le iour, est aussi plus humide, & le iour est plus sec comme estant le plus chaud. L'hyuer

pendant que le Soleil eſt plus eſloigné ſe void plus froid & plus pluuieux,& l'Eſté au contraire, auquel le Soleil eſt plus proche, certainement eſt plus chaud & plus ſec. Pource que tout ainſi que le feu a la proprieté de cuire & de bruſler, auſſi l'a-il pareillement de deſſecher l'humidité. Conſiderans donc ce que deſſus, Ariſtote & les autres Philoſophes attribuent à la region du Midy, qu'ils appellent Torride, vne exceſſiue chaleur, & vne ſechereſſe tout enſemble. C'eſt pourquoy ils diſent que ceſte region eſtoit merueilleuſement embraſée & deſechée : & q̃ par cõſequent elle n'auoit point d'eaux ny de paſturages, cauſe pour laquelle elle deuoit eſtre par neceſſité fort contraire & fort incommode à la vie humaine.

CHAPITRE III.

Que la Zone Torride eſt fort humide, contre l'opinion des anciens.



TOut ce que nous auons propoſé cy deſſus ſemble certainement eſtre vray & bien à propos, & neãtmoins la concluſion qu'ils en veulent tirer ſe treuue apertement fauſe: d'autant que la region du Midy, qu'ils appellent Torride, eſt peuplée & habitée d'hommes reallemẽt & de fait; & nous meſmes y auons demeuré long-temps auſſi eſt-elle fort commode, plaiſante & agreable. Si dõc il eſt ainſi, cõme on ne le peut nier, que d'vne propoſition veritable, l'on ne peut tirer vne concluſion faulſe, & que neantmoins

ceste conclusion soit fausse, comme elle l'est, il nous est besoin de retourner arriere, par les mesmes pas, pour considerer, & regarder vn peu de plus prés ceste proposition, & d'où procede l'erreur & la faute. Nous dirons donc, premierement quelle est la verité, selon que l'experience certaine nous le monstre, puis apres nous le prouuerons, (combien que soit chose fort difficile) & mettrons peine d'en donner la raison, suiuant les termes de Philosophie. Le dernier point que nous auons proposé cy dessus, que la secheresse est plus grande lors que le Soleil est plus prochain de la terre, semble chose certaine & veritable, & ne l'est pas toutefois, au contraire est totallement faulse. Car il n'y a iamais plus grande abondance de pluyes en la Zone Torride, que lors que le Soleil passe par dessus, & en est fort proche. C'est certainemēt chose admirable, & digne d'estre remarquée, que l'air est plus serain, & sans pluyes, sous ceste Zone Torride, lors que le Soleil en est plus eslogné, & au contraire qu'il y a plus de pluyes, de neiges, & de brouillars au temps que le Soleil en est plus proche. Ceux qui n'ont point esté en ce nouueau monde, parauanture tiendront cecy pour chose incroyable, & semblera estrange mesme à ceux, qui y ont esté, s'ils n'y ont prins garde: mais les vns & les autres s'y accorderont volontiers, en remarquant l'experience certaine de ce qui a esté dit en ce costé du Peru, qui regarde le Pole du Sud ou Antarctique, le Soleil en est plus esloigné, lors & au mesme temps, qu'il est plus prochain de l'Euro-

pe; a ſçauoir, en May, Iuin, Iuillet, & Aouſt, qu'il faict ſon cours au Tropique de Cançer, durant leſquels moys, au Peru y a vne grãde ſerenité & tranquillité de l'air, & n'y tombent alors aucunes neiges, ny pluyes. Tous les fleuues & riuieres y diminuẽt fort, & quelques vns y tariſſent du tout; Mais comme l'année s'auance, & que le Soleil s'approche du Tropique de capricorne, alors commencẽt les eaux, pluyes, neiges, & ſe font les grandes creües des riuieres, qui eſt depuis Octobre, iuſques en Decembre, puis apres le Soleil ſe retirant du Capricorne, lors que ſes rais donnent droittement ſur les teſtes de ceux du Peru; c'eſt alors que la force & fureur des eaues eſt grãde, c'eſt le tẽps des pluyes, neiges, & grands desbordemens des riuieres, qui eſt en la meſme ſaiſon de l'année, qu'il y a plus grande chaleur, ſçauoir depuis Iãuier iuſques à la my-Mars. Et eſt choſe ſi vraye & ſi certaine, que perſonne ne le peut cõtredire. Et tout le contraire alors ſe rencontre és regions du Pole Arctique, outre l'Equinoxe, ce qui procede d'vne meſme raiſon. Mais voyons maintenant de la temperature de Panama, & de toute ceſte coſte tant de la neufue Eſpagne, des Iſles de Barlouent, de Cuba, Eſpaignolle & Iamaique, que de Sainct Iehan de port-riche, nous trouuerons ſans faute, que depuis le commencement de Nouembre iuſques en Apuril, ils y ont l'air & le Ciel fort clair & fort ſerein, dont la raiſon eſt, pourautant que le Soleil paſſant par l'Equinoxe, pour aller au Tropique de Capricorne, il ſe va eſloignant de ces regions,

plus qu'en autre ſaiſon de l'annee : Et au contraire ils y ont de groſſes pluyes, & de fort grands rauages d'eaux, quand le Soleil retourne vers elles, & qu'il en eſt plus proche, qui eſt depuis Iuin iuſques en Septembre: pour ce que alors ſes rayons donnent plus fort ſur eux. On voit aduenir le ſemblable en l'Inde Orientale, comme nous l'apprenons iournellement par les lettres, qui en viennent. Par ainſi c'eſt vne regle generalle (bien qu'en aucuns lieux il y ait exception) qu'en la region du Midy, ou de la Zone Torride, qui eſt vne meſme choſe, l'air y eſt plus ſerein, & y a plus de ſechereſſe alors que le Soleil en eſt plus eſloigné: & au contraire, que quand il s'en approche, il y a plus de pluyes & de l'humidité, & tout ainſi comme le Soleil s'auance ou ſe retire peu ou plus, ainſi la terre abonde ou manque d'eaux ou d'humidité.

CHAPITRE IIII.

Qu'aux regions qui ſont hors des Tropiques, il y a plus d'eaux lors que le Soleil en eſt plus eſloigné, tout au contraire de ce qui eſt ſouz la Zone Torride.

ES regions qui ſont hors les Tropiques, l'on voit tout le contraire de ce qui eſt dit cy deſſus: pour ce que la pluye ſe meſle auec le froid, & la ſechereſſe auec la chaleur, ce qui eſt fort bien cogneu en toute l'Europe, & en tout le vieil

monde,comme on le void de mesme façon en tout ce nouueau. Dont est tesmoing tout le Royaume de Chillé , qui pour estre dehors le Tropique de Capricorne , & en mesme hauteur que l'Espagne,est subiect aux mesmes loix de l'Hyuer,& de l'Esté,excepté que l'Hyuer est là quand l'Esté est en Espagne , d'autant qu'ils sont en diuers Poles. Par ainsi quand le froid est en ces prouinces,les eaux y sont en fort grãde abondance,qui est quand le Soleil s'en esloigne le plus, depuis le commencement d'Auril, iusques à la fin de Septembre. Finalement la disposition des saisons y est telle qu'en Europe, sçauoir que la chaleur & secheresse y viennent quand le Soleil y retourne. De là vient que ce Royaume de Chillé approche plus de la temperature de l'Europe , qu'aucun autre des Indes,tant aux fruicts de la terre,qu'en la disposition du corps & de l'esprit des hommes. Ce qu'ils disent estre de la mesme façon en ceste partie de terre, qui est deuant l'Ethiopie interieure , laquelle se va eslargissant en façon de pointe,iusques aũ Cap de bonne Esperance. ce qu'ils tiennent pour vraye cause des inondations du Nil , qui sont en Esté , desquelles les anciens ont tant disputé : d'autant qu'en ceste region là l'Hyuer & les pluyes y commencent au mois d'Auril quand le Soleil passe desia le signe d'Aries. Et ces eaux qui en partie procedent des neiges,& en partie des pluyes,s'assemblent & font de grands lacs & estangs,desquels procede par bonne & vraye Geographie le fleuue du Nil. Et par ce moyen va peu à peu es-

largiſſant ſon cours, iuſques à ce qu'apres auoir couru vn long chemin, il vient finablement au temps de l'Eſté inonder l'Egypte, qui ſemble choſe contre nature, & neantmoins eſt choſe qui ſ'y rapporte. Car au meſme temps qu'il eſt Eſté en Egypte, ſituee au Tropique de Cancer, l'Hyuer eſt aux ſources du Nil, qui eſt en l'autre Tropique de Capricorne. Il y a en l'Amerique vne autre & ſemblable inondation que celle du Nil, au Paraguoy, ou autrement riuiere de la Platte (qui vaut autant à dire comme riuiere d'argent) lequel tous les ans receuant vne infinité d'eaux qui tombent des montagnes du Peru, vient à ſe desborder ſi terriblement de ſon cours, & va gagnãt tellement ceſte region, que les habitans ſont contraints, durant ces mois là, de ſe retirer, & ſe tenir en des Barques & Canoes, & de quitter l'habitation de la terre.

CHAPITRE V.

Qu'entre les deux Tropiques en Eſté, ou temps de chaleur, eſt la ſaiſon où il y a plus grande abondance de pluyes, auec vn diſcours de l'Hyuer & de l'Eſté.



OVR reſolution l'Eſté eſt touſiours ſuiuy & accompagné de chaleur & de ſechereſſe és deux regions ou zones temperees, & l'Hyuer auſſi de froidu-

re & d'humidité : Mais en la Zone Torride les ſuſdites qualitez ne ſe trouuent point enſemble de la meſme façon, d'autant que les pluyes y ſuiuent la chaleur, & le froid y eſt accompagné de ſechereſſe & d'vn air ſerain. I'entends par le froid le defaut de chaleur exceſſiue, d'où vient que l'Hyuer ſe prend en noſtre Europe pour le froid,& le temps pluuieux & Eſté pour le temps de chaleur & ſerenité de l'air. Nos Eſpagnols qui ſont au Peru & en la neufue Eſpagne,voyans que ces deux qualitez ne ſe trouuoient point enſemble cõme elles font en Eſpaigne, appellent l'hyuer la ſaiſon en laquelle il y a beaucoup d'eaux & de pluyes, & l'Eſté, celle ou il y en a peu, ou point. Enquoy ils ſe trompent euidemment, quoy qu'ils vueillent dire par vne reigle commune,que l'Eſté eſt aux montaignes du Peru, depuis le mois d'Apuril, iuſques en Septẽbre,pourautant que les pluyes ceſſent en ce temps là,& que l'hyuer eſt depuis le mois de Septembre iuſques au mois d'Auril; pource qu'alors elles y reuiennent, & par ainſi il eſt hyuer & l'Eſté au Peru, lors & au meſme tẽps,qu'il l'eſt en Eſpagne; De ſorte que quand le Soleil chemine au deſſus de leur teſte, alors ils croyent que c'eſt le fonds de l'hyuer, pource qu'il y a plus grande abondance de pluyes. Mais c'eſt choſe digne de riſée, comme venant de gens ignorans & ſans lettres : car tout ainſi comme la diuerſité qui eſt entre le iour & la nuict,procede de la preſence ou abſence du ſoleil,en noſtre hemiſphere,ſelon le mouuement du premier mobile, qui eſt la cauſe du iour &

de la nuict, ainsi la difference que nous voyons entre l'hyuer & l'Esté procede de l'approchement ou eslongnement du Soleil, selon le mouuement du mesme Soleil, qui en est la propre cause. Donques à vray dire, il est Esté lors que le soleil est plus proche, & hyuer quand il est le plus eslongné. La chaleur, le froid, & toute autre temperature, sont causées par necessité de l'approchement ou esloignement du Soleil: mais le pleuuoir & non pleuuoir, qui est l'humidité & la secheresse, ne s'en ensuiuēt pas necessairement. C'est pourquoy il est aisé de iuger (outre ceste opinion vulgaire) que au Peru, l'hyuer est serein, & sans pluyes, & que l'Esté y est pluuieux, & non pas au contraire, comme plusieurs pensent que l'hyuer soit chaud & l'Esté fort froid. Ils tōbent en la mesme erreur sur la difference qu'ils font, entre la plaine & les montagnes du Peru, disans que quand il est Esté en la montagne, l'Hyuer est en la plaine, qui est en Auril, May, Iuin, Iuillet, & Aoust: pour ce qu'alors l'air est fort clair & serain en la montagne, sans aucunes pluyes ny bruynes, & en ce temps là neantmoins on void ordinairement en la plaine, des brouillars qu'ils appellent guarüa, qui est comme vne rosée fort douce, de laquelle est couuert le Soleil. Mais l'Hyuer & l'Esté, comme il est dit, sont causez de l'approchement & esloignement du Soleil. Puis donc qu'il est ainsi, qu'en tout le Peru, tant en la mōtagne, comme en la plaine, le Soleil s'en approche & esloigne en vn mesme temps: il n'y a donc point de raison de dire, que quand il est

Esté en vne partie, l'Hyuer soit en vne autre. Toutesfois c'est chose de peu d'importance de debattre sur la significatiō des mots, qu'ils l'appellent comme ils voudront, & disent qu'il soit Esté quand il ne pleut point, encore qu'il face d'auantage de chaleur. Mais ce où l'on doit auoir plus d'esgard, est à la verité du subiect, qui est declaré, à sçauoir que la secheresse, ou deffaut de pluyes, ne sont pas tousiours en plus grande abondance, quand le Soleil s'approche le plus, ainsi que l'on void en la Zone Torride.

CHAPITRE VI.

Que la Zone Torride abonde en eaue & pasturages, contre l'opinion d'Aristote, qui a mis en auant le contraire.

PAr le discours precedent l'ō peut facilement entendre, que la Zone Torride n'est seche, mais abondāte en eaux, ce qui est tellement vray qu'elle surpasse les autres regions du monde en abōdance d'eaux, si ce n'est en quelques endroits, où il y a des sablons ou terres desertes, comme l'on trouue mesme és autres parties du monde. Quant est pour les eaux du Ciel, l'on a desia monstré qu'il y a grande abondance de pluyes, neiges & gresles, qui specialement abondent en la prouince du Peru: mais pour les eaux de la terre, comme sont riuieres, fontaines, ruisseaux, puits, torrens & lacs, ie n'en ay rien dit iusques icy, toutesfois estant

eſtant choſe ordinaire, que les eaux d'embas ſe rapportent à celles d'enhault, l'on doit entendre qu'il ne peut y en auoir faute. Et de vray il y a vne telle & ſi grande abondance de ſources & de fontaines, qu'il ne ſe peut trouuer lieu, region ou contree, dans tout le reſte du monde, où il y ait tant de lacs, mareſcages, & ſi grandes riuieres. Car la plus grande partie de l'Amerique, eſt preſque inhabitable pour ceſte trop grande abondance d'eaux, d'autant que les riuieres, enflées des grandes pluyes de l'Eſté, ſortent à tous coups de leur lict, auec telle furie qu'elles rompent tout ce qu'elles rencontrent; & ne peut on cheminer en pluſieurs endroits, à cauſe de la boüe & fange des mareſcages & vallons. A ceſte occaſion ceux qui demeurent ioignant le Paraguey, duquel nous auons cy deſſus fait mention, preuoyans la crue du fleuue auant qu'elle aduienne, ſe mettent en leurs Canoës auec leurs meubles & hardes, & preſque par l'eſpace de trois mois, ils guarãtiſſent leurs vies & moyens en nageant. Puis apres le fleuue retournant en ſon lict, ils reuiennent en leurs maiſons comme deuant, encor toutes moittes & degoutantes de l'inondation. Et eſt ce fleuue de telle grandeur, que le Nil, le Gange, & l'Euphrate, ſ'ils eſtoient amaſſez enſemble, ne le pourroient pas eſgaller à beaucoup pres. Mais que dirons nous de la grande riuiere de la Magdaleine, qui ſ'engolphe en la mer entre ſaincte Marthe & Carthagene, & eſt appellée auec bõne raiſon, grãde riuiere? Nauigeant en ces parties là, i'eſtois eſmerueillé, comme ſon eaue, qui

eſt tres-claire, demeuroit & ſ'eſcouloit dans la mer plus de dix lieues auant, ayant en ſa largeur deux lieues & d'auantage, ſans qu'elle ſe meſlaſt, ny peuſt eſtre vaincue des vagues impetueuſes de la mer Oceane. Que ſ'il faut parler d'auantage des fleuues, ce grand fleuue, appellé par les vns la riuiere des Amazones, par les autres, Maranou, & par les autres, riuiere d'Orellana, laquelle nos Eſpagnols nauigerent lors de leurs deſcouuertes, doit eſteindre la renommée de tous les autres. Et à la verité ie ſuis en doute ſi ie le dois appeller, ou riuiere, ou mer. Il flue depuis les montagnes du Peru, deſquelles il reçoit vne abondance infinie d'eaux, de pluyes, & de riuieres, qu'il va recueillant & attirant à ſoy, puis paſſant les grandes campagnes & plaines de Pautiti, du Dorado, & des Amazones, vient en fin ſ'emboucher dans l'Ocean, preſque à trauers des Iſles de la Marguerite, & de la Trinité. Il a ſa couche ſi large & ſpacieuſe, principallement au dernier tiers de ſa lõgueur, qu'il contient au milieu de ſoy pluſieurs & grandes Iſles; Et ce qui ſemble incroyable, quand on le nauige par le milieu, l'on ne voit que du Ciel & de l'eaue. On dit bien d'auantage, que de ce milieu l'on ne peut pas voir, ny deſcouurir à l'œil pluſieurs grandes & hautes montagnes, qui ſont à ſon riuage, à cauſe de ſa grande largeur. Nous auons apprins de bonne part la grandeur & largeur eſmerueillable de ce fleuue, (qui doit bien ce me ſemble meriter le nom d'Empereur & Monarque des fleuues) qui fut par le rapport d'vn frere de noſtre com-

pagnie,lequel eſtant ieune pour lors, le nauiga en la compagnie de Pierre d'Orſua,auec lequel il ſe trouua à toutes les aduantures de cette eſtrange entrée & deſcouuerte, & aux ſeditiõs & pernicieux actes de ce meſchant Diego d'Aquirre, d'où Dieu luy fit la grace de ſortir & en eſtre deliuré, pour le mettre de noſtre compagnie. Telles donc ſont les riuieres qui ſont en la region, qu'ils appellent Zone Torride, & la region ſeche & bruſlée, en laquelle Ariſtote & les anciens diſent qu'il n'y a point d'eaux ny de paſturages. Mais d'autant que i'ay fait mention du fleuue Marañon, afin de monſtrer l'abondance des eaux qui ſont en la Torride,il ne ſera mal à propos de toucher quelque choſe de ce grand lac, qu'ils appellent Titicaca,qui eſt au milieu de la prouince de Collao. Il y a plus de dix fleuues, fort grands, qui ſe perdent en entrant dans ce lac,& neantmoins n'a pour ſa vuide,qu'vn ſeul courant d'eaue qui eſt petit,bien qu'on diſe qu'il eſt tres-profond, & de telle façon, qu'il eſt impoſſible d'y baſtir ou faire põt, pour la profondeur de ſon eaue, & qu'on ne le peut non plus paſſer par bateaux, pour la grande roideur & rapidité du courant;L'on le paſſe par vn gentil & remarquable artifice, propre & particulier aux Indiens, qui eſt auec vn pont de paille, poſé ſur la meſme eaue, lequel d'autant qu'il eſt fait d'vne matiere ſi legere ne ſ'enfonçe point, & neantmoins eſt ce paſſage fort ſeur & fort aiſé. Ce lac contient preſque quatre vingts lieues, trente cinq en ſa longueur & quinze lieues au plus large. Il y a pluſieurs Iſles

qui anciennement estoyent habitées & cultiuées, mais auiourd'huy elles sont desertes. Il produit vne grande abondance de ioncs, que les Indiens appellent Totora, duquel ils se seruent en mille vsages. Car il sert de mangeaille aux pourceaux, aux cheuaux, & aux hommes mesmes. Ils en font des maisons, du feu, & des barques. Bref ces Vros trouuent en cestuy leur Tortora, tout ce dõt ils ont de besoing; & sont ces Vros, vn peuple si brutal & si lourd, qu'eux mesmes ne s'estiment pas hommes. On raconte d'eux, qu'estans interrogez de quelle nation ils estoyent, ils respondirent qu'ils n'estoient pas hommes, mais Vros, comme si c'estoit quelque genre d'animaux. Il s'est trouué des villages entiers des Vros, habituez en ce lac seulemẽt dãs leurs basteaux de Totora, lesquels sont liez ensemble, & arrestez à quelque rocher, & bien souuent changent ainsi de lieu à autre, tout le village ensemble. Par ainsi qui voudroit auiourd'huy les chercher où ils estoient hier, on n'y trouueroit aucun reste ny apparence, d'eux ny de leur village. Le cours & vuide de ce grãd lac, ayant couru enuiron cinquante lieues, fait encor vn autre lac, moindre toutesfois que le premier qu'ils appellent de Parya, & contient aussi en soy quelques Islettes, mais l'on n'y voit aucune issue. Quelques vns pensent qu'il court dessouz terre, & qu'il va donner en la mer du Sud, mettant en auant à ceste fin qu'il y a vn bras de fleuue que l'on voit naistre & entrer en la mer fort proche du riuage, sans en cognoistre l'origine. Au contraire ie croy que les eaux

de ce lac ſe reſoluent & diſſipent dans le meſme lac, par l'ardeur & chaleur du Soleil. Ce diſcours me ſemble ſuffiſant, pour monſtrer qu'à tort les anciens ont tenu la region du milieu inhabitable par faute d'eaux, d'autant qu'il y en a grande abondance, & du Ciel & de la terre.

Chapitre VII.

Traictant la raiſon pourquoy le Soleil hors des Tropiques engendre plus grande quantité d'eauës, quand il eſt plus eſloigné, & pourquoy au contraire au dedans d'iceux il en engendre moins, quand il en eſt plus proche.



Enſant pluſieurs fois à part moy d'où pouuoit proceder que l'Equinoxe eſt ſi humide, comme i'ay dit, pour refuter l'opinion des anciens, ie n'en trouue point d'autre cauſe, que la grande force du Soleil en ces parties là, par laquelle il eſleue & attire à ſoy vne grande abondance de vapeurs de tout l'Ocean, qui en ceſt endroit eſt fort grand, & fort eſtendu, & ayant tiré à ſoy ceſte grande abondance de vapeurs, auſſi toſt les reſoult & conuertit en pluyes, & eſt approuué par pluſieurs experiences certaines, que ces pluyes & torrens celeſtes, prouiennent des plus grandes chaleurs du Soleil. Premierement, comme nous auons ia dit cy deuãt,

il pleut en ces pays là, au temps que le Soleil iette ses rayons directement sur la terre, & que en ce faisant il a plus de force: mais quand le Soleil s'en esloigne, la chaleur se tempere, & alors il n'y tombe point de pluye. D'où l'on peut bien inferer que la force & ardeur du Soleil, est ce qui cause les pluyes en telles regions. Aussi l'on obserue, tant au Peru, neufue Espagne, qu'en toute la Torride, que les pluyes y viennent ordinairement apres midy, lors que les rayons du Soleil sont au point de leur plus grand' force; & que c'est chose rare de voir pleuuoir au matin. C'est pourquoy les voyageurs y preuoyent, & commencent leur iournée de grand matin, afin de l'acheuer & se reposer à midy, pour ce qu'ils tiennent qu'ordinairement il y pleut apres midy. Ceux qui ont hanté & cheminé par ce pays là, en peuuent parler suffisamment, car mesmes il y en a aucuns qui y ayant fait quelque residence, disent que la plus grande abondance des pluyes, est quãd la Lune est en son plein: encore que pour dire la verité, ie n'en ay peu faire preuue suffisante, biẽ que i'y aye prins garde quelques fois. D'auantage les iours, l'an & les mois, donnent à entendre la verité de ce que dessus, sçauoir qu'en la Torride l'excessiue chaleur du Soleil cause les pluyes. L'experience nous enseigne le mesme aux choses artificielles, comme aux alambics, ausquels on distille les eaues des herbes ou des fleurs: car la vehemence du feu enserre & contraint, pousse & esleue en haut vne abondance de vapeurs, lesquelles estans

preſſées, & ne trouuans yſſue, ſont conuerties en liqueur & en eaux. L'on void tout le meſme en l'or & l'argent que l'on tire & affine par le vif argent, d'autant que ſi le feu eſt lent & petit, l'on ne tire quaſi rien du vif argent, mais ſ'il eſt aſpre & violent, il euapore beaucoup le vif argent, lequel ſe rencontrant en haut contre le chapiteau (qu'ils appellent) le tourne incontinent en liqueur, & commence à degouter en bas. Ainſi la grand' ardeur du Soleil produit ces deux effets, quãd elle trouue matiere diſpoſée, qui eſt de leuer les vapeurs en haut, & l'autre de les reſoudre incontinẽt, & les tourner en liqueur lors qu'il y a quelque obſtacle, pour les conſumer & reſoudre. Et bien qu'il ſemble que ce ſoient choſes cõtraires qu'vn meſme Soleil dans la Zone Torride, eſtant proche cauſe les pluyes, & que hors la Torride eſtant eſloigné il cauſe vn meſme effect : ſi eſt-ce que tout biẽ conſideré il ne l'eſt pas reellement & de fait. Mil effects és choſes naturelles procedent de choſes contraires par vn moyen diuers. Nous mettons ſecher le linge au feu & à l'air, deſquels neantmoins l'vn eſchauffe, & l'autre refroidit. Les paſtes ſont ſechées & endurcies par le Soleil & par la gelée. L'exercice moderé prouoque le dormir, ſ'il eſt trop violent il l'empeſche : ſi l'on ne met du bois au feu, finalement il ſ'eſteint, ſi l'on y en met beaucoup & trop il ſ'eſteint auſſi, car la ſeule proportion l'entretient & le fait durer. Pour bien voir vne choſe elle ne doit eſtre ny trop proche des yeux ny trop loin, mais en diſtance raiſonna-

ble & proportionnée: eſtant trop eſloigné d'vne choſe l'on en perd la veüe, & trop proche auſſi, ne la peut voir. Si les rayons du Soleil ſont foibles ils n'attirent pas les bruïnes des riuieres; ſ'ils ſont violés, auſſi toſt qu'il a attiré les vapeurs il les reſoult & conſomme, mais la chaleur moderée les attire & conſerue. Pour ceſte raiſon les vapeurs ne ſ'eſleuent point cõmunement de nuict, ny à midy, mais au matin quand le Soleil commence à entrer en ſa force. Sur ce ſubiect il y a mil exemples de choſes naturelles que l'on void proceder ſouuent de choſes contraires, qui doit faire que nous ne nous deuons pas eſmerueiller ſi le Soleil pour eſtre fort proche engendre les pluyes; & qu'il en fait tout autant eſtant fort eſloigné, mais qu'eſtant ſon approchement moderé & proportionné, il n'en produit ny cauſe aucunement. Ce pendant il reſte encor vn point que l'on peut demander; pour quelle raiſon en la Zone Torride l'approchement du Soleil cauſe les pluyes, & hors d'icelle ſont cauſées par ſon eſloignement. A ce que ie puis iuger la raiſon eſt, que hors des Tropiques en Hyuer le Soleil n'a point tant de force qu'il ſoit ſuffiſant pour conſumer les vapeurs qui ſ'eſleuent de la terre & de la mer. Car ces vapeurs ſ'amaſſent en grãde abondance en la region froide de l'air où elles ſont congelées & eſpaiſſies par la grande froideur, puis apres eſtans preſſées ſe reſoluent & conuertiſſent en eau. C'eſt pourquoy en ce temps d'Hyuer que le Soleil eſt plus eſloigné, que les iours ſont cours, & les nuicts plus lon-

gues, la chaleur du Soleil a peu de force, mais quand le Soleil s'approche de ceux qui sont hors des Tropiques, qui est au temps d'Esté, la force du Soleil est desia telle qu'elle esleue les vapeurs, & tout ensemble les consomme, les dissipe & resoult : car la chaleur & la longueur des iours sont causees par l'approchement du Soleil. Mais au dedans des Tropiques en la region Torride, l'esloignemēt du Soleil a tout autant d'effect que le plus grand approchemēt qui soit aux regions desdits Tropiques. Au moyen dequoy il ne pleut pas en la Torride alors que le Soleil est esloigné, non plus que hors les Tropiques quād le Soleil est plus proche, d'autant qu'en cest approchement & esloignement, le Soleil demeure tousiours en vne mesme distance; d'où procede vn mesme effect de serenité. Mais quand le Soleil est au periode de sa force en la Zone Torride, & qu'il iette ses rayons directement sur la teste des habitans, il n'y a ny serenité ny secheresse, comme il semble qu'il deuroit y auoir. Mais plustost de grandes & estranges pluyes, d'autāt que par la force excessiue de sa chaleur, il attire & esleue presque en vn instant vne grande abondance de vapeurs de la terre, & mer Oceane; lesquelles sont si espaisses & en si grande abondāce, que le vent ne les pouuant dissiper ny resoudre facilement, elles viennent à se fondre en eau, qui cause les pluyes si froides & en si grande abondance; car la grande vehemēce de la chaleur peut attirer en peu de temps beaucoup de vapeurs, lesquelles elle ne peut si tost

consumer & resoudre, & estans attirées & assemblées, par leur grande abondance se fondent & tournent en eau. Ce que l'on cognoistra fort bien par cest exemple domestique & familier. Quand l'on met rostir vn morceau de porc, de mouton, ou de veau, si le feu est violẽt & la viande en soit fort proche, nous voyons que la graisse se fond tost & degoute en bas, qui vient de ce que la grande chaleur attire & esleue cest humeur & graisse de la chair, & pour estre en grande abondance ne la peut resoudre, & ainsi distille & tombe d'auãtage. Mais quand le feu est moderé, & ce que l'on rostit est en distãce proportionnée, nous voyons que la chair se rostit proprement, sans que la graisse distille trop à coup, pource que la chaleur moderée attire l'humidité, qu'elle consomme & resout en vn instãt. C'est pourquoy les cuisiniers font le feu moderé, & n'en approchent la viande ny trop pres ny trop loin depeur qu'elle ne se fonde. On le peut voir par vne autre experience aux chandelles de suif & de cire. car si la mesche en est grosse, elle fait fondre & decouler le suif & la cire; pource que la chaleur ne peut consommer ce qui s'esleue d'humeur : mais si la flame est proportionnée, la cire ne se fond ny decoulle, pource que la flame va consommant peu à peu ce qui s'esleue. Ce qui me semble la vraye raison pourquoy en l'Equinoxe, & en la Torride, la grand' force de la chaleur cause les pluyes, lesquelles en d'autres regions sont causées par la foiblesse & peu de chaleur.

Chapitre VIII.

Comment l'on doit entendre ce qui a esté dit cy dessus de la Zone Torride.



S'il est ainsi qu'és choses naturelles & physiques l'on ne doit rechercher de reigle infallible & mathematique, mais ce qui est ordinaire, & ce qu'on void par experience, qui est la plus parfaicte reigle, il faut croire que ce que nous auons dit, qu'il y a plus d'humidité en la Torride qu'aux autres regions, & qu'en icelle il ne pleut point lors que le Soleil en est plus proche, se doit prendre & entendre de mesme: & de vray c'est bien ce qui est le plus cōmun & le plus ordinaire. Mais ce n'est pas pour empescher les exceptiōs que nature a voulu mettre à ceste regle rendant quelques regions de la Torride extremement seches. Ce qu'on raconte de l'Ethiopie, & nous l'auons veu en vne grande partie du Peru, où toute la terre ou coste, qu'ils appellent Plaines, manquent de pluyes, voire d'eaux de la terre, excepté quelques vallées où il y a des eaues de riuieres qui descendent des montagnes, le surplus sont sablons & terres steriles, où à grād' peine l'on trouue des fontaines, mais bien quelques puits tres-profonds. Mais nous dirons (Dieu aidant) en son lieu, quelle est la cause pourquoy il ne pleut point en ces plaines (chose que plusieurs demandēt) car à present ie pretends de monstrer seulement qu'il y a plusieurs exceptions aux regles

naturelles, d'où vient qu'il peut aduenir en quelque partie de la Torride, qu'il ne pleut pas lors que le Soleil eſt plus proche, mais quand il eſt plus eſloigné. Bien que iuſques auiourd'huy ie ne l'aye veu ny entendu, toutesfois ſ'il y en a on le doit attribuer à la qualité particuliere de la terre; mais auſſi quelquesfois ſ'il aduient le contraire, l'on doit auoir eſgard qu'en ces choſes naturelles il arriue pluſieurs contrarietez & empeſchemens, par leſquels elles ſe changent & deffont les vnes les autres. Pour exemple, il peut eſtre que le Soleil cauſera les pluyes, & que le vent les empeſchera ou bien les rendra plus abondantes qu'elles n'ont accouſtumé d'eſtre. Les vents ont leurs proprietez & diuers commencemens, par leſquels ils operent de differens effects, qui ſont le plus ſouuent contraires à ce que l'ordre & la ſaiſon requierent. Puis donc qu'en chacun endroit l'on voit arriuer de grandes varietez en l'année qui prouiennent de la diuerſité des mouuemens & aſpects des planettes, ce n'eſt point choſe mal à propos de dire qu'en la Zone Torride l'on peut voir & remarquer quelques choſes contraires à ce que nous auons experimenté. Mais pour reſolution, ce que nous auons conclu eſt vne verité bien certaine & experimentée, à ſçauoir la grande ſechereſſe que les anciens ont penſé eſtre en la region du milieu que nous appellons Torride, n'y eſtre point du tout, & qu'au contraire il y a beaucoup d'humidité, & que les pluyes y ſont alors que le Soleil en eſt plus proche.

CHAPITRE IX.

Que la Torride n'est point excessiuement chaude, mais plustost moderée.

IVsques icy nous auons traicté de l'humidité de la Zone Torride, maintenant il sera bon de parler de deux autres qualitez, qui sont le chaud & le froid. Nous auons demonstré sur le commencemét de ce discours, comme les anciens ont tenu, que la Zone Torride estoit chaude, & seche excessiuement, ce qui n'est pas ainsi toutesfois; car elle est chaude & humide, & en la plus grand' partie, sa chaleur n'est pas excessiue, mais plustost temperée; Ce que l'on tiendroit pour incroyable, si nous ne l'auions assez experimenté. Quand ie passay aux Indes (ie diray ce qui m'arriua) ayant leu ce que les Poëtes & Philosophes disent de la Zone Torride, ie me persuadois, qu'arriuant à l'Equinoxe, ie ne pourrois y supporter ceste excessiue chaleur. Mais il m'aduint tout au contraire, car au temps que i'y passay, qui fut alors que le Soleil y estoit pour Zenith, estant entré au signe d'Aries, à sçauoir au mois de Mars, i'y senty si grand froid que i'estois contraint me mettre au Soleil pour m'eschauffer: que pouuois-ie moins faire, alors que de me rire & me mocquer des meteores d'Aristote, & de sa Philosophie, voyant qu'au lieu, & en la saison, que tout y debuoit estre embrasé de chaleur suyuant ses regles, moy & tous mes cōpagnons

auions froid? il n'y a à la verité region au monde plus douce ny temperée, que sous l'Equinoxe, combien qu'elle ne soit pas en tous endroits d'esguale, ou semblable temperature, & qu'il y ait beaucoup de diuersitez. La Zone Torride en quelques endroits est fort temperée, comme en Quitto, & aux plaines du Peru, en quelques endroits fort froide, comme en Potozi, & aux autres fort chaude, comme en l'Ethiopie, Bresil, & aux Mollucques. Ceste diuersité donc nous estant certaine, & toute cogneüe, nous deuons par force rechercher vne autre cause du froid & du chaud, que les rayons du Soleil y font naistre: veu qu'en vne mesme saison de l'ãnee, & en lieux qui sont d'vne mesme hauteur & distance du Pole & de l'Equinoxe, on y retrouue vne si grande diuersité, que les vns sont embrasez de chaleur, les autres de froidure, & les autres se trouuent temperez d'vne chaleur moderée. Platon met sa tant renommée Isle Atlanticque soubs la Zone Torride, puis dict, qu'en certain temps de l'année elle auoit le Soleil pour Zenith, & neantmoins qu'elle estoit fort temperée, fort abondante, & fort riche. Pline dit que Taprobane, (qu'ils appellent aujourd'huy Samatre) est soubs l'Equinoxe, comme en effect elle y est, escriuãt, qu'elle n'est pas seulement riche, & heureuse, mais aussi peuplée d'hommes & d'animaux. D'où l'on peut facilement cognoistre, qu'encor que les anciẽs ayẽt tenu la chaleur de la Torride insupportable, neantmoins ils pouuoient bien entẽdre qu'elle ne l'estoit pas tant comme ils disoient. Le tres-

Plat. in Tim. & in Critia.

Plin. lib. 6. Cap. 22.

excellent Astrologue & Cosmographe Ptolomée, & l'insigne Philosophe & medecin Auicenne en eurët meilleure resolution estãs, tous deux d'opinion, que sous l'Equinoxe y auoit de fort commodes habitations.

CHAPITRE X.

Que la chaleur de la Torride est tẽperée, pour l'abõdãce des pluyes, & pour la briefueté des iours.



DEpuis que le nouueau monde a esté descouuert, l'on a cogneu, & sans doubte, ce que les derniers autheurs ont tenu veritable. Mais c'est chose naturelle, que quãd quelque chose qui est hors de nostre opinion, nous vient à estre cogneüe par l'experience, nous voulons incontinent en rechercher la cause. C'est pourquoy nous desirons sçauoir pour quelle cause la region, de laquelle le Soleil est plus proche, n'est pas seulement temperée, mais est froide en plusieurs endroits. Considerãt ceste matiere generalemẽt, ie trouue deux causes generalles, pour rendre ceste region temperée, l'vne est celle cy deuãt declarée, d'autant que ceste region est fort humide, & subiette aux pluyes, & n'y a point de doute, que la pluye ne refraichisse, pource que l'esleuement de l'eaue est de son naturel froid, & encor que l'eaue, par la force du feu s'eschauffe, ceneantmoins ne laisse pas de temperer l'ardeur, causée des rayons du Soleil purement. Ce qu'on voit par experience en l'Arabie interieure, laquelle est embrasée du Soleil,

pour n'y auoir aucunes pluyes qui temperent sa furie. Les nuages & bruines empeschent que les rayons du Soleil n'offencent tant, & les pluyes qui procedent d'icelles mesmes, rafraichissent l'air & la terre, & l'humectent aussi, quelque chaude qu'elle puisse estre. Lon boit l'eaüe de la pluye, & elle estanche la soif, comme les nostres l'ont bien esprouué, ayans faute d'eaüe pour boire. De sorte que la raison & l'experience nous enseigne, que la pluye de soy appaise la chaleur, & par ce moyen ayant ia mõstré comme la Zone Torride est fort pluuieuse, il appert aussi qu'il y a en icelle, chose qui peut rendre sa chaleur temperée. A cecy i'en diray encor vne autre raison qui merite biẽ qu'on entende, non seulement pour ceste matiere, mais aussi pour plusieurs autres car pour le dire en peu de parolles; le Soleil quoy qu'il soit fort chaud & bruslant en l'Equinoxe, ceneantmoins c'est pour peu de temps, de sorte que la chaleur du iour y estant plus briefue & de moindre durée, ne fait pas tant d'embrasement. Ce qu'il conuient declarer & entendre plus particulierement. Ceux qui sont versez à la cognoissance de la Sphere, enseignent fort bien, que d'autant plus que le Zodiaque est oblique & trauersant sur nostre hemisphere, d'autant plus les iours & les nuicts sont inegaux; & au contraire où la Sphere est droitte, & les signes montent droitement, les iours & les nuicts y sont egaux. C'est pourquoy en toute la region qui est entre les deux tropiques, il y a moins d'inegalité aux iours & aux nuits, que hors d'iceux, & plus l'on approche

approche de la ligne, moins y trouue-on d'inegalité, ce que nous auons experimenté en ces parties. Ceux de Quitto, pour ce qu'ils ſont au deſſoubs de la ligne, n'ont point en toute l'annee les iours ny les nuicts plus courts en vne ſaiſon qu'en l'autre, mais y ſont continuellemét eſgaux. Ceux de Lyma, pour ce qu'ils ſont diſtans de la ligne preſque de douze degrez, apperçoiuent quelque difference entre les iours & les nuicts, mais c'eſt fort peu, d'autant qu'en Decembre & en Ianuier les iours y croiſſent d'vn heure, ou peu moins. Ceux de Potozi y recognoiſſent beaucoup plus de difference, tant l'Hyuer que l'Eſté, pour ce qu'ils ſont preſque ſoubs le Tropique. Mais ceux qui ſont du tout hors des Tropiques remarquent d'autant plus la briefueté des iours de l'Hyuer, & la longueur de ceux de l'Eſté, qu'ils ſont eſloignez de la ligne & ſont proches du Pole; comme l'on void qu'en Allemagne & en Angleterre les iours ſont plus longs en Eſté qu'en Italie & Eſpagne. C'eſt choſe qui ſe void, que la Sphere enſeigne, & l'experience le monſtre clairement. Il faut adiouſter vne autre propoſition, qui eſt auſſi vraye, & bien conſiderable, pour tous les effects de la nature, ſçauoir la perſeuerance & cõtinuation de ſa cauſe efficiente à operer & agir. Cela ſuppoſé, ſi l'on me demãde, pourquoy en l'Equinoxe, il n'y a point de ſi violentes chaleurs en Eſté, qu'il y a en quelques autres regions, (comme en Andeluzie és mois de Iuillet & Aouſt) ie reſpondray pource que les iours d'Eſté ſont plus longs en Andelu-

ſie, & les nuicts y ſont plus courtes, & le iour comme chaud qu'il eſt enflame & cauſe la chaleur, la nuict auſſi comme froide & humide dõne du rafreſchiſſement. Suyuant quoy au Peru il n'y a point tant de chaleur, pour ce que les iours d'Eſté n'y ſont pas ſi longs, ny les nuicts ſi courtes, qui cauſe que la chaleur du iour eſt beaucoup temperée par la fraiſcheur de la nuict. Mais là où les iours ſont de quinze ou ſeize heures, par raiſon il doit y auoir plus de chaleur, que là où ils ne ſont que de douze ou de treize, & où il en demeure autant de la nuict pour rafraiſchiſſement. Et bien que la Zone Torride ſoit plus proche du Soleil, que toutes les autres regions, ſi eſt-ce toutesfois, que la chaleur du Soleil n'y dure pas ſi long temps: car c'eſt choſe naturelle qu'vn feu encor qu'il ſoit petit, ſ'il perſeuere eſchauffe d'auantage qu'vn plus grand qui durera peu, principalement ſ'il y ſuruient du rafraiſchiſſement. Qui voudra mettre donc ces deux proprietez de la Torride en vne balance, ſçauoir qu'elle eſt plus pluuieuſe au temps de ſa plus grande chaleur, & que les iours y ſont plus courts, on pourra bien parauanture trouuer qu'elles ſeront eſgalles à ces deux autres contraires, qui ſont que le Soleil y eſt plus proche & plus droit qu'és autres regions, à tout le moins que l'on n'y recognoiſtra pas beaucoup d'auantage.

CHAPITRE XI.

Qu'il y a d'autres raisons outre les desduittes cy dessus, qui monstrent que la Torride est temperée, principalement en la coste de la mer Oceane.


Stát chose resolue que les deux proprietez susdictes sont communes & vniuerselles à toute la region Torride, & qu'en icelle neantmoins il se trouue aucuns lieux fort chauds, & les autres où il y a fort grand froid: Bref la temperature n'y est esgalle en tous lieux, mais en vn mesme climat, vne partie est chaude, l'autre froide, & l'autre temperée tout en vn mesme téps: nous sommes contrains de rechercher d'autres raisons, d'où procede ceste grande diuersité qui se trouue ainsi en la Torride. Discourant doncques sur ceste question, i'en trouue trois causes apparentes & certaines, & vne quatriesme plus obscure & cachee. Les causes apparētes & certaines sont, la premiere l'Ocean, la seconde l'assiette & situation de la terre, & la troisiesme le naturel & proprieté de plusieurs & diuers vents. Outre ces trois que ie tiens pour manifestes, ie croy qu'il y en a vne autre quatriesme, cachée & moins apparente, qui est la proprieté de la mesme terre habitée, & la particuliere influence de son Ciel. Qui voudra considerer de prez les causes & raisons generalles, cy dessus desduittes, on trouuera qu'elles ne sont suffi-

ſantes pour la reſolution totalle de ceſte matiere, veu ce qui arriue iournellement en diuers lieux de l'Equinoxe. Manomotapa, & grãde partie du Royaume de Preſte-Ian, ſont ſituées deſſous la ligne, ou fort proches, eſquelles regions ils endurent de terribles chaleurs, & y naiſſent les hommes tous noirs; Ce qui n'eſt pas ſeulement en ces parties de terre ferme, eſloignées de la mer; mais auſſi en eſt il de meſme és Iſles enuironnées de la mer. L'Iſle de ſainct Thomas eſt ſoubs la ligne, les Iſles de Capdevert en ſont prochaines, & en l'vne & en l'autre y regnent de furieuſes chaleurs, & y ſont meſmes tous les hommes noirs. Soubs la meſme ligne, ou bien proche d'icelle, giſt vne partie du Peru, & du nouueau Royaume de Grenade, qui neantmoins ſont terres fort temperées, declinantes pluſtoſt à froidure, que non pas à chaleur, & les hommes qui habitent en icelle, ſont blancs. La terre du Breſil eſt en la meſme diſtance de la ligne que le Peru, & neãtmoins le Breſil & toute ceſte coſte eſt extremement chaude, encore qu'elle ſoit en la mer du Nort, & l'autre coſte du Peru qui eſt en la mer du Sur, eſt fort temperée. Ie dis donc que qui voudra conſiderer ces differences, & donner la raiſon d'icelles, ne ſe pourra contenter des generalles, cy deſſus traittees, pour declarer cõme la Torride peut eſtre vne terre temperée. Entre les cauſes & raiſons ſpeciales i'ay mis pour la premiere la mer, pour ce que ſans doute ſon voiſinage ayde à temperer, & refroidir la chaleur. Car combien que ſon eaue ſoit

ſallée, elle eſt touſiours eaue toutesfois, & l'eaue de ſa nature eſt froide, & ſi encore eſt remarquable que pour la profondité de l'Ocean l'eaue n'en peut eſtre eſchauffee par la chaleur du Soleil, comme les eaux des riuieres. Finablement tout ainſi comme le ſel nitre (quoy qu'il ſoit du naturel du ſel) a la proprieté de refroidir l'eaue: ainſi voyons-nous par experience en quelques ports & haures, que l'eaue de la mer y rafraiſchit, ce que nous auons veu en celuy de Callao, où l'on mettoit rafraiſchir l'eaue ou vin pour boire dedans des cruches, ou flaſcons miſes en la mer. D'où l'on peut ſans doute recognoiſtre que l'Ocean a ceſte proprieté de tẽperer & rafraiſchir l'exceſſiue chaleur. Pour ceſte occaſion l'on reſſent d'auantage la chaleur en la terre, qu'en la mer, *cæteris paribus*, & communement les terres ſituées ſur la marine, ſont plus fraiſches que celles qui en ſont eſloignées *cæteris paribus*, comme i'ay dit. Ainſi la plus grande partie du nouueau monde eſtant fort proche de la mer Oceane, nous pouuons dire auec raiſon, encor qu'il ſoit ſoubs la Torride, qu'il reçoit de la mer vn grand benefice, pour temperer ſa chaleur.

CHAPITRE XII.

Que les plus hautes terres ſont les plus froides, & quelle en eſt la raiſon.

MAis ſi nous voulõs encor rechercher particulierement, nous trouuerons qu'en toute ceſte terre il n'y a pas vne chaleur totalemẽt eſgalle, quoy

qu'elle ſoit en pareille diſtance de la mer, & en meſme degré, veu qu'é quelques parties d'icelle il y a beaucoup de chaleur, & en d'autres y en a fort peu. Il n'y a point de doute que la cauſe de cecy ne ſoit pourautant que l'vne eſt plus baſſe, & que l'autre eſt plus haute & plus eſleuee; d'où vient que l'vne eſt chaude & l'autre froide. C'eſt choſe certaine que le ſommet des montagnes eſt plus froid que le profond des vallées, ce qui ne procede point ſeulement de ce que les rayons du Soleil ont plus de repercuſſion aux lieux bas & profonds, encor qu'il en ſoit vne grande raiſon, mais il y en a vne autre qui eſt que la region de l'air eſt plus froide, d'autant plus qu'elle eſt haute & eſloignée de la terre. Les plaines de Collao au Peru & de Popajan en la neufue Eſpagne, font preuue ſuffiſante de cecy. Car ſans doute, toutes ces parties ſont terres hautes, & pour ceſte raiſon auſſi ſont-elles froides, combien qu'elles ſoient toutes enuironnées de hauts pics de mõtagnes fort expoſées aux rayõs du Soleil. Mais ſi nous demandons pourquoy au Peru & en la neufue Eſpagne, les plaines de la coſte ſõt terres chaudes, & les plaines de la meſme terre du Peru & de la neufue Eſpagne ſont au contraire terres froides: A la verité ie ne voy point qu'il ſ'en puiſſe donner autre raiſon, ſinon que les vnes ſont en terre baſſe, & les autres en terre haute. L'experience nous enſeigne que la moyenne region de l'air eſt plus froide que l'inferieure: & pource tant plus les montagnes ſ'approchent d'icelle region moyenne, tant plus elles

ſont froides, couuertes de neige & de gelées. La raiſon meſme ſ'y accorde, pource que s'il y a vne ſphere ou region du feu, cõme Ariſtote & les autres Philoſophes diſent, la region moyẽne de l'air doit eſtre plus froide par antiperiſtaze, la froidure eſtant repouſſée & ſe reſſerrant en icelle, comme en temps d'Eſté nous voyõs aux puits qui ont de la profondité. Pour ceſte occaſion les Philoſophes afferment que les deux extremes regions de l'air, celle d'enhaut & celle d'embas, ſont les plus chaudes, & la moyenne plus froide. Que ſ'il eſt ainſi, cõme de fait l'experience le monſtre, nous en tirerõs encor vn argumẽt & raiſon remarquable, pour monſtrer que la Torride eſt temperée. Sçauoir que la plus grande partie des Indes eſt vne terre haute remplie de beaucoup de montagnes, qui par leur voiſinage rafraichiſſent les terres prochaines. L'on void continuellemẽt és ſommets des montagnes dont ie parle, de la neige, de la greſle, & des eaues toutes glacées, & le froid qu'il y fait eſt ſi aſpre que l'herbe en eſt toute greſillonnée, tellement que les hommes & cheuaux cheminans par là y ſont tous engourdis de froid. Cecy comme i'ay deſia dit, eſt en la Zone Torride, & aduient le plus ſouuent quand ils ont le Soleil pour Zenith. Ainſi eſtce choſe notoire & conforme à la raiſon, que les montagnes ſont plus froides que ne ſont les vallées & les plaines, d'autant qu'elles participent de la region moyenne de l'air, qui eſt tresfroide. Or la cauſe pourquoy la region moyenne de l'air eſt plus froide, a eſté meſme dicte cy

deuant, qui eſt que la region de l'air prochaine de l'exhalation ignée, laquelle (ſelon Ariſtote) eſt ſur la ſphere de l'air, repouſſe & rejette arriere toute la froidure, laquelle ſe retire & reſerre en la region moyenne de l'air par antiperiſtaſe, cõme parlent les Philoſophes. En apres ſi quelqu'vn me demande & veut interroger de ceſte façon, ſ'il eſt ainſi que l'air ſoit chaud & humide, comme tient Ariſtote, & comme l'on dit communémẽt, d'où procede ce froid qui ſe retire en la moyenne region de l'air, puis qu'il ne peut venir de la ſphere du feu? Car ſ'il procede de l'eau où de la terre, par ceſte raiſon la baſſe region de l'air deuroit eſtre plus froide que celle du milieu. Certes à reſpondre au vray ce que i'en penſe, ie confeſſeray que ceſt argument & obiection m'eſt tant difficile, que ie ſuis preſque diſpoſé de ſuiure l'opinion de ceux qui reprouuent les qualitez, ſymboles & diſſymboles que met Ariſtote aux elements, diſant que ce ſont imaginations, leſquels pour ceſte occaſion tiennent que l'air de ſon naturel eſt froid, & à ceſte fin ils ſe ſeruent de pluſieurs argumens & raiſons, du nombre deſquels nous en propoſerons vn aſſez vulgaire & cogneu, laiſſans les autres à part, ſçauoir qu'és iours caniculaires nous auons accouſtumé nous donner de l'air auec vn eſuentail, & trouuons qu'il nous rafraichit : de ſorte que ces Autheurs afferment que la chaleur n'eſt vne proprieté particuliere d'aucun autre element que du ſeul feu qui eſt eſpars & meſlé parmy toutes les choſes (ſelon que le grand Denis nous enſeigne) mais

Ariſt. Ma.

Dionyſ. cap. 15. de cœl. hierar.

qu'il ſoit ainſi, ou qu'il en ſoit autrement (car ie ne veux pas contredire Ariſtote, ſi ce n'eſt en choſe fort certaine) en fin ils ſ'accordent tous que la moyenne region de l'air eſt plus froide que la plus baſſe prochaine à la terre, comme meſme l'experience le monſtre, puiſqu'en ceſte region du milieu les neiges, les greſles, frimats & autres indices d'extreme froid ſ'engẽdrent. Or donc la region du milieu qu'ils appellent Torride, ayant d'vn coſté la mer, & de l'autre les hautes montagnes, l'on doit tenir cela pour cauſes ſuffiſantes pour temperer & rafraiſchir ſa chaleur.

CHAPITRE XIII.

Que les vents froids ſont la principalle cauſe de rendre la Torride temperée.

LA temperature de ceſte region ſe doit principalemẽt attribuer à la proprieté du vent qui court en ceſte terre là, lequel eſt fort frais & gracieux. La prouidence du grand Dieu, createur de toutes choſes a eſté telle, qu'il a ordonné qu'il y euſt des vents merueilleuſement frais en la region où le Soleil fait ſon cours (qui ſemble deuoir eſtre du tout embraſée) à fin que par leur fraiſcheur, l'exceſſiue chaleur du Soleil fuſt temperée. Et ne ſont pas ceux-là trop eſloignez d'apparẽce de raiſon, qui ont eu opinion que le Paradis terreſtre eſtoit ſouz l'Equinoxe, ſ'ils ne ſe fuſſent trompez eux-meſmes ſur la cauſe de leur opinion, en ce qu'ils diſoient, que l'egalité

des iours & des nuicts estoit seule suffisante cause de rendre ceste Zone temperée, à laquelle opinion toutesfois plusieurs autres ont esté contraires, du nombre desquels a esté le Poete renommé: disant,

----- & celle region
S'embraze incessamment au challeureux rayon
Du Soleil qui d'illec iamais ne se retire.

Donques la fraicheur de la nuict n'est pas telle qu'elle soit seule suffisante pour moderer & corriger de si aspres & furieuses ardeurs du Soleil, mais plustost ceste Torride reçoit vne si douce temperature, par le benefice de l'air frais & gracieux de telle sorte que combien qu'elle ait esté tenue des anciẽs, plus embrasée qu'vne fournaise ardente, & ceux qui l'habitent à present, la tiennent pour vn Printemps delicieux: il appert par argumens & raisons fort euidentes, que la cause de cecy gist principalement en la qualité du vent. Nous voyons en vn mesme climat quelques regions & villes mesmes plus chaudes les vnes que les autres, pource seulement qu'ils se ressentent moins des vents qui rafraichissent. De mesme en est-il en d'autres terres où le vent ne court point, lesquelles sont toutes embrasées comme vn fourneau, & y est-on si fatigué de la chaleur, que d'y estre, c'est autant que de se voir dans vne fournaise. Il y a beaucoup de ces bourgades & de ces terres au Bresil, en Ethiopie & au Paraguay, comme chaqu'vn sçait: & ce qui est plus considerable, c'est que l'on void ces differences, non seulement parmy les terres, mais aussi en la mer; il y a des

mers où l'on sent beaucoup de chaleur, comme ils racontent de celle de Mozambique & Ormus, & en l'Orient, & de la mer de Panama, en Occident (laquelle pour ceste occasion engendre & produit en soy des Cayamãs) cõme aussi en la mer du Bresil. Il y a d'autres mers, voire en mesme degré de hauteur, fort froides, cõme est celle du Peru, en laquelle no⁹ eusmes froid, cõme i'ay raconté cy dessus, quand nous la nauigeasmes la premiere fois, qui estoit en Mars, & au temps que le Soleil cheminoit par dessus. A la verité en ce Continent, où la terre & l'eau sont de mesme sorte, l'on ne peut imaginer autre occasion de si grãde differẽce, sinon la proprieté du vẽt qui les rafraichit. Que si l'on veut de pres aduiser à ceste cõsideration du vẽt, dõt nous auõs parlé, l'on pourra resoudre plusieurs doutes qu'aucuns mettent en auant & qui semblent choses estrãges & merueilleuses, sçauoir pourquoy le Soleil donnant de ses rais sur la region Torride, & particulierement au Peru, voire beaucoup plus violemment qu'il ne fait pas en Espagne és iours caniculaires, neantmoins l'on resiste à sa chaleur auec vne fort legere couuerture, si bien qu'au couuert d'vne natte ou d'vn simple toict de paille, l'on est mieux contregardé de la chaleur, que l'on n'est pas en Espagne dessous vn toict de bois, & mesme d'vne voute de pierre. D'auãtage, pourquoy les nuicts d'Esté ne sont chaudes ny ennuyeuses au Peru, comme en Espagne? Pourquoy aux plus hauts sommets des montagnes, & mesme entre les monceaux de neige, il y fait quel-

ques-fois de grandes & insupportables chaleurs. Pourquoy en toute la Prouince de Colao, quand l'on se trouue à l'ombrage quelque petit qu'il puisse estre l'on y sent du froid, mais quand l'on vient à en sortir aux rayons du Soleil, incontinent l'on vient à y sentir vne excessiue chaleur. Pourquoy toute la coste du Peru estant pleine de sablons, neantmoins se trouue fort temperée, & pourquoy Potozi distant de la cité d'argent tant seulemẽt de dixhuict lieües & en vn mesme degré, est toutesfois de si differente temperature que le pays estant tresfroid, il est sterile & sec à merueilles : au contraire la ville d'argent, est temperée, declinant à la chaleur, & a vn terroir fort gracieux & fertille. C'est donc pour certain le vent, qui principalement cause toutes ces estranges diuersitez: car sans le benefice du vent frais, l'ardeur du Soleil est telle, qu'encor que ce soit au milieu des neiges, elle brusle & embrase, mais aussi, quand la fraicheur de l'air reuient: aussi tost toute la chaleur s'appaise, quelque grande qu'elle soit: & où ce vent frais est ordinaire, & regne souuent, il empesche que les vapeurs terrestres, & grossiers qu'exhale la terre, ne se ioignent, & causent vne pesante & ennuyeuse chaleur, dont le contraire aduient en Europe; d'autant que par l'exhalatiõ de ces vapeurs, la terre demeure cõme bruslée du Soleil du iour, qui est cause que les nuicts y sont si chaudes & ennuyeuses, tellement qu'il semble plusieurs fois que l'air sorte comme d'vne fournaise. Pour ceste mesme raison, au Peru ceste fraischeur du vent cause que

par le moyen de quelque petit ombrage au coucher& declin du Soleil,l'on y eſt aſſez fraiſchement : au contraire en Europe le temps le plus doux & plus agreable en Eſté eſt le matin, & le ſoir eſt le plus froid, & le plus ennuyeux. Mais au Peru,en tout l'Equinoxe il n'en eſt pas de meſme,d'autant que tous les matins, que le vent de la mer y ceſſe,& que le Soleil y cõmence à ietter ſes rayons, pour ceſte raiſon l'on y ſent la plus grande chaleur aux matins, iuſques au retour dudit vent qu'ils appellent autremẽt, Marée,ou vẽt de la mer, qui fait qu'on cõmence à ſentir le froid. Nous auons experimenté tout cecy du temps que nous eſtions aux Iſles qu'ils appellẽt de Barlouente,ou au matin nous ſuyons de chaud,& à midy nous ſentions vn bõ frais,pour ce que la bize ordinaire, qui eſt vn vent frais & gratieux,y ſouffle alors.

CHAPITRE XIIII.

Que ceux qui habitent ſoubs l'Equinoxe, viuent d'vne vie fort douce & delicieuſe.

SIceux qui ont eu opinion,que le Paradis terreſtre,eſtoit en l'equinoxe,ſe fuſſent conduits par ce diſcours,encor ne ſembleroiẽt ils point eſtre du tout hors du chemin.Non que ie vueille reſoudre que le Paradis delicieux,dont parle l'Eſcriture, ſoit en ce lieu là,d'autant que ce ſeroit temerité de l'affermer pour choſe certaine;mais ie dis,que ſi l'on peut dire,qu'il y ait quelque Paradis en la terre ce doit eſtre en lieu,où l'on iouiſt d'vne tempe-

Viues. lib.13. de ciuit. C.21.

rature fort tranquille & fort douce. Car il n'y a chose si fascheuse & repugnante à la vie humaine, que de viure sous vn Ciel, ou vn air cõtraire ennuyeux & maladif, comme il n'est chose plus agreable, que de iouyr d'vn Ciel & d'vn air qui soit sain, doux, subtil, & gratieux. Il est certain, que nous ne participons point d'aucun des elemens, ny n'en auons l'vsage si souuent en l'interieur du corps, que nous auons de l'air. C'est celuy qui enuironne nos corps de toutes parts, qui nous entre iusques dans les entrailles, & à chasque moment, nous va visitant le cœur, auquel il imprime ses proprietez. Si l'air est tant soit peu corrompu, il cause la mort: s'il est pur & salubre, il augmente les forces. Finablement nous pouuons dire, que l'air seul est toute la vie des hommes, de sorte que combiẽ que l'on aye des biens & des richesses, si est-ce que, si le Ciel est facheux & mal sain, l'on ne peut viure à l'aise, ny auec du contentement. Mais si l'air & le Ciel est salubre, gratieux & plaisant, encor que l'on n'ait d'autres richesses, ne laisse de donner du contentement & du plaisir. Considerant à part moy l'agreable temperature de plusieurs terres des Indes, où l'on ne sçait que c'est de l'hyuer, qui par son froid gelle & estraint, ny de l'Esté, qui ennuye par ses chaleurs, mais auec vne nate, l'on se guarantit de quelque iniure du temps que ce soit, & où il est à peine besoin de changer d'habit en toute l'année. Ie dis certes que considerant cela plusieurs fois, ie trouue & me semble encor auiourd'huy, que si les hõmes se vouloient vaincre eux mesmes, & se deslier

des lacs que la cupidité leur dresse, se desistans de plusieurs inutilles & pernicieux desseings; sans doute qu'ils pourroient viure aux Indes fort doucement & heureusement : car ce que les autres Poetes chantent des champs Elisées, & de la fameuse Tempé, ou ce que Platon raconte, ou feint, de son Isle Atlãtique, certes les hommes les trouueroient en ces terres, si d'vn cœur genereux ils aymoient mieux estre seigneurs de leur argent, & de leur cõuoitise, que d'en demeurer esclaues comme ils sont. Ce que nous auons traitté iusques icy suffira touchant les qualitez de l'Equinoxe, du froid, chaud, secheresse, pluyes, & des causes de sa temperature. Le discours en particulier des diuersitez des vents, eaux, des terres, des metaux, plantes & animaux, qui y sont & dont y a aux Indes grande abondance, restera pour d'autres liures, car la difficulté de ce qui est traitté en cestuy-cy, quoy qu'au bref, le fera parauanture trouuer plus long qu'il n'est.

LE Lecteur doit eſtre aduerty, que i'eſcriuy les deux liures precedẽs en Latin, lors que i'eſtois au Peru, & pource parlent ils des choſes des Indes, comme de choſes preſentes: depuis eſtant venu en Eſpaigne, me ſembla bon de les traduire en langue vulgaire, & ne voulus cãhger la façõ de parler, qui y eſtoit couchée: mais aux cinq liures ſuiuans, par ce que ie les ay faits en Europe, i'ay eſté contraint de changer la façon de parler, & de traitter en iceux les choſes des Indes, comme terres & choſes abſentes, & par ce que ceſte diuerſité de parler, pourroit auec raiſon offenſer le Lecteur, il m'a ſemblé bon l'aduertir de cecy.



LIVRE TROISIESME DE L'HISTOIRE NATVRELLE & morale des Indes.

Chapitre Premier.

Que l'histoire naturelle des Indes est plaisante & agreable.



OVTE histoire naturelle de soy est aggreable, & mesme est vtile, & de grãd proffit à ceux qui veulent esleuer leur discours, & contemplation en hault, en ce qu'elle les excite à glorifier l'Autheur de toute la nature, cõme nous voyons que font les sages & saincts personnages, principallement Dauid en plusieurs & diuers Pseaumes, où il celebre l'excellẽce des œuures de Dieu. Et Iob aussi traittant des secrets du Createur, où le mesme Seigneur respond à Iob si amplement. Celuy qui se plaira d'entendre les vrayes œuures de ceste nature si diuerse & si abondante, aura vrayement le plaisir & contentement de l'histoire, & plus encor quand il cognoistra, que ce ne sont point simples œuures des hommes, mais du Createur mesme, & qu'il passera plus outre

*Psal.*103.135. 91.92.18.8.

*Iob.*28.38. 39.40.41.

& paruiendra à comprendre les causes naturelles de ces œuures, il sera occupé en vn vray exercice de Philosophie. Mais qui esleuera plus haut sa consideration, regardant au grand & premier Architecte de toutes ces merueilles, cognoistra la sapience & grandeur infinie d'iceluy, & pourrons dire qu'il traictera vne excellente Theologie, & par ainsi la narration des choses naturelles, peut beaucoup seruir pour plusieurs bonnes considerations, combien que la foiblesse & debilité de plusieurs appetits ait accoustumé ordinairement de s'arrester au moins profitable, qui est le desir de sçauoir choses nouuelles, appellé curiosité. Le discours & histoire des choses naturelles des Indes, outre le commun contentement qu'il donne, il en a encore vn autre, qui est de traitter de choses esloignées, la plus part desquelles ont esté incogneues aux plus excellens autheurs de telle profession qui ayent esté entre les anciens. Que s'il failloit escrire ces choses naturelles des Indes, aussi amplement comme elles le requierent bien, estans choses si remarquables, ie ne doute pas qu'on n'en peust faire des œuures, qui ne seroyent pas moindres que celles de Pline, Theophraste & Aristote. Mais ie ne me repute point assez suffisant, & (encor que ie le fusse) ce ne seroit mon intention, ne tendant à autre fin que de remarquer quelques choses naturelles que i'ay veues, & cogneues estant aux Indes, ou bien que i'ay entendues de personnes dignes de foy; lesquelles me semblent estre rares, & peu cogneues en l'Europe.

A raiſon dequoy ie paſſeray ſuccinctement ſur beaucoup d'icelles: tãt pour ce qu'elles ſont ia eſcrites par d'autres, ou bien qu'elles requierent d'auantage d'eſclairciſſement & de diſcours, que ce que ie leur pourrois donner.

CHAPITRE II.

Des vents, de leurs differences, proprietez, & cauſes en general.

AYant traitté aux deux liures precedens ce qui concerne le Ciel, & l'habitation des Indes en general, il nous conuient parler des trois elemens, l'air, l'eau & la terre, & de leurs compoſez, qui ſont les metaux, plantes & animaux; car pour le regard du feu, ie ne voy choſe ſpeciale aux Indes qui ne ſoit és autres regions, ſi quelqu'vn ne vouloit dire que la façon de tirer du feu en frottant deux baſtons l'vn contre l'autre, comme en vſent quelques Indiens, de cuire quelque choſe en des courges, y iettant vne pierre ardente, & d'autres choſes ſemblables fuſſent à remarquer, auſſi en ay-ie eſcrit, ce que l'on en pouuoit dire. Mais de ceux qui ſont aux Vulcans ou bouches de feu des Indes, dignes certainement de remarque, i'en diray à leur ordre en traittant de la diuerſité des terres, eſquelles l'on trouue ces feux ou Vulcans. Parquoy pour commencer par les vents, ie diray premierement, que c'eſt à bonne cauſe que Salomon, entre les grandes ſciences que Dieu luy auoit dõnées, eſtime beaucoup la cognoiſſance de la

force des vents, & de leurs proprietez certainement admirables. Pour ce que les vns sont pluuieux,& les autres secs,les vns maladifs, & les autres sains, les vns chauds, & les autres froids, les vns doux & gracieux, & les autres rudes & tempestueux,les vns steriles & les autres fertiles, auec vne infinité d'autres differēces. Il y a des vents qui courent en certaines regions & sont comme seigneurs d'icelles, sans souffrir l'entrée ou communication de leurs contraires. En d'autres parties ils soufflent de telle façon, que tantost ils sont vainqueurs & tantost sont vaincus, & bien souuent il y a des vents diuers & contraires,lesquels courent ensemble tout en vn mesme tēps, diuisans le chemin entr'eux,& quelques fois les vns soufflent en hault d'vne façon, & les autres par le bas d'vne autre; quelquesfois se rencōtrent violēment les vns les autres, qui fait courir de grandes fortunes à ceux qui sont lors sur mer. Il y a des vents qui aydent à la generation des animaux, & d'autres qui l'empeschent, & y sont contraires. Il y a vn certain vent de telle proprieté que quand il souffle en quelque cōtrée, il y fait pleuuoir des pulces, non point par maniere de dire, mais en si grande abondance qu'ils en troublent & obscurcissent l'air, & en couurent tout le riuage de la mer, & en d'autres endroits il fait pleuuoir des petis crapaux. Ces diuersitez & d'autres qui sont assez cogneues, s'attribuent communement au lieu par où passent ces vents,pour ce qu'ils disent, que de ces lieux ils prennent leurs qualitez d'estre

froids, chauds, secs ou humides, maladifs ou sains, & ainsi de tout le reste, ce qui est en partie veritable, & ne le peut on nier, d'autant qu'en peu de distance l'on void en vn mesme vent beaucoup de diuersitez. Pour exemple, en Espagne le Solanus ou vent de Leuant est communement chaud & ennuyeux; en Murcia, c'est le plus frais & plus sain qui y soit, pour ce qu'il passe par ces vergers, & ceste si large campagne, qu'on voit assez fraische. En Carthagene, qui n'est gueres esloignee de là, le mesme vent est ennuyeux & mal sain. Le Meridional, que ceux de la mer Oceane appellent Sud, & ceux de la mer Mediterranée Meziozorne, communemēt est pluuieux & moleste, & en la mesme ville que ie dis, est sain & gracieux. Pline racōte qu'en Affrique il pleut du vent de Nort, & que le vent de Midy y est serain. Qui voudra donc considerer de pres ce que i'ay dit de ces vents, il pourra bien comprendre, qu'en peu de distāce & espace de terre, ou de mer, vn mesme vent a plusieurs & diuerses proprietez, voire quelques fois toutes contraires. D'où l'on peut inferer qu'il tire & acquiert sa proprieté & qualité du lieu par où il passe. Ce qui est vray de telle façon, que l'on ne peut pas toutesfois dire infailliblement, que ce soit la seule & principalle cause des diuersitez & proprietez des vents. Car c'est chose que l'on apperçoit & recognoit fort bien, qu'en vne region qui contienne cinquante lieues de circuit, ie le mets ainsi pour exemple, le vent qui souffle d'vn costé est chaud & humide, & celuy qui souffle

Plin. l. 2. c. 47.

d'vn autre, eſt froid & ſec. Toutesfois ceſte diuerſité ne ſe trouue point és lieux par où il paſſe, qui me fait dire pluſtoſt, que les vents d'eux meſmes apportent quant & eux ces qualitez, d'où vient que l'on leur approprie les noms de ces qualitez. Pour exemple l'on attribue au vent de Septentrion, autremẽt appellé Cierço, ou Nort, la proprieté d'eſtre froid & ſec, & de conſommer les bruynes. A ſon contraire, qui eſt le vent de Midy, Leueche ou Sud, eſt auſſi attribué tout le contraire qui eſt d'eſtre humide & chaud, & d'engendrer des brouillats. Cecy dõc eſtant general & cõmun, l'on doit rechercher vne autre cauſe vniuerſelle, pour dõner raiſon de ces effects, & ne ſuffit pas de dire que les lieux par où ils paſſent, leur dõnent ces proprietez qu'ils ont, puis que paſſans par de meſmes lieux on void qu'ils ont appertement effets tous contraires. Tellement que nous deuons confeſſer par force, que la region du Ciel où ils ſoufflent, leur donne ces proprietez & qualitez. Comme le Septentrional de ſoy eſt froid, pour ce qu'il procede du Nort, qui eſt la region plus eſloignée du Soleil. Le Sud qui ſouffle du midy eſt chaud, & pour ce que la chaleur de ſoy attire les vapeurs, il eſt auſſi humide, & pluuieux : au contraire le Nort eſt ſec & ſubtil, d'autant qu'il ne laiſſe eſpaiſſir les vapeurs, & de ceſte façon l'on peut diſcourir des autres vents, leur attribuans les proprietez des regions de l'air d'où ils ſoufflent. Mais conſiderant cela de plus pres, ceſte raiſon encor ne me peut ſatisfaire. Parquoy ie veux demander,

que fait la regiõ de l'air par où paſſent ces vẽts, ſi elle ne leur attribue point ſa qualité. Ie le dy pourautant qu'en Allemagne le Meridional eſt chaud & pluuieux, & en Afrique le Nort eſt froid & ſec. Neantmoins il eſt tres-certain que de quelconque region d'Alemagne où ſ'engendre le Sud, doit eſtre plus froide qu'aucune d'Afrique où ſ'engendre le Nort. Que ſ'il eſt ainſi donques, pour quelle raiſon eſt-ce que le Nort eſt plus froid en Afrique, que n'eſt le Sud en Allemagne, veu qu'il procede d'vne region plus chaude ? L'on me pourra reſpondre que c'eſt à cauſe qu'il ſouffle du Nort qui eſt froid, mais cela n'eſt pas choſe ſuffiſante ny veritable; Car ſ'il eſtoit ainſi, lors que le Septentrional ſouffle en Afrique, il deuroit auſſi courir & continuer ſon mouuement en toute la region iuſques au Nort: ce qui n'eſt pas toutesfois, car en vn meſme temps il court des vẽts de Nort fort froids és terres qui ſont en moins de degrez, & des vents d'embas, qui ſont fort chauds és terres ſituées en plus de degrez, ce qui eſt tout certain, couſtumier & notoire. D'où l'on peut, à mon iugement, inferer que ce n'eſt pas raiſon pertinente de dire, que les lieux par où paſſent les vents leur donnent ces qualitez, ny meſme qu'ils ſont diuerſifiez, pource qu'ils ſoufflẽt de diuerſes regions de l'air, encor que l'vn & l'autre en ſoit quelque raiſon, comme i'ay dit. Mais il eſt beſoin de ſ'enquerir plus auant pour ſçauoir quelle eſt la vraye & originelle cauſe des ces differences ſi eſtrãges qu'on void entre les vents. Ie n'en peux imaginer d'autre, ſinon que

la mesme cause efficiéte qui produit & fait naistre les vents, leur donne & imprime quant & quant ceste premiere & originelle proprieté. Car à la verité la matiere de laquelle les vents sont formez (qui n'est autre chose selon Aristote, que l'exhalation des elemēs interieurs) peut bien causer en effect vne grande partie de ceste diuersité pour estre plus grosse, plus subtile, plus seche ou plus humide. Mais ce n'est pas pourtant vne raison pertinente, veu que nous voyons en vne mesme region où les vapeurs & exhalations sont d'vne mesme sorte & qualité qu'il s'y esleue des vents & effects tous cōtraires. Parquoy l'on en doit referer la cause à l'efficient superieur & celeste, qui doit estre le Soleil, & au mouuement & influence des Cieux, lesquels par leurs mouuemens contraires dōnent & causent de diuerses influences. Mais les principes de ces mouuemēs & influences sont si obscurs & cachez aux hommes, & d'ailleurs si puissans & de si grande efficace, que le Sainct Prophete Dauid en esprit prophetique, & le Prophete Hieremie celebrans les grandeurs du Seigneur, en parlent ainsi, *Qui profert ventos de thesauris suis*, qui tire les vents de ses thresors. A la verité ces principes & commencemens sont des thresors bien riches & bien cachez : car l'Autheur de toutes choses les tient en sa main & en sa puissance, quand il luy plaist les tire & les met dehors pour le bien ou pour le chastiment des hommes, & enuoye tel vent qu'il veut, non pas en la façon de cest Eolus, lequel les Poëtes ont follement feint, auoir la charge

Psal. 134. c.
Hier. 10.

de tenir les vents arreſtez & enfermez dans vn antre tout ainſi que des beſtes ſauuages. Nous ne voyons point le cõmencement de ces vents, & ne ſçauons non plus combien ils doiuent durer, d'où ils procedent, ny iuſques où ils doiuent aller. Mais nous voyons & cognoiſſons fort bien les diuers effects & operations qu'ils font, ainſi que la ſupreme verité, autheur de toutes choſes nous l'a apprins diſant: *Spiritus vbi vult ſpirat: & vocem eius audis, & neſcis vnde venit aut quò vadit.* L'eſprit ou vent ſouffle où bon luy ſemble, & bien que tu ſente ſon ſoufflement, tu ne ſçais pas toutesfois d'où il procede, ny iuſques où il doit arriuer: à fin de nous enſeigner, que comprenans ſi peu és choſes qui nous ſont preſentes & communes, nous ne deuons pas preſumer d'entendre ce qui eſt ſi haut & ſi caché, que les cauſes & motifs du ſainct Eſprit. C'eſt pourquoy il ſuffit que nous cognoiſſions ſes operations & effects, leſquels nous ſont ſuffiſamment deſcouuerts en ſa grandeur & perfection, & d'auoir en general philoſophé ce peu des vents & des cauſes de leurs differences, proprietez & operations que nous auons reduites en trois, qui ſont le lieu par où ils paſſent, les regions où ils ſoufflent, & la vertu celeſte, principe & motif des vents.

CHAPITRE III.

D'aucunes proprietez de vents qui courent au nouueau monde.

Aristot. 2. Met. c. 5.

'EST vne queſtion fort diſputée par Ariſtote, ſçauoir ſi le vent Auſter que nous appellons Abreguo ou Sud, ſouffle depuis le Pole Antarctique, ou bien tant ſeulement depuis l'Equinoxe & Midy, qui eſt proprement demander ſi par de là l'Equinoxe il a & retient auſſi la meſme qualité de chaud & pluuieux que nous voyons icy. C'eſt vn point ſur lequel on peut, non ſans raiſon, entrer en doute. car bien qu'il paſſe l'Equinoxe, il ne laiſſe pas toutesfois d'eſtre vent d'Auſter ou Sud, puis qu'il vient du meſme coſté du mõde, cõme le vent de Nort qui court du coſté contraire, ne laiſſe pas auſſi d'eſtre Nort, encor qu'il paſſe outre la Torride & ligne Equinoxiale. Et ſemble bien par cela que ces deux vẽts doiuẽt retenir leurs premieres proprietés, l'vn d'eſtre chaud & humide, & l'autre froid & ſec, l'Auſter de cauſer les bruines & des pluyes, & le Borée ou Nort de les conſommer, & de rendre le Ciel ſerain & tranquille. Toutesfois Ariſtote ſencline à la contraire opinion, pour-autant qu'en Europe le Nort eſt froid pource qu'il vient du pole, region extrememẽt froide, & le Sud au contraire eſt chaud, pource qu'il viẽt du Midy, qui eſt auſſi la regiõ que le Soleil eſchauffe d'auãtage. Par ceſte raiſon dõc il faudroit croire que l'Auſter ſeroit froid à ceux qui

habitét l'autre partie de la ligne, & que le NORT leur seroit chaud: car en ces parties l'Auster vient du pole, & le Nort vient du Midy. Et cõbien qu'il semble par ceste raison que l'Auster ou Sud doiue estre plus froid par delà que n'est pas le Nord par deçà, attendu que l'on tient la region du pole du Sud plus froide que celle du pole du Nort, à cause que le Soleil demeure sept iours d'auantage par an au Tropique de Cancer, qu'il ne fait pas au Tropique de Capricorne, comme il appert par les Equinoxes & solstices qu'il fait és deux cercles. Enquoy il semble que la nature ait voulu mõstrer la preéminence & excellence que ceste moitié du mõde qui est au Nort a sur l'autre moitié qui est au Sud; d'où il semble qu'il y ait raison de croire que ces qualitez des vents se changent en passant la ligne: mais à la verité il n'en est pas ainsi, à ce que i'ay peu comprendre par l'experience de quelques années que i'ay esté en ces parties des Indes, qui gisent au Sud de l'autre costé de la ligne. Il est bien vray que le vent du Nort n'est pas si communément froid & serein par delà comme il est icy. En quelques endroits du Peru, comme en Lyma & aux plaines, ils experimentent que le Nort leur est maladif & ennuyeux, & par toute ceste coste, qui dure plus de cinq cens lieües, ils tiennent le Sud pour vn vent sain & frais, & qui plus est tres-serain & gracieux; mesmes que iamais il n'en pleut, tout au contraire de ce que nous voyons en Europe & en ceste partie de la ligne. Toutesfois ce qui est en la coste du Peru n'est pas vne re-

gle generale, mais plustost vne exception, & vne merueille de nature, de ne pleuuoir iamais en ceste coste là, & qu'il y regne tousiours vn mesme vent, sans donner lieu à son contraire, dequoy nous dirons apres ce qu'il nous en semblera. Maintenant demeurons à ce point, que le Nort n'a point de l'autre costé de la ligne, les proprietez, que l'Auster a par deça, encor que tous deux soufflent du Midy, à des regions & parties du monde opposites & contraires. Car ce n'est pas regle generale par delà, que le Nort soit chaud ny pluuieux, comme l'Auster l'est par deçà: au contraire il pleut là, aussi bien lors que nostre Auster y regne; cõme l'on void en toute la Sierre ou montagne du Peru, en Chillé, & en la terre de Gongo, qui est de l'autre costé de la ligne, & bien aduãcée en la mer. Et en Potozi mesme le vent, qu'ils appellent Tomahani, (qui est nostre Nort si i'ay bõne memoire) est extremement froid, sec, & mal plaisant, comme il nous est par deçà. Il est vray que ce n'est pas chose coustumiere par delà, que ce Nort dissipe les nuages comme icy: au contraire, (si ie ne me trompe), il cause souuentesfois de la pluye. Et n'y a point de doute que les vẽts ne tirent, & n'empruntent ceste grande diuersité d'effects contraires, des lieux par où ils passent, & des prochaines regions d'où ils naissent comme chasque iour l'on experimente en mil endroits. Mais parlant en general de la qualité des vents, l'on doit plustost regarder aux costes & parties du monde, d'où ils naissent & procedent, que non point, pour estre du costé de de-

çà la ligne ou autrement, comme il me ſemble que le Philoſophe en a eu opinion. Ces vents capitaux, qui ſont le Leuant & le Ponant, n'ont point de qualitez ſi vniuerſelles, ne ſi communes en ce continent, ny en l'autre comme les deux ſuſdits. Le Solanus, ou Leuãt eſt icy ordinairemẽt ennuyeux & mal ſain, & le Ponant ou Zephyre, eſt plus doux & plus ſain. Aux Indes & en toute la Torride, le vent d'Orient qu'ils appellent briſe, eſt au contraire d'icy fort ſain & delicieux : Du Ponant ie n'en pourray dire choſe certaine ny generalle, d'autant qu'il ne ſouffle point du tout, ou bien fort rarement en la Torride. car en tout ce que l'on nauige entre ces deux tropiques, le vent de la briſe y eſt ordinaire, mais pour ce que c'eſt vne des merueilleuſes œuures de nature, il ſera bon d'en entendre la cauſe & l'origine.

Chapitre IIII.

Que les briſes courent touſiours en la Torride, & hors d'icelle les vents d'abas, & les briſes y ſont touſiours ordinaires.

LE chemin de la mer n'eſt pas comme celuy de la terre, pour retourner par où l'on a paſſé, il y a vn meſme chemin, dit le Philoſophe, d'Athenes à Thebes, que de Thebes à Athenes, mais il n'eſt pas ainſi en la mer, pour ce que l'on va par vn chemin, & retourne-on par vn autre. Les premiers qui deſcouurirent les Indes Occidenta-

Iuan de Gacos in decada.1.l. 4.C.6.

les voire Orientales,trauaillerent beaucoup & eurent de grandes difficultez à trouuer la route,iusques à ce que l'experience maistresse de ces secrets, leur eust enseigné, que de nauiger par l'Ocean,n'est pas chose semblable, que de passer en Italie,par la mer Mediterranée, ou l'ō va recognoissant au retour les mesmes ports & caps,qu'on a veus à l'aller, & ne fait-on tousiours qu'attendre la faueur du vent,qui s'y chāge en vn instāt,& encor quād il leur deffaut,ils ont recours,& se seruent fort bien de la rame, & ainsi vont & viennent les galeres tousiours, en costoyant la terre. En certains endroits de la mer Oceane l'on ne doit esperer autre vēt, que celuy qui court,par ce que ordinairement il y dure long-temps:en fin celuy qui est bon pour aller ne l'est pas pour retourner : car en la mer outre le Tropique,& dedās la Torride,les vēts de Leuant y regnent tousiours,soufflant continuellement,sans permettre leurs contraires,en laquelle region y a deux choses merueilleuses, l'vne qu'en icelle, (qui est la plus grande des cinq,enquoy ils diuisent le monde)regnent les vents d'Orient qu'ils appellent Brises,sans que ceux du Ponant & Midy,qu'ils appellent vēts d'à bas,ayent lieu de courir en aucune saison de l'annee. L'autre merueille est que ces brises ne cessent iamais de souffler,& le plus communement és lieux qui sont plus proches de la ligne, esquels il semble que les calmes deussent estre plus ordinaires, d'autant que c'est la partie du monde plus subiette à l'ardeur du Soleil. Mais c'est au contraire,car à peine l'on y voit des cal-

mes,& si la brise y est beaucoup plus froide & y dure plus long-temps: ce qui a esté recogneu en toutes les nauigations des Indes. C'est donc là l'occasion pourquoy la nauigation que l'on fait allant d'Espaigne aux Indes Occidentales, est plus briefue & plus facile, voire plus asseurée, que celle que l'on fait au retour d'icelles en Espaigne. Les flottes sortans de Seuille ont le plus de peine & de difficulté, à passer & arriuer iusques aux Canaries, d'autant que ce Golphe des Yegues, ou des iuments, est variable, estant batu de plusieurs & diuers vents, mais ayant passé les Canaries, elles vont baissans iusques à entrer en la Torride, où ils trouuent incontinent la brise, & y nauigent vent en poupe, de telle sorte, qu'à peine est besoing, en tout le voyage de toucher aux voiles. Pour ceste raisõ ils appellerent ce grand Golphe, le Golphe des Dames, pour sa douceur & serenité. En apres suyuãt leur route elles arriuent iusques aux Isles de la Dominique, Guadelupe, Desiree, Marigualante & les autres, qui sont en cest endroit comme les fauxbourgs des Indes: Là les flottes se separent, & se diuisent, dont les vns (qui vont en la neufue Espaigne,) tirẽt à main droite pour recognoistre l'Espagnolle, & ayans recognu le Cap sainct Antoine, donnent iusques à sainct Iehan Delua, leur seruant tousiours la mesme brise. Celles de terre ferme prennent la main gauche, & vont recognoistre la haute montaigne de Tayrone, puis ayant touché en Carthagene, passent outre à Nonbre de dyos, d'où par terre l'on va à Panama, & delà par la mer du

Sud au Peru. Mais lors que les flottes retournent en Eſpaigne, elles font leur voyage en ceſte façon. La flotte du Peru va recognoiſtre le Cap ſainct Anthoine, puis entre en la Hauane, qui eſt vn fort beau port de l'Iſle de Cube, & celle de la neufue Eſpagne vient meſme toucher en la Hauane, eſtant ſortie de la vraye Croix, ou de l'Iſle de ſainct Iehan Delua: toutefois ce n'eſt ſans trauail, pource que là ordinairement ventent les briſes, qui eſt le vent contraire pour aller à ce port de la Hauane. Ces flottes eſtans iointes pour retourner en Eſpaigne, võt chercher leur hauteur hors des Tropiques, ou incontinent ils trouuent des vents d'à bas, qui leur ſeruent iuſques à la veüe des Iſles des Açores ou Tyerceres, & de là à Seuille. De ſorte qu'ils font le voyage de l'aller en peu de hauteur, ne s'eſloignãs point de la ligne de plus de vingt degrés, qui eſt ia dans les Tropiques. Mais le retour ſe fait par le dehors d'iceux Tropiques, en vingt huict ou trente degréz de hauteur pour le moins, ce qu'ils font pour la raiſon ſuſditte, d'autant que dans les Tropiques continuellement regnent des vents d'Orient, leſquels ſont propres pour aller d'Eſpaigne aux Indes Occidentales; pour ce que la route eſt d'Orient au Ponent, & hors les Tropiques, qui eſt en vingt trois degrés de hauteur, l'on trouue des vents d'à bas, leſquels ſont plus certains & ordinaires, plus l'on s'eſlongne de la ligne, qui ſont propres pour retourner des Indes, d'autant que ce ſont vents de Midy & de Ponent, qui ſeruent pour courir à l'Oriẽt & au Nort.

Nort. Le mesme discours est aux nauigations que l'on fait en la mer du Sud allant de la neufue Espaigne & du Peru,aux Philippines, ou à la Chine,& retournant des Philippines ou Chine, à la neufue Espaigne, car cela leur est facile, pour ce qu'ils nauigent tousiours d'Orient au Ponent,proche de la ligne,ou ils trouuent continuellement le vent de brise, qui leur donne en poupe.En l'an quatre vingts quatre sortit de Callao en Lyma,vn nauire pour aller aux Philippines,lequel courut & nauigea deux mil sept cents lieües sans voir terre,& la premiere qu'il descouurit fust l'Isle de Lusson,où il alloit & y print port,ayant fait son voyage en deux mois, sans auoir eu aucune faute de vent, ny souffert aucune tourmẽte, & fut sa route presque tousiours sous la ligne:pource que de Lyma qui est à douze degrés au Sud il vint arriuer à Menilla, qui est quasi autres tant au Nort. Le mesme heur accompagna Aluaro de Mendana, quand il fut à la descouuerte des Isles appellées de Salomon, pour ce qu'il eut tousiours le vent en pouppe,iusques à la veuë de ces Isles;lesquelles doiuent estre distantes du lieu du Peru d'ou ils sortirent comme mil lieües,ayant fait sa route, tousiours en vne mesme hauteur au Sud. Le retour est comme le voyage des Indes en Espaigne,car ceux qui retournẽt des Philippines ou Chine à Mexicque,afin de trouuer les vents d'à bas montent à beaucoup de hauteur, iusques à se mettre au droit des Isles de Iappon, & venãt à recognoistre les Calliphornes retournẽt par la coste de la neufue Espaigne, au port d'Aca-

pulco,d'où ils estoient partis. De sorte qu'il est mesme prouué par ceste nauigation, que d'Orient au Ponent,l'on nauige fort bien,dans les Tropiques,d'autant qu'il y regnent des vents Orientaux:mais retournants du Ponent en Orient,l'on doit chercher les vents d'à bas ou du Ponent, hors des Tropiques en hauteur, de vingt sept degrés.Les Portugais experimentēt le mesme en la nauigation qu'ils font à l'Inde d'Orient,bien que au rebours, pour ce que allant de Portugal,le voyage est ennuyeux & de trauail,mais le retour est plus aisé,d'autāt qu'à l'aller leur route est du Ponent à l'Orient, tellement qu'il leur conuient monter iusques à ce qu'ils ayēt trouué les vents generaux,qu'ils disent,qui sont au dessus de vingt sept degréz. Et au retour ils recognoissent les Tyercieres,mais c'est plus aisement pour ce qu'ils viennent d'Orient,enquoy les brises,ou Norts,leur seruent. Finablement les mariniers tiennent ià pour regle & obseruation certaine,que dans les Tropiques regnent continuellement les vents de Leuant; parquoy il y est tres-facile de nauiger au Ponent. Mais hors iceux Tropiques, il y a en quelques saisons des brises, en d'autres & plus ordinairement des vents d'à bas: à raison dequoy ceux qui nauigent,du Ponent en Oriēt procurent tousiours sortir de la Torride, & se mettre en hauteur de vingtsept degrés,& pour ceste raison, les hommes se sont jà hazardez d'entreprendre des nauigations estranges,& à des parties esloignees & incogneües.

Chapitre V.

De la difference des brises & vents d'à bas, ensemble des autres vents.



Bien que ce qui a esté dit cy dessus soit vne chose si approuuee & si vniuerselle, neantmoins il me reste tousiours vn desir, d'enquerir la cause de ce secret, pourquoy en la Torride, l'on nauige tousiours d'Orient en Occident auec telle facilité, & non pas au contraire d'Occident en Orient. Qui est le mesme, que si l'on demandoit, pourquoy les brises regnent là, & nõ les vents d'à bas, puisque selon bonne Philosophie, ce qui est perpetuel, vniuersel & de par soy (comme disent les Philosophes) doit auoir vne cause propre & de par soy. Or auant que de m'arrester à ceste question qui me semble remarquable, il sera besoing de declarer ce que nous entendons, par les brises & vents d'à bas, à cause que cela seruira beaucoup pour ce subject, & pour plusieurs autres choses & matieres des vents, & nauigations. Les pilottes mettent trente deux differences de vents, pour ce que pour conduire leur proüe au port desiré, ils ont de besoing, faire leur conte, fort punctuallement & le plus distinctement & au menu qu'ils peuuent, veu que pour peu qu'ils tirassent en vn costé ou à l'autre, en fin de leur chemin, se trouueroient beaucoup esloignéz d'où ils penseroient aller: & ne content plus de trente deux vents, d'autant que ces diuisions

ſuffiſent,& ne pourroit-on auoir la memoire pour en retenir d'auantage. Mais à la rigueur, comme ils mettent trente deux vents, l'on en pourroit conter 64. 128. & 256. finallement aller multipliant ces parties iuſques à l'infiny. Car le lieu où ſe trouue le nauire eſtant comme le centre,& tout hemiſphere en circõferance, qui eſt ce qui empeſche,que l'on ne puiſſe conter des lignes ſans nombre, leſquelles ſortans de ce centre,tirent droit à ce cercle lineal en tout autant de parties,qui feront autant de vẽts diuers, puiſque ainſi eſt, que le vent vient de toutes les parties de l'hemiſphere, & qu'on le peut diuiſer en autant de parties que nous voudrons imaginer? Toutesfois la ſageſſe des hommes, ſe conformant à la ſaincte Eſcriture, remarque quatre vents, qui ſont les principaux de tous, & comme quatre coings de l'vniuers, que l'on forme, en faiſant vne croix auec deux lignes, dont l'vne va d'vn Pole à l'autre, & l'autre d'vn equinoxe à l'autre, & ſont d'vn coſté le Nort, ou Aquilon, & l'Auſter ou vent de Midy, ſon contraire: & de l'autre coſté d'Orient, qui procede d'où ſort le Soleil, & le Ponẽt d'ou il ſe couche. Et combien que l'eſcriture ſaincte parle en quelques endroits d'autres diuerſitez de vents, cõme de l'Eurus, & Aquilon, que ceux de la mer Ocean, appellent Nortd'eſt, & ceux de la mer Mediterranée Grégual, duquel il eſt fait mention en la nauigation de ſainct Paul: ſi eſt-ce que la meſme Eſcriture ſaincte rapporte ces quatre differẽces remarquables, que tout le monde cognoit, qui ſont comme il eſt dit, Sep-

tentrion,Midy,Orient,& Ponent.Mais d'autãt que l'on trouue trois differences au leuer, & naissance du Soleil,(d'ou vient le nom d'Oriẽt) à sçauoir les deux plus grandes declinaisons, qu'il a accoustumé de faire, & le milieu d'icelles, selon qu'il naist en diuers lieux en hyuer, l'Esté & en celle qui tient le milieu de ces deux saisons; Pour ceste raison l'on cõte deux autres vents qui sont l'Orient d'Esté, & l'Orient de l'Hyuer; & par consequent deux autres Ponãts d'Hyuer & d'Esté, cõtraires aux dessusdits. De sorte qu'il y a huit vẽts, en huit points notables du Ciel, qui sont les deux Poles, les deux Equinoxes, les deux solstices, & leurs opposites au mesme cercle, lesquels sont appellez de diuers noms & appellatiõs en chacun lieu de la mer & de la terre. Ceux qui nauigent l'Ocean ont accoustumé les appeller ainsi. Ils dõnent le nõ de Nort, aux vents souflans de nostre Pole, qui retient le mesme nom de Nort, & de Nordest: celuy qui luy est prochain, & qui vient de l'Oriẽt estiual, ils l'appellent Est: celuy qui sort du vray Orient, equinoccial, & Suest celuy qui viẽt de l'Oriẽt d'hyuer. Au midy ou Pole Antarctique, ils donnent le nom de Sud, & à celuy du couchant d'hyuer, le nom de Suroest, au vray couchant equinoccial, le nom de oest, & au couchant d'esté, celuy de nort-oest. Ils diuisent entre eux le reste des vents, & leur donnent les noms, selon qu'ils participent & s'approchent des autres, cõme Nort nortoest, nortnoitdest, est nordest, est suest, sur soroest, susuest, oest suroest, oest nortoest, de sorte que par leurs

denominations l'on cognoit d'où ils procedẽt. En la merMediterranée encor qu'ils ſuyuent la meſme diuiſion,& façon de conter, neãtmoins ils leur donnent d'autres noms differents, ils appellent le Nort, Tramontane, & ſon contraire qui eſt le Sud, Mezoiorne, ou midy, l'Eſt ils l'appellẽt Leuant,& l'Oeſt Ponent,& ceux qui trauerſent ces quatre, ils les nommẽt ainſi: le Sueſt,eſt par eux dit Xirocque, ou Xaloque, & ſon oppoſite qui eſt le Nortoeſt, Meſtral.Ils appellẽt græc, ou gregual, le nort-deſt,& le ſuroeſt ſon contraire,leueſche, lybique,ou affriquain.En latin les quatre cognus ſont, ſeptentrio,Auſter,ſubſolanus,fauonius, & les entrelaſſez ſont,Aquilo,Vulturnus, Affricus & Corus. Selon Pline Vulturnus & Eurus, ſont vn meſme vent,qui eſt le ſueſt, ou xaloque, fauonius eſt le meſme que l'oeſt ou Ponent, Aquilo & Boreas,le meſme que norteſt,ou gregual, & Tramontane,l'Africus,&lybique,eſt ce ſuroeſt ou leueſche,l'Auſter & notus,eſt le ſur ou midy, Corus & Zephyrus,n'eſt autre que le nortoeſt, ou Meſtral, & à ſon prochain qui eſt nortdeſt ou gregual, on ne luy donne autre nom que Phenicien.Quelques autres les diuiſent d'vne autre maniere,mais parce que ce n'eſt pas à preſent,noſtre intention de raconter les noms latins & grecs de tous les vents, diſons ſeulemẽt qui ſont ceux,d'entre ces vents, que nos mariniers de l'Ocean d'Inde, appellent Briſes, & vents d'à bas.I'ay eſté fort long-temps en difficulté ſur ces noms,voyant qu'ils en vſoiẽt fort differemment iuſques à ce que i'aye recogneu,

que ces noms ſont plus generaux, que propres & particuliers. Ils appellent briſes ceux qui ſeruent pour aller aux Indes, & qui donnent quaſi en poupe, leſquels par ce moyen, comprennent tous les vents Orientaux & ceux qui en depẽdent, & appellent vents d'abas ceux qui ſont pres pour retourner des Indes, & qui ſoufflent depuis le Sud iuſques au Ponent eſtiual, de maniere qu'ils font comme deux eſcoüades des vents de chaſcun coſté, les Caporaux deſquelles ſont d'vne part le nortdeſt, ou gregual, & de l'autre le Suroeſt ou leueſche. Mais l'õ doit entendre, que du nõbre des huit vents & differẽces que nous auõs cottez, il y en a cinq qui ſont propres pour nauiger, & non point les trois autres. Ie veux dire que quand vn nauire nauige en la mer, il peut aller & faire long voyage, auec l'vn de ces cinq vents, encor qu'ils ne luy ſeruẽt pas eſgallement, mais il ne ſe peut pas ſeruir d'aucũs des trois, comme ſi le nauire va au Sud, il nauigera auec le Nort, le nortdeſt, le nortoeſt, & auec l'Eſt, & l'Oeſt: Car ceux des coſtez ſeruent eſgallement, pour l'aller & pour le venir. Mais du Sud, il ne ſ'en pourra ſeruir, pour ce qu'il luy eſt directement contraire, ny de ſes deux collateraux qui ſont ſueſt & ſuroeſt, qui eſt vne choſe fort triuialle & commune à ceux qui nauigent. C'eſt pourquoy, il n'eſtoit beſoin de le deſduire icy, ſinon pour ſignifier que les vents lateraux du vray Orient ſont ceux, qui communement ſoufflent en la Torride, qu'ils appellent Briſes, & les vents de Midy declinans au Ponent, qui ſeruent pour nauiger, d'Occi-

dent à l'Orient, ne ſont point ordinaires en la Torride, parquoy l'on les va chercher hors des Tropicques, & les appellent les mariniers des Indes communement vents d'à bas.

CHAPITRE VI.

Quelle eſt la cauſe pourquoy nauigeant en la Torride, l'on y trouue touſiours des vents d'Orient.

DIſons maintenant ce qui touche la queſtion propoſée, ſçauoir, quelle eſt la cauſe pourquoy l'on nauige biẽ en la Torride, d'Oriant au Ponant, & non pas au contraire. Surquoy nous deuõs preſuppoſer deux fondemẽs certains. L'vn eſt que le mouuement du premier mobile, qu'ils appellent rauiſſant, ou diurnel, non ſeulement tire & eſmeut quãt & luy les Spheres celeſtes, qui luy ſont inferieures; comme nous le voyõs chacun iour, au Soleil, en la Lune, & aux Eſtoilles, mais auſſi les elemens meſmes participẽt de ce mouuemẽt, entãt qu'ils n'en ſont point empeſchez. La terre ne ſe meut point à cauſe de ſa grand' peſanteur, qui la rẽd mobile, & qu'elle eſt auſſi beaucoup eſloignée de ce premier mobile. L'element de l'eaue ne ſe meut nõ plus, de ce mouuement diurnel, d'autãt qu'il eſt ioint & aſſemblé auec la terre, & font enſemble vne Sphere, de façon que la terre l'empeſche de ſe mouuoir circulairement, mais les deux autres elemens, le feu & l'air, ſont plus ſubtils & plus proches des regions celeſtes, d'où vient qu'ils participent de leur mouuemẽt, & ſont meus & agitez

circulairement,comme les meſmes corps celeſtes. Pour le regard du feu,il n'y a point de doute qu'il n'ait ſa Sphere, ainſi qu'Ariſtote & les autres Philoſophes l'ont tenu : mais pour l'air, (qui eſt le point de noſtre ſubiet) il eſt treſcertain qu'il ſe meut du mouuement diurnel, qui eſt d'Orient à l'Occident, ce que nous voyons clairement és Cometes qui ſe meuuent d'Orient à l'Occident,montans, deſcendans, & finalement tournoyans en noſtre hemiſphere, de la meſme façon que les eſtoilles ſe meuuent au firmament. Car autrement, ces Cometes eſtãs en la region & Sphere de l'air où elles s'engendrent, apparoiſſent & ſe conſomment, il leur ſeroit impoſſible de ſe mouuoir circulairement comme ils ſe meuuẽt, ſi l'element de l'air où ils ſont,ne ſe mouuoit du meſme mouuement, du premier mobile. Car eſtãs ces Cometes d'vne matiere enflammee, par raiſon deuroient demeurer arreſtées ſans ſe mouuoir circulairement, ſi la Sphere où elles ſont demeuroit ſans ſe mouuoir,ſi ce n'eſt que nous faignions, que quelque Ange ou intelligence chemine auec la Comete, la menant circulairement. En l'an 1577. apparut ceſte merueilleuſe Comete (de figure reſſemblant vn plumage) depuis l'horiſon preſque iuſques à la moitié du Ciel,& dura depuis le premier Nouembre iuſques au huictieſme de Decembre. ie dis depuis le premier de Nouembre, car iaçoit qu'en Eſpagne on la veid & remarqua premierement au 9. de Nouembre (ſuyuant le recit des Hiſtoriens de ce tẽps) neantmoins au Peru,où i'eſtois pour lors,

il me ſouuient bien que nous la viſmes & remarquaſmes, huict iours deuāt, & tous les iours enſuiuās. Pour la cauſe de ceſte diuerſité, quelques vns la pourront dire particulierement, mais ie veux dire qu'en ces quarāte iours qu'elle dura, nous remarquaſmes tous, tant ceux qui eſtoient en Europe, que nous autres auſſi, qui eſtions alors aux Indes, qu'elle ſe mouuoit chaque iour du mouuement vniuerſel, d'Orient au Ponant, comme la Lune & les autres eſtoilles. D'où il appert, que la Sphere de l'air, eſtant ſa region, il faut que le meſme element ſe meuue de ceſte façō. Nous recogneuſmes auſſi, que outre ce mouuemēt vniuerſel elle en auoit encor vn autre particulier, par lequel elle ſe mouuoit auec les planetes d'Occident en Orient, car chaque nuict elle deuenoit plus Orientale, ainſi que font la Lune, le Soleil, & l'Eſtoille de Venus. Nous remarquaſmes d'auātage vn troiſieſme mouuement particulier, dót elle ſe mouuoit au Zodiacque vers le Nort, d'autant que paſſées quelques nuicts, elle ſe trouuoit plus conioincte aux ſignes Septentrionaux. Et parauanture cela fut cauſe pourquoy ceſte grādComette fut pluſtoſt veue de ceux qui eſtoiēt plus Meridionaux, comme le ſont ceux du Peru. Et d'autre part ceux de l'Europe commencerent à la voir plus tard, à cauſe que par ce troiſieſme mouuement, que i'ay dit, elle s'approchoit plus des Septētrionaux. Toutesfois vn chacun a peu remarquer les differences de ce mouuemēt, de façon que l'on peut bien voir, que pluſieurs & diuers corps celeſtes, donnent leur impreſſion

à la Sphere de l'air,ainsi est il certain que l'air se meut du mouuemēt circulaire du Ciel, d'Oriēt au Ponant,qui est le premier fondement mis en auāt cy dessus. Le secōd n'est pas moins certain, ny notoire,qui est q̄ le mouuement de l'air aux parties qui sont sous la ligne,ou proches d'icelle,est tres viste & leger, & d'autāt plus qu'il s'approche de l'Equinoxe,par consequent ce mouuemēt est d'autāt plus lent & pesant, qu'il s'esloigne de la ligne en s'approchant des Poles. La raison de cecy est manifeste,par ce que le mouuemēt du corps celeste estāt la cause efficiente de ce mouuement de l'air, il doit par necessité estre plus prōpt & plus leger à l'endroit où le corps celeste a son mouuemēt plus viste. Or de vouloir enseigner la raison pourquoy le Ciel a vn plus viste mouuemēt en la Torride,qui est la ligne plus qu'en autre partie du Ciel, ce seroit peu estimer les hommes : puis qu'il est aisé de voir en vne roüe que son mouuement est plus tardif & pesant à l'endroit de sa plus grāde circonference, qu'à l'endroit de sa plus petite, & qu'elle acheue son grand tour,au mesme espace de temps, que la moindre acheue son petit. De ces deux fondemens procede la raison pour laquelle ceux qui nauigent grans Golphes, d'Orient au Ponāt,trouuent tousiours vent en poupe;allans en peu de hauteur,& tant plus ils sont proches de l'Equinoxe, tāt plus leur est certain & durable le vent. Et au contraire nauigeās du Ponant à l'Orient,ils trouuent tousiours vent en proüe & contraire. Pour ce que le mouuement tres-viste de l'Equinoxe, tire apres soy

l'element de l'air , comme il fait le surplus des Spheres superieures. Par ainsi l'air suit tousiours le mouuement du iour allant d'Orient au Ponant, sans iamais varier, & le mouuemẽt de l'air viste, amene mesme apres soy les vapeurs & exhalations qui s'esleuent de la mer, ce qui cause en ces parties & regions vn continuel vent de Brise, qui court de Leuant. Le Pere Alonso Sanchez, qui est vn religieux de nostre compagnie, qui a voyagé en l'Inde Orientale & Occidentale, comme homme ingenieux & experimẽté, disoit, qu'en nauigeãt dessous la ligne, ou proche d'icelle, auec vn temps cõtinu & durable, il luy sembloit que c'estoit le mesme air, meu du Ciel, qui conduisoit les nauires, & n'estoit pas proprement vn vent ny exhalation, mais cest air esmeu du cours iournalier du Soleil; Pour preuue dequoy il mettoit en auant, que le temps est tousiours egal & semblable au Golphe des Dames, & és autres grands Golphes, que l'on nauige en la Torride Pour raison dequoy les voiles des nauires, y sont tousiours de mesme façõ, sans aucune impetuosité, & sans qu'il soit besoing les chãger presque en tout le chemin. Que si l'air n'estoit esmeu du Ciel, il pourroit quelquesfois deffaillir, quelquesfois se changer au cõtraire, & quelquesfois y auroit des tourmentes. Toutesfois combien que cecy soit dit doctement, l'on ne peut pas nier, que ce ne soit vent, & qu'il n'y en aye, attendu qu'il y a des vapeurs & exhalations de la mer, & que nous voyons quelquesfois que tantost la Brise est plus forte, & tantost plus foible, & remise

de telle façon qu'il aduient quelquesfois que l'on ne peut porter toutes les voiles. L'on doit donc entendre, & est la verité que l'air esmeu attire quãd & soy les vapeurs qu'il trouue, d'autant que la force est grande, & qu'il ne trouue point de resistence, pour raison dequoy le vent d'Orient & Ponant est aussi continuel & presque tousiours semblable és parties qui sont proches de la ligne, & presque en toute la Torride, qui est le chemin que suit le Soleil entre les deux cercles du Cancer & du Capricorne.

Chapitre VII.

Pourquoy sortans de la Torride en plus de hauteur, l'on trouue plus souuent des vents d'abas.

QVi voudra bié regarder de pres ce qui a esté dit, pourra aussi bien entendre, qu'en allant du Ponant à l'Orient, en hauteur plus outre que les Tropiques, l'on trouue des vents d'abas; d'autant que le mouuement de l'Equinoxe estant si viste, il est cause que l'air se meut dessouz luy suiuant son mouuement, qui est d'Orient au Ponant, attirant quant & soy les vapeurs qui s'esleuent de la mer, de sorte que les vapeurs & exhalations qui s'esleuent des costes de l'Equinoxe, ou Torride, venans à rencontrer le cours & mouuement de la Zone, sont contraintes par la repercussion de retourner quasi au contraire, d'où viennent les vents d'abas, & Suroest, communs & si ordinaires en ces parties là. Tout ainsi que nous voyons au cours des eaues, lesquelles si el-

les ſont rencontrées d'autres qui ſoient plus fortes, retournent quaſi au contraire. Et ſemble qu'il en ſoit ainſi des vapeurs & exhalatiõs, d'où vient que les vents ſe tournent & ſe ſeparent d'vne part à l'autre. Ces vents d'abas regnent le plus cõmunement en la moyenne hauteur, qui eſt de vingt ſept à trente ſept degrez: combien qu'ils ne ſoyent pas ſi certains & ſi reguliers, que les Briſes le ſont en peu de hauteur. La raiſon eſt pour ce que les vents d'abas ne ſont pas cauſes de ce mouuemẽt propre & eſgal du Ciel, comme les Briſes le ſont, eſtans proches de la ligne. Mais comme i'ay dit, ils y ſont plus ordinaires, & bien ſouuẽt plus furieux & plus tempeſtueux. Mais en allant en plus grãde hauteur, comme de quarante degrez, il y a auſſi peu d'aſſeurance és vents en la mer, comme en la terre, car tantoſt les Briſes, ou Norts y ſoufflent, & tantoſt les vents d'abas, ou Ponans, d'où vient que les nauigations y ſont plus incertaines & plus dangereuſes.

CHAPITRE VIII.

Des exceptions qu'il y a en la regle ſuſdite, & des vẽts & calmes qu'il y a en la mer & en la terre.

CE que nous auõs dit des vents qui courent ordinairement dedans & dehors la Torride, ſe doit entendre en la haute mer & aux grands Golphes: car en la terre, c'eſt tout autrement, en laquelle l'on trouue de toutes ſortes de vents, à cauſe de l'inegalité qu'il y a entre les montaignes & les vallées, le grand

nombre des riuieres & des lacs, & les diuerses situations des pays, d'où s'esleuent les vapeurs, grosses, & espaisses, lesquelles sont esmeües de l'vne ou de l'autre part, selon la diuersité de leur origine, & commencement, qui fait ces vents diuers; sans que le mouuement de l'air, causé du Ciel, ait tant de puissance que de les attirer, & mouuoir, quant & soy. Et ceste diuersité de vents, ne se trouue point seulemẽt en la terre, mais aussi és costes de la mer, qui sont en la Torride, pource qu'il y a des vents forains, qui viennent de la terre, & marins, qui soufflent de la mer, lesquels vents de la mer sont ordinairement plus sains, & plus gratieux, que non pas ceux de la terre, lesquels sont au contraire, ennuyeux, & malsains, bien que ce soit la difference des costes qui cause ceste diuersité. Communemẽt les forains, ou terriens, soufflent depuis la minuit, iusques au Soleil leuant, & ceux de la mer, depuis que le Soleil cõméce à s'eschauffer iusques apres qu'il est couché. Dequoy la cause est parauanture, que la terre comme matiere plus grosse, fume d'auantage, alors que la flame du Soleil ne donne plus dessus, tout ainsi que le bois vert, ou mal sec, fume d'auantage en esteignant la flame. Mais la mer comme elle est composée de parties plus subtiles, n'engendre point de fumées, sinõ quãd l'on l'eschauffe; de mesme que la paille, ou le foing, estant humide & en petite quantité, engendrent de la fumée, quand on les brusle, & lors que la flame cesse, la fumée deffaut tout aussi tost. Quoy qu'il en soit il est certain, que le

vent de la terre souffle plustost la nuict, & celuy de la mer au contraire durãt le iour. Tellement que tout ainsi qu'il y a souuentesfois des vents contraires, violents, & tempestueux és costes de la mer, ainsi y voit on de tres grands calmes. Quelques hommes fort experimentez racontent qu'ayans nauigé plusieurs grandes trauerses de mer, sous la ligne, ils n'y ont neãtmoins iamais veu de calmes, mais que tousiours peu ou beaucoup l'on y fait chemin à cause de l'air esmeu du mouuement celeste, qui suffit à conduire la nauire donnant en pouppe, comme il fait. I'ay desia dit, cõme vne nauire de Lyma, allãt à Manilla, nauigea & courut deux mil sept cens lieues, tousiours souz la ligne, à tout le moins n'en estãt esloigné que de douze degrez, & ce au mois de Feurier, & de Mars; qui est lors que le Soleil y est pour Zenit, & en tout cest espace ne trouuerent aucuns calmes, mais tousiours vn vent fraiz, tellement qu'en deux mois ils firent ce grand voyage. Mais en la Torride, & hors d'icelle l'on a accoustumé de voir de grands calmes, és costes où arriuẽt les vapeurs des Isles, ou de la terre ferme. C'est pourquoy les tourbillons & tempestes, & les inesperees esmotions de l'air sont plus certaines & ordinaires, aux costes ou arriuent les vapeurs de la terre, que non pas en la plaine mer. I'entens en la Torride, car hors d'icelle & en la haute mer l'on y trouue des calmes, & des tourbillons de vents. Toutesfois il ne laisse pas d'y auoir quelquesfois entre les deux Tropiques, voire en la mesme ligne, des grands vents & des pluyes subites,

bites, encor que ce ſoit bien auant dans la mer, car pour ce faire les vapeurs & exhalatiõs de la mer, ſont aſſez ſuffiſantes, leſquelles ſ'eſmouuans aucunesfois haſtiuement en l'air, cauſent des tonnerres & tourbillons, mais cela eſt plus ordinaire pres de la terre, & deſſus la terre. Quand ie nauigeay du Peru en la neufue Eſpagne, ie remarquay qu'en tout le temps que nous fuſmes en la coſte du Peru, noſtre voyage fut (comme touſiours a accouſtumé) fort doux & facile, à cauſe du vend de Sud qui y court, & auec lequel l'on va vent en pouppe, retournant d'Eſpagne & de la neufue Eſpagne. Cõme nous trauerſions le Golphe & allions touſiours auãt dans la mer, preſque touſiours ſoubs la ligne, nous trouuaſmes vn temps fraiz, paiſible & gracieux, vent en pouppe. mais arriuãs comme proche de Nicaragua & de toute ceſte coſte, nous euſmes des vents contraires, auec grande quantité de pluyes & brouillas qui quelques fois bruyent horriblement. Toute ceſte nauigation fut dans la Zone Torride, car de douze degrez au Sud qu'eſt Lyma, nous nauigeaſmes à dixſept où giſt Guatulco, port de la neufue Eſpagne, & croy que ceux qui aurõt prins garde aux nauigations qu'ils ont faites dãs la Torride, trouueront à peu pres ce que i'en ay dit, qui ſuffira pour la raiſon des vents qui regnent par la mer en la Zone Torride.

CHAPITRE IX.

D'aucuns effects merueilleux des vents qui ſont en quelques endroits des Indes.

E feroit chofe fort difficile de raconter par le menu les effects admirables que caufent aucuns vents en diuerfes regions du monde, & d'en donner la raifon. Il y a des vents qui naturellement troublent l'eaüe de la mer & la rendent vertenoire, & d'autres qui la rendent claire comme vn miroir, les vns efgayent & refiouiffent de foy, & les autres apportent de l'ennuy & de la trifteffe. Ceux qui nourriffent des vers à foye ont grand foin de fermer les feneftres, lors que les vents d'abas foufflent, & de les ouurir quand leurs cõtraires courent, ayans trouué par certaine experience que leurs vers fe meurent & diminuent par les vns, f'engraiffent & deuiennẽt meilleurs par le moyen des autres, & qui y voudra prendre garde de pres, il pourra remarquer en foy-mefme, que les diuerfitez des vẽts caufent de notables impreffions & changemẽs en la difpofition des corps, principalement aux parties dolentes & indifpofées, & lors qu'elles font plus tendres & debiles. L'Efcriture appelle l'vn vent bruflant, & l'autre vent de rofée & plein de douceur. Et n'eft pas chofe efmerueillable que l'on apperçoiue de fi notables effects des vents és herbes, animaux & és hommes, puifque l'on en cognoift vifiblemẽt au fer mefme, qui eft le plus dur de tous les metaux. I'ay veu des grilles de fer en quelques endroits des Indes, de telle façon moulues & confommées, qu'en les preffant entre les doigts elles fe refoluoient en poudre, comme fi c'euft efté du foin ou de la paille feche. Ce qui procede tant feu-

Exod. cap. 10 & 14. Iob. 17. Ioan. 4. Ofée 13. Dan. 3.

lement du vent,qui le corrompt du tout,&sans qu'on le puisse empescher. Mais laissant à part plusieurs autres grands & merueilleux effects, i'en veux seulement raconter d'eux. L'vn desquels, encor qu'il cause des douleurs plus grãdes que la mesme mort, n'apporte point de mal ny d'incommodité d'auantage, l'autre destruit & oste la vie sans le sentir. Le mal de la mer dont ceux-là sont trauaillez qui commencent à nauiger, est vne chose fort ordinaire, & neãtmoins si l'on ignoroit son naturel, qui est tant cogneu à tous les hommes, l'on pẽseroit que ce fust le mal de la mort, de la façon qu'il afflige & tourmente pendant le temps qu'il dure par le vomissement d'estomac, douleurs de teste & autres mil accidẽs fascheux. Mais à la verité ce mal si commun & si ordinaire vient aux hõmes pour la nouueauté de l'air de la mer. Car combien qu'il soit vray que le mouuement du nauire, y aide beaucoup en ce qu'il s'esmeut plus ou moins, & mesme l'infection & mauuaise odeur des choses des nauires. Neãtmoins la propre & naturelle cause est l'air & les vapeurs de la mer lequel debilite & trauaille tellement le corps & l'estomac, qui n'y sont point accoustumez, qu'ils en sont merueilleusemẽt esmeus & changez. Car l'air est l'element par lequel nous viuons & respirons, l'attirant dedãs nos mesmes entrailles, lesquelles nous baignons & arrousons d'iceluy : c'est pourquoy il n'y a chose qui altere si tost & auec tant de force, que le changement de l'air, que nous respirons, cõme l'on voit en ceux qui meurent de peste. C'est chose

approuueépar plusieurs experieces q̃ l'air de la mer est principal moteur de ceste estrãge indisposition ; l'vne est que quand il court de la mer vn air fort, nous voyons que ceux qui sont en terre se sentẽt du mal de la mer,comme il m'est aduenu plusieurs fois. Vne autre que tant plus auant l'on entre dãs la mer,& q̃ l'on s'esloigne de terre, plus on est atteint & estourdy de ce mal:vne autre qu'allãs le long de quelque Isle, &venans par apres à embouscher en la plaine mer,l'on y trouue en cest endroit l'air plus fort. Encor que ie ne vueille pas nier que le mouuement & agitation ne puisse causer ce mal, puis que nous voyons des hõmes qui en sont épris passans des riuieres en des barques, & d'autres qui en sont de mesme en allant dans des chariots ou carrosses, selon les diuerses complexions d'estomacs : comme au contraire y en a d'autres, qui pour grosse & esmeüe que puisse estre la mer ne s'en sentent iamais. Parquoy c'est chose certaine & experimentée que l'air de la mer cause ordinairement cest effect en ceux qui de nouueau entrent sur icelle. I'ay voulu dire tout cecy pour declarer vn effect estrange qui aduient en certains endroits des Indes, où l'air & le vent qui y court estourdit les hommes, non pas moins mais d'auantage qu'en la mer. Quelques vns le tiennent pour fable, d'autres disent que c'est addition, de ma part ie diray ce qui m'est aduenu. Il y a au Peru vne montagne haute qu'ils appellent Pariacaca, & ayant ouy dire & parler du changement qu'elle causoit, i'allois preparé le mieux que ie

pouuois ſelon l'enſeignement que donnent par delà ceux qu'ils appellent Vaquianos ou experts : mais neantmoins toute ma preparation quand ie vins à monter les eſcalliers qu'ils appellent, qui eſt le plus haut de ceſte montagne, ie fus ſubitement atteint & ſurprins d'vn mal ſi mortel & eſtrange, que ie fus preſque ſur le point de me laiſſer choir de la monture en terre, & encor que nous fuſſions pluſieurs de cõpagnie, chacun haſtoit le pas ſans attendre ſon compagnon pour ſortir viſtement de ce mauuais paſſage. Me trouuant donc ſeul auec vn Indien, lequel ie priay de m'aider à me tenir ſur la monture, ie fus épris de telle douleur de ſanglots & de vomiſſemẽs, que ie penſay ietter & rendre l'ame. D'autãt que apres auoir vomy la viande, les flegmes & la colere, l'vne iaune & l'autre verde, ie vins iuſques à ietter le ſang de la violence que ie ſentois en l'eſtomac, ie dis en fin que ſi cela euſt duré, i'euſſe penſé certainement eſtre arriué à la mort. Mais cela ne dura que comme trois ou quatre heures iuſques à ce que nous fuſſions deſcendus bien bas, & que nous fuſſions arriuez en vne temperature plus conuenable au naturel, où tous nos compagnons, qui eſtoient quatorze ou quinze, eſtoiẽt fort fatiguez, quelques vns cheminans demandoient confeſſion, penſans reallement mourir, les autres mettoient pied à terre & eſtoient perdus de vomiſſement & de force d'aller à la ſelle, & me fut dit qu'autresfois quelques vns y auoient perdu la vie de ceſt accident. Ie veis vn hõme qui ſe deſpitoit cõtre terre, s'eſcriant

de rage & douleur que luy auoit causé le passage de Pariacaca. Mais ordinairement il ne fait point aucun dommage qui importe, autre que cest ennuy & fascheux desgoust qu'il donne pendant qu'il dure, & n'est pas seulement le pas de la montagne Pariacaca, qui a ceste proprieté, mais aussi toute ceste chaine de montagnes qui court plus de cinq cens lieües de lõg; & en quelque endroit que l'on l'a passe, l'on sent cest estrange intemperature, combien que ce soit en quelques endroits plus qu'és autres, & plus à ceux qui montent du costé de la mer, qu'à ceux qui viennent du costé des plaines. Ie l'ay passée mesme outre de Pariacaca par Lucanas & Soras, & en autre endroit par Colleguas, & en autre par Cauanas, finalement par quatre lieux differens en diuerses allées & venues, & tousiours en cest endroit ay senty l'alteration & estourdissement, que i'ay dit, encor qu'en nul endroit ce n'a esté tellement que la premiere fois en Pariacaca, ce qui a esté experimenté par tous ceux qui y ont passé. Et n'y a point de doute que la cause de ceste intemperature & si estrãge alteration est le vent, ou l'air qui y regne, pource que tout le remede (& le meilleur qu'ils y trouuent) est de se bouscher tant que l'on peut le nez, les oreilles & la bouche, & de se couurir d'habits, specialement l'estomac, d'autant que l'air est si subtil & penetrant qu'il va donner iusques aux entrailles, & non seulement les hommes sentent ceste alteration, mais aussi les bestes, qui quelquesfois s'arrestent, de sorte qu'il n'y a esperon qui les

puiſſe faire aduancer. De ma part ie tiens que ce lieu eſt vn des plus hauts endroits de la terre qui ſoit au monde : car l'on y monte vne eſpace demeſurée, & me ſemble que la montagne Neuade d'Eſpagne, les Pyrenées & les Alpes d'Italie ſont comme maiſons communes à l'endroit des hautes tours. Parquoy ie me perſuade que l'element de l'air eſt en ce lieu là ſi ſubtil & ſi delicat, qu'il ne ſe proportionne point à la reſpiration humaine, laquelle le requiert plus gros & plus temperé, & croy que c'eſt la cauſe d'alterer ſi fort l'eſtomac, & troubler toute la diſpoſition. Les paſſages des mõtagnes Neuades & autres de l'Europe que i'ay veües, combien que l'air y ſoit froid, & qu'il trauaille & contraigne ceux qui y paſſent de ſe veſtir, neantmoins ce froid n'oſte pas l'appetit de manger, au contraire il le prouoque, ny ne cauſe point de vomiſſement en l'eſtomac, mais ſeulement quelque douleur aux pieds, & aux mains. Finalement leur operation eſt exterieure, mais cil des Indes que ie dy, ſans trauailler ny les pieds ny les mains, ny aucune partie exterieure, brouille toutes les entrailles au dedans, & ce qui eſt plus admirable, il auient au meſme endroit que le Soleil y eſt chaud, qui me fait croire que le mal que l'on en reçoit vient de la qualité de l'air que l'on y reſpire, d'autant qu'il eſt tres-ſubtil & tres-delicat, & que ſon froid n'eſt pas tant ſenſible comme il eſt penetrant. Toute ceſte chaine de montagnes eſt cõmunément deſerte, ſans aucuns villages ny habitations des hõmes, de ſorte qu'à

peine l'on y trouue de petites maiſons ou retraittes pour y loger les paſſans de nuict. Il n'y a non plus d'animaux ou bons ou mauuais, ſi ce n'eſt quelques Vicunos, qui ſont des moutons du païs, leſquels ont vne proprieté eſtrange & merueilleuſe, cõme ie diray en ſon lieu. L'herbe y eſt ſouuentesfois bruſlée & toute noire de l'air que ie dis, & ce deſert dure comme vingt cinq à trente lieües de trauerſe, & contient de lõgueur cõme i'ay dit, plus de cinq cens lieües. Il y a d'autres deſerts ou lieux inhabitez qu'ils appellent au Peru Punas (pour parler du ſecõd poinct que nous auons promis) où la qualité de l'air trenche les corps & la vie des hommes, ſans le ſentir. Au temps paſſé les Eſpagnols cheminoient du Peru au Royaume de Chillé, par la montagne: auiourd'huy l'on va ordinairement par mer, & quelquesfois le long de la coſte: & combien que le chemin y ſoit ennuyeux & faſcheux, il n'y a pas toutesfois tant de danger qu'en l'autre chemin de la montagne où il y a des plaines, au paſſage deſquelles pluſieurs hõmes ſont morts & peris, & d'autres en ſont eſchappez par grande aduanture, dont les vns ſont demeurez eſtropiez. Il court en ceſt endroit vn petit air, qui n'eſt pas trop fort ny violent, mais il penetre de telle façon que les hommes y tombent morts quaſi ſans ſe ſentir, ou bien les doigts des pieds & des mains y demeurent: ce qui pourra ſembler choſe fabuleuſe & toutesfois c'eſt choſe veritable. I'ay cogneu & long temps frequenté le general Hieroſme Coſtilla, ancien peupleur de Cuſco, qui auoit

perdu trois ou quatre doigts de pieds, qui luy tomberent en passant les deserts de Chillé, par ce qu'ils auoient esté atteints & penetrez de ce petit air, & quand il les vint à regarder, ils estoient desia tous morts, & tomberent d'eux-mesmes sans luy faire aucune douleur, tout ainsi que tõbe de l'arbre vne põme gastée. Ce Capitaine racontoit que d'vne bonne armée qu'il auoit conduite & passée par ce lieu les années precedẽtes, depuis la descouuerte de ce Royaume faicte par Almagro, vne grande partie des hommes y demeurerẽt morts, & qu'il y vid les corps estendus parmy le desert, sans aucune mauuaise odeur ny corruptiõ. Adioustãt d'auantage vne chose fort estrange, qu'ils y trouuerẽt vn ieune garçon viuãt, lequel estant enquis cõme il auoit vescu en ce lieu, dist qu'il s'estoit caché en vne petite cauerne, d'où il sortoit, pour couper auec vn petit cousteau, de la chair d'vn cheual mort, & qu'il s'estoit ainsi substanté lõg temps, auec ne sçay combien de compagnons, qui se maintenoient de ceste façon, mais que desia ils y estoiẽt tous demeurez, l'vn mourant auiourd'huy & demain l'autre: disãt qu'il ne desiroit autre chose que de mourir là auec les autres, veu qu'il ne sentoit desia plus en luy aucune disposition pour aller en vn autre endroit, ny pour prendre goust en aucune chose. I'ay entendu le mesme d'autres, & particulieremẽt d'vn qui estoit de nostre compagnie, lequel pour lors estant seculier auoit passé par ces deserts, & est vne chose merueilleuse que la qualité de cest air froid, qui tuë & conserue aussi

tout ensemble les corps morts sans corruption. Ie l'ay aussi entendu d'vn venerable Religieux de l'ordre de Sainct Dominique & Prelat d'icelle, qui l'auoit veu passant par ces deserts, & qui plus est, me conta, qu'estant contraint d'y passer la nuict pour se deffendre & remparer contre ce vent si mortel que ie dy qui court en ce lieu, ne trouuant autre chose à propos assembla grande quantité de ces corps morts qui estoient là, & fit d'iceux comme vne muraille & cheuet de lict, de ceste façon il dormit, les morts luy donnans la vie. Sans doute c'est vn genre de froid que cestuy-là si penetrant qu'il esteint la chaleur vitale en coupant son influence : & d'autant qu'il est aussi tres-froid il ne corrompt ny donne putrefaction aux corps morts; parce que la putrefaction procede de chaleur & d'humidité. Quant à l'autre sorte d'air que l'on oit resonner soubs la terre, & qui cause des tremblemens, plus aux Indes qu'és autres regions, i'en parleray en traictant des qualitez de la terre des Indes. Maintenant nous-nous contenterons de ce qui est dit des vents & de l'air, & passerons à ce qui se presente du subiect de l'eaüe.

CHAPITRE X.

De l'Ocean qui circuit les Indes de la mer du Nort & celle du Sud.



NTRE les eauës, la mer Oceane a la principauté, par laquelle les Indes ont esté descouuertes, qui toutes sont enuironnées d'elle mesme, car ou ce sont Isles de la mer Oceane, ou bien terre ferme, laquelle mesme en quelque part qu'elle finisse & s'acheue, est tousiours bornée de cest Ocean. Iusques auiourd'huy l'on n'a point descouuert au nouueau monde aucune mer Mediterranée comme il y en a en Europe, Asie & Afrique, esquelles il entre quelque bras de ceste grande mer, & font des mers distinctes prenans les noms des Prouinces & terres qu'elles vont baignant, & presque toutes les mers Mediterranées se continuent & ioignent entre eux & auec le mesme Ocean, par le destroit de Gilbatar, que les anciens nommerent Colomnes de Hercules. Combien que la mer Rouge estant separée de ces autres Mediterranées, entre toute seule en l'Ocean Indique, & la mer Caspie ne se ioint auec aucune autre. Donques aux Indes, comme i'ay dit, l'on ne trouue point d'autre mer que cest Ocean, lequel ils diuisent en deux, l'vn qu'ils appellent mer du Nort, & l'autre mer du Sud; pource que la terre des Indes Occidentales, qui fut premierement descouuerte par l'Ocean, qui arriue iusques à l'Espagne, est toute située au Nort: & par icelle terre l'on a descouuert depuis vne mer de l'autre costé, laquelle ils ont appellée mer du Sud, d'autant qu'ils descendirent iusques à passer la ligne, & ayãs perdu le Nort ou pole Arctique,

qu'ils appellerent Sud : pour ceste cause l'on a appellé la mer du Sud tout cest Ocean, qui est de l'autre costé des Indes Occidentales, encor qu'vne grād' partie d'icelle soit située au Nort, cōme l'est toute la coste de la neufue Espagne Nuaragna, Guatimala & Panama. L'on dit q̄ le premier descouureur de ceste mer fut vn Blasconuñes de Balboa, & qu'il la descouurit par l'endroit que nous appellons auiourd'huy terre ferme, où la terre s'estressit, & les deux mers s'approchent de si pres l'vne de l'autre qu'il n'y a que sept lieües de distance. Car combien que l'on en chemine dixhuict, de Nombre de Dios à Panama, neantmoins c'est en tournoyant, pour chercher la commodité du chemin, mais tirant par droite ligne, l'vne mer ne se trouuera distante de l'autre de plus que i'ay dit. Quelques vns ont discouru & mis en auant de rompre le chemin de sept lieuës, afin de ioindre vne mer auec l'autre, pour rendre le passage du Peru plus commode & plus aisé, parce que ces dixhuict lieuës de terre, qu'il y a entre Nombre de Dios & Panama, emportent plus de despence & de trauail que deux mil trois cens qu'il y a de mer. Surquoy toutesfois quelques vns ont voulu dire que ce seroit pour noyer la terre, disans qu'vne mer est plus basse, que l'autre. Comme au temps passé l'on trouue par les histoires, que pour la mesme consideration, l'on delaissa l'entreprinse, de vouloir ioindre & continuer la mer Rouge auec le Nil, du temps du Roy Sesostris, & depuis de l'empire d'Othoman. Mais de ma part ie tiens tel discours &

Herodotus.
Iouius.

propoſition, pour choſe vaine, encor que cet inconuenient allegué n'y deuſt point eſchoir, lequel auſſi ie ne veux pas tenir pour certain, & croy, qu'il n'y a puiſſance humaine, qui fuſt ſuffiſante pour rompre & abbatre ces tres-fortes & impenetrables montaignes, que Dieu a miſes entre les deux mers, & les a faites de roches tres-dures, afin de ſouſtenir la furie des deux mers. Et quand bien ce ſeroit choſe poſſible aux hommes, il me ſemble que l'on debueroit craindre le chaſtiement du Ciel, en voulāt corriger les œuures que le Createur par ſa grāde prouidence a ordonnées, & diſpoſées en la fabrique de cet vniuers. Laiſſant donc ce diſcours, d'ouurir la terre, & vnir les deux mers enſemble, il y en a vn autre moins temeraire, mais bien difficile & dangereux de rechercher, ſi ces deux grands abiſmes ſe ioignent en quelque partie du monde, qui fut l'entreprinſe de Fernande Magellan, gentil-homme Portugais, duquel la grande hardieſſe & conſtance, en la recherche de ce ſubject, & heureux ſuccés qu'il euſt en le trouuant, donna le nom d'eternelle memoire, à ce deſtroit que iuſtement l'on appelle, du nom de ſon deſcouureur, Magellan. Duquel deſtroit nous traitterons quelque peu, comme d'vne des grandes merueilles du mōde. Quelques vns ont creu, que ce deſtroit que Magellan trouua en la mer du Sud, n'eſtoit point, ou bien qu'il s'eſtoit reſerré, comme Dom Alonſe d'Arſilla eſcrit en ſon Auracane, & auiourd'huy y en a qui diſent, qu'il n'y a point de tel deſtroit, mais que ce ſont des Iſles, entre la

mer & la terre,pource que la terre ferme prẽd fin en cet endroit,& au bout d'icelle sont toutes Isles,outre lesquelles,l'vne mer se ioint plainement, auec l'autre, ou pour mieux dire est toute vne mesme mer; Mais à la verité c'est chose certaine qu'il y a vn destroit,& de la terre fort longue, & fort estendue d'vn costé & d'autre:bien que l'on n'ayt encore peu cognoistre,iusques où se peut estendre cela qui est de l'autre costé du destroit au Sud. Apres Magellan passa le destroit, vne nauire de l'Euesque de Plaisance,Dom Guitieres,Caruaial,de laquelle ils disent que ce Mast est encor à Lyma à l'entrée du Palais, l'on alla depuis par le costé du Sud,pour descouurir ce destroit,par le cõmandemẽt de Dom Guarcia de Mendoce, qui pour lors auoit le gouuernement de Chillé. Suyuant quoy le Capitaine Ladrillero, le trouua & le passa.I'ay leu le discours & la narration, qu'il en a faicte, où il dit qu'il ne se hazarda de desembarquer le destroit, mais qu'ayant desia recognu la mer du Nort,il retourna arriere pour l'aspreté du temps, & que l'hiuer estoit jà entré,qui causoit que les vagues venants du Nort estoient grosses & bõdissantes,& les mers toutes escumantes de furie. De nostre temps Frãçois Drach Anglois, a passé ce mesme destroit; Depuis luy le capitaine Sarmiento le passa par le costé du Sud, & tout dernierement, en l'an de mil cinq cents quatre vingts & sept,d'autres Anglois l'ont passé,par l'instruction qu'en donna Drach, lesquels de present raudent la coste du Peru,& pource que le raport qu'en a faict le

maiſtre Pilote,qui le paſſa,me ſemble notable, ie l'inſereray icy.

CHAPITRE XI.

Du deſtroit de Magellan, & comme l'on le paſſa du coſté du Sud.

EN l'an de noſtre ſalut mil cinq cents ſoixante & dixneuf, ayant François Drach paſſé le deſtroit de Magellan & couru la coſte de Chillé, & de tout le Peru, & prins le nauire de ſainct Iean d'Anthona, où il y auoit grande quantité de barres d'argent, le Viceroy Dom Frãçois de Tollede, arma & enuoya deux bonnes nauires, pour recognoiſtre le deſtroit, allant pour Capitaine d'icelles, Pierre Sarmiento homme docte en Aſtrologie. Ils ſortirent de Callao de Lyma, au commencemẽt d'Octobre, & pource qu'en ceſte coſte il court vn vent contraire, qui ſouffle touſiours du Sud, ils s'aduancerent beaucoup en la mer, & ayants nauigé peu plus de trente iours, auec vn temps fauorable ſe trouuerent en la hauteur du deſtroit. Mais d'autant qu'il eſt fort difficile de le recognoiſtre, ils s'approcherent de terre, où ils entrerent en vne grande Anſe, en laquelle il y a vn Archipelague d'Iſles. Sarmiento s'obſtinoit, que là eſtoit le deſtroit, & tarda plus d'vn mois à le chercher, par diuers endroits, montant ſur de treſ-hautes montaignes en terre. Mais voyant qu'il ne le trouuoit point, à la requeſte que ceux de l'armee luy firent, retournerent en fin à ſortir en la mer, où

il fit largue. Le mesme iour suruint vn temps assez rude, auec lequel ils coururent, & au cómencement de la nuict veirent ce feu de la Capitaine, qui aussi tost disparut, tellement que l'autre nauire ne la veid iamais depuis. Le iour ensuyuant durant tousiours la force du vent, qui estoit trauersain, ceux de la Capitaine recogneurent vne ouuerture, que faisoit la terre, & trouuerẽt bon de s'y retirer à l'abry; iusques à ce que la tempeste fust appaisée. Ce qui leur succeda de telle façon, qu'ayãs recogneu l'ouuerture ils veirent, qu'elle alloit de plus en plus entrãt dedãs la terre, & soupçonnãs que ce fust le destroit qu'ils cherchoient, prindrent hauteur au Soleil, où ils se trouuerent en cinquãte & vn degré & demy, qui est la propre hauteur du destroit: & pour s'asseurer d'auantage, mirẽt le briguantin hors, lequel ayãt couru plusieurs lieües dans ce bras de mer sans en voir la fin, recognut que c'estoit là le destroit. Et pource qu'ils auoient ordre de le passer, ils laisserent vne haute Croix plantée là, & des lettres au bas afin que si l'autre nauire arriuoit là, elle eust nouuelles de la Capitaine, & la suyuist. Ils passerent donc le destroit en temps fauorable, & sans difficulté, & sortis en la mer du Nort, arriuerent en ie ne sçay quelles Isles, où ils recueillirent de l'eaüe & se rafraischirent. Delà prindrent leur route au Cap de vert. D'où le Pilote maieur retourna au Peru, par la voye de Carthagene, & de Panama, & apporta au Viceroy le discours du destroit, & de tout le succés, dõt il fut recompẽsé selon le bon seruice qu'il auoit fait.

fait. Mais le Cappitaine Pierre Sarmiento, du Cap de vert passa en Seuille, en la mesme nauire qu'il auoit passé le destroit, & fut à la cour, où sa Maiesté le recompensa, & à son instance fit commandemẽt de dresser vne grosse armée, qu'il enuoya soubs la conduite de Diego Florez de Valdez, pour peupler & fortifier ce destroit. Toutesfois ceste armee apres diuers succez, fit beaucoup de despence & assez peu d'effect. Reuenant donc à l'autre nauire Viçadmiralle, qui alloit en la compagnie de la Capitaine, l'ayant perdue, auec le Temporal que i'ay dit, elle se mit à prendre la mer, le plus qu'elle peut; mais comme le vent estoit trauersain, & tempestueux, ils cuiderent certainement perir, de sorte qu'ils se confesserent tous, se preparans à la mort. La tempeste leur continua trois iours sans s'appaiser, & à chaque heure ils pensoient deuoir donner en terre, mais il leur aduint bien au contraire, car ils s'alloient plus esloignans de la terre, iusques à la fin du troisiesme iour, que la tempeste s'appaisa, & lors prenants hauteur, ils se trouuerent en cinquante six degrez, toutesfois voyans qu'ils n'auoyent donné au trauers, & au contraire ils estoyent esloignez de la terre, se trouuerent tous esmerueillez. D'où ils iugerent (comme Hernande Lamero pilote de ladite nauire me le cõta) que la terre qui est de l'autre costé du destroit, comme nous allons par la mer du Sud, ne couroit pas mesme rumb que iusques au destroit, mais qu'elle se tournoit vers le Leuant; Car autrement c'eust esté chose impossible, qu'ils n'eus-

ſent abordé la terre, ayans couru tant de temps pouſſez de ce trauerſain, mais ils ne paſſerent point plus outre, & ne veirent non plus ſi la terre ſacheuoit là, (ainſi que quelques vns veulent dire) que c'eſt vne Iſle que la terre de l'autre coſté du deſtroit, & que là les deux mers de Nort & Sud ſe ioignent enſemble, ou ſi elle alloit courāt vers l'Eſt, iuſques à ſe ioindre auec la terre de Viſta, qu'ils appellent, qui reſpond au Cap de bonne Eſperance, comme c'eſt l'opinion d'autres. La verité de cecy n'eſt encor au iourd'huy bien cogneue, & ne ſe trouue aucun qui aye couru ceſte terre. Le Viceroy Dom Martin Henricque, me dit, qu'il tenoit pour inuention de l'Anglois, le bruit qui auoit couru, de ce que ce deſtroit faiſoit incontinent vne Iſle & ſe ioignoient les deux mers: Pour ce que eſtant Viceroy de la neufue Eſpagne, il auoit diligemment examiné le pilotte Portugays que François Drac y laiſſa, & neantmoins n'auoit aucunement entendu telle choſe de luy. Mais c'eſtoit vn vray deſtroit, & terre ferme des deux coſtez. Retournāt donc ladite Viçadmiralle, ils recogneurent le deſtroit, comme ledit Hernande Lamero me raconta, mais par vne autre bouche ou entrée, qui eſt en plus de hauteur, à cauſe de certaine grande Iſle, qui eſt à l'emboucheure du deſtroit qu'ils appellent la Cloche, pour la forme qu'elle a. Et comme il diſoit, il le voulut paſſer, mais le Capitaine & les ſoldats ne le voulurent point conſentir, leur ſembloit que le temps eſtoit ia bien aduācé, & qu'ils couroient grand danger, par ainſi

ils retournerent à Chillé & au Peru, sans l'auoir passé.

Chapitre XII.

Du destroit que quelques vns afferment estre en la Floride.

TOut ainsi comme Magellan trouua ce destroit qui est au Sud, il y en a eu d'autres qui ont pretendu descouurir vn autre destroit, qu'ils disent estre au Nort, & l'imaginent en la Floride, dont la coste court de telle façõ, que l'on ne sçait la fin. L'Adelantade Pierre Melendez homme sçauant & experimenté en la mer, afferme que c'est chose certaine, qu'il y a là vn destroit, & que le Roy luy auoit commandé de le descouurir, enquoy faire il monstroit vn tres-grand desir, il mettoit en auant ces raisons, pour prouuer son opiniõ, & disoit que l'on auoit veu en la mer du Nort, des restes de nauires semblables à ceux dont vsoyent les Chinois, ce qui eust esté impossible, s'il n'y eust eu passage d'vne mer à l'autre. Et racontoit mesme, qu'en certaine grande baye, qui est en la Floride, laquelle entre trois cens lieues dans la terre, l'on y void des balaines en certain temps de l'année, qui viennent de l'autre mer. Apportant outre ce quelques autres indices, concluoit finablement que c'estoit chose conuenable à la sagesse du Createur, & au bel ordre de la nature, que comme il y auoit communicatiõ, & passage entre les deux mers au Pole Antarctique, il y en eust aussi tout de

mesme au Pole Arcticque, qui est le principal Pole. Quelques vns veulent dire, que Drach a eu cognoissance de ce destroit, & qu'il a donné occasion de le iuger ainsi, quand il passa le long de la coste de la neufue Espagne, par la mer du Sud. Mesme l'on a opiniõ que d'autres Anglois qui ceste annee 1587. prindrent vne nauire venant des Philippines, auec grãde quantité d'or, & autres richesses, ayent aussi passé ce destroit. Laquelle prinse ils firent, ioignant les Calliphornes, que les nauires retournans des Philippines & de la Chine en la neufue Espagne, ont accoustumé de recognoistre. L'on s'asseure que comme auiourd'huy est grande la hardiesse des hommes, & le desir de trouuer nouueaux moyẽs de s'agrandir tel, qu'auant peu d'annees l'on aura descouuert ce secret. Et est certes vne chose digne d'admiration, que comme les fourmis vont tousiours suyuant le chemin & la trace des autres, aussi les hommes en la cognoissance & recherche des choses nouuelles, ne s'arrestent iamais iusques à ce qu'ils ayent atteint le but desiré pour le contentement & gloire des hommes. Et la haute & eternelle sagesse du Createur se sert de ceste naturelle curiosité des hommes, pour communiquer la lumiere de son saint Euangile, aux peuples, qui tousiours viuent es tenebres obscures de leurs erreurs. Mais en fin le destroit du Pole Arctique, s'il y en a, n'a point encor esté descouuert iusques auiourd'huy. C'est pourquoy ce ne sera point chose hors de propos de dire ce que nous cognoissõs des particularitez du destroit

Antarctique, ia descouuert & recognu par le rapport de ceux qui l'ont veu & remarqué oculairement.

CHAPITRE XIII.

Des proprietez du destroit de Magellan.

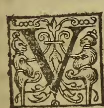
CE destroit, comme i'ay dit, est à cinquante degrez iustes au Sud, & y a d'vne mer en l'autre l'espace de quatre vingts dix ou cent lieues. Au plus estroit il est d'vne lieue, ou quelque peu moins, auquel lieu ainsi estroit ils pretendoient que le Roy fist bastir vne forteresse, pour deffendre le passage. Le fōd en quelques endroits est si profond, qu'on ne le peut sonder, & en d'autres l'ō trouue fonds à dixhuict, voire à quinze brassées. De cent lieües qu'il contient de longueur de l'vne mer à l'autre, l'on recognoist clairemēt que les vagues de la mer du Sud courēt iusques à trente lieües, & les autres soixante & dix lieües sont occupées des ondes & des flots de la mer du Nort. Mais il y a ceste difference, que les trente lieues du costé du Sud courent entre des roches & montagnes tres-hautes, les sommets desquelles sont cōtinuellement couuerts de neiges, tellement qu'il semble (à cause de leur grande hauteur) qu'elles se ioignent les vnes auec les autres, ce qui rend l'entrée du destroit du costé du Sud si difficile à recognoistre. En ces trente lieües la mer y est tres-profonde, si bien qu'on n'y peut trouuer fonds, toutesfois l'on y peut amarer les nauires en terre, d'autāt

que le riuage y eſt droit & coupé. Mais aux autres ſoixante & dix lieues qui viennẽt de la mer du Nort, l'õ y trouue fonds, & y a d'vn coſté & d'autre, de grandes campagnes qu'ils appellent Cauanas. Pluſieurs grandes riuieres d'vne eaue belle & claire, entrent dans ce deſtroit, & y a és enuirons d'iceluy de grãdes & merueilleuſes foreſts, où l'on trouue quelques arbres d'vn bois exquis & de bõne odeur, leſquels ſont incogneus par deçà, dont apporterent pour monſtre ceux qui y paſſerent du Peru. Il y a de grandes prairies auãt dedans la terre, & y a pluſieurs Iſles qui ſe font au milieu du deſtroit. Les Indiens qui habitent au coſté du Sud ſont petis & meſchans: ceux qui habitent du coſté du Nort, ſont grands & vaillans, ils en apporterent en Eſpagne quelques vns, qu'ils prindrent. Ils y trouuerent des morceaux de drap bleu, & autres enſeignes & apparences que quelques hommes de l'Europe auoient paſſé par là. Les Indiens ſaluerent les noſtres, auec le nom de Ieſus. Ils ſont bons archers, & vont veſtus de peaux de beſtes de chaſſe, dont il y en a là grande abondance; Les eaues du deſtroit croiſſent & decroiſſent, comme les marées, & voit on à l'œil que les marees d'vn coſté viennent de la mer du Nort, & les autres de la mer du Sud. Au lieu où elles ſe rencontrent, lequel comme i'ay dit, eſt à trente lieues du Sud, & à ſoixãte & dix du Nort, cõbien qu'il ſemble qu'il deuſt y auoir plus de danger, qu'en tout le reſte, neantmoins quand la nauire du Capitaine Sarmiento, dont i'ay parlé cy deſſus, la paſſa, ils n'eu-

rent point de grand tourmente, au contraire ils y trouuerent beaucoup moins de difficulté qu'ils ne pensoient, par ce que alors le temps estoit fort doux & gracieux, & d'auantage les vagues de la mer du Nort, y venoient desia fort rompuës, à cause du grand espace de soixante & dix lieues qu'ils cheminent, & les flots de la mer du Sud, n'y sont non plus furieux à cause de la profondeur qui est en cest endroit, dedans laquelle profondeur ces mesmes flots se rompent & se noyent. Il est bien vray qu'en temps d'Hyuer le destroit est innauigeable pour les tempestes & furies des mers qui y sont alors. C'est pourquoy quelques nauires qui se sont ingerez de passer ce destroit au temps d'Hyuer, se sont perdus. Vn seul nauire l'a passé du costé du Sud, qui est la Capitaine, que i'ay ditte, & ay esté bien amplement informé de tout ce que i'ay dit par le pilote d'iceluy appellé Hernande Alonse, & ay veu la vraye description & coste du destroit qu'ils firent & tracerent en le passant, de laquelle ils apporterẽt la copie au Roy d'Espagne, & l'original à leur Viceroy au Peru.

CHAPITRE XIIII.

Du flux & reflux de la mer Oceane és Indes.



VN des admirables secrets de nature est le flux & reflux de la mer, non seulement pour ceste estrange proprieté, de croistre & descroistre, mais aussi beaucoup d'auantage pour la diffe-

rence qu'il y a en cela en diuerſes mers, voire en diuerſes coſtes d'vne meſme mer. Il y a des mers qui n'ont ne flux ny reflux iournel, comme l'on void en la Mediterranée interieure qui eſt la mer Thyrrene, & toutesfois il y a flux & reflux par chaſque iour en la mer Mediterranée ſuperieure, qui eſt celle de Veniſe, qui donne occaſion à bon droit de ſ'en eſmerueiller en ce que toutes ces deux mers eſtans Mediterranées, & celle de Veniſe non plus grande que l'autre, ſi eſt-ce qu'elle a du flux & reflux comme l'Ocean, & ceſte autre mer d'Italie n'en a point. Il ſe trouue quelques mers Mediterranées qui manifeſtement croiſſent & diminuent chaſque mois, & d'autres qui ne croiſſent ny au iour ny au mois. Il y a d'autres mers comme l'Ocean d'Eſpagne qui ont le flux & reflux de chaſque iour, & outre ceſtuy-là ils ont auſſi celuy de chaſque mois qui viẽt deux fois, à ſçauoir à l'entrée, & au plein de la Lune, & l'appellent grande mer. Or de dire qu'il y ait quelque mer, qui aye le flux & reflux de chaſque iour, & n'aye celuy du mois, ie n'en ſçache point. C'eſt choſe eſmerueillable, que la diuerſité que l'on void és Indes ſur ce ſubiect : car il y a des endroits où la mer chaſque iour monte & diminue deux lieües, comme l'on void en Panama, & au haut de l'eaüe elle monte beaucoup d'auantage, il y en a d'autres où elle monte & s'abaiſſe ſi peu, qu'à peine en cognoiſt-on la difference. C'eſt l'ordinaire de la mer Oceane d'auoir ſon flux & reflux iournel, & ce reflux iournel eſt deux fois au iour naturel, & ſ'aduã-

ce tousiours de trois quarts d'heure en vn iour plustost qu'en l'autre, suiuant le mouuemẽt de la Lune. Par ainsi la marée n'est iamais en vne mesme heure d'vn iour, qu'elle est en celle de l'autre. Quelques vns ont voulu dire que ce flux & reflux procedoit du mouuement local de l'eaüe de la mer, de sorte que l'eaüe qui vient croissant en vn costé, va decroissant en l'autre qui luy est contraire, tellement qu'il est plaine mer en vn endroit lors que la mer est basse en la partie opposite, tout ainsi que l'on void en vne chaudiere pleine d'eaüe que l'on remue, quand elle panche d'vn costé l'eaüe y augmente, & à l'autre costé elle diminue. Il y en a d'autres qui afferment que la mer en vn mesme temps croist en tous endroits, & en vn mesme temps elle y diminue tout ainsi que le bouillon d'vn pot, sortant du centre s'estend à tous endroits, & quand il cesse il diminue aussi de toutes parts. Ceste seconde opinion est vraye, & la peut-on tenir, selon mon iugement, certaine & experimentée, non pas tant pour les raisons que les Philosophes en donnent en leurs Meteores, que pour l'experiẽce certaine que l'on en a peu faire. Car pour me satisfaire de ce point & questiõ ie demãday fort particulierement au susdit pilote, cõment estoient les marées qu'il trouua au destroit, & s'il estoit ainsi que les marees de la mer du Sud descroissoient, au temps que celles de la mer du Nort montoient. Et au contraire, pourquoy ceste demande estant veritable, il aduenoit que le croistre de la mer en vn endroit, estoit des-

croiſtre en l'autre, qui eſt ce que la premiere opinion afferme. Il me reſpõdit qu'il n'en eſtoit pas ainſi, mais que l'on voyoit & recognoiſſoit apertement que les marées de la mer du Nort & celles de la mer du Sud croiſſoient en meſme temps, tant que les vagues d'vne mer ſe rencõtroient auec celles de l'autre, & qu'en vn meſme temps auſſi elles commençoient à deſcroiſtre chacune en ſa mer; diſant que le monter & deſcendre eſtoit choſe qu'ils voyoient chaſque iour, & que le coup & le rencontre d'vn flux à l'autre ſe faiſoit (comme i'ay dit) aux ſoixante& dix lieües de la mer du Nort, & aux trente de la mer du Sud. D'où l'on peut recueillir manifeſtement que le flux & reflux de l'Ocean n'eſt pur mouuement local, mais pluſtoſt vne alteration & ferueur, par laquelle realement toutes les eaües montent & croiſſent tout en vn meſme temps, & en autre elles ſ'abaiſſent & diminuent ainſi que le bouillon du pot, dont i'ay parlé cy deſſus. Il ſeroit impoſſible de cõprendre ce point par experience, ſi ce n'eſtoit en ce deſtroit où ſe ioint tout l'Ocean d'vne part & d'autre, car il n'y a que les Anges qui le peuſſent voir & recognoiſtre par les coſtes oppoſites, d'autãt que les hommes n'ont point la veüe aſſez lointaine, ny le pied aſſez viſte & leger qu'il ſeroit de beſoin, pour porter les yeux d'vn coſté à l'autre en ſi peu de tẽps qu'vne marée donne de loiſir, qui ſont ſeulement ſix heures.

CHAPITRE XV.

De diuers poissons, & de la maniere de pescher des Indiens.

IL y a en l'Ocean des Indes, vne innóbrable multitude de poissons, les especes & proprietez desquels, le seul Createur peut declarer. Il y en a plusieurs, qui sont de mesme genre, que ceux que voyõs en la mer de l'Europe, comme sont faintes & alloses, qui montent de la mer, aux riuieuieres, dorades, sardines & plusieurs autres. Il y en a d'autres, dont ie ne pense point en auoir veu par deçà de semblables, comme ceux qu'ils appellent Cabrillas, qui resemblent, de quelque chose, les truittes, & les appellent en la neufue Espaigne, bobos, & montent de la mer aux riuieres. Ie n'ay point veu par delà de besugues, ny de truittes, encor qu'ils disent qu'on en trouue en Chillé. De Tonine il y en a en quelques endroits de la coste du Peru, mais c'est fort rarement, & sont d'opinion, qu'à certain temps ils vont frayer au destroit de Magellan cõme ils font en Espagne au destroit de Gibaltar. Et pour ceste occasiõ, l'on en trouue d'auantage, en la coste de Chillé, combien que celle que i'ay veüe par delà, n'est telle q̃ celles d'Espagne. Aux Isles qu'ils appellẽt de Barlouẽte qui sont Cube, sainct Domingue, port riche & Iamaique, l'on trouue vn poissõ qu'ils appellent Manati, estrãge espece de poisson, si poisson l'on doit appeller, vn animal qui engendre

ses petits viuants, & a des mãmelles & du lait dont il les nourrist, paissant l'herbe aux châps, mais en effect, il habite ordinairemẽt en l'eaüe, & pour ceste occasion ils le mangent comme poisson, toutefois lors que i'en mãgeay, qui fut Domingue vn iour de Vendredy, i'auois quelque scrupule, nõ point tant pource qui est dist, comme parce qu'en couleur & saueur, il estoit semblable à des morceaux de Veau, & aussi est-il grand & de la façon d'vne vache, par la partie de derriere. Des Tiburõs, & de leur incroyable voracité, ie m'en esmerueillay auec raison, lors que ie veids que d'vn, qu'ils auoient prins, (au port que i'ay dit) luy tirerẽt du petit ventre vn grand cousteau de boucher, vn grand haim de fer, & vn morceau de la teste d'vne vache, auec sa corne entiere, encor ne sçay si toutes deux y estoient point. Ie veids en vne anse que fait la mer ou l'on auoit pendu en vn pieu, pour passetemps vn cartier de cheual, qu'en vn moment vne compagnie de Tiburons vindrent à l'odeur, où afin d'auoir plus de plaisir, la chair du cheual ne touchoit pas en l'eaue, mais estoit esleuée en l'air, ie ne sçai combien de palmes, & ceste bande de poissons estoient à l'entour, qui sautoient & d'vne atteinte en l'air couppoient chair & os, d'vne estrange vistesse, tellement qu'ils decoupoient le mesme iaret du roussin comme si c'eust esté vn tronc de laictüe, d'autãt qu'ils ont les dents trenchãtes comme rasoirs. Il y a des petits poissons qu'ils appellent, rambos, qui s'attachent à ces Tiburons, & lesquels ils ne peuuẽt chasser, & se nourrissent de ce qui

eſchappe par les coſtés à ces Tiburons ; il y a d'autres petits poiſſons qu'ils appellent, poiſſons vollans, leſquels l'on trouue dans les Tropiques, & ne penſe point qu'il y en ait ailleurs, ils ſont pourſuyuis par les Dorades, & pour s'eſchapper d'icelles ſautent de la mer, & vont aſſez loing en l'air, & pour ceſte cauſe les appellent poiſſons volans. Ils ont des ailes comme de toille, ou parchemin qui les ſouſtiennent quelque temps en l'air. Au nauire où i'allois en volla ou ſauta vn, que ie veids, & remarquay la façon que ie dy des aiſles. Il eſt ſouuent fait mẽtion és hiſtoires des Indes, des lezards, ou caymans, qu'ils appellent, & ſont de vray ceux que Pline, & les anciens appellent crocodiles, on les trouue és coſtes & riuieres chaudes; car aux coſtes & riuieres froides, il ne s'en trouue point. C'eſt pourquoy il n'y en a point en toute la coſte du Peru, iuſques à Payra, mais de là en auant l'on en trouue ordinairement és riuieres. C'eſt vn animal tres-fier & cruel, combien qu'il ſoit fort lent & peſant. Il fait ſa chaſſe, & va chercher ſa proye, hors de l'eaüe, & ce qu'il y prend vif, le va noyer en l'eaüe, toutesfois il ne le mãge point que hors de l'eaüe, d'autant qu'il a le goſier de telle façõ, que s'il y entroit de l'eaue, il ſe noyeroit facillement. C'eſt vne choſe eſmerueillable, que le combat d'vn caymãt, auec le tygre, dont il y en a de treſ-cruels aux Indes. Vn religieux des noſtres me racõta, qu'il auoit veu ces beſtes combatre cruellement, l'vne cõtre l'autre, au riuage de la mer Le caymant, auec ſa queüe, donnoit de fort grands coups au

tygre,& taschoit par sa grande force de l'emporter en l'eaue,& le tygre auec ces griffes resistoit au caymant,l'attirant à terre. En fin le tygre vainquit & ouurit le lezard, ce deut estre par le ventre qu'il a fort tendre & fort delicat, car en autre partie il est si dur,qu'il n'y a lance, voire à peine arquebuse,qui le puisse percer. La victoire qu'eut vn Indien d'vn autre caymant, fut encor plus excellente. le caymant luy auoit emporté vn sien petit fils, & quant & quant s'estoit plongé en la mer,dont l'Indien esmeu & courroucé se ietta incontinent apres, auec vn cousteau en la main, & comme ils sont excellens nageurs & plongeurs,& que le caymãt nage tousiours à fleur d'eaue, il le blessa au ventre,de telle façon que le caymant se sentãt blessé,sortit hors au riuage,& lascha le petit enfant ià mort. Encor plus esmerueillable est le combat, que les Indiens ont auec les balaines, en quoy paroist la grandeur, & magnificence du Createur,de donner à vne nation si basse,comme sont les Indiens, l'industrie & la hardiesse d'attaquer la plus fiere & plus difforme beste qui soit en l'vniuers,& non seulement de la cõbatre, mais aussi de la vaincre, & d'en triompher si gaillardement. Considerant cela, ie me suis souuenu plusieurs fois, du passage du psalmiste,qui dit de la balaine: D*raco iste,quem formasti ad illudendum ei.* Quelle plus grande moquerie peut il estre,que ce qu'vn Indien meine vne baleine aussi grande qu'vne montaigne, vaincue & attachee,auec vne corde? La façon & maniere dont vsent les Indiens de la Floride, (selon

que m'ont raconté perſonnes expertes) pour prendre ces baleines, deſquelles y a grãde quãtité, eſt qu'ils ſe mettent en vne canoe, ou barque, qui eſt comme vne eſcorce, & en nageant s'approchent du coſté de la balaine, puis d'vne grande dexterité ils luy ſautent & montent ſur le col, & là ſe tient comme à cheual, en attendant ſon point; puis à ſa commodité met vn baſton aiſgu & fort, qu'il porte auec ſoy, dans la feneſtre de la narine de la balaine; i'appelle narine, le conduit, ou pertuis, par où reſpirent les baleines. Incontinent le poulſe auant, auec vn autre baſton bien fort, & le fait entrer le plus profondement qu'il peut. Ce pendant la baleine bat furieuſement la mer, & eſleue des montaignes d'eaüe, s'enfonçant dedans d'vne grande violence, puis reſſort incontinent, ne ſçachant que faire de rage, l'Indien neantmoins demeure touſiours ferme & aſſis, & pour luy payer l'amẽde de ce mal, luy fiche encor vn autre pieu ſemblable en l'autre narine le faiſant entrer de telle façon qu'il l'eſtoupe du tout, & luy oſte la reſpiration, & alors il ſe remet en ſa canoe, qu'il tient attachee au coſté de la baleine auec vne corde, puis ſe retire vers terre ayãt premierement attaché ſa corde à la balaine, laquelle il va fillãt & laſchãt ſur la balaine, qui ce pendant, qu'elle trouue beaucoup d'eaüe, ſaulte d'vn coſté & d'autre, comme troublee de douleur, & en fin s'approche de terre, où elle demeure incontinent à ſec, pour la grande enormité de ſon corps, ſans qu'elle puiſſe plus ſe mouuoir, ny ſe manier, & lors grand nombre

d'Indiens viennent trouuer le vainqueur, pour cueillir ses despouilles,ils acheuēt de la tuer,la decoupant,& faisant des morceaux de sa chair qui est assez mauuaise,lesquels ils sechent & pillent pour en faire de la poudre, dont ils vsent pour viāde,qui leur dure long tēps. Enquoy est accōply ce qui est dit en vn autre psalme de la mesme baleine. *Dedisti eum escam populis Æthiopū.* L'Adelentade Pierre Mēdés racōtoit plusieurs fois ceste pescherie,de laquelle mesme fait mētion Modardes en son liure. Il y a vne autre pescherie, dont vsent ordinairement les Indiens en la mer,laquelle,quoy qu'elle soit moindre, ne laisse d'estre digne de raconter. Ils font cōme des fagots de ionc, ou varig sec, bien liez, qu'ils appellent Balsas,& les ayants portez sur leurs espaules iusques à la mer, les y iettent, & incontinent ils se mettent dessus, & ainsi assis entrent bien auant en la mer, voguans auec de petites cannes, d'vn costé & d'autre, ils vont vne & deux lieües en haute mer pour pescher, portās sur ces fagots leurs cordes& leurs rets, &se soustenāts sur iceux ils iettent leurs rets,& sont là peschants la plus grande partie de la nuit,ou du iour,iusques à ce qu'ils ayent emply leur mesure, auec laquelle ils retournent fort contens. Certes ce m'estoit vne grande recreation,de les voir aller pescher au Callao de Lyma,pource qu'ils estoient grād nombre, & ainsi chacun cheualier, ou assis,coupant les ondes de la mer,à qui mieux mieux, lesquelles à l'endroit où ils peschent sont grandes, & furieuses, resembloient les Tritons, ou Neptunes, qu'on

qu'õ peint dessus l'eaüe, & estãs arriuez en terre tirent leur barque de l'eaüe sur leur dos, laquelle aussi tost ils desfõt & estẽdent sur le riuage à fin que les herbes se sechẽt & esgoutẽt. Il y auoit d'autres Indiẽs des vallées de Yca, qui auoiẽt de coustume d'aller pescher sur des cuirs ou peaux de loups marins, enflez & pleins de vent, & de fois à autre les souffloient comme pelotes de vent, de peur qu'elles ne s'enfonsassent. Au val de Canete, qu'anciennement ils appelloient le Guarco, il y auoit grand nombre de pescheurs Indiens, mais pource qu'ils resisterent à l'Ingua, quand il fut conquester ceste terre, il feignit faire paix auec eux: c'est pourquoy à fin de luy faire feste, ils ordonnerẽt vne pesche solemnelle de plusieurs milliers d'Indiens, qui en leurs vaisseaux de ionc, entrerent en la mer, & au retour de l'Ingua, qui auoit appareillé quelques soldats couuerts, fit d'eux vn cruel carnage, & delà demeura ceste terre tant despeuplée, combien qu'elle soit si abondante & fertile. Ie vis vne autre façon de pescher où me mena le Viceroy Dom François de Tollede: toutesfois ce n'estoit point en la mer, mais en vne riuiere qu'ils appellent Grãde en la prouince des Charcas, où des Indiens Chiraquanas se plongeoient en l'eaüe, & nageans auec vne admirable vistesse suiuoiẽt les poissons, & auec de darts ou harpons qu'ils portoient en la main droite, nageans seulement auec la gauche blessoient le poisson, & ainsi nauré le tiroient en haut, ressemblans en cela estre plus poissons qu'hommes de terre. Mais ores que nous som-

mes ſortis de la mer, venons à ces autres ſortes d'eaues qui reſtent à dire.

CHAPITRE XVI.

Des lacs & des eſtangs que l'on trouue és Indes.


AV lieu de ce que la mer Mediterranée eſt au vieil monde, le Createur a pourueu ce nouueau de pluſieurs lacs, dont y en a quelques vns ſi grands que l'on les peut proprement appeller mers: veu que l'Eſcriture appelle ainſi celuy de Paleſtine, qui n'eſt pas ſi grand que quelques vns de ceux-cy. Le plus renommé eſt celuy de Titicaca, qui eſt au Peru en la prouince de Collao, lequel comme i'ay dit au liure precedent, contient preſque quatre vingts lieues de tour, & y entrent dix ou douze grands fleuues. Il y a quelque temps que l'on commença à le nauiger auec des barques & des nauires, & y procederent ſi mal que le premier nauire qui y entra ſ'ouurit d'vne tempeſte qui ſ'eſleua en ce lac. L'eaue n'eſt pas totalement amere ny ſalée cõme celle de la mer, mais elle eſt ſi eſpaiſſe qu'on ne la peut boire. Deux eſpeces de poiſſons ſ'engendrent en ce lac en fort grande abondance, l'vn deſquels ils appellent Suches, qui eſt grand & ſauoureux, mais flegmatique & mal ſain; & l'autre Bogas, qui eſt plus ſain, combien qu'il ſoit petit & fort eſpineux. Il y a tres-grand nombre de canarts ſauuages & de cercereulles. Quand les Indiens veulent faire fe-

ſte ou donner du paſſetemps à quelque perſonnage qui paſſe le long des deux riuages, qu'ils appellent Chucuyto & Omaſuyo, ils aſſemblent vne grand' quantité de Canoës, & vont faiſant vn rond pourſuiuans & enſerrans les canards iuſques à en prendre auec les mains tant qu'ils veulent, & appellent ceſte façon de peſcher Chaco. En l'vn & en l'autre riuage de ce lac ſont les meilleures habitations du Peru. De ſon yſſue il naiſt & procede vn autre lac plus petit, encor qu'il ſoit bien grand, qu'ils appellent Paria, au riuage duquel y a grand nombre de beſtial, ſpecialement de porcs, qui s'engraiſſent extremement des herbiers qui croiſſent en ces riuages. Il y a beaucoup d'autres lacs aux lieux hauts de la montagne d'où naiſſent des riuieres & des ruiſſeaux, qui viennent de là en auant à eſtre fort grands fleuues. Au chemin d'Arequippa à Collao, il y a au haut deux beaux lacs d'vn coſté & d'autre du chemin : de l'vn ſort vn ruiſſeau, qui depuis deuient fleuue, & ſe perd à la mer du Sud. De l'autre ils diſent que la fameuſe riuiere d'Aporima prend ſon origine, de laquelle l'on dit que la renommée riuiere des Amazones, autremẽt dite de Maragnon, procede auec la grande quantité & aſſemblée d'eaües qui ſe ioignent en ces montagnes. C'eſt vne choſe que l'on peut ſouuentesfois demander, d'où viẽt qu'il y a tãt de lacs au haut de ces montagnes, eſquels il n'entre aucune riuiere, mais au contraire pluſieurs grands ruiſſeaux en ſortent, & ſi n'apperçoit-on point que ces lacs diminuent preſque en aucune ſaiſon de l'an-

née. De penser que ces lacs s'engendrent des neiges fondues ou des pluyes du Ciel, cela ne satisfait point du tout, car il y en a plusieurs de ceux-là qui n'ont ceste abondance de neiges ny tant de pluyes, & si l'on ne s'apperçoit point qu'ils diminuent. Ce qui fait croire que ce sont sources qui y naissent & sourdent naturellement, bien qu'il ne soit pas mal à propos de croire que les neiges & les pluyes y peuuent aider en quelques saisons. Ces lacs sont si communs aux plus hauts sommets des montagnes, qu'à peine y a-il riuiere fameuse qui ne tire son origine de quelqu'vn d'iceux. Leur eaüe est fort nette & claire, & si engendre peu de poissons, encor si peu qu'il y en a, est fort menu à cause du froid qui y est continuellement: Combien qu'il y ait toutesfois quelques vns de ces lacs qui sont veritablement chauds, qui est vne autre merueille. Au bout de la vallée de Tarapaya proche de Potozi y a vn lac de forme ronde, tel qu'il semble auoir esté fait par compas, l'eaüe duquel est tres-chaude, combien que la terre en soit extremement froide. Ils ont accoustumé de s'y baigner pres du riuage, d'autant qu'vn peu auant l'on ne pourroit souffrir la chaleur. Au milieu de ce lac y a vn boüillon de plus de vingt pieds en quarré, qui est sa vraye source : & neantmoins quoy que ceste source en soit ainsi grande, iamais on ne le void croistre en aucune façon, & semble qu'il s'exhale de soy-mesme, ou qu'il ait quelque issue cachée & incogneüe. On ne le void non plus diminuer, qui est vne autre merueille, iaçoit

que l'on en ait tiré vn gros ruisseau courant pour faire moudre certains engins pour le metal, veu que pour la grande quantité de l'eaüe qui en sort, par raison il deuroit diminuer. Or laissant le Peru & passant à la neufue Espagne, les lacs qui s'y trouuent ne sont pas moins remarquables, specialement ce tant fameux de Mexique, auquel l'on trouue de deux sortes d'eaües, l'vne sallée & semblable à celle de la mer, & l'autre claire & douce à cause des riuieres qui y entrent. Au milieu de ce lac y a vn rocher fort plaisant & delicieux où il y a des baings d'eaüe chaude qui y sourdent, lesquels ils estiment beaucoup pour la santé. Il y a des iardins au milieu de ce lac, fondez & portez sur l'eaüe mesme où l'on void des parterres pleins de mille sortes d'herbes & de fleurs, & sont de telle façon qu'on ne les peut bien comprendre sinon en les voyant. La Cité de Mexique est fondée sur ce lac, encor que les Espagnols ayent remply de terre tout le lieu & assiette d'icelle, laissans seulement quelques courants d'eaüe, grands & petits qui entrent & tournoyent dans la ville pour voicturer ce qu'ils ont de besoin, comme bois, herbes, pierres, fruicts du pays, & toutes autres choses. Quand Cortes conquesta Mexique il fit faire des briguantins, & depuis luy sembla qu'il estoit plus seur de ne s'en seruir point. C'est pourquoy ils vsent des Canoës, dont y a grande abõdance. Il y a en ce lac beaucoup de poisson & de viuier, combien que ie n'y ay pas veu de poisson de prix, toutesfois ils disent que le

reuenu de ce lac vaut trois cens mille ducats. Il y a plusieurs autres lacs non loin de là, d'où l'on porte beaucoup de poisson à Mexique. La prouince de Mechouacan est ainsi appellée, pource que c'est vne prouince abondante en poisson. Il y a de tres-beaux & grands lacs, esquels y a beaucoup de poisson, & est ceste terre saine & fresche. Il y a plusieurs autres lacs, desquels il n'est pas possible faire mention, ny les sçauoir en particulier, seulement l'õ peut remarquer par ce qui en a esté discouru au liure precedent que souz la Torride il y a plus grande abondance de lacs qu'en autre partie du monde : & ainsi parce que nous auons dit cy dessus, & le peu que nous dirons des riuieres & fontaines, nous mettons fin à ceste matiere d'eaües.

CHAPITRE XVII.

De plusieurs & diuerses sources & fontaines.

IL y a és Indes comme és autres parties du monde grande diuersité de sources, fontaines & riuieres, & quelques vnes de proprietez estranges. En Guancauelica du Peru où sont les mines du vif argent il y a vne fontaine qui iette l'eaüe chaude, & en coulant son eaüe se conuertit en roche, de laquelle roche ou pierre, l'on edifie quasi toutes les maisons du bourg. Ceste pierre est molle, & aisée à coupper, car auec vn fer l'on la couppe,

& taille aussi facilement, comme si c'estoit du bois,& est legere & de durée. Si quelques hommes, ou animaux boyuent de ceste eaue, ils meurent, d'autant qu'elle se congelle dedans leur ventre, & s'y conuertit en pierre, pour ceste cause en sont morts quelques cheuaux. Cõme ceste eaue se va conuertissant en pierre, celle qui decoulle bouche le chemin au reste, tellement qu'elle est contrainte de changer son cours,& pour ceste raison elle court en diuers endroits, au pris que va croissant la roche. En la pointe ou Cap de saincte Helene, y a vne source ou fontaine de betum, qu'au Peru ils appellent Coppey. Ce doit estre vne chose semblable à ce que dit l'Escriture, de ce val sauuage où se trouuoient des puits de betum. Les mariniers se seruent de ceste fontaine, ou puits de Coppey, pour oindre & poisser leurs cordaes & appareils, pource qu'elle leur sert comme la poix & le bray en Espagne. Lors que ie nauigeois en la neufue Espagne, par la coste du Peru, le pilote me monstra l'Isle qu'ils appellent l'Isle des loups, où il y a vne autre fontaine ou puits de Coppey, ou betum, auec lequel mesmement ils breent les cordages. Il y a d'autres fontaines & sources de goultran, que le susdit pilote, homme excellent en sa vacation, me dit auoir veues, & qu'il luy estoit aduenu que nauigeant quelquesfois par ceste coste là, il s'estoit trouué si auant en la mer, qu'il auoit perdu la veue de terre, & neantmoins il auoit recogneu par l'odeur du Coppey, où il estoit, aussi certainement, comme s'il eust recogneu la

terre, telle eſt l'odeur qui ſort continuellemẽt de ceſte ſource. Aux baings, qu'ils appellent les baings de l'Ingua, y a vn canal d'vne eaue qui ſort toute chaude & bouillante, & ioignant icelle y en a vne autre dont l'eau eſt auſſi froide que neige. L'Ingua auoit accouſtumé de les moderer l'vne auec l'autre, & eſt vne choſe remarquable, qu'il y ait des ſources de qualitez ſi contraires, qui ſont & viennent ſi pres l'vne de l'autre. Il y a vn nombre infini d'autres ſources chaudes, ſpeciallemẽt en la prouince des Charcas, en l'eaue deſquelles l'on ne peut endurer & tenir la main l'eſpace d'vn *Aue Maria*, comme ie l'ay veu par gageure. En vne maitairie proche de Cuſco ſourd vne fontaine de ſel, qui ainſi comme elle va courant, ſe va conuertiſſant en ſel, qui eſt blanc, & bon à merueilles: que ſi elle eſtoit en autre contrée, ce ne ſeroit petite richeſſe, toutesfois ils en font peu d'eſtat, pour l'abondance du ſel qu'il y a là. Les eaues qui courent en Guayaquil, qui eſt au Peru, preſque ſoubs la ligne Equinoxialle, ſont tenues par ſalutaires, pour le mal Neapolitain, & autres ſemblables. A raiſon dequoy l'on y vient de pluſieurs lieux fort eſloignez pour y receuoir guariſon. Et diſent que la cauſe de cela eſt, pour ce qu'il y a en ceſte contrée grande abondance de racines, qu'on appelle ſalcepareille, la vertu & operatiõ de laquelle eſt ſi cogneue, & qu'elle communique ſa proprieté aux eaux où elle eſt miſe, de guarir ceſte maladie. Bilcanota eſt vne montagne, qui ſelon l'opinion du commun, eſt au plus haut lieu du Peru, le ſom-

met de laquelle eſt tout couuert de neige,& en quelques endroits, eſt noir comme charbon. Il ſort d'iceluy deux ſources en lieux tout contraires,qui deuiennent incontinent fort grands ruiſſeaux,& peu à peu grands fleuues, l'vn deſquels va à Collao dans ce grand lac Titicaca,& l'autre va aux Landes, & eſt celuy qu'ils appellent Yucay, qui ſe ioignant auec vn autre, ſort à la mer du Nort, ayant vn cours furieux & impetueux. Ceſte ſource quand elle ſort de la roche Bilcanota que i'ay dit, eſt de la meſme ſorte & couleur que l'eaue de Lexiue, ayant la couleur cendrée,& iettant vne fumée, comme de choſe bruſlée, laquelle court ainſi vn long temps, iuſques à ce que la multitude des eaux qui y entrent, luy eſteignent ce feu & fumée, qu'elle tire de ſon commencement. En la neufue Eſpagne i'ay veu vne ſource, comme d'ancre quelque peu bleue, vne autre au Peru de couleur rouge comme ſang, d'où ils l'appellent la riuiere rouge.

CHAPITRE XVIII.

Des Riuieres.



ENtre toutes les riuieres non ſeulement des Indes, mais auſſi de tout le mõde vniuerſel,le fleuue Maragnon, ou des Amazones, tient la principauté,duquel nous auons parlé au liure precedent. Les Eſpagnols l'ont pluſieurs fois nauigé,pretendans deſcouurir des terres, qui ſelõ le bruit commun, ſont fort riches, ſpecialement celles

qu'ils appellent de Dorado, & Paytiti. L'Adelentade Iean de Sallines, fit vne entrée memorable, encor qu'elle fut de peu d'effect. Il y a vn passage qu'ils appellent le Pongo, qui doit estre vn des plus dangereux pas de tout le monde: car la riuiere estant reserrée en cet endroit, & contrainte entre deux roches tres hautes en precipice, vient à tomber droictement du haut en bas, auec vne grande roideur, où l'eaue par la cheute qu'elle fait de si haut, fait vn tel bouillon, qu'il semble impossible de le passer sans se noyer. Neantmoins la hardiesse des hommes a bien osé entreprendre de passer ce passage, pour le desir de ce Dorado tant renommé. Ils se laisserent couler du haut en bas, poussez de la roideur & du courant du fleuue, se tenans bien aux Canoes ou barques, où ils estoient, & encor qu'elles fussent renuersées s'en dessus dessous en tombant, & eux & leurs Canoes s'enfonçassent en l'eaue; neantmoins par leur force & par leur industrie ils se remettoyent & retournoient tousiours en haut, & de ceste façon eschappa toute l'armee, excepté quelque peu qui se noyerent. Et ce qui est plus admirable, ils s'y comporterent si dextrement qu'ils ne perdirent pas mesme la munition & la poudre qu'ils portoient. Au retour, (pour ce que apres auoir enduré beaucoup de trauaux, & de dangers, ils furent contraints en fin de retourner par ce mesme lieu) ils monterent par l'vne de ces roches tres-hautes auec leurs poignards qu'ils fichoiét en la roche. Le Capitaine Pierre d'Orsua fit vne autre entrée par le mesme fleu-

ue,lequel eſtant mort ſur ce voyage, & les ſoldats ſ'eſtans mutinez,d'autres Capitaines pourſuyuirent l'entreprinſe, par le bras qui viẽt iuſques en la mer du Nort. Vn religieux de noſtre compagnie nous diſoit,qu'eſtant ſeculier,il ſe trouua quaſi en toute ceſte entreprinſe, & que les marées montoient bien pres de cent lieues à mont le fleuue, & que à l'endroit où il va ſe ietter dans la mer, qui eſt quaſi ſoubs la ligne, ou fort proche d'icelle, il a ſoixante & dix lieues d'emboucheure, choſe incroyable, & qui excede la largeur de la mer Mediterranée; encor qu'il y ait quelques autres, qui en leurs deſcriptions, ne luy donnent que vingt cinq ou trente lieues d'emboucheure. Apres ceſte riuiere, tient le ſecond lieu en l'vniuers la riuiere de Plata, ou d'argent, qui ſ'appelle autrement le Paraguey,laquelle court des montagnes du Peru, & ſe va perdre en la mer, en la hauteur de trente cinq degrez au Sud. Elle croiſt,comme ils diſent, en la meſme façon du Nil,mais beaucoup d'auantage ſans comparaiſon,& rend les champs qu'elle baigne comme vne mer, par l'eſpace de trois mois, apres retourne à ſon cours, où les nauires montent beaucoup de lieues à mont. Il y a pluſieurs autres fleuues, qui ne ſont pas toutesfois de telle grandeur, & neantmoins eſgallent, voire ſurpaſſent les plus grands de l'Europe, comme celuy de la Magdaleine proche de ſainte Marthe, la riuiere grande, & celuy d'Aluarado en la neufue Eſpagne, & vn nombre infini d'autres. Du coſté du Sud aux montagnes du Peru, les

fleuues communement ne ſont pas ſi grands, pour ce qu'ils ont peu d'eſpace de courir, & ne peuuent aſſembler tant d'eaux, mais ils ſont fort roides, à cauſe qu'ils tombent de la montagne, & ont des auallages & des crues ſubites: à raiſon dequoy ils ſont fort dangereux, & ont eſté cauſe que pluſieurs hommes y ſont morts. En temps de chaleur, ils croiſſent & ſe desbordent le plus. I'ay trauerſé vingt ſept riuieres en ceſte coſte, dont ie n'en ay pas paſſé vne ſeule à gué. Les Indiens vſent de mil artifices pour paſſer les riuieres. En quelques endroits ils ont vne longue corde qui trauerſe d'vn coſté à l'autre, & en icelle pend vn panier ou corbeille, dãs laquelle ſe met celuy qui veut paſſer, & alors ils le tirẽt du riuage auec vne autre corde, tellement qu'il paſſe dedans ceſte corbeille. En d'autres endroits l'Indien paſſe comme à cheual ſur vn boteau de paille, & derriere luy celuy qui veut paſſer, & vogant auec vn bout d'aix paſſe de ceſte façon. En d'autres endroits ils ont vn radeau de courges ou citrouilles, ſur leſquelles ils mettent les hommes ou hardes qu'ils doiuent paſſer, & les Indiens liez auec des cordes vont nageans, & tyrans apres eux ce radeau de citrouilles, comme des cheuaux tirent vn coche, ou caroſſe; d'autres vont derriere poulſans les citrouilles pour leur ayder. Paſſez qu'ils ſont, ils prennent ſur leurs eſpaulles, leur barque de citrouilles, & retournẽt à nage, ce qu'ils font en la riuiere de la Sainte, au Peru. Nous paſſaſmes celuy d'Aluarado en

la neufue Espaigne, sur vne table que les Indiens portoient sur leurs espaules, & quand ils perdoiēt terre, ils nageoiēt. Ces artifices & mil autres, dont ils se seruent pour passer ainsi les riuieres, certainemēt font auoir crainte en les regardant & contemplant, en ce qu'ils s'aident de moyens si debiles, & fragiles; Mais neantmoins ils sont fort asseuréz. Ils n'vsent point d'autres ponts, que de crins ou de paille. Il y a desia en quelques riuieres des ponts de pierre, bastis par la diligēce de quelques gouuerneurs, mais beaucoup moins qu'il ne seroit de besoin en vne terre, où tant d'hommes se noyent par faute d'iceux, & laquelle dōne tant de deniers, desquels non seulement l'Espagne, mais aussi d'autres royaumes estranges bastissent de superbes edifices. Les Indiens tirent & deriuent des fleuues qui courent des montaignes aux vallées & és plaines, plusieurs & grands ruisseaux, pour arrouser la terre, ce qu'ils ont accoustumé de faire d'vne telle industrie, qu'il n'y en a pas de meilleurs en Murcya, ny a Milan mesme, ce qui est aussi la plus grāde & totalle richesse des plaines du Peru, & de plusieurs autres parties des Indes.

CHAPITRE XIX.

De la qualité de la terre des Indes en general.

L'ON peut cognoiſtre la qualité de la terre des Indes, en la plus grand'part, (puis que c'eſt le dernier des trois Elemens deſquels nous auons propoſé de traitter en ce liure) par le diſcours que nous auons fait, au liure precedent, de la Zone Torride, veu que la plus grande partie des Indes ſe trouue ſituée en icelle. Mais pour ce faire entẽdre plus particulieremẽt, i'ay remarqué trois ſortes de terres, en ce que i'ay cheminé par ces regions, dont il y en a vne, qui eſt baſſe, vne autre tres-haute, & l'autre qui tient le milieu de ces deux extremitez. La terre baſſe eſt celle qui eſt en la coſte de la mer, dont il s'en trouue par toutes les Indes, & eſt ordinairement fort chaude, & humide, qui cauſe qu'elle n'eſt pas ſi ſaine, & qu'à preſent on la voit moins peuplée, combien que au temps paſſé, elle ait eſté bien peuplée d'Indiens, comme il appert, par les hiſtoires de la neufue Eſpaigne, & du Peru, & s'y conſeruoient & viuoient, entant que la region leur eſtoit naturelle, comme ceux qui y auoient eſté engendréz. Ils y viuoient de la peſche de la mer & des ſemences, qu'ils faiſoient, tirans des ruiſſeaux des riuieres deſquels ils ſe ſeruoyent faute de pluye, d'autãt qu'il y pleut fort peu, & en quelques endroits n'y pleut point du tout. Ceſte terre baſſe a beaucoup de lieux inhabita-

bles,tant à cauſe des ſablons,qui y ſont dangereux,car il s'y trouue des montaignes entieres de ces ſablons,qui à cauſe des mareſcages qui s'y font des eaues deſcendants des montagnes, leſquelles ne trouuans point d'yſſue en ces terres plates & baſſes les noyent du tout,& les rēdent inutiles.Et à la verité la plus grande partie de toute ceſte coſte de la mer,eſt de ceſte ſorte és Indes,principalement du coſté de la mer du Sud. L'habitation deſquelles coſtes eſt à preſent ſi diminuee & meſpriſee, que des trente parts du peuple,qui y habitoit,les vingt neuf y deffaillent,& à ſon opinion,que le reſte des Indiens finira auant peu de temps.Pluſieurs ſelon leurs diuerſes opinions attribuent cela à diuerſes cauſes,les vns au trop grād trauail, que l'on a donné à ces Indiens,les autres au changemēt & diuerſité des viandes & boire dont ils vſent, depuis qu'ils cōmuniquent auec les Eſpagnols; les autres au trop grand excés de boire , & autres vices qu'ils ont. Quant à moy ie croy que ce deſordre,eſt la plus grande cauſe de leur diminution , & n'eſt pas temps maintenant d'en diſcourir d'auantage.En ceſte terre baſſe,(que ie dy generallement eſtre mal ſaine & peu conuenable à l'habitation des hommes)il y a exception en quelques endroits qui ſont temperez & fertiles,comme en la plus grand'partie des plaines du Peru,où il y a des valons frais,& qui ſont fort fertiles.La plus grande partie de l'habitation de la coſte , entretient tout le commerce d'Eſpaigne par mer,duquel deſpend tout l'eſtat des Indes. En ceſte coſte il y a quelques villes

assez bien peuplees, comme Lyma & Truxillo, au Peru, Panama & Carthagene, en la terre ferme, & és Isles sainct Domingue, port-riche, & la Hauane, & plusieurs autres villes, qui sont moindres que celle cy, cōme est la vraye Croix, en la neufue Espaigne, Yça, Arycgua, & autres au Peru: & mesme, les ports sont communemēt habitez, combien que ce soit assez petitement. La seconde sorte de terre, est au contraire fort haute, & par consequent froyde & seche, comme toutes les montagnes le sont ordinairemēt. Ceste terre n'est point fertile ny plaisante, mais elle est fort saine, qui la rend peuplée & habitée. Il y a des pasturages, & en iceux beaucoup de bestial, ce qui sustante, en la plus grand' part, la vie humaine, & auec le bestial, ils suppleent le deffaut qu'ils ont de bleds & semences par leurs trocs, & eschanges. Mais ce qui rend encor d'auantage ces terres habitées, & quelques vnes fort peuplées, est la richesse des mines, qui se treuuent en icelles, pource que tout obeit à l'argent, & à l'or. A cause des mines il y a quelques habitations d'Espagnols & d'Indiens, qui se sont accreües, & augmentées, comme est Potosi, & Guancauelicqua au Peru, & Cacatecas en la neufue Espaigne. Il y a aussi par toutes ces montagnes, de grandes habitations d'Indiens qui auiourd'huy se maintiennent, voire veut-on dire qu'ils vont en augmētant, sinon que le trauail des mines en consume beaucoup, & quelques maladies generalles en ont mesme destruit vne grande partie, comme le cocolisté, en la neufue Espaigne. Toutesfois l'on ne s'apperçoit

perçoit point qu'ils diminuent beaucoup. En ceste extremité de terre haute, froide & seiche, il y a deux commoditez, que i'ay dictes des pasturages, & des mines, qui recompẽsent bien les autres deux qui sont és terres basses de la coste, à sçauoir le commerce de la mer, & la fertilité du vin, qui ne croist qu'en ces terres fort chaudes. Entre ces deux extresmes, y a la terre de moyenne hauteur, laquelle combien qu'elle soit en quelques endroits plus basse ou plus haute l'vne que l'autre, ce neantmoins elle n'approche ny de la chaleur de la coste, ny de l'intemperature des montagnes. En ceste sorte de terre il croist beaucoup de semẽces, de froment, d'orge, & de mays, lesquelles ne se trouuent aucunement és terres hautes, mais bien aux basses : il y a mesme abondance de pasturages, de bestial, de fruicts, & de forests assez verdoyantes. Ceste partie est la meilleure habitation des trois, pour la santé, & pour la recreation. C'est pourquoy aussi ce qui est le plus peuplé és Indes, est de ceste qualité, ce que i'ay remarqué fort curieusement en plusieurs chemins & voyages que i'ay faits, & ay trouué pour vray, ce que les prouinces & parties mieux peuplees d'Indiens, sont en ceste situation. Que l'on regarde de pres en la neufue Espagne (qui est sans doute la meilleure prouince que le Soleil enuironne) par quelque endroit de la coste que l'on y entre, l'on y va tousiours montant, & encor qu'apres auoir monté beaucoup, l'on commence à descendre, toutesfois c'est fort peu, & tousiours la terre y de-

meure beaucoup plus haute que celle de la co-ſte. Tout le terroir de Mexique eſt de ceſte nature & ſituation, & ce qui eſt es enuirons du Vulcan, qui eſt la meilleure terre des Indes, comme auſſi le ſont au Peru, Arequipa, Guamangua, & Cuſco, combien que ce ſoit l'vn plus que l'autre. Mais en fin tout y eſt terre haute, encor que l'on y deſcende à des vallees profondes, & que l'on monte de hautes montagnes, ils en diſent autant de Quito, Saincte Foy, & du meilleur du nouueau Royaume. Pour reſolution, ie croy que la ſageſſe & prouidence du Createur, a pourueu en cecy, & voulu pour le mieux, & que la plus grand' part de ceſte terre des Indes fuſt haute & eſleuée, afin qu'elle fuſt d'vne meilleure temperature. car eſtant baſſe, elle euſt eſté fort chaude ſoubs la Zone Torride, principalement eſtant diſtante & eſloignée de la mer. Auſſi toute la terre que i'ay veuë és Indes, eſt auoiſinée de montagnes d'vn coſté, ou de l'autre, & quelquefois de toutes parts. Tellement que i'ay pluſieurs fois dit par delà, que ie deſirois me voir en vn endroit, d'où l'horiſon ſe formaſt & finiſt par le Ciel, & vne terre eſtendue & vnie, comme l'on voit en Eſpagne en mille campagnes: toutesfois ie n'ay point de ſouuenance d'auoir iamais veu telles veues aux Indes, fuſt aux Iſles, ou en la terre ferme, encor que i'y aye cheminé plus de ſept cens lieues en longueur. Mais comme i'ay dit, le voiſinage des montagnes eſt fort à propos en ceſte region, pour temperer la chaleur du Soleil. Par ainſi tout le plus habité des Indes, eſt

de la façon que i'ay dit, & generalement toute ceste terre est abondante en herbages, pasturages, & forests, au contraire de ce que Aristote & les anciens ont pensé. De sorte que quãd l'on va de l'Europe aux Indes, l'on s'esmerueille de voir la terre belle, si verdoyante & pleine de friscades; Neantmoins ceste regle a quelques exceptions, & principalement en la terre du Peru, qui est d'vn naturel estrange, entre toutes les autres, de laquelle nous dirons maintenant.

CHAPITRE XX.

Des proprietez de la terre du Peru.


NOus entendõs par le Peru, non point toute ceste grande partie du monde, qu'ils appellent l'Amerique, puis que en icelle est comprins le Bresil, le Royaume de Chillé, & celuy de Grenade, & toutesfois aucun d'iceux Royaumes, n'est le Peru, mais tant seulement ceste partie qui gist au costé du Sud, commençant au Royaume de Quitto, qui est soubs la ligne & qui va courant en longueur iusques au Royaume de Chillé, lequel est hors les Tropiques, qui seroyent six cens lieues en longueur, & en largeur ne contient point d'auantage que ce que comprennent les Indes, ou montagnes, qui sont comme cinquante lieues communes, encor que en quelques endroits, comme à Chachapoyas, il y ait d'auantage. Ceste partie du monde que l'on appelle Peru, est fort remarquable, & con-

tient en ſoy des proprietez fort eſtranges, qui font qu'elle ſert d'exception à la regle generale des Indes. La premiere eſt qu'en toute ſa coſte il ne ſoufle continuellement qu'vn ſeul vent, qui eſt le Sud & Suroeſt, contraire à celuy qui a accouſtumé de courir ſoubs la Torride. La ſeconde eſt, qu'eſtant ce vent de ſa nature le plus violent, tempeſtueux & maladif de tous, neantmoins il eſt en ceſte region merueilleuſement gracieux, ſain, & aggreable, de telle façon que l'on luy doit attribuer l'habitation de ceſte coſte, laquelle ſans doute ſeroit inhabitable & ennuyeuſe, à cauſe de ſa chaleur, ſi par ſon ſoufflement elle n'eſtoit addoucie. La troiſieſme eſt que iamais il ne pleut, tonne, neige, ny greſle en toute ceſte coſte, qui eſt vne choſe digne d'admiration. Quartement à peu de diſtance de la coſte il pleut & neige terriblement. Quintement il y a deux chaines de montaignes, qui courent l'vne comme l'autre, & en vne meſme hauteur du Pole, neantmoins en l'vne y a de tres-grandes foreſts, & y pleut la plus part de l'année, eſtant fort chaude. L'autre tout au contraire eſt toute nuë & deſcouuerte, & fort froide, de ſorte que l'Hyuer & l'Eſté ſont departis en ces deux montagnes, & les pluyes & la ſerenité meſme. Or afin d'entendre mieux cecy, l'on doit conſiderer que le Peru eſt diuiſé comme en trois parties, longues & eſtroittes, qu'ils appellent Lanos, Sierras, & Andes. Les Lanos, ſont la coſte de la mer, la Sierra, ſont toutes montagnes, & quelques vallees, & les Andez, ſont

montagnes aſpres & rudes. Les Lanos, ou coſte de la mer, ont quelque dix lieues de large, en quelques endroits moins, & en autres quelque peu d'auantage. La Sierra contient comme vingt lieues en large, & les Andez autant, tantoſt plus, tantoſt moins. Ils courent en leur longueur Nort & Sud, & en leur largeur, d'Orient au Ponant. C'eſt donc choſe merueilleuſe, qu'en ſi peu de diſtance, comme ſont cinquante lieues, eſgallement eſloignees de la ligne & Pole, y ait vne ſi grande diuerſité, qu'en vn lieu il y pleuue preſque touſiours, & en l'autre il n'y pleuue quaſi iamais. Il ne pleut iamais en ceſte coſte ou Lanos, encor qu'il y tombe quelquesfois vne eaue menue, qu'ils appellent Guarua, & en Caſtille Mollina, laquelle quelquesfois ſ'eſpaiſſit en certaines gouttes d'eaue qui tombe, toutesfois ce n'eſt point choſe ennuyeuſe, ny telle, qu'il ſoit beſoing de ſe couurir pour cela. Les couuertures y ſont de nates auec vn peu de terre par deſſus, & leur eſt choſe ſuffiſante. Aux Andez preſque durant toute l'année il y pleut, combien qu'il y ait en vn temps plus de ſerenité qu'en l'autre. En la Sierra, qui giſt au milieu des deux extremes, il pleut au meſme temps qu'en Eſpagne, qui eſt depuis Septembre iuſques en Auril, mais en l'autre ſaiſon, le temps y eſt plus ſerain, qui eſt quand le Soleil en eſt plus eſloigné, & le contraire quand il en eſt plus proche, dequoy nous auons aſſez amplement traité au liure precedent. Ce qu'ils appellent Andez, & ce qu'ils appellent Sierra, ſont deux

chaines de montagnes tres-hautes, qui doiuent courir plus de mil lieues à veue l'vne de l'autre, & presque esgalement. Il y a vn nombre infini de vicugnes, qui naissent & s'engendrent aux Sierres, qui sont proprement comme chieures sauuages, fort vistes & fort agiles. Il y a mesmes de ces animaux, qu'ils appellent Guanacos & Paços, qui sont des moutons, qu'on peut aussi bien dire les Asnes de ce pays, dequoy il sera traitté en son lieu: & aux Andes se trouuent des guenons & des singes fort gentils & plaisants, & des Perroquets en grande quantité. L'on y trouue aussi l'herbe, ou arbre qu'ils appellent Coca, qui est tant estimé des Indiens, & la traite qu'on en fait y vaut beaucoup d'argent. Celle qu'ils appellent Sierre, fait des vallees és endroits ou elle s'ouure, qui sont les meilleures habitations du Peru, comme est la vallée de Xauxa, & d'Andaguaylas, & de Yucay. En ces vallées il croist du froument, du mays, & d'autres sortes de fruicts, toutesfois és vnes moins qu'aux autres. Plus outre que la cité de Cusco (qui estoit anciennement la cour des Seigneurs de ces Royaumes) les deux chaines de montagnes que i'ay dictes se retirent & s'esloignent d'auantage les vnes des autres, & laissent au milieu vne plaine & large campagne, qu'ils appellent la prouince de Collao, où il y a grand nombre de riuieres, & beaucoup d'herbages & pasturages fertiles, & là est aussi le grand lac de Titicaca: mais encor que ce soit terre plaine, & à la mesme hauteur & intemperature que la Sierre, &

qu'il n'y ait non plus d'arbres ny de forests, toutefois le defaut qu'ils ont du pain y est recompensé par les racines qu'ils sement, lesquelles ils appellent Papas, & croissent dedans la terre. Ceste racine est le manger des Indiens. car les sechans & nettoyans ils en font ce qu'ils appellent Chugno, qui est le pain & nourriture de ces prouinces. Il y a mesme d'autres racines & petites herbes qu'ils mangent. C'est vne terre saine, & la plus peuplée des Indes & la plus riche, pour l'abondance des bestiaux qui s'y nourrissent, tant de l'espece mesme de ceux qui sont en Europe, comme brebis, vaches & cheures, que de celles du pays qu'ils appellét Guanacos & Pacos, & y a des perdrix assez abondamment. Apres la prouince de Collao vient celle de Charcas, où il y a des vallées chaudes de grande fertilité & des roches tres aspres, lesquelles sont fort riches de mines, tellement qu'en nul endroit du monde il n'y en a point de meilleures ny de plus belles.

Chapitre XXI.

Des causes qu'ils donnent pourquoy il ne pleut aux lanos ou coste de la mer.

D'Avtant que c'est chose rare & extraordinaire qu'il y ait quelque terre où il ne pleuue iamais, ny tonne; les hommes desirent naturellement sçauoir la cause de telle nouueauté. La raison que donnent quelques vns qui ont recherché & consideré cecy de pres, est qu'il ne

s'esleue en ceste coste des vapeurs assez grosses & suffisantes pour engendrer la pluye faute de matiere : mais qu'il y a seulement des vapeurs petites & legeres, qui ne peuuent engendrer autre chose que les broüillars & rosées : comme nous voyons en Europe qu'il y a bien souuent au matin des vapeurs qui s'esleuent, lesquelles ne se conuertissent pas en pluyes: mais seulement en brouillars. Ce qui prouient de la matiere qui n'est point assez grosse & suffisante pour se tourner en pluye. Et disent que la cause pourquoy cela, qui n'aduient qu'aucunesfois en Europe, arriue continuellement en la coste du Peru, est pour ce que ceste region est tres seche & ne réd point de grosses vapeurs. On recognoist sa secheresse par le grand nombre de sablons qui y sont, & par ce que l'on n'y troue ny puits ny fontaines, sinon en vne tres-grāde profondité de quinze stades, (qui est la hauteur d'vn homme ou plus) & encor est-ce pres des riuieres, l'eaue desquelles penetrant la terre, est cause que l'on y peut faire des puits. Tellement que l'on a veu par experience que le cours des riuieres estant destourné, les puits se sont taris iusques à ce qu'elles fussent retournées en leurs cours ordinaires, & donnent ceste raison pour cause materielle de cest effect: mais pour la cause efficiente ils en ont vne autre qui n'est pas moins considerable, qui est que la hauteur excessiue de la Sierre, qui court par toute la coste, porte abry à ces lanos, de sorte qu'elle empesche qu'aucun vent n'y souffle du costé de la terre, si ce n'est si haut qu'il

ſoit par deſſus les croupes de ces montagnes, au moyen dequoy il n'y court qu'vn ſeul vent qui eſt celuy de la mer, lequel ne trouuãt point de contraire, ne preſſe n'y exprime point les vapeurs qui s'eſleuent pour en engendrer la pluye, de maniere que l'abry de la Sierre empeſche que les vapeurs ne s'eſpaiſſiſſent, & fait qu'elles ſe conuertiſſent toutes en bruines. Il y a quelques experiences qui ſe rapportent à ce diſcours, d'autant qu'il pleut en quelques collines de la coſte qui ont le moins d'abry, comme ſont les roches d'Atico & d'Arequipa: meſmes qu'il y a pleu en quelques années q̃ les Norts ou Briſes y ſouffloient, voire pendant tout le tẽps qu'ils durerent, comme il arriua en ſoixante & dixhuict aux lanos de Trugillo, où il pleut abondamment; ce qu'ils n'auoient point veu pluſieurs ſiecles auparauant. D'auãtage il pleut en la meſme coſte és lieux où les Briſes ou Norts ſont ordinaires, comme en Guayaquil, & és lieux où la terre ſe hauſſe beaucoup & ſe deſtourne de l'ombrage & abry des montagnes, comme en ceux qui ſont plus outre que Ariqua. Quelques vns en diſcourent de ceſte façon, mais que chacun en penſe ce qu'il voudra: c'eſt vne choſe certaine que deſcendant de la Sierre en ces lanos l'on a accouſtumé de voir comme deux Ciels, l'vn clair & ſerain par le haut, & l'autre obſcur, & comme vn voile gris tendu au deſſoubs, qui couure toute la coſte; mais encor qu'il n'y pleuue pas, ceſte bruine y eſt merueilleuſement profitable pour produire de l'herbe, & pour eſleuer & nourrir les

ſemences : car encor qu'ils ayent l'eaue au pied tant qu'ils veulent qu'ils tirent des eſtangs ou lacs, toutesfois ceſte humidité du Ciel a vne telle vertu, que ceſſant de tomber ſur la terre elle cauſe vne grande incommodité & diminution aux grains & ſemences. Et ce qui eſt plus digne d'admiration, les ſablons ſecs & ſteriles par ceſte roſée ou bruine ſe reueſtent d'herbes & de fleurs, qui eſt vne choſe plaiſante & agreable à voir & de grande vtilité pour les paſturages du beſtial, comme l'on void en la móntagne, qu'ils appellent de ſablón, proche de la Cité des Roys.

CHAPITRE XXII.

De la proprieté de la neufue Eſpagne, des Iſles & des autres terres.

LA neufue Eſpagne ſurpaſſe les autres prouinces en paſturages, qui cauſe qu'il y a vn nombre infiny de troupes de cheuaux, vaches, brebis & autres beſtiaux. Elle eſt fort abondante en fruicts, & en toute ſorte de grain; en ſomme c'eſt la terre la mieux pourueue, & la plus accomplie qui ſoit és Indes. Toutesfois le Peru la ſurpaſſe en vne choſe, qui eſt au vin, pource qu'il y en croiſt abondamment, & de bon, & de iour en iour les vignes y vont multipliant & augmentant, leſquelles croiſſent aux vallées fort chaudes où il y a arrouſement d'eaues. Et combien qu'il y ait des vignes en la neufue Eſpagne, toutesfois le raiſin n'y vient point en ſa

maturité propre & conuenable pour en faire du vin. La cause est pource qu'il pleut par delà en Iuillet & Aoust, qui est quand le raisin meurit: c'est pourquoy il ne paruient à sa maturité. Que si par curiosité l'on vouloit prendre la peine d'en faire du vin, il seroit comme celuy du Geneuois & de Lombardie, qui est fort petit & fort aspre, ayant vn goust comme de verdjus. Les Isles qu'ils appellent de Barlouente, qui sont l'Espagnolle, Cube, Port-riche, & autres en ces enuirons sont ornées de beaucoup de verdure, & pasturages, & sont abondantes en bestial, sçauoir est de vaches & de porcs qui y sont deuenus sauuages. La richesse de ces Isles sont, les engins de sucre, & les cuirs. Il y a beaucoup de casse, fistulle, & de gingembre. Et est chose incroyable de voir le grand nombre de ces marchandises, que l'on enleue en vne flotte, n'estant quasi pas vray semblable, qu'en toute l'Europe on en peust tant gaster. Ils en enleuēt mesme du bois de qualité & de couleur excellente, cōme l'Ebene & autres qui seruent aux edifices & menuyserie. Il en y a beaucoup qu'ils appellent, *lignum sanctum*, ou Guayac propre pour guarir la verolle. Toutes ces Isles & celles qui sont en ces enuirons qui sont en tres-grand nombre, ont vn tres-beau & tres-plaisant regard, pource que durant toute l'année elles sōt reuestues d'herbes & d'arbres, tellement qu'ils ne peuuent discerner, quand il est Autonne, ou Esté, pour la continuelle humidité qui y est iointe auec la chaleur de la Torride. & combien que ceste terre soit de tres-grande

eſtenduë, il y a neantmoins peu d'habitations, d'autant que d'elle meſme elle engendre de grands Arcabutos, qu'ils appellent, qui ſont des bois, ou taillis fort eſpais, & qu'il y a beaucoup de mareſcages & bourbiers és plaines. Ils donnent vne autre raiſon notable, de ce qu'elles ſont peu habitées, qui eſt d'autant qu'il y eſt reſté fort peu d'Indiens naturels, par l'inconſideration & deſordre des premiers conqueſteurs & peupleurs; parquoy ils ſe ſeruent la plus grãd part de Negres, mais ils couſtent cher, à cauſe qu'ils ſont fort propres à cultiuer la terre. Il ne croiſt ny pain, ny vin en ces Iſles, pource que la trop grande fertilité & vice de la terre, ne les laiſſe grener, mais elle iette le tout en herbe fort inegallement. Il n'y a nõ plus d'oliuiers, au moins ils ne portent point d'oliues, mais beaucoup de fueilles vertes & plaiſantes à la veüe, qui toutesfois n'apportẽt aucun fruict. Le pain dont ils vſent eſt de la Cacaue, de laquelle nous dirõs en ſon lieu. Il y a de l'or és riuieres de ces Iſles; que quelques vns tirẽt, mais c'eſt en petite quãtité, par faute de naturels, qui l'approffitẽt. I'ay eſté peu moins d'vn an en ces Iſles, & à ce qui m'a eſté racõté de la terre ferme des Indes, où ie n'ay point eſté, comme la Floride, Nicaragua, Guatimalla, & autres, i'ay entendu & apprins, qu'elle eſt preſque de ceſte qualité, que i'ay ditte. Toutefois ie ne mets les choſes plus particulieres de nature, qui ſont en ces prouinces de terre ferme, pour n'en auoir parfaite cognoiſſance. La terre qui plus reſſemble à l'Eſpaigne, & aux regions dc l'Europe, en toutes les

Indes Occidentales, eſt le royaume de Chillé, qui eſt hors de la regle generalle de ces autres regions, d'autant qu'il eſt ſitué hors la Torride & le Tropique de Capricorne. Ceſte terre de ſoy eſt freſche & fertile, & produit de toutes les eſpeces de fruicts qui ſont en Eſpagne, & rapporte auſſi grande abondance de pain & de vin, comme meſme elle abonde en paſturages & beſtial. Le Ciel y eſt ſain & ſerein, entre le chaud & le froid. L'hyuer & l'Eſté y eſt parfaitement, & s'y trouue grande quantité d'or, qui eſt tres-fin. Neantmoins ceſte terre eſt pauure & peu peuplée, pour la guerre continuelle, que les Auracanos, & leurs alliez y font, d'autant que ce ſont des Indiens robuſtes, & amis de leur liberté.

Chapitre XXIII.

De la terre incongneue, & de la diuerſité d'vn iour entier, qui eſt entre les Orientaux & Occidentaux.

IL y a de grandes coniectures, qu'en la Zone Temperée, qui eſt au Pole Antartique, il y ait des terres grandes & fertiles, mais iuſques auiourd'huy elles ne ſont deſcouuertes, & ne congnoit-on d'autre terre en ceſte Zone, que celle de Chillé & quelque partie de la terre, qui court d'Ethiopie au Cap de bonne Eſperance, comme il a eſté dit au premier liure. On ſçait auſſi peu, s'il y a habitation aux deux autres Zones des Poles, &

ſi la terre continue & paruient iuſques à celle du coſté de l'Antarctique ou Sud. L'on ne congnoit pas meſme la terre qui giſt paſſé le deſtroit de Magellan, d'autant que la plus grande hauteur que l'on a cogneue d'icelle eſt de cinquante ſix degréz, ainſi qu'il eſt dit cy-deuant, & du coſté du pole Articque, ou Nort, n'en ſçait on non plus iuſques où va la terre, qui court paſſé le Cap de Mendoçin & les Calliphornes, ny les bornes & fin de la Floride; & iuſques où elle peut s'eſtendre vers l'Occident. Il y a peu de temps que l'on a deſcouuert vne nouuelle terre, qu'ils appellent le nouueau Mexicque, où ils diſent, qu'il y a beaucoup de peuples qui parlent la langue des Mexicquains. Les Philippines & les Iſles ſuyuantes, comme racontent aucũs qui le ſçauent par experience, courent plus de neuf cents lieuës : mais de traitter de la Chine, Cochinchine, & Syam, & autres regions qui ſont de l'Inde Orientale, ce ſeroit contre mon intention, qui eſt ſeulement de traitter des Occidentales; L'on ne cognoit pas meſme la plus grand'part de l'Amerique qui giſt entre le Peru & le Breſil, combien que de toutes parts l'on en cognoiſſe les bornes. Surquoy il y a diuerſes opinions des vns & des autres, qui diſent, que tout eſt vne terre noyee, pleine de lacs & de lieux aquatiques. D'autres afferment qu'il y a de grands & fleuriſſans royaumes, s'imaginans que là ſont le Paytiti, le Dorado, & les Cæſars, où ils diſent qu'il y a des choſes merueilleuſes. I'ay ouy dire à vn de noſtre compagnie, homme digne de foy, qu'il y auoit veu de grandes habi-

tations,& des chemins autant rompus & battus comme sont ceux de Salamanque à Vailladollit,ce qu'il veid alors que Pierre d'Orsua,& depuis luy ceux qui luy succederent firēt l'entrée & descouuerte, par la grande riuiere des Amazones, lesquels croyans que le Dorado, qu'ils cherchoient estoit plus auant,ne se soucierent de peupler là,& apres demeurerēt sans le Dorado qu'ils ne trouuerent point, & sans ceste grande prouince qu'ils laisserent. De vray c'est chose iusques auiourd'huy cachée, que l'habitation de l'Amerique, excepté les extremitez,qui sont le Peru,le Bresil,& l'endroit où la terre commence à s'estressir, qui est en la riuiere d'argent,puis Tucuman,qui fait le tour à Chillé,& aux Charcas. Il y a fort peu de temps que nous auons entendu,par lettre des nostres qui cheminent en saincte Croix de la Sierre, que l'on va descouurant de grandes prouinces & habitations,qui tombent en ceste partie,qui est entre le Bresil & le Peru. Le temps les descouurira, car comme la diligence & hardiesse des hommes,est auiourd'huy grande à vouloir circuir le monde d'vne part & d'autre, nous pouuons croire,que tout ainsi que l'on a descouuert tout ce qui est cogneu iusques à present, l'on pourra de mesme descouurir ce qui reste,afin que le S. Euangile soit annoncé à l'vniuersel monde,puisque desia les deux Courōnes de Portugal,& de Castille, se sont rencontrées par l'Orient & par le Ponent, iusques à ioindre leurs descouuertures ensemble,qui est à la verité vne chose remarquable, que les vns

ſoient paruenus iuſques en la Chine, & Iappon par l'Orient, & les autres aux Philippines qui ſont voyſines & preſque contigues à la Chine, par l'Occident. Car de l'Iſle de Luſſon, qui eſt la principalle des Philippines, où eſt la cité de Mammille, iuſques à Macã, qui eſt l'Iſle de Cauton, il n'y a que quatre vingts ou cent lieües de mer entre deux, & trouue choſe merueilleuſe, qu'encore qu'il y ait ſi peu de diſtance de l'vn à l'autre, il y a neantmoins, ſelon leur conte, vn iour entier de difference entre eux, de ſorte qu'il eſt Dimẽche à Macan, lors que à Mãmille il eſt Samedy, & ainſi du reſte. Ceux de Macan & la Chine ont vn iour aduançé, & ceux des Philippines en ont vn retardé. Il aduint au Pere Allonſe Sanchés, duquel il eſt fait mention cy-deuant, que partant des Philippines il arriua à Macan, le deuxieſme iour de May ſelon ſon cõte, & voulant dire l'office de ſainct Athanaſe, trouua qu'ils celebroiẽt la feſte de l'Inuention Saincte Croix, par ce qu'ils cõtoient là le troiſieſme de May. Il luy en aduint tout autant, en vn autre voyage qu'il fit par delà. Quelques vns ont trouué ceſte variation & diuerſité eſtrãge, & leur ſemble, que cela procede de la faute des vns, ou des autres, ce qui n'eſt pas toutesfois, mais eſt vn conte vray & bien obſerué: car ſuyuant la difference des chemins par où ont eſté les vns & les autres, il faut neceſſairement dire, que quand l'on ſe rencontre on doit auoir vn iour de difference. La raiſon eſt pource que nauigeant d'Occident à l'Orient, l'on va touſiours gaignant le iour, & trouue l'on pluſtoſt le

leuer

leuer du Soleil, & au contraire ceux qui nauigent d'Orient au Ponent vont tousiours perdant le iour & s'en retirent arriere, pource que le Soleil de plus en plus leur va leuant plus tard, & comme plus ils vont approchant du Leuant ou du Ponant, plus ils ont le iour tost ou tard. Au Peru qui est Occidental, au respect de l'Espagne, l'on y demeure de plus de six heures arriere: de façon que quand il est midy en Espagne, il est aube ou poinct du iour au Peru; & quand l'aube du iour est par deça, la mi-nuict se trouue estre par delà. I'ay fait preuue certaine de cela par la computation des eclipses du Soleil & de la Lune. Maintenant donc que les Portugais ont fait leur nauigation d'Occident à l'Orient, & les Castillans d'Orient en Occident quand ils se sont venus à ioindre & rencontrer, qui a esté aux Philippines & Macan, les vns ont gagné douze heures d'aduance, & les autres en ont perdu tout autant. Par ainsi en vn mesme poinct & en vn mesme temps ils trouuét la difference de vingt heures, qui est vn iour entier. Au moyen dequoy necessairement les vns sont au troisiesme de May quand les autres content le deuxiesme: & quand les vns ieusnent le Samedy Sainct, les autres mangent de la chair pour le iour de la Resurrection. Que si nous voulons feindre qu'ils passassent plus outre, tournoyans encor vne autre fois le monde, & qu'ils vsassent du mesme conte, quand ils retourneroient à se ioindre ils se trouueroient aussi bien par leur mesme conte en deux iours de difference. Car

comme i'ay dit, ceux qui vont au leuer du Soleil vont contant le iour plustost, comme le Soleil leur va leuant plustost, & ceux qui vont au couchant au contraire vont contant le iour plus tard, d'autant qu'il leur va sortant plus tard. Finalement la diuersité des midis fait le diuers conte des iours. Et d'autãt que ceux qui vont nauigeants du Leuant au Ponent, vont changeants leurs midis sans le sentir, & tousiours neantmoins poursuiuent le mesme conte où ils se trouuent quand ils partent, il est necessaire qu'acheuants le circuit du monde ils trouuent faute à leur conte d'vn iour entier.

CHAPITRE XXIIII.

Des Volcans ou bouches de feu.



COMBIEN que l'on trouue en d'autres endroits des bouches de feu, comme le mont Ætna & Vvesuuio, qu'auiourd'huy ils appellẽt le mont de Soma, neantmoins c'est chose remarquable que ce qui se trouue és Indes. Ordinairement ces Volcans sont rochers ou pics de montagnes tres-hautes qui s'esleuent par dessus les sommets de toutes les autres montagnes. Ils ont en leurs sommitez vne planure, & au milieu vne fosse ou grande bouche qui descẽd iusques au profõd ou pied d'icelle, qui est chose espouuentable à voir. De ces bouches il sort de la fumée, & quelques fois du feu. Il y en a quelques vns qui iettent bien peu de fumée, & presque n'ont aucune forme de Volcans, cõme est celuy

d'Arequipa, qui eſt d'vne hauteur demeſurée, & preſque du tout de ſable qui ne ſe peut monter en moins de deux iours, neantmoins on n'y a trouué aucune apparence de feu, mais ſeulemēt les veſtiges de quelques ſacrifices que faiſoient là les Indiens lors qu'ils eſtoiēt Gētils. Et quelque peu de fumée qu'il iette quelques fois. Le Volcan de Mexique, qui eſt proche du bourg des Anges, eſt auſſi d'vne hauteur admirable où l'on monte trente lieües en tournoyant. De ce Volcan ſort, non pas continuellement, mais de fois à autre & preſque chaſque iour, vne groſſe exhalation & tourbillon de fumée qui ſort droit en haut comme vn trait d'arbaleſtre, qui par apres ſe fait ſemblable à vn tres-grand plumage iuſques à ce qu'il ceſſe du tout, & auſſi toſt ſe reſoult en vne nuée noire & obſcure. Plus communément elle ſort au matin apres le leuer du Soleil, & au ſoir quād il ſe couche, encor que i'en aye veu ſortir en autres heures. Il ſort auſſi quelquesfois apres ceſte fumée beaucoup de cendres. De feu l'on n'en a encor veu ſortir iuſques à preſent, toutefois l'on a crainte qu'il ne ſorte & bruſle la terre qui eſt à l'ētour, laquelle eſt la meilleure de tout le Royaume. Et tient-on pour certain qu'il y a quelque correſpondāce entre ce Volcan & la Sierre de Tlaxcala, qui en eſt aſſez proche, qui cauſe les tonnerres & eſclairs ſi grands que l'on void & oit ordinairement en ces parties. Quelques Eſpagnols ont mōté en ce Volcan, leſquels ont rapporté de la mine ou terre de ſoulfre pour faire de la poudre. Cortez raconte la diligēce qu'il a

faite pour descouurir ce qu'il y auoit en ce Volcan. Les Volcãs de Guatimalla sont plus renõmez tant pour leur grãdeur & hauteur, que les na igeans en la mer du Sud descouurẽt de fort loin, que pour l'espouuentemẽt & violẽce des feux qu'ils iettent de soy. Il arriua au 23. de Decembre de l'an passé 1586. que toute la Cité de Guatimalla presque tomba d'vn tremblement de terre, où demeurerent mesme quelques personnes. Il y auoit desia six mois que de iour & de nuict le Volcã ne cessoit de ietter par le haut & cõme vomir vn fleuue de feu, la matiere duquel tombante aux costez du Volcan, se conuertissoit en cendre comme terre bruslée (chose qui surpasse le iugement humain d'entendre comme il peut tirer de son cẽtre tant de matiere qu'il iettoit hors de soy durant ces six mois: pource qu'il n'auoit accoustumé de ietter que de la fumée & nõ pas tousiours, mais quelques fois de petites flammesches. Cela me fut escrit estant en Mexique par vn Secretaire de l'Audience de Guatimalla, hõme digne de foy, voire n'auoit pas encor alors cessé ce Volcan de ietter ces feux que ie dy. Ces ans passez me trouuant en Quitto en la Cité des Roys, le Volcan qu'ils ont proche iettoit tant de cendre, qu'en beaucoup de lieux en circuit il pleut tant de cendre qu'elle obscurcissoit la lueur du iour & en tomba telle abondance en Quitto, qu'il n'estoit possible de cheminer par les rues. L'on a veu d'autres Volcans qui ne iettent ny flamme ny fumée, ny cendre mesme, mais l'on les void brusler au fonds d'vne viue flãme sans s'amor-

tir: de telle façon estoit celuy qu'en nostre tẽps vn prestre cupide & auaricieux se persuada que ce qu'il voyoit bruslant estoient masses d'or, iugeãt en soy-mesme que ce ne pouuoit estre autre metal ny matiere, chose qui depuis tãt d'années ardoit sans se cõsommer, & estant en ceste persuasiõ il fit de certaines chaudieres & chaines, auec ne sçay quel instrument pour cueillir & retirer l'or de ce puits ou Volcã: mais le feu se moqua de luy, pource que la chaine de fer & la chaudiere n'approchoiẽt pas plustost du feu qu'aussi tost elles ne se deffissent & fussent coupées cõme si c'eust esté des estoupes. Ce neantmoins on me dist que ce personnage s'obstinoit tousiours, & alloit recherchant d'autres inuentiõs pour tirer & puiser cest or qu'il imaginoit.

CHAPITRE XXV.

Quelle est la cause pourquoy le feu & la fumée durent si long temps en ces Volcans.

IL n'est ja besoin de faire mention des autres Volcans, puisque par les dessusdits l'on peut entendre ce qui en est, toutefois c'est chose digne de rechercher quelle est la cause qui fait durer le feu & la fumée en ces Volcans: pource qu'il semble que ce soit chose prodigieuse, voire qui excede le cours naturel de ietter de leur estomac tant de flammes comme ils en vomissent. D'où procede ceste matiere qui la leur donne, ou comme est elle engendrée là dedãs? Quelques vns ont eu opinion que ces Volcans võt cõsommans la matiere interieure qu'ils ont de leur nature, &

croyent pour ceste cause que naturellemẽt ils prendront fin quãd ils aurõt cõsommé le bois, par maniere de dire, qu'ils ont en eux. Suiuant ceste opinion l'on void auiourdhuy quelques montagnes, ou rochers d'où l'on tire de la pierre bruslée, qui est fort legere mais fort dure, & est excellẽte à faire edifices & bastimens, comme celle que l'on apporte en Mexicque pour bastir. Et en effet il y a des apparẽces à ce qu'on dit que ces montagnes ou rochers, ont eu autresfois vn feu naturel, qui s'est esteint apres la matiere consommée. Et par ainsi ces pierres sont demeurées bruslées & penetrées du feu, comme on les voit. Quant est de moy ie ne veux pas contredire, qu'il n'y ait eu autresfois du feu, ou qu'en ces lieux, au temps passé il n'y ait eu des Volcans. Mais ce m'est chose difficile à croire, qu'il en soit ainsi de tous les Volcans, veu que la matiere qu'ils mettent hors est quasi infinie, & qu'elle ne pourroit plus estant amassée ensemble, estre comprinse dans ceste concauité mesme dont elle sort. Outre cela il y a des Volcans, qui en centaines, voire milliers d'annees, sont tousiours d'vne mesme façon, iettans continuellement de la fumée, du feu, & de la cendre. Pline historiographe naturel (selõ que refere l'autre Pline son nepueu) recherchant ce secret, pour voir comme se passoit ceste affaire, & s'approchant de trop pres de l'exhalation du feu, de l'vn de ces Volcans mourut, & pensant en venir à bout par sa diligence vint à bout de sa vie. Pour moy sur ceste considera-tion ie pense, & est mon opinion, que comme il

y a des lieux en la terre, qui ont la vertu d'attirer à soy la matiere vaporeuse, & de la conuertir en eauë, qui sont les fontaines lesquelles tousiours decoulent, & tousiours ont dequoy decouller, entant qu'elles attirent à soy la matiere de l'eaue : aussi de mesme il y a des lieux qui ont la proprieté d'attirer à eux les exhalations chaudes, & de les conuertir en feu, & en fumée, & par leur force & violence, iettent mesme d'autres matieres espaisses qui se resoluent en cendre, en pierre de ponçe, ou autre matiere semblable, & qui est vn argument suffisant, qu'és Volcans cela soit ainsi, c'est qu'ils iettent en certain temps de la fumée, non pas tousiours, & en certain temps du feu, & non tousiours, qui est selon qu'ils ont peu attirer à soy & digerer, comme les fontaines en temps d'Hyuer abondent, & en Esté diminuent, voire quelques vnes sechent du tout, selon la force & vigueur qu'elles ont, & selon la matiere qui se presente; ainsi est il de ce que ces volcans en diuers temps iettent du feu, plus ou moins. Les autres disent que c'est le feu d'enfer, & qu'il sort par là, pour seruir d'aduertissement, afin de considerer par là ce qui est en l'autre vie : mais si l'Enfer, comme tiennent les Theologiens, est au centre de la terre, laquelle tient de diametre plus de deux mil lieues, l'on ne peut pas iuger, que ce feu soit du centre, d'autant plus que le feu d'enfer, selon que S. Basile, & autres enseignent, est fort differēt de cestuy que nous voyons, pour ce qu'il est sans lumiere, & ard, & brusle, sans comparaison plus que le nostre.

Bas. in psal. 28. & in exam.

Ainsi ie conclus que ce que i'ay dit, me semble plus raisonnable.

CHAPITRE XXVI.

Des tremblemens de terre.

QVelques vns ont pẽsé que de ces Volcans qui sont és Indes, procedent les tremblements de terre, assez frequẽs par delà. mais pour ce qu'ils viennent ordinairement és lieux qui sont esloignez de ces Volcans, ce n'en peut pas estre la cause totale. Il est bien vray qu'ils ont certaine forme, & sympathie les vns auec les autres : pour ce que les exhalations chaudes qui s'engendrent és intimes concauitez de la terre, semblent estre la principalle matiere du feu de ces Volcans, par lesquels mesmes s'allume vne autre matiere plus grosse, & rend ces apparences de flamme & fumée qui sortent. Et ces mesmes exhalations, ne trouuans au dedans de la terre aucune sortie aisee, meuuent la terre, pour sortir auec vne grande violence, d'où vient le bruit horrible qu'on entend au dessoubs de la terre, & mesme le mouuement de la terre, estant agitée de ceste bruslante exhalation. Tout ainsi comme la poudre à canon és mines & artifices, estant touchée du feu, rompt les roches & les murailles : & comme la chastaigne mise au feu, saute & se rompt en faisant bruit, lors qu'elle iette dehors l'air qui est enfermé dedans son escorce, par la vigueur du feu. Aussi le plus ordinairement ces tremblemens de terre ont accoustumé d'aduenir aux endroits maritimes,

qui ſont voiſins de l'eaue. Comme l'on voit en l'Europe, & aux Indes, que les bourgs & villes plus eſloignees de la mer & des eaux, ſentent moins ce trauail, & au contraire ceux qui ſont és ports de mer, és riuieres, és coſtes, & és lieux qui en ſont voiſins, endurent plus ceſte calamité. Il eſt aduenu au Peru vne choſe merueilleuſe, & digne de noter, ſçauoir qu'il y a eu des tremblemens de terre qui ont couru depuis Chillé, iuſques à Quitto, qui ſont plus de cinq cens lieues, ie dy des plus grandes dont on ait ouy parler, car les autres moindres y ſont aſſez ordinaires. En la coſte de Chillé (il ne me ſouuient quelle année) fut vn tremblement de terre ſi terrible, qu'il renuerſa les montagnes entieres, & par ce moyen empeſcha le courant des fleuues, qu'il conuertit en lacs, il abbatit des villes, & tua grand nombre d'hommes, faiſant ſortir la mer de ſon lieu, quelques lieues bien auant, de façon qu'elle laiſſa les nauires à ſec, bien loing de la rade ordinaire, & pluſieurs autres choſes triſtes & eſpouuentables. Et ſi bien m'en ſouuient, ils diſent que le trouble & eſmotion que fit ce tremblement, courut trois cens lieues, le long de la coſte. A peu de temps delà, qui fut l'an de quatre vingts deux, vint le tremblement d'Arequipa, qui abbatit & ruïna preſque toute ceſte ville là. Du depuis en l'an quatre vingts ſix, le neufieſme de Iuillet, aduint vn autre tremblement en la cité des Roys, lequel ſelon qu'eſcriuit le Viçeroy, auoit couru le long de la coſte cent ſoixante & dix lieues, & de trauers dedans la Sierre cin-

quante lieues. La misericorde du Seigneur fut grande en ce tremblement, de preuenir le peuple par vn grand bruit, qu'ils ouyrent quelque peu deuant le tremblement, & comme aduertis par les experiences passees, incontinent se mirent en sauueté, sortans és rues, places & iardins, finalement és lieux descouuerts, par ainsi encor qu'elle ruïna beaucoup ladite ville, & que les principaux edifices d'icelle tumberent, ou furent à demy ruïnez, neantmoins on dit qu'il n'y demeura que quinze ou vingt personnes seulement de tout le peuple. Il fit en la mer le mesme trouble & mouuement qu'auoit fait celuy de Chillé, qui fut incontinent apres le tremblement de terre, si que l'on veid la mer sortir furieuse & bondissante de ses riuages, & entrer au dedãs de la terre, presque deux lieues auant: car elle monta plus de quatorze brasses, & couurit toute ceste plage, tãt que les digues & pieces de bois qui estoient là, nageoient en l'eaue. En apres l'an ensuyuant, il y eut encor vn autre tremblement de terre au Royaume & cité de Quitto, & semble que tous ces notables tremblemens de terre en ceste coste, ayent succedé les vns aux autres par ordre, & de fait elle est subiette à ces incõueniens. C'est pourquoy encor qu'en la coste du Peru, ils ne soyent tourmentez du Ciel de tonnerres & foudres, ils ne laissent pas toutesfois d'auoir de la crainte du costé de la terre, & ainsi chacun a deuant soy à veue d'œil les herauts de la diuine Iustice, afin de craindre Dieu. Car comme dit l'Escriture,
Ecclesi.3. *Fecit hæc vt timeatur*. Retournant donc à nostre

propos, ie dy que les lieux maritimes sont plus subiects à ces tremblemens, dont la cause est, cõme il me semble, que l'eaue bouche & estoupe les conduits & ouuertures de la terre, par où se deburoient exhaler & sortir les exhalations chaudes, qui s'engendrent en icelle. Et mesme que l'humidité espaississant la superficie de la terre fait que les fumées & exhalations chaudes, se resserrent & se rencontrent plus violemment là dedans, qui par apres viennent à rompre en s'enflammant. Quelques vns ont obserué, que tels tremblemens de terre ont accoustumé de s'esmouuoir, lors qu'il vient vn temps pluuieux, apres quelques seches annees. D'où vient que l'on dit que les tremblemens de terre sont plus rares és lieux où il y a grand nombre & quantité de puits, ce qui est approuué par l'experience. Ceux de la cité de Mexicque ont opinion que le lac, sur lequel elle est située, cause les tremblemens de terre qui y suruiennent, encor qu'ils n'y soient pas beaucoup violens, & c'est chose certaine, que les villes & prouinces situées auant dedans les terres, & qui sont plus esloignees de la mer, reçoiuent quelquesfois de grãds dommages de ces tremblements, comme la cité de Chachapoyas aux Indes, & en Italie celle de Ferrare: encor que sur ce subiet il semble que celle-cy, pour estre voisine d'vne riuiere, & n'estre pas aussi fort esloignée de la mer Adriatique, doiue plustost estre mise au nombre des villes maritimes. En l'an mil cinq cens quatre vingts & vn, en Chuguiano, cité du Peru, autrement appellée la

Paix,arriua vn cas fort estrange sur ce propos, c'est qu'vn bourg, appellé Angoango, auquel habitoyent plusieurs Indiens, enchanteurs & idolatres, tomba inopinement en ruine, de sorte qu'vne grande partie de ce bourg fut enleuée & emportée, dont plusieurs de ces Indiens furent estouffez, & ce qui semble incroyable(neantmoins attesté par personnages dignes de foy) la terre qui se ruina & qui s'abbatit ainsi,courut & coula sur le pays l'espace d'vne lieue & demie, comme si c'eust esté de l'eaue ou de la cire fondue, de façon qu'elle boucha & remplit vn lac, & demeura ainsi estendue parmi toute ceste contrée.

CHAPITRE XXVII.

Comme la terre & la mer s'embrassent l'vn l'autre.


I'Acheueray par cest element de la terre,le ioignant auec le precedent de l'eaue, l'ordre & embrassement desquels est de soy certainement admirable. Ces deux elemens ont vne mesme Sphere departie entr'eux, & se vont embrassans & accollans en mille façons & manieres. Par quelques endroits l'eaue combat furieusement la terre, comme son ennemie,& en autres, elle la vient enceindre d'vne façon fort douce & amiable. Il y a des lieux où la mer vient entrer dedans la terre bien auant, comme venant la visiter, & d'autres esquels la terre se recompense, iettant en la mer

ſes caps,pointes,& langues auancées,qui vont penetrant iuſques aux entrailles. En quelques endroits l'vn element s'acheue,& l'autre ſe cõmence,ſe donnant place peu à peu l'vn à l'autre. Aux autres chaſcũs d'eux(lors qu'ils ſe ioignẽt) ont vne tres-grande profondeur, & eſleuation, comme il ſe trouue des Iſles en la mer du Sud,& meſme en la mer du Nort,deſquelles les nauires s'approchent tout cõtre.Et quoy qu'ils y iettent la ſonde en ſoixante & dix & quatre-vingts braſſees,ſi eſt-ce qu'ils n'y trouuẽt point de fonds. Qui faict iuger, que ce ſont comme des pics ou pointes de terre, qui montent du profond,& s'eſleuent en haut, choſe digne de grande admiration A ce propos me dit vn Pilote fort experimenté, que les Iſles, qu'ils appellẽt des loups,& d'autres,qui ſont ſur le cõmencement de la coſte de la neufue Eſpaigne, qu'ils appellent des Cocos, eſtoient de ceſte meſme façon. D'auãtage il ſe trouue vn endroit au milieu du grand Ocean, hors de la veüe de terre, & eſloigné d'icelle de pluſieurs lieües, auquel l'on voit comme deux tours, ou pics, d'vne roche fort hault eſleuez, qui ſortent du milieu de la mer, & neantmoins ioignant icelles l'on ne peut trouuer ny fonds ny terre. L'on ne peut encor certainement comprendre, ny recognoiſtre,quelle eſt la forme entiere & parfaite de la terre des Indes,pour n'auoir eſté les extremitez d'icelle du tout deſcouuertes iuſqu'à preſent. Neantmoins nous pouuons dire comme à trauers,qu'elle peut eſtre comme vn cœur,auec les poulmons. Le plus large de ce

cœur, est du Bresil au Peru, la pointe au destroit de Magellan, & le haut où il s'acheue est la terre ferme, & de là commence le continent à s'elargir peu à peu, iusques à arriuer à la hauteur de la Floride & terres superieures, qui ne sont encor bien cogneuës. L'on pourra entendre d'autres particularitez de ceste terre des Indes, par les commentaires que les Espagnols ont escript de leurs succés & descouuertes, & entre autres de la peregrination que i'ay escripte, qui à la verité est estrange, & en peut donner beaucoup de cognoissãce, & est ce qui m'a semblé suffire à present pour donner quelque intelligẽce des choses des Indes, quant aux communs elements, desquels toutes les parties du monde sont formées & composées.



LIVRE QVATRIESME DE L'HISTOIRE NATVRELLE & morale des Indes.

Chapitre Premier.

De trois genres de mixtes, ou composez, dont ie doibs traitter en ceste histoire.



AYANT traitté au liure precedent de ce qui touche les elemẽs, & les simples des Indes, nous parlerons en ce present liure, des mixtes & des composez, entant qu'il nous semblera cõuenable au subiect, dont nous voulõs traitter. Et combien qu'il y ait beaucoup d'autres genres diuers, nous reduirons toutesfois ceste matiere en trois, qui seront, les metaux, les plantes & les animaux. Or les metaux sont comme des plantes couuertes & cachées dedãs les entrailles de la terre, qui ont quelque ressemblance entre eux, en la forme & maniere de leur production : d'autant que l'on voit & recongnoist mesme entre eux des rameaux, & comme vn tronc, duquel ils naissent & procedẽt, qui sont les grosses veines & les moindres,

tellement qu'ils ont entre eux vne liaison, telle qu'il semble proprement, que ces mineraux croissent à la façon des plantes. Non pas qu'ils ayent vne vraye vie vegetatiue interieure, car c'est chose qui est seulement propre aux vrayes plantes, mais ils se produisent aux entrailles de la terre, par la vertu, & la force du Soleil, & des autres planetes, & dans vne longue espace de temps se vont augmentant, & presque multipliant, à la façon des plantes. Et tout ainsi comme les metaux, sont des plantes cachées en terre, ainsi pouuons nous dire que les mesmes plãtes sont des animaux fixes & arrestez en vn lieu, la vie desquelles s'entretient par l'aliment que nature leur va fournissant, dés leur propre naissance. Mais les animaux surpassent les plantes, en ce qu'ils ont vn estre plus parfait, & de là aussi ont-ils besoin d'vn aliment & nourriture plus parfaite. Pour lequel chercher nature leur a donné vn mouuement & vn sentiment, afin de le descouurir & cognoistre. De sorte que la terre rude & sterile, est comme la matiere, & aliment des metaux, & celle qui est fertile & mieux assaisonnée, la nourriture des plantes. Les mesmes plantes seruent d'aliment aux animaux, & les plantes & animaux tous ensemble sont l'aliment des hommes, seruant tousiours la nature inferieure à l'entretien & sustentation de la superieure, & la moins parfaicte se submettant à la plus parfaicte. D'où l'on peut voir combien il s'en faut, que l'or, l'argent, & les autres choses que les hommes estiment tant par leur auarice, soient la fin & le but de l'homme,

auquel il doibue tendre, puis qu'ils sont tant de degrez plus bas en qualité que l'hõme, lequel a esté creé & ordonné, pour estre subiect de seruir seulement au Createur vniuersel de toutes choses, comme à sa propre fin, & son parfaict repos: & auquel homme, toutes les autres choses de ce mõde n'ont esté proposées, ou delaissees, sinon pour s'en seruir à gaigner ceste derniere fin. qui voudra cõsiderer les choses creées & en discourir selon ceste Philosophie, pourra certes tirer quelque fruit de leur cognoissance & consideration, se seruant d'icelles, pour cognoistre & glorifier leur Autheur. Mais qui se voudra aduancer plus outre à la cognoissance de leurs proprietez & vtilitez, & voudra se rédre curieux de les rechercher, celuy là trouuera finallement en ces creatures, ce que le sage dit, *qu'ils sont aux pieds des fols & ignorans*, sçauoir des lacs, & des pieges où ils se precipitent, & se perdent iournellement. A ceste intention donc & afin que le Createur soit glorifié en ses creatures, ie pretens dire, en ce liure, quelques vnes des choses, dõt il y a beaucoup és Indes, dignes d'histoire, & d'estre racontées, touchant les metaux, plantes & animaux, qui sont propres, & particuliers en ces parties. Mais d'autãt que ce seroit vne œuure tres-grande, que de traitter cecy, exactemẽt, & qui requerroit plus grãd sçauoir & cognoissance, voire beaucoup plus de loysir, que ie n'ay pas, ie dis, que seulement mon intentiõ est de traitter succintemẽt quelques choses, que i'ay comprinses, & remarquer tant par experiẽce, que par le rapport de gens

Sap.14.

dignes de foy, touchant ces trois choses, que i'ay proposées, laissant aux autres plus curieux & diligents, de pouuoir traicter plus amplemēt de ces matieres.

CHAPITRE II.

De l'abondance & grande quantité des metaux, qui sont és Indes Occidentalles.

LA sagesse de Dieu a creé les metaux, pour medecine & pour deffence, pour ornement, & pour instrument des operations de l'homme. Desquelles quatre choses, l'on peut facilement donner exemple, mais la principalle fin des metaux, & la derniere d'icelles, est pource que la vie humaine n'a pas besoing seulement de se sustāter, comme celle des animaux, mais aussi de trauailler, & ouurer selon la raison, & capacité, que luy a donné le Createur: & ainsi comme l'entēdement humain s'applique à diuers arts & facultez, ainsi le mesme autheur a donné ordre, qu'il y eust matiere & subiect à diuers artifices pour la conseruatiō, reparation, seureté, ornement, & exaltation de ses œuures. Donques la diuersité des metaux, que le Createur a enserrés és armaires, & cōcauitez de la terre, est telle & si grande, que la vie humaine tire proffit & commodité de chascun d'iceux. Des vns elle se sert en la guarison des maladies, des autres pour les armeures, & pour deffenses contre les ennemis: les vns sont pour l'ornement & pa-

reure de noz perſonnes, & de noz maiſons, & les autres ſont propres à faire des vaiſſeaux, & ferremens, auec les diuerſes façons d'inſtrumens, que l'induſtrie humaine a inuenté, & mis en vſage. Mais ſur tous les vſages des metaux, qui ſont ſimples & naturels, la communication des hommes en a trouué vn, qui eſt l'vſage de la monnoye, laquelle, comme dit le Philoſophe, eſt la meſure de toutes choſes. Et combien que de ſoy & naturellemēt, elle ne ſoit qu'vne ſeulle choſe, neantmoins en valeur & eſtimation, l'on peut dire qu'elle eſt toutes choſes. La mōnoye nous eſt comme viande, veſtement, maiſon, cheuauchure, & generallement tout ce que les hommes ont de beſoing. Par ce moyen tout obeiſt à la monnoye, & cōme dit le Sage; pour faire vne inuention, qu'vne choſe fuſt toutes, les hōmes, guidez ou poulſez d'vn inſtinct naturel, eſleurent la choſe plus durable, & plus maniable, qui eſt le metal, & entre ces metaux voulurent que ceux la euſſent la preeminence en ceſte inuention de monnoye, qui de leur naturel eſtoient plus durables, & incorruptibles, à ſçauoir l'argent & l'or. Leſquels non ſeulement ont eſté en eſtime, entre les Hebrieux, Aſſyriens, Grecs, Romains, & autres nations de l'Europe, & d'Aſie, mais auſſi entre les plus eſloignées & barbares nations de l'vniuers, comme ſont les Indiens, tant Orientaux, comme Occidentaux, où l'or & l'argent eſt tenu en auſſi grand prix & eſtime, l'employans en l'ouurage de leurs temples, & palais, & aux veſtements, & accouſtremens des rois, & des grands

Ariſt. 5. Ethic. c. 5.

Eccleſ. 10.

ſeigneurs. Mais encor que l'on ait trouué quelques barbares, qui ne cognoiſſoient, ny l'or, ny l'argent, comme l'on raconte de ceux de la Floride, qui prenoient les poches, & les ſacs, où eſtoit l'argent, lequel ils iettoient & delaiſſoiét eſpars par-my la terre, comme choſe inutile. Et Pline meſme recite des Babitacques, qui abhor-
Plin.l.6. Cap.27. roient l'or, & pour cela, l'enſeueliſſoient, afin que perſonne ne s'en peuſt ſeruir. Toutesfois il ſe trouue auiourd'huy fort peu de ces Floridiens & Habitacques, & grād nombre au contraire, de ceux qui eſtiment, recherchent, & font eſtat de l'or & de l'argent, ſans qu'ils ayét beſoing de l'apprendre de ceux, qui y vont de l'Europe. Il eſt vray que leur auarice n'eſt point paruenue au but de celle des noſtres, & n'ont pas tant idolatré l'or & l'argent, quoy qu'ils fuſſent idolatres, comme quelques mauuais Chreſtiens, qui ont commis pluſieurs grands exceds pour l'or & l'argent. Neantmoins c'eſt vne choſe fort digne de conſideration, que la ſageſſe du Seigneur eternel ait ainſi voulu enrichir les terres du monde plus eſloignées, & qui ſont peuplées d'hommes, moins ciuils, & politiques, qu'en ces lieux là il ait mis le plus grand nombre de mines, & en plus grande abondance que iamais ait eſté, afin d'inuiter les hommes par tel moyen à rechercher ces terres & les poſſeder, afin auſſi, ſur ceſte occaſion, de communiquer la religion, & culture du vray Dieu à ceux qui ne le cognoiſſoient point, s'accompliſſant en cela la Prophetie
Eſa.54. d'Iſaye, diſant, que l'Egliſe deuoit eſtendre

ſes bornes, non ſeulement à la dextre,mais auſſi à la ſeneſtre, qui ſ'entend, comme dit ſainct Auguſtin, que l'Euangile ſe doit eſlargir & eſtendre, non ſeulement par ceux qui ſinceremēt & auec vne vraye & parfaicte charité le preſchent & annoncent, mais auſſi par ceux qui l'annoncent, tendans à fins & intentions temporelles. D'où nous voyons les terres des Indes,pour eſtre plus abondantes de mines & de richeſſes, eſtre de noſtre temps les mieux cultiuées en la religion Chreſtienne, ſ'aydant le Seigneur pour ſes fins & intentiõs ſouueraines de nos deſirs, & inclinations. Là deſſus diſoit vn homme ſage, que ce que fait vn pere à ſa fille,pour la bien marier,eſt de luy donner beaucoup de dot & de moyens en mariage; ce que Dieu a fait à ceſte terre, tant aſpre & laborieuſe,luy donnant de grandes richeſſes en ſes mines,afin que par ce moyen elle trouuaſt mieux qui la vint rechercher.Il y a donc aux Indes Occidentales grand nombre & abondance de mines de toutes ſortes de metaux, comme de cuiure, de fer, de plomb, d'eſtain, de vif argent, d'argent, & d'or: & entre toutes les regions & parties des Indes, les Royaumes du Peru, ſont ceux qui abondent le plus en ces metaus, ſpeciallement en argent,or,& vif-argent, ou mercure, & ſ'y en trouue grand nombre, pour ce que tous les iours l'on deſcouure de nouuelles mines. Et eſt choſe ſans doute, que ſelon la qualité de la terre, celles qui ſont à deſcouurir ſont en plus grand nombre, ſans comparaiſon, que celles que l'on voit à preſent deſcouuer-

Aug. lib. 1. de concord. Euā. cap. 31.

tes : voire semble que toute la terre est semée de ces metaux plus qu'aucune autre terre, qui nous soit à present cogneue au monde, ou de laquelle les autheurs anciens ayent fait mention par le passé.

CHAPITRE III.

De la qualité & nature de la terre, où se treuuent les metaux, & que tous ces metaux ne se mettent en œuure és Indes, & comme les Indiens se seruoient d'iceux.

LA raison pourquoy il y a tant de richesses de metaux és Indes, specialement aux Occidentales du Peru, est comme i'ay dit la volonté du Createur, qui a departy ses dons, comme il luy a pleu. Mais venant à la raison naturelle & Philosophique, c'est chose bien vraye ce qu'en a escrit Philon homme sage, disant, que l'or, l'argent & metaux naissent naturellement aux terres plus steriles & infructueuses. De vray nous voyons qu'aux terres de bonne temperature, & qui sont fertiles d'herbes & de fruicts, rarement ou iamais on n'y treuue des mines, pour ce que la nature se contente de leur donner vigueur, pour produire les fruicts plus necessaires à la conseruation & entretien de la vie des animaux & des hommes. Au contraire aux terres qui sont fort aspres, seches & steri-

Philo. lib. 5. de Genes. mund.

Eusebe. lib. 8. de præpa. Euang. c. 5.

les, comme en des montagnes tres-hautes, & en des roches qui ſont aſpres, & d'vne temperature fort rude, l'on y trouue les mines d'argent, de vif-argent, & de l'or, & toutes ces richeſſes (qui ſont venues en Eſpagne, depuis que les Indes Occidentales ont eſté deſcouuertes) ont eſté tirées de lieux comme cela, qui ſõt aſpres, penibles, deſcouuerts & ſteriles. Toutesfois le gouſt de ceſte monnoye rend ces lieux doux & aggreables, voire habitez de grãd nombre de peuple. Or combien qu'il y ait aux Indes (comme i'ay dit) pluſieurs veines & mines de toutes ſortes de metaux, toutesfois ils n'en tirent ny ſe ſeruent point d'autres, que des mines d'or & d'argent, & meſme de vif-argent, d'autant qu'il eſt neceſſaire pour tirer & affiner l'or & l'argent. Ils y portẽt le fer d'Eſpagne, & de la Chine. Quant au cuiure, les Indiens en ont tiré & mis en œuure quelquesfois, pour ce que leurs ferremens & armes, n'eſtoyent point ordinairement de fer, mais de cuiure. Depuis que les Eſpagnols tiennent les Indes, l'on en a tiré fort peu, & ne prennent point la peine d'en rechercher les mines, encor qu'il y en ait pluſieurs, pour ce qu'ils ſ'arreſtent à la recherche des metaux plus riches & precieux, & y employent leur temps & leur trauail. Ils ſe ſeruent des autres metaux de cuiure & fer, tant ſeulement de ce qu'on leur en enuoye d'Eſpagne, ou bien de ce qui reſte de l'affinement de l'or & l'argent. L'on ne trouue point, que les Indiens vſaſſent cy deuant d'or, ny d'argent, ny d'autre metail pour monnoye, & pour prix des

choſes,mais ſeulement ſ'en ſeruoyent pour ornement, comme il a eſté dit, & ainſi il y en auoit grand ſomme & quantité aux temples, palais, & ſepultures, auec mil genres de vaſes d'or & d'argent qu'ils auoyent. Ils ne ſe ſeruoient point d'or ny d'argent pour traficquer, & achepter, mais changeoient & trocquoient des choſes aux autres, comme Homere & Pline racontent des anciens. Ils auoient quelques autres choſes de plus grande eſtime, qui couroient entre eux pour prix, au lieu de mõnoye, & iuſques auiourd'huy dure ceſte couſtume entre les Indiens, comme aux prouinces de Mexicque, ils vſent au lieu de monnoye du Cacao (qui eſt vn petit fruict) & auec iceluy acheptent ce qu'ils veulent. Au Peru ils ſe ſeruent du Coca, pour ceſte meſme fin, qui eſt vne feuille, que les Indiens eſtiment beaucoup, comme au Paraguey ils ont des coings de fer, pour monnoye, & du coſton tiſſu en ſaincte Croix de la Sierre. Finalement la maniere de traficquer des Indiens,& leur achepter & vendre, eſtoit eſchanger & bailler choſes pour choſes: & bien qu'il y euſt de grands marchez & des foires fort celebres, ſi eſt-ce qu'ils n'ont eu beſoing, ny neceſſité de monnoye, ny meſme de courratiers, pour ce que tous eſtoient fort bien apprins, à ſçauoir combien il eſtoit beſoing de donner d'vne ſorte de marchandiſe, pour vne, tant d'vne autre. Depuis que les Eſpagnols y ſont entrez, les Indiens ſe ſont meſmes ſeruis de l'or & de l'argent pour ache-

Plin.lib.33. cap.3.

pter, & au commencement n'y auoit aucune monnoye; mais l'argent au poix, eſtoit leur prix, & leur monnoye, comme l'on raconte des anciens Romains. Du depuis pour plus grande commodité, l'on forgea de la monnoye en Mexicque, & au Peru, toutesfois iuſques à preſent, en ces Indes Occidentales, l'on n'a battu aucune monnoye de cuiure, ou autre metal, mais ſeulement d'argent, & d'or: pour ce que la richeſſe d'icelle terre n'a admis, ny receu la monnoye qu'ils appellent de billon, ny autres genres d'alloy, dont ils vſent en Italie, & aux autres prouinces de l'Europe; bien qu'il ſoit vray, qu'en quelques Iſles des Indes, comme ſaint Domingue, & Port-riche, ils vſent de monnoye de cuiure, qui ſont des quarts, leſquels ont cours ſeulement en ces Iſles, pour ce qu'il y a peu d'argent & d'or. Ie dis peu, encor qu'il y en ait beaucoup, toutesfois il n'y a perſonne qui le tire ou affine. Mais pour ce que la richeſſe des Indes & l'vſage de trauailler aux mines, conſiſte en or, argent, vif-argent, ie diray quelque choſe de ces trois metaux, laiſſant pour l'heure le reſte.

Plin. lib. 33. cap. 4.

Chapitre IIII.

De l'or que l'on tire & affine és Indes.



L'Or, entre tous les metaux, a esté tousiours estimé pour le plus excellent, & auec bonne raison, d'autant qu'il est le plus durable & incorruptible de tous: car le feu, qui consume & diminue tous les autres, l'amende & le rend en sa perfection. L'or qui a passé plusieurs fois par le feu demeure en sa couleur, tres fin & tres-pur, lequel proprement s'appelle, (selon que Pline dit) Obriso, dequoy fait tant de mention l'Escriture, & l'vsage qui consomme tous les autres metaux (comme dit le mesme Pline) n'amoindrit aucunement l'or, & n'y fait aucun dommage, mesme il ne se mange, ny ne s'enuieillit. Et bien que sa matiere & son corps soit si ferme & si solide qu'il est, il se laisse neantmoins tellement doubler & tirer, que c'est chose merueilleuse. Les batteurs d'or & tireurs, sçauent bien la force qu'il a de se laisser si fort amenuiser, sans se rompre iamais. Toutes lesquelles choses bien considerees, auec autres excellentes proprietez qu'il a, donneront à entendre aux hommes d'entendement, pourquoy en l'Escriture saincte la Charité s'accompare à l'or. Au reste il est peu de besoing de raconter ses excellences, pour le faire estimer & rechercher. car la plus grande excellence qu'il ait, est d'estre ia cogneu, comme il l'est entre les hõmes, pour la supresme puissance &

Plin. lib. 33. cap. 3.

Apoc. 3. & 21. Can. 3. Psal. 67. Thren. 4. 3. Reg. 6.

grãdeur du monde. Venant dõc à noſtre ſujeƈt, il y a aux Indes grand'abondance de ce metal, & ſçait-on par les hiſtoires certaines que les Inguas du Peru ne ſe contentoient pas d'auoir de grands & petits vaſes d'or, des cruches, des couppes, des taces & des flaſcõs, voire des tinnes ou grands vaiſſeaux: mais auſſi en auoiẽt-ils des chaires, des brancars ou litieres tout d'or maſſif: & en leurs temples auoiẽt mis pluſieurs ſtatuës & images d'or maſſif, deſquelles l'on en trouue encor en Mexique quelques vnes, mais non pas en telle quãtité que quãd les premiers conqueſteurs arriuerent en l'vn & en l'autre Royaume, qui y trouuerent de grandes richeſſes, & en fut encor ſans comparaiſon caché dãs terre beaucoup d'auantage par les Indiens. Ce ſeroit choſe qui ſembleroit fabuleuſe de racõter qu'ils ayent fait des fers à cheuaux d'argent à faute de fer, & qu'ils ayent payé trois cens eſcus d'vne bouteille de vin, & autres choſes eſtranges: & toutesfois en verité, elles ſont aduenues, voire & des choſes encor plus grandes. L'on tire l'or de ces parties en trois façons & manieres, ou à tout le moins i'ay veu vſer de ces trois. Car il ſe trouue de l'or en paille ou pepin, de l'or en poudre & de l'or en pierre. Ils appellẽt l'or en pepin, de petits morceaux d'or qui ſe trouuent ainſi entiers, & ſans meſlange d'autre metal, lequel n'a beſoin d'eſtre fondu ny affiné par le feu: & les appellẽt pepins, pource que ordinairement ce ſont petits morceaux comme pepins ou ſemence de mellons & citrouilles, & celuy dont parle Iob quand il dit,

Iob 18. *leue illius aurum.* Combien qu'il arriue quelques fois qu'il y en a de plus grands & de tels que i'en ay veu qui pesoient plusieurs liures. C'est l'excellence & la grandeur de ce metal seul, (selon que Pline afferme) de se trouuer ainsi pur & parfait, chose qui n'aduient point à tous autres metaux, lesquels ont tousiours de l'escume & du terrestre, & ont de besoin qu'on les affine auec le feu. I'ay veu mesme de l'argent naturel, en façon d'escarcha, mesme il y en a d'autre que les Indiens appellét Papas, & quelques fois il s'en trouue des morceaux de tout pur & fin en façon de petites racines rondes, ce qui est rare toutefois en ce metal, mais assez ordinaire en l'or. Il se trouue peu de cest or en pepin, au respect des autres especes. Cest or en pierre est vne veine d'or qui naist & s'engendre dans la mesme pierre ou caillou, cóme i'ay veu aux mines de Caruma au gouuernement de Sallines, des pierres fort grádes toutes penetrées & trauersées d'or. D'autres qui estoient la moitié d'or & l'autre moitié de pierre. L'or qui est de ceste façon se trouue en des puits ou des mines qui ont leurs veines comme d'argent, mais ils sont tres-difficilles à tirer. Agatarchides escrit au liure cinquiesme de la mer Erythrée ou rouge (ainsi raconte Phocion en sa Bibliotheque) la façon & maniere d'affiner l'or tiré des pierres, de laquelle ont vsé anciennement les Roys d'Egypte, & est vne chose admirable de voir comme ce qu'il en escrit ressemble & se rapporte proprement à la façon dont l'on vse encor maintenát à raffiner ces metaux d'or

Plin. lib. 3. cap. 5.

& d'argent. La plus grande quantité d'or que
'on tire & recueille és Indes eſt de celuy qui
eſt en poudre, qui ſe trouue és riuieres ou és
lieux & torrens où beaucoup d'eaües ont paſ-
ſé, d'autãt que les fleuues des Indes ſont abon-
dans en ceſte eſpece d'or. Comme les anciens
ont celebré pour ceſte occaſion le Tage en Eſ-
pagne, le Pactole en Aſie, & le Gange en l'Inde
Orientale, & appelloient *ramenta auri*, ce que
nous autres appellons l'or en poudre, & eſtoit
la plus grande quantité de l'or qui ſe faiſoit à
preſent que ces racleures & poudres qui ſe
trouuoient és riuieres. A preſent aux Iſles de
Barlouente, Eſpagnolle, Cube & Port-riche, y
en a eu, & y en a encor en grand' abondance és
riuieres, mais on en rapporte fort peu en Eſpa-
gne, par faute de naturels du pays, & pour la
difficulté qu'il y a de le tirer. Il y en a grande
quantité au Royaume de Chillé, de Quitto, &
au nouueau Royaume de Grenade. L'or le plus
celebré eſt celuy de Caranaua au Peru, & ce-
luy de Valdinia en Chillé, d'autant qu'il vient
auec l'alloy & perfection, qui ſont vingt trois
quillats & demy, voire quelquefois plus. L'on
fait eſtat auſſi de l'or de Veragua pour eſtre
tres-fin. Ils apportent meſme beaucoup d'or à
Mexique des Philippines & de la Chine, mais
communément il eſt foible & de bas alloy.
L'or ſe trouue meſlé ordinairement ou auec
l'argent ou auec le cuiure. Pline dit qu'il n'y a *Plin. lib. 3.*
aucun or où il n'y ait quelque peu d'argent ou *cap. 4.*
de cuiure. Mais celuy qui eſt meſlé d'argent eſt
communément de moins de quillats que celuy

qui eſt meſlé de cuiure. S'il y a la cinquieſme partie d'argent, Pline dit qu'il ſ'appelle proprement *electrum*, qui a la proprieté de reluire plus à la lumiere du feu que l'argent fin ny l'or fin. Celuy qui eſt auec le cuiure eſt ordinairement du plus haut alloy. On raffine l'or en poudre en des lauoirs en le lauant en beaucoup d'eaue, iuſques à ce que le ſable tombe des plateaux, & l'or comme le plus peſant demeure au fonds. L'on l'affine meſme auec du vif argent & auec de l'eaue forte, pource que l'allun dont on fait ceſte eaue, a la vertu de ſeparer l'or d'auec l'ordure ou des autres metaux. Apres qu'il eſt purifié & fondu ils en font des briques ou petites barres pour l'apporter en Eſpagne, pource que eſtant en poudre on ne le pourroit tirer des Indes, car on ne le peut quinter, marquer ny eſſayer qu'apres qu'il eſt fondu. Le ſuſdit hiſto-
Plin. lib. 33. cap. 4. riographe raconte que l'Eſpagne ſur toutes autres prouinces du monde eſtoit abondante en des metaux d'or & d'argent, ſpeciallement Gallice & Portugal, & ſur tout les Aſtures, d'où il raconte qu'on apportoit par chacun an à Rome vingt mil liures d'or, & qu'il ne ſ'en trouuoit en aucun autre lieu vne telle abondance.
1. Mach. 8. Ce qui ſemble eſtre teſmoigné au liure des Machabées, où il eſt dit entre les grandes richeſſes des Romains, qu'ils eurent en leur puiſſance les metaux d'or & d'argent qui ſont en Eſpagne. Auiourd'huy ce grand threſor d'Eſpagne luy vient des Indes, en quoy la diuine prouidence a voulu qu'aucuns Royaumes ſeruent aux autres, & leur communiquent leurs richeſ-

ſes à fin de participer de leur gouuernement pour le bien des vns & des autres en ſe communiquant reciproquemẽt les biens & graces dont ils iouïſſent. On ne peut bien apprecier ny eſtimer le nombre & quantité d'or que l'on apporte des Indes, mais l'on peut bien affermer que c'eſt beaucoup d'auantage que ce que Pline raconte qu'on apportoit chaſque an d'Eſpagne à Rome. En la flotte où ie vins, qui fut l'an 1587. la declaration de la terre ferme fut de douze caſſons d'or, deſquels chaſque caſſon pour le moins peſoit quatre arrobes, qui ſont cent liures peſant: & mil cinquante ſix marcs de la neufue Eſpagne, qui eſtoit tant ſeulement pour le Roy, ſans ce qui vint pour les marchands & particuliers, eſtant enregiſtré, & ce qui vint non enregiſtré, cõme l'on en apporte beaucoup. Cela ſuffit en ce qui touche l'or des Indes: de l'argent nous en dirons maintenant.

CHAPITRE V.

De l'argent des Indes.



NOVS liſons au liure de Iob ces paroles, *L'argent a certains commencemẽs & racines en ſes veines, & l'or a ſon lieu arreſté où il s'engendre & s'eſpaiſsit, le fer en fouiſſant ſe tire de la terre, & la pierre fondue par la chaleur ſe tourne en cuiure.* Par cela il declare en peu de paroles fort ſagement les proprietez de ces metaux, l'argent, l'or, le fer & le cuiure. Nous auõs dit quelque choſe des lieux où l'or s'engendre & ſe congele, qui ſont des ſuſdites pierres au- *Iob 28.*

profond des mõtagnes & és entrailles de la terre ou de l'arene des riuieres,& és lieux par où les torrens ont passé, ou bien aux tres-hautes montagnes: lesquelles poudres d'or descendét & s'escoulent auec l'eaue qui est la plus cõmune opinion que l'on tient és Indes. D'où vient que plusieurs du vulgaire croyent que le deluge ayant noyé toute la terre iusques aux plus hautes montagnes, a esté cause qu'à present l'on trouue cest or és riuieres,& en des lieux si esloignez. Nous dirons maintenant cõme l'on descouure les mines d'argent, de leurs veines, racines & commencemens,dont parle Iob. Et diray en premier lieu, que la cause pour laquelle l'on donne le second lieu à l'argent entre les metaux,est pource qu'il approche de l'or plus que nul autre d'iceux, en ce qu'il est plus durable, & se sent moins endõmagé du feu, se laissant aussi manier & mettre en œuure plus facilement que les autres,voire il surpasse l'or en sa clairté & splendeur, & au son qu'il a plus clair & plus agreable. Car sa couleur est plus cõforme & ressemblante la lumiere, & son son est plus penetrant,plus vif & plus delicat. Aussi y a il certains lieux esquels ils estiment l'argẽt d'auantage que non pas l'or. Toutefois c'est vn argument & signe pour iuger que l'or est le plus precieux de tous les metaux,en ce qu'il se trouue plus raremẽt, & que la nature se mõstre plus escharse à le produire que nõ pas les autres: encor qu'il y ait des terres (comme l'on dit de la Chine) esquelles l'on trouue plus facilement de l'or, que de l'argent mesme. Toutesfois c'est chose

chose plus cõmune & ordinaire,que l'on troue plus facilement & en plus grand' abondance de l'argent que de l'or. Le Createur a pourueu les Indes Occidentales d'vne si grande richesse d'argent,que tout ce que l'on void és histoires anciennes,& tout ce que l'on dit des argenteries & minieres d'Espagne & des autres prouinces,est beaucoup moins que ce que l'on void en ces parties là. Les mines d'argent se trouuent communément és montagnes & roches tres-hautes & du tout desertes : encores qu'autrefois l'on en ait trouué és plaines & cãpagnes. Il y en a de deux sortes differentes, les vnes qu'ils appellẽt esgarées, & les autres fixes & arrestées. Les esgarées sont des morceaux de metal qui se trouuent amassez en quelques endroits,lesquels estãs tirez & leuez, l'on n'en trouue point apres d'auantage. Mais les veines fixes sont celles qui en profondeur & lõgueur ont vne suitte cõtinue en façon de grãdes brãches & rameaux d'vn arbre, & quand l'on en a trouué vne d'icelles, l'on en trouue ordinairemẽt plusieurs autres au mesme lieu.La façon de purger & d'affiner l'argent de laquelle ont vsé les Indiens estoit par fondure, en fondant & faisant resoudre ceste masse de metal par le feu qui iette le terrestre d'vn costé, & par sa force separe l'argent d'auec le plõb,l'estain d'auec le cuiure & les autres metaux qui se trouuent meslez. A ceste fin ils faisoient & bastissoient des petits fourneaux en lieux où le vent souffloit le plus communémẽt, & auec du bois & du charbon qu'ils y mettoient,faisoient leur

artifice & leur affinement, & appellent au Peru ces fourneaux Guayras. Depuis que les Espagnols y sont entrez, outre ceste façon de fondre & d'affiner, dont ils vsent encor à present, ils affinent aussi l'argent auec du vif argent, & en tirent d'auantage par ce moyen, que non pas en le faisant fondre & l'affinant par le feu. Car il se trouue du metal d'argent que l'on ne peut affiner ny purger aucunement auec le feu, mais seulemẽt auec le vif argent. Mais ceste sorte de metal est cõmunément metal pauure & foible, qui est celuy toutesfois qui se trouue en plus grande abondance. Ils appellent pauure celuy qui rend & donne peu d'argent, & grande quãtité de metal, & celuy-là riche au contraire, qui donne & rend plus grande quantité d'argent. C'est vne chose merueilleuse non seulement de ceste difference & diuersité qui se trouue à affiner vn metal par le feu, & l'autre sans feu, auec du vif argent, mais aussi de ce qu'aucuns de ces metaux qui s'affinent au feu ne peuuent pas bien estre fondus quand le feu en est allumé auec du vent artificiel comme de soufflets, mais seulement quand il est soufflé & allumé auec l'air naturel & le vent qui court. Et d'autres au contraire, qui sont plus facilemẽt fondus auec l'air artificiel des soufflets, que non pas auec l'air & le vent naturel. Le metal des mines de Porco s'affine facilement auec des soufflets, & celuy des mines de Potozi ne peut estre fondu auec les soufflets, mais seulement par le moyen de l'air des Guayras, qui sont de petits fourneaux aux costez des montagnes, ba-

ſtis expres du coſté du vent,au dedans deſquels ils fondent ce metal: & combien que ce ſoit choſe difficile de donner raiſon à ceſte diuerſité,toutesfois elle eſt toute certaine & approuuée par la longue experience. Tellement que l'auaricieux deſir de ce metal tant eſtimé des hommes, leur a fait rechercher mille inuentions & gentils artifices, d'aucuns deſquels nous ferons mention cy apres. Les principaux lieux des Indes où l'on tire l'argẽt ſont la neufue Eſpagne & le Peru, mais les mines du Peru ſurpaſſent de beaucoup les autres,& entre toutes les autres du monde celles de Potozi, deſquelles nous traitterons vn peu à loiſir, pour ce que ce ſont des choſes plus celebres & plus remarquables qui ſoient és Indes.

CHAPITRE VI.

De la montagne ou colline de Potozi, & de ſa deſcouuerture.

LA montagne ou colline de Potozi tant renommée eſt ſituée en la prouince de Charcas au Royaume du Peru,diſtãt de l'Equinoxe vers le coſté du Sud ou Pole Antarctique de vingt & vn degré deux tiers:de ſorte qu'elle tombe ſous le Tropique aux confins de la Zone Torride, & toutefois ceſte region eſt extremement froide, voire plus que n'eſt pas Caſtille la Vieille au Royaume d'Eſpagne,& plus encor q̃ la Flandre meſme,combien que par raiſon elle deuſt eſtre chaude ou temperée, eu eſgard à la hauteur &

esleuation du pole, où elle est située. La raison de ceste si froide téperature est que ceste montagne est fort esleuée, & qu'elle est agitée & bantée de vents qui sont fort froids & intemperez, specialement de celuy qu'ils appellent Thomahaui, qui est impetueux & tres-froid. Il regne ordinairement és mois de Iuin, Iuillet & Aoust. Le fonds & terre de ceste montagne est sec, froid & fort mal agreable, voire du tout sterille qui n'engendre ny produit aucun fruict, ny herbe ny grain, aussi est-il naturellement inhabitable pour l'intemperature du Ciel & la sterilité de la terre. Mais la force de l'argent qui attire à soy l'auarice & le desir des autres choses a peuplé ceste montagne plus qu'aucun autre lieu qui soit en tous ces Royaumes, la rendant si abondante de toutes sortes de viandes, qu'on ne peut desirer chose qui ne s'y trouue, voire en grande abondance, & combien qu'il n'y ait rien que ce que l'on y apporte par voiture, neantmoins les places y sont si pleines de fruicts, conserues, vins exquis, soyes & toutes autres delices, qu'il ne s'en trouue en autre endroit d'auantage. Ceste montagne est de couleur tirant sur le roux & obscur, & est sa façon d'vne assez agreable rencontre à la veüe, ressemblant parfaitemẽt la forme d'vn pauillon rond, ou bien d'vn pain de sucre. Elle s'esleue & surpasse toutes les autres montagnes & collines qui sont à l'enuiron. Le chemin par lequel on y monte est fort aspre & fort roide, encor qu'on y aille tout à cheual. Elle finit par le haut en pointe de forme ronde, & a en son

pied vne lieue de circuit. Elle contient depuis le sommet iusques au pied mil six cens vingt quatre verges communes, lesquelles reduites à la mesure des lieües d'Espagne font vn quart de lieüe. Au pied de ceste montagne l'on void vne autre petite colline qui naist d'icelle, en laquelle anciennement il y a eu quelques mines de ces metaux espartis & sans suitte, qui se trouuoient là comme en des bourses, & non pas en des veines fixes & continues, & neantmoins elles estoient fort riches, encor qu'elles fussent en petit nombre. Ce petit roc estoit appellé des Indiens, Guayna Potozi, qui veult dire, le ieune Potozi, au pied duquel commence l'habitation des Espagnols & Indiens, qui sont venus à la richesse & à l'œuure de Potozi: laquelle habitation peut cõtenir quelques deux lieües de circuit, & toute la plus grande traicte & commerce, qu'il y ait en aucun lieu du Peru, se fait en ceste habitation. Les mines de ceste montaigne n'ont point esté foüyes, ny descouuertes du temps des Inguas, qui estoient les seigneurs du Peru, au parauant que les Espagnols y entrassent, combien qu'ils ayent foüy, & ouuert les mines de Porco, assez proches de Potozi, n'en estant distantes que de six lieües seulemẽt. La cause en pouuoit estre, faute d'en auoir eu la cognoissance, combien que aucuns racontent ie ne sçay quelle fable, que cõme on voullut quelques fois ouurir ces mines, vne voix fut entenduë, qui disoit aux Indiens, qu'ils n'y touchassent pas, & que ceste montaigne estoit reseruée pour d'autres. De vray l'on n'eust au-

cune cognoiſſance de Potozi,ny de ſa richeſſe, que iuſques à douze ans apres l'entrée des Eſpagnols au Peru,duquel la deſcouuerture s'en fit en ceſte façon.Vn Indien appellé Gualpa,de la nation de Chumbibilca, qui eſt vne prouince de Cuſco,allant vn iour à la chaſſe & pourſuitte de quelque venaiſon,& cheminant vers la part du Ponant, où la beſte ſe retiroit, commença de courir à mont le roc, qui pour lors eſtoit couuert,& planté pour la plus part de certains arbres qu'ils appellent,Quinua, & de buiſſons fort eſpais,& comme il s'eſleuoit pour monter en vn paſſage,quelque peu aſpre & difficile, fut contraint mettre la main en vne branche, qui ſortoit de ceſte veine d'vne mine d'argent (à laquelle depuis ils ont donné le nom de riche) qu'il arracha,& apperceuſt en la foſſe & racine d'icelle le metal, qu'il recongneuſt eſtre fort bon, par l'experience qu'il auoit de ceux de Porco:puis ayant trouué en terre,ioignant ceſte veine quelques morceaux de metal, qui s'eſtoient rompus & departis d'icelle,ſans toutesfois qu'on les peut bien cognoiſtre,à cauſe que leur couleur eſtoit changée,& gaſtée du Soleil, & de l'eaüe. Il les porta à Porco eſſayer par Guayras(qui eſt eſprouuer le metal par le feu) & ayant recogneu par là ſa grande richeſſe, & heureuſe fortune, foüyſſoit & tiroit ſecrettement, ceſte veine ſans le communiquer, ou en parler à perſonne, iuſques à ce qu'vn Indien, nommé Guanca,natif de la vallée de Xaura,qui eſt aux limites de la Cité des Roys, lequel demeurant au lieu de Porco, proche voiſin de ce

Gualpa, Chumbibilqua s'apperceut vn iour qu'il faisoit quelque affinement, & qu'il faisoit de plus grands somons & bricques, que celles qu'on faisoit ordinairement en ces lieux: pource mesme qu'il augmentoit en despence d'habits, ayant iusques alors vescu assez pauuremẽt. Pour ceste occasion, & que ce metal que son voysin affinoit & mettoit en œuure, estoit different de celuy de Porco, il pensa de descouurir ce secret, & fit tant que combien que l'autre tint son affaire secrette, autãt qu'il luy estoit possible, neantmoins par importunité fut contraint de le mener au roc de Potozi, ayant desia passé deux mois en la iouissance de ce riche tresor. Et lors l'Indien Gualpa, dit à Guanca, qu'il print pour sa part vne veine qu'il auoit descouuerte, laquelle estoit proche de la veine riche, & est celle que l'on appelle auiourd'huy, la veine de Diego Centeno, qui n'estoit pas moins riche, mais seulement plus dure à foüir, & plus difficile à tirer. Par ainsi tout d'vn accord partirent entre eux le roc le plus riche du monde. Il aduint du depuis, que l'Indien Guanca trouuant quelque difficulté à fouyr & cauer sa mine, qui estoit tres-dure, & l'autre Gualpa, ne luy voulant faire part de la sienne, eurent debat ensemble, & pour ceste cause le Guanca de Xaura, irrité de cela, & de quelque autre chose, alla descouurir ceste affaire à son maistre qui s'appelloit Vuillaroel, Espagnol, qui lors residoit en Porco. Ce Vuillaroel en voulãt cognoistre la verité, alla en Potozi, & trouuant la richesse q̃ son Yanacona, ou seruiteur, luy auoit dit, fist

enregiſtrer l'Indien Guanca, s'eſtacquant auec luy à la ſuſditte veine, qui fut dite Centeno, ils appellent cela eſtacquer, qui vaut autant, que ſignaller & remarquer pour ſoy la mine, & autant d'eſpace, que la loy concede & permet à ceux là qui trouuent vne mine, ou bien à ceux qui la foüyſſent: au moien dequoy apres l'auoir monſtrée & deſcouuerte à la iuſtice, ils demeurerent ſeigneurs de la mine, pour la fouyr & en tirer l'argent, comme de leur propre, en payant ſeulement au roy ſon droit de cinquieſme. De ſorte que le premier enregiſtrement & declaration que l'on fit des mines de Potozi, fuſt le vingt & vnieſme iour du mois d'Auril, de l'an mil cinq cents quarante cinq, au territoire de Porco, par leſdits Villaroel Eſpagnol & Guanca Indien. Incontinent apres l'on deſcouuri vne autre veine qu'ils appellent veine d'eſtai qui a eſté tres riche, quoy que rude & laborieuſe à y trauailler, pour eſtre ſon metal, auſſi dur que le caillou. Du depuis le trentieſme iour d'Aouſt au meſme an de quarante cinq, la veine appellée, Mendieta, fut enregiſtree, qui ſont les quatre principalles veines de Potozi. Ils diſent de la veine riche, la premiere qui fut deſcouuerte, que ſon metal eſtoit hors terre la hauteur d'vne lance en façon de rochers, ſouſleuant la ſuperficie de la terre, cõme vne Creſte de trois cents pieds de longueur, & de treze de large, & que cela demeura deſcouuert, & deſcharné par le deluge, ayãt ceſte veine comme la partie la plus dure, reſiſté à la force & impetuoſité des eaües. Son metal eſtoit ſi riche

qu'il y auoit la moytié d'argent, & continua ceste veine en sa richesse, iusques à cinquante & soixante stades, à l'hauteur d'vn homme de profondeur, où elle vint à deffaillir. De ceste façon furent descouuertes les mines de Potozi par la prouidence diuine, laquelle a voulu, pour la felicité d'Espagne, que la plus grande richesse qu'on sçache, & qui iamais ait esté au monde, fust cachée pour vn temps, pour la descouurir au téps que l'Empereur Charles le Quint, de glorieuse memoire, tenoit l'Empire, les Royaumes d'Espagne, & la seigneurie des Indes. Incontinent apres que la descouuerture de Potozi, fut cogneuë aux Royaumes du Peru, plusieurs Espagnols & presque la plus part des bourgeois de la cité d'Argent, qui est à dix huict lieues de Potozi vindrent pour y prendre des mines, mesmes y vindrent plusieurs Indiens, de diuerses prouinces, & specialement les Guayzadores de Porco, si que en bref téps ce fut la meilleure & plus grande habitation de tout le Royaume.

CHAPITRE VII.

De la richesse que l'on a tirée & tire chacun iour du roc ou montaigne de Potozi.

I'Ay esté plusieurs fois en doute, s'il se trouuoit aux histoires des anciens, vne si grande richesse de mines, comme celles que nous auons veue de nostre temps au Peru. S'il y a eu iamais au monde des mines riches

& renommées pour cet effect, ce ont esté celles d'Espagne, dont les Carthaginois ont iouy, & du depuis les Romains, lesquelles, comme i'ay dit, ne sont pas seulement estimées & renommées par les liures profanes, mais aussi par les Escritures sainctes. Celuy qui plus particulierement fait mention de ces mines, au moins que i'aye veu, est Pline, qui escrit ainsi, en son histoire naturelle. *Il se trouue de l'argent presque en toutes prouinces, mais celuy d'Espagne est le meilleur de tous, lequel croist & s'engendre en vne terre sterile, aux montagnes & rochers, & est chose certaine & infallible, qu'es lieux où l'on a vne fois descouuert aucunes de ces veines, il y en a d'autres qui n'en sont gueres esloignées, ce qui se trouue aussi presque en tous autres metaux. & pour cela les Grecs (à mon aduis) les appellerent metaux. C'est vne chose estrange, que les puits ou trous de ces mines d'Espagne, lesquels on commença à fouir du temps de Hannibal, se voyent encor à present, & retiennent encor les mesmes noms de ceux qui les descouurirent. Entre ces mines, celle que descouurist Bebello, qui en retient le nom encor auiourd'huy, fut fort renommée, & dit on qu'elle donnoit & rapportoit si grande richesse à son maistre Hannibal, que chaque iour l'on recueilloit trois cens liures d'argent, & iusques à maintenant on a tousiours continué de trauailler à ceste mine, de telle sorte qu'elle est à present de mil cinq cens pas de profondeur, cauée en la montagne. Desquels puits neantmoins ceste grãde profondeur, les Gascons qui y trauaillent tirent l'eaue qu'ils y trouuẽt pour les assecher & y cauer mieux à leur aise, tout durant le temps que les chandelles & la lumiere leur durent, en telle abõdance qu'il semble que ce qu'ils en iettent soit vne riuiere.* Iusques icy sont les paroles de Pline, que i'ay

Plin. lib. 33. c. 6.

Genebrardus in Chronographia.

voulu icy reciter de mot à mot, pour contenter d'auantage ceux qui entendent que c'eſt de mines, voyant que la meſme choſe qu'ils experimentent auiourd'huy, a eſté exercée par les anciens. Et certainement la richeſſe de ceſte mine d'Hannibal aux monts Pyrenées, eſtoit grande & bien remarquable, laquelle les Romains poſſederent, y ayans continué ſon ouurage, iuſques au temps de Pline, qui fut comme trois cens ans. La profondité de ceſte mine eſtoit de mil cinq cens pas, qui eſt vn mil & demy, & fut ſi riche au commencement, qu'elle valloit à ſon maiſtre par chacun iour trois cens liures, de douze onces la liure. Mais combien que ceſte richeſſe ait eſté grande, elle n'approche neantmoins à celle qui de noſtre temps ſ'eſt retrouuée en Potozi. car comme il appert par les regiſtres de la maiſon de la contractation de ceſte prouince, & comme plusieurs hommes anciens dignes de foy l'atteſtent, au temps que le Licentié Pollo gouuernoit ceſte prouince, qui fut pluſieurs années apres la deſcouuerte de ceſte montagne, l'on enregiſtroit & tiroit pour la cinquieſme, chacun Samedy, cent cinquante & deux cens mil pezes, dont le cinquieſme reuenoit à trente & quarante mil pezes, & pour chacun an vn million & demy ou peu moins. Tellement que ſuyuant ce conte l'on tiroit chaque iour de ceſte mine, comme trente mil pezes, dont il reuenoit au Roy pour la cinquieſme, ſix mil pezes par iour. Il y a encor vne choſe à mettre en auant, pour monstrer la richeſſe de Potozi, que le conte qui a

esté fait, n'est seulement que de l'argent qui se marquoit & quintoit, & est chose cogneue au Peru, que l'on a vsé long temps en ces Royaumes d'argent qu'ils appelloient courant, lequel n'estoit marqué ny quinté. Et tiennent pour certain ceux qui cognoissent ces mines, qu'en ce temps, la plus grande partie de l'argent que l'on tiroit de Potozi, ne se quintoit point, & estoit celuy qui auoit cours entre les Indiens, & beaucoup entre les Espagnols, comme ie l'ay veu continuer iusques à mon temps. Par cela l'on peut bien croire, que le tiers de la richesse de Potozi, voire la moitié ne se manifestoit, ny ne se quintoit point. Il y a encor vne autre consideration plus remarquable, en ce que Pline met, que l'on auoit fouy mil cinq cẽs pas en ceste mine de Babello, & que tousiours l'on trouuoit de l'eaue, qui est ce qui donne le plus grand empeschement qui soit à tirer le metal des mines. Mais en celle de Potozi, encor que l'on y ait fouy & caué plus de deux cens stades ou hauteurs d'vn homme en profondeur, iamais on n'y a trouué d'eaue, qui est le plus grand heur de ceste montaigne. Mais quoy? les mines de Porco, dont le metal est tres-bon & tres-riche, sont auiourd'huy delaissées pour l'incommodité de l'eaue qu'ils y ont rencontrée en y fouyssant. Pour ce que ce sont deux trauaux insupportables en recherchant le metal, de cauer & rompre les roches, & d'en tirer l'eaue tout ensemble. Le premier desquels, à sçauoir de cauer la roche, donne assez de peine, voire est trop dur & trop excessif. Finalle-

ment auiourd'huy, ſa Maieſté reçoit pour ſon quint par chacun an, l'vn portãt l'autre, vn million de l'argent des mines de Potozi, ſans l'autre richeſſe, qui luy vient de vif argent, & autres droits Royaux, qui eſt vn grand threſor. Quelques hommes experts ayans ſupputé les contes diſent, que ce que l'on a apporté à quinter, en la caſſe, où douane de Potozi, iuſques en l'an mil cinq cens quatre vingts cinq, ſe monte à cent millions de pezes d'eſſay, dont chaque peze vaut treize reaux & vn quart, ſans conter l'argent que l'on a peu tirer ſans quinter, & qui a eſté quinté és autres caſſes Royalles, & ſans l'argent courãt que l'on a mis en œuure au païs, qui n'eſt point quinté, qui eſt vne choſe innõbrable, combien que les premiers regiſtres des quints, ne ſoient pas ſi clairement, ou intelligiblement eſcrits, que ſont ceux d'auiourd'huy: pour ce qu'aux commencemens, & premieres deſcouuertes, l'on faiſoit la recepte par Romaines, tant eſtoit grande l'abondance qu'il y en auoit. Mais par les memoires & recherches que fit le Viçeroy Dom Franciſque de Tollede, en l'année mil cinq cens ſoixante & quatorze ſe trouua qu'il y auoit ſoixãte & ſeize millions, iuſqu'en en ladite année, & depuis ledit an iuſques à celuy de quatre vingts cinq incluſiuement, il appert par les regiſtres royaux qu'il ſ'eſt quinté iuſques à trente cinq millions. L'on enuoya au Viçeroy ce conte de Potozi, en l'an que i'ay dit, lors que i'eſtois au Peru, & du depuis la richeſſe qui eſt venue aux flotes du Peru, eſt montée à beaucoup d'auantage. En la

flote où ie vins, de l'an mil cinq cens quatre vingts ſept, il y auoit onze millions qui vindrét aux deux flottes du Peru, & Mexicque, dont les deux tiers eſtoient en celle du Peru, & y en auoit preſque la moitié pour le Roy. I'ay voulu deſduire cecy particulierement, afin de faire entendre la puiſſance que la diuine Maieſté a voulu donner aux Roys d'Eſpagne, ſur les chefs deſquels tant de Couronnes & de Royaumes ont eſté amaſſez, & leſquels par ſpecialle faueur du Ciel, ont ioint les Indes Orientalles auec les Occidentales, enuironnans tout le monde par leur puiſſance. Ce que l'on doit croire, eſtre ainſi arriué, par la prouidence de noſtre Dieu, pour le bien de ces peuples qui viuent ſi eſloignez de leur chef, qui eſt le Pontife Romain, vicaire de Chriſt noſtre Seigneur, en la foy & obeiſſance duquel, tant ſeulement l'on peut eſtre ſauué, & meſme pour la deffence de la foy Catholique & de l'Egliſe Romaine, en ces parties, où la verité eſt tant oppugnée, & pourſuyuie des heretiques. Et puiſque le Seigneur des Cieux, qui donne & oſte les Royaumes à qui il veut, & comme il luy plaiſt l'a ainſi ordonné, nous le debuons ſupplier qu'il luy plaiſe fauoriſer le zele pieux du Roy Catholique, luy donnant heureux ſuccés, & proſpere victoire contre les ennemis de la ſaincte foy, veu que en ceſte cauſe il gaſte le threſor des Indes, qu'il luy a donné, voire en a beſoing de beaucoup d'auantage. Cependant il ſuffit d'auoir fait ceſte digreſſion pour monſtrer les richeſſes de Potozi. C'eſt

pourquoy nous reuiendrons à dire comme l'on trauaille és mines, & comme l'on affine les metaux que l'on en tire.

CHAPITRE VIII.

Comment l'on trauaille és mines de Potozi.



OECE se plaignant du premier inuenteur des mines dit fort bien. *Boetius de consolat.*

Heus primus, quis fuit ille,
Auri qui pondera tecti
Gemmásque, latere volentes,
Preciosa pericula fodit.

Auec raison, il les appelle precieux dãger, pour le grand trauail & peril, auec lequel l'on tire les metaux, que les hommes estiment tãt. Pline dit qu'en Italie il y a plusieurs metaux, mais que les anciens ne voulurent pas permettre d'y trauailler, afin de cõseruer le Peuple. Ils apportoient ces metaux d'Espagne & faisoient trauailler les Espagnols aux mines, comme tributaires L'Espagne en fait auiourd'huy tout de mesme aux Indes, en ce que y ayant & restant sans doubte en Espagne, plusieurs mines de metaux, neantmoins ils ne les veulent pas chercher, ny permettre qu'on y trauaille, à cause des inconueniẽs, que l'on y voit, chascun iour: mais ils les font apporter des Indes, où on les tire auec beaucoup de trauail, & risque. Ce roc de Potozi contient en soy, comme i'ay dit, quatre *Plin. lib. 33. Cap. 4.*

veines principalles,qui ſont la veine riche,celle de Centeno,celle d'Eſtain, & celle de Mendieta. Toutes ces veines ſont en la partie Oriẽtalle de la mõtagne,comme regardans le leuer du Soleil:car en l'Occidentalle il ne s'en troune aucune; Leſdittes veines courent Nort & Sud,qui eſt de Pole en Pole. Elles ont à l'endroit le plus large ſix pieds, & au plus eſtroit vne paulme. Il y en a d'autres de diuerſe façon qui ſortent d'icelles veines, comme les grands rameaux des arbres,ont de couſtume d'en produire de petits. Chaſque veine a diuerſes mines qui ſont parties ou portions d'elle meſme, diſtinctes & ſeparées,entre diuers maiſtres, dés noms deſquels elles ſont ordinairement appellées. La grande mine contient quatre vingts verges, & ne peut contenir d'auãtage par l'ordonnance, & la moindre en contient quatre. Toutes ces mines ſont auiourd'huy fort profondes. L'on conte en la veine riche, ſoixante & dixhuit mines,qui ſont profondes de quatre vingts & cent ſtades, ou hauteurs d'hommes, voire en quelques endroits iuſques à deux cents. L'on conte en la veine de Centeno vingt quatre mines,dont quelques vnes s'aduancent iuſques à ſeptante ou quatre vingts ſtades, de profond,& ainſi des autres veines de ceſte mõtagne. L'on inuenta pour remede à ceſte grande profondité, des mines qu'ils appellẽt ſoccabones,qui ſont caues ou mines faictes au pied de la montaigne,leſquelles vont trauerſant iuſques à rencontrer les veines. Car l'on doibt entendre,que cõbien que les veines courẽt Nort,
&

& Sud,comme il a esté dit,neantmoins c'est en rabaissant depuis le sommet iusques au pied & bas de la montagne,qui sera selon qu'on croit par coniecture,plus de douze cents stades.Et à ce conte encor que les mines s'estendẽt en telle profondeur, il reste neantmoins encor plus de six fois autant d'espace,iusques à leur fonds & racine,laquelle selon qu'ils disent doit estre tres-riche & abondante,comme le tronc & la source de toutes les veines. Combien que iusqu'auiourd'huy nous ayons veu le cõtraire par experience. car tant plus haute & esleuée est la veine à la superficie de la terre,tãt plus se troue riche,plus aussi qu'elle va en profõdeur,l'on trouue son metal plus pauure, & moindre d'alloy. Cependant ils inuenterent les Soccabones,par lesquels on entre & sort aisémẽt, pour trauailler aux mines,auec moins de coust, de peine & de danger Ils ont huit pieds de largeur & vne stade de hauteur,& les ferment auec des portes;L'on tire par iceux les metaux fort facilement, en payant au proprietaire du Soccabon,le cinquiesme de tout le metal que l'on tire par iceluy.Il y en a desia neuf de faicts,& autres que l'on a commencé à faire.L'on fut vingt neuf ans à faire vn Soccabon, qu'ils appellent, du venin,qui va se rendre & donner à la veine riche, ayant esté commencé en l'an mil cinq cents cinquante, l'vnziesme année de la descouuerte,& acheué en l'an mil cinq cẽs quatre vingts cinq, l'vnsiesme d'Auril; Ce Soccabon rencontra la veine riche, à trente cinq stades prés de sa source ou racine, & y auoit de là où

il rencontra la veine iusques au saut & embou-
cheure de la mine, autres cent & trente cinq stades. De façon qu'il falloit descendre toute ceste profōdité pour trauailler à la mine. Tout ce Soccabon contient depuis son ouuerture, iusques à la veine de Crusero, qu'ils appellent, deux cents cinquante verges, à laquelle œuure furent employez les vingt neuf ans de temps, qui ont esté dits, afin que lon voye le grand trauail, que prennēt les hommes, pour rechercher l'argent aux entrailles de la terre. Cependant ils trauaillent en ces mines en continuelles tenebres, & obscurité, sans sçauoir aucunement quand il est iour ou nuit. Or d'autāt que ce sont lieux, que le Soleil ne visite aucunement, il n'y a pas seulement de perpetuelles tenebres, mais aussi y fait vn extreme froid, & y court vn air si grossier, & contraire à la nature & disposition humaine, que les hommes qui y entrēt de nouueau s'y estourdissent comme du mal de la mer. Ce qui m'aduint à moy-mesme en vne de ces mines, où ie senty douleur de cœur, & sanglots d'estomach. Ceux qui y trauaillent se seruent de flambeaux, & chandelles pour leur esclairer, en departans le labeur, & l'ouurage de telle sorte que ceux qui trauaillent le iour, y reposent la nuit, & les autres au contraire les viennent eschanger, pour trauailler la nuit & reposer le iour. Le metal y est communement dur, & à ceste cause, ils le tirent à coups de marteaux, le rompant & esclattant par force, comme si c'estoit vn caillou. Par apres ils montent ce metal sur leurs espaules, par des

eſchelles à trois branches,faites de cuir de vache retors,comme pieces de bois,qui ſont trauerſees d'eſchellõs de bois:de ſorte qu'en chacune de ces eſchelles, l'on y peut monter & deſcendre tout enſemble. Ces eſchelles ſont longues de dix ſtades,& à la fin d'icelles, en recommence vne autre de la meſme longueur, commenceant,& finiſſant, chaſque eſchelle, à des eſtablies & plates formes de bois, où il y a des ſieges,& lieux pour ſe repoſer,comme galleries,d'autant qu'il y a pluſieurs de ces eſchelles à monter,bout à bout. Vn homme y porte ordinairemét,ſur ſes eſpaules,le poids de deux arrobes de metal, auec vne toille attachée, en façon d'vne hotte, & y montent trois à trois. Celuy qui va deuant porte vne chandelle,attachée à ſon poulſe:car comme il eſt dit, il n'y a nulle lumiere du Ciel, & vont ſe tenans à l'eſchelle des deux mains pour monter ſi grande eſpace de hauteur,qui ſurpaſſe communement cent cinquãte ſtades de hauteur,choſe effroyable, & qui donne l'eſpouuente ſeulement à y penſer,tant eſt grand le deſir d'argent, pour la recherche duquel les hommes endurent tant de trauail. Et certes ce n'eſt point ſans raiſon, que Pline traittant de ceſte matiere s'exclame & dit ainſi. *Nous entrons iuſques aux entrailles de la terre, & allons pourſuyuant les richeſſes iuſques aux lieux des condamnez.* & par apres au meſme liure, il dit ainſi. *Ceux qui recherchent les metaux font les œuures plus que de geants, faiſans des trous, & ruettes au profond de la terre, perçeans les montagnes ſi auant, & ſi profondement, à la lueur des chandelles, où le iour,*

Plin. in proœm. l. 33. Cap. 4.

& la nuict sont semblables, & en plusieurs mois ne voyent aucun iour, d'où bien souuent il aduient, que les parois des mines fondent & tombent, accablans dessous plusieurs des miniers, qui y trauaillent. Et en apres il adiouste, *ils entament la roche dure, auec des marteaux de fer, pesants cent cinquante liures, & tirent les metaux sur leurs espaulles, trauaillans de iour & de nuict, les vns desquels baillent leur charge aux autres, & tout cela est en obscurité, puisque les derniers seulement voyent la lumiere. Auec des coings de fer, & des marteaux ils rompent les caillous, tant durs, & forts qu'ils soyent, pource que la faim de l'argent est encor plus aspre, & plus forte.* Cela est de Pline, qui encor qu'il parle comme historiographe d'alors, neantmoins semble prophete d'auiourd'huy. Et n'est moindre ce que Phocion, d'Agatharchides, raconte, du grand trauail, qu'enduroient ceux, qu'ils appelloient Chrysios, à tirer l'or, pource que comme le susdit autheur dit, l'or & l'argent donnent autant de trauail à le tirer & rechercher, comme il apporte de contentement, estant possedé.

CHAPITRE IX.

Comme l'on affine le metal d'argent.

LEs veines que i'ay dit, ou l'on trouue l'argent, courent ordinairement entre deux rochers qu'ils appellent la chasse, dont l'vn d'iceux a accoustumé d'estre tres-dur comme caillou, & l'autre mol & plus facile à rompre. Tout ce

metal ne se trouue pas tousiours esgal & d'vne mesme valeur. car il y en a en vne mesme veine, d'vne sorte fort riche, qu'ils appellent Cacilla, ou Tacana, d'où l'on tire beaucoup d'argent, & l'autre est pauure, duquel l'on tire peu d'argent. Le metal le plus riche de ceste montagne est de couleur d'ambre, & apres celuy qui tire le plus sur le noir. Il y en a d'autre, qui est comme roux, d'autre semblable à la couleur de cendre: en somme de plusieurs & diuerses couleurs, & semble à ceux qui ne les cognoissent point, que ce soient des pierres de nulle valeur. Mais les miniers cognoissent incontinent sa qualité & sa perfectiō, par certains signes & petites veines, qu'ils y voyent. On porte tout le metal que l'on tire des mines, sur des moutons du Peru, qui seruent d'asnes à porter aux moullins. Le metal le plus riche s'affine en le fondant, dedans ces petits fourneaux que i'ay dit, qu'ils appellent Guayras. car cestuy est le plus plombeux, pour raison dequoy il en est plus facile à fondre, aussi pour le mieux fondre, les Indiens y iettent, ce qu'ils appellent Soroche, qui est vn metal fort plombeux, & le metal estant en ces fourneaux, l'ordure & le terrestre, par la force du feu, demeure en bas, & le plomb, & l'argent, se fondent, de telle façon que l'argent est porté nageant sur le plomb, iusques à ce qu'il soit purifié, puis apres ils raffinent encor plusieurs fois cest argent, par ceste maniere de fondeure. L'on a accoustumé de tirer d'vn quintal de metal, trente, quarante, voire cinquante

pezes d'argent, & toutesfois i'en ay veu d'vne ſorte que l'on me monſtra par excellence, duquel l'on tiroit en le faiſant fondre de ceſte façon, deux cens, voire deux cens cinquante pezes d'argent du quintal, richeſſe vrayement rare & preſque incroyable, ſi par le feu nous n'en auions veu l'experience, mais tels metaux ſont fort rares. Le pauure metal eſt celuy qui d'vn quintal rend deux ou trois, cinq ou ſix pezes ou peu d'auantage. Ce metal ordinairemēt n'eſt point plombeux, mais eſt ſec : c'eſt pourquoy l'on ne le peut affiner par le feu. Et pour ceſte raiſon il y auoit en Potozi vne grande quantité de ces pauures metaux, deſquels l'on ne faiſoit pas grand eſtat, & eſtoient deiettez comme la paille & comme l'eſcume des bons metaux, iuſques à ce que l'on mit en auant le moyen d'affiner auec le vif argent, par le moyen duquel ceſte eſcume qu'ils appelloient Oquiache fut de grād profit. Car le vif argent par vne eſtrange & merueilleuſe proprieté purifie l'argent, & eſt propre pour ces metaux qui ſont ſecs & pauures, eſquels toutefois il ſe conſume moins de vif argent que non pas és riches. car tant plus ils ſont riches, plus ils ont beſoin de vif argent. Auiourd'huy la façon d'affiner, qui eſt la plus cōmune & plus exercée en Potozi, eſt celle qui ſe fait par le vif argēt, comme auſſi és mines de Cacatecas & autres de la neufue Eſpagne. Il y auoit anciennemēt aux flancs & aux ſommets de Potozi plus de ſix mil Guayras, qui ſont ces petits fourneaux où l'on fond le metal, leſquels eſtoient poſez en façon de luminaires, telle-

ment que c'estoit vn plaisant spectacle de les voir de nuict, & ietter la lumiere si loin qu'ils sembloient n'estre qu'vn brasier ou flame de feu. Mais auiourd'huy pour le plus qu'on y en trouue c'est deux mil, d'autant que comme i'ay dit, ils vsent peu de la fonte, mais affinent auec le vif argent qui est de plus grãd profit Et pour ce que les proprietez du vif argent sont admirables, & que ceste maniere d'affiner l'argẽt est fort remarquable : Ie traitteray du vif argent, de ses mines & ouurage, & ce qui semblera cõuenable à ce suject.

Chapitre X.

Des proprietez merueilleuses du vif argent.



LE vif argent ainsi appellé par les Latins, pource qu'il coule & se glisse vistement d'vn lieu en autre entre tous les metaux a de grãdes & merueilleuses proprietez. La premiere, que combien que ce soit vn vray metal, si est-ce toutesfois qu'il n'est pas dur, & si n'a point de forme arrestée ny de consistance comme les autres metaux, mais il est liquide & coulant, non pas comme l'or & l'argent fondu, ains de sa propre nature, combien qu'il soit vne liqueur, il est neantmoins plus pesant qu'aucun autre metal: c'est pourquoy tous les autres nagent dessus & ne vont point au fond, d'autant qu'ils sont plus legers. I'ay veu mettre en vn baril de vif argent deux liures de fer, lesquelles nageoient dessus

Plin lib. 33. cap. 6.

comme fait du bois ou du liege ſur l'eaüe. Pline met vne exception à cela, diſant que l'or tant ſeulement ſ'y enfonce & ne nage pas deſſus : ie n'en ay pas veu l'experience, mais parauanture cela procede de ce que le vif argent naturellement circuit l'or & le cache dedans ſoy, qui eſt vne des plus importantes proprietez qu'il ait. Car il ſ'attache à l'or d'vne façon merueilleuſe, le cherche & le va trouuer là où il le ſent, & ce non ſeulement, mais auſſi il l'enuironne & le ioint de telle façon, qu'il le deſpoüille & ſepare de quelconque metal & autre corps où il ſoit meſlé. Pour ceſte raiſon ceux-là prennent de l'or qui ſe veulent preſeruer du dommage & des incommoditez du vif argent. L'on ſ'eſt ſeruy pour donner remede à ceux, és oreilles deſquels on auroit mis du vif argent pour les faire mourir ſecretement, de certaines petites platines d'or qu'on leur mettoit és oreilles, à cauſe de la vertu qu'a l'or d'attirer le mercure. Et par apres ils tiroient les platines toutes blãches du vif argent qui ſ'y eſtoit attaché. Eſtant vn iour à Madril allé voir les ouurages exquis que Iacomo de Treço, excellent ouurier Milannois faiſoit pour ſainct Laurens le Royal, il aduint que ie m'y trouuay le iour qu'ils doroiẽt quelques pieces d'vn contre-table qui eſtoient de bronze, ce qui ſe fait auec vif argent. Et d'autant que la fumée du vif argent eſt mortelle, il me diſt que les ouuriers ſe preſeruoient de ce venin en prenant vn doublon d'or rouillé qu'ils aualloient, lequel eſtant en l'eſtomac attiroit à ſoy tout le vif argent qui leur entroit en

fumée par les yeux, par les oreilles, par les narines & par la bouche, & par ce moyen se garantissoient du dommage du vif argent que l'or attiroit ainsi en l'estomac, & iettoient en apres le tout auec les excremens, chose certes digne d'admiration. Apres que le vif argent a purifié l'or, & qu'il l'a nettoyé & purgé des autres metaux, & de tout meslange, il est separé luy-mesme d'auec l'or son amy par la chaleur du feu, lequel le laisse du tout purifié & sans vif argent. Pline dit que par certain art & inuention l'on separoit l'or d'auec le vif argent, toutefois ie ne voy point qu'auiourd'huy l'on vse de tel art, & me semble que les anciens n'ont point sceu & entendu que l'argent se peust affiner auec du vif argent, qui est auiourd'huy le plus grand vsage & principal profit du vif argēt, pource qu'il dit expressémēt que le vif argēt ne se ioint à aucun autre metal qu'à l'or, & lors qu'il fait mention d'affiner l'argent il ne parle seulement que de la maniere de fondre, d'où l'on peut inferer que les anciens n'ont point cogneu ce secret. A la verité iaçoit qu'entre l'or & le vif argent, il y ait vne amitié & sympathie, neantmoins là où le vif argent ne trouue point d'or, il se va rēdre à l'argēt & se ioint auec luy, bien que ce ne soit pas de telle façō qu'il fait auec l'or. Mais en fin il le nettoye & le separe d'auec la terre, le cuiure & le plomb, parmy lesquels s'engēdre l'argēt, sans qu'il soit besoin de feu pour le raffiner par fondure, encor qu'il se faille seruir du feu pour le separer d'auec l'argent, comme ie diray cy apres. Le vif argent ne tient cōte des autres

Plin. lib. 33. cap. 6.

metaux, horſ-mis l'or & l'argent: au contraire il les corrompt, les parforce & les conſomme, & les va fuyant tant qu'il peut. Ce qui eſt auſſi vne choſe admirable, & pour ceſte cauſe l'on le met en des vaſes de terre ou dãs des peaux d'animaux, d'autant que ſi on le met dans des vaiſſeaux de cuiure, de fer ou d'autre metal, auſſi toſt il les perce & corrompt, & penetre auſſi toute autre matiere. C'eſt pourquoy Pline l'appelle le venin de toutes choſes, & dit qu'il conſomme & gaſte tout. L'on trouue du vif argent és ſepultures des hõmes morts, qui apres auoir conſommé les corps, en ſort fort net & fort entier. Il s'en eſt meſme trouué dans les os & mouelle des hommes & des animaux, leſquels l'ayant receu en fumée par la bouche & par les narines il ſe cõgelle au dedans, & leur penetre ainſi les os. Et pource c'eſt vne choſe fort dangereuſe de hanter & frequenter auec vne creature ſi venimeuſe & ſi mortelle. Il a auſſi vne autre proprieté de courir & faire cent mil petites goutes, deſquelles pour petites & menues que elles puiſſent eſtre, il ne s'en perd pas vne, mais võt retournãt par cy par là ſe ioindre auec leur liqueur. Et eſt quaſi incorruptible n'y ayãt choſe preſque qui le puiſſe gaſter, d'où vient que le meſme Pline l'appelle ſueur eternelle. Il a encor vne autre proprieté, c'eſt que cõbien qu'il ſoit celuy qui ſepare l'or d'auec le cuiure, & de tous les autres metaux, neantmoins ceux qui veulent dorer du cuiure, du bronze ou de l'argent, ſe ſeruẽt du vif argẽt, pour eſtre le moyenneur de ceſt aſſemblement. car on dore les me-

taux par ſon aide. Entre toutes les merueilles de ceſte eſtrange liqueur, celle qui m'a ſemblé plus digne d'eſtre remarquée, eſt que combien qu'il ſoit la choſe la plus peſante du monde, neantmoins il ſe tourne totalement en la choſe plus legere du monde, qui eſt la fumée par laquelle il monte en haut ayant eſté conuerty en icelle, & auſſi toſt la meſme fumée, qui eſt vne choſe ſi legere, ſe retourne du tout en vne choſe ſi peſante, cõme eſt la propre liqueur du vif argent: enquoy il ſe reſout. car ceſte fumée venant à rencontrer en haut le metal qui eſt vn corps dur, ou bien venant à vne region froide, auſſi toſt il s'eſpaiſſit & ſe tourne en vif argent: que ſi l'on luy donne vne autrefois le feu, tout de meſme il ſe retourne en fumée pour ſe reſoudre encor en vif argẽt. Trãſmutation vrayement eſtrange d'vne choſe ſi peſante en choſe ſi legere, & d'vne ſi legere en vne ſi peſante, ce que l'on peut tenir pour choſe rare en nature. Et pour ce l'autheur de la nature eſt digne d'eſtre glorifié en toutes ces & autres eſtranges proprietez de ce metal, puiſque toute choſe engendrée obeït promptement à ſes loix cachées & incogneues.

CHAPITRE XI.

Du lieu où l'on trouue le vif argent, & cõme l'on deſcouurit ces tres-riches mines en Guancauilca.


E vif argent ſe trouue en vne maniere de pierre, laquelle donne & apporte auſſi tout enſemble ce vermeillon que les anciens appellerent *Minium*, & encor au-

iourd'huy l'on appelle les images de criſtal miniades, leſquels ſont peints auec du vif argent. Les anciens ont beaucoup fait d'eſtat de ce *minium*, ou vermeillon, le tenãt pour vne couleur
L.33.c.7. ſacrée, comme Pline raconte, diſant que les Romains auoient accouſtumé d'en peindre la face de Iupiter & les corps de ceux qui triomphoient en Ethiopie, meſmes les idoles, & les gouuerneurs auſſi, auoient la face peinte de ce *minium*. Et que ce vermeillon eſtoit tellement eſtimé à Rome (lequel on y portoit ſeulement d'Eſpagne, où il y auoit beaucoup de puits & de mines de vif-argent, qui y ſont encor auiourd'huy) que les Romains ne permettoient pas que l'on l'affinaſt & accommodaſt en Eſpagne, de peur qu'ils n'en deſrobaſſent quelque choſe, mais on le portoit à Rome, ſeellé, tout ainſi en pierre comme ils le tiroient de la mine, puis l'affinoient. L'on y en apportoit par chacun an de l'Eſpagne, ſpecialement de l'Andaluſie, enuirõ dix mil liures, que les Romains eſtimoient vne exceſſiue richeſſe. I'ay rapporté tout cecy de cet Autheur, afin que ceux qui voyẽt auiourd'huy ce qui ſe paſſe au Peru, ayẽt le contentement de ſçauoir ce qui ſ'eſt paſſé anciennement, entre les plus puiſſants ſeigneurs de l'vniuers. Ie le dy pour les Inguas, Roys du Peru, & pour les Indiens naturels d'iceluy, qui trauaillerent & fouyrent long temps és mines de vif argent, ſans ſçauoir ce que c'eſtoit du vif-argent, & ſans le cognoiſtre, ny ſans y rechercher autre choſe que le Cynabre ou vermeillõ, qu'ils appellẽt Limpi, lequel ils eſtiment beaucoup, pour ce meſme effect, que Pline a racõté

des Romains, & des Ethiopiens, qui eſt pour ſe peindre & teindre la face & le corps d'eux & leurs idoles, ce qui a eſté beaucoup pratiqué par les Indiens, ſpeciallemẽt quãd ils alloient à la guerre, & en vſent encor auiourd'huy quand ils font quelques dances & feſtes, & appellent cela ſe barbouiller, pour ce qu'il leur ſembloit que les faces & viſages ainſi barbouillez eſpouuentoient beaucoup, & auiourd'huy le tiennẽt pour vn ornement & mignardiſe. Pour ceſte cauſe il y a eu d'eſtranges ouurages de mines, aux montagnes de Guancauilca, qui ſont au Peru, proches de la cité de Guamangua, deſquelles ils tiroient ce metal, & eſt de la façon, que ſi auiourd'huy l'on entre par les caues & ſoccabons, que les Indiens firent de ce temps là, les hommes ſ'y perdẽt, & ne trouuent point de chemin pour en ſortir: mais ils ne ſe ſoucioient point du vif-argent, qui naturellement eſt en la meſme matiere, ou metal, de vermeillon, ny ne cognoiſſoient point qu'il y euſt au monde de telle matiere. Les Indiens n'ont pas eſté ſeuls, qui ayent eſté long temps ſans auoir cognoiſſance de ceſte richeſſe, mais auſſi les Eſpagnols ont eſté de meſme, iuſques à ce que en l'an mil cinq cens ſoixante ſix, & ſoixante ſept, que le Licentié Caſtro gouuernoit au Peru, l'on deſcouurit les mines de vif-argent, ce qui aduint de ceſte façon. Vn homme d'entendement, appellé Henricque Guarçes, Portugais de nation, ayant vn morceau de ce metal coloré, que i'ay dit, que les Indiens appellent Limpi, auec lequel ils ſe peignẽt le viſage, com-

me il le regardoit & contemploit, cogneut que c'estoit la mesme chose qu'en Castille, l'on appelloit vermeillon. & d'autant qu'il sçauoit bien que le vermeillon se tire du mesme metal que le vif-argent, il coniectura que ces mines deuoient estre de vif-argent, & se transporta au lieu d'où l'on tiroit ce metal, pour en faire l'essay & l'experience. Ce qu'il trouua estre ainsi, & ayant de ceste façon esté descouuertes les mines de Palcas au terroir de Guamangua, il y alla grand nombre d'hommes pour tirer le vif-argent, & de là le porter à Mexicque, où l'on affine l'argent par le moyen du vif-argent, dequoy plusieurs se sont enrichis. Ceste contrée de mines, qu'ils appellent Guancauilca, deslors se peupla d'Espagnols & d'Indiens, qui y arriuerent, & auiourd'huy y arriuent encor pour trauailler à l'ouurage de ces mines de vif-argent, lesquelles sont en grand nombre & fort abondantes. Mais sur toutes ces mines, celle qu'ils appellent d'Amador, de Cabrera, autrement des Saints, est belle & remarquable. C'est vn rocher de pierre tres-dure, toute semée de vif-argent, & de telle grandeur qu'elle s'estend plus de quatre vingts varres en longueur, & quarante en largeur, en laquelle mine l'on a fait plusieurs puits & fosses de soixante & dix stades de profondeur, de sorte que plus de trois cens hommes y peuuent trauailler tous ensemble, tant est grande sa capacité. Ceste mine fut descouuerte par vn Indien d'Amador de Cabrera, appellé Nauincopa, du bourg d'Acoria, & la fit enregistrer Amador de Cabrera en son

nom. Il en fut en procez contre le Procureur fiscal, mais par arrest l'vsufruict luy en fut adiugé, comme en ayant esté le descouureur. Du depuis il vendit son droit à vn autre, pour le prix de deux cens cinquante mil ducats, & par apres ayant opinion qu'il auoit esté trompé en ceste vente, mit en action l'achepteur, pour ce qu'ils disent qu'elle vaut plus de cinq cents mil ducats, voire quelques vns tiennent qu'elle vaut bien vn million d'or. chose rare, qu'il y ait vne mine de telle valeur & richesse! Lors que Dom Francisque de Tollede gouuernoit au Peru, il y eut vn homme qui auoit esté en Mexicque, & remarqué comme l'on affinoit l'argent, auec le Mercure, appellé Pero Fernandes de Velasco, qui s'offrit & s'ingera d'affiner & de tirer l'argent de Potozi, auec le Mercure, & en ayant fait preuue en l'an mil cinq cens soixante & onze, en vint à son honneur, & lors on commença en Potozi à affiner l'argent auec le vif-argent que l'on y portoit de Guancauelicqua, qui fut vn beau remede pour les mines: car par le moyen de ce vif-argent, l'on tira vn nombre infini d'argent de ces metaux, dont ils ne faisoient point d'estat, lesquels ils appelloyent racleures. Car comme il a esté dit, le vif-argent purifie l'argent, encor qu'il soit sec, pauure, & de peu d'alloy, ce que l'on ne peut faire en le faisant fondre par le feu. Le Roy Catholique tire de l'ouurage des mines du vif-argent, sans coust ny risque aucune, presque quatre cents mil pezes de mine, qui sont de quatorze reaux chacun, ou peu moins, outre le droit qui luy re-

uient en Potozi, où il eſt employé, qui eſt vne autre grande richeſſe. L'on tire chacun an, l'vn portant l'autre, de ces mines de Guancauilca, huict mil quintaux de vif-argent, & voire d'auantage.

CHAPITRE XII.

De la façon de tirer le vif-argent, comme on en affine l'argent.


DIſons maintenant comme l'on tire le vif-argēt, & comme auec luy l'on affine l'argent. L'on prend la pierre ou metal, où ſe trouue le vif-argent, laquelle ils mettent au feu dedans des pots de terre, bien bouchez, apres qu'ils l'ont premierement pillée & moullue, de ſorte que ce metal ou pierre, venant à ſe fondre par la chaleur du feu le vif-argent ſ'en ſepare, & en ſort en exhalation, & quelque fois meſme auec la fumée du meſme feu, iuſques à ce qu'il rēcontre quelque corps, où il ſ'arreſte & ſe congelle: que ſ'il paſſe outre en haut ſans rencōtrer aucun corps dur, il va à mont iuſques à ce qu'il ſoit refroidy, & lors eſtant cōgellé il retombe en bas. Quand la fondure eſt acheuée, ils deſtoupent les pots & en tirent le metal, attendants toutesfois à ce faire, qu'il ſoit bien refroidy, car ſ'il y reſtoit encor quelque fumée ou vapeur, qui rencontraſt les perſonnes qui les deſtoupent, ce ſeroit pour les faire mourir ou demeurer perclus, ou à tout le moins pour en perdre les dents. Et d'autant que l'on vſe & deſpend vn nombre infini

fini de bois, pour entretenir le feu à fondre les metaux. Vn meusnier nommé Rodrigo de Torres, trouua vne inuention tres vtile, qui fut de cueillir d'vne certaine paille qui croist par toutes ces montagnes du Peru, laquelle ils appellent Ycho, & est comme vne espece de ionc dur auec quoy ils font du feu. C'est chose merueilleuse, que la force que ceste paille a pour fondre ces metaux, ce qui est, comme Pline dit, qu'il y a de l'or que l'on fond plus facilement auec la flame de la paille, que non pas auec vn gros brasier, quoy qu'il soit bien ardant & enflamé. Ils mettent le vif-argent ainsi fondu dãs des peaux, d'autant qu'il se garde fort bien dans du cuir, & de ceste façon l'on le met aux magasins du Roy, d'où l'on le tire pour le porter par mer à Aricqua, puis à Potozi par terre, sur les moutons du pays. Il se consume ordinairement chaque an en Potozi, pour l'affinement des metaux enuiron six ou sept mil quintaux de vif-argẽt, sans ce que l'õ tire des lames, (qui est le terrestre, & ordure des premiers lauoirs des metaux, qui se fõt en des chaudieres.) Lesquelles lames ils bruslent & mettent en des fourneaux pour en tirer le vif-argent, qui demeure en icelles. Et y a plus de cinquante de ces fourneaux en la ville de Potozi, & en Tarapaya. La quantité des metaux que l'on affine (comme quelques hommes experimentez en ont fait le conte,) se peut monter à plus de trois cens mil quintaux par an, des lames & terrestres desquels refondues & rafinées, l'on peut tirer plus de deux mil quintaux de vif-argent. Or l'on doit

Lib.33. c.4.

ſçauoir,qu'il y a diuerſes ſortes de metaux,pour ce qu'il y a quelques metaux qui rendent beaucoup d'argēt & cōſomment peu de vif-argent, & d'autres au contraire qui conſomment beaucoup de vif-argent, & rendent peu d'argent. Il y en a d'autres qui en cōſomment beaucoup, & rendent beaucoup d'argent, & d'autres qui cōſōment peu de vif-argent, & rendent peu d'argent : & ſelon que les hommes rencontrent en ces metaux, ainſi ils enrichiſſent & appauuriſſent en leur traitte. Combien que le plus ordinairement il arriue, que tout ainſi cōme le metal riche donne plus d'argent, auſſi il conſomne beaucoup plus de mercure,& le pauure au contraire,ainſi qu'il donne peu d'argent,il conſomme auſſi peu de vif-argent. L'on pille & meut premierement le metal fort menu, auec des maſſes & inſtruments, qui frappent & pillent ceſte pierre,comme des moullins à tan,& eſtāt le metal bien pillé, ils le ſaſçent en des ſacs de cuiure,qui font & rendent la poudre auſſi deſliée & menue, cōme ceux qui ſont faits de ſoye de cheual, & ſaſçent ces ſacs, lors qu'ils ſont bien accommodez & entretenus, trente quintaux en vn iour & vne nuict, puis l'on met la poudre de ce metal,eſtant ſaſçee en des caſſons de buitrones, où ils la mortifiēt & deſgraiſſent auec de la ſaulmeure, mettāt à chaques cinquāte quintaux de poudre,cinq quintaux de ſel, & font cela,pour ce que le ſel deſgraiſſe ce metal, & le ſepare d'auec la terre & l'ordure qu'il a, à fin que le vif-argent recueille plus facillement, & attire l'argent. Apres ils mettent du vif-ar-

gent en vn linge de Hollande cru, & le pressent & expriment sur le metal, sortant le vif-argent comme vne rosée, en tournant & meslant tousiours cependant le metal, afin que ceste rosée de vif-argent se communique à tout. Au parauant qu'ils eussent inuenté les buytrones de feu, l'on amassoit & paistrissoit plusieurs & diuerses fois le metal auec le vif-argent, dans de grandes auges, & le laissoient ainsi poser quelques iours, puis retournoient à le remesler & amasser vne autre fois, iusques à ce qu'ils pensoient que tout le vif-argent estoit ia incorporé auec l'argent, ce qui tardoit vingt iours & plus, & quand il tardoit peu, c'estoit comme neuf iours. Du depuis l'on descouurit, (comme le desir d'acquerir est diligent) que pour abbreger le temps, le feu y aidoit beaucoup pour causer que le vif-atgẽt recueillist plustost l'argent, & ainsi ils inuenterent les buytrones où l'on mettoit des casses pour mettre le metal, auec du sel & du vif-argent, & par dessous mettoient le feu petit à petit en des fourneaux faits expres, par dessous terre, & en l'espace de cinq ou six iours le vif-argent incorpore à soy l'argent, puis quand ils cognoissent que le mercure a fait son deuoir, sçauoir qu'il a du tout assẽblé l'argẽt, sans laisser rien arriere, & qu'il s'en est imbu, comme fait l'esponge de l'eaue, l'incorporant auec soy, & le separant de la terre, du plomb & du cuiure, auec lesquels il s'engendre, puis ils le tirent & separent du mesme vif-argent. Ce qu'ils font en ceste maniere, ils mettent le metal en des chaudieres, & vaisseaux

pleins d'eaue,ou auec des moullinets ou roües, vont tournant tout à l'entour le metal, comme qui feroit de la mouſtarde, & lors va ſortant la terre & ordure du metal, auec l'eaue qui court, & l'argent & vif-argent, comme plus peſants demeurent au fonds de la chaudiere, & le metal qui demeure eſt comme du ſable : de là ils le tirent & portent lauer vne autre fois auec de grãds plats de bois en des cuues pleines d'eaue, & là ils acheuent de faire tomber la terre, laiſſant l'argent & vif-argent ſeuls. Toutesfois il ne laiſſe pas de couler quelque fois vn peu d'argent & vif-argent, auec la terre & ordure, & eſt ce qu'ils appellẽt relaué, lequel ils approufſitent par apres, & en tirent ce qu'il reſte. Apres dõc que l'argent & vif-argent ſont nets, & qu'ils commencẽt à reluire, à cauſe qu'il n'y reſte plus de terre, ils prennent tout ce metal, lequel eſtant mis dans vn linge ils le preſſent & expriment tres-fort, & par ce moyen ſort tout le vif-argent, qui n'eſt point incorporé auec l'argent, & demeure le reſte fait cõme vn pain d'argent, & vif-argent, ainſi que demeure le marc des amandes, quand elles ſont preſſees, pour faire de l'huyle, & eſtant ainſi bien preſſé, le marc qui demeure contient en ſoy ſeulemẽt la ſixieſme partie d'argent, & les cinq autres de mercure. Tellement que ſ'il reſte vn marc de ſoixante liures, les dix ſont d'argent, & les cinquante de vif-argent. De ces marcs ils font des pines, qu'ils appellent, ou pommes de pin, en la façon de pains de ſucre, creuſes par le dedans, leſquelles ils font ordinairement de cent liures

peſant, puis pour ſeparer l'argent d'auec le vif-argent, les mettent au feu violent, où ils les couurent d'vn vaze de terre, à la façon d'vn moulle à faire les pains de ſucre, qui ſont comme capuchons, & les couurant de charbon, leur donnent le feu, par lequel le vif-argent ſ'exhale en fumée, & rencontrãt ce capuchon de terre, là ſ'eſpaiſſit & diſtille, ainſi que fait la fumee du pot au couuercle, & par vn canal en façon d'allembicq, l'on reçoit tout le vif-argent qui ſe diſtille, demeurant l'argent ſeul, lequel ne ſe change en la forme & figure, mais au poix il diminue de cinq parts moins qu'auparauant, & demeure creſpu & ſpongieux, qui eſt vne choſe digne de voir. De deux de ces pines l'õ fait vne barre d'argent, du poids de ſoixante cinq ou ſoixante ſix marcs, & de ceſte façon ils la portent eſſayer, quinter & marquer. L'argent tiré auec le mercure, eſt ſi fin, que iamais il n'abaiſſe de deux mil trois cens quatre vingts d'alloy, & eſt ſi excellent que pour le mettre en œuure, les orfeuures ont beſoin de l'abbaiſſer d'alloy, en y mettant de la ſoulde, ou meſlange, cõme auſſi l'on fait és maiſons de la monnoye, où l'argent ſe met en œuure ſous le coing. L'argent endure tous ces tourments & martyres, (ſ'il faut dire ainſi) pour eſtre affiné: que ſi l'on conſidere biẽ, c'eſt vn amas tout formé, où l'on meut, l'on faſçe, l'on paiſtrit, l'on fait le leuain, & l'on cuit l'argent: outre tout cela, l'õ le laue, relaue, cuit, & recuit, paſſant par les pillons, ſacs, auges, buytrones, chaudieres, batoirs, preſſoirs, fours, & finablement par l'eaue & par le feu. Ie dis ce-

cy, pour ce que voyant cest artifice en Potozi, ie considerois ce que dit l'Escriture des iustes, que *colabit eos, & purgabit quasi argentum*, & ce que elle dit en autre part, *sicut argentum purgatum terræ purgatum septuplum*. Tellement que pour purifier l'argent, l'affiner & le nettoyer de la terre & pierre, où il s'engendre, l'on le purge & purifie sept fois. car en effet ils le tourmentent & passent par les mains sept fois, voire d'auantage, iusques à ce qu'il demeure pur & fin, ce qui est de mesme, en la doctrine du Seigneur, & doiuent estre telles, & ainsi purifiées les ames, qui doiuent participer & iouir de sa pureté diuine.

Matt. 3.
Eccles 2.
Psal. 11.

Chapitre XIII.

Des engins à moudre les metaux, & de l'essay de l'argent.



Our conclurre ceste matiere & suiet de l'argent & des metaux, il nous reste deux choses à dire, l'vne desquelles, est de traitter des engins & moulins, & l'autre des essais. I'ay desia dit, comme l'on meut le metal pour receuoir le vif-argent, laquelle moulure se fait auec diuers instrumẽs & engins, les vns auec des cheuaux cõme des moulins à bras, & les autres comme moulins à eaue, desquelles deux sortes y a vne grande quantité. Mais d'autant que l'eaue qu'ils ont là communement, n'est que de la pluye, il n'y en a pas suffisamment en Potozi, qu'en trois ou quatre mois, qui sont en Decembre, Iãuier,

Feurier,pour ceste occasion ils ont fait des lacs & estangs qui contiennent de circuit, comme mil & six cens verges, & de profondeur trois stades, il y en a sept auec leurs escluses, tellement que quand il est besoin d'eaüe,l'on leue vne escluse d'où sort vn ruisseau d'eaüe, lequel ils reserrent aux festes. Et quand les lacs & estangs se replissent,& que l'année est abondãte en pluyes,le moudre y dure six ou sept mois, de façon que mesme pour l'argẽt les hõmes desirent & demãdent vne bonne année d'eaües en Potozi,cõme l'on fait aux autres endroits pour le pain. Il y a d'autres engins en Tarapaya, qui est vne vallée distante trois ou quatre lieües de Potozi,où il court vne riuiere, comme mesme en d'autres endroits. La diuersité qui est entre ces engins, est que les vns sont de six pillons, les autres de douze, & les autres de quatorze. L'on meut & pille le metal en des mortiers où iour & nuict ils trauaillent, & de là l'on porte ce qui est moulu pour sascer. Il y a au riuage du ruisseau de Potozi quarante huict instrumens & engins à eaüe de huict,dix & douze pillõs,& quatre autres de l'autre costé, qu'ils appellent Tanacognugno,en la vallée de Tarapaya,y en a vingt deux tous à eaüe,outre lesquels y en a trẽte à cheual en Potozi, & plusieurs autres en d'autres endroits, tant a esté grand & est encor le desir & industrie de tirer l'argent. Lequel finalement est essayé & esprouué par les maistres à ce deputés par le Roy. Pour dõner l'alloy à chaque piece l'on porte les barres d'argent à l'essayeur,qui met à chacune son numero,pour

ce que l'ō luy en porte plusieurs à la fois, il coupe de chacune vn petit morceau, lequel il poise iustement, & le met en vn creuset, qui est vn petit vase fait de cendres d'os bruslez & battus, puis il pose tous ces creusets chacun en son ordre au fourneau, leur donnant le feu violēt, lors le metal se fond, & ce qui est plomb se resout en fumée, & le cuiure & estaing se dissoluent, demeurant l'argent tres-fin de couleur de feu, & est vne chose merueilleuse, que quand il est ainsi raffiné, encor qu'il soit liquide & fondu, il ne s'espand point, quoy que l'on renuerse le creuset la bouche en bas, mais il demeure tousiours fixe, & sans en tomber vne goutte. L'essayeur recognoist en la couleur & autres signes quand il est affiné, & alors il tire les creusets du feu & repese delicatement chasque morceau, regarde ce qu'il est diminué de son poids, pource que celuy qui est de haute loy diminue peu, & celuy qui est de basse loy beaucoup, & ainsi selon qu'il est diminué il voit l'alloy qu'il tient, suiuant quoy il marque punctualement chasque barre. Le poids & balance sont si delicats & les grains si menus, que l'on ne les peut prendre auec la main, mais seulement auec des pincettes, & fait l'on cest essay à la lumiere de la chandelle, à fin qu'il n'y ait aucun air qui face mouuoir les balances: car de ce peu despend le prix & valeur de toute la barre. C'est à la verité vne chose delicate, & qui requiert vne grande dexterité, dequoy
Psal. 65. *Prou. 17.27.* mesme s'aide la Saincte Escriture en diuers endroits, partie pour declarer de quelle façon

Dieu eſprouue les ſiens, & pour notter & remarquer les differences des merites & valeur des ames; où au Prophete Hieremie Dieu donne le tiltre d'eſſayeur, à fin qu'il cognoiſſe & declare la valeur ſpirituelle des hommes & de ſes œuures, qui eſt vn propre negoce de l'eſprit de Dieu, eſtant celuy qui peſe l'eſprit des hõmes. Nous-nous contenterons de ce qui eſt dit ſur le ſubject de l'argent, metaux & mines: & paſſerõs aux deux autres mixtes propoſez, qui ſont les plantes & animaux.

Hierem 6.
Prouerb.1.

Chapitre XIIII.

Des Eſmeraudes.



IL ne ſera pas hors de ſubject de dire quelque choſe des eſmeraudes, tant pource que c'eſt vne choſe precieuſe comme l'or & l'argent, dont nous auons traicté, que pour ce qu'ils viennent & prennent leur origine meſme des mines & des metaux, ainſi que raconte Pline. L'eſmeraude a eſté anciennement en grande eſtime, comme le meſme autheur eſcrit, & luy dõnoit-on le troiſieſme lieu entre les ioyaux & pierres precieuſes, ſçauoir apres le diamant & la perle. Auiourd'huy l'on n'eſtime plus tant l'eſmeraude ny la perle, pour la grande abondance que l'on a apportée des Indes de ces deux ſortes de pierres, & n'y a que le diamant ſeul qui retienne & demeure en ſa principauté, laquelle on ne luy

Plin. lib. 37. Cap. 5.

peut oster. Apres viennent en estime les rubis fins & les autres pierres, que l'on tient plus precieuses que les esmeraudes. Les hommes sont tant amis des singularitez & des choses rares, que ce qu'ils voyent estre commun ils ne l'estiment plus. L'on raconte d'vn Espagnol qui au commencemēt de la descouuerte des Indes fut en Italie, & monstra à vn lapidaire vne esmeraude, auquel demandant le prix d'icelle, apres que le lapidaire l'eut regardée de pres & bien considerée comme elle estoit d'vne excellente qualité & figure, respondit qu'elle valloit cent ducats. Il luy en monstra vne autre plus grande que le lapidaire estima trois cens ducats. L'Espagnol estant enyuré de ces propos le mena en son logis, & luy en monstra vn casson tout plein, lors l'Italien voyant vn si grand nombre de ces esmeraudes, dist, Mōsieur, celles-là vaudront bien vn escu la piece. Il en est aduenu autant és Indes & en Espagne, que ces pierres ont perdu leur valeur, pour la grande richesse & abondance d'icelles qui s'y en est trouuée. Pline raconte plusieurs excellences des esmeraudes, entre lesquelles il dit, qu'il n'y a chose plus agreable ny plus salubre à la veüe, enquoy il a raison. Mais son authorité importe peu, pendāt qu'il y en aura telle abondance. Lælia Romaine, de laquelle il raconte qu'en vn scoffion & vestement brodé de perles & esmeraudes, elle employa la valeur de quatre cens mil ducats, pourroit auiourd'huy auec moins de quarante mil en faire deux paires tels que celuy-là. Il s'en est trouué en diuerses parties des Indes, & les

Plin. lib. 37. cap. 5.

Plin. lib. 9. cap. 35.

Roys de Mexique les estimoiēt beaucoup, voire auoiēt accoustumé quelques vns de se percer les narines, & d'y mettre vne excellente esmeraude. Ils les mettoient aux visages de leurs idoles, mais le lieu où l'on en a trouué & s'en trouue encor auiourd'huy plus grande abondance est au nouueau Royaume de Grenade, & au Peru, proche de Manta & port vieil. Il y a vers ce lieu vn terrouer qu'ils appellent terre des esmeraudes, pour la cognoissance que l'on a qu'il y en a beaucoup, encor que iusques auiourd'huy l'on n'a point conquesté ceste terre. Les esmeraudes naissent en des pierres en forme de Crystaux, & les ay veues en la mesme pierre, qu'ils vont comme y formant vne veine, & comme il semble se vont peu à peu espaississant & affinant. Pource que i'en veids quelques vnes qui estoient moitié blanches & moitié vertes, d'autres toutes blanches, & d'autres ja toutes vertes & parfaites du tout. I'en ay veu quelques vnes de la grādeur d'vne noix, & s'en trouue de plus grandes; mais ie n'ay point sceu qu'en nostre temps l'on en ait trouué de la grandeur & figure du plat ou ioyau qu'ils ont à Gennes, qu'ils estimēt auec raison pour ioyau de grand prix, & non pas pour relique, puis qu'il n'apparoist point que ce soit vne Relique, mais est le contraire. Neantmoins, sans comparaison, ce que Theophraste raconte de l'esmeraude, que le Roy de Babylone presenta au Roy d'Egypte, surpasse celle de Gennes. Or elle auoit quatre couldées de long, & trois de large, & dit qu'au Temple de Iupi-

Plin. lib. 37. cap. 1.

ter, il y auoit vne esguille, ou pyramide, faitte de quatres pierres d'esmeraudes, de quarante coudées de lõg,& en quelques endroits de quatre coudees de large,& de deux en d'autres endroits,& que de son tẽps il y auoit à Tyr,au tẽple d'Hercules,vn pillier d'esmeraude. Il estoit parauãture,cõme dit Pline, de pierre verte,qui tiroit sur l'esmeraude,& l'appelloient esmeraude fause; Cõme quelques vns veulent dire, que certains pilliers qui sont en l'Eglise cathedralle de Cordoüe, sont de pierre d'esmeraude, & y sont depuis le temps, qu'elle fut mesquitte des roys Miramamolins Mores, qui regnerent en icelle. En la flotte de mil cinq cés quatre vingts sept,en laquelle ie vins des Indes, ils apporterẽt deux cassons d'esmeraudes,dont chacun pezoit pour le moinsquatre arrobes,d'où l'õ peut
Exod.29.39. voir l'abondance qu'il y en a. L'Escriture sainte
Apoc.21. celebre les esmeraudes, cõme ioyaux fort precieux, on la met entre les pierres precieuses, que le grand Pontife portoit en son ephod, ou pectoral, comme celles qui ornoient les murs de la celeste Hierusalem.

CHAPITRE XV.

Des Perles.

MAintenant que nous traitons de la principalle richesse que l'on apporte des Indes, il n'est pas raisonnable d'oublier les perles, que les anciens appelloient marguarites, & estoient aux pre-

miers temps en ſi grãde eſtime,qu'il n'apparte-
noit qu'aux perſonnes royalles à en porter;
mais auiourd'huy il y en a telle abondance,que
les Negreſſes meſmes en portent des chaines.
Elles s'engendrent és conches ou huiſtres de la
mer, auec leur chair,& m'eſt arriué mangeant
des huiſtres, d'y trouuer des perles au milieu.
Ces huiſtres ſont par dedans d'vne couleur,
comme de Ciel, fort viue : & en quelques en-
droits l'on en faict des cuillieres, qu'ils appel-
lent de nacre. Les perles ſont de tres-differen-
tes formes,en la grandeur,figure, couleur, &
poliſſeure,comme auſſi en leur prix elles diffe-
rent beaucoup. Ils appellent les vnes aue ma-
rias;pour eſtre comme les petits grains du cha-
pellet,les autres patenoſtres,parce qu'elles sõt
groſſes. Peu ſouuent l'on en trouue deux qui
ſoient tout d'vne grandeur,forme, & couleur.
Pour ceſte occaſion les Romains (ſelon qu'eſ-
crit Pline) les appelloient Vnions. Quand il ad- *Lib.9.C. 35.*
uient,que l'on en trouue deux, qui ſe reſſem-
blent du tout, ils hauſſent beaucoup de prix,
ſpeciallement pour des pendants d'oreille. I'en
ay veu quelques paires,qu'ils eſtimoient à mil-
liers de ducats,encor qu'elles ne fuſſẽt pas de la
valeur des deux perles de Cleopatra,deſquelles *Ibidem.*
Pline raconte,que chacune valoit cent mil du-
cats,auec leſquelles ceſte folle Roine,gaigna la
gageure, qu'elle auoit faicte contre Marc-An-
thoine,de gaſter,& deſpẽſer,en vn ſouper plus
de cent mil ducats, d'autant que ſur le deſ-
ſert,elle mit vne de ces perles en de fort vinai-
gre,puis apres la perle eſtant diſſoute auec le

vinaigre, elle la beut ainsi. Ils disent que l'autre perle fut coupee en deux, & mise au Pantheon de Rome, aux pendants d'oreille de la statue de Venus. Esope racōte de Clouis, fils du basteleur ou comedien, qu'en vn banquet il fit presenter aux cōuiez entre les autres mets, à chacun vne perle riche, dissoulte en vinaigre afin de rendre la feste plus magnifique. Ce sont esté des follies de ces temps là, mais celles d'auiourd'huy ne sont pas moindres, attendu que nous voyons, non seulement les chapeaux & les cordons, mais aussi les botines, & les patins des femmes, de basse condition, estre touts semez de broderie de perles. L'on pesche des perles en diuers endroits des Indes, mais la plus grande abondance est en la mer du Sud, proche de Panama, où sont les Isles qu'ils appellent, pour ceste occasion, les Isles des perles. Mais l'on en tire auiourd'huy en la mer du Nort, en plus grande quantité & de meilleures, qui est proche de la riuiere, qu'ils appellent de la hache. Ie veids là comme l'on en faisoit la pesche, qui se fait auec assez de coust, & de trauail des pauures esclaues, lesquels se plongent six, neuf, voire douze brasses, en la mer, à chercher les huistres, lesquelles ordinairement sont attachées aux rochers, & grauier de la mer. Ils les arrachēt delà, & s'en chargent pour reuenir sur l'eaüe & les mettre en leurs canoes, où ils les ouurent apres pour en tirer le thresor, qu'ils ont dedās. L'eaüe de la mer est en cest endroit tres-froide, mais encor ce leur est beaucoup plus grand trauail, de retenir leur haleine, quelques fois vn grand

quart d'heure, voire demie heure, en faisât leur pesche. Et afin que ces pauures esclaues puissent mieux retenir leur haleine, ils leur font manger des viandes seches, & encor en petite quantité, tellement que l'auarice leur fait faire ces abstinences & continences contre leur volonté. L'on met des perles en œuure, en diuerses façons, & les perce-on pour faire des chaines, & y en a ja grand'abondance en quelque lieu que ce soit. En l'an mil cinq cens quatre vingts sept ie veids au memoire de ce qui venoit des Indes pour le roy, qu'il y auoit dixhuict marcs de perles, & encore trois cassons d'auantage. Et pour les particuliers, il y en auoit mil deux cents soixante, & quatre marcs, & outre tout cela sept sachets, qui n'estoient point pezez, ce que l'on eust tenu en autre temps pour fable.

CHAPITRE XVI.

Du pain des Indes: & du Mays.

MAintenant pour traitter des plantes, nous commencerons à celles, qui sõt propres & particulieres és Indes, & puis apres de celles qui sont communes aux Indes, & à l'Europe. Et pource que les plantes ont esté creées principallement pour l'entretien de l'homme, & que la principalle d'ont il prend nourriture est le pain, il sera bon de dire, quel pain il y a aux Indes, & dequoy ils vsent à faute d'iceluy. Ils ont comme nous auõs icy, vn nom propre, par lequel ils designent &

signifient le pain,qu'ils disent au Peru, Tãta,& en d'autres lieux,d'vne autre façõ.Mais la qualité & substance du pain, dont ils vsoient aux Indes,est chose fort differente du nostre,pource qu'il ne se trouue qu'il y eust aucun genre de fromẽt, ny orge,ny mil,ny de ces autres grains dont l'on se sert en Europe, à faire du pain, au lieu de cela ils vsoient d'autres sortes de grains & racines,entre lesquels, le mays tient le premier lieu,& auec raison le grain,qu'ils appellẽt mays,que l'on appelle en Castille, bled d'Inde, & en Italie, grain de Turquie. Et ainsi comme le froment est le plus commun grain,pour l'vsage des hommes,és regions de l'ancien monde qui sont Europe,Asie,& Afrique:Ainsi aux endroits du nouueau monde,le grain de mays, est le plus commun,& qui presque s'est trouué en tous les royaumes des Indes Occidentalles, comme au Peru, en la neufue Espagne,au nouueau royaume,en Guatimalla,en Chillé,en toute la terre ferme.Ie ne trouue point,qu'anciennement és Isles de Barlouente, qui sont Cuba, sainct Domingue,Iamaycque & sainct Iean,ils vsassent du Mays, auiourd'huy ils vsent beaucoup de la Yuca,& Caçaui, dequoy nous traiterons incontinent. Ie ne pense point, que le grain de mays soit inferieur au froment,en force,ny en substãce,mais il est plus chaud,& plus grossier, & engendre beaucoup de sang, d'où vient que ceux qui n'y sont point accoustumez s'ils en mangent trop,ils deuiennẽt enflez & rogneux.Il croist en des cannes, ou roseaux, chacun desquels porte vne ou deux grappes,

auxquelles

ausquelles le grain est attaché: & combien que le grain en soit assez gros, si est-ce qu'il s'y en trouue en grande quantité, tellement qu'en quelques grappes i'ay conté sept cens grains. Il le faut semer à la main vn à vn, & non pas espards. Il veut la terre chaude & humide, & en croist en plusieurs lieux des Indes en fort grande abondance. Et n'est point chose rare en ces pays de recueillir trois cens fanegues ou mesures d'vne seule de semence. Il y a de la difference entre le mays, comme il y en a entre le fromẽt: l'vn est gros & fort nourrissant, & l'autre petit & sec qu'ils appellent Moroche. Les fueilles & la canne verte du mays est vn manger, fort propre pour les mulles & pour les cheuaux: & leur sert aussi de paille quand elle est seche; le grain en est de plus de substance & nourriture pour les cheuaux que n'est pas l'orge. C'est pourquoy ils ont accoustumé en ces pays de faire boire les bestes auant que leur donner à manger. Car si elles beuuoient apres ce seroit pour les faire enfler, comme elles feroient ayant mangé du froment. Le mays est le pain des Indes, & le mangent communément bouilly, ainsi en grain tout chaud, & l'appellent Mote, comme les Chinois & Iappons mesme mangent le ris cuit auec son eaue chaude, quelquesfois le mangent rosty. Il y a du mays rond & gros comme celuy de Lucanas, que les Espagnols mangent rosty comme viande delicieuse, & a meilleure saueur que les buarbenses ou pois rostis. Il y a vne autre façon de le manger plus delicieuse, qui est de moudre le

mays,& en ayant amaſſé la fleur,en faire de petits tourteaux qu'ils mettent au feu,qu'on a accouſtumé de preſenter tous chauds à la table. En quelques endroits ils les appellent Arepas. Ils font meſme de ceſte paſte des boulles rondes, & les accouſtrent d'vne façon qu'ils durent & ſe cõſeruent long temps,les mangeants comme vn mets delicieux. Ils ont inuenté aux Indes (pour friandiſe & delices) vne certaine façõ de paſtez qu'ils font de ceſte paſte & fleur auec du ſucre, leſquels ils appellent biſcuits,& mellindres. Le mays ne ſert pas ſeulement aux Indiens de pain, mais auſſi il ſert de vin : car ils en font leur boiſſon, de laquelle ils s'enyurent pluſtoſt que de vin de raiſins. Ils font ce vin de mays en diuerſes façons, l'appellans au Peru Acua,& pour le nom le plus commun és Indes Chicha. Le plus fort ſe fait en façon de ceruoiſe, mettant tremper premierement le grain de mays iuſques à ce qu'il ſe creue, par apres ils le cuiſent d'vne telle façon, & deuiẽt ſi fort qu'il en faut peu pour abbatre ſon homme.Ils appellent ceſtuy-là au Peru Sora,& eſt vn breuuage deffendu par la Loy, à cauſe des grands inconueniens qui en prouiennent,enyurant les hommes.Mais ceſte loy y eſt mal obſeruée,d'autant qu'ils ne laiſſent point d'en vſer, ains paſſent les nuićts & les iours entiers à en boire en dançans & ballans.Pline racõte que ceſte façon de breuuage,qui eſtoit de grain trempé & cuit par apres auec lequel on s'enyuroit, eſtoit anciennement en vſage en Eſpagne, en France & en d'autres prouinces,cõme auiourd'huy en Flan-

Plin.lib.14. cap.22.

dres ils vſent de la ceruoiſe faicte de grain d'orge. Il y a vne autre façõ de faire l'Acua ou Chicha, qui eſt de maſcher le mays, & faire du leuain de ce qui a eſté ainſi maſché, apres le faire bouillir, voire eſt l'opinion des Indiens, que pour faire de bon leuain, il doit eſtre maſché par des vieilles pourries, ce qui fait mal au cœur à l'ouir ſeulement, toutesfois ils ne laiſſent pas de le boire. La façon la plus nette, la plus ſaine, & qui fait moins de dommage eſt de roſtir ce mays, qui eſt celle dont vſent les Indiens, les plus ciuiliſez, & quelques Eſpagnols meſme pour medecine: car en effect ils trouuẽt que c'eſt vne fort ſalubre boiſsõ pour les reins, d'où vient qu'és Indes à peine ſe trouue-il aucun qui ſe plaigne de ce mal de reins, à cauſe de ce qu'ils boiuent de ce Chicha. Les Eſpagnols & Indiens mangent pour friandiſe ce mays boüilly ou roſty, quand il eſt tendre en ſa grappe comme laict, ils le mettent au pot, & en font des ſaulſes, qui eſt vn bon mãger. Les reiettons du mays ſont fort gras, & ſeruent au lieu de beurre & d'huille, tellement que le mays és Indes ſert aux hommes & aux beſtes de pain, de vin & d'huille. Pour ceſte raiſon le Viceroy Dom Franciſque de Tollede, diſoit que le Peru auoit deux choſes riches & de grande nourriture, qui eſtoient le mays & le beſtial du pays. A la verité il auoit raiſon, d'autant que ces deux choſes y ſeruent de mil. Ie demanderay pluſtoſt que ie ne reſpondray, d'où a eſté porté le premier mays aux Indes, & pourquoy ils appellẽt en Italie ce grain tant profitable, grain de Tur-

quie? Car à la verité, ie ne trouue point que les anciens facent mention de ce grain, combien que le mil (que Pline escrit estre venu de l'Inde en Italie, y auoit dix ans lors qu'il escriuoit) ait quelque ressemblance auec le mays, en ce qu'il dit que c'est vn grain qui naist en roseau, & se couure de sa fueille, ayant le coupeau cõme des cheueux, & en ce qu'il est fertille. Toutes lesquelles choses ne se rapportẽt pas au mil. En fin le Createur a departy & dõné à chaque region ce qui luy estoit necessaire. A ce continent il a donné le fromẽt, qui est le principal entretenemẽt des hõmes, & au cõtinent des Indes il a dõné le mays, qui tiẽt le secõd lieu apres le fromẽt, pour l'entretement des hõmes & des animaux.

CHAPITRE XVII.

Des Yucas, Caçaui, Papas, Chunes & du Ris.



EN quelques endroits des Indes l'on vse d'vn genre de pain qu'ils appellẽt Caçaui, lequel se fait d'vne certaine racine qu'ils appellent Yuca. L'yuca est vne grande & grosse racine qu'ils couppent en petits morceaux, la rapent, puis la mettans cõme en vne presse ils l'espreignẽt pour en faire vne tourte, desliée & grãde, de la forme presque d'vne targue ou bouclier de More, puis apres ils la font secher, & est le pain qu'ils mangẽt. C'est vne chose sãs goust, mais qui est saine & de bõne nourriture: Pour ceste raison nous disiõs (estãs à S. Domingue) que c'estoit le propre manger des gourmãs, car l'õ en peut mãger beaucoup, sans craindre q̃ l'excez en face mal.

Il eſt beſoin d'humecter la Caçaue pour la mã-ger, d'autant qu'elle eſt aſpre, & s'humecte facilement, auec de l'eaüe ou du potage, où elle eſt fort bonne, pource qu'elle s'enfle beaucoup, & ainſi ils en font des capirotades. Mais elle ſe trempe mal-aiſément en du laict ny en du miel de Canes, ny en du vin, parce que ces liqueurs ne la peuuent penetrer, cõme ils font le pain de froment. Il y a de ceſte Caçaue l'vne plus delicate que l'autre, qui eſt celle que l'on fait de la fleur, qu'ils appellẽt xauxau, laquelle ils eſtimẽt beaucoup en ces parties-là. Quant à moy i'eſtimerois d'auãtage vn morceau de pain, quelque dur & noir qu'il peuſt eſtre. C'eſt choſe merueilleuſe que le ſuc ou eaüe qui ſort de ceſte racine lors qu'ils l'eſpreignẽt ainſi, & qu'ils font la Cacaue, eſt vn venin mortel, & ſi l'on en boit il occit, mais le marc qui en reſte eſt vn pain & nourriture fort ſaine, cõme nous auons dit. Il y a vn autre genre d'yuca qu'ils appellent doux, qui n'a pas ce venin en ſon ſuc, ceſtuy-là ſe mã-ge en racine, bouilly ou roſty, & eſt vn bon mã-ger. La Çaçaue ſe conſerue long temps, auſſi la porte-on ſur mer, en lieu de biſcuit. Le lieu là où l'on vſe d'auantage de ce pain eſt aux Iſles qu'ils appellent de Barlouente, leſquelles ſont (comme nous auons dit) S. Domingue, Cuba, Port riche, Iamaïque, & quelques autres de ces enuirõs: à cauſe que la terre de ces Iſles ne rapporte point de froment, ny de mays. Car lors que l'on y ſeme du froment, il y vient bien, & naiſt quant & quant en fort belle verdure, mais c'eſt ſi inegallement que l'on ne peut le recueil-

lir, pource que d'vne mesme semence & en vn mesme temps l'vn est en tuyau, & l'autre en espy, & l'autre qui ne fait que germer, l'vn est grand, & l'autre petit, l'vn n'est que de l'herbe, & l'autre est desia en grain : & combien que l'on y ait mené des laboureurs pour voir s'ils y pourroient vser de l'agriculture du bled, si est-ce qu'ils n'y ont trouué aucun moyen de ce faire, pour la qualité de la terre. L'on y apporte de la farine de la neufue Espagne ou des Canaries, laquelle est si humide qu'à peine en peut-on faire du pain qui soit proffitable, & de bon goust. Les hosties quād nons disions la Messe se plioient, cōme si c'eust esté du papier mouillé; ce qui est causé par l'extreme humidité, & chaleur qu'il y a tout ensemble en ceste terre. Il y a vn autre extreme, & contraire à cestuy cy, qui est qu'en quelques endroits des Indes, il n'y croist de mays, ny de froment, cōme est le haut de la Sierre du Peru, & les prouinces, qu'ils appellent de Colao, qui est la plus grande partie de ce royaume, ou la temperature est si froide & si seche qu'elle ne peut endurer qu'il y croisse du froment, ny du Mays, au lieu dequoy les Indiens vsent d'vn autre genre de racines qu'ils appellent Papas, lesquelles sont de la façon de turmes de terres qui sont petites racines, & iettent bien peu de fueilles. Ils cueillent ces Papas, & les laissent bien secher, au Soleil, puis les pillans, en font ce qu'ils appellent Chuno, qui se conserue ainsi plusieurs iours, & leur sert de pain. Il y a en ce royaume fort grande traitte de ce Chuno, pour porter aux mines de Poto-

zi:l'on mange mesme ces Papas, ainsi fraisches bouillies ou rosties, & des especes d'icelles y en a de plus douce &qui croist és lieux chauds, dont ils font certaines sauces & hachis, qu'ils appellent Locro. En fin ces racines sont tout le pain de ceste terre, tellement que quand l'année en est bõne, ils s'en resiouissent fort, pource que assez souuent, elles se gellent dedans la terre, tant est grand le froid & intemperature de ceste region. Ils apportent les mays des vallees, & de la coste, ou riue de la mer, & les Espagnols qui sont friãds, font apporter des mesmes lieux, de la farine de bled, laquelle se conserue bien & s'en fait de bon pain, à cause que la terre est seche. En d'autres endroits des Indes, comme és Isles Philippines, ils se seruent de ris au lieu de pain, dont il y en croist de fort exquis, & en grand' abondance en toute ceste terre, & en la Chine, où il est de bonne nourriture, ils le cuisent en des pourcellaines, & apres le meslent tout chaud, auec son eaüe parmy les autres viãdes. ils font mesme de ce ris, en beaucoup d'endroits leur vin, & breuuage, le faisant tremper, & puis bouillir, cõme l'on fait la biere en Flandres, ou l'Acua au Peru. Le ris est vne viande qui n'est gueres moins commune, & vniuerselle, en tout le monde, que le froment, & le mays, & paraduanture encor l'est il d'auantage: car outre ce qu'ils en vsent en la Chine, au Iappon, és Philippines, & en la plus grande partie de l'Inde Orientale, c'est le grain, qui est le plus cõmun en Afrique, & en Ethiopie. Le ris demãde beaucoup d'humidité, & presque vne terre

toute réplie d'eaue,cõme vne prairie.En Europe,au Peru,& en Mexicque, où ils ont l'vſage du bled,l'on mange le ris,pour vn mets & viande,& non pas pour pain , & le cuiſent auec du laict,ou du bouillon du pot,ou d'vne autre maniere. Le ris le plus exquis eſt celuy qui vient des Philippines & de la Chine,comme il a eſté ja dit,& cecy ſuffiſe pour entendre generallement,ce que l'on mãge és Indes au lieu du pain.

CHAPITRE XVIII.

Des diuerſes racines,qui croiſſent és Indes.



Ombiẽ que la terre de par deçà ſoit plus abondante, & plus fertile en fruicts qui croiſſent ſur la terre, à cauſe de la grande diuerſité des arbres fruitiers,& des iardinages,que nous auõs: neantmoins quant aux racines & autres choſes croiſſans deſſoubs la terre,dõt l'on vſe pour viande,me ſemble qu'il y en a plus grande abõdance par delà. Car de ces eſpeces de plantes, nous auõs bien icy veritablemẽt des raues, des naueaux,des paſtenades,des chicorees, des ciboules,des aux,& quelques autres racines profitables,mais en ce pays là,il y en a de tãt diuerſes ſortes,que ie ne les pourray conter. Celles deſquelles maintenant il me ſouuient, outre le Papas,qui eſt le principal,il y a les Ocas, yanococas,camotes,vatas, xiquimas , yuca, cochucho,caui,totora,mani, & vne infinité d'autres eſpeces,comme de patattres,leſquelles on mãge comme vne viande delicatte,& ſauoureuſe. L'on a de meſme apporté aux Indes des racines

de par deçà, lesquelles ont cela de plus, qu'elles y profitent & fructifient d'auantage, que ne sõt pas les plantes des Indes, quãd elles sont appor tées en Europe, la cause en est comme ie croy d'autãt que par delà il y a plus de diuersitez de temperature que non pas par deçà, pour raison dequoy il est aisé d'esleuer, & nourrir les plantes en ces regiõs, & de les accõmoder à la tẽperature qu'elles requierent. Et mesme les racines & les plãtes, qui y croissẽt, sãs y auoir esté portées, y sont meilleures, que par deçà; car les oygnõs, les aulx, & les pastenades, ne sõt pastelles en Espagne, qu'elles sõt au Peru: pour les naueaux, ils y sont en si grãde abondance, qu'ils ont augmenté en quelques endroits, de telle façon, que l'on m'a affermé, qu'ils ny pouuoiẽt espuyser l'abondãce, & force des naueaux, qui y pulluloient ainsi, pour y semer du bled. Nous auõs veu assez de fois des raues plus grosses, que le bras d'vn hõme, fort tẽdre & de bon goust, & de ces racines que i'ay dites, quelques vnes seruẽt pour viãde, & mãger ordinaire, cõme les camotes, lesquelles estãt rosties, seruẽt de fruit, ou de legumes. Il y en a d'autres, qui leur seruẽt de delices, cõme le cochucho, qui est vne petite racine douce, que quelques vns cõfissent, pour plus grande delicatesse. Il y a d'autres racines qui sont propres pour rafraischir, cõme la xiquima qui est d'vne qualité fort froide & humide, & en temps d'Esté rafraichit, & estanche la soif, mais les Papas & les oças sont les principalles pour la nourriture, & substãce. Les Indiẽs estiment l'ail sur toutes les racines de l'Europe, &

le tiennẽt pour vn fruit de grande efficace. En-
quoy ils n'ont pas faute de raiſon, pource qu'il
leur conforte & eſchauffe l'eſtomach, à cauſe
qu'ils le mangent d'vn appetit, & ainſi crud,
comme il ſort de la terre.

CHAPITRE XIX.

De plusieurs ſortes de verdures, & legumes, & de ceux qu'ils appellent concombres, pines, ou pommes de pin, petits fruits de Chillé, & des prunes.

PVis que nous auõs commencé par les
moindres plantes, ie pourray toucher
en peu de paroles, ce qui concerne les
verdures, & les potées, & ce que les
Latins appellẽt Arbuſta, ſans toucher encor riẽ
des arbres. Il y a quelques genres de ces arbriſ-
ſeaux, ou verdures aux Indes, qui sõt de fort bõ
gouſt. Les premiers Eſpaignols nõmerẽt beau-
coup de choſes des Indes des noms d'Eſpagne
prins des choſes à quoy ils reſſẽbloient le plus,
cõme les pines, cõcõbres & les prunes, cõbiẽ q̃
ce fuſſẽt à la verité des fruits diuers & fort diffe
rẽs, ſans cõparaiſon, de ceux d'Eſpagne, qui s'ap
pellẽt ainſi. Les pines ou pommes de Pin, ſont
de la meſme façon & figure exterieure, que cel-
les de Caſtille: mais au dedans elles different du
tout, pource qu'elles n'ont point de pignõs, ny
d'eſcailles, mais le tout y eſt vne chair, que l'on
peut mãger, quãd l'eſcorçe en eſt dehors, & eſt
vn fruit, qui a l'odeur fort excellẽte, & eſt fort
ſauoureux, & delicieux au gouſt. Il eſt plein de

ſuc,& a la ſaueur d'aigre-doux, ils le mangent l'ayant couppé en morceaux, & laiſſé tremper quelques temps en de l'eaue & du ſel. Quelques vns diſent, qu'il engendre la cholere, & que l'vſage n'en eſt pas trop ſain. Mais ie n'en ay point veu aucune experience, qui le puiſſe faire croire. Elles naiſſent vne à vne, comme vne canne ou tige, qui ſort d'entre pluſieurs feuilles,comme le lys, combien qu'elle ſoit vn peu plus grãde,& plus groſſe. Le haut & couppeau de chaque canne eſt la pomme, elle croiſt en terres chaudes & humides, & les meilleures ſont celles des Iſles de Barlouente. Il n'ẽ croiſt point au Perù, mais l'on y en apporte des Andes,leſquelles toutesfois ne ſont ny bonnes,ny bien meures. L'on preſenta vne de ces pines à l'Empereur Charles, qui deuoit auoir donné beaucoup de peine & de ſoucy à l'apporter des Indes,ainſi auec ſa plante, car on ne l'euſt peu autrement apporter: toutesfois il n'en voulut pas eſprouuer le gouſt. I'ay veu en la neufue Eſpagne, de la conſerue de ces pines, qui eſtoit fort bonne. Ceux qu'ils appellent concombres ne ſont point arbres non plus, mais ſeulement des arbriſſeaux, par ce qu'ils n'ont qu'vn an de durée. Ils luy donnerent ce nom, pour ce que quelques vns de ces fruicts,& la plus part, ſont en longueur & en rõdeur ſemblables aux concombres d'Eſpagne,mais au reſte ils ſont beaucoup differens, par ce qu'ils n'ont pas la couleur verde,mais violette,ou iaune, ou blanche, & ne ſont point eſpineux, ny ſcabreux, mais fort vnis & polis, ayans le gouſt tres-different

& trop meilleur que le concombre d'Eſpagne : car ils ont vn aigre-doux fort ſauoureux quand ils ſont meurs, combien que ce fruict n'ait pas le gouſt ſi aigre, comme la Pine. Ils ſont fort fraiz, pleins de ſuc, & de facile digeſtion, & en temps de chaleur ſont propres pour rafraiſchir. L'on en oſte l'eſcorce qui eſt blanche, & tout ce qui reſte eſt chair. Ils croiſſent en vne terre temperée, & veulent eſtre arrouſez, & encor que pour la reſſemblance ils les appellent cõcombres, il y en a beaucoup neãtmoins qui ſont ronds du tout, & d'autres de differente façon, tellement qu'ils n'ont pas meſme la figure des concombres. Il ne me ſouuient point auoir veu de ceſte ſorte de plante en la neufue Eſpagne, ny aux Iſles, mais bien aux Lanos du Peru. Ce qu'ils appellent petit fruict de Chillé eſt de meſme, fort plaiſant à manger, & tire preſque au gouſt de ceriſes, mais en tout le reſte il eſt fort different : d'autant que ce n'eſt pas vn arbre, mais vne herbe, qui croiſt peu, & ſ'eſpand ſur la terre, iettant ce petit fruict, qui en couleur & grains reſſemble quaſi & approche des meures quand elles ſont blanches, encore à meurir, bien que ce fruict ſoit plus rude, & plus grand que les meures. Ils diſent que ce petit fruict ſe trouue naturellement aux champs en Chillé, où i'y en ay veu. L'on la ſeme de plãtes & de branches, & croiſt comme vn autre arbriſſeau. Ce qu'ils appellent prunes, ſont veritablement fruicts d'arbres, & ont plus de reſſemblance, que les autres aux vrayes prunes. Il y en a de diuerſes ſortes, dont

ils appellent les vnes prunes de nicaragua, qui ſont fort rouges & petites, & ont fort peu de chair au deſſus du noyau, mais le peu qu'ils tiennent eſt d'vn gouſt exquis, & d'vn aigret auſſi bon ou meilleur que celuy des cerifes. L'ō eſtime ce fruict eſtre fort ſain, qui cauſe que l'on le donne aux malades, ſpeciallement pour prouoquer l'appetit. Il y en a d'autres grandes & de couleur obſcure, qui ont beaucoup de chair, mais c'eſt vn māger groſſier, & de peu de gouſt, qui ſont comme Chauacanas, leſquels ont chaqu'vn deux ou trois petits noyaux. Or pour reuenir aux verdures & porees, ie ne trouue point que les Indiens euſſent des iardins de diuerſes plantes & porées, mais qu'ils cultiuoient la terre, en quelques endroits ſeulement pour les legumes, dont ils vſent, comme ceux qu'ils appellent Friſolles & Pallares, qui leur ſert comme icy de guarbences, febues, ou lentilles, & n'ay point recogneu que ceux-cy ny autres genres de legumes d'Europe, s'y ſoyent trouuez, auant que les Eſpagnols y entraſſent, leſquels y ont porté des plantes & legumes d'Eſpagne, qui y croiſſent & multiplient fort bien, voire en quelques endroits, ils excedent beaucoup la fertilité de par deçà. Cōme ſi nous parlions des mellons, qui croiſſent en la vallée de Yuca au Peru, deſquels la racine ſe fait tige, qui dure pluſieurs années, portant chacune des mellons, & l'accommodent comme ſi c'eſtoit vn arbre, choſe que ie ne ſçache point qui ſoit en nulle partie d'Eſpagne. Mais c'eſt vne autre monſtruoſité que les callabaſſes ou citrouilles

des Indes,en la grandeur qu'elles ont, comme elles croiſſent, ſpeciallement celles qui ſont propres & particulieres du pays, qu'ils appellent Capallos. Leſquelles ils mangent le plus ſouuent en Careſme, bouyllies ou accommodées en vne autre ſaulce. Il y a mil differẽces de ce genre de callabaſſes: car quelques vnes ſont tant difformes pour leur grandeur, qu'ils font de leur eſcorce,eſtant couppée par le milieu & nettoyée, comme des paniers où ils mettent toute la viande pour vn diſner. Des autres petites ils en font des vaſes pour manger, ou boire dedans,& les accommodent fort proprement, pour pluſieurs & diuers vſages. I'ay dit cecy des petites plantes, nous dirons maintenant des grandes, où nous parlerons de Laxi, qui neantmoins eſt encor des petites.

CHAPITRE XX.

De Laxi ou poiure d'Inde.


'On n'a point trouué és Indes Occidentales aucune eſpicerie, qui leur fuſt propre,& particuliere, comme poiure, clou, canelle, muſcade, ou gingembre : iaçoit qu'vn frere de noſtre compagnie, qui a voyagé en beaucoup & diuers endroits,nous ait recité,qu'en des deſerts de l'Iſle Iamaycque,il auoit trouué des arbres,ou croiſſoit du poiure. Mais l'on n'eſt point encor certain que c'en ſoit,& n'y a point meſme de traitte de ces eſpiceries aux Indes. Le gingembre

fut porté de l'Inde à l'Eſpagnolle, & y a multiplié de telle façon, que l'on ne ſçauroit auiourd'huy que faire du grand nombre qu'il y en a. En la flotte de l'année mil cinq cens quatre vingts ſept, l'on apporta vingt deux mil cinquante trois quintaux de gingembre à Seuille: mais l'eſpicerie naturelle, que Dieu a donné aux Indes Occidentales, eſt ce que nous appellons en Caſtille, poiure des Indes, & aux Indes Axi, par vn mot general, prins de la premiere terre des Iſles, qu'ils conqueſterent. Il eſt dit en langue de Cuſco Vchu, & en celle de Mexicque, Chili. Ceſte plante eſt deſia fort cogneue, parquoy i'en diray peu de choſe, ſeulement l'on doit entendre, qu'anciennement entre les Indiens, elle eſtoit fort eſtimée, & en portoient aux endroits où elle ne croiſſoit point, comme vne marchandiſe de cõſequence. Elle ne croiſt pas és terres froides, comme en la Sierre du Peru, mais aux vallées chaudes, où elle eſt ſouuent arrouſée. Il y a de cet axi de diuerſes couleurs, l'vn eſt verd, l'vn rouge, & l'autre de couleur iaulne, & y en a d'vne ſorte de fort cauſtique, qu'ils appellent Caribe, qui eſt extremement aſpre & poignant, & d'autre qui n'a point ceſte aſpreté, mais au contraire eſt ſi doux que l'on le peut manger ſeul, comme vn autre fruit. Il y en a qui eſt fort menu, & odoriferant en la bouche, quaſi comme d'odeur de muſc, & eſt tres-bon. Ce qui eſt aſpre & poignant en cet Axi, ſont les veines & la graine ſeulement: car le reſte ne l'eſt point, attendu qu'on le mange vert & ſec, entier & broyé, au pot, & en des

ſaulces, car c'eſt la principale ſaulce, & toute l'eſpicerie des Indes. Quand cet axi eſt prins moderément, il aide & conforte l'eſtomach pour la digeſtion : mais ſi lon en prend trop, il a de mauuais effets, pour ce que de ſoy il eſt fort chaud, fort fumeux, & fort penetratif, d'où vient que l'vſage en eſt preiudiciable à la ſanté des ieunes gens, principalement de l'ame, d'autant qu'il prouoque à la ſenſualité, & eſt vne choſe eſtrange, que combien que le feu, & la chaleur qui eſt en luy ſoit aſſez cogneue, par l'experience que tous en font, veu que chacun dit qu'il bruſle en la bouche, & en l'eſtomach, neantmoins quelques vns, voire pluſieurs veulent maintenir, que le poiure d'Inde n'eſt pas chauld, mais qu'il eſt froid & bien temperé. Mais ie leur pourrois dire, qu'il en ſeroit tout autant du poiure, encor qu'ils m'amenaſſent toutes les experiences qu'ils voudroient de l'vn & de l'autre. Toutesfois c'eſt vne moquerie de dire, qu'il n'eſt point chauld, veu qu'il l'eſt extremement. L'on vſe du ſel, pour temperer l'axi, d'autant qu'il a grand' force de le corriger, & ſe moderent ainſi l'vn l'autre, par la contrarieté qui eſt entre eux. Ils vſent auſſi de Tomates qui ſont froids & bien ſains. C'eſt vn genre de grain qui eſt gros, & plein de ſuc, lequel donne bon gouſt à la ſaulce, & ſont bons auſſi à manger. Il ſe trouue de ce poiure d'Inde vniuerſellement en toutes les Indes, & Iſles, neufue Eſpagne, Peru, & en tout le reſte, qui eſt deſcouuert, tellement, que comme le mays eſt le grain le plus general pour le pain, ainſi l'axi

l'axi eſt l'eſpicerie la plus commune pour les ſaulces.

CHAPITRE XXI.

Du Plane.


Enant aux grandes plantes, ou aux arbres, le premier des Indes duquel il eſt conuenable parler eſt le plane ou platano, comme le vulgaire l'appelle. I'ay eſté quelque temps en doute, ſi le plane, que les anciens ont celebré, & celuy des Indes eſtoit vne meſme eſpece : ceſtuy-cy bien conſideré, & ce qu'ils eſcriuent de l'autre, il n'y a point de doute qu'ils ne ſoyent de diuerſes eſpeces. La cauſe pourquoy les Eſpagnols l'ont appellé plane (car les naturels n'auoient point de tel nom) a eſté comme és autres arbres, pour autant qu'ils ont trouué quelque reſſemblance de l'vn à l'autre, en la meſme façon qu'ils ont appellé prunes, pines, amãdes, & concombres, des choſes ſi differentes à celles qui en Caſtille ſont appellées de ces noms. La choſe en quoy il me ſemble qu'ils trouuerent plus de reſemblãce entre ces planes des Indes, & les planes que ont celebré les anciens, a eſté en la grandeur des fueilles: pour ce que ces planes les ont tres grandes & tres-fraiſches, & les anciens les ont tant eſtimez auſſi pour ceſte grandeur, & ceſte fraiſcheur de leurs fueilles. C'eſt auſſi vne plante qui a beſoing de beaucoup d'eaue, & preſque continuellement, ce qui ſ'accorde auec l'Eſcriture, qui dit: *Comme le plane aupres des eaux.* Mais à *Eccl.24.*

la verité il n'y a non plus de comparaiſon,ny de reſſemblance de l'vne à l'autre, non plus qu'il y a,comme dit le prouerbe,de l'œuf à la chaſtaigne. Car premierement le plane ancien ne porte point de fruict , au moins ils n'en faiſoient point d'eſtat,mais la principalle occaſion pourquoy ils l'eſtimoient, eſtoit à cauſe de ſon ombrage, par ce qu'il n'y auoit non plus de Soleil deſſous vn plane, qu'il y a deſſous vne couuerture. Au contraire, la raiſon pourquoy l'on le doit eſtimer en quelque choſe és Indes, voire en faire beaucoup d'eſtat, eſt à cauſe de ſon fruict, qui eſt tres-bon, car d'ombrage ils n'en ont aucunement. D'auantage le plane ancien auoit le tronc ſi grand,& les rameaux ſi eſpars, que Pline raconte d'vn Licinius, Capitaine Romain,lequel accompagné de dixhuict de ſes compagnons, print ſa refection fort à l'aiſe, dans le creux d'vn de ces planes. Et de l'Empereur Caius Caligula, qui ſ'aſſit luy & vnze cõuiez ſur le haut des rameaux d'vn autre plane, & là leur fit vn ſuperbe banquet. Les planes des Indes, n'ont point de tels creux, troncs,ny rameaux. Il dit d'auantage que les anciens planes croiſſoient en Italie, & en Eſpagne, combien qu'ils y euſſent eſté apportez premierement de Grece,& auparauant de l'Aſie: mais les planes des Indes ne croiſſent point ny en Italie, ny en Eſpagne. Ie dy qu'ils n'y croiſſent point, car encor que l'on en ait veu quelques vns à Seuille au iardin du Roy, ils n'y croiſſent, & ny vallent rien. Finalement la choſe enquoy ils trouuent de la reſſemblance entre l'vn &

Plin. lib. 2. cap. 1.

l'autre eſt fort differente. Car iaçoit que la fueille de ces planes anciens fuſt grande, toutesfois elle n'eſtoit pas telle, ny ſemblable à ceux qui ſont és Indes, veu que Pline l'accompare à la fueille d'vne vigne, ou de figuier. Les fueilles du plane des Indes ſont d'vne merueilleuſe grandeur, & ſont preſque ſuffiſantes pour couurir vn homme des pieds iuſques à la teſte, tellement qu'aucun ne peut mettre en doute, qu'il n'y ait grande difference entre l'vn & l'autre. Mais poſé le cas, que ce plane des Indes ſoit different de l'ancien, pour cela ie n'en merite pas moindre loüange, mais peut eſtre encor d'auantage, à cauſe des proprietez tant vtiles, & profitables qu'il a en luy. C'eſt vne plante qui fait vn cep dedans la terre, duquel ſortent pluſieurs reiettons diuers & ſeparez, ſans eſtre ioints enſemble. Ces reiettons croiſſent & groſſiſſent, faiſant preſque chacun vn arbriſſeau à part, & en croiſſant ils iettent ces fueilles qui ſont d'vn vert fin, & liſſé, & de la grandeur que i'ay ditte. Quand il eſt creu, comme de la hauteur d'vne ſtade & demie, ou de deux, il iette vn ſeul rameau ou grappe de fruict, auquel il y a quelquesfois grand nombre de ce fruict, & quelquesfois moins. I'en ay conté en quelques vns de ces rameaux, trois cens, dont chacun auoit vne paulme de long, plus ou moins, & eſtoit gros comme de deux ou trois doigts, bien qu'il y ait beaucoup de difference en cela, entre les vns & les autres. L'on en oſte la coque, ou eſcorce, & tout le reſte eſt vne chair, ou noyau ferme, & tendre, qui eſt bon

Plin. lib. 11. cap. 16.

à manger,ſain & de bõne nourriture. Ce fruict incline vn peu plus à froideur qu'à chaleur. Ils ont accouſtumé de cueillir les rameaux, ou grappes,que i'ay dit,eſtants verts, & les mettre en des vaiſſeaux où elles ſe meuriſſent, eſtans bien couuertes, ſpeciallement quand il y a d'vne certaine herbe, qui ſert à cet effect: ſi l'on les laiſſe meurir en l'arbre, ils en ont meilleur gouſt,& vne odeur tres bonne, comme de camoiſſes,ou pommes douces. Ils durent preſque tout le long de l'annee, à cauſe qu'il y a touſiours des reiettons, qui naiſſent de ce cep, tellement que quand l'vn acheue, l'autre commence à donner fruict, l'vn eſt à demy parcreu, & l'autre commence à iettonner de nouueau, de façon que les vns ſuccedent aux autres, & ainſi y a touſiours du fruict toute l'année durant.En cueillant la grappe ils couppent le reietton, d'autant qu'il n'en iette point plus d'vne,ny plus d'vne fois, mais comme i'ay dit, le cep demeure & reiette continuellement de nouueaux reiettons, iuſques à ce qu'il ſe laſſe, & vieilliſſe du tout. Ce plane dure quelques annees, & demande beaucoup d'humidité, & vne terre fort chaude. Ils luy mettent de la cẽdre au pied,pour le mieux entretenir, & en fõt des bocqueteaux fort eſpais, qui leur ſont de grãd profit & reuenu,pour ce que c'eſt le fruict dont l'on vſe le plus és Indes, & y eſt preſque vniuerſellemẽt cõmun en tous endroits,iaçoit qu'ils diſent que ſon origine ſoit venue de l'Ethiopie.Et à la verité les Negres en vſent beaucoup,& en quelques endroits ſ'en ſeruẽt au lieu

de pain,voire en font du vin.L'on mãge ce fruict de plane tout cru comme vn autre fruict,l'on le rostit mesme, & en fait-on plusieurs sortes de potages, voire des conserues, & en toutes ces choses,il s'accõmode fort biẽ.Il y a d'vne espece de petits planes blancs & fort delicats, lesquels ils appellẽt en l'Espagnolle Dominiques. Il y en a d'autres qui sont plus forts & plus gros, & d'vne couleur rouge. Il n'en croist point en la terre du Peru,mais l'on les y apporte des Indes, cõme à Mexique, de Cuernauaca, & des autres vallées. En la terre ferme & en quelques Isles y a de grands planares, qui sont cõme boqueteaux fort espais.Si la plante estoit propre pour brusler, c'eust esté la plus vtile de toutes, mais elle n'y est aucunemẽt propre, car sa focille ny ses rameaux ne peuuent brusler,& encor moins seruir de mesrain,à cause que c'est vn bois moüelleux, & qui n'a point de force. Neantmoins Dom Allonse Darzilla (comme il dit) se seruit des fueilles seches de cest arbre pour escrire vne partie de l'Auracane, & à la verité à faute de papier on s'en pourroit seruir, veu que sa fueille est de la largeur d'vne fueille de papier,ou peu moins & longue plus de quatre fois autant.

CHAPITRE XXII.

Du Cacao & de la Coca.

IAçoit que le plane soit le plus profitable, neantmoins le Cacao est plus estimé en Mexique,& la Coca au Pe-

ru,esquels deux arbres ils ont beaucoup de superstition. Le cacao est vn fruict vn peu moindre qu'amandes,& toutesfois plus gras, lequel estant rosty n'a pas mauuaise saueur. Il est tant estimé entre les Indiens, voire entre les Espagnols, que c'est vn des plus riches, voire plus grands commerces de la neufue Espagne. Car comme c'est vn fruict sec & qui se garde long temps sans se corrompre, ils en ameinent des nauires chargez de la prouince de Guatimalla. Et l'an passé vn corsaire Anglois brusla au port de Guatulco en la neufue Espagne plus de cent mil charges de cacao. L'on s'en sert mesme cõme de monnoye, d'autant qu'auec cinq cacaos ils acheptent vne chose, auec trente vne autre, & auec cent vne autre, sans qu'il y aye contradiction, & ont accoustumé de les donner pour aumosne aux pauures qui leur demandent. Le principal vsage de ce cacao est en vn breuuage qu'ils appellent Chocholaté, dõt ils font grãd cas en ce pays, follement & sans raison, & fait mal au cœur à ceux qui n'y sont point accoustumez,d'autãt qu'il y a vne escume & vn bouillon au haut qui est fort mal agreable pour en vser,si l'on n'y a beaucoup d'opinion. Toutesfois c'est vne boisson fort estimée entre les Indiens, de laquelle ils traittent & festoyent les Seigneurs qui viennẽt ou passent par leur terre. Les Espagnols & les Espagnolles qui sont ja accoustumez au pays,sont extrememẽt friands de ce chocholaté. Ils disent qu'ils font ce chocholaté en diuerses façons & qualitez, sçauoir l'vn chaud, l'autre froid,& l'autre tẽperé, & y

mettent des eſpics beaucoup de ce chili. Meſmes ils en font des paſtes qu'ils diſent eſtre propres pour l'eſtomach, & contre le catarrhe. Quoy qu'il en ſoit, ceux qui n'y ont point eſté nourris n'en ſont pas beaucoup curieux. L'arbre où croiſt ce fruict eſt d'vne moyenne grandeur & d'vne belle façon, il eſt ſi delicat que pour garder que le Soleil ne le bruſle ils plantent aupres de luy vn autre grand arbre qui luy ſert ſeulement d'ombrage, & l'appellent la mere du cacao. Il y a des lieux où ils ſont ainſi que les vignes & les oliuiers ſont en Eſpagne. La prouince qui en a plus grande abōdance, pour le cōmerce & la marchandiſe eſt celle de Guatimalla. Il n'en croiſt point au Peru, mais il y croiſt de la coca, qui eſt vne autre choſe où ils ont encor vne autre plus grāde ſuperſtition qui ſemble eſtre choſe fabuleuſe. A la verité la traitte de la coca en Potozi ſe monte à plus de demy million de pezes par chacun an, d'autant qu'on y en vſe quelques quatre vingts dix ou quatre vingts quinze mille corbeilles par an. En l'an mil cinq cens quatre vingts & trois on y en conſomma cent mil. Vne corbeille de coca en Cuſco vaut deux pezes & demy, & trois, & en Potozi elle vaut tout contant quatre pezes & cinq tomines, & cinq pezes eſſayez. C'eſt l'eſpece de marchandiſe à l'occaſion de laquelle preſque ſe font tous les marchez & foires, parce que c'eſt vne marchandiſe dont il y a grande expedition. La coca donc qu'ils eſtiment tant, eſt vne petite fueille verde qui naiſt en des arbriſſeaux qui ſont comme d'vne

braſſe de haut, elle croiſt en des terres fort chaudes & humides, & iette ceſt arbre de quatre mois en quatre mois ceſte fueille qu'ils appellent la treſmitas ou tremoy : elle requiert beaucoup de ſoin à la cultiuer, pource qu'elle eſt fort delicate, & beaucoup d'auantage à la conſeruer, apres qu'elle eſt cueillie. Ils les mettent par ordre en des corbeillons longs & eſtroits, & en chargent les moutons du pays, qui vont auec ceſte marchandiſe en trouppes chargez de mil & deux mil, voire trois mil de ces corbeillons. On l'apporte le plus communémét des Andes & vallées, eſquelles il y a vne chaleur inſupportable, & où il pleut touſiours la plus part de l'année. Enquoy les Indiens endurent beaucoup de trauail & de peine pour l'entretenir, & bien ſouuent pluſieurs y perdent la vie ; parce qu'ils partent de la Sierre & de lieux tres-froids pour l'aller cultiuer & recueillir en ces Andes. C'eſt pourquoy il y a eu de grandes diſputes & diuerſité d'opinions entre quelques hommes doctes & ſages, à ſçauoir ſ'il eſtoit plus expedient d'arracher tous ces arbres de coca, ou de les laiſſer, mais en fin ils y ſont demeurez. Les Indiens l'eſtiment beaucoup, & au tẽps des Rois Inguas il n'eſtoit pas licite ny permis au commun peuple d'vſer de la coca ſans la licence du Gouuerneur. L'vſage en eſt tel qu'ils le portent en la bouche & le maſchent, ſuccçant ſans toutesfois l'aualler. Ils diſent qu'elle leur donne vn grand courage, & leur eſt vne ſinguliere friandiſe. Pluſieurs hommes graues tiennent cela pour ſuperſtition &

chofe de pure imagination. De ma part, pour dire la verité, ie me perſuade que ce n'eſt point vne pure imagination,mais au cõtraire i'entens qu'elle opere & donne force & courage aux Indiens:car l'on en void des effects,qui ne peuuent eſtre attribuez à imagination, comme de cheminer quelques iournées ſans manger auec vne poignée de coca, & autres effects ſemblables.La ſaulſe auec laquelle ils mangent ce coca luy eſt aſſez conuenable, pource que i'en ay gouſté, & a cõme le gouſt de Sumacq. Les Indiens la broyent auec de la cendre d'os bruſlez & mis en poudre,ou bien auec de la chaux, cõme d'autres diſent, ce qui leur ſemble fort appetiſſant & de bon gouſt,& diſent qu'il leur fait vn grand profit.Ils y employent librement leur argent,& s'en ſeruent en meſme vſage que de la monnoye.Encor toutes ces choſes ne ſeroient point mal à propos, n'eſtoient le hazard & riſque qu'il y a en ſon commerce, & à l'approfiter, en quoy tant ces gens ſont occupez. Les Seigneurs Inguas vſoient du coca comme de choſe royalle & friande,& eſtoit la choſe qu'ils offroient le plus en leurs ſacrifices, le bruſlans en l'honneur de leurs idoles.

CHAPITRE XXIII.

Du Maguey,du Tunal,de la Cochenille, de l'anir & du cotton.

LE maguey eſt l'arbre des merueilles,duquel les Noüueaux ou Chapetones (cõme ils les appellẽt és Indes) ont accou-

ſtumé d'eſcrire des miracles, en ce qu'il donne de l'eaüe, du vin, de l'huille, du vinaigre, du miel, du ſirop, du fil, des eſguilles, & mil autres choſes. C'eſt vn arbre que les Indiens eſtimẽt beaucoup en la neufue Eſpagne, & en ont ordinairemẽt en leurs habitatiõs quelqu'vn pour entretenir leur vie. Il croiſt & le cultiuẽt aux chãps, & a les fueilles larges & groſſieres, au bout deſquelles il y a vne pointe forte & aigue, qui ſert pour attacher comme des eſplingues, ou pour coudre cõme vne eſguille, & tirẽt auſſi de ceſte fueille cõme vn certain fil, dont ils ſe ſeruẽt. Ils coupent le trõc qui eſt gros quand il eſt encore tendre, & demeure vne grande concauité, par laquelle monte la ſubſtance de la racine, & eſt vne liqueur que l'on boit cõme de l'eaüe qui eſt freſche & douce. Ceſte meſme liqueur eſtant cuitte ſe tourne cõme vin, lequel deuient vinaigre en le laiſſant aigrir, & en le faiſant boüillir d'auãtage il deuient cõme du miel, & le cuiſant à demy il leur ſert de ſirop, qui eſt aſſez ſain & de bonne ſaueur, voire me ſemble meilleur que le ſirop de raiſins. Voila comment ils font cuire & ſe ſeruent de ceſte liqueur en diuerſes façõs, de laquelle ils tirẽt bõne quãtité, d'autãt qu'en certaine ſaiſon ils tirent par chaque iour quelques pots de ceſte liqueur. Il y a meſme de ces arbres au Peru, mais ils ne les rẽdẽt point ſi profitables cõme en la neufue Eſpagne. Le bois de ceſt arbre eſt creux & mol, & ſert pour conſeruer le feu, pource qu'il le retient comme vne meſche d'arquebuze, & ſ'y garde long tẽps, dõt i'ay veu que les Indiens ſ'en ſeruoient à ceſt

effect. Le tunal est vn autre arbre fameux en la neufue Espagne, si arbre nous debuons appeller vn mõçeau de fueilles amassees les vnes sur les autres, lequel est de la plus estrange façon d'arbre, qui soit. Pource qu'il sort de terre premierement vne fueille, & d'icelle vne autre, & de ceste-cy vne autre, & ainsi va croissant iusques à sa perfection, sinon que comme ses fueilles vont sortant en haut & aux costez, celles d'embas s'engrossissent, & viennent presque à perdre la figure de fueilles, en faisant vn tronc & des rameaux qui sont aspres, espineux & difformes, d'où vient qu'en quelques endroits ils l'appellent chardon. Il y a des chardons, ou tunaux sauuages qui ne portent point de fruit, ou bien il est fort espineux, & sans aucun proffit. Il y a mesme des Tunaux domestiques, qui donnent du fruit fort estimé entre les Indiẽs, qu'ils appellent Tunas, & sont de beaucoup plus grãdes que les prunes de frere, & ainsi longues. Ils en ouurent la cocque, qui est grasse, & au dedãs y a de la chair, & des petits grains semblables à ceux des figues, qui sont fort doux, & ont vn bõ goust, specialement les blanches, lesquels ont vne certaine odeur fort aggreable, mais les rouges ne sont pas ordinairement si bons. Il y a vne autre sorte de Tunaux, lesquels ils estiment beaucoup d'auantage, encor qu'ils ne donnent point de fruict, & les cultiuent auec vn grand soing & diligence: & iaçoit qu'ils n'en recueillent point de ce fruit, neantmoins ils rapportẽt vne autre commodité & proffit qui est de la graine, d'autant que certains petits vers naiſ-

ſent aux fueilles, de cet arbre, quand il eſt bien cultiué, & y ſont attachez, couuerts d'vne certaine petite toile deliée, leſquels on circuit delicatement, & eſt la cochenille des Indes tant renommée, de laquelle l'on teint en graine. Ils les laiſſent ſecher, & ainſi ſecs ils les apportent en Eſpagne, qui eſt vne groſſe, & riche marchãdiſe. L'arrobe de ceſte cochenille, ou graine, vaut pluſieurs ducats. On en apporta en la flotte de l'an mil cinq cens quatre vingts ſept, cinq mil ſix cents ſoixante dixſept arrobes, qui mõtoient à deux cens quatre vingts trois mil, ſept cents & cinquante pezes, & ordinairement il en vient tous les ans vne ſemblable richeſſe. Ces Tunaux croiſſent és terres temperees, qui declinent à froideur. Au Peru il n'y en croiſt point encor iuſques à preſent. I'en ay veu quelques plantes en Eſpagne, qui ne meritent pas toutesfois d'en faire aucun eſtat. Ie diray auſſi quelque choſe de l'Anir, combien qu'il ne viẽt pas d'vn arbre, mais d'vne herbe, parce qu'il ſert à la teinture des draps, & que c'eſt vne marchãdiſe qui s'accommode auec la graine, & meſme qu'il croiſt en grande quantité, en la neufue Eſpagne, d'où il en vint en la flotte que i'ay dit, cinq mil deux cents ſoixante & trois arrobes, ou enuiron, qui montent autant de pezes. Le cotton meſme croiſt en des petits arbriſſeaux, & en des grands arbres qui portent comme des pommettes, leſquels s'ouurent & donnẽt ceſte filaſſe, & apres l'auoir cueillie la fillent, & la tirent pour en faire des eſtoffes. C'eſt vne des choſes qui ſoit és Indes de plus grand proffit, &

de plus d'vsage, car il leur sert de lin, & de laine, pour faire des habits. Il croist en terre chaude, & y en a vne grande quantité es vallees & coste du Peru, en la neufue Espagne, és Philippines, & en la Chine. Toutesfois il y en a beaucoup d'auantage, qu'en aucun lieu que ie sache, en la prouince de Tucuman, en celle de saincte Croix de la Sierre, & au Paraguey, & leur est le cotton le principal reuenu. L'on apporte en Espàgne du cotton des Isles de S. Domingue, & en vint l'annee que i'ay dit soixante & quatre arrobes. Aux endroits des Indes où croist le cotton ils en font de la toile dont les hõmes & les femmes vsent le plus communement, mesmes en font leurs seruiettes de table, voire des voilles de nauire. Il y en a de gros, & d'autre qui est fin & delicat. Ils le teignent en diuerses couleurs, comme nous faisons les draps de laine en Europe.

CHAPITRE XXIIII.

Des Mameyes, Guayauos & Paltos.

CEs plantes dont nous auõs parlé sont les plantes les plus profitables des Indes, & celles qui sont les plus necessaires, pour le viure: toutesfois il y en a beaucoup d'autres qui sont bonnes à manger, entre lesquelles les mameyes sont estimées estans de la façon des grosses pesches, voire plus grosses. ils ont vn ou deux noyaux dedans, & la chair quelque peu dure. Il y en a qui sont doux,

& d'autres qui sont aucunement aigres, & ont l'escorce forte & dure. On fait de la conserue de la chair de ce fruit, qui ressẽble au cotignac. L'vsage de ce fruit est assez bon, & encor meilleure la conserue, que l'on en faict. Ils croissent és Isles, & n'en ay point veu au Peru. C'est vn arbre qui est grand, & bien fait, d'vn assez beau fueillage. Les Guayauos sont d'autres arbres qui portent communement vn mauuais fruict, plein de pepins aspres, & sont de la façon de petites pommes. C'est vn arbre mal estimé en la terre ferme, & aux Isles, car ils disent qu'il a l'odeur, comme de punaises. Le goust & saueur de ce fruit, est fort grossier, & sa substance mal saine. Il y a en sainct Domingue, & és autres Isles des mõtaignes toutes pleines de ces guayauos, & disent, qu'il n'y auoit point de telle sorte d'arbres, auant que les Espagnols y arriuassent, mais que l'on les y a apportez de ie ne sçay où. Cet arbre a multiplié infinimẽt, parce qu'il n'y a aucun animal, qui en mange les pepins, ou la graine, doù vient qu'estans ainsi semez parmi la terre, comme elle est chaude & humide, il y a ainsi multiplié. Au Peru cet arbre differe des autres guayauos, pource que le fruit n'ẽ est point rouge, mais est blanc, & n'a aucune mauuaise odeur, mais est d'vn fort bon goust : & de quelconque sorte de guayauos, que ce soit, le fruict en est aussi bon comme le meilleur d'Espaigne, specialement de ceux qu'ils appellent guayauos de matos, & d'autres petites guayauilles blanches. C'est vn fruit assez sain, & conuenable pour l'estomac, pource qu'il est de forte di-

gestiõ, & assez froid:les Paltas au cõtraire sont chaudes & delicates. Le Palto est vn arbre grãd & de beau fueillage, qui a le fruict, comme des grosses poires, il a dedans vn gros noyau, & tout le reste est vne chair molle, tellement que quand ils sont bien meurs, ils sont comme du beurre, & ont le goust delicat. Les paltas sont grãds au Peru, & ont vne escaille fort dure, que l'on peut oster toute entiere. Ce fruict est en Mexique, pour la plus part fort petit, ayãt l'escorce deliee, qui se pelle comme des põmes. Ils les tiennent pour vne viande saine, & comme i'ay dit, qui decline quelque peu à chaleur. Ces mamayes, guayauos, & paltos, sont les pesches, les pommes, & les poires des Indes, encor que ie choisirois plustost celles de l'Europe. Mais quelques autres par l'vsage, ou peut estre, par affection, pourront estimer d'auantage ceux-cy des Indes. Ie ne doute point, que ceux qui n'ont point veu, ny gousté, de ces fruits, prendront peu de plaisir à lire cecy, voire se lasseront de l'ouyr, & moy mesme ie m'en lasse, qui cause que i'abregeray en racontant quelques autres sortes de fruits. Car ce seroit chose impossible de pouuuir traiter de tous.

Chapitre XXV.

Du Chicoçapote, des Annonas & des Capollyes.

QVelques vns qui ont voulu augmenter les choses des Indes, ont mis en auant qu'il y auoit vn fruit, qui estoit semblable au cotignac, & l'autre qui

eſtoit comme du blanc manger: pource que la ſaueur leur ſembla digne de ces noms. Le cotignac ou mermelade(ſi ie ne me trõpe)eſtoit ce qu'ils appelloient, çapotes, ou chicoçapotes, qui ſont d'vn gouſt fort doux, & approchant à la couleur de cotignac.Quelques crollos, (qui eſt le nom dont ils appellent les Eſpagnols nais aux Indes)diſent que ce fruit ſurpaſſe en excellence tous les fruits d'Eſpagne. Toutesfois ce n'eſt mon opinion,mais ils diſent,que au gouſt principallemẽt il ſurpaſſe tous les autres fruits, où ie ne me veux pas arreſter neantmoins, parce que cela ne le merite pas. Ces chicoçapotes ou çapotes, entre leſquels il y a peu de differéce, croiſſent és lieux chauds de la neufue Eſpagne,& n'ay point cognoiſſance, qu'il y ait de tel fruit,en la terre ferme du Peru.Pour le blãc manger, c'eſt l'Annone, ou guanauana, qui croiſt en terre ferme. L'Annona eſt de la façon d'vne poire, & ainſi quelque peu aigue & ouuerte,tout le dedans eſt tendre & mol comme beurre, & eſt blanc, doux & d'vn gouſt fort ſauoureux. Ce n'eſt pas manger blanc encor qu'il ſoit blanc manger, mais à la verité c'eſt beaucoup augmenté de luy donner tel nom, bien qu'il ſoit delicat & d'vn gouſt ſauoureux, & quoy que ſelon le iugement d'aucuns,il ſoit tenu pour le meilleur fruit des Indes,il a en ſoy vne quantité de pepins noirs, & les meilleurs que i'aye veu a eſté en la neufue Eſpagne,où les capolies croiſſent auſſi,qui ſont comme des ceriſes, & vn noyau, bien que quelque peu plus gros.Mais la forme & figure,eſt comme de ce-

riſes,

riſes, de bonne ſaueur, ayant vn doux-aigret: mais ie n'ay point veu de capollyes en autre contrée.

CHAPITRE XXVI.

De plusieurs ſortes de fruitiers, des Cocos, des Amendes, des Andes, & des Amendes de Chachapoyas.


IL ne feroit pas poſſible de raconter tous les fruits & arbres des Indes, attendu que ie ne m'en reſouuiens pas de pluſieurs, & qu'il y en a encor beaucoup d'auantage deſquels ie n'ay pas cognoiſſance, & me ſemble choſe ennuyeuſe de parler de toutes, dont il me ſouuient. Il ſe trouue donc d'autres genres de fruitiers, & de fruits, plus groſſiers, comme ceux qu'ils appellent lucumes, du fruict deſquels ils diſent, par prouerbe, que c'eſt vn prix diſſimulé, cõme les guauas, pacayes, les hobos, & les noix qu'ils appellent, empriſonnées, leſquels fruits ſemblent à pluſieurs, eſtre des noix de la meſme eſpece que ſont celles d'Eſpagne. Voire ils diſent, que ſi l'on les tranſplãtoit ſouuent d'vn lieu en autre, qu'ils rapporteroient des noix toutes ſemblables à celles d'Eſpagne, & ce qu'ils donnent ainſi vn fruit ſauuage, & ſi mal plaiſant eſt à cauſe qu'ils ſont ſauuages. En fin l'on doit bien conſiderer la prouidence & richeſſe du Createur, lequel a departy à tant de diuerſes parties du mõde, telle varieté d'arbres

fruitiers, le tout pour le ſeruice des hommes, qui habitent la terre, & eſt vne choſe admirable de voir tãt de differentes formes, gouſts, & effets du tout incognus, & dont on n'auoit iamais ouy parler au monde, au parauant la deſcouuerte des Indes. Et deſquelles meſme Pline, Dioſcoride & Theophraſte, voire les plus curieux, n'ont eu aucune cognoiſſãce, neantmoins toute leur recherche & diligence. Il s'eſt troué des hommes curieux de noſtre tẽps qui ont eſcript quelques traittez de ces plantes des Indes, des herbes, & riuieres, & des operations, qu'ils ont en l'vſage de medecine, auſquels l'on pourra recourir, qui en voudra auoir plus ample cognoiſſance, parce que ie pretends traiter ſeulement en peu de mots & ſuperficiellemẽt ce qui me viendra en la memoire, touchant ce ſubiect. Neantmoins il ne me ſemble pas bon paſſer ſoubs ſilence les cocos, ou palmes des Indes, à cauſe d'vne proprieté qu'ils ont qui eſt fort notable, & remarquable. Ie les appelle palmes, non pas proprement, ny qu'il y ait des dattes, mais d'autant que ce ſont arbres ſemblables aux autres palmes. Ils ſont hauts & forts, & plus ils montent en haut plus vont ils iettãs des rameaux, grands & fort eſtendus. Ces palmes ou cocos donnent vn fruit qu'ils appellẽt auſſi cocos, dequoy ils ont accouſtumé faire des vaſes pour boire, & diſent qu'il y en a quelques vns qui ont vne vertu, & proprieté contre le poiſon, & pour guerir le mal de coſté. Le noyau & la chair d'iceux (quand il eſt eſpoiſſi & ſec) eſt bon à manger, & approche quelque peu

du gouſt de chaſtaignes verdes. Quand le coco eſt en l'arbre encor tẽdre, tout ce qui eſt dedãs eſt comme vn laict qu'ils boiuent par delices, & pour rafraiſchir en temps de chaleur. I'ay veu de ces arbres en ſainct Iean de port-riche & autres endroits des Indes, & m'en dirent vne choſe remarquable, que chaque mois ou Lune cet arbre iette vn nouueau rameau de ces cocos, tellement qu'il donne du fruit douze fois par an, cõme ce qui eſt eſcrit en l'Apocalypſe, & à la verité il me ſemble que ce fuſt de meſme, pource que tous les rameaux ſont d'aages fort differens, les vns commencent, les autres ſont deſia meurs, & les autres le ſont à demy. Ces cocos que ie dy ſont ordinairement de la figure & groſſeur d'vn petit mellon; Il y en a d'vne autre ſorte qu'ils appellent coquillos, qui eſt vn fruit meilleur, dont il y en a en Chille. Ils ſont quelque peu plus petits que noix, mais vn peu plus ronds. Il y a vne autre eſpece de cocos qui ne donnent point ce noyau ainſi eſpoiſſi, mais ils ont dedans vne quãtité de petits fruits comme Amendes, à la façon des grains de grenade. Ces amendes ſont trois fois auſſi grandes que celles de Caſtille, & leur reſſemblent au gouſt, encor qu'elles ſoient vn peu plus aſpres, & ſont auſſi humides & huilleuſes. C'eſt vn aſſez bon manger, auſſi ils s'en ſeruent en delices, faulte d'amendes, pour faire des maſſepains, & autres telles choſes. Ils les appellent amendes des Andes, pour-ce que ces cocos croyſſent habondamment és Andes du Peru, & ſont ſi forts & durs, que pour les ouurir, il eſt

besoing de les frapper rudement auec vne grosse pierre. Quand ils tombent de l'arbre, s'ils rencõtroient la teste de quelqu'vn, il n'auroit ià besoing d'aller plus loing. Et semble vne chose incroyable, que dedans le creux de ces cocos qui ne sont pas plus grands que les autres, ou gueres d'auantage, il y a neantmoins vne telle multitude & quantité de ces amendes. Mais en ce qui concerne les amendes, & tous les autres fruits semblables, tous les arbres doibuent ceder aux amendes de Chachapoyas, lesquelles ie ne peux autrement appeller. C'est le fruit le plus delicat, friand, & plus sain, de tout tant que i'aye veu és Indes. Voire vn docte medecin affermoit qu'entre tous les fruits qui sont és Indes, ou en Espagne, nul n'approchoit de l'excellence de ces amendes. Il y en a de plus grandes & de plus petites que celles que i'ay dit des Andes, mais toutes sont plus grasses que celles de Castille. Elles sont fort tẽdres à manger, ont beaucoup de suc, & de substance, & comme onctueuses & fort agreables, elles croissent en des arbres tres-hauts, & de grand fueillage. Et comme c'est vne chose precieuse, nature aussi leur a donné vne bõne couuerture & deffense veu qu'elles sont en vne escorce quelque peu plus grande & plus poignãte, que celle des chastaignes, toutesfois quand ceste escorce est seche, l'on en tire facilement le grain. Ils racontent que les singes, qui sont fort friands de ce fruit, & desquels il y a vn grand nombre en Chachapoyas du Peru, (qui est la contrée de toutes, où ie sçache qu'il y ait

de ces arbres) pour ne ſe picquer en l'eſcorce, & en tirer l'amande, les iettent rudement du haut de l'arbre, ſur les pierres, & les ayants ainſi rompues, les acheuent d'ouurir pour les manger à leur plaiſir.

CHAPITRE XXVII.

De pluſieurs & diuerſes fleurs, & de quelques arbres, qui donnent ſeulement de la fleur, & comme les Indiens en vſent.

LES Indiens ſont fort amis des fleurs, & en la neufue Eſpagne, plus qu'en autre partie du monde, parquoy ils ont accouſtumé de faire pluſieurs ſortes de boucquets, qu'ils appellent là ſuchilles, auec vne telle varieté & gentil artifice, que l'on n'y peut rien deſirer d'auantage: ils ont vne couſtume entre eux que les principaux offrent par honneur leurs ſuchilles, ou boucquets aux ſeigneurs, & à leurs hoſtes, & nous en dõnoient en telle abondance, quand nous cheminions par ceſte prouince, que nous ne ſçauions qu'en faire, bien qu'ils ſe ſeruent auiourd'huy à cet effet, des principalles fleurs de Caſtille, pource qu'elles croiſſent là mieux qu'icy, comme ſont les oillets, roſes, iaſmins, violettes, fleurs d'orãges, & les autres ſortes de fleurs, qu'ils y ont portees d'Eſpagne, y proffitent merueilleuſement. Les roſiers en quelques endroits y croiſſoient trop, tellement qu'ils ne donnoiẽt point

de roſes. Il arriua vn iour qu'vn roſier fut bru-
lé, & les reiettons & ſcyons qui ietterent in-
continent porterent des roſes en habondance,
& de là ils aprindrẽt à les eſmonder, & en oſter
le bois ſuperflu, tellement qu'auiourd'huy ils
donnent des roſes ſuffiſammẽt. Mais outre ces
ſortes de fleurs, que l'on y a portées d'icy, il y
en a beaucoup d'autres, les noms deſquelles ie
ne peux pas dire: qui ſont rouges, iaunes, bleües
violettes, & blanches, auec mil differẽces, leſ-
quelles les Indiens ont accouſtumé de porter
en leurs teſtes, comme vn plumage pour orne-
mẽt. Il eſt vray que pluſieurs de ces fleurs n'ont
que la veüe, pource que l'odeur n'en eſt point
bonne, ou elle eſt groſſiere, ou elles n'en ont
point du tout, encor qu'il y en ait q̃lques vnes
d'excellẽte odeur. Comme celles qui croiſſent
en vn arbre qu'ils appellẽt floripondio, ou por-
te fleur, qui ne donne aucun fruit, mais porte
ſeulemẽt de ces fleurs, leſquelles ſont plus grã-
des que fleurs de lys, & ſont quaſi en forme de
clochettes, toutes blãches, & ont au dedãs des
petits fillets comme l'on voit au lys: il ne ceſſe
toute l'ãnée de produire ces fleurs, l'odeur deſ-
quelles eſt merueilleuſemẽt douce & agreable,
ſpecialement en la fraiſcheur du matin. Le vi-
ceroy Dom Frãciſco de Tollede, enuoya de ces
arbres au roy Dom Philippe, comme vne choſe
digne d'eſtre plantée aux iardins royaux; En la
neufue Eſpagne les Indiens eſtiment beaucoup
la fleur qu'ils appellent yoloſuchil, qui ſignifie
fleur de cœur, pource qu'elle eſt de la meſme
forme d'vn cœur, & n'eſt pas gueres moindre. Il

y a mesme vn autre grand arbre, qui porte de ceste sorte de fleurs, sans porter d'autre fruit, elle a vne odeur, qui est forte, & comme il me semble, trop violête, à d'autres elle leur pourra sembler aggreable. C'est vne chose assez cogneüe, que la fleur qu'ils appellent fleur du Soleil, a la figure du Soleil, & se tourne selon le mouuement d'iceluy; Il y en a d'autres, qu'ils appellent œillets d'Inde, lesquels ressemblent à vn fin velours orangé & violet, celles là n'ont aucune senteur, qui soit d'estime, mais seulemêt sont belles à la veüe. Il y a d'autres fleurs, qui outre la beauté de la veüe, combien qu'elles n'ayent aucune odeur, ont vne saueur comme celles qui ressemblent à celle du cresson allenois, que si l'on les mangeoit sans les voir, l'on ne iugeroit point que ce fust autre chose. La fleur de granadille est tenuë pour chose remarquable, & disent qu'elle a en soy les marques & enseignes de la passion, & que l'on y remarque les clouds, la coulomne, les fouets, la couronne d'espines, & les playes, enquoy ils ne sont pas du tout eslongnez de raison, iaçoit que pour y trouuer & remarquer toutes ces choses, il soit besoing de quelque pieté, qui ayde à en faire croire vne partie, mais elle est fort exquise, & tresbelle à la veüe, encor qu'elle n'aye point d'odeur. Le fruit qu'ils appellent aussi granadille, se mange, se boit, ou pour mieux dire se succe, pour rafraischir: ce fruit est doux, & selon l'opinion de quelques vns, il l'est par trop. Les Indiens ont accoustumé en leurs festes, & dances de porter

des fleurs en leurs mains, & les Roys & Seigneurs en portent pour la magnificence. Pour ceste occasion l'on void des peintures de leurs anciens ordinairement auec des fleurs en la main, comme l'on void icy auec des gants. Il me semble en auoir assez dit sur ce qui concerne les fleurs. L'on vse aussi à cest effect du bazilic, encor que ce ne soit point vne fleur, mais seulement vne herbe, & ont accoustumé d'en auoir en leurs iardins, & de la bien cultiuer, mais maintenant ils en ont si peu de soing, qu'il n'est plus auiourd'huy bazilic, mais c'est vne herbe qui croist autour des estangs.

CHAPITRE XXVIII.

Du Baulme.


E souuerain Createur n'a pas seulement formé les plantes pour seruir de viande, mais aussi pour la recreation & pour la medecine & guarison de l'homme. I'ay dit quelque peu de celles qui seruent pour la nourriture, qui est le principal: Et mesme quelque peu de celles qui seruent de recreation. Il reste donc maintenãt de traitter de celles qui sont propres à la medecine, dont ie diray aussi quelque peu de chose. Et encor que toutes les plantes soient medecinales quãd elles sont bien cogneües & bien appliquées, toutesfois il y a quelques choses particulierement, que l'on void notoirement auoir esté ordõnées du Createur pour la medecine, & pour

la ſanté des hommes. Comme ſont les liqueurs, huilles, gommes & rezines qui prouiennent de diuerſes plantes & herbes, & qui facilement demonſtrent à l'experience à quoy elles ſont propres. Sur toutes ces choſes le bauſme auec raiſon eſt renommé pour ſon excellēte odeur, & beaucoup d'auantage pour l'exquis effect qu'il a de curer les playes, & autres diuers remedes que l'on experimente en luy ſur la gueriſon des maladies. Le bauſme qui vient des Indes Occidentales n'eſt pas de la meſme eſpece que le vray bauſme, que l'on apporte d'Alexandrie ou du Caire, & qui anciennement eſtoit en Iudée, laquelle Iudée (ſelon que Pline eſcrit) *Plin. lib. 12. cap. 15.* poſſedoit ſeule au monde ceſte grandeur, iuſques à ce que l'Empereur Veſpaſien l'apporta à Rome & en Italie. Ce qui me donne occaſion de dire que l'vne liqueur & l'autre ne ſont point d'vne meſme eſpece, c'eſt à cauſe que les arbres d'où elles ſortent ſont entr'eux fort differēs: car l'arbre du bauſme de Paleſtine eſtoit petit, & à la façon de vigne, comme raconte Pline pour l'auoir veu, & ceux d'auiourd'huy qui l'ont veu en Orient en diſent autant. Comme auſſi la ſaincte Eſcriture appelle le lieu où *Cant. 1.* groſſit le bauſme, vigne d'Enguaddi, pour la reſſemblance qu'il a auec les vignes. I'ay veu l'arbre d'où ſe tire le bauſme des Indes, qui eſt auſſi grand comme vn grenadier, voire approchāt quelque peu de ſa façon, ſi i'ay bonne memoire, n'ayant rien de commun auec la vigne, combien que Strabon eſcriue, que l'arbre ancien *Strab. lib. 16. Geograph.* du bauſme eſtoit de la grandeur des grenadiers.

Mais aux accidens & operations ce ſont liqueurs fort ſemblables, comme elles le ſont en leur odeur admirable, & en la cure & guariſon des playes en la couleur & en la ſubſtāce, veu qu'ils racōtēt de l'autre bauſme, qu'il y en a de blāc,de vermeil,de verd & de noir:ce que l'ō void auſſi en ceux des Indes. Et tout ainſi qu'ils tiroient l'ancien en coupāt & inciſant l'eſcorce pour en faire diſtiller ceſte liqueur,ainſi en fōt-ils de meſme en celuy des Indes,encor qu'il diſtille en plus grāde quātité. Et cōme en ceſt anciē,il y en a d'vne ſorte qui eſt tout pur, lequel ils appellent opobalſamo, qui eſt la propre larme qui diſtille, & vn autre qui n'eſt pas ſi exquis, lequel on tire du bois de l'eſcorce & des fueilles eſpraintes & cuites au feu, lequel ils appellent xylobalſami. De meſme auſſi entre le bauſme des Indes il y en a vn pur qui ſort ainſi de l'arbre, & d'autre que les Indiens tirent en cuiſant & eſpreignant les fueilles & le bois, meſmes ils le ſophiſtiquent & augmentēt auec d'autres liqueurs, afin qu'il y en ait d'auantage. Et n'eſt pas ſans raiſon qu'ils l'appellent bauſme, car il l'eſt veritablement, encor qu'il ne ſoit pas de la meſme eſpece de l'ancien,& eſt beaucoup eſtimé, & le ſeroit d'auantage ſi ce qui eſt auiourd'huy és eſmeraudes & perles n'y eſtoit,à ſçauoir d'eſtre à preſent en grande quātité. Ce qui importe d'auantage, eſt l'vſage, auquel il eſt employé de ſeruir de chreſme,qui eſt ſi neceſſaire en la ſaincte Eſgliſe, & de telle veneration,ayāt declaré le ſiege Apoſtolique que l'on face le Chreſme aux Indes auec le bauſme,

Plin. lib. 11. cap. 15.

& que l'on en vſe au Sacremẽt de Cõfirmation & aux autres Sacremens, dont l'Egliſe vſe. L'on apporte le bauſme en Eſpagne de la neufue Eſpagne de la prouince de Guatimalla, de Chiappa & d'autres lieux où il abonde d'auãtage, encor que le plus eſtimé ſoit celuy qui vient de l'Iſle de Tollu, qui eſt en la terre ferme, non pas loin de Cartagene. Ce bauſme eſt blanc, & communémẽt ils tiennent pour plus parfait le blanc que le rouge, encor que Pline donne le premier lieu au vermeil, le ſecond au blanc, le troiſieſme au vert, & le dernier au noir: mais il ſemble que Strabon eſtime d'auantage le bauſme blanc, cõme les noſtres l'eſtimẽt. Monardes traitte amplement du bauſme des Indes en la premiere & ſeconde partie, ſpecialemẽt de celuy de Cartagene & de Tollu, qui eſt tout vn. Ie n'ay point trouué que les Indiens anciennemẽt eſtimaſſent beaucoup le bauſme, ny meſme l'employaſſent en vſage d'importance, encor que Monardes diſe que les Indiens curoient auec iceluy leurs playes, & que de là l'apprindrent les Eſpagnols.

Plin. lib. 12. Cap. 25.

Strab. lib. Geograp.

CHAPITRE XXIX.

De l'ambre, & des autres huilles, gommes & drogues que l'on apporte des Indes.


Pres le Bauſme l'Ambre tient le ſecond lieu: c'eſt vne autre liqueur qui eſt auſſi odoriferante & medecinalle, mais plus eſpaiſſe de ſoy qui ſe tourne & s'eſpaiſſit en vne paſte de cõplexion

chaude & de bon parfum, lequel ils appliquent aux playes, blessеures & autres necessitez. Surquoy ie me rapporte aux Medecins, specialemẽt au docteur Monardes, qui à la premiere partie a escrit de ceste liqueur & de beaucoup d'autres medecinalles, qui viennent des Indes. Cet Ambre vient mesme de la neufue Espagne, laquelle a cet aduantage sur les autres prouinces en ces gommes, liqueurs & sucs d'arbres. Qui cause qu'ils ont là abondãce de matieres, pour le parfum, & pour la medecine, comme est l'Animé, qui y vient en grand quantité, le Copal, ou suchicopal, qui est vn autre genre, comme de storax, & encens, qui a mesme d'excellentes operations, & est d'vne tres-bonne odeur, propre pour les suffumigations. Mesme la Tacamahaca, & la Caraña qui sont aussi fort medecinalles. On apporte de ceste prouince de l'huille d'aspic, duquel les medecins & peintres se seruent assez, les vns pour leurs emplastres, & les autres pour vernir leurs peintures. L'on apporte mesme pour les medecins, la casse fistule, laquelle croist abondamment en S. Domingue. C'est vn grand arbre, qui porte ces cannes comme son fruict. L'on apporta en la flote où ie vins de S. Domingue quarante huict quintaux de casse fistule. La salcepareille n'est pas moins cogneue, pour mille remedes, à quoy on l'employe. Il en vint en ceste flote, cinquante quintaux de la mesme Isle. Il y a beaucoup de ceste salcepareille au Peru, & de fort excellente en la prouince de Guayaquil, qui est soubs la ligne. Plusieurs se vont faire

guarir en ceste prouince, & est l'opinion de quelques vns, que les seules eaux simples qu'ils boiuent leur donnent santé, à cause qu'elles passent par ces racines, comme nous auons dit cy dessus, d'où elle tire sa vertu, tellement que pour suer en ceste terre, il n'est point besoing de beaucoup de couuerture, ny d'habits. Le bois de guayac, qu'ils appellent autrement bois saint, ou bois des Indes, croist en abondance aux mesmes Isles, & est aussi pesant que le fer, tellement qu'il s'enfonse incõtinent en l'eaue. De cestuy l'on en apporta en ceste flote trois cens cinquante quintaux, & en eust-on peu apporter vingt, voire cent mil, s'il y auoit distributiõ de ce bois. Il vint aussi en la mesme flote, & de la mesme Isle, cent trente quintaux de bois de Bresil, qui est si rouge enflambé & si cogneu, & dont on vse tant, pour les teintures & autres choses. Il y a és Indes vne infinité d'autres bois aromatiques, gommes, huilles, & drogues, de sorte qu'il n'est pas possible de les pouuoir tous raconter, & est chose aussi de peu d'importance à present. Ie diray seulement qu'au temps des Roys Inguas de Cusco, & des Roys Mexiquains, il y eut beaucoup de grans personnages experts à curer & mediciner auec les simples, & faisoiẽt de fort belles cures, d'autant qu'ils auoient cognoissance de plusieurs vertus & proprietez des herbes, racines, bois, & des plantes, qui croissent par delà, & dont les anciens d'Europe n'ont eu aucune cognoissance. Il y a mil de ces simples, qui sont propres pour purger, comme les racines de

Mechoaçan,les pignons de la Puña, la conserue de Guanucquo, l'huille de figuier, & plusieurs autres choses, lesquelles estans bien appliquees & en temps, ne sont pas (comme ils tiennent) de moindre efficace que les drogues qui viennent d'Orient. Ce qui se peut voir en lisant le discours qu'en faitMonardes,en la premiere & seconde partie où il traitte amplement du Tabaco, ou petum, duquel l'on a fait de notables experiences contre le venim. Le Tabaco est vn arbrisseau, ou plante assez commune, qui a en soy neãtmoins des rares vertus, comme entre autres de seruir de contrepoison,ainsi que plusieurs & diuerses plantes, par ce que l'Autheur de toutes choses a departy ses vertus,comme il luy a pleu, & n'a point voulu qu'aucune chose nacquist au monde ocieuse. Mais c'est vn autre don souuerain à l'homme de les cognoistre, & en sçauoir vser comme il conuient,ce que le mesme Createur concede à qui il luy plaist. Le Docteur François Hernandes a fait vn bel œuure de ceste matiere, des plantes des Indes,liqueurs, & autres choses medecinalles, par l'expres commandement & commission de sa Maiesté, faisant peindre & pourtraire au naturel toutes les plantes des Indes, lesquelles, comme ils disent, sont en nombre de plus de mil deux cens,& disent que cet œuure a cousté plusde soixante mil ducats, duquel œuure le Docteur Nardus Anthonius, medecin Italien, a fait vn extrait curieux, & renuoye ausdits liures, celuy qui voudra plus exactement cognoistre des plantes des Indes, principalement pour la medecine.

CHAPITRE XXX.

Des grandes forests des Indes, des Cedres, des Ceiuas, & autres grands arbres qui y sont.

IAçoit que dés le commencement du monde, la terre a produit des plantes & des arbres, par le commandement du Seigneur, neantmoins elle n'a laissé d'en produire en quelques lieux plus qu'es autres, & outre les plantes & les arbres qui par l'industrie des hommes ont esté transplantees & apportees d'vn lieu, en autre, il y en a encor beaucoup que nature a produits de soy mesme. Ie croy q̃ de ceste sorte il y en a d'auantage au nouueau monde, que nous appellons Indes, soit en nombre, ou en diuersitez, que non pas au vieil monde, & terres de l'Europe, de l'Asie & Afrique. La raison est, pour ce que les Indes sont d'vne temperature chaulde & humide, comme nous auons monstré au secõd liure, contre l'opinion des anciens, qui cause que la terre produit en grande abondance vne infinité de plantes sauuages, & naturelles, d'où vient que presque la plus grande partie des Indes est inhabitable, & qu'on n'y peut cheminer, pour les bois & espaisses forests qui y sont, ausquelles l'on trauaille continuellement pour les abbatre. Il a esté besoing & necessaire, pour cheminer par quelques endroits des Indes, principallement aux nouuelles entrees, de faire le chemin, en couppant les arbres, & essartant les buissons, de sorte que comme nous

l'escriuēt quelques religieux,qui l'ont esprouué,il a esté telle fois qu'ils n'ont peu cheminer en vn iour plus d'vne lieüe. Vn de nos freres homme digne de foy, nous contoit, que s'estāt esgaré & perdu dans les montagnes, sans sçauoir quelle part ny par où il deuoit aller, il se trouua dedans des buissons si espais, qu'il fut contraint de cheminer sur iceux sans mettre les pieds en terre, par l'espace de quinze iours entiers,& que pour y voir le Soleil,& pour remarquer quelque chemin en ceste forest si espaisse & pleine de bois, il auoit besoing de mōter au couppeau des plus grands arbres, pour de là descouurir le chemin. Qui lira le discours, traittant de son voyage, & combien de fois il s'est perdu & esgaré, & les chemins qu'il a cheminez,les estrāges aduātures qui luy sont aduenues, ce que i'ay escrit succinctement, pour me sébler chose digne d'estre sceüe,& qui aura quelque peu cheminé par les montagnes des Indes,encor que ce ne soyent que les dixhuict lieües qu'il y a de Nom de Dieu à Panama, pourra bien penser de quelle grandeur sont ces forests des Indes, de sorte que n'ayant aucun Hyuer en ces parties là, qui face sentir le froid, & que l'humidité du Ciel & de la terre y est si grande, que les montagnes produisent vne infinité de forests, & la campagne qu'ils appellent Sauanas, vne infinité d'herbe : il n'y a point de faute d'herbe pour les pasturages, de mesrain pour les edifices, ny de bois à faire du feu. C'est vne chose impossible de pouuoir raconter les differences & figures de tant d'her-

d'arbres sauuages, d'autant que de la plus part l'on n'en sçait pas les noms. Les cedres si estimez anciennemēt sont là fort communs, pour les edifices & pour les nauires, & y en a de diuerses façons, les vns blancs, & d'autres roux, qui sont fort odoriferens. Il y a vne grande quantité de Lauriers d'vn plaisant regard aux Andes du Peru. Aux montaignes de la terre ferme, aux Isles, en Nicaragua, & en la neufue Espagne. Comme aussi il y a vne infinité de Palmes, & de Ceiuas, dequoy les Indiens font leurs canoes, qui sont des basteaux faits tout d'vne piece. L'on apporte en Espagne du mesrain de bois fort exquis de la Hauane, en l'Isle de Cube, où il y a vne infinité de semblables arbres, comme sont l'Ebene, le Caouana, la Grenadille, les Cedres, & autres especes, que ie ne cognois point. Il y a mesme de grands Pins en la neufue Espagne, encor qu'ils ne soient pas si forts que sont ceux d'Espagne. Ils ne portent point de pignons, mais des pommes vuides. Les Chesnes qu'ils appellent de Guayaquil, est vn bois exquis, & odoriferant, quand on le taille, mesme il y a des cannes & roseaux tres-hauts, des rameaux & petites cānes, desquels ils font des bouteilles & cruches pour puiser de l'eaue, & s'en seruent mesmes en leurs bastiments. Il y a aussi le bois de mansle, dequoy ils font des arbres & masts de nauires, & les estiment aussi forts comme si c'estoit du fer. Le Molle est vn arbre de beaucoup de vertus, lequel iette des petits rameaux, dont les Indiens font du vin, ils l'appellent en Mexique, arbre du Peru, pour

ce qu'il eſt venu de là, mais il en croiſt auſſi en la neufue Eſpagne, & de meilleur que celuy du Peru. Il y a mil autres ſortes d'arbres dont ce ſeroit vn trauail ſuperflu d'ē traitter, quelques vns de ces arbres ſont d'vne enorme grandeur, & parleray ſeulement d'vn qui eſt en Tlaco Chauoya, trois lieues de Guaxaca, en la neufue Eſpagne. Cet arbre eſtant meſuré, ſe trouua ſeulement en vn creux, auoir par dedans neuf graças, & par dehors ioignant la racine, ſeize, & plus haut douze. Cet arbre fut frappé de foudre, depuis le haut iuſques au bas, au droit du cœur, qui fit ce creux, qui y eſt. Ils diſent que auparauant que le tonnerre fuſt tombé deſſus, il eſtoit ſuffiſant pour ombrager mil hommes. C'eſt pourquoy ils ſ'y aſſembloyent pour faire leurs dances, bals & ſuperſtitions, neantmoins il reſte encor de preſent des rameaux & de la verdure, mais nō pas beaucoup. Ils ne ſçauent quelle eſpece d'arbre c'eſt, ſinon qu'ils diſent que c'eſt vne eſpece de Cedre. Ceux qui trouueront cecy eſtrange, liſent ce que Pline raconte du plane de Lydie, le creux duquel contenoit quatre vingts & vn pied, & reſſembloit pluſtoſt vne cabane ou maiſon, que non pas creux d'arbre, ſon branchage vn bois entier, l'ombrage duquel couuroit vne grande partie de la campagne. Par ce qui eſt eſcrit de cet arbre, l'on n'aura point tant d'occaſion de ſ'eſmerueiller du Tyſſeran, qui auoit ſa maiſon & meſtier dans le creux d'vn Chaſtaignier. Et d'vn autre Chaſtaignier, ſi ce n'eſtoit ceſtuy là meſme, dedans le creux duquel en-

Plin. lib. 12. cap. 1.

troient huict hommes à cheual, & en resortoyent, sans s'incommoder les vns les autres. Les Indiens exerçoient ordinairement leurs idolatries en ces arbres, ainsi estranges & difformes, ainsi que faisoient mesme les anciens Gentils, comme racontent quelques autheurs de ce temps.

CHAPITRE XXXI.

Des plantes & fruictiers que l'on a apportez de l'Espagne aux Indes.


Es Indes ont eu plus de profit, & ont esté mieux recompensees és plantes que l'on y a portees d'Espagne, qu'en autres marchandises, pour ce que le peu qui sont venues des Indes en Espagne, y croissent peu, & y ont mal multiplié, & au contraire le grand nombre que l'on a porté d'Espagne aux Indes, y vient tres-bien, & y sont grandement multipliees. Ie ne sçay si nous deuons dire que ce soit, à cause de la bonté des plantes, pour donner gloire à ce qui est d'icy, ou bien si nous dirons que c'est la terre, pour la donner à ce qui est de delà. Finablemẽt il y a par delà, de tout ce qui se produit de bon en Espagne, & en quelques endroits meilleur, & en quelques endroits pire, comme le froment, l'orge, les porees ou verdure, & toutes sortes de legumes, aussi les laictues, choux, raues, oygnons, ail, persil, naueaux, pastenades, berengenes, ou pommes d'Amour, scariolles, betes, espinards, garuences ou poids, febues,

lentilles, & finablement tout ce qui croist par deçà de domestique, & de proffit : de sorte que ceux qui y ont fait voyage, ont esté curieux d'y porter des semẽces de toutes sortes, & le tout y a beaucoup fructifié, encor que ç'ait esté diuersement, sçauoir aux vns mieux, aux autres moins. Quãt aux arbres, ceux qui plus generallement, & plus abondamment y ont fructifié, ont esté les oranges, lymonniers, citronniers, & autres fruicts de ceste sorte. Il y a desia en quelques endroits, comme des bois & des forests d'orangers. Ce que trouuant estrange, ie demanday qui auoit rempli ces champs de tant d'orangiers, l'on me respondit, que cela estoit aduenu fortuitement, d'autant que les oranges estans tombees à terre, & pourries, leur semence auoit germé, & de celles que les eaux auoiẽt emporté en diuers endroits, venoient à naistre ces bois ainsi espais. Ce qui me sembla vne bonne raison. I'ay dit que c'estoit le fruict, qui generallement s'est plus augmenté és Indes, pour ce que ie n'ay esté en nul endroit où il n'y ait des orãges, d'autãt que toutes les Indes sõt vne terre chaulde & humide, qui est ce que requiert cet arbre. Ils ne croissent point en la Sierre, mais l'on les y apporte des vallees ou coste de la mer. La conserue d'oranges closes qu'ils font és Isles, est la meilleure que i'ay veüe par deçà, ny par delà mesme. Les pesches, les presses, & abricots, y ont fort multiplié, & en la neufue Espagne plus qu'en autre endroit. Il croist au Peru fort peu de ces sortes de fruicts, outre les pesches, & encor moins és Isles. Il y

croist des pommes & des poires, mais c'est assez moyennement, il y a des prunes rarement, mais des figues en abondance, principalement au Peru. Il se trouue des coings en toutes les contrees des Indes, & en la neufue Espagne, en telle abondance, qu'ils nous en donnoient cinquante à choisir pour demie realle. Il y a assez de grenades aussi, bien qu'elles soient toutes douces, car les aigres n'y sont point bien venues. Il y a de tres-bons mellons en quelques endroits du Peru. Les cerises & les guignes iusques auiourd'huy n'ont point encor bien fructifié es Indes, & croy que ce n'est pas faute de temperature, pour ce qu'il y en a de toutes sortes, mais peut estre faute de soing, ou par ce que l'on n'a pas bien rencontré sa temperature. En fin ie ne trouue point que par delà ils ayent faute d'aucun fruict delicieux. Quant aux fruicts grossiers, ils n'ont point de beillottes, ny de chastaignes, & n'ay point de cognoissance, que iusques auiourd'huy il y en ait creu. Les amendes y croissent, mais c'est fort peu. L'on y porte d'Espagne pour les friands des amandes, des noix, des auellaines, & n'ay point entendu qu'il y ait de nefles, ny de cormes, ce qui importe peu. Me semble que cecy doit suffire pour faire entendre qu'il n'y manque aucune delice de fruicts. Maintenant disons quelque chose des plantes de profit, que l'on y a portees d'Espagne, & acheuerons ce traitté des plantes, qui est desia ennuyeux.

CHAPITRE XXXII.

Des raisins, vignes, oliues, meures, & des cannes de sucre.

I'ENTENS par les plantes profitables celles qui outre ce que l'ō en mange au logis, apportent de l'argent à leur maistre. La principale desquelles est la vigne, de laquelle vient le vin, le vin-aigre, le raisin vert & sec, le verjus & le sirop. Mais le vin est celuy qui vaut le mieux. Il ne croist point de vin ny raisin és Isles ny terre ferme, mais en la neufue Espagne, il y a quelques vignes qui portent du raisin, toutesfois l'on n'en fait point de vin. La cause en doit estre pource que le raisin ne se meurit pas bien à cause des pluyes qui y viennent aux mois de Iuillet & Aoust, qui les empeschent de meurir : ils s'en seruent tant seulement pour manger. L'on y porte le vin d'Espagne & des Canaries, comme en tout le reste des Indes, reserué au Peru & au Royaume de Chillé, où il y a des vignes qui rapportent de tresbon vin, lesquelles vont chaque iour croissant en quantité à cause que c'est vne grande richesse en ce pays, & en bonté, parce que auec le temps ils deuiennent plus experimentez vignerons. Les vignes du Peru sont communes és vallées chaudes, où il y a des eaües, & les arrousent auec la main, parce qu'il n'y tombe point de pluyes du Ciel, & aux Lanos, & en la Sierre elle n'y vient point à temps. Il y a des en-

droits où les vignes ne ſont point arrouſées ny du Ciel ny de la terre, & toutefois elles ne laiſſent de fructifier en grande abondance, comme en la vallée d'Yca, & aux foſſes qu'ils appellent de Villacuri, eſquels lieux il ſe trouue des foſſes ou terres enfoncées parmy les morts ſablons, leſquels ſont toute l'année d'vne incroyable fraiſcheur, ſans qu'il y pleuue aucunement en quelque ſaiſon que ce ſoit, ny qu'il y ait des eaües pour les arrouſer artificiellemēt. La cauſe eſt parce que le terrouer eſt ſpongieux, & qu'il ſucçe l'eaüe des riuieres qui viēnent de la Sierre, qui humectent ces ſablons, ou bien c'eſt l'humidité de la mer (comme d'autres penſent) laquelle paſſant au trauers de ce ſable, cauſe que l'eaüe n'en eſt pas ſterile ny inutile, ainſi que le Philoſophe l'enſeigne. Les vignes y ont tant multiplié, qu'à ceſte occaſion les diſmes des Egliſes y ſont augmētez de cinq & ſix fois au double depuis vingt ans. Les vallées plus fertilles de vignes ſont Victor, proche d'Arequipa, Yca, au terrouer de Lyma & Caraguato, au terrouer de Chuquiauo. Ils portent ce vin à Potozi, Cuſco & en diuers endroits, ce qui eſt vn grand reuenu: Car auec toute l'abondance qu'il y en a, vne bouteille ou arrobe y vaut cinq ou ſix ducats, que ſi c'eſt vin d'Eſpagne, comme on y en porte communément aux flottes, il en vaut dix ou douze. L'on fait du vin comme celuy d'Eſpagne au Royaume de Chillé, pource que c'eſt le meſme climat, mais il ſe gaſte quand l'on l'apporte au Peru. Ils mangēt des raiſins, où l'on ne peut

boire de vin, & est chose admirable que l'on trouue en la Cité de Cusco des raisins frais tout le long de l'année, qui vient (comme ils me dirent) de ce que les vallées produisent du fruict en diuers mois de l'an, soit qu'ils entent les vignes en diuerses saisons, ou que ceste varieté vienne de la qualité de la terre: quoy qu'il en soit c'est vne chose certaine qu'il y a quelques vallées qui portent du fruict tout le long de l'année. Si quelqu'vn s'esmerueille de cecy il se pourra esmerueiller d'auantage de ce que ie diray, & peut estre ne le croira pas. Il y a des arbres au Peru, desquels l'vne moitié donne du fruict six mois durant, & l'autre moitié en donne les autres six mois. En Malla, qui est treize lieues distante de la Cité des Roys, y a vn figuier, duquel la moitié, qui est au costé du Sud est verte, & donne du fruict vne saison de l'année, sçauoir quād il est Esté en la Sierre, & l'autre moitié qui est vers les Lanos du costé de la mer, est verte, & donne son fruict en l'autre saison cōtraire quand il est Esté aux Lanos. Ce qui prouient de la varieté de la temperature & de l'air qui vient d'vne part ou d'autre. Le reuenu du vin qui y est n'est pas petit, mais il ne sort point de la prouince. Mais la soye qui se fait en la neufue Espagne se transporte és autres Royaumes, comme au Peru. Il n'y en auoit point au temps des Indiens, mais l'on y a porté des meuriers d'Espagne, & y viennent bien, principalement en la prouince qu'ils appellent Mistecqua, où il y a des vers à soye, & mettent en œuure la soye qu'ils en recueillent, dont ils

font de tref-bon tafetas. Toutesfois ils n'en ont point fait iusques à present de damas, de satins, ny de velours. Le sucre est vn autre reuenu plus grand, veu que non seulement on en consomme és Indes, mais aussi l'on en apporte beaucoup en Espagne, car les cannes croissent fort bien en diuerses parties des Indes. Ils ont basty leurs engins aux Isles, en Mexique, au Peru & en d'autres endroits qui leur apportent vn fort grand reuenu. L'on me dist que l'engin à sucre de Nasca souloit valoir de reuenu, plus de trente mil pezes, par chacun an. Celuy de Chicama, ioignãt Truxillo, estoit mesme d'vn grand reuenu, & ceux de la neufue Espagne aussi ne le sont pas moins: car c'est vne chose estrange que ce que l'on gaste & cõsomme de sucre és Indes. L'on apporta de l'Isle de sainct Domingue, en la flotte où ie vins, huict cens quatre vingts & dixhuict cassons de sucre, lesquels estans comme ie les vid charger en Port-riche, chaque casse deuoit estre à mon opinion de huict arrobes pesant, qui sont deux cens. Le sucre est le principal reuenu de ces Isles, tant se sont adonnez les hõmes à l'appetit des choses douces. Il y a mesme des oliues & oliuiers aux Indes, ie dy en Mexique & au Peru: toutesfois il n'y a point eu encor iusques auiourd'huy aucun moulin à huille, & ne s'en fait point, parce qu'ils consomment toutes les oliues à manger, & les accommodent fort bien: ils trouuent que pour faire l'huille le coust y est plus grand que le profit. C'est pourquoy l'on y porte tout l'huille qu'il y a d'Espa-

gne. En ceſt endroit i'acheueray la matiere des plantes, & venons aux animaux des Indes.

CHAPITRE XXXIII.

Du beſtial portant laine, & des vaches.

IE trouue qu'il y a trois ſortes d'animaux és Indes, dont les vns y ont eſté portez d'Eſpagne, les autres ſont de la meſme eſpece de ceux que nous auōs en Europe, & toutefois n'y ont point eſté portez par les Eſpagnols, & les autres ſont animaux propres des Indes, & deſquels l'on ne trouue point en Eſpagne. De la premiere ſorte ſont les brebis, vaches, cheures, porcs, cheuaux, aſnes, chiens, chats & autres tels animaux: car il y en a és Indes de toutes ces eſpeces. Le menu beſtial y a beaucoup multiplié, que ſi l'on y pouuoit approfiter les laines pour les enuoyer en Europe, ce ſeroit vne des plus grandes richeſſes qu'ils euſſent és Indes: pource que les troupeaux de brebis ont là vn grand nombre de paſturages, ſans que l'herbe y diminüe en beaucoup d'endroits. Il y a au Peru vne telle abondance de ces paſturages & herbages, que perſonne n'en poſſede en propre, mais chacun fait paiſtre ſes troupeaux où il veut. Pour ceſte raiſon il y a communément grande abondance de chairs, leſquelles ſont à fort bon marché, meſme les autres choſes qui procedēt des brebis, comme le laict & le froumage. Ils furent vn temps qu'ils laiſſerent perdre toutes les lai-

nes, iuſques à ce que quelques vns ſe mirent à les meſnager & en faire des draps & couuertures, qui a eſté vn grand ſecours pour le commun peuple de ceſte terre : d'autant que le drap de Caſtille y eſt fort cher. Il y a pluſieurs drapiers drapans au Peru, & beaucoup d'auantage en la neufue Eſpagne, encor que les draps que l'on y porte d'Eſpagne ſoyent beaucoup meilleurs, ſoit que la laine en ſoit plus fine, ou que les ouuriers ſoyent plus experts. Autresfois ſe ſont trouuez des hommes qui poſſedoient ſoixante & dix & cent mil teſtes de brebis, encor qu'à preſent n'y en ait gueres moins. Que ſi c'eſtoit en Europe ce ſeroit vne tresgrande richeſſe, mais en ce pays-là ce n'eſt qu'vne moyenne richeſſe. En pluſieurs endroits des Indes, & croy que c'eſt en la plus grand' part, le menu beſtial ne fructifie & n'y profite pas bien à cauſe que l'herbe eſt haute, & la terre ſi vicieuſe qu'il n'y peut pas bien paiſtre cõme le grand beſtial. C'eſt pourquoy il y a vne innumerable multitude de vaches, deſquelles y a de deux ſortes. Les vnes ſont domeſtiques, & qui vont en troupeaux, comme en la terre de Charca, & en autres prouinces du Peru, comme meſme en toute la neufue Eſpagne. De ces vaches domeſtiques ils ſ'en ſeruent & en tirent de la commodité, tout ainſi qu'en Eſpagne, ſçauoir la chair, le beurre, les veaux, & les bœufs pour labourer la terre. L'autre ſorte de vaches ſont ſauuages qui ſe tiennent és montagnes & foreſts : c'eſt pourquoy on ne les dõpte point, & n'ont aucun maiſtre à qui elles ſoiẽt en

propre tant pour l'aſpreté,& eſpeſſeur des fo-reſts, que pour la grãde multitude,qu'il y en a: & celuy qui le premier les tue,en eſt le maiſtre comme d'vne beſte de chaſſe.Ces vaches ſauuages ont tellement multiplié en S.Domingue,& en autres endroits des enuirons, qu'elles vont à milliers par les campagnes & bois, n'ayans aucun maiſtre à qui elles appartiennent. L'on faict la chaſſe à ces beſtes, pour leur cuir tant ſeulement,& ſortẽt en la campagne des negres ou des blancs à cheual, auec leurs couppe-ia-rets,qui courent les toreaux & vaches,& quãd ils les ont frappez, & arreſtez, ils leur appar-tiennent.Ils les eſcorchent, & en portent la peau en leur maiſon, laiſſant la chair perdue ſans qu'il y ait perſonne, qui la prenne, ou em-porte,à cauſe de l'abondance qu'il y en a.Telle-ment qu'ils m'ont atteſté en ceſte Iſle, qu'en quelques endroits l'air s'y eſtoit corrompu, pour l'abondance de ces chairs empuanties. Le cuir que l'on apporte en Eſpaigne eſt vn des meilleurs reuenus des Iſles, & de la neufue Eſ-pagne.En la flotte de quatre vingts & ſept, il vint de S.Domingue,le nombre de trente cinq mil quatre cents quarante quatre cuirs de va-ches,& de la neufue Eſpagne ſoixante quatre mil trois cents cinquante, qu'ils eſtimerent à quatre vingts ſeize mil cinq cents trente deux pezes. De ſorte que quand l'on deſcharge vne de ces flottes,c'eſt choſe admirable, de voir la riuiere de Seuille,& cet arcenat,où ſe deſchar-gent tant de cuirs,& de marchandiſe.Il y a auſſi des cheures en grand nõbre,le principal proffit

desquelles est le suif, outre les cabrits, le lait, & autres commoditez qu'on en tire: d'autant que les riches, & les pauures se seruent de ce suif pour leur esclairer. car comme il y en a grande quantité, aussi y est il à fort bon conte, & plus que l'huille mesme. Il est vray que tout le suif dont ils se seruent, n'est pas seulement de celuy des masles. Ils en accommodent les marrocquins pour la chausseure, toutesfois ie n'ay point opinion qu'ils soient si bõs comme ceux que l'on y porte de Castille. Les cheuaux y ont multiplié, & y sont exquis en beaucoup d'endroits, voire en la plus part s'y en trouue des races d'aussi bons comme les meilleurs d'Espagne, tant pour courir vne carriere & pour parade, que pour le trauail, & pour faire chemin. C'est pourquoy ils se seruent pour bestes de loüage, & pour voyager, le plus ordinairement, des cheuaux, combien qu'il n'y ait pas faute de mulles, car il y en a beaucoup, specialement és lieux, où se font les voitures par terre, comme en la terre ferme. Il n'y a pas vn si grãd nombre d'asnes, aussi ils ne s'en seruent gueres à cet vsage, ny pour le trauail & seruice. Des chameaux il y en a quelque peu, & en ay veu au Peru qui y auoiẽt esté portéz des Canaries, & qui y auoiẽt multiplié, mais assez petitement. En S. Domingue les chiens y ont multiplié en nombre, & en grandeur, d'vne telle façon que c'est auiourd'huy la playe, & l'affliction de ceste Isle. Car ils mangent les brebis, & vont en trouppes par les champs. Ceux qui les tuent y ont vn tel salaire, que ceux qui tuent les loups en Espagne:

de vrays chiens,il n'y en auoit point premierement és Indes,mais quelques animaux semblables à des petits chiens lesquels les Indiens appellent Alco , c'est pourquoy ils appellent du mesme nom d'Alco,les chiens que l'on y a portez d'Espagne,à cause de la ressemblãce qui est entre eux,& sont les Indiens si amis de ces petits chiens , qu'ils espargneront leur manger, pour leur donner:tellement que quand ils võt par pais,ils les portẽt auec eux sur leurs espaulles,ou en leur sein,& quand ils sont malades ils tiennent ces petits chiens auec eux, sans se seruir d'eux en autre chose que pour l'amitié & compagnie.

CHAPITRE XXXIIII.

De quelques animaux de l'Europe, que les Espagnols trouuerent és Indes,& comment ils peuuent y auoir passé.


'EST vne chose certaine,que l'on a porté d'Espagne tous ces animaux dont i'ay parlé,& qu'il n'y en auoit point és Indes , quand elles furent premierement descouuertes , il n'y a pas cent ans:car outre que c'est vne chose qui peut estre approuuée,par des tesmoings qui viuent encores,ce en est vne preuue suffisante , de voir que les Indiens n'ont en leur lãgue,aucun mot propre pour signiffier ces animaux, mais ils se seruent des mesmes noms Espagnols,cõbien qu'ils soient corrompus.Pour autant que ne cognois-

sans point la chose, ils prindrent le mot commun aux lieux, dont elle auoit esté apportée. I'ay trouué ceste regle bonne pour discerner, quelles choses auoient les Indiens, auparauant que les Espagnols y vinsset, & celles qu'ils n'auoient point: car ils donnoient vn nom à celles qu'ils auoient, & cognoissoient desia, & ont donné des noms nouueaux à celles qu'ils ont eu de nouueau, qui sont les mesmes noms Espagnols le plus communement, quoy qu'ils les prononcent à leur mode, comme au cheual, au vin & au froment. L'on y trouua des animaux de la mesme espece de ceux que nous auons en l'Europe, sans qu'ils y eusset esté portez par les Espagnols. Il y a des lyons, des tigres, ours, sangliers, renards & d'autres bestes fieres & sauuages, dequoy nous auõs proposé vn argumet au premier liure, sçauoir que n'estat pas vray-semblable, qu'ils eussent passé aux Indes par mer, attendu, que c'est chose impossible de passer l'Ocean à nage, & seroit vne folie, de penser que les hommes les eussent embarquez auec eux, il s'ensuit que ce monde se continue, en quelque endroit auec l'autre nouueau, par où ces animaux peuuent auoir passé, & peuplé peu à peu ce nouueau monde: puisque suyuant l'Escriture ces animaux se sauuerent en l'arche de Noé, & delà ils ont multiplié au monde. Les lyons que i'ay veus ne sont rouges, & n'ont point ces crins, auec lesquels on a accoustumé de les peindre. Ils sont gris, & non pas si furieux comme on les voit en peinture. Les Indiens s'amassent, & s'assemblent pour prendre & Gen. 6.

chaſſer les lyons,& font cõme vn circuit,qu'ils appellent chaco,dont ils les enuironnent,puis les tuent à coups de pierres,de baſtons,& d'autres inſtruments; Ces lyons meſmes ont accouſtumé de grimper aux arbres,où eſtans montez les Indiens les tuent auec des lances,ou arbaleſtres, & plus facilement auec des arquebuzes. Les tygres y ſont plus furieux, & plus cruels, & ont la rencontre plus dangereuſe à cauſe qu'ils ſ'eſlancent,& aſſaillent en trahiſon. Ils ſont tachetez, & de la meſme façon que les hiſtoriographes les peignẽt.I'ay ouy quelquesfois conter que ces tigres eſtoient animez contre les Indiens,& qu'ils n'aſſailloient point les Eſpagnols,ou bien peu, & qu'ils alloient prendre,& choiſir vn Indiẽ au milieu desEſpagnols, & qu'ils les emportoiẽt.Les ours,qu'ils appellent en langue de Cuſco,otoioncos, ſont de la meſme eſpece, que ceux d'icy, & ſe terriſſent. L'on y voit peu de ruches,pource que les rays de miel,qui ſont és Indes,ſe trouuẽt aux arbres & deſſoubs la terre,& nõ pas aux ruches,cõme en Caſtille. Les rays de miel que i'ay veus en la prouince de Charcas, que là ils appellẽt lechiguanas,ſont d'vne couleur griſe, ayant peu de ſuc,& reſſemblent plus à vne paille douce,qu'à des rays de miel.Ils diſent que les abeilles ſont petites comme mouches,& qu'elles iettẽt leur eſſain deſſoubs la terre.Le miel en eſt aſpre, & noir, toutesfois en quelques endroits il y en a de meilleur,& des rayons mieux formez, comme en la prouince de Tucuman en Chillé,& en Carthagene. Ie n'ay point veu ny ouy parler qu'il

qu'il y ait des ſangliers, mais des regnards & autres animaux qui mangent les beſtes, & la volaille, il y en a plus que les paſteurs ne voudroient. Outre ces animaux qui ſont furieux & dommageables, il y en a d'autres profitables, qui n'y ont point eſté portez par les Eſpagnols, comme ſont les cerfs & autres dont y en a grande abondance en toutes les foreſts. Mais la plus grãde partie, eſt vne venaiſon ſans cornes, à tout le moins ie n'y en ay point veu d'autres, ny ouy parler qu'on y en ait veu, & tous ſont ſans cornes comme corcos. Il ne me ſemble pas difficile de croire, mais eſt preſque certain, que tous ces animaux par leur legereté, & pour eſtre naturellement ſauuages, ayent paſſé d'vn monde à l'autre, par quelque endroit ou ils ſe ioignent, puis que aux grandes Iſles & eſloignees de la terre ferme, ie n'ay point de cognoiſſance qu'il ſ'y en trouue, quoy que i'aye fait recherche de le deſcouurir.

CHAPITRE XXXV.

Des oiſeaux de par deçà qui ſont és Indes, & comment ils peuuent y auoir paſſé.

L'On pourra plus facilement croire qu'il en ſoit ainſi des oiſeaux, & qu'il y en a de la meſme eſpece de ceux de pardeçà, comme ſont les perdrix, les tourtes, pigeons ramiers, cailles & pluſieurs & diuerſes ſortes de faucons, leſquels l'on enuoye de la neufue Eſpagne & du Peru, aux ſeigneurs d'Eſpagne, d'autant qu'on en fait grande eſtime. Il y a meſ-

me des Herons, & des Aigles de diuerſes ſortes, & n'y a point de doute que ces eſpeces d'oiſeaux & autres ſemblables, n'y ayent paſſé bien pluſtoſt que les lions, les tigres, & les cerfs. Il ſe trouue auſſi és Indes vn grand nombre de Perroquets, ſpeciallement aux Andes du Peru, & és Iſles de Port-riche, & S. Domingue, où ils vont par bandes, comme font les pigeons par deçà. En fin les oyſeaux auec leurs aiſles, vont où ils veulent, & certainement plusieurs eſpeces d'iceux pourront bien paſſer le Golphe, puis que c'eſt choſe certaine, comme
Plin. lib. 10. cap. 23. Pline l'afferme, qu'il y en a beaucoup qui paſſent la mer, & vont en des regions fort eſtranges, combien que ie n'aye point leu, qu'aucuns oiſeaux paſſent au vol vn ſi grand golphe, cōme eſt celuy de la mer Oceane des Indes. Toutesfois ne le tiens-ie pas pour du tout impoſſible, puis que l'opinion commune des mariniers eſt, qu'il s'en trouue deux cens lieues, voire beaucoup d'auantage loing de la terre. Et que
Ariſt. lib. 3. de l'art. animal. cap. 6. meſme, comme Ariſtote l'enſeigne, les oiſeaux endurent facilement eſtre dans l'eaue, d'autant qu'ils ont peu de reſpiration, comme nous voyons aux oiſeaux maritimes, leſquels ſe plōgent, & ſont vn long temps dedās l'eaue. Ainſi pourra-on dire, que les oiſeaux qui ſe treuuent à preſent en la terre ferme, & és Iſles des Indes, ont peu paſſer la mer, ſe delaſſans en des Iſlettes, & en des terres, qu'ils recognoiſſent
Plin. lib. 10. cap. 25. par vn inſtinct naturel, (comme Pline raconte de quelques vns) ou parauanture, ſe laiſſans tomber en l'eaüe, quand ils ſont fatiguez de

voller, & apres reprenans le vol, quand ils se sont reposez quelque peu. Quant aux oiseaux que l'on void és Isles, esquelles il n'y a point d'animaux terrestres, ie tiens sans doute, qu'ils y ont passé par vne des façons susdites. Mais pour les autres oiseaux qui se treuuent en la terre ferme, principalement ceux qui ont vn petit vol, il est plus aisé de croire qu'ils y ayent esté comme les animaux de la terre, qui sont de la mesme espece de ceux d'Europe. Car il y a aux Indes de grands oiseaux fort pesants, comme les Austruches, dont il y en a fort au Peru, lesquelles ont accoustumé d'espouuãter quelque fois les moutons du pays qui vont chargez. Mais laissant ces oiseaux, qui se gouuernent d'eux mesmes, sans que les hommes en ayent le soing, si ce n'est pour la chasse, parlons des oiseaux domestiques. Ie m'esmerueille des poulles, attendu qu'il y en auoit aux Indes, auãt que les Espagnols y arriuassent, ce qui est assez prouué, par ce qu'elles ont vn nom propre du pays, & appellent la poulle Gualpa, & leur œuf Ponto, & ont en vsage le mesme prouerbe que nous auons icy, d'appeller poulle vn homme couard. Ceux qui furent à la descouuerte des Isles de Salomon racontent, qu'ils y ont veu des poulles semblables aux nostres. L'on peut entendre que la poulle estant vn oiseau si domestique, & si proffitable comme elle est, les hommes les y ont peu porter auec eux, quand ils passerent d'vn lieu en autre, comme nous voyons encor auiourd'huy, & que les Indiens en voyageant portoient leur poulle, ou poul-

let ſur la charge qu'ils portent ſur leurs eſpaulles,& meſmes les portent facilement en leurs poulliers,& cages de ionc, ou de bois. Finalement il y a és Indes beaucoup d'eſpeces d'animaux & d'oiſeaux de ceux de l'Europe, que les Eſpagnols y trouuerent, & ſont celles que i'ay dittes,& d'autres ſortes que d'autres pourront raconter.

CHAPITRE XXXVI.

Comme il eſt poßible qu'il y ait és Indes quelques ſortes d'animaux, dont il n'y ait point ailleurs.


'Eſt choſe plus difficile de monſtrer & prouuer, quel commencemẽt ont eu pluſieurs & diuerſes ſortes d'animaux qui ſe trouuent és Indes, de l'eſpece deſquels nous n'auons point en ce cõtinent. Car ſi le Createur les a produits en ces parties, il ne faut point alleguer, ny auoir recours à l'Arche de Noé, & n'eſtoit point de beſoing de ſauuer alors toutes les eſpeces d'oiſeaux & animaux, ſi d'autres deuoient eſtre creées de nouueau: d'autre part on ne pourroit pas dire, que le monde euſt eſté fait & acheué és ſix iours de la creation, ſ'il y euſt eu encor d'autres nouuelles eſpeces à former,& principalement des animaux parfaits, & non moins excellents,que ceux qui nous ſont cogneus. Si nous diſons donc que toutes les eſpeces d'animaux furent conſeruees en l'arche de Noé, il

ſ'enſuit que les animaux, de l'eſpece deſquels il ne ſ'en trouue en d'autres endroits, qu'és Indes, y ayent paſſé de ce continent, tout ainſi comme nous auons dit des autres animaux, qui nous ſont cogneus. Cela ſuppoſé, ie demande comme il eſt poſſible qu'il n'en ſoit reſté par deçà aucun de leur eſpece, & comme il ſ'en trouue ſeulement par delà; ou ils ſont comme voyagers & eſtrangers. C'eſt à la verité vne queſtion qui m'a long temps tenu en perplexité. Ie dy pour exemple, ſi les moutons du Peru, & ceux qu'ils appellent Pacos, & Guanacos, ne ſe trouuent point en d'autres regions du monde, qui les a portez au Peru, ou comment y ont ils eſté, veu qu'il n'eſt demeuré aucune apparence, ny reſte d'iceux en tout ce monde? Que ſi ils n'y ont point paſſé d'vne autre region, comment ſe ſont ils formez & produits par delà? Parauanture Dieu a-il fait vne autre nouuelle creation d'animaux? Ce que ie dy, de ces Pacos, & Guanacos, ie le dy de mil autres differentes eſpeces d'oiſeaux & d'animaux de foreſt, qui iamais n'ont eſté cogneus, ny de figure, ny de nom, & deſquels il n'eſt fait aucune mention, ſoit entre les Latins, ſoit entre les Grecs, ou quelques autres nations de ce monde. Il faut donc dire, que combien que tous les animaux ſoyent ſortis de l'Arche, neantmoins par vn inſtinct naturel, & prouidence du Ciel, diuers genres d'iceux ſ'eſpartirent en diuerſes regiõs, en aucunes deſquelles ils ſe trouuerent ſi bien, qu'ils n'en voulurent point partir; ou ſ'ils en ſortirent, ne ſe conſeruerent, ou bien en fin de

temps ils perirent totallement , comme l'on voit arriuer en beaucoup de choſes : car ſi l'on y veut regarder de pres, on trouuera que ce n'eſt pas tant ſeulement vne choſe propre & particuliere és Indes , mais auſſi generalle en beaucoup d'autres regions & prouinces de l'Aſie, d'Europe, & d'Affrique, eſquelles l'on dit qu'il y a de certaines eſpeces d'animaux, qui ne ſe trouuent point en d'autres regions , au moins s'il s'en trouue ailleurs l'on recognoiſt qu'ils y ont eſté portez de là. Puis donc que ces animaux ſont ſortis de l'arche, comme pour exemple, les Elephans que l'on trouue ſeulemẽt en l'Inde Orientalle, & de là ſe ſont communiquez en d'autres regions, nous en pourrons dire autant de ces animaux du Peru,& des autres des Indes qui ne ſe treuuent en autre partie du monde. L'on peut bien auſſi conſiderer ſur ce ſubiet, ſi tels animaux different en eſpece , & eſſentiellement de tous les autres, ou ſi ceſte leur difference eſt accidentalle, laquelle peut y auoir eſté cauſée par diuers accidens,comme nous voyons au lignage des hommes,que les vns ſont blancs , & les autres ſont noirs,les vns geans , & les autres nains, & en l'eſpece des ſinges,les vns n'õt point de queüe, & les autres en ont,entre les moutons , les vns ſont ras, & les autres vellus,les vns grands & forts,qui ont le col fort long , comme ceux du Peru,& les autres foibles & petits,ayans le col court comme ceux de Caſtille. Mais pour en parler plus ſainement , qui voudra par ce diſcours, en mettant ſeulement ces differences

accidentalles, conſeruer la propagation des animaux és Indes, & les reduire à ceux d'Europe, prendra vne charge, de laquelle il pourra malaiſement ſortir à ſon honneur. Car ſi nous deuons iuger les eſpeces d'animaux par leurs proprietez, ceux des Indes ſont ſi differents, que c'eſt appeller l'œuf chaſtaigne, de les vouloir reduire aux eſpeces cogneües de l'Europe.

Chapitre XXXVII.

Des oyſeaux, qui ſont propres és Indes.


IL y a aux Indes de pluſieurs ſortes d'oiſeaux remarquables, ſoit qu'ils ſoient de la meſme eſpece de ceux d'icy, ou autres differents. Ils apportent de la Chine certains oyſeaux, qui n'ont point de pieds aucunement, & tout leur corps eſt quaſi plume. Ils ne ſ'aſſient point en terre, mais ils ſe pendent aux rameaux par des fillets, ou plumes qu'ils ont, & ainſi ſe repoſent cõme des mouches, & choſes aeriennes. Au Peru il y a des oyſeaux qu'ils appellent Tomineios, ſi petits que beaucoup de fois i'ay douté, les voyant voler, ſi c'eſtoient abeilles, ou papillons: mais à la verité, ce ſont oyſeaux. Au contraire ceux qu'ils appellẽt condores, y ſont d'vne extreſme grandeur, & d'vne telle força, que non ſeulement ils ouurent & deſpecent vn mouton, & le mangent, mais auſſi vn veau tout entier. Ceux qu'ils appellent Auras, & les autres poullazes, (leſquelles ie croy quant à moy eſtre du genre

des corbeaux)ſont d'vne eſtrange legereté, & ont la veüe fort aiguë,eſtans fort propres pour nettoyer les Citez, d'autant qu'ils n'y laiſſent aucunes charongnes,ny choſes mortes.Ils paſſent la nuit ſur les arbres,ou ſur les rochers, & au matin viennent aux Citez ſe mettans ſur le ſommet des plus hauts edifices, d'où ils eſpient & attendent leur priſe. Leurs petits ont le plumage blanc, comme l'on racõte des corbeaux, & changent le poil en noir. Les guacamayac, ſont oyſeaux plus grands, que perroquets, & leur reſſemblent en quelque choſe,ils ſont eſtimez pour la diuerſe couleur de leur plumage, qui eſt fort beau, & fort agreable.En la neufue Eſpagne,il y a abondance d'oyſeaux,d'vn excellent plumage,deſorte qu'il ne s'en trouue point en Europe,qui en approchent : cõme l'on peut voir par les images de plumes, qu'ils apportẽt delà,leſquels auec beaucoup de raiſon,ſont priſéz & eſtiméz, donnans occaſion de s'eſmerueiller que l'on puiſſe faire auec des plumes d'oiſeaux, vne œuure ſi delicate,& ſi parfaictement eſgalle,qu'ils ſemblent proprement eſtre de vrayes couleurs de peinture, & ont vn œil, & vn regard ſi gay, ſi vif, & ſi agreable, que le peintre n'en peut pas faire de ſi beaux,auec ſon pinçeau, & ſes couleurs. Quelques Indiens, bons ouuriers & experts en cet art,pourtrayẽt de ces plumes, & repreſentent parfaictement ce qu'ils voyent peint auec le pinçeau, de telle façon, que les peintres d'Eſpagne n'ont en ce point aucun auantage ſur eux. Le precepteur du Prince d'Eſpagne Dom Philippe, luy donna

trois eſtampes, ou pourtraits faits de plume, comme pour mettre en vn breuiaire, leſquelles ſon Alteſſe mõſtra au roy Dom Philippe noſtre ſieur, ſon pere, leſquels ſa majeſté contemplãt, & regardant de prés, diſt, qu'il n'auoit iamais veu en œuure ſi petite, vne choſe de ſi grande perfection & excellence. Cõme on euſt vn iour preſenté à la Sainćteté de Sixte cinquieſme, vn autre quarre plus grand, où eſtoit pourtrait S. François, & qu'on luy euſt dit, que les Indiens faiſoient cela de plume, il le voulut eſprouuer, touchant des doigts le tableau, pour voir ſi c'eſtoit plume, d'autãt que cela luy ſembloit choſe merueilleuſe, d'eſtre ſi proprement agençé, que la veüe ne pouuoit iuger, & diſcerner ſi c'eſtoient couleurs naturelles de plume, ou ſi elles eſtoient artificielles, de pinceau. C'eſt vne choſe fort belle, que les rays, & regard que iette vn vert, vn orengé, comme doré, & autres couleurs fines, & vne choſe digne de remarquer, que les regardans d'vne autre façon, on les voit comme couleurs mortes. Ils font les meilleures & plus belles images de plume, en la prouince de Mechouacan, & au bourg de Paſcaro. La façon eſt qu'auec de petites pinçes delicattes, ils arrachẽt les plumes des meſmes oiſeaux morts, & auec vne colle deſliée qu'ils ont, les vont attachant legerement, & poliement. Ils prennẽt ces plumes ſi delicates, & petites de ces oyſeaux, qu'ils appellent au Peru, Tomineios, ou d'autres ſemblables, qui ont de tres-parfaićtes couleurs en leurs plumes. Les Indiens outre ces images, ſe ſeruoient des plumes en beau-

coup d'autres ouurages fort precieux, ſpeciallement pour l'ornement des roys & ſeigneurs, de leurs temples, & idoles. Car il y a auſſi d'autres grands oyſeaux, qui ont des plumes excellentes, & treſ-fines, dequoy ils faiſoiẽt des pannaches, & plumages biguarrez, ſpeciallement quand ils alloient en guerre, les enrichiſſant d'or & d'argent, fort artificieuſemẽt, qui eſtoit vne choſe de grand prix. Les meſmes oyſeaux y ſont encor auiourd'huy, mais ils n'en ſont pas tant curieux, & n'en font plus tant de pannaches, ny de gentilleſſes comme ils ſouloient. Il y a aux Indes d'autres oyſeaux du tout contraires à ceux cy, de ſi riche plumage, leſquels outre ce qu'ils ſont laids ne ſeruent d'autre choſe, que de faire de la fiente, & neantmoins ne ſont ils pas peut eſtre, de moindre proffit. I'ay conſideré cela m'eſmerueillant de la prouidence du Createur, qui a ainſi ordonné, que les autres creatures ſeruent aux hommes. En quelques Iſles, ou Phares, qui ſont ioignant la coſte du Peru, l'on voit de loing des pics, & montaignes toutes blanches, & diroit-on à les voir que ce ſeroit de la neige, ou que tout y eſt vne terre blanche, mais ce ſont des monceaux de la fiente de ces oyſeaux marins qui vont là continuellement fienter, & y en a ſi grande abondãce qu'elle ſe hauſſe pluſieurs aulnes, voire pluſieurs lançes en haut: ce qui ſemble choſe fabuleuſe. Ils vont auec des baſteaux à ces Iſles, ſeulement pour charger ceſte fiente, pource qu'il n'y a autre fruit, grand ny petit en icelles; Et eſt ceſte fiente ſi commode, & ſi proffitable, que la

terre,qui en eſt fumée,rapporte du fruit en fort grand'abondãce.Ils appellent ceſte fiẽte guano d'où a prins le nõ la vallée,qu'ils diſent de limaguana,és vallées du Peru,où ils ſe ſeruẽt de ceſte fiente,& eſt la plus fertile de ce terroir. Les coings, grenades & autres fruicts y excedent en grandeur & bonté tous les autres, & diſent que c'eſt pource que l'eaüe,auec laquelle ils les arrouſent, paſſe par de la terre, fumée de ceſte fiente, qui cauſe la beauté de ce fruict. Tellement que ces oiſeaux n'ont pas ſeulement la chair pour ſeruir de viande,le chant pour la recreation, la plume pour l'ornement & gaillardiſe : mais auſſi leur fiente ſert pour engraiſſer la terre. Ce qui a eſté ainſi ordõné par le Createur ſouuerain pour le ſeruice de l'homme, à fin qu'il ſe reſſouuiẽne ds recognoiſtre & eſtre loyal à celuy duquel tout ſon bien procede.

CHAPITRE XXXVIII.

Des beſtes de chaſſe.



OVTRE les animaux de chaſſe,dont nous auons parlé, qui ſont communs és Indes & à l'Europe, il y en a d'autres qui ſe trouuent par delà, dont ie ne ſçache point qu'il y en ait par deçà, ſinon que parauanture ils y ayent eſté apportez de ces parties là. Ils appellent Sainos, des animaux qui ſont faits comme petits porcs qui ont ceſte choſe eſtrange d'auoir le nombril ſur l'eſchine du dos. Ceux-là vont par les bois en

trouppes, ils ſont cruels ſans eſtre aucunement craintifs, au contraire ils aſſaillent & ont des crocs comme raſoirs, auec leſquels ils font de dangereuſes bleſſeures & inciſions, ſi ceux qui les chaſſent ne ſe mettent en lieu de ſauueté. Ceux qui les chaſſent pour les tuer plus ſeurement montent en des arbres où incontinent les ſaïnos ou porcs accourent & arriuent en trouppe à mordre l'arbre quand ils ne peuuent nuire à l'homme, & alors du haut auec vne lance ils bleſſent & tuent ceux qu'ils veulent. Ils ſont tres-bons à manger, mais il eſt beſoin auſſi toſt leur oſter & couper ce rond qu'ils ont au nombril de l'eſpine, car autrement dans vn iour ils ſe corromproient. Il y a vne autre race de petits animaux qui reſſemblent à des cochons de laict, & les appellent Guadatinaias. Ie doute ſ'il y auoit aux Indes auant que les Eſpagnols y vinſſent, des porcs de la meſme eſpece de ceux d'Europe, d'autant qu'en la deſcouuerte des Iſles de Salomon, il eſt dit qu'ils y trouuerent des poulles & des porcs d'Eſpagne. Mais quoy que ce ſoit, c'eſt vne choſe certaine que ce beſtial a multiplié preſque en toutes les parties des Indes fort abondamment. Ils en mangent la chair fraiſche, & la tiennent auſſi ſaine & bonne comme ſi c'eſtoit du mouton, comme en Carthagene en quelques endroits ils ſont deuenus ſauuages & cruels, & leur fait-on la chaſſe comme à des ſangliers, ainſi que l'on void en ſainct Domingue, & és autres Iſles où le beſtial ſ'eſt habitué aux foreſts. En quelques endroits ils les nourriſſent auec le grain de mays, & ils

s'engraissent merueilleusement à fin d'en auoir le sain, dont ils vsent à faute d'huille: en aucuns lieux l'on en fait des iambons, comme en Tolluca de la neufue Espagne, & en Paria du Péru. Retournant donc à ces animaux de par delà, tout ainsi cōme les sainos sont semblables aux porcs, quoy qu'ils soient plus petits : ainsi les dantes ressemblent aux petites vaches, combien qu'ils ressemblent mieux à des mulles, pour n'auoir point de cornes. Le cuir de ces animaux est fort estimé pour des collets & autres couuertures, & sont si durs qu'ils resistent à quelque coup que ce soit. Et comme les dantes sont deffendus par la force & durté de leur cuir, ceux qu'ils appellent armadillos le sont aussi par la multitude des escailles qu'ils ont, lesquels s'ouurent & se serrent comme ils veulent en façon de cuirasse. Ce sont de petits animaux qui vont par les bois, lesquels ils appellēt armadillos, à cause de la deffence qu'ils ont se mettans dans leurs coquilles, & les descouurans quand ils veulent. I'en ay mangé, & ne me semble pas chose de grand' valeur : mais la chair des yquanas est vn meilleur māger, combié qu'ils soient hydeux & horribles à la veüe: car ils ressemblent aux vrais lezards d'Espagne, encor qu'ils soient d'vn genre ambigu & douteux, d'autant qu'ils vont à l'eaüe, & sortans en terre montent aux arbres du riuage, & comme ils se iettent des arbres en l'eaüe, les batteaux se mettēt dessous qui les recueillent. Les chinchilles est vn autre genre de petits animaux cōme escurieux. Ils ont vn poil merueilleuse-

ment doux & liſſé, & porte l'on leurs peaux comme vne choſe exquiſe & ſalutaire pour eſchauffer l'eſtomach & les parties qui ont beſoin de chaleur moderée. Ils font des couuertures & des caſtellongnes du poil de ces chinchilles, & ſe trouuent en la Sierre du Peru, où il y a meſme vn petit animal fort cõmun qu'ils appellent cuyes, que les Indiens eſtiment pour vn treſ-bon manger, & ont accouſtumé d'offrir ſouuent en leurs ſacrifices ces cuyes. Ils ſont comme petits connins, & ont leurs creux & tanieres dans la terre, & en quelques lieux ont miné toute la terre: les vns ſont gris, les autres blancs & les autres meſlez. Il y a d'autres petits animaux qu'ils appellent Viſcachas, qui ſont comme des lieures, combien qu'ils ſoient plus grands, auſquels ils font la chaſſe, & les mangent. Des vrais lieures il y en a aſſez grand nombre pour la chaſſe en quelques endroits. L'on trouue auſſi des cõnins au Royaume de Quitto, mais les bons y ſont venus d'Eſpagne. C'eſt vn autre animal eſtrange, que celuy lequel pour ſon exceſſiue peſanteur & tardiueté à ſe mouuoir, ils appellent Perico-ligero, ou petit Pierre le Leger. Il a trois ongles à chaque main, & meut ſes pieds & ſes mains cõme par compas & fort peſamment, & reſſemble de face à vne guenon. Il a vn cry hautain, il monte aux arbres, & mange des formis.

Chapitre XXXIX.

Des Micos ou guenonnes des Indes.



PAR toutes les montagnes de ces Isles de la terre ferme & des Andes il y a vn nõbre infiny de Micos ou guenons qui sont de la race des singes, mais differens en ce qu'ils ont vne queüe, voire fort longue. Et y en a entr'eux quelques races qui sont trois fois plus grands, voire quatre q̃ les ordinaires, les vns sont du tout noirs, les autres bays, les autres gris, & les autres tachetez & meslez. Leur legereté & leur façon de faire est admirable, pource qu'il semble qu'ils ayent de la raison & du discours à cheminer par les arbres, en ce qu'ils veulent presque imiter les oiseaux. En allant de Nom de Dieu en Panama ie vids en Capira qu'vne de ces guenons sauta d'vn arbre en l'autre qui estoit de l'autre costé de la riuiere, ce qui me fit beaucoup esmerueiller. Ils sautent où ils veulent s'entortillans la queüe, en vne branche pour s'esbranler, & quand ils veulent sauter en vn lieu esloigné, & qu'ils ne peuuent d'vn saut y atteindre, ils vsent alors d'vne gentille façon, qui est qu'ils s'attachent à la queüe les vns des autres, & font par ce moyen comme vne chaine de plusieurs, puis apres ils s'eslancent & se iettent auant, & le premier estant aidé de la force des autres atteint où il veut, & s'attache en vn rameau, puis il aide & soustient tout le

reste iusques à ce qu'ils soient tous paruenus attachez, comme i'ay dit, à la queue les vns des autres. Ce seroit chose longue à raconter que les folies, embusches & trauerses, & les ieux & gaillardises qu'ils font quand on les dresse: lesquelles ne semblẽt pas venir d'animaux brutaux, mais d'vn entendement humain. I'en vids vn en Carthagene en la maison du Gouuerneur tellement dressé, que les choses qu'il faisoit, sembloient incroyables. Ils l'enuoyoient à la tauerne pour auoir du vin, & luy mettoient en vne main de l'argent & le pot en l'autre, & n'estoit pas possible de luy tirer l'argẽt de la main iusques à ce qu'on luy eust donné le pot plein de vin. Si les enfans le rencontroient par la rüe & qu'ils le vinssent agasser ou luy ietter des pierres, il mettoit bas le pot d'vn costé & sur les pierres, ruant de sa part contre les enfans iusques à ce qu'il eust asseuré le chemin; puis retournoit à porter son pot; & qui plus est, encor qu'il fust bon beuueur de vin (comme plusieurs fois ie luy en ay veu boire lors que son maistre luy en iettoit d'enhaut) neantmoins il n'y eust iamais touché qu'on ne luy en eust dõné congé. Ils me dirent mesme que s'il voyoit des femmes fardées, il se iettoit sur elles & leur tiroit la coiffeure, les desaccommodant & les voulant mordre. Cecy pourra estre addition, pource que ie ne l'ay point veu: mais ie ne pense point qu'il y ait animal qui plus approche de la cõuersation humaine que ceste race de guenons. Ils en racontent tant de choses, que de peur que l'on ne pense que i'adiouste foy à des fables,

fables, ou que l'on ne les tienne pour telles, ie trouue meilleur de laisser ce subject & conclure ceste matiere, en benissant l'autheur de toutes creatures de ce qu'il a voulu creer vne espece d'animaux seulement pour la recreation & le plaisir des hommes. Quelques vns ont escrit que l'on apportoit ces micos ou guenons à Salomon de l'Inde Occidentale, mais ie croy de ma part que c'estoit de l'Orientale.

CHAPITRE XL.

Des vicugnes & tarugnes du Peru.

ENTRE les choses remarquables des Indes du Peru sont les vicugnes & moutons du païs qu'ils appellent, qui sont des animaux traictables & de beaucoup de profit. Les vicugnes sont sauuages, & les moutons est vn bestial domestique. Quelques vns ont pensé que les vicugnes sont ce qu'Aristote, Pline & autres autheurs traictent, quand ils escriuent de ce qu'ils appellent Capreas, qui sont cheures sauuages, & leur portent certainement quelque ressemblance pour la legereté qu'ils ont à aller par les bois & montagnes, & pour ressembler aussi en quelque chose aux cheures: mais en effect elles ne sont point d'vne mesme espece; car les vicugnes n'ont point de cornes, mais celles-là en ont, comme Aristote raconte. Ce ne sont point non plus les chieures de l'Inde Oriētale, de l'espece desquels ils tirent les pierres de bezaar: car s'ils sont de ce genre, ce seroit vne espece

Arist. lib. 3. de partib. animal. cap. 2. lib. 10. cap. 72.

diuerſe : comme en la race des chiens l'eſpece du maſtin eſt autre que celle du leurier. Les vicugnes du Peru ne ſont point auſſi les animaux qui portent la pierre de bezaar en la prouince de la neufue Eſpagne, leſquels ils appellent là bezaars, d'autant que ceux-là ſont de l'eſpece des cerfs & venaiſon. Neantmoins ie ne ſçache autre partie du monde où il y aye de ces animaux ſinon au Peru & en Chillé, qui ſont prouinces ioignãtes l'vne de l'autre. Les vicugnes ſont plus grandes que les cheures, & plus petites que les veaux. Ils ont le poil tirãt à couleur de roſe ſeche, quelque peu plus claire; ils n'ont point de cornes comme les cerfs & capreas. Ils paiſſent & ſe retirent és endroits les plus hautains des montagnes, qu'ils appellent Pugnas. La neige ny la gelée ne les offenſe point, au cõtraire il ſemble qu'elle les recrée. Ils vont en troupe & courent tres-legerement. Quand ils rencontrent des voyageans ou quelques beſtes, ils s'enfuyent comme beſtes fort timides, & en fuyant ils chaſſent deuãt eux leurs petits. L'on ne s'apperçoit point qu'ils multiplient beaucoup. C'eſt pourquoy les Roys Inguas auoiẽt deffendu la chaſſe des vicugnes, ſi ce n'eſtoit pour leurs feſtes, & par leur commandement. Quelques vns ſe plaignẽt que depuis que les Eſpagnols y ſont entrez, l'on a donné trop de licẽce à la chaſſe des vicugnes, & qu'ils ſont diminuez pour ceſte occaſion. La maniere de chaſſer dont les Indiens vſent eſt de ce chaco, qui eſt, qu'ils s'amaſſent plusieurs hommes enſemble, quelquefois iuſques à mil ou trois mil,

voire d'auantage,& entourant vn grand espace de bois, vont chassant la venaison, iusques à ce qu'ils se soient ioints de tous costez, par ce moyen ils en prennent d'ordinaire de trois à quatre cens ou enuiron,& lors ils prennent ce qu'ils veulent, laissans aller le reste, specialemēt les femelles pour la multiplication. Ils ont accoustumé de tondre ces animaux, & de faire de leur laine des couuertures & castelognes de grand prix, pource que ceste laine est comme vne soye blanche qui dure long temps,& comme la couleur est naturelle & nō point de teinture, elle est perpetuelle. Les estoffes faites de ceste laine sont fort fraisches & fort bonnes pour le temps de chaleurs,& tiennent qu'elles sont profitables pour l'inflammation des reins, & autres parties temperans la chaleur excessiue. La mesme vertu a ceste laine quand elle est mise en des matelas. C'est pourquoy quelques vns en vsent à ceste fin,pour l'experience qu'ils en ont. Ils disent d'auantage,que ceste laine ou couuerture faite d'icelle est medecinalle pour d'autres indispositions, comme pour la goutte: toutefois ie n'ay pas cognoissance qu'on en ait fait aucune experiēce certaine. La chair de ces vicugnes n'est pas bōne, encor que les Indiens la māgēt, & qu'ils en font de la cecine ou chair sechée,pour les effects de la medecine. Ie diray ce que i'ay veu. Cheminant par la Sierre du Peru,i'arriuay en vn tambo ou hostellerie vn soir, estant affligé d'vne terrible douleur des yeux, tellement qu'il me sembloit qu'ils vouloient sortir dehors (qui est vn accident, lequel ordi-

nairement aduient en ces parties-là, d'autant que l'on passe des lieux couuerts de neige, qui causent cest accident en les regardant.) Estant donc couché auec telle douleur que ie perdois presque patience, arriua vne Indienne qui me dist, Pere, mets toy cela aux yeux, & tu seras guary, c'estoit vn morceau de chair de vicugne tuée nouuellement, & encor toute sanglante. I'vsay de ceste medecine, & incontinent ceste douleur s'appaisa, & peu de tẽps apres me quitta du tout. Outre les chacos que i'ay dit, qui est la façon generale & plus commune de chasser és Indes, ils ont accoustumé d'en vser d'vne autre particuliere pour les prendre, qui est, qu'en approchant assez pres ils iettent des cordeaux auec certains plombs, qui prennent & se meslent entre leurs pieds, & les empeschent qu'ils ne peuuent courir, par ce moyen ils prennent la vicugne. La principale raison pourquoy cest animal est estimé, est à cause des pierres de bezaar qui se trouuẽt en luy, desquelles nous traictẽrõs cy apres. Il y a vn autre gẽre d'animaux, qu'ils appellẽt taruguas, lesquels aussi sont sauuages, & sont plus legers que les vicugnes. Ils sont plus grands de corps, & ont vne chaleur plus seche. Ils ont les oreilles molles & pendãtes, & ne marchent point en troupes comme les vicugnes, à tout le moins ie n'en ay point veu que de seulles, & communément en des lieux tres-hauts. L'on tire mesme des pierres de bezaar de ces tarugues, lesquelles sont plus grandes, & ont plus d'operation & de vertu.

CHAPITRE XLI.

Des Pacos, Guanacos & moutons du Peru.

IL n'y a chose au Peru de plus grãde richesse & profit que le bestial du pays, que les nostres appellent moutons des Indes, & les Indiẽs en langue generale l'appellent Lama. Car tout bien consideré c'est l'animal du plus grand profit, & de la moindre despense de tous ceux que l'õ cognoisse. Ils tirent de ce bestial la viande & le vestemẽt, cõme ils font des brebis en Espagne. D'auantage ils en tirent la cõmodité de la charge & de la voiture, de tout ce qu'ils ont de besoin, attendu qu'il leur sert à porter leurs charges, & d'autre costé il n'est point de besoin de despendre à les ferrer, ny en selles ou en basts, & nõ plus en auoine : mais il sert ses maistres gratuittement se contentant de l'herbe qu'il trouue parmy les champs : de maniere que Dieu les a pourueus de brebis & de iumens en vn mesme animal. Et comme c'est vne natiõ pauure, il a voulu aussi les exempter en ce poinct de coust & de despense, pource qu'il y a beaucoup de pasturages & herbages en la Sierre, & ce bestial n'a point besoin d'autre coust. Il y a deux especes de ces moutons ou Lamas, les vns desquels ils appellent pacos ou moutons porte-laine, & les autres sont ras & de peu de laine, aussi sont-ils meilleurs pour la charge : ils sont plus grands que des grands moutons, & moindres que des

veaux, & ont le col fort long à la semblance d'vn chameau, dont ils ont bien besoin: car estans hauts & esleuez de corps, ils ont besoin d'vn col ainsi long, pour ne sembler point difformes. Ils sont de diuerses couleurs, les vns tous blancs, les autres noirs, les autres gris, & les autres meslez qu'ils appellent Moromoro. Les Indiens auoient de grandes superstitions à choisir ces animaux, pour les sacrifices, de quelle couleur ils deuoient estre, selon la diuersité des saisons, & des sacrifices. La chair en est bõne, encor qu'elle soit dure, mais celle de leurs aigneaux est la meilleure, & la plus delicate, que l'on sçauroit manger, toutesfois l'on n'en consomme pas beaucoup à manger, pource que le principal fruit & proffit, qu'ils raportent est la laine, pour faire des draps, & le seruice qu'ils font à porter charge. Les Indiens mettent la laine en œuure, & font des estofes dõt ils se vestẽt, l'vne qui est grossiere & cõmune, qu'ils appellent hanasca, & l'autre fine & delicate, qu'ils appellent Cumbi. De ce Cumbi ils font des tapis de tables, des couuertures, & autres ouurages exquis, qui sont de longue durée & ont vn assez beau lustre, approchãt comme du misoye, & ce qu'ils ont de singulier, est leur façon de tistre la laine, d'autant qu'ils font à deux faces tous les ouurages qu'ils veulent, sans que l'on voye aucun finit ny bout, en toute vne piece. L'Ingat roy du Peru auoit de grands maistres ouuriers à faire ceste matiere de Cumbi, & les principaux residoient au cartier de Capachica, ioignant le grand lac de Titicaca. Ils taignent

ceſte laine de diuerſes couleurs treſ-fines,auec pluſieurs ſortes d'herbes, de laquelle ils font beaucoup de differens ouurages, de groſſiers, ou communs,& de fins. Tous les Indiens,& Indiennes y trauaillent en la Sierre, & ont leurs meſtiers en leur maiſon,ſans qu'ils ayét beſoin d'achepter ny faire faire les eſtofes,qu'ils vſent chez eux. Ils font de la chair de ce beſtial: du Cuſchargui,ou chair ſechée,qui leur dure long temps,&en font grand eſtime. Ils ont accouſtumé de conduire des bandes de ces moutons, chargéz comme voituriers,&vont en vne bande trois cents ou cinq cents, voire mil moutõs, leſquels portent du vin, du mays, du coca, du chuno,du vif argét,& toute autre ſorte de marchandiſe,& qui plus eſt de l'argent la meilleure de toutes. Car l'on porte les barres d'argent,de puis Potozi iuſques en Ariqua, où il y a ſoixante & dix lieuës, & auoient autres fois accouſtumé de les porter à Arequippa, qui ſont cent cinquante lieües. Ie me ſuis beaucoup de fois eſmerueillé de voir ces trouppes de moutons chargez de mil & deux mil barres d'argent, & beaucoup d'auãtage,qui ſont plus de trois cẽts mil ducats, ſans autre garde ny eſcorte, que quelques Indiens, qui ſeruent ſeulement pour guider les moutons & les charger & deſcharger,ou pour le plus quelque Eſpagnol, & dormét ainſi toutes les nuits, au milieu des champs ſans autre garde,que cela. Et neantmoins en vn ſi long chemin & auec ſi peu de garde, l'on ne trouue iamais qu'il y ait faute, ou perte d'aucune choſe ſur vn ſi grand nombre d'argent, tant

eſt grande la ſeureté, deſſoubs laquelle on chemine au Peru. La charge que porte ordinairement vn de ces moutons, eſt comme de quatre ou ſix arrobes, quand le voyage eſt long ils ne cheminent par iour, que deux ou trois lieües, ou quatre pour le plus. Les moutonniers qu'ils appellẽt, qui ſont ceux qui conduiſent les troupes, & bandes, ont leurs giſtes, & repaires ordinaires, qu'ils cognoiſſent où il y a de l'eaüe, & des paſturages, & là ils deſchargent & font leurs tentes y faiſans du feu & accommodans leur manger, & ne ſont pas trop mal, encore que ce ſoit vne façon de cheminer aſſez flegmatique & tardiue. Quand il n'y a point plus d'vne iournée de chemin à faire, vn de ces moutõs porte bien huit arrobes pezant, & d'auantage, & chemine auec ſa charge, vne iournée entiere de huit ou dix lieües, ainſi qu'en ont vſé de paures ſoldats, qui cheminoient par le Peru. Tout ce beſtial ſe plaiſt en vn air froid, & pour ceſte occaſiõ, il ſe trouue bien en la Sierre, & meurt aux Lanos, à cauſe de la chaleur. Il arriue quelques fois que ce beſtial eſt tout couuert de glace, & de gellée, & neantmoins demeure ſain, & ſe porte fort bien. Les moutons ras ſont plaiſans à regarder, pource qu'ils s'arreſtẽt au chemin, & hauſſent le col, regardans les perſonnes fort attentiuement, & demeurent là ainſi vne longue eſpace de temps, ſans ſe mouuoir, ny faire ſemblant de crainte, ny de contentement: ce qui donne occaſion de rire, les voyãt ainſi arreſtez; Encor que quelques fois ils s'eſpouuantẽt ſubitement, & s'en courent auec la charge, iuſ-

ques aux plus hauts rochers. De façon que ne les pouuants atteindre, on est contraint de les tuer, & tirer à l'arquebuze, de peur de perdre les barres d'argent, qu'ils portent quelquefois. Les Pacos se faschent & s'obstinent contre la charge, se couchans auec icelle, sans qu'on les puisse faire releuer, mais plustost se laisseront ils coupper en mil pieces que de se mouuoir, quand ce despit leur viẽt, d'où est venu le prouerbe qu'ils ont au Peru, de dire que quelqu'vn s'est empacqué, pour signifier, qu'il s'est obstiné: d'autant que quand ces animaux se faschẽt, c'est auec excés. Le remede que les Indiens ont alors, est de s'arrester, & s'asseoir aupres du Paco, & luy faire beaucoup de caresses, iusques à ce qu'il oste sa fascherie, & qu'il se releue, & auient quelques fois, qu'ils sont contraints d'attendre deux, ou trois heures, iusques à ce qu'il soit desempacqué & desennuyé. Il leur vient vn mal comme de la galle, qu'ils appellent carache, qui les fait mourir ordinairement. Les anciens auoient en ce vn remede, d'enterrer toute viue, celle qui auoit le carache, de peur qu'elle n'en infectast le reste: pource que c'est vn mal fort contagieux, & qui va de l'vn à l'autre. Vn Indien, qui aura vn ou deux de ces moutõs, n'est pas reputé pauure, car vn de ces moutons de la terre, vaut six & sept pezes essayez, & d'auantage selon le temps & les lieux,

CHAPITRE XLII.

Des pierres beſaars.



A pierre beſaar ſe trouue en tous ces animaux, que nous auons dit cy deſſus, eſtre propres & particuliers du Peru, de laquelle quelques autheurs de noſtre temps ont eſcrit des liures entiers, que pourront voir ceux qui en voudront auoir plus particuliere cognoiſſance. Pour le ſubiet preſent, il ſuffira de dire que ceſte pierre qu'ils appellent bezaar, ſe trouue en l'eſtomach & ventre de ces animaux, quelquesfois vne ſeule, & quelques fois deux, & trois, & quatre. Elles ſont beaucoup differentes entre elles, en la forme, en la grandeur, & en la couleur: d'autant que les vnes ſont petites, comme auellines, & encor moindres, les autres ſont comme des noix, les autres comme des œufs de pigeon, & quelques vnes auſſi grãdes comme vn œuf de poulle, & en ay veu d'aucunes de la grandeur d'vne orange: en la forme les vnes ſont de forme ronde, les autres d'oualle, les autres de façon de lentille, & de pluſieurs autres formes. Pour leur couleur, il y en a de noires, de blanches, de griſes, de verd brunes, d'autres qui ſont comme dorees. Ce n'eſt pas vne regle certaine, que de regarder la couleur, ny la figure, pour iuger quelles ſont les meilleures, ou les plus fines. Toutes ces pierres ſont formees, & compoſees de diuerſes tunicques, ou pelli-

cules,& les vnes ſur les autres. En la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, l'on trouue de ces pierres en diuerſes ſortes d'animaux fiers & domeſtiques, comme és Guanacos, és Pacos, és Vicunes, & és Tarugues, d'autres y adiouſtent vne autre eſpece, qu'ils diſent eſtre chieures ſauuages, & ſont celles que les Indiens appellent Cypris. Ces autres ſortes d'animaux ſont fort cogneues au Peru, & en auons deſia traitté cy deſſus. Les Guanacos, ou moutons du pays, & les Pacos, ont communement les pierres plus petites, & noirettes, & ne ſont pas tant eſtimees, ny approuuees, pour l'vſage de la medecine. On tire les plus groſſes pierres de bezaar, des vicunes, & ſont griſes, ou blanches, ou de verd obſcur, leſquelles ſont tenues pour les meilleures. L'ō eſtime que celles des Tarugues, ſont les plus excellentes, dont il y en a quelques vnes bien groſſes, elles ſont cōmunement blāches, tirans ſur le gris, & ont leurs tuniques & pellicules, communement plus groſſes & eſpaiſſes que les autres. L'on trouue la pierre bezaar, eſgallement autant aux maſles qu'aux femelles. Tous les animaux qui l'engendrent, ruminent, & ordinairement paiſſent parmy les neiges, & les roches. Les Indiens racontent de tradition & enſeignement de leurs peres & anciens, que en la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, il y a pluſieurs herbes & animaux venimeux, leſquels empoiſonnent l'eaüe, & les paſturages, où ils boiuent & mangent, & où ils fleurent. Deſquelles herbes venimeuſes il y en

a vne qui eſt fort cogneüe de la vicugne par vn inſtinct naturel, & des autres animaux qui engendrent la pierre bezaar, leſquels mangent ceſte herbe, & par le moyen d'icelle ils ſe preſeruent du poiſon des eaux & des paſturages, & ainſi diſent ils que de ceſte herbe ſe forme en leur eſtomach ceſte pierre, d'où elle tire toute la vertu qu'elle a contre le poiſon, & ces autres operations merueilleuſes. C'eſt l'opinion & tradition des Indiens, deſcouuerte par des perſonnes fort experimentez au Royaume du Peru, ce qui s'accorde auec la raiſon, & auec ce que Pline raconte des chieures montagneres, leſquelles ſe nourriſſent, & paiſſent de poiſon, ſans qu'il leur face mal. Les Indiens interrogez pourquoy les moutons, les vaches, chieures & veaux, de l'eſpece de ceux de Caſtille, n'ont pas la pierre de bezaar, veu qu'ils paiſſẽt és meſmes roches que font les autres, reſpondent qu'ils ne croyent pas que ces ſuſdits animaux de Caſtille, mangent ceſte herbe, & qu'ils ont meſme trouué la pierre bezaar en des Cerfs, & des Daims. Cela ſemble s'accorder auec ce que nous ſçauons, qu'en la neufue Eſpagne il ſe trouue des pierres de bezaar, combien qu'il n'y ait point de vicugnes, de Pacos, de Tarugues, ny de Guanacos, mais ſeulemẽt des cerfs, en quelques vns deſquels l'õ trouue ceſte pierre. Le principal effet de la pierre bezaar, eſt cõtre le venin & maladies venimeuſes, encor qu'il y ait ſur ce de diuerſes opiniõs, & quelques vns tiennent cela pour mocquerie, les autres en font des miracles. Comment que c'en ſoit, c'eſt

Plin. lib. 10. cap. 72.

vne chose certaine, qu'elle est de grande operation, quand elle est appliquée à temps, d'vne façon conuenable, ainsi que les herbes, & à des persõnes capables & disposees. Car il n'est pas de medecine, qui guarisse infalliblement tousiours. En Espagne, & en Italie, l'on a veu d'admirables effects de ceste pierre, contre le Tauerdette, qui est vne espece de peste, mais non pas tant au Peru. L'on l'applique, pillee & mise en quelque liqueur, qui se puisse accommoder pour la guerison de la melancholie, mal caduc, fiebures pestilentieuses, & pour plusieurs sortes de maladies. Les vns la prennent auec du vin, les autres auec du vin-aigre, auec eaüe dazahac, de langue de bœuf, de bourraches, & d'autres sortes, que dirõt les medecins & apoticaires. La pierre de bezaar n'a aucune saueur propre, comme mesme le dit Rasis Arabe. L'on en a veu quelques experiences remarquables, & n'y a point de doute, que l'Autheur de tout cest vniuers, n'ait donné de grandes vertus à ceste pierre. Les pierres de bezaar, qui viennent de l'Inde Orientalle, ont le premier lieu d'estime entre ces pierres, lesquelles sont de couleur oliuastre, le second celles du Peru, & le troisiesme celles de la neufue Espagne. Depuis que l'on a commencé de faire estat de ces pierres, ils disent que les Indiens en ont sophistiqué, & fait d'artificielles, & plusieurs quand ils voyent de ces pierres plus grandes que les ordinaires, croyent que ce sont pierres fauses, & vne tromperie: neantmoins il y en a de grãdes fort fines, & de petites qui sont contrefai-

tes. L'eſpreuue & experience, eſt le meilleur maiſtre de les cognoiſtre. Vne choſe eſt digne d'admirer, qu'ils naiſſent & ſe forment ſur des choſes fort eſtranges, comme ſur vn fer d'eſguillette, ſur vne eſplingue, ou ſur vne buchette, que l'on trouue au centre de la pierre, & pour cela ne tiennent ils pas, qu'elle ſoit fauſe, pour ce qu'il arriue que l'animal peut auoir auallé cela, & que la pierre ſe caille, & ſ'epaiſſit là deſſus, qui va croiſſant, vne coquille l'vne ſur l'autre, & ainſi ſ'augmente. Ie veids au Peru, deux pierres fondees & formees ſur des pignons de Caſtille, ce qui nous fit tous beaucoup eſmerueiller, pource qu'en tout le Peru nous n'auions point veu de pignes, ny de pignõs de Caſtille, ſ'ils n'eſtoient apportez d'Eſpagne, ce qui me ſemble choſe fort extraordinaire. Ce peu ſuffiſe, touchant les pierres bezaars. On apporte des Indes d'autres pierres medecinalles, comme la pierre d'Hyiada, ou de Rate, la pierre de ſang, de laict, & de mere: Celles qu'ils appellent Cornerinas, pour le cœur, deſquelles il n'eſt point beſoing de parler, pour n'auoir rien de commun à la matiere des animaux dont nous auons traitté. Ce qui eſt dit, ſoit pour faire entendre comme le grand Maiſtre & Autheur tout-puiſſant de l'vniuers, a departy ſes dons, & ſecrets merueilleux à toutes les parties du monde, pour leſquels il doit eſtre adoré & glorifié par tous les ſiecles des ſiecles. Amen.

Prologue des Liures suyuants.

AYant traitté ce qui concerne l'histoire naturelle des Indes, ie traitteray cy apres de l'Histoire moralle, c'est à dire des coustumes, & faits des Indiens. Car apres le Ciel, la temperature, la situation, & les qualitez du nouueau monde, apres les elements, & les mixtes, ie veux dire les metaux, plantes & animaux, dequoy nous auons parlé aux liures precedens, ce qui s'est presenté: L'ordre & raison nous inuite à poursuiure, & entreprendre le traitté des hommes, qui habitent au nouueau monde. C'est pourquoy ie pretens dire aux liures suyuans, ce qui me semblera digne d'estre recité sur ce suiet. Et pour ce que l'intention de ceste histoire, n'est pas seulement pour donner cognoissance de ce qui se passe aux Indes, mais aussi pour acheminer ceste cognoissance, au fruict que l'on peut tirer d'icelle, qui est d'aider à ce peuple, à faire leur salut, & glorifier le Createur & Redempteur, qui les a tirez des tenebres tres-obscures de leur infidelité, & leur a communiqué l'admirable lumiere de son Euangile. Partant premierement ie diray en ces liures suyuans, ce qui touche leur religion, ou superstition, leurs coustumes, leurs idolatries, & leurs sacrifices, puis apres ce qui est de leur police & gouuernement, de leurs loix, coustumes, & de leurs faits.

Et pour ce que la memoire s'est conseruee entre la nation Mexiquaine, de leurs commencements, successions, guerres, & autres choses dignes de raconter, outre ce qui sera traitté au liure sixiesme, i'en feray vn propre & particulier discours au liure septiesme, iusques à mõstrer la disposition & augures que ces nations eurent du nouueau Royaume de Christ, nostre Seigneur, qui se deuoit estendre en ces terres, & les subiuguer à soy, comme il a fait en tout le reste du monde. Qui à la verité est vne chose digne de grande consideration de voir comme la diuine prouidence a ordonné, que la lumiere de sa parole, trouuast entree aux dernieres fins & bornes de la terre. Ce n'est point chose qui soit de mon proiet, d'escrire maintenant ce que les Espagnols ont fait en ces parties là, car il y a assez de liures escrits sur ceste matiere, & non plus, ce que les seruiteurs du Seigneur y ont trauaillé & fructifié, d'autant que cela requiert vne autre nouuelle diligence. Ie me contenteray seulement de mettre ceste histoire, ou relation, aux portes de l'Euangile, puis qu'elle est desia toute acheminee, à faire cognoistre les choses naturelles & moralles des Indes, afin que le spirituel, & le christianisme y soit planté & augmenté, comme il est amplement expliqué aux liures que nous auons escrit, de procuranda Indiorum salute. *Que si quelqu'vn s'esmerueille d'aucunes*

façons

façons, & couſtumes des Indiens, & les veut meſpriſer comme idiots, ou les auoir en horreur, comme gens inhumains & diaboliques, qu'il prẽne garde & ſe ſouuienne que les meſmes choſes, voire de pires, ont eſté veues entre les Grecs & les Romains, qui ont commandé à tout le monde. Comme l'on pourra facilement entendre, non ſeulement de nos Autheurs, Euſebe de Ceſaree, Clement Alexandrin, Theodoret, & autres, mais auſsi des leurs meſmes, comme Pline, Denis Halycarnaſſe, & Plutarque. Car le Prince des tenebres eſtãt le chef de toute infidelité, ce n'eſt pas choſe nouuelle, de trouuer entre les infidelles des cruautez, des immondices, & des folies, propres & conuenables à vn tel maiſtre. Et iaçoit que les anciens Gentils ayent de beaucoup ſurpaſſé ceux cy du nouueau monde, en valleur & ſcience naturelle, neantmoins peut-on remarquer en eux, pluſieurs choſes dignes de memoire. Mais en fin le plus qu'il y a eſt comme de gens barbares, leſquels priuez de la lumiere ſupernaturelle, ont eu auſsi default de la Philoſophie & doctrine naturelle.



LIVRE CINQVIESME DE L'HISTOIRE NATVRELLE & morale des Indes.

Chapitre Premier.

Que l'orgueil & l'enuie du Diable, a esté la cause de l'idolatrie.



'Orgveil & la presomption du Diable est si grande & si obstinée, que tousiours il appete & s'efforce, de se faire honorer pour Dieu, & tout ce qu'il peut desrober & s'approprier de ce qui appartient au tres-haut Dieu, il ne cesse de le faire aux nations aueugles du monde, lesquelles la lumiere, & resplendeur du sainct Euangile n'a point encor esclaircies. Nous lisons en Iob, de cet orgueilleux tyran, qu'il met ses yeux au plus haut, & qu'entre tous les fils de l'orgueil il est le Roy. Les diuines Escritures nous enseignent fort clairement ses mauuaises intentions, & sa trahison si outrecuidee, par laquelle il a pretendu esgaller son throsne à celuy de Dieu, iceluy disant en Esaye: *Tu disois en toy-mesme,*

Iob.41. *Esa.14.*

ie monteray iusques au Ciel, & mettray ma chaire sur toutes les estoilles du Ciel, & ie m'assoirray au sommet du firmament, & aux costez d'Aquilon, ie passeray la hauteur des nues, & seray semblable au Treshaut. Et en Ezechiel: *Ton cœur s'est esleué, & tu as dit, ie suis Dieu, & me suis assis en la chaire de Dieu, au milieu de la mer.* Ainsi tousiours persiste Satan à ce meschant appetit de se faire Dieu. Et combien que le iuste, & seuere chastiment du Treshaut, l'ait despouillé de toute sa pompe, & sa beauté, par laquelle il s'estoit enorgueilly, ayant esté traitté comme meritoit sa felonnie & indiscretion, ainsi qu'il est escrit aux mesmes Prophetes: neantmoins il n'a pas diminué d'vn point sa meschante & peruerse intention, laquelle il demonstre par tous les moyens qui luy sont possibles, comme vn chien enragé, mordant l'espée de laquelle l'on le frappe. Car comme il est escrit, l'orgueil de ceux qui haissent Dieu, continue & va tousiours croissant. D'où vient le perpetuel & estrange soucy que cet ennemy de Dieu a tousiours eu, de se faire adorer des hommes, inuentant tant de genres d'idolatries, par lesquelles il a tenu si long temps subiette la plus grande partie du monde, de sorte, qu'à peine reste-il a Dieu vn coing de son peuple d'Israel. Et depuis que le fort de l'Euangile l'a vaincu & desarmé, & que par la force de la croix, il a brisé & ruiné les plus importantes & puissantes places de son Royaume, par sa mesme tyrannie, il a commencé d'assaillir les peuples & nations les plus esloignees & barbares, s'efforçant de conser-

Ezech. 28.

Psalm. 73.

Matth. 12.

uer entr'eux la fause & mensongere diuinité, laquelle le fils de Dieu luy auoit ostée en son Eglise, l'enchaisnant & enfermant comme en vne cage, ou prison, ainsi qu'vne beste furieuse, à sa grande confusion, & resiouissance des seruiteurs de Dieu, comme il le signifie en
Iob.40. Iob. Mais en fin ores que l'idolatrie a esté extirpée de la meilleure, & plus notable partie du monde, il s'est retiré au plus esloigné, & a regné en ceste autre partie du monde, laquelle combien qu'elle soit beaucoup inferieure en noblesse, ne l'est pas toutesfois en grandeur & largeur. Il y a deux causes & motifs principaux pour lesquels le Diable s'est tant estudié à planter l'idolatrie & toute infidelité, de telle façon qu'à peine l'on trouue aucune nation, où il n'y ait quelque idolatrie. L'vne, est sa grande presomption & orgueil, qui est telle, que qui voudra considerer, comme il a bien osé s'attaquer au mesme Fils de Dieu, & vray Dieu, en
Matth.4. luy disant effrontement qu'il se prosternast deuant luy, & qu'il l'adorast, ce qu'il faisoit, combien qu'il ne sceust pas asseurement que c'estoit le mesme Dieu, mais pour le moins ayant quelque opinion qu'il feust le Fils de Dieu. Cruel & espouuentable orgueil, d'oser ainsi indignement attaquer son Dieu ! certainement celuy la ne trouuera pas beaucoup estrãge, qu'il se face adorer comme Dieu, par des nations ignorantes, puis qu'il s'est voulu faire adorer par Dieu mesme, en se disant Dieu, bien qu'il soit vne si abominable & detestable creature. L'autre cause & motif de l'idolatrie,

eſt la hayne mortelle, & inimitié qu'il a conceüe pour iamais contre les hommes. Car comme dit le Sauueur, dés le commencement il a eſté homicide, & retient cela comme vne condition & proprieté inſeparable de ſa meſchanceté. Et pour ce qu'il ſçait, que le plus grand malheur de l'homme, eſt d'adorer la creature, comme Dieu, à ceſte occaſion il ne ceſſe d'inuenter toutes ſortes d'idolatries, pour deſtruire les hommes & les rendre ennemis de Dieu. Il y a deux maux que le Diable fait en l'idolatrie, l'vn qu'il nye ſon Dieu, ſuyuant ce paſſage, *Tu as delaiſſé le Dieu qui t'a creé.* Et l'autre, qu'il ſ'aſſubietiſt à vne choſe plus baſſe que luy, pour ce que toutes les creatures ſont inferieures à la raiſonnable, & le Diable, encor qu'il ſoit ſuperieur de l'homme en nature, neantmoins en eſtat il eſt beaucoup inferieur, puis que l'homme en ceſte vie eſt capable de la diuinité & eternité. Par ce moyen Dieu eſt des-honoré, & l'homme perdu en tous endroits par l'idolatrie, dequoy le Diable ſuperbe & orgueilleux eſt fort content. *Deut. 32.*

CHAPITRE II.

De pluſieurs ſortes d'idolatrie deſquelles les Indiens ont vſé.

L'Idolatrie, dit le ſainct Eſprit par le ſage, eſt la cauſe, le commencement, & la fin de tous maux, pour ceſte occaſion l'ennemy des hommes a multiplié tãt de ſortes & diuerſitez d'idolatrie, que *Sap. 14.*

ce seroit chose infinie de les conter toutes par le menu; Toutesfois on pourra reduire toute l'idolatrie en deux chefs, l'vn qui est sur les choses naturelles, & l'autre sur celles qui sont imaginees, & composees par inuention humaine; La premiere d'icelles est diuisée en deux, car ou la chose que l'on adore est generalle, comme le Soleil, la Lune, le feu, la terre, & les Elements: ou elle est particuliere, comme vne certaine riuiere, vne fõtaine, vn arbre, & vne forest, quãd ces choses ne sont point adorées generallemẽt en l'espece dont elles sont, mais qu'elles sont tant seulement adorées en leur particularité. De ce premier genre d'idolatrie, ils ont excessiuement vsé au Peru, & l'appellent propremẽt guaca. Le second genre d'idolatrie, qui despẽd d'vne inuention, ou fiction humaine, se peult mesme diuiser en deux sortes. L'vne qui regarde le pur art, & inuention humaine, comme d'adorer les idoles, ou les statues d'or, de bois, ou de pierre de Mercure, ou de Pallas, qui ne sont, ny n'õt iamais esté rien autre chose que la peinture: & l'autre qui concerne ce qui reallement a esté, & est veritablement quelque chose, mais non pas telle, que ce que l'idolatrie qui l'adore en feint, comme les morts, ou les choses, qui leur sont propres, que les hommes adorent par vanité, & flaterie. De sorte que nous les reduisons toutes, en quatre sortes d'idolatrie, dont vsent les infidelles, de toutes lesquelles il nous conuiendra dire quelque chose.

CHAPITRE III.

Que les Indiẽs, ont quelque cognoissance de Dieu.

EN premier lieu, iaçoit que les tenebres de l'infidelité tiennent l'entendement de ces natiõs obscurcy; Toutesfois, en beaucoup de choses, la lumiere de la verité, & de la raison ne laisse pas d'operer quelque peu en eux. C'est pourquoy communement ils tiennent, & recognoissent vn supresme Seigneur, & Autheur de toutes choses, lequel ceux du Peru appelloient, viracocha, & luy donnoient des noms de grande excellẽce, l'appellãs Pachacamac, ou Pachayachachic, qui est Createur du Ciel & de la terre. Et Vsapu, qui est admirable, & autres noms semblables. C'est celuy qu'ils adoroiẽt, & estoit le plus grand de tous, lequel ils honoroient en regardant au Ciel. On en peut voir autant entre ceux de Mexique, & auiourd'huy entre les Chinois, & en tous autres infidelles. Ce qui se rapporte fort bien à ce que raconte le liure des Actes des Apostres, que sainct Paul se trouua en Athenes, où il veit vn autel intitulé, *Ignoto Deo*, au Dieu incongneu, d'où l'Apostre print occasion de les prescher leur disant, *Celuy que vous autres adorez sans le cognoistre, est celuy que ie presche*. De mesme ceux qui preschent auiourd'huy l'Euangile aux Indiens, ne trouuent pas beaucoup de difficulté à leur persuader, qu'il y a vn Dieu supresme, & Seigneur de toutes choses, *Act.17.*

& que cestuy là est le Dieu des Chrestiens,& le vray Dieu,combien que c'est vne chose qui m'a beaucoup fait esmerueiller, que iaçoit qu'ils eussent bien ceste cognoissance, ils n'auoient point neantmoins de nom propre,pour nõmer Dieu:car si nous voulons rechercher en langue des Indiens vn mot, qui responde à ce nom de Dieu,cõme le latin *Deus*,le grec,*Theos*,l'hebreu, *El*.l'Arabic, *Alla*, l'on n'en trouuera aucun en langue de Cusco, ny en langue de Mexicque. D'où vient que ceux qui preschent ou escriuent aux Indiens, vsent de nostre mesme nom Espagnol, Dios, s'accommodans à l'accent & prononciation propre des langues Indiennes, qui sõt fort differentes. D'où il appert le peu de cognoissance qu'ils auoient de Dieu,puisqu'ils ne le peuuent pas mesmes nommer, si ce n'est par nostre mesme mot. Toutesfois à la verité, ils ne laissoient pas d'en auoir vne congnoissance telle quelle. C'est pourquoy ils luy firent au Peru vn tres-riche temple, qu'ils appelloient la Pachacamac,qui estoit le principal Sãctuaire de ce royaume. Et comme il a esté dit, ce mot de Pachacamac,vaut autãt que Createur,combien qu'en ce temple ils excerceassent aussi leurs idolatries, adorãt le diable, & les figures. Ils faisoient mesme des sacrifices & offrandes au viracocha,qui tenoit le supresme lieu, entre les adoratoires, que les Roys Inguas ont eu. Delà vint qu'ils appelloient les Espagnols viracochas,parce qu'ils auoient opinion, qu'ils estoient fils du Ciel,& diuins: de mesme que les autres attribuerent vne deité à Paul, & à Bar-

nabé, appellans l'vn Iupiter, & l'autre Mercure, ainsi ils vouloient leur offrir des sacrifices, cõme à des Dieux: & tout de mesme que les Barbares de Melite (qui est Malthe) voyans que la vipere ne faisoit point de mal à l'Apostre, l'appelloient Dieu. Donques comme ainsi soit, que c'est vne verité conforme à toute bõne raison, qu'il y ait vn souuerain Seigneur & roy du Ciel, lequel les gentils auec toutes leurs idolatries & infidelité, n'ont pas nyé, ainsi que l'on voit en la philosophie du Timée de Platon, en la methaphysique d'Aristote, & en l'Æsculape de Trismegiste, comme mesme és Poësies d'Homere, & Virgile. Delà viẽt que les predicateurs euãgeliques n'õt pas beaucoup de difficulté à plãter, & persuader ceste verité d'vn supresme Dieu, quelques barbares & bestialles que soiẽt les nations, ausquelles ils preschent. Mais il est tres difficile de leur desraciner de l'entendement qu'il n'y ait nul autre Dieu, ny autre deité qu'vne seulle, & que toutes les autres choses de soy n'ont point de puissance ny d'estre, ny d'operation, qui leur soit propre sinon, ce que le tres-grand, seul Dieu, & seul Seigneur leur donne, & leur communique. En fin il est necessaire de leur persuader cela par tous moyẽs, en reprouuant leurs erreurs: tant en ce qu'ils faillent vniuersellement, d'adorer plus d'vn Dieu, qu'en particulier (qui est beaucoup d'auantage) de tenir pour dieux, & de demander aide, & faueur, des autres choses qui ne sont point dieux, & n'ont aucun pouuoir, que celuy

Act.18.

Plat. in Tim.
Arist. C. vltimo. 12. methap.
Trimeg. Pimandro & Asclepi.

que le vray Dieu, leur Seigneur, & Createur leur concede.

CHAPITRE IIII.

Du premier genre de l'idolatrie, sur les choses naturelles, & vniuerselles.


APres le Viracocha, ou le supreme Dieu, (le plus souuent & communément, entre tous les infidelles) ce qu'ils ont adoré, & adorent, est le Soleil, & apres les autres choses, qui sont les plus remarquables en la nature celeste, ou elementaire, comme la lune, les estoilles, la mer, & la terre. Les guacas, ou adoratoires que les Inguas seigneurs du Peru, auoient en plus grande reuerẽce, apres le viracocha, & le Soleil, estoit le tonnerre, qu'ils appelloient par trois diuers noms, Chuquiilla, Catuilla, & Intiillapa. S'imaginans que c'est vn homme qui est au Ciel, auec vne fonde, & vne massue, & qu'il est en sa puissance de faire pleuuoir, gresler, tonner, & tout le reste, qui appartient à la region de l'air, où se creent les nuages. C'estoit vne guaca, (ainsi appelloient ils leurs adoratoires) generalle à tous les Indiens du Peru, & luy offroient diuers sacrifices, & en Cusco, qui estoit la cour & ville Metropolitaine, ils luy sacrifioient mesme des enfans, comme au Soleil. Ils adoroient ces trois, Viracocha, le Soleil, & le tonnerre, d'vne autre façon que tout le reste, ainsi que Pollo escript l'auoir experimenté, qui estoit qu'ils

mettoient, comme vn gantellet, ou bien vn gant en leurs mains, quand ils les haussoient pour les adorer; Ils adoroient mesme la terre, laquelle ils appelloient, Pachamama, à la façon que les anciens celebroient la Deesse Tellus: & la mer aussi, qu'ils appellent Mamacocha, comme les anciens adoroient Thetis, ou Neptune. D'aduantage ils adoroient l'arc du Ciel, & estoient les armes & blasons de l'Ingua, auec deux couleuures, estendües aux costez. Entre les Estoilles communement tous adoroient celle qu'ils appellent Colca, que nous appellons par deça les Cabrilles. Ils attribuoient à diuerses estoilles diuers offices, & ceux qui auoient besoing de leur faueur, les adoroient comme les Pasteurs adoroient, & sacrifioient à vne estoille qu'ils appelloient, Vrcuchillay, qu'ils disent estre vn mouton de plusieurs couleurs, ayant le soing de la conseruation du bestial, & tient l'on que c'est celle que les Astrologues appellent Tyra. Ces Pasteurs mesmes adorent deux autres Estoilles qui vont&cheminẽt proches d'icelles, lesquelles ils nomment, Catuchillay & Vrcuchillay, & feignent que c'est vne brebis & vn agneau. D'autres adoroient vne estoille qu'ils appellẽt Machacuay, à laquelle ils attribuent la charge & puissance sur les serpens & couleuures, pour empescher qu'ils ne leur fissent mal. Ils attribuoient la puissance d'vne autre estoille, qu'ils appelloient Chuquinchinchay, qui vaut autant que tigre sur les tigres, les ours & les lyõs, & ont creu generalement que de tous les ani-

maux qui sont en la terre, il y en a vn seul au Ciel qui leur est semblable, lequel a la charge & le soin de leur procreation & augmẽtation. Et ainsi ils remarquoient & adoroient plusieurs & diuerses estoilles, comme celles qu'ils appelloiẽt Chacana, Topatarca, Mamana, Mirco, Miquiquiray & plusieurs autres. Tellement qu'il semble qu'ils approchoient aucunement des propositions des idées de Platon. Les Mexiquains presque de la mesme façon, apres le supresme Dieu adoroient le Soleil. C'est pourquoy ils appelloient Hernando Cortez (comme il l'escrit en vne lettre enuoyée à l'Empereur Charles le Quint) fils du Soleil, pour sa diligence & courage a circuir la terre. Mais ils faisoient la plus grande adoration à l'idole appellée Vitzilipuztli, lequel en toute ceste region ils appelloient le Tout-puissant & Seigneur de toutes choses. Pour ceste cause les Mexiquains luy bastirent vn Temple le plus grand, le plus haut, le plus beau, & le plus magnifique & somptueux de tous. La situation & forteresse duquel se peut coniecturer par les ruynes qui en sont demeurées au milieu de la Cité de Mexique. Mais en cest endroit l'idolatrie des Mexiquains a esté plus pernicieuse & dommageable que celle des Inguas, comme l'on verra mieux cy apres, d'autant que la plus grande partie de leur adoration & idolatrie s'occupoit aux idoles, & non pas aux mesmes choses naturelles, combien qu'ils attribuoient les effects naturels aux idoles, comme des pluyes, de la multiplicatiõ du bestal, de la guer-

re & de la generation, ainsi que les Grecs & les Latins se sont forgez des idoles de Phœbus, de Mercure, de Iupiter, de Minerue & de Mars. En fin, qui voudra bien cõsiderer cecy de pres, trouuera que la façon & maniere dont le diable a vsé à tromper les Indiens, est la mesme auec laquelle il a trompé & deceu les Grecs & Romains, & les autres anciens Gentils, leur faisant entẽdre que ces creatures remarquables, le Soleil, la Lune, les Estoilles & les Elements, auoient d'eux-mesmes le propre pouuoir & authorité de faire du bien ou du mal aux hommes: Et combien que Dieu ait creé toutes ces choses pour le seruice de l'hõme, neantmoins il s'est tant oublié qu'il s'est voulu esleuer contre luy. Et d'autrepart il a recogneu & s'est assubjetty aux creatures qui luy sont mesme inferieures, en adorant & inuoquant ses propres œuures, & laissant d'adorer & inuoquer le Createur, comme le propose fort bien le Sage, par ces paroles: *Tous les hommes sont vains & abusez esquels la cognoissance de Dieu ne se trouue point, veu qu'ils n'ont pas peu cognoistre celuy qui est, par les choses mesmes qui leur sembloient estre bonnes. Et iaçoit qu'ils contemplassent ses œuures, ils n'ont pas toutesfois attaint iusques à la cognoissance de l'autheur & ouurier d'icelles: mais ils ont creu que le feu, le vent, l'air agité, le circuit des Estoilles, les grandes eaües, le Soleil & la Lune estoient Dieux & gouuerneurs du monde, & s'estans rendus amoureux de la beauté de telles choses, il leur sembloit qu'ils les deuoient estimer comme Dieux. C'est raison qu'ils considerent de combien plus beau est leur Createur, puisque c'est celuy qui donne les beautez, & qui a* Sap. 13.

fait ces mesmes choses. D'autre part s'ils ont eu en admiration la puissance & les effects de ces choses, par icelles mesmes ils doiuent entendre de combien doit estre plus puissant qu'elles toutes celuy qui leur a donné cest estre qu'elles ont, pource que l'on peut coniecturer par la beauté & grandeur qu'ont les creatures, quel doit estre le Createur de toutes ces choses. Iusques icy sont les paróles du liure de Sapience, desquelles l'on peut tirer vn bon & fort argumét, pour conuaincre la grande tromperie des idolatres infideles, qui veulent plustost seruir & reuerer la creature que le Createur: comme iustement l'Apostre les reprend. Mais d'autant que cecy n'est point du present subject, & qu'il est suffisammét rapporté aux Sermons que l'on a escrits contre les erreurs des Indiens, il suffit quant à present de dire qu'ils adoroient le grand Dieu, & leurs Dieux vains & mensongers tout d'vne mesme façon; pour ce que la façon de faire oraison au Viracocha, au Soleil, aux Estoilles, & au reste des Guacas ou idoles, estoit d'ouurir les mains & faire certain son auec les leures, comme de personnes qui baisent, & de demander ce que chacun desiroit en leur offrát sacrifices. Combien qu'il y eust grande difference entre les paroles dont ils vsoient pour parler auec le grand Ticciuiracocha, auquel ils attribuoient principalement le pouuoir & commandement sur toutes choses, & celles dont ils vsoient à parler aux autres, lesquels il n'adoroient seulemét que chacun en sa maison comme Dieux ou Seigneurs particuliers, & disoient qu'ils estoient leurs intercesseurs enuers le grand Ticciuira-

Rom. 1.

cocha Ceste façon d'adorer ouurant les mains, & comme en baisant, a quelque chose de semblable à celle que Iob auoit en horreur, cõme chose propre des idolatres, disant; *Si i'ay baisé mes mains auec ma bouche regardant le Soleil quand il reluit, ou la Lune quand elle est claire: ce qui est vne tres-grande iniquité, & est nier le Tres-grand Dieu.* Iob 31.

Chapitre V.

De l'idolatrie dont les Indiens vserent sur les choses particulieres.

Le diable ne s'est pas contenté de faire que les aueugles Indiens adorassent le Soleil, la Lune, les Estoilles, la terre, la mer & plusieurs autres choses generales en la nature; mais il a passé plus outre en leur donnant pour Dieu, & les assubiectissans à des choses basses & petites, & la plus grand' part ordes & infames. L'on ne s'espouuentera point de cest aueuglement des barbares, qui se voudra souuenir de ce que l'Apostre dit des Sages Rom. 1. & des Philosophes, qu'ayans cogneu Dieu ils ne le glorifierent point ny ne luy rendirent graces comme à leur Dieu, mais qu'ils se perdirẽt en leurs opinions & pensées, & leur cœur a esté endurcy en leur follie, & ont changé la gloire & deïté de l'Eternel Dieu à des semblãces & figures de choses caduques & corruptibles comme d'hommes, d'oiseaux, de bestes & de serpens. L'on sçait assez que les Egyptiens adoroient le chien d'Osiris, la vache d'Isis, & le mouton d'Ammon: les Romains adoroient la

Deesse Februa, des Fieures, & l'oye Tarpeienne, & qu'Athenes la Sage adoroit le Coq & le Corbeau, & semblables autres vanitez & moqueries, dont les histoires des anciens Gentils sont toutes remplies. Et sont tombez les hommes en vn si grand malheur, pour n'auoir voulu s'assubjettir à la loy de leur vray Dieu & Createur, comme sainct Athanase le traicte doctement escriuant contre les idolatres. Mais c'est vne chose merueilleusement estrange, que le desbordement & perdition, qui a esté en cela entre les Indiens, specialement du Peru : car ils adoroient les riuieres, les fontaines, les emboucheures des riuieres, les entrées des montagnes, les roches ou grandes pierres, les collines, les sommets des montagnes qu'ils appellent Apachitas, & les tiennent pour chose de grãde deuotion. En fin ils adoroient toute chose en nature, qui leur sembloit remarquable & differente du reste, cõme y recognoissant quelque particuliere deïté. L'on me monstra en Caxamalca de la Nasca vne colline, ou grãd tertre de sable qui fut le principal adoratoire, ou Guaca des anciens. Ie leur demandois quelle diuinité ils y trouuoient, & ils me respondirent qu'ils l'adoroient à cause de ceste merueille qu'il auoit d'estre vn tertre de sable treshaut au milieu des montagnes de pierre qui estoient tres-espaisses. Nous eusmes besoin en la Cité des Roys d'vn grand nombre de gros bois, pour fondre vne cloche, & pource l'on coupa vn grand arbre difforme, qui pour sa grãdeur & son antiquité auoit esté long temps
adoratoire,

adoratoire,& Guaca des Indiens. Et leur sembloit qu'il y auoit quelque diuinité en tout ce qui auoit quelque chose d'extraordinaire & d'estrange en son genre, iusques à en attribuer autant aux petites pierres & metaux, voire aux racines & aux fruicts de la terre, comme aux racines, qu'ils appelloient Papas. Il y en a d'vne sorte estrange qu'ils appelloient Lallahuas, lesquelles ils baisoient & les adoroient. Ils adorent aussi les ours, les lyons, les tigres & les couleuures, afin qu'ils ne leur facent aucun mal, & tels que sont leurs Dieux, telles & aussi plaisantes sont les choses qu'ils leur offrent en les adorant. Ils ont accoustumé quād ils vont par chemin d'y ietter, ou aux carrefours, aux collines, & principalement aux sōmets, qu'ils appellent Apachittas, des vieux souliers, des plumes, du Coca masché, qui est vne herbe, dōt ils vsēt beaucoup. Et quand ils n'ont rien d'auantage, leur iettent vne pierre, le tout en offrande, afin qu'ils les laissent passer, & qu'ils leur donnent bōnes forces, lesquelles ils disent leur augmenter par ce moyen, comme il est rapporté en vn Cōcile prouincial du Peru. C'est pourquoy l'ō trouue en ces chemins de grands monceaux de ces pierres offertes, & des autres choses susdites. De semblable folie vsoient les anciens, desquels il est dit aux Prouerbes; *Comme celuy qui offre des pierres au monceau de Mercure, ainsi que celuy qui honore les fols*: qui est à dire, que l'on ne tire non plus de fruict ny d'vtilité du secōd, que du premier: pource que le Mercure de pierre ne recognoist point l'offrande, ny le fol ne peut re-

Concil. Lymensis 2. p. 2. cap. 99.

Prouerb. 27.

cognoistre l'hõneur que l'on luy fait. Ils vsoiẽt d'vne autre offrande, non moins plaisante & ridicule, qui est d'arracher le poil des sourcils, & les offrir au Soleil & aux collines, aux Apachitas, aux vents ou aux choses qu'ils craignẽt. Tel est le malheur auquel plusieurs Indiẽs ont vescu & viuẽt encor auiourd'huy, ausquels le diable fait entendre ce qu'il veut comme à des enfans, quelque grande folie que ce soit. Ainsi S. Chrysostome en vne Homelie, accompare les Gentils, mais les seruiteurs de Dieu, qui trauaillent en leur enseignement & saluation, ne doiuent pas mespriser ces folies & enfances, puis qu'elles sont telles, qu'elles suffisent à enlacer ces pauures abusez à vne eternelle perdition, ains les doiuent auec bonnes & claires raisons, tirer d'vne si grande ignorance : Car à la verité c'est chose considerable, comme ils s'assubiettissent à ceux qui leur enseignent le vray chemin de raison. Il n'y a chose entre les creatures plus illustre que le Soleil, & est celuy lequel tous les Gẽtils cõmunément adoroient. Vn capitaine discret & bon Chrestien me contoit, qu'auec vne bonne raison il auoit persuadé aux Indiens que le Soleil n'estoit pas Dieu, mais seulement vne creature de Dieu, & fut ainsi. Il demanda au Cacique & seigneur principal qu'il luy donnast vn Indien leger, pour porter vne lettre, il luy en donna vn, & le capitaine demanda au Cacique, dy moy qui est le Seigneur & le principal, où cest Indien qui porte la lettre si legerement, ou toy qui l'enuoyes porter ? Le Cacique respondit, C'est

moy ſans doute, pource que ceſtuy-là ne fait autre choſe que ce que ie luy commande. Ainſi, repliqua le capitaine, en eſt-il du Soleil que no⁹ voyons, & du Createur de toutes choſes, d'autant que le Soleil n'eſt point d'auantage qu'vn vallet de ce Tres-haut Seigneur, qui par ſon commandement chemine auec telle legereté ſans ſe laſſer, portant la lumiere à toutes les nations. Ainſi tu vois comme c'eſt contre raiſon de rendre au Soleil l'honneur qui eſt deu au Createur & ſeigneur de tout. La raiſon du Capitaine les contenta tous, & diſt le Cacique & les Indiens qui eſtoient auec luy, que c'eſtoit grande verité, & qu'ils ſ'eſtoient beaucoup reſiouïs de l'auoir entenduë. L'on raconte d'vn des Roys Inguas, homme de fort ſubtil entendement, lequel voyant cõme tous ſes predeceſſeurs adoroient le Soleil, diſt qu'il ne luy sembloit point que le Soleil fuſt Dieu, ny ne le pouuoit eſtre, pource que Dieu eſt vn grand Seigneur, qui auec vn grand loiſir & repos fait ſes œuures, & que le Soleil ne ceſſe iamais de cheminer, diſant qu'vne choſe qui trauailloit tãt, ne luy pouuoit ſembler eſtre Dieu, en quoy il diſt verité. Ainſi lors que l'on vient à declarer aux Indiens leurs erreurs & aueuglemẽt par des raiſons douces & aiſées à comprendre, ils ſont incontinent conuaincus, & ſe rengent admirablement à la verité.

CHAPITRE VI.

D'vn autre genre d'idolatrie ſur les deffuncts.

IL y a vn autre genre d'idolatrie fort different des ſuſdits, dont les Gentils ont vſé à l'occaſiõ de leurs deffuncts, qu'ils aimoient & eſtimoient: & ſemble que le Sage vueille donner à entendre que le commencement de l'idolatrie ſoit procedé de là, diſant ainſi; *Le commencement de fornication fut par la reputation des idoles, & ceſte inuention eſt vne totale corruption de la vie, car au commencement du monde il n'y a point eu d'idoles, ny en la fin n'y en aura pour touſiours à iamais. Mais la vanité & oiſiueté des hommes a apporté ceſte inuention au mõde, voire pour ceſte occaſion durent ſi peu leurs vies, pource qu'il arriua que le pere portant amerement la mort de ſon fils miſerable, fit pour ſa conſolation vn pourtrait du deffunct, & cõmença à l'honorer & adorer comme Dieu, lequel peu auparauant auoit acheué ſes iours comme homme mortel, & pour ceſte fin ordonna entre ſes ſeruiteurs qu'en ſa memoire l'on fit des deuotions & ſacrifices. Du depuis apres pluſieurs iours paſſez ceſte maudite couſtume ayant eſté authoriſee demeura ceſt erreur canoniſee pour loy, & ainſi par le cõmãdement des Roys & tyrans, les pourtraits & les idoles eſtoient adorez. De là vint auſſi que l'on commença à en faire autant aux abſens, & ceux que l'on ne pouuoit adorer en preſence, pour eſtre eſloignés, ils les adoroient de ceſte façon, & faiſoient apporter les pourtraits des Roys qu'ils vouloient honorer, ſuppleant par ceſte inuention l'abſence de ceux qu'ils vouloient adorer. La curioſité des excellens*

Sap. 14.

ouuriers augmenta ceste inuention d'idolatrie, tellement que par leur art ces statues furent si elegantes, que ceux qui ne sçauoient ce que c'estoit, estoient prouoquez à les adorer, d'autant que par l'excellence de leur art, pretendans contenter celuy qui leur bailloit à faire, ils tiroient des pourtraits & peintures beaucoup plus excellentes, & le vulgaire conduit de l'apparence & grace de l'ouurage, vint à tenir & estimer pour Dieu celuy qui peu auparauant auoit esté honoré comme homme. Et cela fut l'erreur miserable des hommes, qui s'accommodans ores à leur affection & sentiment, ores à la flatterie de leurs Roys, vindrent à imposer aux pierres le nom incommunicable de Dieu, *les adorans pour* Dieux. Tout cecy est au liure de Sapience, qui est digne d'estre notté, & trouueront au pied de la lettre ceux qui seront curieux rechercheurs de l'antiquité, que l'origine de l'idolatrie ont esté ces pourtraits & statües des deffuncts, ie dy de l'idolatrie, qui est proprement d'adorer les idoles & images: car il n'est pas certain que ceste autre idolatrie d'adorer les creatures, comme le Soleil, & la milice du Ciel, ou le nõbre des planettes & estoilles, dequoy il est fait mention aux Prophetes, *Hierem.* 10.
ait esté depuis l'idolatrie & les statuës: combiẽ *Soph.* 1.
que sans doute l'on ait fait des statües & idoles en l'honneur du Soleil, de la Lune & de la terre. Venant à nos Indiens, ils vindrent au sommet de l'idolatrie par les mesmes voyes que demonstre l'Escriture. Premieremẽt ils auoient soin de conseruer les corps de leurs Roys & Seigneurs, & demeuroient entiers sans aucune mauuaise odeur, & se corrompre plus de deux cens ans. De ceste façon estoient les Roys In-

guas au Cusco, chacun en sa chapelle & adoratoire, dõt le Viceroy Marquis de Canette, pour extirper l'idolatrie fit tirer & porter en la Cité des Roys trois ou quatre Dieux, qui causa grãde admiration de voir ces corps morts depuis tãt d'années si beaux & si entiers qu'ils estoiẽt. Chacun de ces Roys Inguas laissoit tous ses thresors, moyẽs & reuenu pour entretenir son adoratoire où l'on mettoit son corps, & y auoit beaucoup de ministres auec toute sa famille, qui estoient dediez à son seruice. Car nul Roy successeur n'vsurpoit les thresors & vaisselle de son predecesseur, mais il en assembloit tout de nouueau pour luy & pour son palais. Ils ne se contenterent point de ceste idolatrie enuers les corps des deffuncts, mais aussi ils faisoient leurs statües & representatiõs, & chaque Roy durant sa vie faisoit faire vne idole où il estoit représenté, laquelle ils appelloient Guaoigui, qui signifie frere. Pour ce que l'on deuoit faire à ceste statue durant la vie & la mort de l'Ingua, autant d'honneur & de veneration qu'à luy-mesme. Et portoiẽt ceste statüe en la guerre & en procession, pour auoir de la pluye & du bon temps, & leur faisoient diuerses festes, & sacrifices. Il y a eu beaucoup de ces idoles au Cusco, & en son territoire : toutesfois l'on dit à present que ceste superstition d'adorer les pierres y a cessé du tout, ou en la plus grand' partie. Apres qu'on les eut descouuertes, par la diligence du licencié Pollo, & fut la premiere celle d'Ingua Rocha, chef de la partialité ou race principale de Hanam Cusco, & trouue

l'on de ceste façon, qu'entre les autres nations ils auoient en grand'estime & reueroient les corps de leurs predecesseurs, & adoroient aussi leurs statues.

CHAPITRE VII.

Des superstitions, dont ils vsoient auec les morts.

LEs Indiens du Peru ont creu communement que les ames viuoient apres ceste vie, & que les bõs estoiẽt en la gloire, & les mauuais en la peine: tellement qu'il y a peu de difficulté, à leur persuader tels articles. Mais ils ne sont pas paruenus iusques au point de congnoistre, que les corps deuoient resusciter auec les ames. C'est pourquoy ils employoient vne excessiue diligence, comme il a esté dit, à conseruer les corps lesquels ils honoroient apres la mort, à ceste fin leurs successeurs leur bailloient des robes, & leur faisoient des sacrifices: specialement les roys Inguas, en leurs enterrements debuoient estre accompagnez de grand nombre de seruiteurs & femmes pour son seruice en l'autre vie. Parquoy le iour qu'ils decedoient, l'on mettoit à mort les femmes qu'il auoit le plus aymées, ses seruiteurs & officiers, afin qu'ils l'allassent seruir en l'autre vie. Quãd Guanacapa mourut, qui fut pere d'Atagualpa, au temps duquel entrerẽt les Espagnols, l'on mit à mort mil & tant de personnes, de tous aages, & conditions pour son seruice, & pour l'accõpagner en l'autre vie.

Ils les tuoient apres plusieurs chãsons,& yurogneries,&ces destinez à la mort se tenoient biẽ heureux. Ils leur sacrifioient plusieurs choses, specialement des petits enfans, & de leur sang faisoient vne raye au visage du deffunct d'vne oreille en l'autre; Ceste mesme superstition, & inhumanité de tuer des hommes,& des femmes pour accompagner & seruir le deffunt en l'autre vie,a esté suyuie d'autres,& est encor à present vsitée parmy d'autres nations barbares; Voire comme escript Pollo, elle a esté presque generalle en toutes les Indes. Le venerable Beda mesme raconte,que les Anglois au parauant que se conuertir à l'Euangile,auoiẽt ceste mesme coustume de tuer des hommes,pour accompagner & seruir les deffunts. L'on raconte d'vn Portugays,qu'estant captif entre les barbares, auoit reçeu vn coup de flesche,dont il perdit vn œil,& comme ils le voulurent sacrifier,vn iour pour accompaigner vn seigneur deffunct,il respondit que ceux qui demeuroient en l'autre vie, feroient peu d'estat du deffunct, si on luy donnoit pour compagnon, vn homme borgne, & qu'il estoit meilleur luy en donner vn qui eust ses deux yeux, & ceste raison estant trouuée bonne par les barbares, fust cause qu'ils le laisserent. Outre ceste superstition de sacrifier les hommes aux deffuncts dont l'on n'vse qu'à l'endroit des grands seigneurs, il y en a eu vne autre beaucoup plus commune & generalle en toutes les Indes,qui est de mettre à boire, & à manger sur les sepultures des deffuncts,croyãs qu'ils se nourrissoient de cela, qui a mesme esté

vn erreur entre les anciens, comme eſcript ſainct Auguſtin. Et pour cet effect, de leur donner à manger & à boire. Auiourd'huy pluſieurs Indiens infidelles, tirent de terre ſecrettement leurs deffuncts des Egliſes, & des cimetieres, & les enterrent en des collines, ou en des paſſages des montaignes, ou bien en leurs propres maiſons. Ils ont meſme accouſtumé de leur mettre de l'argent, & de l'or en la bouche, aux mains & au ſein, & de les reueſtir de robes neufues, & durables, doublees, & pliees, par deſſoubs le lit mortuaire. Ils croyent que les ames des deffuncts vont vagabondes, & endurent le froid, la ſoif, la faim, & le trauail; & par ceſte occaſion, ils font leurs anniuerſaires, en leur portant des habits, à manger & à boire. A raiſon dequoy les Prelats, en leurs ſynodes aduertiſſent ſur tout que les preſtres donnent à entendre aux Indiens, que les offrandes que l'on met aux Egliſes ſur les ſepultures, ne ſont pas le manger ny boire des deffuncts, mais pour les pauures & pour les miniſtres, & que Dieu eſt ſeul qui ſuſtante les ames en l'autre vie, puiſque ils ne mãgent ny ne boyuent aucune choſe corporelle, & importe beaucoup qu'ils ſçachent bien cela afin qu'ils ne conuertiſſent cet vſage religieux, en ſuperſtition gentille, comme le font pluſieurs.

CHAPITRE VIII.

De la façon d'inhumer les deffunts, entre les Mexiquains, & autres nations.

AYANT raconté ce que plusieurs nations du Peru ont fait auec les deffunts, il ne sera mal à propos, de faire mention particuliere des Mexiquains en cet endroit, les mortuaires desquels estoient fort sollemnisez & pleins de grandes folies. C'estoit l'office des prestres, & religieux en Mexique (car il y en auoit qui viuoient en vne estrange obseruance, comme il sera dit cy apres) d'enterrer les morts, & faire leurs obseques. Les lieux où ils les enterroient, estoit en leurs iardins, & aux courts de leur maisons propres, les autres les portoient és lieux des sacrifices, qui se faisoient és montagnes. Les autres les brusloient, & apres enterroient les cendres en leurs temples, & les enterroient tous, auec tout ce qu'ils auoient d'habits, de pierres, & de ioyaux. Ils mettoient les cendres de ceux qu'ils brusloiēt, en des pots, & auec icelles les ioyaux, pierres, & afficquets des deffunts, quelques riches, & precieux qu'ils fussent. Ils chantoient les offices funebres, comme responses, & leuoient les corps des deffunts beaucoup de fois, faisans plusieurs ceremonies. En ces mortuaires ils mangeoient, & beuuoient, & si c'estoit personnes de qualité, l'on y donnoit des habits à tous ceux qui estoient venus à l'enterrement.

Quand quelqu'vn mouroit, ils le mettoient, estendu en vne châbre,iusques à ce que de tous costez les parens & amis fussent venus,lesquels apportoiēt des presents au mort, & le saluoiēt comme s'il eust esté en vie.Et si c'estoit vn roy, ou seigneur de quelque ville, ils luy offroient des esclaues pour estre mis à mort auec luy,afin de l'aller seruir en l'autre monde; Ils faisoient mourir aussi le prestre ou chapellain qu'il auoit (car tous les seigneurs auoient vn prestre, qui dans leurs maisons leur administroit les ceremonies) & le tuoient allors,afin qu'il allast administrer son office au mort. Ils tuoient le cuysinier,le sommellier,les nains, & les bossus,desquels ils se seruoient beaucoup, & ne pardonnoient pas mesmes aux freres du deffunct, qui l'auoient le plus seruy. Car c'estoit vne grādeur entre les seigneurs, de se seruir de leurs freres, & des dessusdits. Finablement ils tuoient tous ceux de son train,pour aller entretenir sa maison en l'autre monde: & de peur que la pauureté ne les vint acueillir,ils enterroient auec eux plusieurs richesses,d'or,d'argent,de pierreries,de courtines d'vn ouurage exquis, de bracelets d'or,& d'autres riches pieces. Que s'ils brusloient le deffunct;ils en faisoient autant de tous ses seruiteurs,&ornements qu'ils luy bailloient pour l'autre monde: Puis ils prenoient toute ceste cendre laquelle ils enterroient auec vne grande sollemnité.Les obseques duroient dix iours, auec des chants de pleurs & de lamentation,& les prestres emportoient les deffuncts auec tant de ceremonies, (selon qu'on

les en requeroit)& en ſi grand nombre, qu'on ne les pourroit preſque conter. Ils mettoient aux Cappitaines, & Seigneurs leurs-marques d'honneur, & leurs Trophées, ſelon leurs entreprinſes, & la valeur, qu'ils auoiẽt employée aux guerres, & és gouuernements. Car pour cet effect ils auoient des blaſons, & armes particulieres. Ils portoient ces marques & blaſons, au lieu où il deſiroit eſtre enterré, ou bruſlé, marchant deuant le corps, & l'acompaignant comme en proceſſion, où les preſtres, & dignitez du Temple alloient auec diuers ornements, & appareils. Les vns encenſans, les autres chantans, & les autres ſonnants de fluſtes triſtes, & de tambours, ce qui augmentoit beaucoup les pleurs des vaſſaux & parens. Le preſtre qui faiſoit l'office eſtoit orné des marques de l'idole, que le Seigneur auoit repreſenté : car tous les Seigneurs repreſentoient les idoles, & en prenoient le nom de quelqu'vn, & à ceſte occaſion eſtoient eſtimez & honorez. L'ordre de Cheuallerie portoit ordinairement ces marques deſſuſdictes. Celuy qu'ils debuoient bruſler, eſtant apporté au lieu à ce deſtiné, ils l'enuironnoient de bois de pin, & tout ce qui eſtoit de ſon bagage, puis y mettoient le feu comme i'ay dit ci-deſſus, l'augmentant touſiours auec du bois gommeux, iuſques à ce que le tout fuſt conuerty en cendre. Incontinent ſortoit vn preſtre en habit & ornement de diable, ayant des bouches à toutes les iointures, & pluſieurs yeux de miroirs, & tenoit

vn grand baſton, auec lequel il meſloit toutes les cendres fort audacieuſement, & auec vn geſte, & vne repreſentation ſi terrible, qu'il eſpouuentoit tous les aſſiſtans. Quelquesfois ce miniſtre auoit d'autres habits differens, ſelon qu'eſtoit la qualité du mort. I'ay fait ceſte digreſſion des obſeques & funerailles ſur l'idolatrie & ſuperſtition qu'ils auoient aux deffuncts, maintenant il eſt raiſonnable de retourner à l'intention principale, & d'acheuer ceſte matiere.

Chapitre IX.

Du quatrieſme & dernier genre d'idolatrie, dont les Indiens ont vſé, ſpeciallement les Mexiquains, enuers les images & ſtatues.

COmbien que veritablement Dieu ſoit grandement offenſé en ces idolatries ſuſdites, ou l'on adoroit les creatures, ſi eſt ce que le S. Eſprit reprouue & condamne encor d'auantage vn autre genre d'idolatrie, qui eſt de ceux qui adorent ſeulement les images & figures faites de la main des hommes, leſquelles n'ont autre choſe en elles, que d'eſtre vn bois, ou pierre, ou metal, & la figure que Dieu leur a voulu dõner. C'eſt pourquoy le Sage parle ainſi de telles gens : *Malheureux ſont & entre les morts ſe peut conter l'eſperance de ceux qui ont appellé les œuures des mains des hommes Dieux, l'or, l'argent, & l'inuention de la* Sap. 13.

ſemblance d'animaux, ou vne pierre inutille qui n'a rien d'auantage que d'eſtre vne Antiquaille. Et pourſuit diuinement ces propos à l'encontre de cet erreur,& folie des Gentils. Comme auſſi le Prophete Eſaie,le Prophete Hieremie, le Prophete Baruc,& le S.Roy Dauid, en traittent amplement.Et eſt neceſſaire & conuenable que le miniſtre de Chriſt, qui reprouue les erreurs de l'idolatrie,aye bonne veüe, & qu'il conſidere bien ces paſſages, & les raiſons que le S. Eſprit touche ſi viuement en iceux, & comme toutes ſe reduiſent en vne brefue ſentence, que met en auant le Prophete Oſée : *Celuy qui l'a fait a eſté vn ouurier, parquoy il n'eſt point Dieu. Le veau donc de Samarie, ſeruira aux toilles d'araignees.* Reuenant donc à noſtre propos, il y a eu aux Indes vne grande curioſité de faire des idoles & peintures de diuerſes formes, & de diuerſes matieres,leſquelles ils adoroient pour dieux, & les appelloient au Peru Guacas, eſtans ordinairement des beſtes laides & difformes, au moins celles que i'ay veües, eſtoient toutes ainſi. Ie croy certainement que le Diable,en l'honneur duquel l'on faiſoit ces idoles, prenoit plaiſir de ſe faire adorer en ſes difformitez. Et à la verité il ſe trouuoit auſſi, que le Diable parloit & reſpondoit en beaucoup de ces Guacas, ou idoles, & ſes preſtres & miniſtres venoient à ces oracles du pere de menſonge, & quel il eſt, tels eſtoient ſes conſeils, aduis & propheties. C'a eſté és prouinces de la neufue Eſpagne, en Mexique,Teſcuco,Tlaſcalla, Cholula, & aux parties voiſines de ce Royaume, où ce genre

Eſa.44. Hier.10. Baruc.6. Pſal.113.

Oſee 8.

d'idolatrie a esté le plus pratiqué, qu'en Royaume du monde. Et est vne chose prodigieuse, d'ouïr conter les superstitions qu'ils ont eues en ce point: toutesfois il ne sera pas mal plaisant d'en raconter quelque chose. Le principal idole de Mexique estoit, comme i'ay dit, Vitzilipuztli. C'estoit vne statue de bois tailleé en semblance d'vn homme assis en vn escabeau de couleur d'azur, posé sur vn branquard, de chaque coing duquel sortoit vn bois, ayant la forme d'vne teste de serpent. L'escabeau denottoit qu'il estoit assis au Ciel, cet idole auoit tout le front azuré, & estoit lié par dessus le nez d'vne bande de couleur d'azur, qui prenoit d'vne oreille à l'autre. Il auoit sur la teste vn riche plumage, en façon d'vn bec de petit oiseau, qui estoit couuert par le haut d'vn or bien bruny. Il auoit en la main gauche vne rondelle blanche, auec cinq formes de pommes de pin, faites de plumes blanches, qui y estoient posees en croix, & du haut sortoit vn guaillardet d'or, ayant aux costez quatre sagettes, lesquelles (au dire des Mexiquains) auoyent esté enuoyées du Ciel, pour faire les actes & prouesses, qui se diront en son lieu. Il auoit en la main dextre vn baston azuré, qui estoit taillé en façon d'vne couleuure ondoyante. Tout cet ornement & le reste qu'il auoit, portoit son sens, ainsi que le declaroyent les Mexiquains. Le nom de Vitzilipuztli, main gauche de plume reluisante. Ie diray cy apres du Temple superbe, des sacrifices, festes, & ceremonies de ce grand idole, qui sont choses remarquables.

Mais à present il sera seulement dit, que cest idole vestu & orné richement, estoit mis en vn autel fort haut,en vne petite piece,ou encastillement, fort couuerte de linceux, de ioyaux, de plumes & d'ornements d'or,auec beaucoup de rondeles de plumes, les plus belles & plus gentilles qu'ils pouuoient recouurer, & auoit tousiours deuant soy vne courtine, pour plus grande veneration. Ioignant la chambre, ou chapelle de cet idole, il y auoit vne piece qui estoit de moindre ouurage, & non pas si bien ornée, ou il y auoit vn autre idole, qu'ils appelloient Tlaloc. Ces deux idoles estoient tousiours ensemble, pour ce qu'ils les reputoient compagnons,& d'vne esgalle puissance. Il y auoit vn autre idole en Mexique, fort estimé,qui estoit le Dieu de pœnitence & des iubilez & pardons des pechez. Ils appelloient cest idole Tezcallipuca, & estoit fait d'vne pierre fort-reluisante & noire, comme Iayel, estant vestu de quelques gentils affiquets à leur mode. Il auoit des pendans d'oreilles d'or & d'argent, & en la leure d'embas vn petit canon de crystal, de la longueur d'vn xeme ou demy pied. Dans lequel ils mettoient quelquefois vne plume verte,& quelquesfois vne azurée,qui le faisoit ressembler, tantost vne esmeraude, tantost vne turquoise. Il auoit les cheueux ceints & bandez auec vn liser d'or, bruny, au bout duquel pendoit vne oreille d'or, auec deux brandons de fumees peintes en icelle,qui signifioient les prieres des affligez & pechez qu'il oyoit, quand ils se recommandoient à luy.

à luy. Entre les deux oreilles pendoyent vn nombre de petits herons. Il auoit vn ioyau pēdu au col, si grād qu'il luy couuroit tout l'estomach. Aux deux bras des bracellets d'or, au nombril vne riche pierre verte, & en la main gauche vn esuantail de plumes precieuses vertes, azurées, & iaulnes, qui sortoient d'vn chaston d'or reluisant, & fort bruny, tellement qu'il sembloit que ce fust vn miroir, qui signifioit que dedans ce miroir il voyoit tout ce qui se faisoit au monde. Ils appelloient ce miroir ou chaston d'or, Itlacheaya, qui veut dire son regardoir. Il tenoit en la main dextre quatre sagettes, qui signifioient le chastiement qu'il dōnoit aux mauuais, pour les pechez. C'est pourquoy c'estoit l'idole qu'ils craignoient le plus, de peur qu'il ne descouurist leurs fautes & delits. Il y auoit pardon de pechez en sa feste, qui se faisoit de quatre ans en quatre ans, comme il sera dit cy apres. Ils tenoient ce mesme idole Tezcatlipuca pour le Dieu de la secheresse, de la famine, & sterilité, & de la pestilence. Parquoy ils le peignoyent aussi en vne autre forme, à sçauoir estant assis auec beaucoup de maiesté, sur vn escabeau entouré d'vne courtine rouge, peinte & elabourée de testes & os de morts. En la main gauche il auoit vne rondelle auec cinq pines, ou formes de pommes de pin faittes de cotton, & en la droitte vne dardille, comme d'vn geste menassant, & ayant le bras estendu, comme qui la voudroit ietter, & de la rondelle sortoyent quatre sagettes. Il auoit le visage & apparence de courroucé, & de cole-

ré, le corps oint tout de noir, & la teste pleine de plumes de cailles. Ils vsoyent de grandes superstitions enuers cet idole, pour la grand crainte qu'ils auoient de luy. En Cholula, qui estoit vne Republique de Mexique, ils adoroient vn fameux idole, qui estoit le Dieu des marchandises, pour ce qu'ils estoient grands marchands, & encor auiourd'huy sont ils fort addonnez au commerce, ils l'appelloient Quetzaalcoalt. Cest idole estoit en vne grande place, en vn temple fort haut, & auoit autour de luy de l'or, de l'argent, des ioyaux, des plumes fort riches, & des habits de diuerses couleurs. Il auoit le corps en forme d'homme, mais le visage d'vn petit oyseau auec vn bec rouge, & au dessus vne creste, pleine de verrues, ayant des rangs de dents, & la langue qui luy sortoit dehors. Il portoit sur la teste vne mittre pointue de papier peint, vne faulx en la main, & beaucoup d'affiquets d'or aux iambes, & mil autres folles inuentions, qui toutes auoyent leur signification, & l'adoroyent par ce qu'il faisoit riches ceux qu'il vouloit, comme Memnon & Plutus. Et à la verité, ce nom que les Choluanos donnoient à leur Dieu, estoit bien à propos, encor qu'ils ne l'entendissent pas. Ils l'appelloient Quetzaalcoalt, qui signifie couleuure de plume riche, car tel est le Diable de l'auarice. Ces barbares ne se contentoyent point d'auoir des Dieux, mais aussi ils auoyent des Deesses, comme les fables des Poetes les introduirent, & l'aueugle Gentilité des Grecs & des

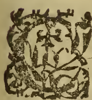
Romains, les ont venerees. La principale des Deesses qu'ils adoroyent, estoit appellée Tozi, qui veut dire nostre ayeulle, laquelle comme racontent les histoires de Mexique, fut fille du Roy de Culguacan, qui fut la premiere qu'ils escorcherent par le commandement de Vitzilipuztli, laquelle ils consacrerent de ceste façon, pour estre sa sœur, & des lors ils commencerent à escorcher les hommes en leurs sacrifices, & de vestir les viuans des peaux des sacrifiez, ayans appris que leur Dieu se plaisoit en cela, comme mesme d'arracher le cœur de ceux qu'ils sacrifioient, ce qu'ils apprindrent de leur Dieu, lequel tira & arracha le cœur de ceux qu'il chastia en Tulla, comme il sera dit en son lieu. L'vne de ces Deesses qu'ils adoroyent eut vn fils grand chasseur, que ceux de Tlascalla depuis prindrẽt pour Dieu, & ceux là estoient le party contraire des Mexiquains, auec l'aide desquels les Espagnols gagnerent le Mexique. La prouince de Tlascalla est fort propre pour la chasse, & le peuple fort addonné à icelle. C'est pourquoy ils faisoyent vne grand feste à cet idole, lequel ils peignoyent d'vne telle forme, qu'il n'est ia besoing de perdre le temps à la descrire. Mais la feste qu'ils luy faisoyent estoit plaisante, & en ceste façon. Ils sonnoyent vne trompe sur l'aube du iour, au son de laquelle ils s'assembloyent tous auec leurs arcs, flesches, fillets, & autres instruments de chasse, & alloyent auec leur idole en procession, suyuis d'vn grand nombre de peuple à vne Sierre haute,

au sommet de laquelle ils auoyent dressé & accommodé vne fueillee, & au milieu vn autel tres-richement aorné, où ils mettoyent l'idole. Ils alloyent cheminans auec vn grand bruit de trompettes, de cornets, de fluttes, & de tambours, & paruenus au lieu, ils circuissoient & enuironnoyent tous les costez de ceste Sierre ou montagne, où ils mettoyent le feu par tous les endroits, au moyen dequoy sortoient plusieurs & diuers animaux, comme cerfs, connils, lieures, regnards & loups, lesquels alloyent vers le sommet fuyants le feu. Ces chasseurs couroyent apres auec de grands cris & bruits de diuers instruments, les chassans iusques au sommet deuant l'idole, où arriuoit vn tel nombre de bestes de chasse, en si grand presse, qu'elles sautoyent les vnes sur les autres, sur le peuple, & sur l'autel mesme, en quoy ils prenoient vn grand plaisir, & resiouissance. Alors ils prenoyent vn grand nombre de ces bestes, & sacrifioient deuant l'idole les cerfs, & grands animaux, leur arrachant le cœur, auec la mesme ceremonie dont ils vsoyent aux sacrifices des hommes: ce qu'estãt acheué, ils prenoyent toute ceste chasse sur leurs espaulles, & se retiroyent auec leur idole de la mesme façon qu'ils y estoyent venus, & entroyent en la cité chargez de toutes ces choses, fort resiouys auec grand nombre de musique, de buccines, & de tambours, iusques à arriuer au temple où ils mettoyent leur idole, auec grande reuerence, & sollemnité. Ils alloyent tous incontinent accommoder les

chairs de ceste chasse, dequoy ils faisoyent vn banquet à tout le peuple, & apres disner faisoyent leurs farces, representations, & dances deuant l'idole. Ils auoyent vn autre grand nombre d'idoles, de Dieux & Deesses, mais les principales estoyent en la nation Mexiquaine, & aux peuples voisins, ainsi qu'il a esté dit.

CHAPITRE X.

D'vne estrange facon d'idolatrie pratiquée entre les Mexiquains.


Omme nous auons dit que les Roys Inguas du Peru, firent faire à leur semblance, de certaines statues que ils appelloyent leurs Guaoiquies, ou freres, & leur faisoient porter autant d'hõneur qu'à eux mesmes : ainsi en ont fait les Mexiquains de leurs Dieux, mais ils ont passé plus outre, pour ce que des hõmes vifs, ils faisoyent des Dieux, qui estoit en ceste maniere. Ils prenoyent vn captif, tel qu'ils auisoient bon estre, & auparauant que de le sacrifier à leurs idoles, luy donnoyent le mesme nom de l'idole, auquel il deuoit estre sacrifié, & le vestoiẽt & ornoyent des mesmes ornemens que leur idole, disans qu'il representoit le mesme idole. Et pendant tout le tẽps que duroit ceste representation (qui estoit d'vn an en certaines festes, en d'autres de six mois, & en d'autres moins) ils l'adoroient & veneroient de la mesme fa-

çon que le propre idole, ce pendant il mangeoit, beuuoit & se resiouïssoit. Quand il alloit par les rues, le peuple sortoit pour l'adorer, & tous luy offroyent beaucoup d'aumosnes, & luy portoyent les enfans, & les malades, afin qu'il les guarist & benist, & luy laissoient en tout faire sa volonté, sauf qu'il estoit tousiours accompagné de dix ou douze hommes, de peur qu'il ne s'enfuist. Et luy afin que l'on luy fist reuerence par où il passoit, sonnoit de fois à autre, d'vne petite fluste, afin que le peuple s'apprestast pour l'adorer. La feste estant venue, & luy estant bien gras, ils le tuoient, l'ouuroient, & le mangeoient, faisans vn solemnel sacrifice de luy. A la verité c'est vne chose pitoyable de considerer la façon de laquelle Satan tenoit ces gens en sa puissance, & tient encor auiourd'huy plusieurs qui font de semblables cruautez & abominations, aux despens des tristes ames, & des miserables corps de ceux qu'ils luy offrent, & luy se moque & rit de la bourde & moquerie qu'il fait aux pauures malheureux, lesquels meritent bien par leurs pechez, que le tres-haut Dieu les delaisse en la puissance de leur ennemy, qu'ils ont choisi pour Dieu, & pour soustien. Mais puis que i'ay dit ce qui suffit de l'idolatrie des Indiens, il s'ensuit que nous traittions de leur religion, ou pour mieux dire superstition, de laquelle ils vsent en leurs sacrifices, temples & ceremonies, & ce qui touche le reste.

Chapitre XI.

Comme le Diable s'est efforcé de s'esgaller à Dieu, & de luy ressembler aux façons de sacrifices, religion, & Sacremens.



Avant que de venir à ce point, l'on doit cõsiderer vne chose, qui est fort digne de regarder de prés, qui est que cõme le diable, par son orgueil, a prins party & s'est rendu contraire à Dieu, ce que nostre Dieu par sa sagesse, ordonne pour son honneur & seruice, & pour le bien & salut de l'homme, le diable s'esforce de l'imiter, & le peruertir, pour estre honoré & faire que l'hõme en soit condamné. Car comme nous voyõs que le grand Dieu a des sacrifices, des prestres, des Sacrements, des religieux, des Prophetes, & des gens dediez à son seruice diuin, & saintes ceremonies, ainsi le diable a ses sacrifices, prestres, ses façons de Sacrements, sa gent dediée, ses reclus, & saintetez faintes, auec mille sortes de faux Prophetes, tout ce qui sera plaisant d'entendre, estant declaré en particulier, & non point de petit fruit, pour celuy qui se souuiẽdra, comme le diable est le pere de mensonge, ainsi que la verité le dist en l'Euangile, *Iean.5.* parquoy il procure vsurper, pour soy la gloire de Dieu & contrefaire la lumiere, par ses tenebres. Les enchanteurs d'Egypte, enseignez de *Exod.7.* leur maistre Satanas, s'esforçoiẽt de faire d'autres merueilles semblables à celles de Moyse

& d'Aaron,pour s'esgaller à eux. Nous lisons
Iud.18. au liure des Iuges,de ce Micas prestre du vain idole qui se seruoit mesme des ornements dont on vsoit au Tabernacle du vray Dieu, cõme de l'ephod. du Seraphin,& des autres choses. Soit que ce soit,à peine y a il chose instituée par Iesus Christ nostre Seigneur, en sa loy Euangelique,que le diable ne l'aye sophistiquee en quel que façon,& portée à sa gentilité, comme l'on pourra voir en lisant ce que nous tenons pour certain, par le rapport de gens dignes de foy, des coustumes,& ceremonies des Indiens,desquelles nous traicterons en ce liure.

CHAPITRE XII.

Des temples qui se sont trouuéz és Indes.


Ommençant donc par les Temples, tout ainsi que le grand Dieu a voulu que l'on luy dediast vne maison, où son S. Nom fust honoré, & qu'elle fust particulierement voüee à son seruice, ainsi le diable par ses meschantes intentions,persuada aux infidelles,qu'ils luy fissent de superbes temples,& des particuliers adoratoires,& sanctuaires. En chaque prouince du Peru,il y auoit vn principal guaca, ou maison d'adoration, & outre icelle y en auoit vne vniuerselle par tous les royaumes des Inguas, entre lesquelles il y en a eu deux signallees, & remarquees, l'vne qu'ils appelloient de Pachacama,qui est à qua-

tre lieües de Lyma, où l'on voit encor auiourd'huy les ruines d'vn tres-ancien, & grand edifice, duquel François Pizarre & les siens tirerent ceste richesse infinie des vases, & des cruches d'or, & d'argent, qu'ils apporterent, quand ils prindrent l'Ingua Altagualpa. Il y a certains memoires & discours qui disent, que le diable en ce Temple, parloit visiblement, & donnoit responces par son oracle, & que quelques fois ils voyoient vne couleuure tachetée, & est vne chose fort commune & approuuee és Indes, que le diable parloit, & respondoit en ces faux sanctuaires, en trompant les miserables. Mais là où l'Euangile est entré, & là où lon a esleué le signe de la Croix, le pere de mensonge y est deuenu muet, ainsi que Plutarque escrit de son temps. *Cur cessauerit Pythyas fundere oracula.* Et sainct Iustin martyr traicte amplement de ce silence que Christ imposa aux Demons, qui parloient par les idoles, comme il auoit esté beaucoup auparauant prophetizé en la diuine Escripture. La façon qu'auoient les ministres infidelles & enchanteurs, de consulter leurs dieux, estoit comme le diable les enseignoit. C'estoit ordinairement de nuict, & pour le faire entroient, les espaulles tournees vers l'idole, marchants en arriere, & plians les corps en inclinants la teste, & se mettoient en vne laide posture, & ainsi ils les consultoient; La responce qu'ils faisoient ordinairement estoit en maniere d'vn sifflement espouuentable, ou comme vn grinssement, qui leur faisoit horreur, & tout ce dont il les aduertissoit, & leur

Plut. lib. de Tract re.
Iust. in apol. pro. Christia.

commandoit, eſtoit vn acheminement à leur deception & perdition. Maintenant l'on trouue peu de ces oracles, par la miſericorde de Dieu, & grande puiſſance de Ieſus Chriſt. Il y a eu au Peru vn autre temple, & oratoire plus eſtimé, qui fut en la Cité de Cuſco, où eſt auiourd'huy le monaſtere de ſainct Dominicque. Et l'on peut voir que ç'a eſté vne œuure fort belle & magnifique, par le paué, & pierres de l'edifice, qui reſtent encor auiourd'huy. Ce temple eſtoit comme le Pãtheon des Romains, en ce qu'il eſtoit la maiſon & demeure de tous les Dieux : Car les roys Inguas mirent en iceluy les Dieux de toutes les nations, & prouinces qu'ils conqueſtoient, ayant chaſque idole ſon lieu particulier, ou ceux de leur prouince les venoient adorer, auec vne deſpence exceſſiue des choſes, que l'on apportoit pour ſon miniſtere. Et par cela ils auoient opinion, de retenir ſeurement & en debuoir, les prouinces qu'ils auoient conqueſtées, tenants leurs dieux cõme en oſtage. En ceſte meſme maiſon eſtoit le Pinchao, qui eſtoit vne idole du Soleil, de tres-fin or ouuré d'vne grande richeſſe de pierreries, lequel eſtoit poſé vers l'Orient, auec vn tel artifice, que le Soleil à ſon leuer iettoit ſes rayons ſur luy, & comme il eſtoit de tresfin metal, les rayõs reuerberoient, auec telle clarté, qu'il reſſembloit vn autre Soleil. Les Inguas adoroient ceſtuy-la pour leur Dieu, & le Pachayacha, qui ſignifie le Createur du Ciel ; Ils diſent que aux deſpouilles de ce temple ſi riche vn ſoldat eut pour ſa part ceſte tres-belle plan-

che d'or du Soleil. Et comme le ieu estoit lors de saison, il la perdit vne nuit en iouant, d'où vint le prouerbe qui est au Peru, pour les grāds ioueurs, disant qu'ils iouent le Soleil auant qu'il naisse.

CHAPITRE XIII.

Des superbes temples de Mexicque.

LA superstition des Mexicquains a esté sans comparaison plus grande que celle de ceux cy: tant en leurs ceremonies cōme en la grandeur de leurs temples, lesquels anciennement les Espagnols appelloient de ce mot Cu, lequel mot peut auoir esté prins des insulaires de S. Domingue ou de Cuba, comme beaucoup d'autres mots, qui sont en vsage, lesquels ne sont ny d'Espagne, ny d'autre langue dont l'on vse auiourd'huy és Indes, comme sont Mays, Chico, Vaquiano, Chapeton, & autres semblables. Il y auoit donc en Mexique le Cu, si fameux temple de Vitzilipuztli, qui auoit vn tour & circuit fort grand, & faisoit au dedans de soy vne belle cour. Il estoit tout basty de grandes pierres en façon de couleuures, attachees les vnes aux autres, & pour cela le circuit estoit appellé Coatepantli, qui veut dire circuit de couleuures. Sur chacū des coupeaux des chambres & oratoires où estoiēt les idoles y auoit vn perron fort ioly, ouuragé de petites pierres menues, noires comme du geais arrangees d'vn bel ordre, auec le champ tout releué

de blanc & de rouge, qui rendoit à le voir d'embas, vne grande clarté. Et au dessus du perron il y auoit des carneaux fort mignonnement faits, ouuragez comme en limaçons, & auoit pour pied & appuy deux Indiens de pierre assis tenans des chandeliers en leurs mains, & d'iceux sortoient comme des croisons reuestus auec les bouts enrichis de plumes iaunes & vertes, & des franges longues de mesme. Au dedans du circuit de ceste Cour, il y auoit plusieurs chambres de Religieux, & d'autres qui estoient au dessus pour les Prestres & Papes, car ainsi ils appelloient les souuerains Prestres qui seruoient à l'idole. Ceste Cour est si grande, & si spatieuse, que huict ou dix mil personnes y dãçoient en rond fort à l'aise, s'entretenans les mains les vns des autres, qui estoit vne coustume dont ils vsoient en ce Royaume: ce qui semble chose incroyable. Il y auoit quatre portes ou entrées à l'Orient, au Ponent, au Nort & au Midy. De chacune de ces portes sortoit & commençoit vne chaussée fort belle de deux à trois lieues de lõg. Parquoy il y auoit au milieu du lac où estoit fondée la Cité de Mexique quatre chaussées en croix fort larges, qui l'ẽbellissoiẽt beaucoup. Sur chacun portail où entrée il y auoit vn Dieu ou idole, ayant le visage tourné du costé des chaussées vis à vis de la porte de ce temple de Vitzilipuztli. Il y auoit trente degrez de trente brasses de long, & estoient separez de ce circuit de la Cour par vne ruë qui estoit entr'eux. Au haut de ces de-

grez il y auoit vn pourmenoir de trente pieds de large tout enduit de chaux, au milieu duquel pourmenoir se voyoit vne pallissade tres-bien faite d'arbres fort hauts plantez de rang à vne brasse l'vn de l'autre. Ces arbres estoient fort gros, & tous percez de petits trous, depuis le pied iusques au coupeau, & y auoit des verges trauersans d'vn arbre à l'autre, ausquelles estoient trauersées & enchaisnées plusieurs testes de morts par les temples. En chasque verge il y auoit vingt testes, & ces rangs de testes continuoient depuis le bas iusques au haut des arbres. Ceste pallissade estoit si pleine de ces testes de morts depuis vn bout iusques à l'autre, que c'estoit vne chose merueilleusement triste & pleine d'horreur. Les testes estoient de ceux qu'ils auoient sacrifiez, car apres qu'ils estoient morts, & que l'on en auoit mangé la chair, la teste en estoit apportée & baillée aux ministres du temple, qui les enchaisnoient ainsi, iusques à ce qu'elles tomballent par morceaux, & auoient le soin de remplacer celles qui tomboient par d'autres qu'ils mettoient en leurs places. Au sommet du temple il y auoit deux pierres ou chapelles, & en icelles estoiét les deux idoles que i'ay dites de Vitzilipuztli, & son cõpagnon Tlalot. Ces chapelles estoiét taillées & ciselées fort artificieusement, & si hautes esleuées, que pour y monter il y auoit vn escallier de pierre de six vingts degrez. Au deuant de ces chambres ou chapelles il y auoit vne court de quarante pieds en quarré, au milieu de laquelle il y auoit vne pierre haute de

cinq paumes,qui eſtoit verte & pointüe en façon de pyramide, & eſtoit là poſée pour les ſacrifices des hommes que l'on y faiſoit : Car vn homme eſtant couché deſſus à la renuerſe, elle luy faiſoit ployer le corps , & ainſi ils l'ouuroient & luy tiroient le cœur , comme ie diray cy apres. Il y auoit en la Cité de Mexique huict ou neuf autres temples comme celuy que i'ay dit,leſquels eſtoient attachez & continuez les vns aux autres dans vn grand circuit , & auoient leurs degrez particuliers , leur cour, leurs chambres & leurs dortoirs. Les entrées des vns eſtoient au Ponent , des autres au Leuant, des autres au Sud, & celles des autres au Nort. Tous ces temples eſtoient ingenieuſement elaborez , & enceints de diuerſes façons de creneaux & peintures, auec beaucoup de figures de pierres, eſtans accompagnez & fortifiez de grands & larges eſperons. Ils eſtoient dediez à diuers Dieux,mais apres le temple de Vitzilipuztli,ſuiuoit celuy de Tezcalipuca,qui eſtoit le Dieu de Pœnitence & des chaſtiemẽs, fort eſleué haut & fort bien baſty. Il y auoit quatre vingts degrez pour y monter , au haut deſquels ſe faiſoit vne planure ou table de ſix vingts pieds de large, & ioignant icelle vne ſalle tapiſſée de courtines de diuerſes couleurs & ouurages : La porte d'icelle eſtant baſſe & large , touſiours couuerte d'vn voile, & n'y auoit que les preſtres ſeulemẽt qui y pouuoiẽt entrer. Tout ce temple eſtoit elabouré de diuerſes tailles & effigies auec vne grande curioſité , d'autant que ces deux temples eſtoient

comme les Eglises Cathedrales, & le reste à leur respect comme parroisses & hermitages, & estoient si spatieux, & de tant de chambres qu'il y auoit en iceux les ministeres, les colleges, les escholes & les maisons des prestres, dont ie parleray cy apres. Ce qui est dit peut suffire pour entendre l'orgueil du diable, & le malheur de ceste miserable nation, qui auec si grande despense de leurs biens, de leur trauail, & de leurs vies seruoient ainsi leur propre ennemy, qui ne pretendoit d'eux autre chose que de destruire leurs ames, & consommer les corps. Neantmoins ils s'en contentoient fort, ayans opinion en leur si grande erreur, que c'estoient de grands & puissans Dieux, que ceux ausquels ils faisoient ces seruices.

CHAPITRE XIIII.

Des Prestres & de leurs offices.

L'ON trouue entre toutes les nations du monde des hommes particulierement dediez au seruice du vray Dieu, ou de celuy qui est faux, lesquels seruent aux sacrifices, & pour declarer au peuple, ce que leurs Dieux leur commandent. Il y a eu au Mexique sur ce poinct vne estrange curiosité. Et le diable voulant contrefaire l'vsage de l'Eglise de Dieu, a mis en l'ordre de ces prestres de plus grãds ou superieurs, & de moindres, les vns comme Acolytes, & les autres comme Leuites. Et ce qui m'a plus fait

esmerueiller, c'est que le diable a voulu vsurper pour soy le seruice de Christ, iusques à se seruir du mesme nom : Car les Mexiquains appelloient leurs grands prestres en leur ancienne langue Papas, comme pour signifier Souuerains Pontifes, ainsi qu'il appert à present par leurs histoires. Les prestres de Vitzilipuztli succedoient par lignages de certains quartiers de la ville deputez à cest effect, & ceux des autres idoles y venoient par eslection, ou pour auoir esté offerts au temple dés leur enfance. Le continuel exercice des prestres estoit d'encenser les idoles : ce qu'ils faisoient quatre fois durant le iour naturel. La premiere à l'aube du iour, la seconde à midy, la troisiesme au Soleil couchant, & la quatriesme à minuict. A ceste heure de minuict se leuoient toutes les dignitez du temple, & au lieu de cloches ils sonnoient des buccines & de grands cornets, & les autres des fleustes, & sonnoient long temps vn son triste, & apres auoir cessé le son sortoit le semainier, vestu d'vne robe blanche en façon de Dalmatique, auec l'encésoir en la main, plein de brasier qu'il prenoit au foyer, bruslant continuellement deuãt l'autel, en l'autre main vne bourse pleine d'encens, lequel il iettoit en l'encensoir, & comme il entroit au lieu où estoit l'idole, il encensoit auec beaucoup de reuerence, apres il prenoit vn linge, duquel il nettoyoit l'autel & les courtines. Cela acheué ils s'en alloient tous ensemble en vne chapelle & là faisoient certain genre de penitence fort rigoureuse & austere, se frappans & tirans du sang,

ſang, de la façon que ie diray cy apres au Traitté de la Penitence, que le diable a enſeignée aux ſiens, & ne failloient iamais à ces matines de minuict. Aucuns autres que les preſtres ne pouuoient ſe meſler de leurs ſacrifices, & chaçun d'eux ſ'y employoit ſelon leur dignité & degré Ils preſchoient meſmes le peuple en certaines feſtes, comme nous dirons, quand ie traitteray d'icelles. Ils auoient du reuenu, & leur faiſoit-on des offrandes abondamment. Ie diray cy apres de l'onction dont ils vſoient à conſacrer les preſtres. Au Peru les preſtres eſtoient ſubſtantez & entretenus du reuenu & des heritages de leur Dieu, qu'ils appelloient Chacaras, leſquels eſtoient en grand nombre, & bien riches.

Chapitre XV.

Des monaſteres des vierges que le diable inuenta pour ſon ſeruice.

Comme la vie religieuſe (de laquelle pluſieurs ſeruiteurs & ſeruantes de Dieu ont fait profeſſion en la ſaincte Egliſe, à l'imitation de Ieſus Chriſt & de ſes saincts Apoſtres) eſt vne choſe ſi agreable aux yeux de la diuine Majeſté, par laquelle ſon ſainct Nom eſt tant honoré, & ſon Egliſe embellie : Ainſi le pere de menſonge ſ'eſt efforcé de l'imiter & contrefaire en cela, voire cõme debattre auec Dieu de l'obſeruance & auſterité de vie de ſes miniſtres. Il y auoit au Peru pluſieurs monaſteres de vierges (car

d'autre qualité elles n'y estoient point receües) & pour le moins y en auoit vn en chaque prouince. Il y auoit en ces monasteres deux sortes de femmes, les vnes anciennes qu'ils appelloient Mamacomas, pour l'instruction & enseignement des ieunes. Et les autres estoient de ieunes filles destinées là pour vn certain tẽps, puis apres l'on les tiroit de là pour leurs Dieux ou pour l'Ingua. Ils appelloient ceste maison ou monastere Acllaguagi, qui est à dire maison de choisies. Chaque monastere auoit son Vicaire ou gouuerneur nommé Appopanaca, lequel auoit la puissance & liberté de choisir toutes celles qu'il vouloit de quelque qualité qu'elles fussent, estans au dessoubs de huict ans, si elles leur sembloient de bonne taille & disposition. Ces filles ainsi enserrées dans ces monasteres estoient endoctrinées par les Mamacomas en diuerses choses necessaires pour la vie humaine, & aux coustumes & ceremonies de leurs Dieux, & par apres ils les tiroient de là estans au dessus de quatorze ans, & les enuoyoient en la cour auec bonne garde, vne partie desquelles estoiẽt deputées pour seruir aux Guacas & sanctuaires, cõseruãs perpetuellement leur virginité, vne partie pour les sacrifices ordinaires qu'ils faisoient de pucelles, & autres sacrifices extraordinaires qui se faisoiẽt pour le salut, la mort, ou les guerres de l'Ingua, & vne partie mesme pour seruir de femmes & de concubines à l'Ingua, & à d'autres siens parens & Capitaines ausquels il les donnoit, qui leur estoit vne grande & honorable re-

compenſe : & ce departement ſe faiſoit par chacun an. Ces monaſteres auoient & poſſedoient en propre des heritages, rentes & reuenus pour l'entretien, nourriture & ſuſtentation de ces vierges qui y eſtoient en grand nombre. Il n'eſtoit point licite à vn pere de faire refus de bailler ſes filles lors que l'Appopanaca les demandoit pour les enſerrer & mettre en ces monaſteres, voire pluſieurs offroiẽt leurs filles de leur bonne volonté, leur ſemblant que c'eſtoit vn grand merite pour elles d'eſtre ſacrifiées pour l'Ingua. Si l'on trouuoit que quelques vns de ces Mamacomas ou Acllas euſt failly contre ſon honneur, c'eſtoit vn ineuitable chaſtiemẽt de les enterrer toutes viues, ou de les faire mourir par vn autre genre de cruel ſupplice. Le diable a eu meſme en Mexique ſa façon & maniere de religieuſes, encor que leur profeſſiõ ne fuſt de plus d'vn an entier, & eſtoit en ceſte ſorte. Au dedãs de ce grãd circuit que nous auons dit cy deſſus, qui eſtoit au temple principal, il y auoit deux maiſons cõme clauſtrales vis à vis l'vne de l'autre, l'vne d'hõmes & l'autre de femmes. En celle des femmes il y auoit ſeulement des pucelles de douze à treize ans, leſquelles ils appelloient les filles de penitence. Elles eſtoient autant comme les hommes, viuoient en chaſteté & regle comme pucelles, dediées au ſeruice de leur Dieu. L'exercice qu'elles auoient eſtoit de nettoyer & ballier le temple, & appreſter chaque matin à manger à l'idole & à ſes miniſtres de l'aumoſne que recueilloient les religieux.

La viande qu'ils appreſtoient à l'idole eſtoit des petits pains en figure de mains & de pieds, comme du maſſe-pain, & appreſtoient auec ce pain de certaines ſaulces qu'ils mettoient chaque iour au deuant de l'idole, & ſes preſtres le mangeoient comme ceux de Baal, que conte

Daniel 14. Daniel. Ces filles auoient les cheueux coupez, & les laiſſoient croiſtre par apres iuſqu'à quelque temps: elles ſe leuoient à minuict aux matines de l'idole, qu'ils celebroient tous les iours, faiſans les meſmes exercices que les religieux. Ils auoient leurs Abbeſſes qui les occupoient à faire des toiles de diuerſes façons pour l'ornement de leurs idoles & des temples. Leur habit ordinaire eſtoit tout blanc ſans aucun ouurage ny couleur. Elles faiſoient auſſi leurs penitences à minuict, ſe ſacrifians en ſe bleſſans elles-meſmes, & ſe perçãs le bout d'enhaut des oreilles, & mettans en leurs ioües le ſang qu'elles en tiroient, & par apres ſe lauoient pour oſter ce ſang en vn petit eſtang qui eſtoit dedans leur monaſtere. Elles viuoient en grande honneſteté & diſcretiõ: & ſ'il ſe trouuoit que quelqu'vne euſt failly, quoy que ce fuſt legerement, incontinent elle eſtoit miſe à mort ſans remiſſiõ, diſants qu'elle auoit violé la maiſon de leur Dieu. Ils tenoiẽt pour vn augure & aduertiſſemẽt que quelqu'vn de ces religieux ou religieuſes auoient fait faute quand ils voyoient paſſer quelque rat ou ſouris, ou chauue-ſouris en la chapelle de leur idole, ou qu'ils auoient rongé quelques voiles: pource qu'ils diſoient que le rat ou chauue-ſouris ne ſe fuſt point hazardé à

faire vne telle indignité, ſi quelque deliċt n'euſt precedé, & deſlors cõmençoient à faire inquiſition & recherche du fait, puis ayant deſcouuert le delinquant ou delinquante, de quelque qualité qu'il fuſt, incontinent le faiſoient mourir. En ce monaſtere n'eſtoient receües que les filles de l'vn des ſix quartiers qui eſtoient nommez pour ceſt effeċt, & duroit ceſte profeſſion, comme il a eſté dit, l'eſpace d'vn an entier, pendant lequel leurs peres ou elles auoient fait vœu de ſeruir l'idole en ceſte façon, & de là elles ſortoient pour ſe marier. Ces pucelles de Mexique, & encor plus celles du Peru, auoient quelque reſſemblance auec les vierges Veſtales de Rome, comme racontent les hiſtoires, afin que l'on entende comme le diable a eu le deſir d'eſtre ſeruy de gens qui gardent virginité; non pas que la netteté luy agrée, car de ſoy il eſt eſprit immunde, mais pour le deſir qu'il a d'oſter au grand Dieu ſelon ſon pouuoir, ceſte gloire de ſe ſeruir de netteté & integrité.

CHAPITRE XVI.

Des monaſteres de Religieux que le diable à inuentez pour la ſuperſtition.

L'On cognoiſt aſſez par les lettres des peres de noſtre compagnie eſcrites du Iappon, le nombre & la multitude des Religieux qu'il y a en ces prouinces, leſquels ils appellent Boncos, & meſme leurs couſtumes, ſuperſtition, & menſonges. Quelques peres qui ont eſté en ces pays

racontēt de ces boncos,& religieux de la Chi-ne,disans,qu'il y en a de plusieurs ordres, & de diuerses sortes,que les vns les vindrent voir vestus d'vn habit blanc,portans des bonnets, & les autres,d'vn habit noir,sans cheueux & sans bonnet,& que ces religieux ordinairemēt sont peu estimez, & les Mandarins, ou ministres de iustice les fouetent comme ils font le reste du peuple. Ils font profession de ne point manger de chair,ny de poisson, ny de chose aucune ayant vie,ains seulement du ris, & des herbes, mais en secret ils mangent de tout, & sont pires que le commun peuple. Ils disent que les religieux qui sont en la cour, qui est en Paquin, sont fort estimez. Les Mandarins vont ordinairement se recreer aux Narelles,ou monasteres de ces moines, & en retournent presque tousiours yures. Ces monasteres sont ordinairement hors des villes,& ont dedans leur enclos des temples: Toutesfois ils sont peu curieux en la Chine des idoles, ouy des temples, car les Mandarins font peu d'estat des idoles, & les tiennent pour vne chose vaine, & digne de risée, voire ne croyent pas qu'il y ait autre vie ny autre Paradis, que d'estre en office de Mandarin, ny d'autre enfer, que les prisons qu'ils donnent aux delinquans. Quant au vulguaire,ils disent qu'il est necessaire de l'entretenir par l'idolatrie,comme mesme le Philosophe l'enseigne à ses gouuerneurs. Et a esté en l'Escriture vne excuse,que dōna Aarō, de l'idole du veau qu'il auoit faict faire. Neātmoins les Chinois ont accoustumé de porter aux poup-

Arist.12. Metap.
Exod.31.

pes de leurs nauires, en de petites chapelles vne pucelle en bosse assise en sa chaire auec deux Chinois au deuant d'elle, agenouillez en façon d'Anges, & y a de la lumiere ardente de iour & de nuit. Et quand ils doiuent faire voile, ils luy font plusieurs sacrifices, & ceremonies, auec vn grand bruit de tambours, & de cloches, iettans des papiers bruslans par la pouppe. Venans dõc aux Religieux, ie ne sçache point que au Peru il y ait eu maison, propre d'hommes retirez outre leurs prestres, & sorciers, dõt y en a vne infinité. Mais ç'a esté en Mexicque où il semble, que le Diable ait mis vne propre obseruance : Car il y auoit au circuit du grand temple deux Monasteres, comme i'ay dit cy-dessus, l'vn de pucelles, dequoy i'ay traicté, & l'autre de ieunes hommes reclus de dix-huict à vingt ans, lesquels ils appelloient Religieux. Ils portoiẽt vne couronne en la teste comme les freres de par deçà, les cheueux vn peu plus longs, qui leur tomboient iusques à moytié de l'oreille, excepté que au derriere de la teste, ils les laissoient croistre quatre doigts de large qui leur descendoient sur les espaulles, & les troussoient & accommodoient par tresses. Ces ieunes gens qui seruoient au Temple de Vitzilipuztli, viuoient en pauureté, & chasteté, & faisoient l'office de Leuites, administrans aux prestres, & dignitez du Temple, l'encensoir, le luminaire, & les vestements. Ils ballioyent, & nettoyoient les lieux sacrez apportans du bois afin qu'il bruslast tousiours, au brasier, ou fouyer du Dieu, qui estoit comme vne lampe qui ardoit conti-

nuellement deuant l'autel de l'idole. Outre ces ieunes hommes, il y auoit d'autres petits garçons, qui estoient comme nouices, qui seruoiét aux choses manuelles, comme estoit d'accommoder le Temple de rameaux, roses, & ioncs, donner l'eaue à lauer aux prestres, bailler les rasoirs pour sacrifier, & aller auec ceux qui demandoient l'ausmone pour la porter. Tous ceux cy auoient leurs superieurs, qui auoient la charge & le commandement sur eux ; & viuoient auec vne telle honnesteté, que quand ils sortoiét en public, où il y auoit des femmes, ils alloient tousiours les testes fort baissées, les yeux en terre, sans les oser hausser pour les regarder. Ils auoient pour vestement des linceux de red, & leur estoit permis de sortyr par la Cité quatre à quatre, & six à six, pour aller demãder l'ausmone aux quartiers. Et quand l'on ne leur la donnoit, ils auoient licence d'aller aux grains des champs, & cueillir les espics de pain, ou grapettes de Mays, qu'ils auoient de besoin, sans que le maistre en osast parler, ny les empescher. Ils auoient ceste licẽce pour ce qu'ils viuoient pauurement, & n'auoient autre reuenu que l'ausmone. Ils ne pouuoient estre plus de cinquãte, & s'exerçoient en penitẽce, se leuans à minuit, à sonner des cornets & buccines, pour esueiller le peuple. Ils faisoient chacun leur quart à veiller l'idole, de peur que le feu de deuant l'autel ne s'estaignit. Ils administroiét l'encensoir, auec lequel les prestres encensoient l'idole à minuit, au matin, à midy, & au soir. Ils estoient fort subiets & obeissans à leurs supe-

rieurs, & n'outrepassoient pas d'vn point ce qu'ils leur commandoient. Et apres qu'à minuit les prestres auoient acheué d'encenser, ceux cy s'en alloient en vn lieu secret & escarté, & sacrifioient se tirans du sang des mollets auec des pointes dures & aigues. Et de ce sang qu'ils tiroient ainsi ils s'en frottoyent les temples, iusques au dessous de l'oreille, & ayans acheué ces sacrifices ils s'en alloient incontinent se lauer en vn petit estang, destiné à cet effet. Ces ieunes gens ne se oignoient poit d'aucun betum, par la teste ny par le corps, comme faisoient les prestres, & leurs vestements estoient d'vne toile, qu'ils font là fort rude, & blanche. Cet exercice & aspreté des penitence leur duroit vn an entier, auquel ils viuoient auec beaucoup d'austerité, & de solitude. C'est à la verité vne chose estrange, que la faulse opinion de religion, a tant de force à l'endroit de ces ieunes hommes & filles de Mexique, qu'ils vont seruans le diable auec tant de rigueur & d'austerité : ce que plusieurs de nous autres ne faisons pas au seruice du Tres-haut Dieu, qui est vne grand' honte & confusion pour ceux d'entre les nostres qui se glorifient d'auoir fait vn bien peu de penitence, combien que l'exercice de ces Mexicquains n'est pas perpetuel, mais d'vn an seulement, ce qui leur estoit plus tolerable.

CHAPITRE XVII.

Des penitences, & de l'austerité dont les Indiens ont vsé, à la persuasion du Diable.



Visque nous sõmes venus à ce point il sera bon, tant pour descouurir le maudit orgueil de Satan, cõme pour confondre, & resueiller quelque peu nostre lascheté & froideur au seruice du grãd Dieu, que nous disions quelque chose des rigueurs & penitences estranges, que ceste miserable gent faisoit par la persuasion du diable:
3.Reg.18. comme les faux Prophetes de Baal, qui se blessoient, & frappoient, auec des lancettes, & se tiroient du sang, & comme ceux qui sacrifioient,
Psal.105. leurs fils & filles au sale Belphegor, & les pas-
4.Reg.21. soient par le feu, selon que tesmoignent les diuines lettres. Car Satan a tousiours desiré d'estre seruy, au grand dommage, & despens des hommes. Il a esté desia dit, comme les prestres & religieux de Mexicque, se leuoient à minuit, & ayans encensé deuant l'idole, comme dignitez du temple, ils s'en alloient en vn lieu assez large où il y auoit beaucoup de cierges, & là s'asseoient, & prenans chacun vne pointe de manguey, qui est cõme vne alesne, ou poinçon aigu, auec lesquelles, ou auec autres sortes de lancettes, ou rasoirs, ils se peignoient & percoient le mollet des iãbes, ioignant l'os, se tirãs beaucoup de sang auec lequel ils s'oignoiẽt par les tẽples, & mettoient tremper ces pointes, ou

lancettes,dedans le reſte du ſang,puis apres les mettoient aux creneaux de la cour fichez en des globes, ou boulles de paille, afin que tous veiſſent & cogneuſſent la penitence qu'ils faiſoient pour le peuple. Ils ſe lauent,& nettoyẽt ce ſang,en vn lac deputé pour cet effet, qu'ils appellẽt Ezapangué,qui eſt à dire eaüe de ſang; Et y auoit au Temple vn grand nombre de ces pointes & lancettes,par-ce qu'ils ne pouuoiẽt faire ſeruir vne deux fois. Outre cela ces preſtres & religieux faiſoient de grands ieuſnes, comme de ieuſner cinq & dix iours ſuyuants, deuant quelqu'vne de leurs grandes feſtes, & leur eſtoient ces iours comme noz quatre tẽps: ils gardoient ſi eſtroictement la continẽce,que quelques vns d'eux pour ne tõber en quelque ſenſualité,ſe fendoient les membres virilz par le milieu,& faiſoient mil choſes,pour ſe rendre impuiſſans,afin de n'offenſer point leurs DIEUX. Ils ne beuuoient point de vin, & dormoient fort peu,pource que la plus part de leurs exercices eſtoient de nuict, & commettoient ſur eux meſmes, de grandes cruautez, ſe martyriſans pour le Diable, le tout afin qu'ils fuſſent reputez grands ieuſneurs & penitens. Ils auoient accouſtumé de ſe diſcipliner auec des cordes, pleines de nœuds, & non pas eux ſeulement, mais encore le peuple faiſoit ceſte maceration & fuſtigation, en la proceſſion & feſte, qu'ils faiſoient à l'idole Tezcalipuca, que i'ay dit cy deſſus eſtre le Dieu de penitence. Car alors ils portoient tous à leurs mains des cordes neufues de fil de manguey,

d'vne brasse de long, auec vn nœud au bout, & d'icelles ils se fustigeoyent s'en donnans de grands coups par les espaulles. Les prestres ieusnoyent cinq iours suyuans, auant ceste feste, mangeans vne seule fois le iour, & se tenoyent separez de leurs femmes, sans sortir du temple, pendant ces cinq iours se foüettans rigoureusement auec les cordes susdittes. Les lettres des peres de la compagnie de Iesus, qu'ils ont escrites des Indes, traittent amplement des penitences, & excessiues rigueurs, dont vsent les Bonzos, encor que le tout y ait esté sophistiqué, & qu'il y ait plus d'apparence que de verité. Au Peru pour solemniser la feste de l'Yta, qui estoit grande, tout le peuple ieusnoit deux iours, durant lesquels ils ne touchoyent point à leurs femmes, ny ne mangeoient aucune viande auec du sel, & d'ail, ny ne beuuoient point de Chica. Ils vsoient beaucoup de ceste façon de ieusner, pour certains pechez, & faisoyent penitence en se foüettans auec des orties fort aspres. Et tantost s'entrefrappans plusieurs coups par les espaules d'vne certaine pierre en quelques endroits. Ceste gent aueuglée par la persuasion du Diable, se transportoit en des Sierres ou montagnes fort aspres, où quelques fois ils se sacrifioient eux mesmes, se precipitans du haut en bas de quelque haut rocher, qui sont toutes embusches & tromperies de celuy qui ne desire riens tant, que le dommage & perdition des hommes.

CHAPITRE XVIII.

Des sacrifices que les Indiens faisoyent au Diable, & de quelles choses.



C'A esté en l'abondance & diuersité d'offrandes & sacrifices, enseignez aux infidelles pour leur idolatrie, que l'ennemy de Dieu & des hommes a plus demonstré son astuce & sa meschanceté. Et comme c'est vne chose conuenable, & propre de la religion, de consommer la substance des creatures, au seruice & à l'honneur du Createur, qui est le sacrifice: ainsi le pere de mensonge a inuenté de se faire offrir & sacrifier les creatures de Dieu, comme à l'autheur & seigneur d'icelles. Le premier genre de sacrifices, duquel les hommes ont vsé, a esté fort simple. Car Cain offrit des fruits de la terre, & Abel du meilleur de son bestail, ce que firent aussi depuis Noé, Abraham, & les autres Patriarches, iusques à ce que cest ample ceremonial du Leuitique, ait esté donné par Moyse, auquel il y a tant de sortes & differences de sacrifices, pour diuers affaires, de diuerses choses, & auec diuerses ceremonies. De la mesme façon il s'est contenté, entre quelques nations, de leur enseigner, qu'ils luy sacrifiassent de ce qu'ils auoyent: mais enuers d'autres il a passé si outre, en leur donnant vne multitude de coustumes, & de ceremonies, sur les sacrifices, & tant d'obseruances, qu'elles sont esmerueillables. Et semble clairement, que par là il vueille

Genes. 15.

debattre, & s'esgaller à la loy ancienne, & en beaucoup de choses vsurper ses propres ceremonies. Nous pouuons reduire en trois genres de sacrifices tous ceux dont vsent les infidelles, les vnes des choses insensibles, les autres d'animaux, & les autres d'hommes. Ils auoyent accoustumé au Peru de sacrifier du Coca, qui est vne herbe qu'ils estiment beaucoup, & du mays, qui est leur bled, des plumes de couleurs, & du Chaquira, qu'ils appellent autrement Mollo, des conches ou huistres de mer, & quelques fois de l'or & de l'argent, qui estoit aucunes fois en figures de petis animaux. Mesme de la fine estophe de Cumbi, du bois taillé, & odoriferant, & le plus ordinairement du suif bruslé. Ils faisoient ces offrandes ou sacrifices, pour obtenir des vents propices, & vn bon temps, ou pour la santé & deliurance de quelques dangers, ou malheurs. Au second genre, leur ordinaire sacrifice estoit de Cuyes, qui sont de petits animaux, comme petis connils, que les Indiens mangent ordinairement. Et en choses d'importance, ou quand c'estoyent quelques personnes riches, ils offroyent des Pacos, ou moutons du pays, ras ou vellus, & prenoyent garde fort curieusement, au nombre, aux couleurs, & au temps. La façon de tuer quelconque victime, grande ou petite, dont vsoient les Indiens, selon leurs ceremonies anciennes, est la mesme de laquelle vsent auiourd'huy les Mores, qu'ils appellent Alquiblé, qui est de prendre la beste sur le bras droit, & luy tourner les yeux vers le Soleil, disant certaines

paroles, selon la qualité de la victime que l'on
tue. Car si elle estoit de couleur, les paroles
s'addressoient au Chuquilla, & Tonnerre, afin
qu'il n'y eust disette d'eaux : si elle estoit blan-
che & rase, ils l'offroyent au Soleil auec certai-
nes paroles: si elle estoit velue, ils l'offroyent
aussi auec d'autres, afin qu'il donnast sa lumie-
re, & fust propice à la generation : si c'estoit vn
Guanaco, qui est de couleur grise, ils addres-
soyent le sacrifice au Viracocha. Au Cusco l'on
tuoit & sacrifioit chacun an, auec ceste cere-
monie, vn moutō ras au Soleil, & le brusloyent
vestu d'vne chemisolle rouge, & lors qu'il
brusloit, ils iettoyent au feu certains petis pan-
niers de Coca, qu'ils appelloient Vilcaronça,
pour lequel sacrifice ils auoient des hommes
deputez & du bestail, qui ne seruoit à autre
chose. Ils sacrifioyent mesme des petis oiseaux,
encor que cela ne fust pas si frequent au Peru,
comme en Mexique, où le sacrifice des cailles
estoit fort ordinaire. Ceux du Peru sacrifioient
des oiseaux de la Puna, (ainsi appellent ils le
desert) quand ils deuoyent aller à la guerre
pour faire diminuer les forces des Guacas de
leurs contraires. Ils appelloyent ces sacrifices
Cuzcouicça, ou Conteuicça, ou Huallauicça,
ou Sopauicça, & le faisoyent en ceste forme.
Ils prenoient plusieurs sortes de petits oiseaux
du desert, & assembloyent beaucoup d'vn bois
espineux, qu'ils appellent Yanlli, lequel estant
allumé, assembloyent ces petis oiseaux. Cet as-
semblement estoit appellé Quiço, puis les iet-
toient au feu, autour duquel alloyent les offi-

ciers du ſacrifice, auec certaines pierres rondes & cottellees, où eſtoient peintes pluſieurs couleuures, lions, crapaux, & tigres, proferans ce mot Vſachum, qui ſignifie la victoire nous ſoit donnée, & autres paroles. Enquoy ils diſoyent que les forces de Guacas de leurs ennemis ſe perdoyent, & tiroyent certains moutons noirs, qui eſtoyent en priſon quelques iours ſans manger, leſquels ils appelloyent Vrca, & en les tuans, diſoyent ces paroles, cōme les cœurs de ces animaux ſont affoiblis, ainſi ſoyent affoiblis nos contraires: que s'ils voyoient en ces moutōs, qu'vne certaine chair qui eſtoit derriere le cœur, ne ſe fuſt point conſommée par les ieuſnes & priſons paſſées, ils les tenoyent pour vn mauuais augure. Ils amenoyent certains chiens noirs, qu'ils appelloient Appuros, & les tuoient, les iettant en vne plaine auec certaines ceremonies, faiſans manger ceſte chair à quelques ſortes d'hommes, leſquels ſacrifices ils faiſoyent, de peur que l'Ingua ne fuſt offenſé auec du poiſon, & pour cet effet ils ieuſnoyent depuis le matin iuſques au leuer des eſtoilles, & lors ils ſe ſaoulloyent & ſe honniſſoyent à la façon des Mores. Ce ſacrifice leur eſtoit le plus conuenable, pour s'oppoſer aux Dieux de leurs contraires: & combien que pour le iourd'huy vne grand' partie de ces couſtumes ayent ceſſé, les guerres ayans prins fin, toutesfois il en eſt demeuré encor quelques reſtes, pour l'occaſion des ſputes particulieres ou communes des Indiens, ou des Caciques, ou d'entre les villes.

Ils

Ils ſacrifioyent & offroyent auſſi des conches de la mer, qu'ils appellent Mollo, & les offroiēt aux fontaines & ſources, diſans que les conches eſtoiēt filles de la mer, mere de toutes les eaux. Ils donnent à ces conches des noms differens, ſelon la couleur, & ſ'en ſeruent auſſi à diuerſes fins. Ils en vſent preſque en toutes ſortes de ſacrifices, & encor auiourd'huy quelques vns mettent des conches pillees dedans leur Chica, par ſuperſtition. Finablement il leur ſembloit conuenable d'offrir ſacrifices de tout ce qu'ils ſemoyent & eſleuoient. Il y auoit des Indiens deputez pour faire ces ſacrifices, aux fontaines, ſources & ruiſſeaux, qui paſſoiēt par les villes, ou par leurs Chacras, qui ſont leurs meſtairies, & les faiſoyent, apres auoir acheué leurs ſemailles, afin qu'ils ne ceſſaſſent de courir, & qu'ils arrouſaſſent touſiours leurs heritages. Les ſorciers iettoyent leur ſort pour cognoiſtre le temps auquel les ſacrifices ſe deuoyent faire, leſquels eſtans acheuez, l'on aſſembloit de la contribution du peuple, ce que l'on deuoit ſacrifier, & les bailloit-on à ceux qui auoyent la charge de faire ces ſacrifices. Ils les faiſoyent au commencement de l'Hyuer, qui eſt lors que les fontaines, ſources, & riuieres croiſſent pour l'humidité du temps, & eux l'attribuoyent à leurs ſacrifices. Ils ne ſacrifioyent point aux fontaines & ſources des deſerts. Au iourd'huy demeure encor entr'eux le reſpect qu'ils auoyent aux fontaines, ſources, eſtāgs, ruiſſeaux, ou riuieres, qui paſſent par les villes, & Chacras, meſmes auſſi aux fontaines &

riuieres des desers. Ils font particuliere reuerence & veneration à la rencontre de deux riuieres, & là se lauent pour la santé, soignans premierement auec de la farine de mays, ou auec autres choses, en y adioustant diuerses ceremonies, ce qu'ils font mesme en leurs baings.

CHAPITRE XIX.

Des sacrifices d'hommes qu'ils faisoyent.

LA plus pitoyable mesauanture de ce pauure peuple, est le vassellage qu'ils payoient au Diable, luy sacrifiant des hommes, qui sont les images de Dieu, & ont esté creez pour iouyr de Dieu. En beaucoup de nations ils auoyent accoustumé de tuer, pour accompagner les deffuncts, comme a esté dit cy dessus, les personnes qui leur estoyent les plus aggreables, & de qui ils imaginoyent qu'ils se pourroyent mieux seruir en l'autre monde. Outre ceste occasion, ils auoyent accoustumé au Peru, de sacrifier des enfans de quatre ou six ans, iusques à dix, & la plus part de ces sacrifices, estoient pour les affaires qui importoyent à l'Ingua, comme en ses maladies, pour luy enuoyer santé, mesme quand il alloit en guerre, pour la victoire, & quand ils donnoyent au nouueau Ingua, le bourrellet, qui est l'enseigne du Roy, comme sont icy le sceptre & la couronne. En ceste solemnité, ils sacrifioyent le nombre de deux cens enfans de quatre à dix ans, qui estoit vn

ruel & inhumain spectacle. La façon de les sa-
rifier estoit de les noyer & enterrer auec cer-
aines representations & ceremonies, tantost
s leur couppoyent la teste, & s'oignoyent
uec leur sang, d'vne oreille en l'autre. Ils sa-
rifioyent mesme des filles, du nombre de cel-
es qu'on amenoit à l'Ingua, des monasteres
ont i'ay traitté cy dessus. Il y auoit en ce cas
n abus fort grand & fort general, qui estoit
ue si quelque Indien qualifié, ou du vulgaire,
stoit malade, & le deuin luy disoit que pour
ertain il deuoit mourir, ils sacrifioyent au So-
eil, ou au Viracocha, son fils, le prians de se
ontenter d'iceluy, & qu'il ne voulust oster
vie au pere. C'est vne semblable cruauté à
elle que rapporte l'Escriture, dont vsa le
oy de Moab, en sacrifiant son fils premier né 4. Reg. 3.
r la muraille, à la veue de ceux d'Israel, aus-
uels cet acte sembla si triste, qu'ils ne voulu-
ent pas le presser d'auantage; & ainsi s'en re-
ournerent en leurs maisons. L'Escriture ra-
onte aussi le mesme genre de sacrifice auoir
té en vsage, entre les nations barbares des
ananeans & Iebuseans, & les autres dont
crit le liure de Sapience. *Ils appellent paix de vi-* Sap. 12. c. 14.
e en si grands maux, & si griefs: comme de sacri-
r leurs propres fils, ou de faire d'autres sacrifices cachez,
de veiller toute la nuict, faisans actes de fols, & ainsi
ne gardent point netteté en leur vie, ny en leurs ma-
ges, mais l'vn par enuie oste la vie à l'autre, l'autre
oste sa femme & son contentement, & tout y est en
fusion, le sang, l'homicide, le larcin, la tromperie,
corruption, l'infidelité, les seditions, les pariurements, les

mutineries, l'oubliance de Dieu, la cõtamination des ames, le changement de sexe, & de naissance, l'inconstance de mariages, le desordre de l'adultere, & ordure. Car l'idolatrie est vn abisme de tous maux. Le sage dit cela de

Psal. 105. ces peuples, desquels Dauid se plaint, que ceux d'Israel apprindrent telles coustumes, iusques à sacrifier leurs fils & filles au Diable. Ce que iamais Dieu n'a voulu, & ne luy a point esté aggreable. Car comme il a esté autheur de la vie, & qu'il a fait toutes ces autres choses pour la commodité de l'homme, il ne se plaist point que les hommes s'ostent la vie les vns aux autres. Bien que le Seigneur ait approuué & accepté la volonté du fidelle Patriarche Abraham, il ne consentit pas pourtant au fait, qui estoit de couper la teste à son fils. Enquoy l'on voit la malice & tyrannie du Diable, qui a voulu en cela surpasser Dieu, prenant plaisir d'estre adoré auec effusion de sang humain, & procurant par ce moyen la perdition des ames & des corps ensemble, pour la haine enragée qu'il porte à l'homme, comme son cruel aduersaire.

CHAPITRE XX.

Des horribles sacrifices d'hommes, dont vsoyent les Mexiquains.

IAçoit que ceux du Peru ayent surpassé ceux de Mexique en l'occision & sacrifice de leurs enfans, (car ie n'ay point leu ny entendu, que les Mexiquains vsassent de tels sacrifices) toutes-

tesfois ceux de Mexique les ont surpassez, voire toutes les nations du monde, au grand nombre d'hommes qu'ils sacrifioient, & en la façon horrible qu'ils le faisoiēt. Et afin que l'on voye le grand malheur enquoy le Diable tenoit ce peuple aueuglé, ie raconteray par le menu l'vsage & façon inhumaine qu'ils auoient en cela. Premierement les hommes qu'ils sacrifioyent, estoyent prins en guerre. Et ne faisoient point ces solemnels sacrifices, si ce n'estoit de captifs, de sorte qu'il semble qu'en cela ils ont suyui le stile des anciens. Car selon que veulent dire certains Autheurs, pour ceste occasion ils appelloyent le sacrifice *victima*, d'autant que c'estoit de chose vaincuē : comme mesme ils l'appelloyent *hostia quasi ab hoste*, pour ce que c'estoit vne offrande faite de leurs ennemis, cōbien que l'on ait accommodé ce mot à toutes sortes de sacrifices. A la verité les Mexiquains ne sacrifioyent point à leurs idoles que leurs captifs, & n'estoyent les ordinaires guerres qu'ils faisoyent, que pour auoir des captifs pour les sacrifices. C'est pourquoy quand les vns & les autres se battoyent, ils taschoyent de prendre vifs leurs contraires, & de ne les tuer point, pour iouyr de leurs sacrifices. Et ceste fut la raison que donna Motecuma au Marquis du Val, quand il luy demanda, pourquoy estant si puissant, & ayant conquesté tant de Royaumes, il n'auoit pas subiugué la prouince de Tlascalla, qui estoit si proche, Motecuma respondit à cela, que pour deux causes

il n'auoit pas conquesté ceste prouince, com
bien qu'il luy eust esté si facile s'il l'eust voulu
entreprendre : l'vne pour auoir enquoy exer-
cer la ieunesse Mexiquaine, de peur qu'elle ne
se nourrist en oisiueté & delicatesse ; l'autre
& principale, qu'il auoit reserué ceste prouin-
ce, pour auoir d'où tirer des captifs pour sacri-
fier à leurs Dieux. La façon dont ils vsoient en
ces sacrifices estoit qu'ils assembloient en ceste
pallissade de testes de morts, qui a esté ditte cy
dessus, ceux qui deuoient estre sacrifiez : & fai-
soit l'on auec eux au pied de ceste pallissade vne
ceremonie, qui estoit qu'ils les mettoient tous
arrangez au pied de ceste pallissade auec beau-
coup d'hommes de garde qui les entouroient.
Incontinent sortoit vn prestre vestu d'vne au-
be courte pleine de flocquons ou houpettes
par le bas, & descendoit du haut du temple
auec vne idole faicte de paste de bled & mays
amassé auec du miel, qui auoit les yeux de
grains de voirre vert, & les dens de grains de
mays, & descendoit auec toute la vistesse qu'il
pouuoit les degrez du temple en bas : & mon-
toit par dessus vne grande pierre qui estoit fi-
chée en vne fort haute terrasse au milieu de la
cour. Ceste pierre s'appelloit Quauxicalli, qui
veut dire la pierre de l'Aigle, & y montoit le
prestre par vn petit escallier qui estoit au de-
uant de la terrasse, & descendoit par vn autre
qui estoit en l'autre costé, tousiours embrassant
son idole. Puis mõtoit au lieu où estoient ceux
que l'on deuoit sacrifier, & depuis vn bout
iusques à l'autre alloit monstrant ceste idole à

vn chacun d'eux en particulier, leur disant, Cestuy est vostre Dieu. Et en acheuant de monstrer descendoit par l'autre costé des degrez, & tous ceux qui deuoient mourir s'en alloient en procession iusques au lieu où ils deuoient estre sacrifiez, & là trouuoient apprestez les ministres qui les deuoient sacrifier. La façon ordinaire de sacrifier estoit d'ouurir l'estomac à celuy qu'ils sacrifioient, apres luy auoir tiré le cœur encor à demy vif, ils iettoient l'homme & le faisoiét rouler par les degrez du temple, lesquels estoient tous baignez & souillez de ce sang. Et à fin de le faire entendre plus particulierement, six Sacrificateurs constituez en ceste dignité, sortoient au lieu du sacrifice, quatre pour tenir les mains & les pieds de celuy que l'on deuoit sacrifier: l'autre pour tenir la teste, & l'autre pour ouurir l'estomach, & tirer le cœur du sacrifié. Ils appelloiét ceux-là Chachalmua, qui en nostre langage vaut autant que ministre de chose sacrée. C'estoit vne dignité supresme & beaucoup estimée entr'eux, où l'on heritoit & succedoit comme en vne chose de mayorasque ou fief. Le ministre qui auoit l'office de tuer, qui estoit le sixiesme d'iceux, estoit estimé & honoré comme souuerain prestre & Pontife, le nom duquel estoit different, selon la difference des temps & solemnitez. Tout de mesme estoient leurs habits differens quand ils sortoient à exercer leur office, selon la diuersité du temps. Le nom de leur dignité estoit Papa & Topilzin, leur habit & robe estoit vne courtine rouge en façon de Dalmatique auec

des houpes au bas, vne couronne de riches plumes verdes, blanches & iaulnes sur la teste, & aux oreilles comme des pendans d'or, ausquels y auoit des pierres vertes enchassées, & au dessoubs de la leure ioignant le milieu de la barbe auoit vne piece comme vn petit canon d'vne pierre azurée. Ces six sacrificateurs venoient les visages & les mains ointes d'vn noir fort luisant. Les cinq autres auoient vne cheuelure fort crespuë & entortillée auec des lisets de cuir, desquels ils sont ceints par le milieu de la teste, & portans au front de petites rondelles de papier peintes de diuerses couleurs, & estoient vestus d'vne Dalmatique blanche ouurée de noir. Ils representoient auec cest ornement, la mesme figure du diable : de sorte que cela donnoit crainte & tremeur à tout le peuple de les voir sortir auec vne si horrible representation. Le souuerain prestre portoit en la main vn grand cousteau d'vn caillou fort large & aigu, vn autre prestre portoit vn collier de bois, ouuré en façon d'vne couleuure. Tous six se mettoient en ordre ioignant ceste pierre pyramidalle, de laquelle i'ay parlé cy deuant, estant vis à vis de la porte de la chapelle de l'idole. Ceste pierre estoit si pointuë, que l'homme qui deuoit estre sacrifié, estant couché dessus à la renuerse, se plyoit de telle façon, qu'en luy laissant seulemēt tomber le cousteau sur l'estomach, fort facilement il s'ouuroit par le milieu. Apres que ces sacrificateurs estoient mis en ordre, l'on tiroit tous ceux qui auoient esté prins és guerres, lesquels

deuoient estre sacrifiez en ceste feste. Et estans fort accompagnez d'hommes pour la garde & tous nuds, l'on les faisoit monter de rang ces larges degrez au lieu où estoient appareillez les ministres : & comme chacun d'eux venoit en son ordre, les six Sacrificateurs le prenoient l'vn par vn pied, l'autre par vn autre : l'vn par vne main, & l'autre par l'autre, & le iettoient à la renuerse sur ceste pierre pointuë, où le cinquiesme de ces ministres luy mettoit le collier de bois au col, & le grand prestre luy ouuroit l'estomach auec le cousteau d'vne estrange promptitude & legereté, luy arrachant le cœur auec les mains, & le monstroit ainsi fumant au Soleil, à qui il offroit ceste chaleur & fumée de cœur, & incontinent se tournoit vers l'idole, & luy iettoit au visage, puis ils iettoient le corps du sacrifié, le roulant par les degrez du temple fort facilement, pour ce que la pierre estoit mise si proche des degrez qu'il n'y auoit pas deux pieds d'espace entre la pierre & le premier degré: de sorte que d'vn seul coup de pied ils iettoient les corps du haut en bas. De ceste façon ils sacrifioient vn à vn tous ceux qui y estoient destinez, & apres qu'ils estoient morts, & que l'on auoit ietté les corps en bas, leurs maistres ou ceux qui les auoient prins les alloient releuer, & les emportoyent, puis apres les ayans departis entr'eux ils les mangeoient celebrans leur feste & solemnité. Il y auoit tousiours pour le moins quarante ou cinquante de ces sacrifiez, pource qu'il y auoit des hommes fort adroits à les prendre. Les na-

tions circonuoisines en faisoient autãt, imitans les Mexiquains en leurs coustumes & ceremonies sur le seruice des Dieux.

CHAPITRE XXI.

D'vne autre sorte de sacrifices d'hommes, dont vsoient les Mexiquains.



IL y auoit vne autre sorte de sacrifices qu'ils faisoiẽt en diuerses festes, lesquels ils appelloiẽt Racaxipe Veliztli, qui est autant qu'escorchement de personnes. L'on l'appelle ainsi, pource qu'en certaines festes ils prenoient vn ou plusieurs esclaues, selon le nombre qu'ils vouloient, & apres l'auoir escorché en reuestoient de la peau vn homme qui estoit deputé à cest effect. Cestuy-là s'en alloit par toutes les maisons & marchez de la Cité, dançant & ballant, & luy deuoient tous offrir quelque chose, & si quelqu'vn ne luy offroit rien, il le frappoit d'vn coing de la peau au visage, le souillant de ce sang figé qui y estoit. Ceste inuention duroit iusques à ce que le cuir se corrompist, pendãt lequel temps ceux qui alloient ainsi assembloient beaucoup d'aumosnes qu'ils employoient aux choses necessaires pour le seruice de leurs Dieux. En beaucoup de ces festes ils faisoient vn deffy entre celuy qui sacrifioit, & celuy qui deuoit estre sacrifié, en ceste forme. Ils attachoient l'esclaue par vn pied à vne grand' roüe de pier-

re, & luy bailloient vne espée & vne rondelle aux mains à fin qu'il se deffendist : & sortoit incontinent celuy qui le deuoit sacrifier armé d'vne autre espée & rondelle : que si celuy qui deuoit estre sacrifié se deffendoit vaillamment contre l'autre, & l'empeschoit, il demeuroit exempt & deliuré du sacrifice, acquerant le nom de Capitaine fameux, & comme tel estoit du depuis entendu : mais s'il estoit vaincu ils le sacrifioient en la mesme pierre où il estoit attaché. C'estoit vn autre genre de sacrifice quand ils dedioient quelque esclaue pour estre la representation de l'idole, & disoient que c'estoit sa ressemblance. Ils dõnoient aux prestres par chacun an vn esclaue, à fin qu'il n'y eust iamais faute de la semblance vifue de l'idole. Et incontinent qu'il entroit en l'office apres qu'il estoit bien laué ils le vestoiẽt de tous les habits & ornemens de l'idole, luy donnans son mesme nom. Il estoit toute l'année reueré & honoré comme le mesme idole, & auoit tousiours auec luy douze hommes de garde, de peur qu'il ne s'ẽfuist, auec laquelle garde l'on le laissoit aller librement, où il vouloit: & si d'auanture il s'enfuioit, le chef de la garde estoit mis en son lieu, pour representer l'idole, & apres estre sacrifié. Cet Indiẽ auoit le plus honorable logis de tout le temple, où il mangeoit & beuuoit, & où tous les principaux le venoient seruir & honorer; luy apportãs à manger, auec l'ordre & appareil que l'on fait aux grands. Quand il sortoit parmy les rues de la Cité, il alloit fort accompagné de seigneurs, & portoit vne petite fluste en la

main,qu'il touchoit de fois à autre, pour faire entendre qu'il passoit. Et incontinent les femmes sortoient auec leurs petits enfans en leurs bras,& les luy presentoient, le saluans comme Dieu. Tout le reste du peuple en faisoit autant; Ils le mettoient de nuit en vne forte prison, ou cage,de peur qu'il ne s'en allast, iusques à ce qu' arriuant la feste,ils le sacrifioient, comme i'ay dit cy dessus.Par ces façons,& beaucoup d'autres le Diable abusoit,& entretenoit ces paures miserables. & estoit telle la multitude de ceux,qui estoient sacrifiez par ceste infernalle cruauté,qu'il semble que ce soit chose incroyable:Car ils afferment,qu'il y en auoit quelques fois plus de cinq mil,& que tel iour s'est passé, qu'ils en ont sacrifié plus de vingt mil,en diuers endroits. Le diable vsoit,pour entretenir ceste tuerie d'hommes, d'vne plaisante & estrange inuention, qui estoit,que quand il plaisoit aux prestres de Satan,ils alloient aux Roys, & leur declaroient comme leurs dieux se mouroient de faim,& qu'ils eussent memoire d'eux. Incontinent les Roys s'appareilloient, & aduertissoient les vns les autres, que les dieux demandoient à manger,partant qu'ils commandassent au peuple,de se tenir prest à venir à la guerre,& ainsi le peuple assemblé,& les compagnies ordonnees ils sortoient aux champs,où ils assembloiēt leur armée,& toute leur dispute & combat,estoit de se prendre les vns les autres pour sacrifier,taschans de se faire paroistre tant d'vn costé que d'autre,en amenant le plus de captifs pour le sacrifice,tellement qu'en ces batailles,

ils taschoient plus à s'entre-prendre,qu'à s'entre-tuer,pource que tout leur but estoit d'amener des hommes vifs, pour donner à manger à leurs idoles,qui estoit la façon,par laquelle ils apportoient les victimes à leurs Dieux; Et doit on sçauoir,que iamais Roy n'estoit couronné, qu'au preallable il n'eust subiugué quelque prouince de laquelle il amenast vn grand nombre de captifs,pour les sacrifices de leurs dieux, & ainsi par tous moyens, c'estoit chose infinie, que le sang humain que l'on espãdoit en l'honneur de Satan.

CHAPITRE XXII.

Comme desia les Indiens estoient lassez, & ne pouuoient plus souffrir la cruauté de leurs dieux.

PLusieurs de ces barbares estoient desia lassez & ennuyez d'vne si excessiue cruauté,à espãdre tant de sang d'hommes, & du tribut si ennuyeux d'estre tousiours en peine de gaigner des captifs, pour la nourriture de leurs Dieux,leur semblant vne chose insupportable.Et neantmoins ils ne laissoient de suyure & executer leurs rigoureuses loix,pour la grand'crainte que les ministres des idoles leur donnoient de leur costé, & par les ruses auec lesquelles ils tenoient ce peuple en erreur; Mais en l'interieur ils desiroient assez, de se voir libres d'vne si pezante charge.Et fust vne grãde prouidẽce de Dieu,que les premiers

qui leur donnerent la cognoissance de la loy de Christ,les trouuassent en ceste disposition: pource que sans doute,ce leur sembla vne bonne loy,& vn bon Dieu,qui vouloit estre seruy de ceste façon. Sur ce propos me contoit vn religieux graue en la neufue Espagne, que quand il fut en ce royaume il auoit demandé à vn ancien Indien, homme de qualité, comment les Indiens auoient si tost receu la loy de Iesus-Christ,& laissé la leur, sans faire d'auantage de preuue, d'essay, ny de dispute sur icelle, car il sembloit qu'ils s'estoient changez sans y auoir esté esmeus par raison suffisante. L'Indien respondit,ne croy point pere, que nous prenions si inconsiderement la loy de Christ, comme tu dis,pource que ie t'apprens, que nous estions desia lassez, & mescontens des choses que les idoles nous commandoient,& que nous auiõs desia parlé de les laisser, & de prendre vne autre loy. Et comme nous trouuasmes que celle que vous nous preschiez,n'auoit point de cruautez, & qu'elle nous estoit fort conuenable, iuste,& bonne,nous entendismes,& creusmes, que c'estoit la vraye loy, & ainsi nous la receusmes fort volontairement. La responce de cest Indien s'accorde bien auec ce que l'on list aux premiers discours que Hernand Cortés enuoya à l'Empereur Charles le quint,où il raconte, que apres auoir conquesté la Cité de Mexicque, estant en Cuyoacan, luy vindrent des ambassadeurs de la republicque & prouince de Mechoacan,demandãs qu'il leur enuoiast sa loy,& qu'il la leur apprist & fist entẽdre,pour

autant qu'ils pretendoient de laiſſer la leur, qui ne leur ſembloit pas bonne, ce que leur accorda Cortés, & auiourd'huy ſont les meilleurs Indiens, & plus vrais Chreſtiẽs qui ſoient en la neufue Eſpagne. Les Eſpagnols qui virent ces cruels ſacrifices d'hommes, ſe determinerent d'employer toute leur puiſſance, à deſtruire vn ſi deteſtable, & maudit carnage d'hommes, & d'autant plus qu'ils veirent vn ſoir deuant leurs yeux ſacrifier, ſoixante, ou ſoixãte & dix ſoldats Eſpagnols, qui auoient eſté prins en vne bataille, qui ſe donna ſur la conqueſte de Mexicque, & vne autre fois trouuerent eſcrit de charbon, en vne chambre en Tezcuſco, ces mots, *Icy fuſt priſonnier, vn tel mal heureux, auec ſes compagnons, que ceux de Tezcuſco ſacrifierent.* Il aduint meſme à ce propos, vn cas fort eſtrange, & neantmoins veritable, ayant eſté rapporté par perſonnes dignes de foy, & fut que les Eſpagnols regardãs vn ſpectacle de ces ſacrifices, & comme ils auoient ouuert & tiré le cœur à vn ieune homme fort diſpos, l'ayant ietté, & fait rouler du haut en bas des degréz comme eſtoit leur couſtume, quand il vint en bas dit aux Eſpagnols en ſa lãgue, Cheualliers ils m'ont tué, ce qui eſmeut grandement les noſtres d'horreur, & de pitié. Et n'eſt point choſe incroyable, que ceſtuy là, ayant le cœur arraché, ait peu parler, attendu que Galien raconte qu'il eſt arriué pluſieurs fois aux ſacrifices des animaux, apres leur auoir tiré le cœur & ietté ſur l'autel, que les animaux reſpiroient, voire bramoient & cryoient hautement, meſme couroient quelque temps. Laiſ-

Galen. lib. 2. de Hippoc. & Platon. placit. cap. 4.

ſans maintenant ceſte queſtion, comme il ſoit poſſible que cela puiſſe eſtre par nature, ie pourſuiuray mon intention, qui eſt de faire voir, cõbien ces barbares abhorroient deſia ceſte inſupportable ſeruitude, qu'ils auoiẽt à l'homicide infernal, & combien grande a eſté la miſericorde que le Seigneur leur a faicte, en leur communicquant ſa loy, douce, & du tout aggreable.

Chapitre XXV.

Comme le Diable s'eſt efforçé d'enſuyure, & de contrefaire les ſacrements de la ſaincte Egliſe.


E qui eſt le plus eſmerueillable de l'enuie & preſomption de Satan, eſt qu'il ait contrefait non ſeulement en l'idolatrie & ſacrifices, mais auſſi en certaines ceremonies, noz Sacrements, que Ieſus Chriſt, noſtre Seigneur a inſtituez, & deſquels vſe la ſaincte Egliſe, ayant ſpeciallement pretendu imiter, en quelque façon le ſacremẽt de communion, (qui eſt le plus haut, & le plus diuin de tous) pour le grand erreur des infidelles qui y procedoient de ceſte maniere. Au premier moys qu'au Peru ils appellent Raymé, & reſpond à noſtre Decembre, ſe faiſoit vne tres-ſollemnelle feſte, appellée Capacrayme, & en icelle ſe faiſoient beaucoup de ſacrifices, & ceremonies qui duroient pluſieurs iours, pendãt leſquels nul forain, ou eſtranger ne ſe pouuoit trouuer

trouuer en la cour, qui estoit en Cusco. Ces iours estants passez, ils dõnoient congé & licẽce aux estrangers d'entrer, afin qu'ils participassent à la feste, & aux sacrifices, leur communiant en ceste forme. Les Mamacomas du Soleil, qui estoient comme religieuses du Soleil, faisoient de petis pains de farine de Mays, teinte & paistrie auec le sang des moutons blancs, qu'ils sacrifioient ce iour là, incontinent ils cõmandoient que tous les forains des prouinces entrassent, lesquels se mettoient en ordre, & les prestres qui estoient de certain lignage, descẽdans de Lluquiyupangui, dõnoient à chacun vn morceau de ces petits pains, leur disants qu'ils leur donnoient ces morceaux, afin qu'ils fussẽt confederez, & vnis auec l'Ingua, & qu'ils les aduisoient, qu'ils ne dissent, ny pensassent, mal contre l'Ingua, mais qu'ils luy portassent tousiours bonne affection, pource que ce morceau seroit tesmoing de leur intention, & volonté, que s'ils ne faisoient ce qu'ils debuoient, il les descouuriroit, & seroit contre eux. L'on portoit ces petits pains en de grands plats d'or, & d'argent, qui estoient destinez pour cet effet, & tous receuoient, & mangoiẽt ces morceaux remercians infiniment le Soleil d'vne si grande grace qu'il leur faisoit, disans des parolles, & faisans des signes d'vn grand contentement & deuotion: Protestans qu'en leur vie, ils ne feroient, ny penseroient chose contre le Soleil, ny contre l'Ingua, & qu'auec ceste condition ils receuoient ce manger du Soleil, & que ce manger demeureroit en leurs corps, pour tes-

moignage de la fidelité, qu'ils gardoient au Soleil, & à l'Ingua leur Roy. Ceste façon de communier diaboliquement se faisoit mesme au dixiesme mois appellé Coyarayme, qui estoit Septembre, en la feste sollemnelle, qu'ils appellent Cytua, faisant la mesme ceremonie, & outre ceste communion, (s'il est permis d'vser de ce mot, en chose si diabolique) qu'ils faisoient à tous ceux qui venoient de dehors; ils enuoioiēt aussi de ces pains, en tous les guacas, sāctuaires ou idoles de tout le roiaume, & tout en vn mesme tēps s'y trouuoiēt des personnes de tous costez, qui venoiēt exprés pour les receuoir, ausquels ils disoient en leur baillant, que le Soleil leur enuoioit cela en signe qu'il vouloit que tous le venerassent & honorassent, & en enuoioient mesme par honneur aux Caciques. Quelqu'vn parauanture, tiendra cecy pour fable & inuention, mais pourtant c'est vne chose tresveritable, que depuis Ingua Yupangi (qui est celuy qui a fait plus de loix, de coustumes, & ceremonies, cōme Numa à Rome) dura ceste maniere de cōmunion, iusques à ce que l'Euangile de nostre Seigneur Iesus Christ, mit hors toutes ces superstitions, leur donnant le vray manger de vie qui conserue & vnit les ames auec Dieu. Qui voudra s'en satis-faire plus amplement, lise la relation que le licentié Polo escriuit à l'Archeuesque des Roys, Dom Ieronimo de Loaysa, où il trouuera cecy, & beaucoup d'autres choses qu'il a descouuertes & approuuées, par sa grande diligence.

CHAPITRE XXIIII.

De la façon, que le Diable s'est efforçé de contrefaire en Mexique, la feste du S. Sacrement & communion, dont vse la saincte Eglise.

CE sera chose encor plus esmerueillable, d'ouir parler de la feste & sollemnité de la communion, que le mesme diable prince d'orgueil, ordonna en Mexique, laquelle (bien qu'elle soit vn peu lõgue,) il ne sera mal à propos de raconter, selon qu'elle est escripte par personnes dignes de foy. Les Mexiquains faisoient au mois de May, leur principalle feste de leur Dieu Vitzilipuztli, & deux iours auparauant ceste feste, ces filles dont i'ay parlé cy dessus, qui estoient recluses au mesme Temple, & estoient comme religieuses, moulloient vne quantité de semence de blettes, auec du Mays rosty, & apres qu'il estoit moulu le paistrissoient & amassoient auec du miel, & faisoient de ceste paste vne idole, de la mesme grandeur qu'estoit celuy de bois, luy mettans au lieu des yeux, des grains de voirres verts azurez ou blancs, & au lieu de dents, des grains de Mays, assis auec tout l'ornement, & appareil que i'ay dit cy dessus. Apres qu'il estoit du tout acheué, tous les Seigneurs venoient, & luy apportoient vn vestement exquis, & riche, tout semblable à celuy de l'idole, duquel ils le vestoient. Et apres l'auoir ainsi vestu & orné, ils l'asseoient en vn escabeau azuré, & sur

vn brancard, pour le porter ſur les eſpaules. Le matin de la feſte venu, vne heure auant le iour, ſortoiẽt toutes ces filles veſtues de blanc, auec des ornemens tous neufs, leſquelles eſtoiẽt appellees ce iour là Sœurs du Dieu Vitzilipuztli. Elles venoiẽt courõnees de guirlandes de mays roſty & creuaſſé, reſſemblant azahar ou fleur d'orenge, & portoient en leur col de groſſes chaines de meſme, qui leur paſſoient en eſcharpe, par deſſoubs le bras gauche. Elles eſtoient colorees de vermeillon, par les ioues, & auoiẽt les bras depuis les couldes iuſques aux poings couuerts de plumes rouges de perroquets, & ainſi ornees elles prenoient l'idole ſur leurs eſpaulles, le tirans, & portans en la cour où eſtoient deſia tous les ieunes hommes, veſtus d'habits faits d'vn red artificieux eſtans courõnéz de la meſme façon que les femmes. Lors que ces filles ſortoient auec l'idole les ieunes hommes s'approchoient, auec beaucoup de reuerence, & prenoient la litiere, ou brancard, où eſtoit l'idole ſur leurs eſpaulles, la portans au pied des degrez du Temple, où tout le peuple s'humilioit, & prenant de la terre de l'aire, ſe la mettoit ſur la teſte, qui eſtoit vne ceremonie ordinaire, qu'ils obſeruoient entre eux, aux principalles feſtes de leurs dieux. Ceſte ceremonie faicte, tout le peuple ſortoit en proceſſion, auec toute la diligẽce & legereté, qui leur eſtoit poſſible, & alloient à vne montagne, qui eſtoit à vne lieüe de la Cité de Mexicque, appellée Chapultepec, & là faiſoient vne ſtation, & des ſacrifices. Incontinent ils partoient

de là auec la mesme diligence, pour aller en vn lieu proche de là, qu'ils appelloient Atlacuyauaya, où ils faisoient la seconde station, & de là alloient en vn autre bourg vne lieüe plus outre qui se dit Cuyoaquan, d'où ils partoient, retournans en la Cité de Mexique, sans faire aucune autre station. Ils faisoient ce chemin de plus de quatre lieües, en trois ou quatre heures, & appelloient ceste procession, Ypayna Vitzilipuztli, qui veut dire, le viste, & diligent chemin, de Vitzilipuztli. Arriuez au pied des degréz ils mettoient bas le brancard de l'idole, & prenoient de grosses cordes qu'ils attachoient aux bras du brancard, puis auec beaucoup de discretion & de reuerence, ils montoient la litiere auec l'idole, au sommet du Tẽple, les vns tirans d'enhaut, & les autres leur aydans d'embas, cependant l'on n'entendoit retentir que le son des flustes, des buccines, des cornets, & des tãbours qui sonnoient. Ils le montoient de ceste façon, d'autant que les degréz du Temple estoient fort roides & estroits, & l'escallier fort large, tellement qu'ils n'y pouuoient monter ceste litiere sur leurs espaulles. Pendant qu'ils mõtoient ceste idole, tout le peuple estoit en la cour, auec beaucoup de reuerence, & de crainte. Apres qu'il estoit monté iusques au hault, & qu'on l'auoit mis en vne petite loge de roses, qu'ils luy tenoient apprestée, incontinent venoient les ieunes hommes, lesquels semoient, & respandoient beaucoup de fleurs de diuerses couleurs, dont ils rem-

pliſſoient tout le temple dedans & dehors. Cela fait toutes les filles ſortoient auec l'ornement ſuſdit, & apportoient de leur conuent des tronçons ou morceaux de paſte compoſée de blettes, & de mays roſty, qui eſtoit de la meſme paſte dequoy l'idole eſtoit fait & compoſé, & eſtoient en forme de grands os. Ils les bailloient aux ieunes hommes, leſquels les portoient en haut, les mettans aux pieds de l'idole, dont ils rempliſſoient tout le lieu, iuſques à ce qu'il n'y en peuſt entrer d'auantage. Ils appelloient les tronçons de paſte, les os & chair de Vitzilipuztli. Et ayans ainſi eſtendu ces os, auſſi toſt venoient tous les anciens du temple, preſtres, Leuites, & tout le reſte des miniſtres, ſelon leurs dignitez & antiquitez : (car il y auoit entr'eux ſur ce poinct vne belle regle & ordonnance, & venoient les vns apres les autres auec leurs voiles de red, de diuerſes couleurs & ouurages, ſelon la dignité & office d'vn chacun, ayans des guirlandes en leurs teſtes, & des chaiſnes de fleurs pendües au col. Apres eux venoient les Dieux & Deeſſes qu'ils adoroient en diuerſes figures, veſtus de la meſme liurée, puis ſe mettans en ordre autour de ces tronçons & morceaux de paſte faiſoient certaine ceremonie en chantant & ballant ſur iceux. Au moyen dequoy ils demeuroiẽt benits & conſacrez pour la chair & os de ceſte idole. La ceremonie & benediction de ces tronçons de paſte, par laquelle ils eſtoient tenus & eſtimez pour os & chair de l'idole, eſtant acheuée,

ils honoroient ces morceaux de la mesme maniere que leur Dieu. Puis sortoient les Sacrificateurs qui commençoient le sacrifice d'hommes, en la façon qu'il a esté dit cy dessus, & en sacrifioit-on ce iour-là plus grand nombre qu'en nul autre, pour autant que c'estoit la feste la plus solemnelle qu'ils eussent. Les sacrifices estans acheuez, sortoient tout aussi tost tous les ieunes hommes & filles du temple, ornés comme il a esté dit: & apres s'estre mis en ordre & s'estre rangez les vns vis à vis des autres, ils balloient & dançoient au son du tambour qu'on leur sonnoit en loüange de la solemnité & de l'idole qu'ils celebroient. Auquel chant tous les Seigneurs anciens, & les plus notables leur respondoient ballans à l'entour d'iceux, & faisans vn grand cercle comme ils ont de coustume, demeurans tousiours les ieunes hommes & filles au milieu. A ce beau spectacle venoit toute la Cité, & auoit vn commandement fort diligemment obserué en ceste terre, que le iour de l'idole Vitzilipuztli, l'on ne deuoit manger autre viande que ceste paste emmiellée dequoy l'idole estoit fait. Et ceste viande se deuoit manger incontinent au poinct du iour, & ne deuoit-on boire d'eaüe ny aucune autre chose apres iusques apres midy, & tenoient que c'estoit vn mauuais augure, voire sacrilege que de faire le contraire: mais apres les ceremonies acheuées il leur estoit permis de manger toute autre chose. Pendant le temps de ceste ceremonie ils cachoient l'eaüe aux petits enfans, aduertissans tous ceux qui auoiẽt

l'vsage de raison de ne boire point d'eaüe, que s'ils le faisoient, l'ire de Dieu viendroit sur eux, & mourroient, ce qu'ils obseruoient fort diligemment & rigoureusement. Les ceremonies, bal & sacrifices acheuez, ils s'en alloient tous despouiller, & les prestres & dignitez du temple prenoient l'idole de paste, lequel ils despouilloient de ces ornements qu'il auoit, & faisoient plusieurs morceaux, tant de cest idole mesme, que de ces tronçons qui estoient consacrez, puis apres ils les departoient au peuple en forme de Communion, commençans aux plus grands, & continuans au reste, tant hommes, femmes, que petits enfans, lesquels les receuoiét auec tãt de pleurs, de crainte & de reuerence, que c'estoit vne chose admirable, disans qu'ils mangeoient la chair & les os de Dieu, dequoy ils se tenoient indignes. Ceux qui auoient des malades en demandoient pour eux, & leur portoient auec beaucoup de reuerence & veneration. Tous ceux qui communioient demeuroient obligez de donner le disme de ceste semence ou grain, dequoy estoit fait l'idole. La solemnité de la Communion estant acheuée, vn vieillard de beaucoup d'authorité montoit sur vn lieu eminent, & d'vne voix haute preschoit leur loy & leurs ceremonies. Qui ne s'esmerueillera donc que le diable ait esté si curieux de se faire adorer & receuoir en la façon que IESVS CHRIST nostre Dieu a ordonné & enseigné, & comme la saincte Eglise a accoustumé? Par cela certes, l'on voit clairement verifié ce

qui a esté proposé au commencement, que Satan tasche & s'efforce tant qu'il peut d'vsurper & de desrober pour soy l'honneur & seruice qui est deu à Dieu seul, encor qu'il y mesle tousiours ses cruautez & ordures, pour ce que c'est vn esprit d'homicide & d'immondicité, & pere de mensonge.

Chapitre XXV.

Des Confesseurs & de la Confession dont vsoient les Indiens.

Le pere de mensonge a voulu mesme contre-faire le sacrement de Confession, & en ses idolatries se faire honorer auec des ceremonies fort semblables à l'vsage des fideles. Au Peru ils auoient opinion, que toutes les maladies & aduersitez leur venoient pour les pechez qu'ils auoient faits, & pour remede ils vsoient de sacrifices, & outre cela se confessoient mesme verbalement presque en toutes les prouinces, & auoient des confesseurs deputez pour cest effect, des superieurs, & d'autres qui leur estoient inferieurs : & y auoit des pechez reseruez au superieur. Ils receuoient des penitẽces, voire quelques fois tres rigoureuses: & principalement quand le pecheur estoit quelque pauure homme, qui n'auoit que dõner au Confesseur, & estoit cest office ds Confesseur mesme exercé par les femmes. L'vsage de ces Confesseurs sorciers, qu'ils appellent Ychuiri ou

Ychuri, a esté le plus vniuersel és prouinces de Collasuio. Ils ont vne opinion que c'est vn enorme peché d'en celer en la Cõfession quelqu'vn qu'ils ayent commis. Et les Ychuris ou Confesseurs descouuroient, si l'on leur en celoit par des sorts, ou par le regard de la courroye de quelque animal, & les chastioient en leur donnant vn nombre de coups d'vne pierre sur les espaules iusques à ce qu'ils eussent tout descouuert, puis apres luy donnoient vne penitence, & faisoient le sacrifice. Ils se seruent mesme de ceste Confession, quand leurs enfans, leurs femmes, leurs maris ou leurs Caciques sont malades, ou qu'ils sont en quelques grands trauaux. Et quand l'Ingua estoit malade toutes les prouinces se confessoient, principalement ceux de la prouince de Collao. Les Confesseurs estoient obligez de tenir secrettes les confessions qu'ils receuoient, sinon en certains cas limitez. Les pechez desquels principalement ils se confessoient, estoit le premier de tuer l'vn l'autre hors la guerre : en apres de desrober, de prendre la femme d'autruy, de donner du poison ou sorcellerie pour faire mal, & tenoient pour vn grief peché, de s'oublier à la reuerence de leurs Guacas ou chapelles, de ne garder point les festes, de dire mal de l'Ingua, de ne luy obeyr point. Ils ne s'accusoiẽt point d'actes & pechez interieurs, mais selon le rapport de quelques prestres, depuis que les Chrestiens vindrent en ce pays, ils s'accuserent aussi à leurs Ychuris, & confesseurs de leurs pẽsees. L'Ingua ne con-

fessoit ses pechez à nul homme, mais seulemēt au Soleil, afin qu'il les dist au Viracocha, & qu'il les luy pardonnast. Apres que l'Ingua s'estoit confessé, il faisoit vn certain bain pour acheuer de se nettoyer en vne riuiere courante, disant ces paroles: I'ay dit mes pechez au Soleil, toy riuiere reçoy les, & les porte à la mer, où iamais ils ne puissent paroistre. Les autres qui se confessoyent vsoyent mesmement de ces bains, auec certaines ceremonies fort semblables à celles dont les Mores vsent aujourd'huy, qu'ils appellent Guadoy, & les Indiens les appellent Opacuna. Et quand il arriuoit à quelque hōme que ses enfans luy mouroyent, il estoit tenu pour vn grand pecheur, & luy disoyent que c'estoit pour ses pechez que le fils estoit mort premier que le pere. C'est pourquoy ceux à qui cela arriuoit, apres qu'ils s'estoyent confessez, ils estoyent baignez en ce bain appellé Opacuna, comme il a esté dit cy dessus: puis quelque Indien monstrueux, comme bossu & contrefait de nature, les venoit foetter auec certaines orties. Si les Sorciers ou enchanteurs par leurs sorts ou augures, affermoyent que quelque malade deuoit mourir, le malade ne faisoit point de difficulté de tuer son propre fils, encor qu'il n'en eust point d'autres, esperant par ce moyen se sauuer de la mort, & disant qu'au lieu de luy il offroit son fils en sacrifice. Et depuis qu'il y a des Chrestiens en ceste terre, ceste cruauté a esté encor exercee en quelques endroits. C'est à la verité vne chose estrange, que ceste coustume de cō-

fesser les pechez secrets, soit demeuree si long temps,& de faire de si rigoureuses pœnitences qu'ils faisoyent,comme de ieusner, de donner des habits,de l'or,de l'argent, de demeurer aux montagnes, & de receuoir de grands coups sur les espaulles. Les nostres disent, qu'en la prouince de Chiquito, ils rencontrent encor aujourd'huy ceste peste de confesseurs, ou Ychuris, & que beaucoup de malades se retirent vers eux: mais desia par la grace de Dieu, ce peuple va du tout s'esclaircissant,& recognoissent l'effect & le grand benefice de nostre confession sacramentale, à laquelle ils viennent auec vne grande deuotion.Et en partie cet vsage passé leur a esté permis par la prouidence du Seigneur, afin que la confession ne leur semblast difficile. Par ce moyen le Seigneur est en tout glorifié,& le Diable mocqueur, demeuré mocqué. Or d'autant que c'est vne chose qui touche à ce propos, ie raconteray icy l'vsage d'vne estrange confession que le Diable auoit introduite au Iappō, comme il appert par vne lettre venue de là,qui dit ainsi. Il y a en Ocaca des roches tres-grandes, & si hautes, qu'il y a des pics en icelles,de plus de deux cens brasses de haut. Entre ces grands rochers, il y a vn de ces pics, ou pointes qui s'esleue si terriblement haut, que quand les Xamabuxis (qui sont les pelerins) le regardent seulement, les membres leur en tremblent,& les cheueux s'en herissonnent, tant est ce lieu terrible & espouuentable.Il y a au sommet de ceste pointe vne grande verge de fer de trois brasses de long, qui y

eſt poſée par vn eſtrange artifice. Au bout de ceſte verge eſt attachée vne ballance, dont les eſcailles ſont ſi grandes, qu'en vne d'icelles ſe peut aſſeoir vn homme, & les Goquis, (qui ſont des Diables en figure humaine) commandent que vn de ces pelerins y entrent les vns apres les autres, ſans qu'il en reſte vn ſeul, puis auec vn engin & inſtrument qui ſe remeüe, moyennant vne roüe, ils font que ceſte verge de fer, en laquelle la ballance eſt pẽdue, ſorte dehors, & demeure toute ſuſpendue en l'air, eſtant aſſis l'vn des Xamabuxis en l'vn des plateaux de ceſte ballance. Et comme l'eſcaille ou eſt aſſis l'homme, n'a point de contrepois de l'autre coſté, incontinent elle pend en bas, & l'autre s'eſleue iuſques à ce qu'elle rencõtre & touche à la verge. Alors les Goquis leur diſent du rocher, qu'ils ſe confeſſent, & dient tous les pechez qu'ils auront commis, dont ils ſe ſouuiendront, & ce à haute voix, afin que tous les autres qui ſont là le puiſſent ouyr. Incontinent il commence à ſe confeſſer, pendant quoy quelques vns des aſſiſtans ſe rient des pechez qu'ils oyent, & les autres en gemiſſent. Et à chaque peché qu'ils diſent, l'autre eſcaille de la ballance baiſſe vn peu, iuſques à ce que finablement ayant dit tous ces pechez, la vuide demeure eſgalle à l'autre, ou eſt le triſte pœnitent, puis les Goquis refont tourner la roüe, & retirent vers eux la verge & ballance d'où ſort le pelerin, & apres y en entre vn autre, iuſques à ce que tous y ayent paſſé. Vn Iapponnois contoit cela apres qu'il fut Chreſtien, diſant qu'il auoit

esté en ce pelerinage, & entré en la ballance sept fois, où publiquement il s'estoit confessé. Il disoit mesme, que si dauanture quelqu'vn de ceux qui sont mis en ce lieu, ne raconte le peché, cõme il est passé, ou qu'il en celle quelqu'vn, l'escaille de la ballãce vuide, ne s'abbaisse point, & s'il s'obstine apres qu'on luy a fait instance de se confesser, & ne vueille descouurir tous ses pechez, les Boquis le iettent & font choir du haut en bas, où en vn moment il est rompu & brisé en mille pieces. Neantmoins ce Chrestien nommé Iean nous disoit, qu'ordinairement la crainte & tremeur de ce lieu, est si grande à tous ceux qui s'y mettent, & le danger que chacun voit à l'œil, de tomber de la ballance, & estre desrompu & brisé en bas, qu'il aduient fort peu souuent qu'il y en aye, qui ne descouurent tous leurs pechez. Ce lieu est appellé d'vn autre nom Sangenotocoro, qui veut dire lieu de confession. L'on voit bien clairement par ce discours, comme le diable a pretendu vsurper pour soy le seruice diuin, en faisant de la confession des pechez (laquelle le Sauueur a instituee pour le remede des hommes) vne superstition diabolique, pour leur grand dommage & perdition. Et ne l'a pas fait moins à l'endroit de la Gentilité du Iappon, qu'à l'endroit de celle des prouinces de Collao au Peru.

CHAPITRE XXVI.

De l'abominable onction, dont vsoyent les prestres Mexiquains & autres nations, & de leur sortileges.

DIeu ordonna en la loy ancienne, la façon comme l'on deuoit consacrer la personne d'Aaron & les autres prestres, & en la loy Euangelique nous auons mesme le S. Chresme, & onction, dequoy l'on vse quand l'on nous sacre prestres de Christ. Il y auoit mesme en la loy ancienne, vne certaine composition odoriferante, que Dieu deffendoit d'employer en autre chose, qu'au seruice diuin. Le Diable a voulu contrefaire toutes ces choses à sa façon, comme il a accoustumé, ayant inuenté à ceste fin des choses si ordes, & si salles, qu'elles monstrent assez quel en est l'Autheur. Les prestres des idoles en Mexique, s'oignoyent en ceste maniere. Ils s'oignoient le corps depuis les pieds iusques à la teste, & tous les cheueux aussi, lesquels leur demeuroyent en forme de tresses, ressemblans à des crins de cheual, à cause qu'ils y appliquoyent ceste onction humide & mouillee. Les cheueux leur croissoient tellement auec le temps, qu'ils leur tomboient iusques aux iarets, si pesants qu'ils leur donnoyent beaucoup de peine à les porter, car ils ne les coupoyent, ny tondoyent point, iusques à ce qu'ils mourussent, ou qu'on les en dispensast pour leur

grande vieilleſſe, ou bien qu'on les employaſt aux gouuernements & autres offices honorables en la republique. Ils portoient leurs cheuellures treſſees, de ſix doigts de large, & ſe noirciſſoient & teignoyent auec de la fumee de bois de pin, ou raiſine, pour ce que de toute antiquité entre eux, ç'a eſté touſiours vne offrande qu'ils faiſoyent à leurs idoles. Et pour ceſte occaſion elle eſtoit fort eſtimee & reueree. Ils eſtoyent touſiours noircis de ceſte teinture, depuis les pieds iuſques à la teſte, tellement qu'ils reſſembloyent à des Negres fort reluiſants, & celle la eſtoit leur ordinaire onction. Toutesfois quand ils alloyent ſacrifier & ençenſer dedans les montaignes, ou aux ſommets d'icelles, & aux cauernes obſcures & tenebreuſes, où eſtoyent leurs idoles, ils vſoiẽt d'vne autre onction fort differente, faiſant de certaines ceremonies pour leur oſter la crainte, & augmenter le courage. Ceſte onction ſe faiſoit auec diuerſes beſtiolles venimeuſes, cõme d'araignees, de ſcorpions, de cloportes, de ſallemandres, & de viperes, leſquelles les garçons des Colleges prenoyent & amaſſoyent, à quoy ils eſtoyent ſi adroits, qu'ils en eſtoyent touſiours garnis, quand les preſtres leur en demandoyent. Le principal ſoing & ſoucy de ces garçons, eſtoit d'aller à la chaſſe de ces beſtiolles: que ſ'ils alloyent autre part, & que d'auanture ils rencontraſſent quelqu'vne de ces beſtiolles, ils ſ'arreſtoyent à la prendre, auec autant de peine, comme ſi leur propre vie euſt deſpendu de cela. A raiſon dequoy les Indiens ne

ne craignoyent point ordinairement ces bestiolles venimeuſes, n'en faiſans non plus d'eſtat que ſi elles ne l'euſſent point eſté, d'autant qu'ils auoyent tous eſté nourris en cet exercice. Pour faire cet vnguent de ces beſtiolles, ils les prenoyent toutes enſemble, & les bruſloyent au fouyer du temple, qui eſtoit deuant l'autel, iuſques à ce qu'elles fuſſent reduittes en cendre, puis les mettoyent en des mortiers auec beaucoup de Tauaco, ou petum, (qui eſt vn herbe, dont ceſte nation vſe pour endormir la chair, & pour ne ſentir point le trauail) auec lequel ils meſloyent ces cendres, qui leur faiſoit perdre la force. Ils mettoyent meſme auec ceſte cendre, quelques ſcorpions, araignes & cloportes viues, meſlans & amaſſans le tout enſemble, puis ils y mettoyent d'vne ſemence toute moullue, qu'ils appelloyent Ololuchqui, dequoy les Indiens font vn breuuage, pour voir les viſions, d'autant que l'effect de ceſte herbe, eſt d'oſter & priuer l'homme du ſens. Ils moulloyent meſme auec ces cendres, des vers noirs & velus, deſquels le poil ſeulement eſt venimeux, & amaſſoyent tout cela enſemble, auec du noir, ou fumée de rezine, le mettans en des petits pots, leſquels ils poſoyẽt deuant leur Dieu, diſans que c'eſtoit là leur viande. C'eſt pourquoy ils appelloyent cela manger diuin. Par le moyen de cet ornement ils deuenoyent ſorciers, & voyoyent, & parloyent au Diable. Les preſtres eſtans barbouillez de ceſte paſte perdoyent toute crainte, prenans en eux vn eſprit de cruauté. A raiſon de-

quoy ils tuoyent les hommes aux ſacrifices fort hardiment,& alloyent de nuict tous ſeuls aux montaignes & dedans les cauernes obſcures, meſpriſans les beſtes fieres, & tenans pour certain & approuué,que les lions, tigres, ſerpens,& autres beſtes furieuſes, qui ſengendrent aux montagnes & foreſts,ſenfuyroient d'eux,par la vertu de ce betum de leur Dieu. Et à la verité,ſi ce betum ne les pouuoit faire fuir, c'eſtoit choſe ſuffiſante pour ce faire, que le pourtrait du Diable, enquoy ils eſtoient transformez. Ce betum ſeruoit meſme pour guarir les malades & les enfans, parquoy tous l'appelloyent la medecine diuine,& ainſi de toutes parts venoyent ils par deuers les dignitez & preſtres,comme vers leurs Sauueurs,afin qu'ils leur applicaſſent la medecine diuine, & les oignoyent d'icelle,par les parties deullantes. Ils afferment qu'ils ſentoyent par ce moyen vn notable allegement,ce qui deuoit eſtre à cauſe que le Tauaco, & Ololuchqui, ont d'eux meſmes ceſte proprieté d'endormir la chair, eſtans appliquez en façon d'emplaſtre, ce qu'ils doiuent operer, à plus forte raiſon, eſtans meſlez auec tels poiſons. Et pour ce qu'il leur amortiſſoit, & appaiſoit la douleur, il leur ſembloit que ce fuſt vn effect de ſanté, & de vertu diuine. C'eſt pourquoy ils accouroyent à ces preſtres, comme à des hommes ſaints, leſquels entretenoyent en cet erreur, & esblouyſſement les ignorans, leur perſuadans ce qu'ils vouloyent,& les faiſans venir à leurs medecines, & ceremonies diaboliques, par ce qu'ils

auoyent telle authorité, qu'il suffisoit qu'ils le
dissent pour le faire tenir comme article de
foy. Et ainsi ils faisoyent parmy le vulgaire
mille superstitions, en la façon d'offrir l'en-
cens, en la façon de leur couper les cheueux, en
attachant de petites buchettes au col, & des
fillets auec des petis os de couleuures, leur cõ-
mandant qu'ils se baignassent à certaine heure,
qu'ils veillassent de nuict au fouyer, de peur
que le feu ne s'estaignist, qu'ils ne mangeassent
point d'autre pain que celuy qui auoit esté of-
fert à leurs dieux, qu'ils se retirassent en leur
besoing incõtinent par deuers les sorciers, les-
quels auec certains grains iettoyent les sorts
& deuinoyent, regardans en des cuues, & poel-
les pleines d'eaue. Les sorciers & ministres du
Diable, auoyent accoustumé mesme de em-
badurnorse, beaucoup. Et est vne chose infinie
de la grand' multitude, qu'il y a eue de ces de-
uins, sortilleges, enchanteurs, deuineurs & au-
tres sortes de faux prophetes. Au iourd'huy il
reste encor de ceste pestilence, quoy qu'ils se
tiennent secrets & couuerts, n'osans ouuerte-
ment exercer leurs sacrileges, & diaboliques
ceremonies, & superstitions, mais leurs abus &
malefices sont descouuerts plus au long, &
particulierement aux confessionnaires faits
par les Prelats du Peru. Il y a vn genre de sor-
ciers, entre ces Indiens permis par les Roys
Inguas, qui sont comme deuins, lesquels pren-
nent vne telle forme & figure qu'ils veulent,
allans & faisans par l'air beaucoup de chemin
en fort peu de temps, & voyoient ce qui se

passoit. Ils parlent auec le Diable, lequel leur respond en de certaines pierres, ou autres choses qu'ils venerent beaucoup. Ils seruent de deuins, & pour dire ce qui se passe en des lieux les plus esloignez, auant que la nouuelle en vienne, ou puisse venir. Comme mesme il est encor arriué depuis que les Espagnols y sont, qu'en distance de plus de deux ou trois cens lieues, l'on a sçeu les mutineries, les batailles, les rebellions, les morts, tant des tyrans, comme de ceux qui estoyent du costé du Roy, & des personnes particulieres, ce que l'on a sçeu du mesme iour, que les choses arriuerent, ou bien le iour ensuyuant, qui estoit chose impossible, selon le cours de nature. Pour faire ceste diuination, ils se mettent en vne maison fermee par dedans, & s'enyurent iusques à perdre le iugemẽt, puis vn iour apres ils respondent à ce que l'on leur demande. Quelquels vns afferment qu'ils vsent de certaines onctions. Les Indiens disent, que les vieilles exercent ordinairement cet office de sortilleges, & particulierement celles d'vne prouince, qu'ils appellent Coaillo, d'vne autre ville, appellée Manchey, & de la prouince de Guarochiri. Ils enseignent mesme où sont les choses perdues & desrobees. De toutes ces sortes de sorciers, il y en a eu en tous endroits, vers lesquels viennent ordinairement les Anaconas, & Cyuas, qui seruent aux Espagnols quand ils ont perdu quelque chose de leur maistre, ou qu'ils desirent sçauoir quelque succez des choses passees, ou aduenir. Comme

quand ils descendent & vont aux citez des Espagnols pour leurs affaires particulieres, ou pour les publiques, ils leur demandent si leur voyage se portera bien, s'ils seront malades, s'ils mourront ou retourneront sains, s'ils obtiendront ce qu'ils pretendent, & les sorciers, ou deuineurs respondent, ouy, ou non, ayans premierement parlé auec le Diable, en vn lieu obscur, de maniere que ces Anaconas oyent, bien le son de la voix, mais ils ne voyent pas à qui les deuins parlent, ny n'entendent pas ce qu'ils disent. Ils font mille ceremonies & sacrifices pour cet effect, auec lesquels ils inuoquent le Diable, & s'enyurent brauement. Et pour ce faire ils vsent particulierement d'vne herbe, appellée Villea, le suc de laquelle ils mettent dedans le Chica, ou le prennent d'autre façon. L'on peut voir par cecy, combien est grand le malheur de ceux qui ont pour maistres, les ministres de celuy la, duquel l'office est de tromper. Et est vne chose approuuée qu'il n'y a rien qui empesche tant les Indiens, de receuoir la foy du S. Euangile, & de perseuerer en icelle, que la communication de ces sorciers qui ont esté, & y sont encor en tresgrand nombre, bien que par la grace du Seigneur & diligence des Prelats, & des prestres, ils vont diminuãt, & ne sont plus si preiudiciables. Quelques vns d'iceux se sont conuertis & ont presché publiquement, descouurans & blasmans eux-mesmes leurs erreurs & tromperies, & declarans leurs finesses & menteries, dequoy on a veu sortir de grands fruicts, com-

me mesme nous sçauons par lettres du Iappon, qu'il en est arriué de mesme en ces parties, le tout à la gloire & honneur de nostre Dieu & Seigneur.

CHAPITRE XXVII.

Des autres ceremonies & coustumes des Indiens qui sont semblables aux nostres.

LEs Indiens ont eu vn nombre infiny d'autres ceremonies & coustumes, plusieurs desquelles resembloyent à la loy ancienne de Moyse, les autres à celles dont vsent les Mores, & les autres approchoient de la loy Euangelique, comme les baings, ou Opacuna, qu'ils appellent, qui estoit qu'ils se lauoyent en l'eaüe, pour se nettoyer de leurs pechez. Les Mexiquains auoyent aussi entr'eux quelque sorte de baptesme, qu'ils faisoyent auec ceremonie, qui estoit qu'ils incisoyent les oreilles & le membre viril aux petis enfans nouueaux nez, contrefaisans aucunement la Circõcision des Iuifs. Ceste ceremonie se faisoit principalement à l'endroit des fils des Roys, & des Seigneurs. Incontinent apres leur naissance les prestres les lauoient, & leur mettoyẽt vne petite espée à la main droitte, & à la gauche vne rõdelle, & aux enfans du cõmun & vulgaire, ils leur mettoyent les marques de leurs offices, & aux filles des instrumẽs à filler, à tiltre, & à trauailler. Et duroit ceste ceremonie quatre iours, qui se faisoit deuãt quelque idole. Ils cõtractoyẽt leurs mariages à leur mode, dõt

le licentié Polo a eſcrit vn Traitté tout entier, & en diray cy apres quelque choſe. En autres choſes, meſmes leurs ceremonies & couſtumes auoient quelque apparence de raiſon. Les Mexiquains ſe marioient par la main de leurs preſtres en ceſte façon. L'eſpoux & eſpouze ſe mettoient enſemble deuant le preſtre, lequel les prenoit par les mains, & leur demandoit ſ'ils ſe vouloient marier, puis ayant entendu la volonté de tous deux, il prenoit vn coing du voile, dont la femme auoit la teſte couuerte, & vn autre coing de la robe de l'hõme, leſquels il attachoit enſemble, faiſant vn nœud, & les menoit ainſi attachez à la maiſon de l'eſpouze, où il y auoit vn foyer allumé, & lors il faiſoit faire à la femme ſept tours à l'entour de ce foyer, puis les mariez ſe ſeoyent enſemble, & par ce moyen eſtoit contracté leur mariage. Les Mexiquains eſtoient tres-ialoux de l'integrité de leurs femmes & eſpouzes, tellement que ſ'ils ſ'apperceuoient qu'elles ne fuſſent telles qu'elles deuoiēt eſtre (ce qu'ils recognoiſſoient par ſignes ou par paroles eshontées) ils le faiſoient incontinent entendre aux peres & parēs de ces femmes, à leur grand' hõte & deshonneur: parce qu'ils n'auoient pas bien prins garde ſur elles. Mais ils honoroient & eſtimoient beaucoup celles qui conſeruoient leur honneſteté, leur faiſans de grandes feſtes, & donnoient plusieurs preſents à elle & à ſes parens. Ils faiſoient pour ceſte occaſion de grandes offrandes à leurs Dieux, & vn banquet ſolemnel en la maiſon de la femme, & vn

autre en la maiſon de l'homme. Quand on les menoit en leur maiſon ils mettoient par memoire tout ce que l'homme & la femme apportoient enſemble de prouiſions de maiſon, de terres, de ioyaux & d'ornements, lequel memoire chaſque pere d'iceux gardoit par deuers luy, pource que ſi d'auenture ils venoient à faire diuorce(comme il eſtoit ordinaire entr'eux) ne ſe trouuans bien l'vn auec l'autre, ils partoient leurs biens, ſelon que chacun d'eux en auoit apporté, ayant chacun d'eux liberté, en tels cas, de ſe remarier auec qui bon luy ſembleroit, & bailloient les filles à la femme, & à l'homme les fils. Ils leur deffendoient expreſſément ſur peine de mort de ſe remarier enſemble, ce qu'ils obſeruoient fort rigoureuſement. Et iaçoit qu'il ſemble que pluſieurs de leurs ceremonies, s'accordent auec les noſtres, neantmoins elles ſont fort differentes, pour le grand meſlange d'abomination qui y eſt touſiours. C'eſt vne choſe commune & generale en icelle, qu'il y a ordinairement vne de ces trois choſes, ou de la cruauté, ou de l'ordure, ou de la pareſſe: car toutes leurs ceremonies eſtoient cruelles & dommageables, comme de tuer les hommes, & de reſpandre le ſang: ou elles eſtoient ordes & ſalles, comme de boire & de manger au nom de leurs idoles, & d'vriner meſme en leur honneur, les portans ſur leurs eſpaulles, de s'oindre & barbouiller ſi laidement, & de faire mille autres ſortes de vilenies qui eſtoient pour le moins vaines ou ridicules & oiſeuſes, & qui reſſembloient plus œu-

ures d'enfans, que d'hommes. La cause de cela est la propre condition de l'esprit malin, duquel l'intention est tousiours dressée à faire mal, prouoquant les hommes à des homicides & ordures, ou pour le moins à des vanitez & occupations inutiles. Ce qu'vn chacun peut assez bien cognoistre, en considerant attentiuement les actions & comportemens du diable, à l'endroit de ceux qu'il va deceuant. Car en toutes ses illusions l'on y trouue tousiours meslées toutes, ou quelqu'vne de ces trois choses. Les Indiens mesme depuis qu'ils ont la lumiere de nostre Foy se rient, & se moquent des folies & inepties, esquelles leurs Dieux les tenoient occupez, & ausquels ils seruoient beaucoup plus de crainte qu'ils auoient d'eux, qu'ils ne leur fissent du mal, en ne leur obeyssant point en toutes choses, que non pas pour l'amour qu'ils leur portoient. Combien que quelques vns, voire en grand nombre, vesquissent trompez & deçeus de vaines esperances de biens temporels : car d'eternels ils n'en auoient point cognoissance. Et certainement là où la puissance temporelle s'est plus agrandie, là s'est plus accreue & augmentée la superstition. Comme l'on void aux Royaumes de Mexique & de Cusco, où c'est vne chose incroyable que le nombre des adoratoires qu'il y auoit: veu que dans l'enclos de la Cité de Mexique il y en auoit plus de trois cents. Mango-Ingua Yupangui, entre les Roys de Cusco, a esté celuy qui a le plus augmenté le seruice de leurs idoles, inuentant mille diuersitez de sa-

crifices, festes & ceremonies. Autant en fit en Mexique le Roy Iscoalt, qui fut le quatriesme Roy. Il y auoit aussi grand nombre de superstitions & sacrifices en ces autres nations d'Indiens, comme en la prouince de Guatimalla, aux Isles, au nouueau Royaume, en la prouince de Chillé, & aux autres qui estoient cõme Republiques & Communautez. Mais ce n'estoit rien au respect de Mexique, & de Cusco, où Satan estoit comme en sa Rome, & en sa Hierusalem, iusques à ce qu'il ait esté ietté dehors contre sa volonté, & ait esté posée & colloquée en son lieu la saincte Croix, & que le Royaume de CHRIST nostre Dieu ait occupé celuy que le tyran auoit vsurpé.

CHAPITRE XXVIII.

De quelques festes celebrées par ceux de Cusco, & comment le diable a voulu mesme imiter le mystere de la tres-saincte Trinité.


OVR conclure ce qui touche la Religion, il reste de dire quelque chose des festes & solẽnitez que celebroient les Indiẽs, lesquelles pour ce qu'elles sont diuerses, & en grand nõbre, ne pourront pas estre toutes racontées. Les Inguas seigneurs du Peru auoient deux sortes de festes, les vnes qui estoient ordinaires, & qui escheoient en certains mois de l'année, & d'autres extraordinaires, qui se faisoient pour cau-

ſes occurrentes & d'importãce, comme quand l'on couronnoit quelque nouueau Roy, quand l'on commençoit quelque guerre d'importance, quand il y auoit quelque grande neceſſité d'eaüe, ou de ſechereſſe, ou d'autres choſes ſemblables. Pour les feſtes ordinaires, l'on doit entendre, que chaſque mois de l'an, ils faiſoient des feſtes & ſacrifices differents, & encor que tous euſſent cela de ſemblable que l'õ y offroit cent moutons, toutesfois en la couleur, & en la forme les moutons deuoient eſtre fort differents. Au premier mois qu'ils appellẽt Rayme, qui eſt le mois de Decembre, ils faiſoient la premiere feſte qui eſtoit la principale de toutes, & pour ceſte occaſion ils l'appelloient Capacrayme, qui eſt à dire, feſte riche ou principale. En ceſte feſte l'on offroit vn grand nombre de moutons & d'aigneaux en ſacrifice, & les bruſloit-on auec du bois taillé & odoriferãt, puis ils faiſoient apporter de l'or & de l'argent, deſſus certains moutons, & mettoient les trois ſtatues du Soleil, & les trois du tonnerre, le pere, le fils & le frere. En ces feſtes l'on dedioit les enfans Inguas, en leur mettãt les Guaras ou enſeignes, & leur perçoient les oreilles, puis quelque vieillard les fouetoit auec des fondes, & leur oignoit le viſage auec du ſang, le tout en ſigne qu'ils deuoiẽt eſtre Cheualiers loyaux de l'Ingua. Nul eſtrãger ne pouuoit eſtre en Cuſco, durant ce mois & ceſte feſte, mais ſur la fin ils y entroient, & leur donnoit-on alors de ces morceaux de mays, auec du ſang du ſacrifice, qu'ils mangeoient en ſigne de cõfederation

auec l'Ingua,comme il a esté dit cy dessus. C'est vne chose estrange que le Diable selon sa mode ait mesme introduit,en l'idolatrie,vne Trinité: car les trois statues du Soleil,estoient appellées Apomti, Churiinti,& Intiquaoqui, qui signifie le pere & seigneur Soleil, le fils Soleil, & le frere Soleil,de la mesme façon ils nommoient les trois statues de Chuquilla, qui est le Dieu qui preside en la regiõ de l'air,où il tonne,pleut & neige. Il me souuient qu'estant en Chuquisaca, vn prestre honorable me monstra vne information, que i'euz assez long temps entre mes mains, où il estoit prouué qu'il y auoit vn certain Guaca,ou oratoire,ou les Indiens adoroient vne idole,nommé Tangatanga, laquelle ils disoient estre vne en trois, & trois en vne. Et comme ce prestre estoit esmerueillé de cela ie luy dy que le diable,par son infernal & obstiné orgueil, par lequel il pretend tousiours se faire Dieu,desroboit tout ce qu'il pouuoit de la verité,pour l'employer à ses mensonges, & tromperies. Reuenans donc aux festes du second mois,qu'ils appellent Camey, outre les sacrifices qu'ils faisoient ils iettoient les cẽdres aual vn ruisseau,allans cinq,ou six lieües apres, auec des bourdons,ou bastons, le priant qu'il les portast iusques à la mer, pour autant que le Viracocha y debuoit receuoir ce present. Au troisiesme,quatriesme,& cinquiesme mois, ils offroient cent moutons noirs meslez, & gris, auec beaucoup d'autres choses,que ie laisse, de peur d'estre ennuyeux. Le sixiesme mois s'appelle Hatuncuzqui Aymorey, qui respond à

May,auquel l'on ſacrifioit cent autres moutõs, de toutes couleurs, en ceſte Lune, & mois,qui eſt quand l'on apporte le May des champs en la maiſon,l'on faiſoit la feſte qui eſt encor aujourd'huy fort en vſage entre les Indiens & l'appellent Aymorey. Ceſte feſte ſe fait en venant depuis la Chacra, ou metairie iuſques à la maiſon,diſans certaines chanſons,où ils prient que le Mays puiſſe durer long temps,& l'appellent,Mamacora.Ils prennent certaine portion du plus fecond Mays,du creu de leurs metairies,lequel ils mettent en vn petit grenier qu'ils appellent Pirua, auec certaines ceremonies, veillants trois nuits, & mettent ce Mays dans les plus riches habits qu'ils ayent, & dés qu'il eſt ainſi enueloppé & accommodé, ils adorent ceſte Pirua, & l'ont en grande veneration, diſants que c'eſt la mere du Mays de leurs heritages,& que par ce moyen le Mays augmente, & ſe conſerue.En ce mois ils font vn ſacrifice particulier,& les ſorciers demandent à la Pirua, ſi elle a de la force aſſez pour durer iuſques à l'an à venir,& ſi elle reſpond, que non,ils portent le Mays bruſler à la metairie, d'où ils l'ont apporté, ſelon la puiſſance d'vn chacun, apres ils font vne autre Pirua, auec les meſmes ceremonies,diſans qu'ils la renouuellent, afin que la ſemence du Mays ne periſſe, & ſi elle reſpõd qu'elle a de la force aſſez,pour durer d'auantage,ils la laiſſent iuſques à l'autre année. Ceſte ſotte vanité dure iuſques auiourd'huy, & eſt fort commune entre les Indiens, d'auoir ces Piruas,& faire la feſte d'Aymorey.Le ſeptieſme

mois respond à Iuin, & s'appelle Aucaycuzqui Intiraymi, en iceluy ils faisoient la feste, appellée Intiraymi, ou l'on sacrifioit cent moutons, guanacos, & disoient que c'estoit la feste du Soleil : en ce mois ils faisoient vn grand nombre de statues de bois de quinua taillé toutes vestues de precieux habits, & se faisoit le bal qu'ils appelloient Cayo. En ceste feste l'on espandoit beaucoup de fleurs par le chemin, & y venoyent les Indiens, fort barbouillez, & les seigneurs y estoient ornez auec de petites platines d'or à la barbe, & y chantoient tous, & doit-on sçauoir que ceste feste tombe quasi au mesme temps, que nous autres Chrestiens faisons la sollemnité du sainct Sacrement, qui luy ressemble en quelque chose, comme aux dançes, chants & representations. Et pour ceste raison, il y a eu, & a encor entre les Indiens (lesquels celebroient vne feste aucunement semblable à celle que nous celebrons du sainct Sacrement) beaucoup de superstitions à celebrer ceste feste ancienne, de l'Intiraymi. Le huitiesme mois est appellé, Chahua Huarqui, auquel ils brusloient cent autres moutõs, tous gris, de couleur de Vizcacha, selon l'ordre susdit, lequel mois respond à nostre Iuillet. Le neufiesme mois s'appelloit Yapaguis, auquel l'on brusloit cent autres moutons, de couleur de chastaigne, & couppoit-on la gorge, & brusloit-on aussi mil Cuyes, afin que la gellée, ny l'eaue, ny l'air, ny le Soleil ne fissent aucun mal aux metairies, & respond ce mois à l'Aoust. Le dixiesme mois, s'appelloit Coyaraymi, auquel

l'on brusloit cent autres moutons blancs, qui estoient vellus. En ce mois, qui respond à Septembre l'on faisoit la feste appellée Situa, en ceste forme. Ils s'assembloient le premier iour de la Lune, auant qu'elle leuast; Et en la voyant ils s'escrioient hautemẽt, portãs en leurs mains des flambeaux de feu, & disans, que le mal s'en aille dehors, en s'entre-frappans les vns les autres, auec ces flambeaux. Ceux qui faisoient cela s'appelloient Panconcos. Et apres auoir acheué, s'en alloient au baing general, aux ruisseaux & aux fontaines, chacun en son propre estang, & se mettoyent à boire, quatre iours durãs. En ce mois les Mamacomas du Soleil faisoiẽt grãde quãtité de petits pains, faits auec le sang des sacrifices, & en donnoient vn morceau à chacun des estrangers & forains, mesme ils en enuoyoient aux Guacas, estrangers, de tout le royaume, & à plusieurs Curacas, en signe de confederation, & loyauté au Soleil & à l'Ingua, comme il a esté ià dit. Les baings, yurogneries, & quelques restes de ceste feste Situa, demeurent encor auiourd'huy en quelques endroits, auec des ceremonies quelque peu differentes, ce qui est secrettemẽt toutesfois, parce que ces festes principalles, & publicques ont cessé. L'vnziesme mois, Homaraymi Punchaiquis, auquel ils sacrifioient cent autres moutons; Et s'ils auoiẽt faute d'eauë, pour vn remede, & afin de faire pleuuoir, ils mettoient vn mouton tout noir, attaché au milieu d'vne plaine espandant beaucoup de Chica tout autour de luy, & ne luy donnoient point à manger, iusques à ce qu'il

pleuſt,ce qui eſt encor praticqué auiourd'huy en pluſieurs endroits, en ce meſme temps qui eſt Octobre. Le douzieſme, & dernier mois s'appelloit Aymara, auquel l'on ſacrifioit cent autres moutons, & faiſoient la feſte appellée Raymicantara Rayquis. En ce mois qui reſpõd à Nouembre, l'on appareilloit ce qui eſtoit neceſſaire pour les enfans qui ſe debuoient faire nouices, le mois enſuiuãt, & les enfans auec les vieillards faiſoient vne certaine monſtre auec quelques tours, & ceſte feſte eſtoit appellée Iturаymi, laquelle ſe fait ordinairement quand il pleut trop, ou trop peu, ou qu'il y a de la peſtilence. Entre les feſtes extraordinaires, qui y eſtoient auſſi en grand nombre, la plus fameuſe eſtoit celle qu'ils appelloient Ytu. Ceſte feſte Ytu n'auoit point de temps ny de ſaiſon arreſtée, autrement, que en temps de neceſſité. Pour ſe preparer à icelle tout le peuple ieuſnoit deux iours durants, auſquels ils ne touchoient point à leurs femmes ny ne mangeoiẽt point de viãde auec le ſel, ny ail, & ne beuuoiẽt point de Chica. Tous s'aſſembloient en vne place, où il n'y auoit aucun eſtranger, ny aucun animal, & auoient de certains habits & ornements, qui ſeulement ſeruoient pour ceſte feſte. Ils marchoient en proceſſion fort doucement, les teſtes couuertes de leurs voiles, battãs des tambours ſans parler l'vn à l'autre. Cela duroit vn iour & vne nuict, puis le iour enſuyuant, ils danſoient, & faiſoient bõne chere, par deux iours & deux nuits continuellement, diſans que leur oraiſon auoit eſté acceptée. Et

encor

encor que ceste feste ne se face auiourd'huy auec toute ceste ceremonie ancienne, si est-ce que communément ils en font vne autre, qui est fort semblable, laquelle ils appellent Ayma, auec des vestemens, qui seruent seulement à cest effect, & font ceste maniere de procession auec leurs tambours, ayans auparauant ieusné, puis apres se mettent à faire bonne chere: ce qu'ils ont de coustume de faire en leurs vrgentes necessitez. Et combien que les Indiens ayent delaissé en public de sacrifier des bestes, & autres choses qui ne se peuuent cacher des Espagnols, neantmoins ils se seruent tousiours de plusieurs ceremonies qui ont leur origine de ces festes & superstitions anciennes. Car ils font encor auiourd'huy couuertemēt ceste feste de l'Ytu aux dances de la feste du Sacrement, en faisans les dances de Lyamallama, & de Guacon, & d'autres selon leur ceremonie ancienne : à quoy l'on doit bien regarder de pres. L'on a fait des Traittez plus amples de ce qui concerne ceste matiere, pour les lieux où il est necessaire remarquer les abus & superstitions qu'auoient les Indiens lors de leur gentillité, à fin que les Prestres & Curez y prennent garde. Suffise donc à present d'auoir traitté de l'exercice, auquel le diable occupoit ses deuots, à fin que contre sa volonté l'on voye la difference qu'il y a de la lumiere aux tenebres, & de la verité Chrestienne au mensonge Gentil, quoy que l'ennemy de Dieu & des hommes ait tasché auec tous ses artifices de contrefaire les choses de Dieu.

CHAPITRE XXIX.

De la feste du Iubilé que celebroient les Mexiquains.

LES Mexiquains n'ont esté moins curieux en leurs festes & solemnitez, lesquelles estoient de peu de despence de biens, mais d'vn grand coust de sang humain. Nous auons cy dessus parlé de la feste principale de Vitzilipuztli, apres laquelle la feste de Tezcalipuca, estoit la plus solemnisée. Ceste feste tomboit en May, & en leur Kalēdrier ils l'appelloient Toxcolt, elle escheoit de quatre ans en quatre ans auec la feste de penitence, où il y auoit planiere indulgence & pardon des pechez. En ce iour ils sacrifioient vn captif, qui auoit la semblance de l'idole Tezcalipuca, qui estoit le dixneufiesme de May. En la veille de ceste feste, les seigneurs venoient au temple, & apportoient vn vestement neuf semblable à celuy de l'idole, lequel les prestres luy vestoient, luy ayans premieremēt osté les autres habits, lesquels ils gardoiēt auec autant ou plus de reuerence, que nous faisons les ornemens. Il y auoit aux coffres de l'idole plusieurs ornemens, ioyaux, affiquets, & autres richesses, de bracelets, de plumes precieuses, qui ne seruoient d'autre chose que d'estre là, & adoroient tout cela comme le mesme Dieu. Outre le vestement, auec lequel ils adoroient l'idole ce iour-là, ils luy mettoient

de certaines enſeignes de plume, des garde-ſoleils, des ombrages, & autres choſes: l'ayans ainſi reueſtu & orné, ils oſtoient la courtine ou voile de la porte, à fin qu'il fuſt veu de tous, & alors ſortoit vne des dignitez du temple, veſtu de la meſme façon que l'idole, portant des fleurs en la main, & vne petite fleute de terre, ayant vn ſon fort aigu, & ſe tournant du coſté de l'Orient il la touchoit, puis retourné vers l'Occident, le Nort & le Sud, il faiſoit le ſemblable. Et apres auoir ainſi ſonné vers les quatre parties du monde (denotant que les preſens & abſens l'oyoient) il mettoit le doigt en l'aire, & cueillant de la terre d'icelle, la mettoit en ſa bouche, & la mangeoit en ſigne d'adoration. Autãt en faiſoient tous ceux qui y eſtoient preſens, & en pleurans ſe proſternoient inuoquans l'obſcurité de la nuict & les vents, les prians qu'ils ne les delaiſſaſſent ny oubliaſſent point, ou bien qu'ils leur oſtaſſent la vie, pour donner fin à tant de trauaux qu'ils enduroient en icelle. Les larrons, les fornicateurs, les homicides, & tous les autres delinquãs auoient grande crainte & triſteſſe en eux pendant que ceſte fleute ſonnoit: tellement que quelques vns ne pouuoient diſſimuler ny cacher leurs delits. Par ce moyen tous ceux-là ne demandoient autre choſe à leur Dieu, ſinon que leurs delits ne fuſſent point manifeſtez, eſpandans beaucoup de larmes, & auec vne grande repentance & regret, offroient quantité d'encens pour appaiſer leur Dieu. Les hommes courageux & vaillans, & tous les vieux ſol-

dats qui ſuiuoient l'art militaire, en oyant ceſte fleute demandoient auec vne grande deuotion à Dieu le Createur, au Seigneur pour lequel nous viuons, au Soleil, & à d'autres leurs Dieux, qu'ils leur donnaſſent victoire contre leurs ennemis, & des forces pour prendre beaucoup de captifs, à fin d'honorer leurs ſacrifices. La ceremonie ſuſdicte ſe faiſoit dix iours auparauant la feſte, pendant leſquels dix iours le preſtre ſonnoit ceſte fleute, à fin que tous fiſſent ceſte adoration de manger de la terre, & de demander à leur idole ce qu'ils voudroient, & faiſoient chaſque iour oraiſon les yeux hauſſez au Ciel auec des ſouſpirs & gemiſſemens, comme perſonnes qui ſe contriſtoient de leurs fautes & pechez. Iaçoit que ceſte contrition ne fuſt que par crainte de la peine corporelle que l'on leur donnoit, & non pas pour crainte de l'eternelle, parce qu'ils croyoient pour certain qu'il n'y auoit point de peine ſi eſtroitte en l'autre vie. C'eſt pourquoy ils ſ'offroient à la mort volontairement, ayans opinion que c'eſtoit à tous vn repos aſſeuré. Le premier iour de la feſte de ceſt idole Tezcalipuca eſtant venu, tous ceux de la Cité ſ'aſſembloient en vne cour pour celebrer auſſi la feſte du Kalendrier, dont nous auons parlé, qui s'appelloit Toxcoalth, qui ſignifie choſe ſeche: laquelle feſte ne ſe faiſoit à autre fin, que pour demander de l'eaüe en la façon que nous autres ſolemniſons les Rogations: & ainſi ceſte feſte eſtoit touſiours en May, qui eſt le temps que l'on a plus faute d'eaües

en ce pays là. L'on commençoit à la celebrer le neufiesme de May, finissant le dixneufiesme. Le dernier iour de la feste au matin les prestres tiroient vn branquart ou litiere fort bien ornée de courtines, & de sandos de diuerses façons. Ce branquart auoit autant de bras & tenons, qu'il y auoit de ministres qui le deuoient porter. Tous lesquels sortoient barbouillez de noir, les cheueux longs tressez par la moitié auec des lizets blancs, & vestus de la liurée de l'idole. Dessus ce branquart ils mettoient le personnage de l'idole, deputé pour ceste feste, qu'ils appelloient semblance du Dieu Tezcalipuca, & le prenans sur leurs espaules le tiroient en public au pied des degrez, & incontinent sortoient les ieunes hommes, & les filles recluses de ce temple, portans vne grosse corde torse de chaisnes de mays rosty, auec laquelle ils enuironnoient le branquart, & mettoient au col de l'idole vne chaisne de mesme, & en la teste vne guirlande. Ils appellent la corde Toxcalt, denotant la secheresse, & sterilité du temps. Les ieunes hommes sortoient entourez auec des courtines de red, des guirlandes, & des chaisnes de mays rosty. Les filles estoient vestues d'habits & ornements tous neufs, portans au col des chaisnes de mays rosty, & en leurs testes des Tyares faictes de vergettes toutes couuertes de ce mays. Ils auoient les pieds couuerts de plumes, & les bras & ioues colorées de fard. Ils apportoient aussi beaucoup de ce mays rosty, & les principaux se les mettoient à la teste & au col, prenans

des fleurs en leurs mains. Apres que l'idole estoit mis en son branquart & litiere, ils semoient par tout au tour grande quantité de rameaux de mãguey, les fueilles duquel sont larges & espineuses. Ce branquart mis sur les espaules des dessusdits religieux, ils le portoient en procession par dedans le circuit de la cour, & deux prestres marchoient deuant auec des brasiers ou encensoirs, encensans fort souuent l'idole, & chasque fois qu'ils mettoient l'encens ils haussoient le bras le plus haut qu'ils pouuoient vers l'idole & vers le Soleil, leur disans, qu'ils esleuassent leurs oraisons au Ciel, comme ceste fumée s'esleuoit en haut. Alors tout le peuple qui estoit en la cour alloit & se tournoit en rond vers le lieu où alloit l'idole, portãs tous en leurs mains des cordes neufues de fil de manguey, d'vne brasse de lõg, ayans vn nœud au bout, & auec icelles se disciplinoient, s'en donnans de grands coups sur les espaulles, de la façon que l'on se discipline icy le Ieudy Sainct. Toute la muraille de la cour & les creneaux estoient pleins de rameaux & de fleurs, si bien ornez, & auec telle fraischeur qu'ils donnoient vn grand contentement. Ceste procession estant acheuée, ils rapportoient l'idole au lieu où il auoit accoustumé d'estre: puis apres venoit vne grande multitude de peuple auec des fleurs accõmodées de diuerses façõs, dont ils rẽplissoient le temple & toute la cour, de sorte qu'il sembloit ornement d'oratoire. Tout cela estoit accommodé & mis en ordre par les mains des prestres, les ieunes hommes

du Temple leur baillant, & seruant ces choses de dehors. La chapelle ou chambre de l'idole demeuroit ce iour là descouuerte sans y mettre le voile. Cela fait chacũ venoit offrir des courtines, des sandaux, des pierres precieuses, des ioyaux, de l'encens, du bois gommeux, des grapes, ou espics de Mays, des cailles, & finablement, tout ce qu'ils auoiẽt accoustumé d'offrir en telles sollemnitez. Quand ils offroient ces cailles, (qui estoit l'offrande des pauures) ils faisoient ceste ceremonie, qu'ils les bailloiẽt aux prestres, lesquels les prenants, leur arrachoient la teste, & aussi tost les iettoient aux pieds de l'autel, où ils perdoient leur sang, & autant en faisoient ils des autres qu'ils offroient. Chacun offroit selon son pouuoir, d'autres viandes, & fruits lesquels estoient aux pieds de l'autel des ministres du Temple, & estoient ceux, qui les recueilloient, & les portoient en leurs chambres. Ceste sollemnelle offrande faite, le peuple s'en alloit disner, chacun en son bourg & en sa maison, laissans ainsi la feste suspendue, iusques apres disner. Pendant ce temps les ieunes hommes & filles du Temple, auec les ornemẽts susdits s'occupoient à seruir l'idole, de tout ce qui luy estoit dedié, pour son manger. Laquelle viãde estoit apprestée par d'autres femmes qui auoient fait vœu de s'occuper ce iour la, à faire le manger de l'idole, & d'y seruir tout le iour. C'est pourquoy toutes celles qui auoiẽt fait le vœu, venoiẽt au point du iour, s'offrans aux deputez du Temple, afin qu'ils leur cõmandassent ce qu'elles deuoient faire, & l'accomplissoient

fort diligemment. Elles faisoient & apprestoiēt tant de diuersitez & inuentions de viandes, que c'estoit vne chose admirable. Ceste viāde estāt accommodée, & l'heure du disner venue, toutes ces filles sortoient du Temple, en procession chacune vn petit pannier de pain, en la main, & en l'autre vn plat de ces viandes, & marchoit deuant elles vn vieillard, qui seruoit de maistre d'hostel, auec vn habit assez plaisant ; Il estoit vestu d'vn surplis blanc, qui luy venoit iusques au mollet des iābes, sur vn pourpoint sans manches de cuir rouge, à la façon d'vne tunicque. Il portoit des aisles, au lieu de manches, d'où sortoient des lisets larges, ausquels pendoit, sur le milieu des espaulles, vne moyenne callabasse, ou citrouille, qui estoit toute remplie, & couuerte de fleurs, par des petits trous qui y estoiēt, & au dedans y auoit plusieurs choses de superstition Ce vieillard marchoit ainsi accommodé deuant l'appareil, hort humble, & triste, ayant la teste baissée, & en approchant du lieu, qui estoit au pied des degrés, il faisoit vne grande humiliation, & reuerence, puis se retirant d'vn costé les filles s'approchoient auec la viāde, & l'alloient presenter de rang, & par ordre les vnes apres les autres, auec beaucoup de reuerence. Puis ayants presenté toutes ces viandes, le viellard s'en retournoit comme deuant, & remenoit les filles en leur Conuent. Cela fait, les ieunes hōmes, & ministres de ce Temple sortoient, & recueilloient ceste viande, laquelle ils portoient aux chambres des dignitez & prestres du Temple, lesquels auoient ieusné

par l'eſpace de cinq iours, mangeans ſeulement vne fois le iour, & s'eſtoient abſtenus de leurs femmes, ſans ſortir du Temple, durant ces cinq iours, pẽdant leſquels ils ſe fouettoient rigoureuſement, auec des cordes, & mangeoient de ceſte viande diuine (ainſi l'appelloient ils) tout ce qu'ils pouuoient, & n'eſtoit licite à aucũ d'en manger, ſinon à eux. Tout le peuple ayant acheué de diſner, ſe raſſembloit à la cour pour celebrer & voir la fin de la feſte, où ils faiſoient venir vn captif qui par l'eſpace d'vn an, auoit repreſenté l'idole, eſtant veſtu, orné & honoré comme le meſme idole, & luy faiſans tous reuerence, le mettoient entre les mains des ſacrificateurs, leſquels ſe preſentoient au meſme temps, & l'alloient ſaiſir par les pieds, & mains. Le Papa luy fendoit & ouuroit l'eſtomac, luy arrachant le cœur, puis hauſſoit la main tant qu'il pouuoit, le monſtrant au Soleil, & à l'idole, comme il a eſté dit cy deuant. Ayans ainſi ſacrifié celuy qui repreſentoit l'idole, ils s'en alloient en vn lieu conſacré, & deputé pour cet effet, où arriuoient les ieunes hommes, & filles du Temple, auec les ornements ſuſdits, leſquels eſtans mis en ordre, dançoient & chantoient à l'entour des tambours, & autres inſtruments, dont les dignitez du Temple iouoyent, & ſonnoient. Puis venoient tous les Seigneurs, ayãs les meſmes enſeignes, & ornements, que les ieunes hommes, leſquels dançoient en rond, autour d'iceux. L'on ne tuoit point ordinairement en ce iour d'autres hommes, que le ſacrifié, toutesfois de quatre ans, en quatre ans ſeu-

lement, l'on en auoit d'autres auec luy, qui e-
ſtoit en l'an du Iubilé & indulgence planiere.
Apres le Soleil couché, chacun eſtāt cōtent de
ſōner, de māger, & de boire, les filles s'ē alloiēt
toutes à leur Conuent, & prenoient de grands
plats de terre, pleins de pain paiſtry de miel, qui
eſtoient couuerts de petits panniers ouurez &
façonnez de teſtes, & os de mort, & portoient
la Collation, à l'idole, montans iuſques à la
cour, qui eſtoit deuant la porte de l'Oratoire,
& l'ayants poſée en ce lieu elles deſcendoient
auec le meſme ordre, qu'elles y auoient monté,
le maiſtre d'hoſtel allant touſiours deuant. In-
continent ſortoient tous les ieunes hommes
en ordre, auec des cannes ou roſeaux, és mains,
qui commençoient à courir au hault les degrez
du Temple, à l'enuie l'vn de l'autre, pour arri-
uer les premiers aux plats de la collation. Ce-
pendant les dignitez remarquoient celuy qui
arriuoit le premier, ſecond, troiſieſme, & qua-
trieſme, ſans faire eſtat du reſte. Ceſte collation
eſtoit auſſi toſt enleuee par ces ieunes hom-
mes, laquelle ils emportoient, comme grandes
relicques. Cela faict les quatre qui premiers
eſtoient arriuez, eſtoient mis au milieu des di-
gnitez & anciens du Temple, & auec beau-
coup d'honneur les mettoient en leurs cham-
bres, les louans & leur donnans de bons orne-
mens, & de là en auant eſtoient reuerez & ho-
norez comme hommes ſignalez. La prinſe de
ceſte collation eſtant acheuee, & la feſte cele-
brée auec beaucoup de reſiouiſſāce, & de crie-
rie, ils donnoiēt congé, à tous ces ieunes hom-

mes,& filles qui auoiēt ſeruy l'idole, au moyen dequoy ils s'en alloient les vns apres les autres, au temps qu'elles ſortoient. Tous les petits enfans des colleges,& eſcholes eſtoient à la porte de la cour, auec des pellotes de ionc & d'herbes,aux mains, leſquelles ils leur iettoiēt ſe mocquans, & rians d'elles, comme de perſonnes,qui ſe retiroiēt du ſeruice de l'idole : ils ſortoient auec liberté de diſpoſer de ſoy à leur volonté, & auec cela prenoit fin la feſte.

CHAPITRE XXX.

De la feſte des Marchands que celebroient ceux de Cholutecas.

COMBIEN que i'aye aſſez cy deſſus parlé du ſeruice que les Mexiquains faiſoient à leurs dieux, ſi eſt-ce que ie diray encor quelque choſe de la feſte de celuy qu'ils appelloient Quetzacoaalt,qui eſtoit le Dieu des riches, laquelle ſe ſollemniſoit en ceſte forme. Quarante iours auparauant les Marchands acheptoient vn eſclaue, bien fait, ſans aucun vice ny tache, tant de maladie,comme de bleſſeure, lequel ils veſtoient des ornements de l'idole afin qu'il le repreſentaſt quarante iours. Auant que de le veſtir,ils le purifioient le lauant deux fois en vn lac qu'ils appelloient lac des dieux, & apres qu'il eſtoit purifié, ils le veſtoient, de meſme que l'idole eſtoit veſtu. Il eſtoit fort reueré,du-

rant quarante iours, à cause de ce qu'il representoit. Ils l'emprisonnoient de nuit(comme il a esté dit cy-dessus,)de peur qu'il ne s'enfuist, & le matin le tiroient de la prison, le mettans en vn lieu eminent, où ils le seruoient, en luy donnant à manger des viandes exquises. Apres qu'il auoit mangé ils luy mettoient des chaines de fleurs au col,& beaucoup de boucquets aux mains. Il auoit sa garde fort accomplie, auec beaucoup de peuple qui l'accompagnoit,& alloit auec luy par la Cité. Il alloit chantant & dansant par toutes les rues, afin d'estre cogneu pour la semblance de leur Dieu, & lors qu'ils commençoit à chanter, les femmes & petits enfans sortoient de leurs maisons, pour le saluer, & luy faire leurs offrandes comme à leur Dieu. Deux vieillards d'entre les dignitez du Temple,venoient par deuers luy, neuf iours auparauant la feste,lesquels s'humilians deuant luy,luy disoient d'vne voix fort humble,& basse, Seigneur tu dois sçauoir, que d'icy à neuf iours,s'acheue le trauail de danser, & de chanter,car alors du dois mourir, & il deuoit respondre que ce fust à la bonne heure. Ils appelloiēt ceste ceremonie Neyolo Maxiltleztli,qui veut dire l'aduertissemēt, & quād ils l'aduertissoiēt,ils prenoiēt garde fort ententiuemēt, s'il se contristoit point,& s'il dançoit aussi ioyeusement, que de coustume, que s'il ne le faisoit auec vne telle gayeté qu'ils desiroyent, ils faisoyent vne sotte superstition en ceste maniere. Ils s'en alloyent incontinent prendre les rasoirs des sacrifices, lesquels ils lauoyent, &

mettoyent du sang humain, qui y restoit des sacrifices passez. Et de ces laueures luy faisoyent vn breuuage meslé auec vne autre liqueur faite de Cacao, & luy donnoient à boire, & disoyent que ce breuuage auoit telle operation en luy, qu'il luy feroit perdre la memoire de tout ce que l'on luy auoit dit, & que cela le rendroit presque insensible, & retourneroit à son chant, & gayeté ordinaire. Ils disent d'auantage, qu'il s'offroit allegrement à mourir, estât enchanté de ce breuuage. La cause pourquoy ils taschoyent de luy oster ceste tristesse, estoit pour autant qu'ils tenoyent cela pour vn mauuais augure, & pour vn pronosticq de quelque grand mal. Le iour de la feste estant venu, apres luy auoir fait beaucoup d'honneur, chanté la musique, & luy auoir presenté l'encens, les sacrificateurs sur la minuict le prenoyent & le sacrifioyent à la façon susditte, faisans offrande de son cœur à la Lune, lequel ils iettoyent apres contre l'idole, laissant tomber le corps au bas des degrez du temple, où ceux qui l'auoyent offert le releuoyent, qui estoyent les marchands, desquels estoit la feste. Puis l'ayant porté en la maison du plus notable d'entr'eux, le faisoyent apprester en diuerses saulces, pour celebrer à l'aube du iour le banquet & disné de la feste, ayans premierement donné le bon iour à l'idole, auec vn petit bal qu'ils faisoyent pendant que l'aube sortoit, & que l'on accommodoit le sacrifié. En apres tous les marchands s'assembloyent à ce banquet, specialement ceux qui faisoyent le

commerce de vendre, & achepter des eſclaues, qui auoyent en charge d'offrir par chacun an vn eſclaue, pour la ſemblance de leur Dieu. Ceſte idole eſtoit vn des plus honorez de ceſte terre, cõme i'ay dit, c'eſt pourquoy le temple où il eſtoit, eſtoit de beaucoup d'authorité. Il y auoit ſoixante degrez pour y monter, & au deſſus d'iceux y auoit vne cour de moyenne largeur, fort proprement accommodee & plaſtrée, au milieu de laquelle il y auoit vne grande piece ronde, en la façon de four, ayant ſon entrée baſſe, & eſtroitte, tellement que pour y entrer, il falloit ſe baiſſer bien fort. Ce temple auoit ſes chambres, ou chappelles, comme les autres, où il y auoit des conuents de preſtres, de ieuſnes hommes, de filles, & d'enfans, comme il a eſté dit, & toutesfois il n'y auoit qu'vn ſeul preſtre qui reſidoit continuellement là, & eſtoit comme ſemainier. Car combien qu'il y euſt en chacun de ces temples trois ou quatre Curez & dignitez, chacun y ſeruoit ſa ſemaine, ſans en ſortir. L'office du ſemainier du temple (apres auoir endoctriné les enfans) eſtoit de battre vn grand tambour tous les iours à l'heure que ſe couchoit le Soleil, pour la meſme fin que nous auons accouſtumé de ſonner l'oraiſon. Ce tambour eſtoit tel, que l'on en entendoit le ſon enroüé de toutes les parts de la Cité, alors vn chacun ſerroit ſa marchandiſe, & ſe retiroit en ſa maiſon, & y auoit vn ſi grand ſilence, qu'il ſembloit qu'il n'y euſt homme viuant dans la ville. Au matin, lors que l'aube du iour commençoit à ſortir, il recommen-

çoit à battre ce tambour, qui estoit le signe que le iour commençoit, au moyen dequoy les voyagers & forains s'arrestoyent à ce signal pour commencer leurs voyages, pource qu'il n'estoit point permis iusques à ce temps, de sortir de la cité. Il y auoit en ce temple vne cour de moyenne grandeur, en laquelle l'on faisoit de grandes dances, & resiouissances, auec des farçes, ou entremets, le iour de la feste de l'idole. Pour lequel effect il y auoit au milieu de ceste cour vn petit theatre de trente pieds en quarré, fort proprement agencé, lequel ils accommodoyent de fueillages pour ce iour, auec tout l'artifice & gẽtillesse qu'il estoit possible, estant tout enuironné d'arcades de diuerses fleurs, & plumages, & y tenoyent attachez en quelques endroits beaucoup de petis oiseaux, connils, & autres animaux paisibles. Apres disner tout le peuple s'assembloit en ce lieu, & les bastelleurs se presentoyent, & iouoyent des farces, les vns contrefaisoyent les sourds, & les enrumez, les autres les boiteux, les aueugles, & les manchots, lesquels venoyent demander guarison à l'idole. Les sourds respondoyent du coq à l'asne, les enrhumez toussoient, les boiteux clochoyent, racontans leurs miseres & ennuis, dequoy ils faisoyent beaucoup rire le peuple, les autres sortoyent en forme de bestioles, les vns estans vestus comme escargots, les autres cõme crapaux, & d'autres comme lezards, puis s'entrerencontrans racontoyent leurs offices, & se retirans chacun de son costé, ils touchoyent de

petites fluſtes,qui eſtoit choſe plaiſante à ouyr. Ils contrefaiſoyent meſme des papillons, & des petits oiſeaux, de diuerſes couleurs, & eſtoyent les enfans du temple, qui repreſentoyent ces formes, puis ils montoyent en vne petite foreſt,qui eſtoit là plantée expres,où les preſtres du temple,les tiroyent auec des ſarbacanes. Et ce pendant ils ſe diſoyent pluſieurs plaiſans propos,les vns en attaquant, & les autres en deffendant, dequoy les aſſiſtans eſtoiēt ioyeuſement entretenus. Cela acheué ils faiſoient vn bal,où mommerie,auec tous ces perſonnages, & par ce moyen ſ'acheuoit la feſte. Ce qu'ils auoient accouſtumé de faire aux plus principalles feſtes.

CHAPITRE XXXI.

Quel profit l'on peut tirer du traitté des ſuperſtitions des Indes.



CE qui a eſté dit ſuffiſe pour entendre le ſoin,& la peine que les Indiēs employoient à ſeruir & honorer leurs idoles,& pour mieux dire le Diable: car ce ſeroit vne choſe infinie, & de peu de profit,de vouloir raconter entierement ce qui ſ'y paſſe, veu meſme qu'il pourra ſembler à quelques vns qu'il n'eſtoit point de beſoing d'en dire tant,cōme i'ay fait; Et que c'eſt perdre le temps, comme l'on fait en liſant les contes que feignent les Romans de Cheualerie. Mais ſi ceux qui ont ceſte opinion y veulent regarder de pres, ils trouueront qu'il y a grande difference

ference entre l'vn & l'autre, & recognoiſtront que ce peut eſtre vne choſe vtile, pour plusieurs conſiderations, d'auoir la cognoiſſance des couſtumes & ceremonies, dont vſoyent les Indiens. Premierement ceſte cognoiſſance n'eſt pas ſeulement vtile, mais auſſi neceſſaire aux terres où ils ont vſé de ces ſuperſtitions, afin que les Chreſtiens, & maiſtres de la loy de Chriſt, ſçachent les erreurs & ſuperſtitions des anciens, pour voir ſi les Indiens en vſent point encor auiourd'huy ouuertemẽt, ou couuertement. Pour ceſte occaſion pluſieurs doctes & ſignallez perſonnages ont eſcrit des diſcours aſſez amples, de ce qui ſ'en eſt trouué, voire les Conciles prouinciaux ont commandé que l'on les eſcriue, & imprime, comme on a fait en Lima, où vn diſcours a eſté fait plus ample, que ce qui en eſt icy traitté. C'eſt pourquoy c'eſt choſe importante pour le bien des Indiens, que les Eſpagnols eſtans en ces parties des Indes, ayent la cognoiſſance de toutes ces choſes. Ceſte narration meſme peut ſeruir aux Eſpagnols de delà, & à tous autres en quelque endroit qu'ils ſoyent pour remercier Dieu noſtre Seigneur, & luy rendre graces infinies d'vn ſi grand bien que celuy que nous a departy, & va donnant ſa ſaincte Loy, laquelle eſt toute iuſte, toute nette, & toute profitable. Ce que l'on peut cognoiſtre en la comparant auec les loix de Satan, où tant de malheureux ont veſcu ſi miſerables. Elle peut meſme ſeruir pour deſcouurir l'orgueil, l'enuie, les tromperies, & les embuſches du Diable, qu'il exerce

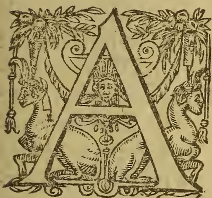
contre ceux qu'il tient captifs, veu que d'vn costé il veut imiter Dieu, & faire comparaison auec luy, & sa saincte Loy, & d'autre costé il entremesle en ses actes, tant de vanitez, d'ordures, & de cruautez, comme celuy qui n'a point d'autre exercice, que de sophistiquer, & corrompre tout ce qui est bon. Finablement qui verra les tenebres & l'aueuglement auquel tant de grandes prouinces, & Royaumes, ont vescu si long temps, & que beaucoup de peuples, voire vne grande partie du monde, viuent encor deçeus de semblables tromperies, ne pourra, (s'il a le cœur Chrestien) qu'il ne rende graces au tres-haut Dieu, pour ceux qu'il appelle de si grandes tenebres à l'admirable lumiere de son Euangile, suppliant l'immense charité du Createur qu'il les conserue, & augmente en sa cognoissance, & en son obeissance, & que de mesme aussi il se contriste, pour ceux qui tousiours suyuent le chemin de perdition. Et qu'en fin il supplie le Pere de misericorde, qu'il leur descouure les thresors, & richesses de Iesus Christ, lequel auec le Pere, & le S. Esprit, regne par tous les siecles. Amen.



LIVRE SIXIESME DE L'HISTOIRE NATVRELLE & morale des Indes.

Chapitre Premier.

Que l'opinion de ceux là eſt fauſe, qui tiennent que les Indiens ont faute d'entendement.



Yant traitté cy deuãt de la religiõ dont vſoiẽt les Indiens, ie pretends eſcrire en ce liure de leurs couſtumes, police, & gouuernement, pour deux fins, l'vne afin d'oſter la fauſe opinion, que l'on a communement d'eux, qu'ils ſont hommes groſſiers & brutaux, où qu'ils ont ſi peu d'entendement, qu'à peine meritent ils qu'on die qu'ils en ayent. D'où vient que l'on leur fait pluſieurs excez & outrages en ſe ſeruans d'eux preſque en la meſme façon, que ſi c'eſtoient beſtes brutes, & les reputans indignes d'aucun reſpect, qui eſt vn ſi vulgaire, & ſi pernicieux erreur (ainſi que le ſçauent fort bien ceux qui auec quelque zele, & conſideration, ont cheminé parmy eux, & qui ont veu & cogneu

leurs ſecrets,& conſeils) & d'autre part le peu de cas que font de ces Indiens, pluſieurs qui penſent ſçauoir beaucoup, & neantmoins qui ſont ordinairement les plus ignorans, & plus preſomptueux, que ie ne voy point de plus beau moyen pour confondre ceſte pernicieuſe opinion, qu'en leur deſduiſant l'ordre & façon de faire qu'ils auoyent au temps qu'ils viuoyent encor ſoubs leur loy,en laquelle combien qu'ils euſſent beaucoup de choſes barbares,& ſans fondemẽt, neantmoins ils en auoiẽt beaucoup d'autres dignes de grande admiration, par leſquelles l'on peut entendre qu'ils ont le naturel capable de receuoir toute bonne inſtruction, & de fait ils ſurpaſſent en quelques choſes pluſieurs de nos Republiques. Et n'eſt point choſe de merueille, qu'il y ait eu entr'eux de ſi grandes & ſi lourdes fautes, veu qu'il y en a eu auſſi entre les plus fameux legiſlateurs, & Philoſophes, (voire ſans excepter Lycurgue ny Platõ.) Et entre les plus ſages Republiques,comme ont eſté la Romaine, & l'Athenienne, où l'on peut recognoiſtre des choſes ſi pleines d'ignorance, & ſi dignes de riſee, qu'à la verité ſi les Republiques des Mexiquains & Inguas euſſent eſté cogneües en ce temps des Romains,& des Grecs,leurs loix & gouuernemens, euſſent eſté beaucoup eſtimez d'eux. Mais nous autres à preſent ne conſiderans rien de cela,y entrons par l'eſpée, ſans les ouyr, ny entendre, nous perſuadans que les choſes des Indiens ne meritent point qu'on en face eſtime autre, que comme l'on fait d'vne

venaiſon prinſe en la foreſt,qui ait eſté amenée pour noſtre ſeruice & paſſetemps. Les hommes plus profonds, & plus diligents, qui ont penetré & atteint iuſques à la cognoiſſance de leurs ſecrets, couſtumes & gouuernement ancien,en ont bien autre opinion, & ſ'eſmerueillent de l'ordre, & du diſcours qui a eſté entre eux. Du nombre deſquels eſt Polo Ondeguardo, lequel ie ſuis communement au diſcours des choſes du Peru,& pour celles de Mexique Iean de Toüar, qui auoit eu vne prebende en l'Egliſe de Mexique, & auiourd'huy eſt religieux de noſtre compagnie de Ieſus, lequel par le commandement du Viçeroy Dom Martin Enrriques, a fait vn diligent & ample recueil des hiſtoires de ceſte nation, & pluſieurs autres graues & notables perſonnages, leſquels tant par parole, que par eſcrit, m'ont ſuffiſamment informé de toutes ces choſes, que ie raconte icy. L'autre fin & intention, & le bien qui ſe peut enſuiure par la cognoiſſance de ces loix, couſtumes, & police des Indiens,eſt afin de leur aider, & les regir par les meſmes loix & couſtumes, attendu qu'ils doiuent eſtre gouuernez ſelon leurs couſtumes & priuileges, entant qu'ils ne contreuiennent à la loy de Chriſt, & de ſa ſaincte Egliſe, qu'on leur doit cõſeruer & entretenir, comme leurs loix principales. Car l'ignorance des loix & couſtumes a eſté cauſe, que l'on y a commis pluſieurs fautes de grande importance: parce que les iuges, & Gouuerneurs ne ſçauent pas bien comment ils doiuent donner iugement,&

y regir leurs ſubiets. Et que outre ce que c'eſt leur faire vn grand tort, & aller contre raiſon, ce nous eſt choſe preiudiciable & dommageable, parce que de là ils prennent occaſion de nous abhorrer, comme gens qui en tout ſoit au bien ou au mal, leur auons eſté, & ſommes touſiours contraires.

CHAPITRE II.

De la ſupputation des temps, & du Kalendrier duquel vſoyent les Mexiquains.



Our commencer donques par la diuiſion & ſupputation des temps, que les Indiens faiſoyent, (enquoy certes l'on peut recognoiſtre vn des plus grands ſignes de leur viuacité, & bon entendement,) ie diray premierement de quelle maniere les Mexiquains contoyent & diuiſoyent leur année, de leurs mois, de leur Kalendrier, de leurs contes, des ſiecles & des aages. Ils diuiſoyent l'an en dixhuit mois, à chacun deſquels ils attribuoyent vingt iours, enquoy les trois cens ſoixante iours ſont accomplis, ſans comprendre en aucun de ces mois les cinq iours, qui reſtēt du ſurplus, faiſant l'accōpliſſement de l'an entier. Mais ils les contoyent à part, & les appelloyēt les iours de rien, durāt leſquels le peuple ne faiſoit aucune choſe, & n'alloyēt pas meſmes en leurs temples, mais ils s'occupoyent ſeulement à ſe viſiter les vns les autres, perdās ainſi le tēps, & les ſacrificateurs du temple ceſſoient auſſi de ſacrifier. Apres ces

cinq iours passez, ils recõmençoiont leur cõte de l'an, duquel le premier mois, & le cõmencement estoit en Mars, quand les fueilles cõmençoient à reuerdir, encor qu'il prinssent trois iours du mois de Feurier. car leur premier iour de l'an estoit cõme le vingt sixiesme de Feurier, ainsi qu'il appert par leur calendrier, dedans lequel mesme le nostre est comprins, & emploié d'vn fort ingenieux artifice, & fut fait par les anciens Indiens, qui cogneurẽt les premiers Espagnols. I'ay veu ce Kalendrier, & l'ay encor en ma puissance, qui merite bien d'estre veu, pour entendre le discours, & l'industrie, qu'auoient les Indiens Mexiquains. Chacun de ces dixhuict mois auoit son propre nom, & sa propre peinture, qu'il prenoit communement, de la principalle feste qui se faisoit en ce mois, ou de la diuersité du temps, que l'ã cause en iceux. Ils auoient en ce Kalendrier, certains iours marquez & destinez pour leurs festes, & contoient les sepmaines, de treize iours, en y remarquants les iours, par vn zero; qu'ils multiplioiẽt iusques à treize, & incontinent recõmençoient à conter, vn, deux &c. Ils remarquoient aussi les annees de ces roües, par quatre signes, ou figures, attribuans à chacun an vn signe, dont l'vn estoit d'vne maison, l'autre d'vn connin, le troisiesme d'vn roseau, & le quatriesme d'vn caillou. Ils les peignoient, de ceste façon, denotans par icelles figures l'an qui couroit, disants à tant de maisons, ou à tant de caillous, de telle roüe, succeda telle chose. Car l'on doit sçauoir, que leur roüe, qui estoit comme vn siecle, con-

tenoit quatre ſepmaines d'annees, eſtant chacune ſepmaine de treize ans, qui accõpliſſoient en tout cinquante deux ans. Ils peignoient au milieu de ceſte roüe, vn Soleil, d'où ſortoient en croix, quatre bras ou lignes iuſques à la circonference de la roüe, & faiſoient leur tour en telle façon que la circonference eſtoit diuiſée en quatre parties eſgalles, chacune deſquelles auec ſon bras, ou ligne, auoit vne couleur particuliere, & differente des autres, & eſtoient les quatre couleurs, vert, azuré, rouge & iaune. Chaque portion de ces quatre, auoit treize ſeparations, qui auoient toutes leurs ſignes, ou figures particulieres, de maiſon, ou de cõnin, ou de rozeau ou de caillous, ſignifiant par chaſque ſigne vne année, & en teſte de ce ſigne, ils peignoiẽt ce qui eſtoit arriué ceſt an là. C'eſt pour quoy ie veids au Calendrier, que i'ay dit, l'année, en laquelle les Eſpagnols entrerent en Mexique, marquée par vne peinture d'vn homme veſtu de rouge, à noſtre mode, car tel eſtoit l'habit du premier Eſpagnol, qu'enuoya Fernand Cortés, au bout de cinquante deux ans, que ſe fermoit, & accompliſſoit la roüe. Ils vſoient d'vne plaiſãte ceremonie, qui eſtoit que la derniere nuit, ils rompoient tous les vaſes, & vtenſiles qu'ils auoient, & eſtaignoient tout le feu, & toutes les lumieres, diſans, que le monde deuoit prendre fin, à l'accompliſſement d'vne de ces roues, & que d'auanture, ce pourroit eſtre celle où ils ſe trouuoiẽt. Car (diſoient ils) puiſque le monde doit alors finir, qu'eſt-il plus de beſoing d'appreſter de viande, ny de manger?

C'eſt pourquoy ils n'auoient plus que faire de vaſes, ny de feu. Sur ceſte opinion ils paſſoient toute la nuict, en grande crainte, diſans, que peult eſtre il ne viendroit plus de iour, & veilloient tous fort attentiuemẽt pour voir quand le iour viendroit: mais voyans que l'aube commençoit à poindre, incontinent ils battoient plusieurs tambours, & ſonnoient des buccines, des fleutes, & autres inſtrumens de reſiouiſſance & allegreſſe, diſans que deſia Dieu leur allongeoit le temps d'vn autre ſiecle, qui eſtoiẽt cinquante deux ans. Et alors ils recõmençoient vne autre roüe. Ils prenoient, en ce premier iour, & commencement du ſiecle, du feu nouueau, & achetoient des vaſes, & vtenſiles neufs pour apprefter la viande, & alloient tous querir ce feu nouueau, chez le grand Preſtre, ayants fait auparauant vne ſollemnelle proceſſion, d'action de graces pour la venue du iour, & prolongation d'vn autre ſiecle. Telle eſtoit leur façon, & maniere de conter les annees, les mois les ſepmaines, & les ſiecles.

CHAPITRE III.

Comment les Rois Inguas contoient les ans, & les mois.

COmbien que ceſte ſupputation des temps, praticquee entre les Mexicquains ſoit aſſez ingenieuſe & certaine, pour des hommes, qui n'auoient aucunes lettres, toutesfois, il me ſemble qu'ils

ont eu faute de diſcours, & de conſideration, n'ayants point fondé leur conte ſur le cours de la Lune ny diſtribué leurs mois ſelon icelle, enquoy certainement ceux du Peru les ont ſurpaſſez, pource qu'ils partoient leur an en autát de iours, parfaictemét accomplis, comme nous faiſons icy, & le diuiſoient en douze mois, ou Lunes, eſquels ils employoient, & conſommoient les vnze iours, qui reſtent de la Lune, ainſi que l'eſcript Polo. Pour faire leur conte de l'an ſeur & certain, ils vſoient de ceſte induſtrie, que aux montagnes, qui eſtoient au tour de la Cité de Cuſco (où ſe tenoit la cour des Rois Inguas, & le plus grand ſanctuaire des roiaumes, comme ſi nous diſions vne autre Rome) il y auoit douze coulomnes, aſſiſes par ordre, en telle diſtance, l'vne de l'autre, que chaſque mois, vne de ces coulomnes remarquoit le leuer, & coucher du Soleil. Ils les appelloient Succanga, & par le moien d'icelles, ils enſeignoient, & annonçoient les feſtes, & les ſaiſons propres à ſemer, à recueillir, & à faire autres choſes. Ils faiſoient de certains ſacrifices à ces pilliers du Soleil, ſuiuant leur ſuperſtition. Chaque mois auoit ſon nom propre, & ſes feſtes particulieres. Ils commençoient l'an par Ianuier, comme nous autres, mais depuis vn Roy Ingua, appellé Pachacuto, qui ſignifie reformateur du Temple, fit commencer leur an par Decembre, à cauſe, (comme ie cõiecture) qu'alors le Soleil commence à retourner, du dernier point de Capricorne, qui eſt le Tropique, plus proche d'eux. Ie ne ſçay point, que les vns ny

les autres, ayent remarqué aucun Bisexte, cõbien que quelques vns dient le contraire. Les sepmaines que contoient les Mexicquains n'estoient pas proprement sepmaines, puis qu'elles n'estoient pas de sept iours, aussi les Inguas n'en firent aucune mention, ce qui n'est pas de merueille, attendu que le conte de la sepmaine, n'est pas fondé sur le cours du Soleil, comme celuy de l'an, ny sur le cours de la Lune, comme celuy des mois, mais bien entre les Hebrieux est fondé sur la creation du mõde, que rapporte Moyse, & entre les Grecs, & les Latins, sur le nombre des sept Planetes, du nom desquelles mesme, les iours de la sepmaine ont prins leur nom. Neantmoins c'estoit beaucoup à ces Indiens, estans hommes sans liures, & sans lettres comme ils sont, qu'ils eussent vn an, des saisons & des festes, si bien ordonnées, comme il est dit cy dessus.

CHAPITRE IIII.

Que l'on n'a point trouué aucune nation d'Indiens qui vsast de lettres.


LES lettres furent inuentées pour representer & signifier proprement les paroles que nous prononçons, ainsi que les paroles mesmes (selon le Philosophe) sont les signes & marques propres des conceptions & pensées des hommes. Et l'vn & l'autre, (ie dy les lettres & les mots) ont esté ordonnez pour faire entendre les choses. La voix pour ceux qui sont presents, & les

lettres pour les abſens, & pour ceux qui ſont à venir. Les ſignes & marques qui ne ſont pas propres pour ſignifier les paroles,mais les choſes,ne peuuent eſtre appellez, ny ne ſont point à la verité des lettres, encor qu'ils ſoient eſcrits. Car l'on ne peut dire qu'vne image du Soleil peint, ſoit vne eſcriture du Soleil, mais ſeulement vne peinture : autant en eſt-il des autres ſignes & characteres qui n'ont aucune reſſemblance à la choſe, mais qui ſeruent tant ſeulement de memoire. Car celuy qui les inuenta ne les ordonna point pour ſignifier des paroles:mais ſeulemẽt pour denoter vne choſe. On n'appelle point auſſi ces characteres lettres ny eſcritures, comme de fait ils ne le ſont pas, mais pluſtoſt des chiffres ou memoires, ainſi que ſont ceux dont vſent les Spheriſtes & Aſtrologues,pour ſignifier diuers ſignes ou planetes de Mars, de Venus,de Iupiter, &c. Tels characteres ſont chiffres & non pas lettres, pourautant que quelque nom que Mars puiſſe auoir en Italien,en Frãçois,en Eſpagnol, touſiours ce charactere le ſignifie:ce qui ne ſe trouue point és lettres : car iaçoit qu'elles denotent les choſes, c'eſt par le moyen des paroles: D'où vient que ceux qui n'en ſçauent la langue, ne les entendent pas, comme pour exemple, le Grec ny l'Hebrieu ne pourra pas comprendre ce que ſignifie ce mot *Sol*, iaçoit qu'ils le voyent eſcrit, pource qu'ils ignorent le mot Latin. Tellement que l'eſcriture & les lettres ſont ſeulement pratiquées par ceux, qui auec icelles ſignifient des mots : car ſi immediate-

ment elles signifient les choses, elles ne sont plus lettres ny escritures, mais des chiffres & des peintures, dequoy l'on tire deux choses bien notables. L'vne, que la memoire des histoires & antiquitez peut demeurer aux hommes par l'vne de ces trois manieres, ou par les lettres & escritures, comme il a esté pratiqué entre les Latins, les Grecs, les Hebrieux & beaucoup d'autres nations, ou par peinture, comme l'on en a vsé presque en tout le monde: car il est dit au Concile de Nice second: *La peinture est vn liure pour les idiots qui ne sçauent lire*, ou par chiffres & characteres, comme le chiffre signifie le nombre de cent, de mil & autres sans signifier ceste parole de cent, ou de mil. L'autre chose notable que l'on en peut tirer est celle qui s'est proposée en ce chapitre, à sçauoir que nulle nation des Indes descouuertes de nostre temps, n'a vsé de lettres ny d'escriture, mais de deux autres manieres, qui en sont images & figures. Ce que i'entens dire non seulement des Indes, du Peru & de la neufue Espagne, mais aussi du Iappon & de la Chine. Et bien que ce que ie dis parauanture pourra sembler à quelques vns estre faux, veu qu'il est rapporté par les discours qui en sont escrits, qu'il y a de si grandes Librairies & Vniuersitez en la Chine & au Iappon, & qu'il est fait mention de leurs Chapas, lettres & expeditions, toutesfois ce que ie dy est chose veritable, ainsi qu'on pourra entendre par le discours suiuant.

Chapitre V.

De la façon des lettres & des liures dont vsoient les Chinois.



L y en a plusieurs qui pensent, & est bien la plus commune opinion, que les escritures dont vsent les Chinois sont letttes, comme celles dont nous vsons en Europe, & que par icelles l'on puisse escrire les paroles & discours, & que seulemét ils different de nos lettres & escritures en la diuersité des characteres, cõme les Grecs different des Latins, & les Hebreux des Chaldeans. Mais il n'en est pas ainsi, pource qu'ils n'ont point d'Alphabet, ny n'escriuent point de lettres, mais toute leur escriture n'est autre chose q̃ peindre & chiffrer, & leurs lettres ne signifient point des parties de dictions, comme font les nostres, mais sont des figures & representations des choses, comme du Soleil, du feu, d'vn homme, de la mer, & des autres choses. Ce qui appert euidemment, parce que leurs escritures & Chapas sont entenduës d'eux tous, combien que les langues, dont parlent les Chinois, soient en grand nombre, & fort differentes entre elles, en la mesme façon que nos nõbres de chiffre sont entendus esgalement en François, en Espagnol, & en Arabic. Car ceste figure 8. où que ce soit signifie huict, encor que le François appelle ce nombre d'vne façon, & l'Espagnol d'vne autre. D'où vient que les

choſes eſtans de ſoy innumerables, les lettres auſſi ou figures dont vſent les Chinois, pour les denoter ſont preſque infinies : tellement que celuy qui doit lire ou eſcrire à la Chine (comme font les Mandarins) doit ſçauoir & retenir pour le moins quatre vingts cinq mil characteres ou lettres, & ceux qui ſont parfaits en ceſte lecture en ſçauent plus de ſix vingts mil. Choſe prodigieuſe & eſtrange, voire qui ſeroit incroyable, ſi elle n'eſtoit atteſtée par des perſonnes dignes de foy, comme les peres de noſtre compagnie, qui ſont là continuellement, apprenans leur langue & eſcriture, & y a plus de dix ans, que de nuict & de iour ils s'eſtudient à cecy, auec vn perpetuel trauail. Car la charité de Chriſt, & le deſir de la ſaluation des ames, ſurmonte en eux tout ce trauail & difficulté, qui eſt la raiſon, pour laquelle les hommes lettrez ſont tant eſtimez en la Chine, à cauſe de la difficulté qu'il y a à les comprendre, & ceux la ſeulement ont les offices de Mandarins, Gouuerneurs, Iuges & Capitaines. Pour ceſte occaſion les peres prennent beaucoup de peine de faire apprendre à leurs enfans à lire & eſcrire. Il y a grand nombre de ces eſcholles où les enfans ſont inſtruits, & où les maiſtres les font eſtudier de iour, & le pere de nuit en la maiſon. Tellement qu'ils leur endommagent beaucoup les yeux, & les foüettent fort ſouuent auec des roſeaux, bien que ce ne ſoit pas de ces rigoureux, deſquels ils foüettent les mal-faicteurs. Ils appellent cela la langue Mãdarine, qui a beſoin de l'aage d'vn homme pour

eſtre comprinſe: & doit-on ſçauoir qu'encor que la langue, de laquelle parlent les Mandarins ſoit particuliere, & differente des vulguaires, leſquelles ſont en grand nombre, & qu'on y eſtudie comme l'on fait par deçà en Latin & en Grec, & que les lettrez qui ſont par toute la Chine la ſçauent, & entendent tant ſeulement: ſi eſt-ce toutesfois que tout ce qui eſt eſcrit en icelle, eſt entendu en toutes les langues, & iaçoit que les prouinces ne ſ'entr'entendent point de parole les vnes les autres, toutesfois par eſcrit ils ſ'entr'entendēt l'vn l'autre, car il n'y a qu'vne ſorte de figures ou caracteres pour toutes, qui ſignifie vne meſme choſe, mais non pas vn meſme mot ny prolation, veu que comme i'ay dit, ils ſont ſeulement pour denoter les choſes, & non pas les paroles, comme l'on peut facilement entendre par l'exemple des nombres de chiffre. C'eſt pourquoy ceux du Iappon & les Chinois liſent & entendent fort bien les eſcritures les vns des autres: combien que ce ſoient des nations, & des langues fort differentes. Que s'ils parloient ce qu'ils liſent, ou eſcripuent, ils ne le pourroient pas entendre. Telles ſont donc les lettres, & les liures dont vſent les Chinois ſi renommez au monde. Pour faire leurs impreſſions, ils grauent vne planche, des figures qu'ils veulent imprimer. Puis en eſtampent autant de fueilles de papier qu'ils veullent, de la meſme façon que l'on fait icy les peintures, qui ſont grauées en du cuiure, ou du bois. Mais quelque homme d'entendement pourra demā-
der,

der comment ils peuuent ſignifier leurs conceptions par des figures qui approchẽt, ou reſſemblent à la choſe qu'ils veulent repreſenter, comme de dire que le Soleil eſchauffe, ou qu'il a regardé le Soleil, ou que le iour eſt du Soleil. Finalement, comment il leur eſt poſſible de denoter par de meſmes figures, les cas, les cõionctions, & les articles qui ſont en pluſieurs langues & eſcritures. Ie reſponds à cela, qu'ils diſtinguent, & ſignifient ceſte varieté par certains poincts rayez & diſpoſitions de la figure. Mais il eſt difficile d'entendre commẽt ils peuuent eſcrire en leur langue des noms propres, ſpecialement d'eſtrãgers, veu que ce ſont choſes que iamais ils n'ont veues, & qu'ils ne peuuent inuenter des figures qui leur ſoient propres. I'en ay voulu faire l'experience me trouuant en Mexique auec des Chinois, & leur dy qu'ils eſcriuiſſent en leur langue ceſte propoſition. Ioſeph d'Acoſta eſt venu du Peru, & autres ſemblables, ſurquoy le Chinois fut vn lõg tẽps penſif, mais en fin il l'eſcriuit. Ce que d'autres Chinois leurẽt apres, bien qu'ils variaſſent vn peu en la pronõciation du nom propre. Car ils vſent de ceſt artifice pour eſcrire le nom propre, qu'ils cherchent quelque choſe en leur langue qui aye reſſemblãce à ce nom, & mettẽt la figure de ceſte choſe. Et comme il eſt difficile entre tãt de noms propres, de leur trouuer des choſes qui leur portẽt reſſemblance en la prolation: auſſi leur eſt-ce choſe fort difficile & fort laborieuſe d'eſcrire tels noms. Sur ce propos le pere Allonſe Sanchez nous contoit que

lors qu'il estoit en la Chine, & que l'on le menoit en diuers Tribunaux, de Mandarin en Mandarin, ils estoient fort long temps à mettre son nom par escrit en leurs Chapas, toutesfois ils l'escriuoient en fin le nommans en leur façon, & tellement ridicule, qu'à peine approchoient-ils le nom, qui est la façon des lettres & escritures, dont vsoient les Chinois. Celle des Iappõnois en approchoit beaucoup, encor qu'ils afferment que les seigneurs Iapponnois qui vindrent en Europe escriuoient facilement toutes choses en leur langue, quoy que ce fussent des noms propres d'icy, mesme l'on m'a mõstré quelques escritures d'eux: parquoy il semble qu'ils doiuent auoir quelque sorte de lettres, encor que la plus part de leurs escritures soient par characteres & figures, cõme il a esté dit des Chinois.

CHAPITRE VI.

Des escholes & vniuersitez de la Chine.

LES peres de la Compagnie disent qu'ils n'ont point veu en la Chine de grandes escholes & Vniuersitez de Philosophie & autres sciences naturelles, & croyent qu'il n'y en a point, mais que toute leur estude est en la langue Mandarine, qui est tres-ample, & tres-difficile, comme i'ay dit, & que ce qu'ils estudient sont choses qui sont escrites en ceste langue, qui sont des histoires des sectes & opinions des loix ciuiles,

des prouerbes moraux, des fables, & plusieurs autres telles compositions, & ce qui en despend. Des sciences diuines ils n'en ont aucune cognoissance, ny n'ōt autre chose des naturelles q̄ quelques petits restes qu'ils ont en des propositions esguarées, sans art & sans methode, selon l'entendement & estude d'vn chacun. Pour les Mathematiques ils ont experiēce des mouuemens celestes & des estoiles, & pour la Medecine ils ont cognoissance des herbes, par le moyen desquelles ils guarissent plusieurs maladies, & en vsent beaucoup. Ils escriuent auec des pinceaux, & ont plusieurs liures escrits à la main, & d'autres imprimez qui sont tous d'assez mauuais ordre. Ils sont grands ioüeurs de Comedies: ce qu'ils font auec vn grand appareil de theatres, vestemens, cloches, tambours, & de voix, selon qu'il est conuenable. Quelques peres racontēt y auoir veu des Comedies qui duroient dix & douze iours auec leurs nuicts, sans qu'il y eust faute de ioüeurs sur le theatre, ny de spectateurs pour les regarder. Ils font plusieurs Scenes differentes, & pendant que les vns representent, les autres dorment ou repaissent. Ils traittent ordinairement en ces Comedies des choses morales & de bon exemple, qui sont neantmoins entremeslées de choses gayes & plaisantes. Voila en somme ce que les nostres racontent des lettres & exercices de ceux de la Chine, où l'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'entēdement, & d'industrie. Mais tout cela est de peu de substance, pource qu'en effect toute la science des Chinois tend

ſeulement à ſçauoir eſcrire & lire, & non point d'auãtage : car ils ne paruiennẽt point és ſciences plus hautes, & leur eſcrire & lire n'eſt point proprement eſcrire & lire, puiſque leurs lettres ne ſont point lettres, qui puiſſent repreſenter les paroles, mais ſont figures de choſes innumerables, leſquelles ne ſe peuuent apprendre que par vn bien long temps, & auec vn trauail infiny. Mais en fin auec toute leur ſcience, vn Indien du Peru ou Mexique qui a apprins à lire & eſcrire, ſçait plus que le plus ſage Mandarin d'entr'eux, veu que l'Indien auec vingt quatre lettres qu'il ſçait, eſcrira & lira tous les mots & paroles qui ſont au monde, & le Mandarin auec ſes cent mil lettres, aura beaucoup de peine pour eſcrire quelque nom propre de Martin, ou Allonſe, & à plus forte raiſon ne pourra-il pas eſcrire les noms des choſes qu'il ne cognoiſt point. Car en fin l'eſcrire de la Chine n'eſt autre choſe qu'vne façon de peindre ou chiffrer.

Chapitre VII.

De la façon des lettres & eſcritures dont ont vſé les Mexiquains.

L'On trouue qu'il y a entre les nations de la neufue Eſpagne vne grand' cognoiſſance, & memoire de l'antiquité. C'eſt pourquoy, recherchant de quelle façon les Indiens auoient cõſerué leurs hiſtoires, & tant de particularitez, i'appris que encor qu'ils ne fuſſent point ſi ſubtils ny ſi cu-

rieux cõme sont les Chinois & les Iapponnois, si est-ce qu'ils auoient entr'eux quelque sorte de lettres & de liures, par lesquels ils conseruoient à leur mode les choses de leurs predecesseurs. En la prouince de Yu-latan, où est l'Euesché, qu'ils appellent de Honduras, il y auoit des liures de fueilles d'arbres à leur mode ployez & esquarris, esquels les sages Indiens tenoient cõptinses & desduites la distribution de leurs temps, la cognoissance des Planetes, des animaux & des autres choses naturelles, auec leurs antiquitez: chose pleine de grãde curiosité & diligence. Il sembla à quelque Pedant que tout cela estoit vn enchantement & art de Magie, & soustint obstinément que l'on les deuoit brusler, de sorte qu'ils furent mis au feu. Ce que du depuis non seulement les Indiens recogneurent auoir esté mal fait, mais aussi les Espagnols curieux qui desiroient cognoistre les secrets du pays. Il en est arriué autant és autres choses, car les nostres pensans que le tout fust superstition, ont perdu plusieurs memoires des choses anciennes & sacrées, qui pouuoient beaucoup profiter. Cela procede d'vn zele fol & ignorant, qui sans sçauoir ny vouloir entendre les choses des Indiens, disent (comme à charge close) que ce sont toutes sorcelleries, & que tous les Indiens ne sont que des yurongnes, qui sont incapables de sçauoir ny d'apprendre aucune chose. Car ceux qui se sont voulus diligemmẽt informer d'eux, y ont trouué beaucoup de choses dignes de consideration. Vn de nostre compagnie de IESVS, hom-

me fort accort & experimenté, assembla en la prouince de Mexique les anciens de Tescuco, de Tulla, & de Mexique, & confera fort amplement auec eux, lesquels luy monstrerent leurs liures, histoires, & Calendriers, qui estoiēt choses fort dignes de voir, pource qu'ils auoient leurs figures, & Hieroglyficques, par lesquelles ils representoient les choses en ceste maniere. Celles qui auoient forme, ou figure estoient representees par leurs propres images, & celles qui n'en auoient point, estoient representees par des characteres qui les signifioiēt, & par ce moyen ils figuroient, & escripuoient ce qu'ils vouloient. Et pour remarquer le temps auquel quelque chose arriuoit, ils auoient ces roües peintes, car chacune d'icelles contenoit vn siecle, qui estoit cinquāte deux ans, comme a esté dit cy-dessus, & au costé de ces roües, ils peignoient, auec ces figures & characteres, à l'endroit de l'année, les choses memorables qui aduenoient en icelle. Comme ils remarquerent l'annee, que les Espagnols entrerent en leur pays, en peignant vn homme auec vn chapeau, & vne iuppe rouge, au signe du roseau, qui couroit alors. Et ainsi des autres accidens. Mais pource que leurs Escritures & characteres n'estoient pas si suffisans, comme nos lettres & escriptures, ils ne pouuoient exprimer de si prés les parolles, ains seulement la substance des conceptions. Et d'autant qu'ils auoient accoustumé de racōter par cœur des discours, & dialogues composez par leurs Orateurs, & Rhetoriciens anciens, & beaucoup de Chapas dressez

par leurs Poetes,(ce qui eſtoit impoſſible d'apprendre par les Hieroglyphiques, & characteres.) les Mexiquains eſtoient fort curieux,que leurs enfans apprinſent par memoire ces Dialogues & compoſitions. A raiſon dequoy ils auoient des eſcholes & comme des colleges, ou ſeminaires,où les anciens enſeignoient aux enfans,ces oraiſons,& beaucoup d'autres choſes,qui ſe conſeruoient entre eux, par la tradition des vns aux autres,auſſi entierement comme ſi elles euſſent eſté couchées par eſcrit. Speciallement les nations plus renommees auoiẽt ſoing,que leurs enfans, (qui auoiẽt inclination pour eſtre rhetoriciens & exercer l'office d'orateurs) apprinſſent de mot à mot ces harangues. Tellement que quand les Eſpagnols vindrent en leur pays,& qu'ils leur eurẽt enſeigné à lire & eſcrire noſtre lettre, pluſieurs de ces Indiens eſcriuirent alors ces harangues, ainſi que le teſmoignent quelques hommes graues qui les leurent. Ce qui eſt dit pource que ceux qui liront en l'hiſtoire Mexiquaine, de tels diſcours longs & elegans, croiront facilement qu'ils ſont inuentez des Eſpagnols,& non pas reallement prins, & rapportez des Indiens. Mais en ayant cogneu la verité certaine, ils ne laiſſeront pas d'adiouſter foy, comme c'eſt la raiſon,à leurs hiſtoires. Ils eſcriuoient auſſi ces meſmes diſcours,à leur mode, par des images, & characteres,& ay veu pour me ſatisfaire en cet endroit, les oraiſons du Pater noſter, & Aue Maria, Symbole, & confeſſion generalle, eſcriptes en ceſte façon d'Indiens. Et à la verité

quiconque les verra, s'en esmerueillera. car pour signifier ces paroles, *Moy pecheur me confesse*, ils peignoiẽt vn Indien à genoux aux pieds d'vn Religieux, comme qui se confesse, & puis pour celle-cy, *à Dieu tout puissant*, ils peignoient trois visages, auec leurs couronnes, en façon de la Trinité, *& à la glorieuse Vierge Marie*, ils peignoiẽt vn visage de nostre Dame, & vn demy corps de petit enfant, *& à sainct Pierre & sainct Paul*, des testes, auec des couronnes, & vne clef, & vne espée, & où les images leur deffailloient, ils mettoient des characteres, comme, *en quoy i'ay peché, &c.* D'où l'on peut cognoistre la viuacité de l'entendement de ces Indiens, puisque ceste façon d'escrire noz oraisons, & choses de la foy, ne leur a pas esté enseignée par les Espagnols, ny ne l'eussent peu faire, s'ils n'eussent eu particuliere conception, de ce qu'on leur enseignoit. I'ay veu au Peru la confession de tous ses pechez qu'vn Indien apportoit pour se confesser, escrite de la mesme sorte de peintures, & de characteres, en peignant chascun des dix commandements, d'vne certaine façon, où il y auoit certaines marques comme chiffres, qui estoient les pechez, qu'il auoit faits contre ce commandement. Ie ne doute point que si beaucoup des plus habiles Espagnols estoient employez à faire des memoires de choses semblables par leurs images & marques, qu'en vn an ils n'y pourroient paruenir, non pas en dix.

CHAPITRE VIII.

Des registres, & façon de conter, dont vsoient les Indiens du Peru.

AVparauãt que les Espagnols vinssent és Indes, ceux du Peru n'auoient aucune sorte d'escripture, fust par lettres, par characteres, chiffres, ou figures, comme ceux de la Chine & de Mexique: toutesfois ils ne laisserent pas de conseruer la memoire de leurs antiquitez, ny de retenir l'ordre de toutes leurs affaires de paix, de guerre, & de police, pource qu'ils ont esté fort diligens en la tradition, des vns aux autres, & les ieunes gents apprenoient & gardoient comme chose sacrée, ce que leurs superieurs leur racontoient, & l'enseignoient auec le mesme soing à leurs successeurs. Outre ceste diligence, ils suppleoient la faute d'escritures & des lettres, en partie par la peinture, comme ceux de Mexicque, (combien que ceux du Peru y fussent fort grossiers & lourds) & en partie, & le plus communement par des quippos. Ces quippos sont des Memoriaux, ou registres, qui sont faicts de rameaux, esquels il y a diuers nœuds & diuerses couleurs, qui signifient diuerses choses: & est vne chose estrange, que ce qu'ils ont exprimé & representé par ce moyẽ. Car les quippos leur vallent autant, que des liures d'histoires, de loix, de ceremonies, & des cõtes de leurs affaires. Il y auoit des officiers deputez pour garder ces Quippos (qu'auiourd'huy ils appellent

Quipocamayos) lesquels estoient obligez de tenir & rendre conte de chasque chose comme les Tabelliõs par deçà. C'est pourquoy en tout l'on leur adioustoit entiere foy, & creance, car selon diuerses sortes d'affaires, comme de guerre, de police, de tributs, de ceremonies, & de terres, il y auoit diuers Quippos, ou rameaux, en chacun desquels il y auoit tant de nœuds petits & grands & de fillets attachez, les vns rouges, les autres verts, les autres azurez, & les autres blancs. Et finablement, tant de diuersitez, que tout ainsi que nous autres, tirons vne infinité de mots de vingt quatre lettres, en les accommodans en diuerses façons, ainsi ils tiroiēt des significatiõs innumerables, de leurs nœuds & diuerses couleurs. Ce qu'il font d'vne telle façõ, qu'il arriue auiourd'huy au Peru, que quãd au bout de deux ou trois ans, vn commissaire va informer de la vie de quelque officier, que les Indiēs viennent auec leurs menus contes & approuuez disans, qu'en tel bourg ils luy ont baillé tãt d'œufs lesquels il n'a point payez, en vne telle maison vne poulle, en vne autre deux faix d'herbes pour ses cheuaux, & qu'il n'a payé que tant d'argent, & demeure en reste de tant. La preuue estant faite sur le champ, auec ceste quantité de nœuds & de poignées de cordes, cela demeure, pour tesmoignage, & escripture certaine. Ie vy vne poignée de ces fillets ausquels vne Indienne portoit escrite la cõfession generalle de toute sa vie, & par iceux se confessoit comme ieusse peu faire en du papier escrit, & luy demanday, ce que c'estoit, que quelques

filez qui me semblerent quelque peu differens, elle me dist que c'estoyent certaines circonstances, que le peché requeroit pour estre entierement confessé. Outre ces quippos de fil, ils ont vne autre comme maniere d'escrire auec de petites pierres, par le moyen desquelles ils apprennent punctuallement les paroles qu'ils veulent sçauoir par cœur. Et est vne chose plaisante de voir les vieillards & caducs, auec vne roue faite de petites pierres, apprendre le *Pater noster*, auec vne autre l'*Aue Maria*, & auec vne autre le C*redo*, & de retenir quelle pierre est *qui fut conçeu du S. Esprit*, & laquelle, *souffrit soubs Ponce Pilate*. C'est aussi vne chose plaisante, de les voir corriger quand ils faillent, car toute la correction ne gist, qu'à contempler leurs petites pierres, & seroit vne de ces roües suffisante pour me faire oublier tout ce que ie sçay par cœur. Il y a vn grand nombre de ces roües aux cimetieres des Eglises, pour cet effect. Mais c'est chose qui semble enchantement, de voir vne autre sorte de Quipos, qu'ils font de grains de mays. Car pour faire vn conte difficile, auquel vn bon Arithmeticien seroit bien empesché auec la plume, & pour faire vne partition, afin de voir combien vn chacun doit contribuer, ils tirent tant de grains d'vn costé, & en adioustent tant de l'autre, auec mil autres inuentiōs. Ces Indiens prendront leurs grains, & en mettront cinq d'vn costé, trois d'vn autre, & huict en vn autre, & changeront vn grain d'vn costé, & trois d'vn autre. Tellement qu'ils sortent auec leur conte certain,

ſans faillir d'vn point. Et ſe mettent pluſtoſt à la raiſon par ces Quippos, ſur ce qu'vn chacun doit payer, que nous ne pourrions faire nous autres auec la plume. Par cela l'on peut iuger ſ'ils ont de l'entendement, & ſi ces hõmes ſont beſtes. De ma part ie tiens pour certain qu'ils nous ſurpaſſent és choſes où ils ſ'appliquent.

CHAPITRE IX.

De l'ordre que les Indiens tenoyent en leurs eſcritures.

IL ſera bon d'adiouſter icy, ce que nous auons remarqué, touchant les eſcritures des Indiens: car leur façon n'eſtoit pas d'eſcrire auec vne ligne ſuyuie, mais du haut en bas, ou en rond. Les Latins & Grecs eſcriuoyent du coſté gauche au droit, qui eſt la commune, & vulgaire façon dont nous vſons. Les Hebrieux au contraire commençoyent de la droite à la gauche, c'eſt pourquoy leurs liures commencent où les noſtres finiſſent. Les Chinois n'eſcriuent pas, ny comme les Grecs, ny comme les Hebrieux, mais de haut en bas, car comme ce ne ſont pas des lettres, mais des dictions entieres, & que chaque figure, ou charactere ſignifie vne choſe, ils n'ont point de beſoing d'aſſembler les parties des vnes auec les autres, & ainſi peuuent ils bien eſcrire du haut en bas. Ceux de Mexique pour la meſme raiſon n'eſcriuoyent pas en ligne, d'vn coſté à l'autre, mais au rebours des Chinois commençans en bas mon-

toyent tousiours en haut. Ils se seruoyent de ceste façon d'escrire, au conte des iours, & du reste des choses qu'ils remarquoyent. Combien que quand ils escriuoyent en leurs roües, ou signes, ils commençoyent du milieu où ils peignoyent le Soleil, & de là alloyent montans par leurs annees, iusques au tour, & circonference de la roüe. Finablement il se trouue quatre differẽtes sortes d'escrire, les vns escriuans de la droite à la gauche, les autres de la gauche à la droitte, les vns de haut en bas, & les autres du bas en haut, enquoy l'on voit la diuersité des entendemens humains.

CHAPITRE X.

Comment les Indiens enuoyoient leurs messagers.

POur acheuer la façon qu'ils auoyent d'escrire, quelqu'vn pourra douter auec raison, comment les Roys de Mexique, & du Peru, auoyent cognoissance de tous leurs Royaumes qui estoiẽt si grands, ou de quelle façon ils pouuoient despescher les affaires qui se presentoyent en leur Cour, veu qu'ils n'auoyent l'vsage d'aucunes lettres, ny d'escrire missiues. Surquoy l'on peut estre satisfait de ce doute, quand on sçaura que par paroles, par peintures, ou par ces memoriaux, ils estoyent fort souuent aduertis de tout ce qui se passoit. Pour cet effect il y auoit des hommes fort vistes, & dispos, qui seruoyẽt de courriers, pour aller & venir, lesquels ils

nourrissoyent en cet exercice de courir dés leur enfance, & prenoyent peine qu'ils fussent de longue haleine, afin qu'ils peussent monter en courant vne montagne fort haute, sans se lasser. C'est pourquoy en Mexique ils donnoyent le prix aux trois & quatriesmes premiers, qui montoyent ces grands degrez du temple, comme il a esté dit au liure precedent. Et en Cusco, lors que se faisoit leur solemnelle feste de Capacrayme, les nouices montoyent à qui mieux mieux le roc de Yanacauri, & generalement l'exercice de la course a esté, & est encor fort en vsage, entre les Indiens. Quand il se presentoit vne affaire d'importance, ils enuoyoiét depeinte aux seigneurs de Mexique la chose dont ils les vouloyent informer, ainsi qu'ils firent, alors que les premiers nauires Espagnols parurent à leur veüe, & lors qu'ils prindrent Toponchan. Ils estoyent au Peru fort curieux des courriers, & l'Ingua en auoit par tout son Royaume, comme des postes ordinaires, appellez Chasquis, desquels sera traitté en son lieu.

CHAPITRE XI.

De la façon de gouuernement, & des Roys qu'ont eu les Indiens.

IL est assez experimenté que la chose enquoy les Barbares monstrent plus leur barbarisme, est en leur gouuernement, & facon de commander, pour ce que tant plus les hommes approchent

de la raison, tant plus leur gouuernement est humain, & moins insolent, & les Roys & seigneurs sont plus traittables, & s'accommodēt mieux auec leurs vassaux, en recognoissants qu'ils leur sont esgaux en nature, & toutesfois inferieurs, en l'obligation d'auoir soing de la Republique. Mais entre les Barbares, tout y est contraire, d'autant que leur gouuernement est tyrannique, & traittent leurs subiets comme bestes, & de leur part veulent estre traittez comme Dieux. Pour ceste occasion plusieurs peuples & nations des Indes, n'ont point souffert de Roys, ny de seigneurs absolus, & souuerains, mais viuent en communauté, & creent & ordonnent des Capitaines, & Princes pour certaines occasions seulement, ausquels ils obeissent durant le temps de leur charge, & apres ils retournent à leurs premiers offices. La plus grande partie de ce nouueau monde, où il n'y a point de Royaumes fondez, ny de Republiques establies, ny Princes, ou Roys perpetuels, se gouuernent de ceste faço̅; iaçoit qu'il y ait quelques seigneurs & principaux hommes, qui sont esleuez entre le vulgaire. Ainsi est gouuernée toute la terre de Chille, en laquelle les Auracanes, ceux de Teucapel, & autres, ont par tāt d'annees resisté cōtre les Espagnols. Et de mesme aussi tout le nouueau Royaume de Grenade, celuy de Guatimalla, les Isles, toute la Floride, le Bresil, Lusson, & d'autres terres de grande estendüe, excepté qu'en plusieurs de ces lieux, ils sont encores plus barbares, veu qu'à peine y recognoissent ils de

chef, mais tous commandent, & gouuernent en commun, n'y ayant autre chose, que de la volonté, de la violence, de l'industrie, & du desordre, tellement que celuy qui peut d'auantage, commande & y a le dessus. Il y a en l'Inde Orientale de grands Royaumes, bien fondez, & bien ordonnez, comme est celuy de Sian, celuy de Bisnaga, & autres, qui peuuent assembler & mettre en campagne quand ils veulent, iusques à cent & deux cens mil hommes. Comme aussi le Royaume de la Chine, lequel en grandeur & puissance surpasse tous les autres, & dont les Roys, selon qu'ils racontent, ont duré plus de deux mil ans, pour le bel ordre & gouuernement qu'ils ont. Mais en l'Inde Occidentale, l'on y a seulement trouué deux Royaumes, ou Empires fondez, qui estoyent celuy des Mexiquains, en la neufue Espagne, & celuy des Inguas au Peru. Et ne pourrois pas dire facilement lequel des deux a esté le plus puissant Royaume, d'autant que Motecuma surpassoit ceux du Peru, en edifices, & en la grandeur de sa cour. Mais les Inguas aussi surpassoyent les Mexiquains en thresors, richesses, & en grandeur de prouinces. Pour le regard de l'antiquité, le Royaume des Inguas l'est d'auantage, bien que ce ne soit pas de beaucoup, & me semble qu'ils ont esté esgaux en faits d'armes, & en victoires. C'est vne chose certaine, que ces deux Royaumes ont de beaucoup excedé tout le reste des seigneuries des Indiens, descouuerte en ce nouueau monde, tant en bon ordre & police, qu'en pouuoir

&

& richeſſe, & beaucoup d'auantage en ſuperſtition & ſeruice de leurs idoles, ayans plusieurs choſes ſemblables les vnes aux autres. Mais en vne choſe ils eſtoyent bien differens, car entre les Mexiquains la ſucceſſion du Royaume eſtoit par eſlection, comme l'Empire Romain, & entre ceux du Peru elle eſtoit hereditaire, & ſuyuoit l'ordre du ſang, comme les Royaumes de France, & d'Eſpagne. Ie traitteray donc cy apres de ces deux gouuernements, (comme de la choſe principale, & plus cogneue d'entre les Indiens,) en tant qu'il me ſemblera eſtre propre à ce ſubiect laiſſant pluſieurs choſes menues & prolixes, qui ne ſont pas d'importance.

CHAPITRE XII.

Du gouuernement des Roys, & Inguas du Peru.

L'Ingua qui regnoit au Peru, eſtant mort, ſon fils legitime luy ſuccedoit, & tenoyent pour tel, celuy qui eſtoit né de la principale femme de l'Ingua, laquelle ils appelloyent Coya. Ce qu'ils ont touſiours obſerué, depuis le temps d'vn Ingua, appellé Yupangui, qui eſpouſa ſa ſœur. Car ces Roys reputoyent pour honneur, d'eſpouſer leurs ſœurs. Et bien qu'ils euſſent d'autres femmes, ou concubines, toutesfois la ſucceſſion du Royaume appartenoit au fils de la Coya. Il eſt vray que quand le Roy

auoit vn frere legitime, il ſuccedoit au deuant du fils, & apres luy ſon nepueu, & fils du premier. Les Curacas & Seigneurs gardoyent le meſme ordre de ſucceſſion, en leurs biens & offices. Et faiſoyent à leur mode des ceremonies, & obſeques exceſſiues au deffunct. Ils obſeruoyent vne couſtume, veritablement grande, & magnifique, qu'vn Roy, qui entroit au Royaume de nouueau, n'heritoit point d'aucune choſe des meubles, vtenſiles, & threſors de ſon predeceſſeur, mais il deuoit eſtablir ſa maiſon de nouueau, & aſſembler de l'or, de l'argent, & les autres choſes qui luy eſtoyent neceſſaires, ſans toucher à celuy du deffunct, qui eſtoit totallement dedié pour ſon adoratoire, ou Guaca, & pour l'entretien de la famille qu'il laiſſoit, laquelle auec ſa ſucceſſion, s'occupoit continuellement aux ſacrifices, ceremonies, & ſeruice du Roy mort. Car auſſi toſt qu'il eſtoit mort, ils le tenoyent pour Dieu, & auoit ſes ſacrifices, ſtatues, & autres choſes ſemblables. Pour ceſte occaſion il y auoit au Peru vn threſor infiny, car vn chacun des Inguas, s'eſtoit efforcé de faire que ſon oratoire & threſor ſurpaſſaſt celuy de ſes predeceſſeurs. La marque, ou enſeigne, par laquelle il prenoit la poſſeſſion du Royaume, eſtoit vn bourrelet rouge, d'vne laine plus fine que ſoye, lequel luy pendoit au milieu du front, n'y ayant que l'Ingua ſeul, qui le pouuoit porter, pour autant que c'eſtoit comme la couronne, & diademe Royal. Toutesfois l'on pouuoit bien porter vn bourrelet pendu

au costé, proche de l'oreille, comme quelques seigneurs en portoyent, mais l'Ingua seul le pouuoit porter au milieu du front. Au temps qu'ils prenoyent ce bourrelet, ils faisoyent des festes fort solemnelles, & plusieurs sacrifices, auec grande quantité de vases d'or, & d'argent, grand nombre de petites formes, ou images de brebis, faites d'or & d'argent, grand abondance d'estophes de Cumby, bien eslabourees, de fine & de moyenne, plusieurs conches de mer de toutes sortes, beaucoup de plumes riches, & mil moutons, qui deuoyent estre de diuerses couleurs. Puis le grand prestre prenoit vn enfant entre ses mains, de l'aage de six à huict ans, & prononçoit ces paroles, auec les autres ministres, parlant à la statue du Viracocha, *Seigneur nous t'offrons cela, afin que tu nous tiennes en repos, & nous aides en nos guerres, conserue nostre seigneur l'Ingua, en sa grandeur, & estat, qu'il aille tousiours augmentant, & luy donne beaucoup de sçauoir afin qu'il nous gouuerne.* Il se trouuoit des hommes de tout le Royaume, & de tous les Guacas, & sanctuaires à ceste ceremonie, & serment. Et sans doute l'affection & reuerence que ce peuple portoit aux Roys Inguas, estoit fort grande, car il ne se trouue point que iamais aucun des siens luy aye fait trahison: pour autant qu'ils procedoyent en leur gouuernement, non seulement auec vne puissance absoluë, mais aussi auec vn bon ordre & iustice, ne permettant pas qu'aucun y fust foulé. L'Ingua posoit ses gouuerneurs en diuerses prouinces, entre lesquels les vns estoyent su-

perieurs, & qui ne recognoissoyent autre que luy, d'autres qui estoyent moindres, & d'autres plus particuliers, auec vn si bel ordre, & vne telle grauité qu'ils ne s'enhardissoyent pas de s'enyurer, ny de prendre vn espy de mays de leur voisin. Ces Inguas tenoyent pour maxime qu'il conuenoit tousiours entretenir les Indiens en occupation, de là vient que nous voyons encor auiourd'huy des chaussees des chemins, & des œuures d'vn fort grand trauail, lesquels ils disent auoir esté faites, pour exercer les Indiens, de peur qu'ils ne demeurassent oysifs. Quand il conquestoit vne prouince de nouueau, il auoit accoustumé d'enuoyer incontinent la plus grand' part, & les principaux des naturels de ce pays, en d'autres prouinces, ou bien en sa cour, & les appellent auiourd'huy au Peru, Mitimas. Puis au lieu d'iceux, il enuoyoit d'autres de la nation de Cusco, specialement les Oreiones, qui estoyent comme les Cheualliers d'ancienne maison. Ils chastioyent rigoureusement les crimes, & delits, c'est pourquoy ceux qui ont cogneu quelque chose de cela sont bien d'opinion qu'il n'y peut auoir de meilleur gouuernement pour les Indiens, ny plus asseuré que celuy des Inguas.

Chapitre XIII.

De la distribution que les Inguas faisoient de leurs vassaux.

Povr particulariser d'auantage ce que i'ay dit cy dessus, l'on doit sçauoir que la distribution que faisoient les Inguas de leurs vassaux, estoit si exacte & particuliere, qu'il les pouuoit tous gouuerner fort facilement, combien que son Royaume fust de mil lieues d'estendue: car ayant conquesté vne prouince, il reduisoit incontinent les Indiens en villes & communautez, lesquels il diuisoit en bandes. Sur chacune dixaine d'Indiens il en cõmettoit vn pour en auoir la charge, sur chaque centaine vn autre, sur chaque millier vn autre, & sur dix mil hommes vn autre, lequel ils appelloient Humo, qui estoit vne des grandes charges, & par dessus tous ceux-là encor, en chaque prouince il y auoit vn Gouuerneur de la maison des Inguas, auquel tous les autres obeissoient, & luy rendoient conte tous les ans par le menu, de tout ce qui estoit arriué, à sçauoir, de ceux qui estoient nez, de ceux qui estoient morts, des troupeaux & des semences. Les Gouuerneurs sortoient par chacun an de Cusco, où estoit la cour, & y retournoiẽt pour la grand' feste du Rayme, en laquelle ils apportoiẽt tout le tribut du Royaume à la cour, & n'y pouuoient rentrer qu'à ceste condition. Tout le Royaume estoit diuisé en quatre par-

ties, qu'ils appelloient Tahuantinſuyo, ſçauoir Chinchaſuyo, Collaſuyo, Andeſuyo & Condeſuyo, ſuiuãt les quatre chemins qui ſortoiẽt de Cuſco où reſidoit la cour, & ſe faiſoient les aſſemblées generales du Royaume. Ces chemins & prouinces correſpondantes à iceux eſtoient vers les quatre coings du monde, Collaſuyo au Sud, Chinchaſuyo au Nort, Condeſuyo au Ponent, & Andeſuyo au Leuant. En toutes les villes & bourgades il y auoit deux ſortes de peuple qui eſtoient de Hananſaya & Vrinſaya, qui eſt cõme dire, ceux d'enhaut & ceux d'embas. Quand l'on commandoit de faire quelque œuure, ou de fournir quelque choſe à l'Ingua, les officiers ſçauoient auſſi toſt de combien chaque prouince, ville & partialité y deuoit contribuer, dont le departement ne ſe faiſoit point par parts eſgalles, mais par cottiſation ſelon la qualité & moyens du pays. Tellement que ſ'il falloit cueillir, par maniere de dire, cent mil fanegues de mays, l'on ſçauoit auſſi toſt combien il falloit que chaque prouince en baillaſt, fuſt la dixieſme partie, la ſeptieſme ou la cinquieſme. Autant en eſtoit des villes & bourgades, & Aillos ou lignages. Les Quipocamayos, qui eſtoiẽt les officiers & intendans, tenoient le conte de tout auec leurs filez & nœuds, ſans y faillir aucunement, rapportans ce que l'on auoit payé, iuſques à vne poulle & vne charge de bois, & en vn moment voyoit-on par leurs regiſtres ce que chacun deuoit payer.

CHAPITRE XIIII.

Des edifices & façon de bastir des Inguas.

LEs edifices & bastimens que les Inguas ont faits en temples & forteresses, chemins, maisons des champs & autres semblables qui ont esté en grand nombre & d'vn excessif trauail, comme l'on peut voir encor auiourd'huy par les ruynes & vestiges qui en restent, tant en Cusco qu'en Tyaguanaco, Tambo & en autres endroits, où il y a des pierres d'vne grandeur demesurée: de sorte que l'on ne peut penser comme elles furent coupées, amenées & assises au lieu où elles estoient. Il venoit vn grand nombre de peuple de toutes les prouinces pour trauailler à ces edifices & forteresses que l'Ingua faisoit faire en Cusco, ou en d'autres parties de son Royaume: d'autāt que tels ouurages estoiēt estranges, & pour espouuenter ceux qui les contemploient, ils n'vsoient point de mortier ou cyment, & n'auoient point de fer ny d'acier pour couper & mettre en œuure les pierres. Ils n'auoient non plus de machines, ny d'autres instruments pour les apporter: & toutesfois elles estoient si propremēt mises en œuure, qu'en beaucoup d'endroits à peine voyoit-on la iointure des vnes auec les autres: & y a plusieurs de ces pierres si grandes, cōme il est dit, que ce seroit vne chose incroyable si on ne les voyoit. Ie mesuray à Tyaguanaco vne pierre de trente

huict pieds de long, de dixhuict de large, & de six d'espais. Et en la muraille de la forteresse de Cusco, qui est de Moallon, il y a beaucoup de pierres qui sont encor d'vne plus estrange grãdeur, & ce qui est plus esmerueillable est que ces pierres n'estans point taillées ny esquarries pour les accommoder, mais au contraire fort inegalles les vnes aux autres, en la forme & grandeur, neantmoins ils les ioignoient & enchassoient les vnes auec les autres, sans ciment d'vne façon incroyable. Tout cela se faisoit à force de peuple, & auec vne grande patience à y trauailler. Car pour enchasser vne pierre auec l'autre, selon qu'elles estoient adiustées, il estoit besoin de les essayer, & manier plusieurs fois la plus-part d'icelles, n'estans pas esgalles ny vnies. L'Ingua ordonnoit par chacun an le nombre du peuple qui deuoit venir pour trauailler aux pierres & edifices, & en faisoient les Indiens le departement entr'eux comme des autres choses, sans qu'aucun fust foulé. Neantmoins encor que ces edifices fussent grands, ils estoient communément mal ordonnez & incommodes, & presque comme les Mosquites ou edifices des barbares. Ils n'ont sceu faire d'arcades en leurs edifices ny de ciment pour les bastir. Quand ils virent dresser des arcs de bois en la riuiere de Xaura, & apres que le pont fut acheué qu'ils virent rompre le bois, tous commencerent à fuir, pensans que le pont, qui estoit de pierre de taille deust tomber à l'instant: & comme ils eurent veu qu'il demeuroit ferme, & que les Espagnols mar-

choient dessus, le Cacicque dist à ses compagnons : *Il est bien raison que nous seruions à ceux cy qui semblent bien estre à la verité fils du soleil.* Les ponts qu'ils faisoient estoient de ioncs tissus, qu'ils attachoiet au riuage auec de forts pieux, d'autãt qu'ils ne pouuoiẽt faire aucuns ponts de pierres ny de bois. Le pont qui est auiourd'huy au cours de l'eaue du grand lac de Chiquitto en Collao est admirable : car ce bras d'eaüe est si profond que l'on n'y peut asseoir aucun fondement, & si large, qu'il n'est pas possible d'y faire vne arche qui le trauerse : tellement qu'il estoit du tout impossible d'y faire aucun pont, fust de pierre ou de bois. Mais l'entendement & industrie des Indiens inuenta le moyen d'y faire vn pont assez ferme & asseuré, estant fait seulement de paille : chose qui semble fabuleuse, & toutesfois qui est veritable. Car comme nous auons dit cy dessus, ils amassent & attachent ensemble certaines bottes de ioncs & d'herbiers qui s'engendrent au lac qu'ils appellent Totora : & comme c'est vne matiere fort legere, & qui ne s'enfonce point en l'eaüe, ils iettent dessus vne grande quantité de ioncs, puis ayans arresté & attaché ces bottes d'herbiers d'vn costé & d'autre de la riuiere, les hommes & les bestes chargées passent par dessus fort à l'aise. Ie me suis quelquesfois esmerueillé en passant ce pont de l'artifice des Indiens, veu que d'vne chose si facile & si commune ils font vn pont meilleur & plus asseuré que n'est pas le pont de batteaux de Seuille à Triane. I'ay mesuré la longueur de ce

pont, & ſi bien m'en ſouuient, il eſtoit de plus de trois cens pieds, & diſent que la profondité de ce courant eſt tres-grande, & ſemble par deſſus que l'eaüe n'a aucun mouuement: toutesfois ils diſent qu'au fonds il a vn cours furieux & violent. Cecy ſuffiſe pour les edifices.

CHAPITRE XV.

Du reuenu de l'Ingua, & de l'ordre des tributs qu'il impoſoit aux Indiens.

LA richeſſe des Inguas eſtoit incomparable, car biẽ qu'aucun Roy n'heritaſt point des moyens & threſors de ſon predeceſſeur, neantmoins ils auoient à leur volonté toutes les richeſſes qui eſtoient en leurs Royaumes, tant d'argent & d'or, comme d'eſtoffe, de Cumbi & beſtiaux, enquoy ils eſtoient tres-abondans, & la plus grande richeſſe de toutes eſtoit l'innumerable multitude de vaſſaux qui eſtoiẽt tous occupez & attentifs à ce qui plaiſoit au Roy. Ils apportoient de chaque prouince ce qu'il auoit choiſi pour ſon tribut. Les Chichas luy enuoyoient du bois odoriferant & riche; les Lucanas des brancars pour porter ſa litiere; les Chumbilbicas des danceurs, & ainſi tout le reſte des prouinces luy enuoyoit de ce qu'ils auoient en abondance, & ce outre le tribut general auquel tous cõtribuoient. Les Indiens qui eſtoiẽt nommez pour cet effet, trauailloient aux mines

d'argent,& d'or,qui estoient au Peru en grande abondance,lesquels l'Ingua entretenoit de ce qu'ils auoient de besoing,pour leurs despens,& tout ce qu'ils tiroient d'or, & d'argent, estoit pour luy.Par ce moyen il y a eu en ce Royaume de si grands thresors,que c'est l'opinion de plusieurs,que ce qui tomba entre les mains des Espagnols,combien que ç'ait esté vn grand nombre,cõme nous sçauõs, n'estoit pas la dixiesme partie,de ce que les Indiens enfoüyrent, & cacherẽt,sans que l'on l'aye peu descouurir,neãtmoins toutes les diligences, que l'auarice y a enseignées, pour ce faire. Mais la plus grande richesse de ces barbares, estoit que leurs vassaux estoient tous leurs esclaues,du trauail desquels ils iouissoient à leur contentement:& ce qui est admirable, ils se seruoient d'eux d'vne telle façon que cela ne leur estoit pas seruitude, mais plustost vne vie fort delicieuse. Or pour entendre l'ordre des tributs que les Indiens payoient à leurs Seigneurs, l'on doit sçauoir,que lors que l'Ingua cõquestoit quelques villes, il en diuisoit toutes les terres en trois parties,la premiere d'icelles estoit pour la religion,& ceremonies,de telle sorte, que le Pachayachaqui,qui est le Createur,& le Soleil, le Chuquilla,qui est le Tonnerre, le Pachamama, & les morts, & autres Guacas & sanctuaires eussent chascun leurs propres terres, le fruict desquelles se gastoit,& consommoit en sacrifices, & en la nourriture des ministres & prestres. Car il y auoit des Indiens deputez pour chasque Guaca,& sanctuaire, & la plus grande

partie de ce reuenu,se despendoit en Cusco,où estoit l'vniuersel & general sanctuaire, & l'autre en la mesme ville,où il se cueilloit : pource que à l'imitation de Cusco,il y auoit en chaque ville des Guacas,& oratoires du mesme ordre, & auec les mesmes functions, qui estoient seruis de la mesme façon,& ceremonies que celuy de Cusco,qui est vne chose admirable, & dont l'on est bien informé,comme l'on l'a trouué,en plus de cent villes, & quelques vnes distantes deux cents lieües de Cusco; Ce que l'on semoit & recueilloit en ces terres, estoit mis en des maisons,comme depositaires, basties pour cet effet,& estoit cela vne grande partie du tribut, que les Indiens payoient.Ie ne peux dire combien se montoit ceste partie, pource qu'elle estoit plus grande en des endroits qu'en autres, & en quelques lieux estoit presque le tout, & ceste partie estoit la premiere que l'on mettoit à proffit. La seconde partie des terres, & heritages,estoit pour l'Ingua, de laquelle luy & sa maison estoient substantez,mesmes ses parens, les Seigneurs, les garnisons, & soldats. C'est pourquoy c'estoit la plus grãde portion de ces tributs,ainsi qu'il appert par la quantité de l'or, de l'argent,& autres tributs qui estoiẽt és maisons,à ce deputées,lesquelles sont plus lõgues, & plus larges,que celles où l'on garde les reuenus des Guacas. L'on portoit ce tribut fort soigneusement en Cusco,ou bien és lieux,où il en estoit de besoing pour les soldats,& quand il y en auoit quantité,l'on le gardoit dix, & douze ans,iusques au temps de necessité. Les Indiens

cultiuoient & approffitoient ces terres de l'Ingua, apres celles des Guacas, pendant lequel temps, ils viuoient, & estoient nourris aux despens de l'Ingua, du Soleil, ou des Guacas, selon les terres qu'ils labouroient. Mais les viellards, les femmes & les malades estoient reseruez & exempts de ce tribut, & combien que ce que l'on recueilloit en ces terres, fust pour l'Ingua, ou pour le Soleil, ou Guacas, neãtmoins la proprieté en appartenoit aux Indiens, & leurs predecesseurs. La troisiesme partie des terres, estoit donnée par l'Ingua, pour la communauté, & n'a-on point descouuert, si ceste portion estoit plus grande, ou moindre que celle de l'Ingua, ou Guacas: toutesfois il est certain que l'on auoit esgard à ce qu'elle fust suffisante, pour la sustentation & nourriture du peuple. Aucun particulier ne possedoit chose propre de ceste troisiesme portion, ny iamais les Indiens n'en possederent, si ce n'estoit par grace specialle de l'Ingua, & toutesfois cela ne pouuoit estre engagé, ny diuisé entre les heritiers. L'on departoit par chascun an ces terres de communauté en baillant à vn chascun, ce qui luy estoit de besoing pour la nourriture de sa personne, & famille. Par ainsi selon qu'augmentoit, ou diminuoit la famille, l'on haussoit ou retranchoit la part: car il y auoit des mesures, determinees pour chaque personne. Les Indiens ne payoiẽt point de tribut, de ce qui leur estoit departy. car tout leur tribut estoit de cultiuer, & maintenir en bon estat les terres de l'Ingua, & des Guacas, & de mettre les fruicts d'icelles aux de-

positaires. Quand l'année estoit sterile l'on dõnoit de ces mesmes fruicts ainsi reseruez aux necessiteux, d'autant qu'il y en auoit tousiours de superabondant. L'Ingua faisoit la distributiõ du bestial ainsi que des terres, qui estoit de le conter, & diuiser, puis ordonner les pasturages & limites, pour le bestial des Guacas, de l'Ingua, & de chaque ville. C'est pourquoy vne partie du reuenu, estoit pour la religion, vne autre pour le Roy, & l'autre pour les mesmes Indiẽs. Le mesme ordre estoit gardé entre les chasseurs, n'estant permis d'enleuer ny de tuer des femelles. Les troupeaux des Inguas & Guacas estoient en grãd nombre, & fort feconds, pour ceste cause ils les appelloiẽt, Capaëllama, mais ceux du commun & public, estoient en petit nombre, & de peu de valeur, parquoy ils les appelloient, Bacchallama. L'Ingua prenoit vn grand soing, pour la conseruation du bestial, d'autãt que c'estoit, & est encor toute la richesse de ce Royaume, & comme il a esté dit, ils ne sacrifioient point de femelles, & ne les tuoient point ny ne les prenoient à la chasse. Si la clauellée ou rongne, qu'ils appellent carache, venoit à quelque beste, elle debuoit estre à l'instant enterree toute vifue, de peur qu'elle ne baillast le mal à d'autres. Ils tondoient le bestial en leur saison, & en distribuoient à vn chascun pour filler, & tiltre de la matiere & estophe, pour le seruice de sa famille, y ayãt des visiteurs pour s'enquerir s'ils l'accomplissoient, lesquels chastioient les negligens. L'on tissoit & faisoit des estophes de la laine du bestial de l'Ingua,

pour luy & pour les ſiens, l'vne fort fine, & à deux faces, qu'ils appelloient Cumbi, & l'autre groſſiere & moyenne, qu'ils appelloiēt Abaſca. Il n'y auoit aucun nombre de ces eſtoffes, ou habits arreſté, ſinon ce que l'on departoit à vn chacun. La laine qui reſtoit, eſtoit miſe aux magaſins, dequoy les Eſpagnols les trouuerent encor tous pleins, & de toutes les autres choſes neceſſaires à la vie humaine. Il y aura peu d'hõmes d'entendement, qui ne ſoient eſmerueillez d'vn ſi notable & bien ordonné gouuernemēt, puiſque les Indiens, (ſans eſtre religieux, ny Chreſtiens) gardoient en leur façon, ceſte perfection, de ne tenir aucune choſe en propre, & de pouruoir à toutes leurs neceſſitez, entretenans ſi abondamment les choſes de la religion, & celles de leur roy & ſeigneur.

Chapitre XVI.

Des arts, & offices qu'exerçoient les Indiens.

Les Indiens du Peru auoient vne perfection, qui eſtoit d'enſeigner à vn chacun des petits enfans, tous les arts & meſtiers, qui eſtoient neceſſaires pour la vie humaine, pource qu'il n'y auoit point entre eux d'artiſans particuliers, cõme le ſont entre nous autres les couſturiers, cordonniers, tiſſerans, & autres, mais tous apprenoient tout ce qu'ils auoient de beſoing, pour leurs perſonnes, & maiſons, & ſe pouruoyoient à eux meſmes. Tous

ſçauoient tiſtre,& faire leurs habits,c'eſt pourquoy l'Ingua les fourniſſant de laine,leur donnoit des habits.Tous ſçauoient labourer la terre,& l'approffiter,ſans louer d'autres ouuriers. Tous baſtiſſoient leurs maiſons, & les femmes eſtoient celles qui en ſçauoient le plus, leſquelles n'eſtoient point nourries en delices, mais ſeruoient leurs maris fort ſoigneuſement. Les autres arts & meſtiers qui n'eſtoient point pour les choſes communes & ordinaires de la vie humaine,auoient leurspropres compagnõs & manufacteurs, comme eſtoient les orfeures, les peintres,les potiers,les barquetiers,les cõteurs,& les ioueurs d'inſtruments. Il y auoit auſſi des meſmes tiſſerans, & architectes pour les œuures exquiſes, deſquels ſe ſeruoient les Seigneurs:mais le commun peuple,comme il a eſté dit, auoit chez luy tout ce qui luy eſtoit de beſoing,pour ſa maiſon, ſans qu'il luy conuint rien achepter.Ce qui dure encor auiourd'huy, de ſorte que nul n'a beſoing d'autruy, pour les choſes neceſſaires,pour ſa perſonne & pour ſa maiſon,comme eſt de chauſſeure,veſtement,& de maiſon,de ſemer,de recueillir,& de faire les ferremens, & inſtruments à ce neceſſaires. Les Indiens imitent preſque en cela les inſtitutions des moines anciens,deſquels il eſt traicté en la vie des peres.A la verité c'eſt vn peuple peu auare,&peu delicieux,à raiſon dequoy ils ſe cõtentent de paſſer le temps aſſez doucement, & certes s'ils choiſiſſoient ceſte façon de viure, par eſlection,& non pas par couſtume, ny par nature, nous dirions que ce ſeroit vne vie de

grand

grand' perfection, veu qu'elle est assez idoine pour receuoir la doctrine du sainct Euangile, si contraire & si ennemie de l'orgueil, de l'auarice, & de la volupté. Mais les predicateurs ne donnent pas tousiours bon exemple, selon la doctrine qu'ils preschẽt aux Indiens. C'est vne chose remarquable, que combien que les Indiens soient si simples en leur mode & habits, toutesfois l'on y voit vne grande diuersité entre les prouinces, specialement en leur habit de teste: car en quelques endroits ils portent vn long tissu, duquel ils font plusieurs tours, en d'autres vn autre tissu large, qui ne fait qu'vn tour, en d'autres comme de petits mortiers ou chapeaux: en quelques endroits comme des bonnets hauts & ronds, & en d'autres comme des fonds de sacs, auec mil autres differences. Ils auoiẽt vne loy estroite & inuiolable, qu'aucun ne peust changer la mode & façon d'habits de sa prouince, encor qu'il s'en allast viure en vne autre, ce que l'Ingua estimoit estre de grande importance pour l'ordre & bon gouuernement de son Royaume, & l'obseruent encor auiourd'huy, bien que ce ne soit pas auec vn tel soin qu'ils auoient accoustumé.

Chapitre XVII.

Des postes & chasquis dont les Inguas se seruoient.



IL y auoit vn grand nombre de postes & courriers, dont l'Ingua se seruoit en tout son Royaume, lesquels ils appelloient Chasquis, & estoient

ceux qui portoient les mandements aux Gouuerneurs,& rapportoient leurs aduis & aduertiſſemens à la Cour. Ces Chaſquis eſtoient mis & poſez à chaqu'vne courſe qui eſtoit à lieüe & demie l'vne de l'autre en deux petites maiſons où ils eſtoient quatre Indiens,leſquels on y commettoit de chaque contrée,& eſtoiẽt eſchangez de mois en mois. Ayans receu le paquet ou meſſage, ils couroient de toute leur force iuſques à ce qu'ils l'euſſent baillé à l'autre Chaſqui,eſtans touſiours appareillez & au guet ceux qui deuoient courir. Ils couroient en vn iour & vne nuict cinquante lieües,combien que la plus-part de ce pays-là ſoit fort aſpre. Ils ſeruoiẽt auſſi pour apporter les choſes que l'Ingua vouloit auoir promptemẽt. C'eſt pourquoy il y auoit touſiours en Cuſco du poiſſon de mer, frais de deux iours ou peu d'auantage, bien qu'il en fuſt eſloigné de plus de cẽt lieües. Depuis que les Eſpagnols y ſont entrez, l'on á encor vſé de ces Chaſquis aux temps des ſeditions, & en eſtoit grand beſoin. Le Viceroy Dom Martin les mit ordinaires à quatre lieues l'vn de l'autre,pour porter & rapporter les deſpeſches, qui eſt vne choſe fort neceſſaire en ce Royaume, encor qu'ils ne courent pas auec la legereté que faiſoient les anciens, & qu'ils ne ſoient pas en ſi grand nombre, neantmoins ils ſont bien payez,& ſeruent comme les ordinaires d'Eſpagne, où l'on donne les lettres qu'ils portent à quatre ou cinq lieües.

CHAPITRE XVIII.

De la Iustice, Loix & peines que les Inguas ont ordonnez, & de leurs mariages.

TOVT ainsi comme ceux qui faisoient quelque bon seruice en guerre, ou à l'administration de la Republique, estoient honorez & recompensez de charges publiques, de terres qui leur estoient dõnées en propre, d'armes, & marques d'honneur, de mariages auec femmes du lignage de l'Ingua: Ainsi donnoient-ils de seueres chastimens à ceux qui estoient desobeissans & coulpables. Ils punissoient de mort les homicides, les larcins, les adulteres, & ceux qui commettoient inceste auec les ascendans ou descẽdãs en droite ligne estoiẽt aussi punis de mort. Mais ils ne tenoient point pour adultere d'auoir plusieurs femmes ou concubines, & elles n'encouroiẽt point la peine de mort pour estre trouuées auec d'autres, ains seulement celle qui estoit la vraye & legitime espouse, auec laquelle proprement ils contractoient mariage. Car ils n'en auoient point plus d'vne, laquelle ils espousoient & receuoient auec vne particuliere solemnité & ceremonie, qui estoit que l'espoux se transportoit à la maison d'elle, & de là la menoit auec luy, luy ayant premierement mis au pied vne ottoya. Ils appellent ottoya la chausseure dont ils vsent par delà, qui est vn chausson ou soulier ouuert cõme ceux des freres de S. Frãçois. Si l'espouse estoit pucelle, son

ottoya estoit de laine, mais si elle ne l'estoit point il estoit fait de ionc. Toutes les autres femmes ou concubines du mary honoroient & seruoient celle-là comme femme legitime, qui seule aussi apres le decez du mary portoit le dueil de noir l'espace d'vn an, & ne se marioit point qu'apres ce temps passé, & estoit cõmunément plus ieune que le mary. L'Ingua dõnoit de sa main ceste femme à ses gouuerneurs & capitaines, & les gouuerneurs & Caciques assembloient en leurs villes, tous les ieunes hommes & ieunes filles en vne place, & leur donnoient à chacun sa femme, auec la ceremonie susdite, de luy chausser cest ottoya, & de ceste façon contractoient leurs mariages. Si ceste femme estoit trouuée auec vn autre que le mary, elle estoit punie de mort, & l'adultere aussi: & bien que le mary leur pardonnast, elles ne laissoient pas d'estre punies, mais elles estoient dispensées de la mort. Ils donnoient vne semblable peine à celuy qui cõmettoit inceste auec sa mere, ayeulle, fille, ou petite-fille. Car il n'estoit point deffendu entr'eux de se marier, ny de cõcubiner auec les autres parentes, mais le premier degré seulement estoit deffendu. Ils ne permettoient point aussi que le frere eust cognoissance auec sa sœur, enquoy ceux du Peru se trompoient fort, croyans que les Inguas & seigneurs pouuoient legitimement contracter mariage auec leurs sœurs, voire de pere & de mere: car à la verité il a tousiours esté tenu pour illicite entre les Indiens, & deffendu de contracter au premier degré: ce qui dura ius-

ques au temps de Topa Ingua Yupangui, pere de Guaynacapa & ayeul d'Atahualpa, au temps duquel les Eſpagnols entrerent au Peru, pource que ce Topa Ingua Yupangui fut le premier qui rõpit ceſte couſtume, & ſe maria auec Mamaoello ſa ſœur du coſté paternel, & ordonna que les Seigneurs Inguas ſe peuſſent marier auec leurs ſœurs de pere, & non point d'autres. Ce qu'il fit de ſa part: & de ce mariage eut pour fils Guaynacapa, & vne fille appellée Coya Cuſſillimay, ſe ſentant proche de la mort il commanda que ſes enfans de pere & de mere ſe mariaſſent enſemble, & donna permiſſion au reſte des principaux de ſon Royaume de ſe pouuoir marier auec leurs ſœurs de pere. Et d'autãt que ce mariage fut illicite & contre la loy naturelle, Dieu voulut mettre fin au Royaume des Inguas, pendant le regne de Guaſcar Ingua, & Atahualpa Ingua, qui eſtoit le fruict procreé de ce mariage. Qui voudra plus exactement entendre la façon des mariages entre les Indiens du Peru, qu'il liſe le Traitté que Polo en a eſcrit à l'inſtance de Dom Hieroſme de Loaiſa Archeueſque des Roys, lequel Polo en fit vne fort curieuſe recherche, comme il a fait de pluſieurs autres choſes des Indiens. Ce qui importe bien d'eſtre cogneu pour euiter l'erreur & inconuenient où pluſieurs tombent, qui ne ſçachans quelle femme entre les Indiens, eſt l'eſpouſe legitime ou la concubine, font marier l'Indien baptizé auec ſa concubine, en laiſſant là la legitime eſpouſe. Par là voit-on auſſi le peu de raiſon qu'ont eu quelques vns qui ont pre-

tendu dire, que l'on deuoit ratifier le mariage de ceux qui se baptisoient, encor qu'ils fussent frere & sœur. Le contraire a esté determiné par le Synode prouincial de Lyma, & auec beaucoup de raison : puis qu'il est ainsi qu'entre les Indiēs mesme ce mariage n'estoit pas legitime.

Concil Lim. act.2.

CHAPITRE XIX.

De l'origine des Inguas seigneurs du Peru, & de leurs conquestes & victoires.



PAR le commandement de la maiesté Catholique du Roy Dom Philippe, l'on a fait la plus diligente & exacte recherche, qu'il a esté possible de l'origine, coustume, & priuileges des Inguas, ce que l'on n'a peu faire, si bien cōme l'on eust desiré, à cause que ces Indiens n'auoient point d'escriptures : toutesfois l'on en a recouuré ce que i'en diray icy, par leurs quippos & registres, lesquels comme i'ay dit leur seruent de liures. En premier lieu, il n'y auoit point anciennemēt au Peru, aucun royaume ny seigneur à qui tous obeissent, mais estoient communautez, comme il y a encor auiourd'huy au royaume de Chillé, & presque en toutes les prouinces, que les Espagnols ont conquises, en ces Indes Occidentales, excepté le royaume de Mexique. Parquoy l'on doit sçauoir qu'il s'est trouué aux Indes, trois genres de gouuernement, & façon de viure. Le premier, & meilleur a esté de royaume ou monarchie, comme fut celuy des Inguas, &

celuy de Moteçuma, combien qu'ils fussent en la plus part tyranniques. Le second estoit de communautez, où ils se gouuernoient par l'aduis & authorité de plusieurs qui sont comme Conseillers. Ceux là en tẽps de guerre eslisoiẽt vn cappitaine, à qui toute vne nation ou prouince obeissoit, & en temps de paix chaque ville ou congregation se regissoit, & se gouuernoit soy mesme y ayant quelques hommes principaux, que le vulgaire respecte, & quelques fois, mais peu souuent, aucuns d'eux s'assemblẽt pour les affaires, qui sont d'importãce, afin d'auiser ce qui leur est conuenable. Le troisiesme genre de gouuernemẽt est du tout barbare, qui est composé d'Indiens sans loy, sans roy, & sans lieu arresté, qui vont par trouppes, comme bestes sauuages. A ce que i'ay peu comprẽdre, les premiers habitans des Indes estoient de ce genre, comme le sont encor auiourd'huy, vne grande partie des Bresilliens, Chyraguanas, Chunchos, Yscaycingas, Pilcoçones, & la plus grande partie des Floridiens, & tous les Chichimaquas en la neufue Espagne. De ce genre se forma l'autre sorte de gouuernemẽt en communautez, par l'industrie, & sçauoir, de quelques principaux d'entr'eux, esquels il y a quelque peu plus d'ordre, & qui tiennent vn lieu plus arresté, comme le sont auiourd'huy ceux d'Auracano, & de Teucapel en Chillé, & c'estoient, au nouueau royaume de Grenade, les Moscas, & les Ottomittes, en la neufue Espagne: & en tous ceux-cy il y a moins de fierté, & beaucoup plus de raison qu'és autres. De ce gé-

re par la vaillantise,& sçauoir de quelques excellens hommes sortit l'autre gouuernement plus puissant,qui institua le royaume, & la monarchie,que nous trouuasmes en Mexique & au Peru, pource que les Inguas mirét toute ceste terre en leur subiection,& y establirét leurs loix & gouuernemét.Il se trouue par leurs memoires que leur regne a duré plus de trois cēts ans,mais n'a pas atteint iusques à quatre cents, combien que leur seigneurie ait esté vn long temps,sans s'estendre plus auant, que cinq ou six lieues,au tour de Cusco. Leur commencement & origine a esté en la vallée de Cusco, d'où peu à peu ils conquesterent la terre que nous appellons Peru , & passerent plus outre que Quitto,iusques à la riuiere de Pasto , vers le Nort,& paruindrent iusques à Chillé vers le Sud,qui seroient presque mil lieües de long. Il s'estendoit en largeur iusques à la mer du Sud qui leur est au Ponent , & iusques aux grandes campaignes qui sont de l'autre part de la chaine des Andes,ou l'on voit encor auiourd'huy le chasteau,qui se nomme , le Pucara de l'Ingua, qui est vne forteresse , qu'il fit bastir pour deffence,& frontiere vers l'Orient.Les Inguas ne s'aduancerent point plus outre de ceste part, pour l'abondance des eaux,marescages,lacs,& riuieres,qui courent en ces lieuës,de sorte que la largeur de ce Royaume ne seroit pas droictement,de cent lieuës. Ces Inguas surpasserent toutes les autres nations de l'Amerique,en police & gouuernement,& beaucoup d'auantage en valeur,& en armes,combien que les Cana-

ris, qui estoient leurs mortels ennemis, & qui fauoriserẽt les Espagnols, n'ayent iamais voulu recongnoistre ny confesser cet auantage sur eux, de telle façon que si encor auiourd'huy ils viennent à tomber sur ce discours, & comparaisons, & qu'ils soient vn peu instiguez, & animez, ils s'entretueront à milliers sur ceste dispute, qui sont les plus vaillans, ainsi qu'il est arriué en Cusco. L'artifice & couleur, de laquelle les Inguas se seruoient, pour conquester & se faire Seigneurs de toute ceste terre, fut en faignant que depuis le Deluge vniuersel, duquel tous les Indiens ont congnoissance, le monde auoit esté restauré & repeuplé par ces Inguas, & que sept d'iceux sortirent de la cauerne de Pacaricambo, à raison dequoy tout le reste des hommes leur debuoient tribut & vassellage, comme à leurs progeniteurs: outre cela ils disoient, & affermoient, que eux seuls tenoient la vraye religion, & sçauoient comment Dieu deuoit estre seruy & honoré, & que pour ceste occasion ils y debuoient instruire tous les hõmes. C'est vne chose infinie, que le fondement qu'ils donnent à leurs coustumes, & ceremonies, & y auoit en Cusco, plus de quatre cents oratoires, comme en vne terre saincte, & tous les lieux y estoient remplis de leurs mysteres. Comme ils alloient conquestans les prouinces, aussi alloient ils introduisans leurs mesmes Guacas, & coustumes. En tout ce Royaume le principal idole, qu'ils adoroient, estoient le Viracocha, Pachayachachic, qui signifie Createur du monde, & apres luy le Soleil. C'est

pourquoy ils diſoient que le Soleil recepuoit ſa vertu & ſon eſtre du Createur, ainſi que les autres Guacas, & qu'ils eſtoient interceſſeurs enuers luy.

Chapitre XX.

Du premier Ingua, & de ſes ſucceſſeurs.

Le premier homme que les Indiens racontent eſtre le commencement, & le premier des Inguas, fut Mangocapa, duquel ils feignent, qu'apres le deluge il ſortit de la cauerne, ou feneſtre de Tambo, qui eſt eſloignée de Cuſco, enuiron de cinq ou ſix lieues. Ils diſent que ceſtuy la dõna commencement à deux principaux lignages, & familles d'Inguas, les vns deſquels furent appellez Hanancuſco, & les autres Vrincuſco. Du premier lignage vindrent les Seigneurs, qui conquesterent, & gouuernerent ceſte prouince, & le premier qu'ils font chef, & ſouche du lignage de ces Seigneurs que ie dys, s'appelloit Ingaroca, lequel fonda vne famille, ou Aillo, qu'ils appellent, nommee Viçaquiquirao. Ceſtuy là encor qu'il ne fuſt pas grand ſeigneur, ſe ſeruoit neantmoins auec de la vaiſſelle d'or, & d'argent, & ordonna en mourant, que tout ſon treſor fuſt deſtiné pour le ſeruice de ſon corps, & pour la nourriture de ſa famille: ſon ſucceſſeur en fit de meſme, & ſe tourna ceſte façon de faire, en couſtume generale, comme i'ay dit,

que nul Ingua ne peut heriter des biens & maison de son predecesseur, mais qu'il fondast vne nouuelle maison. Au temps de cet Inguaroça les Indiens auoyent des idoles d'or, & luy succeda Yaguarguaque, homme desia vieil, & disent qu'il estoit appellé de ce nom là, qui signifie larme de sang, pour ce que ayant esté vne fois vaincu, & prins par ses ennemis, de dueil & ennuy il en pleura du sang. Il fut enterré en vn bourg appellé Paullo, qui est au chemin d'Omasuyo, & fonda la famille appellée Aoçaillipanaca. A cestuy succeda vn sien fils Viracocha, Ingua, qui fut fort riche, & fit faire beaucoup de vaisselle d'or, & d'argent, il fonda le lignage, ou famille de Coccopanaca. Gonsalles Pizarre chercha le corps de cestuy cy, pour la renommée du grand thresor qui estoit enterré auec luy, & apres auoir donné de cruels tourments à plusieurs Indiens, en fin il le trouua en Xaquixaquana, où le mesme Pizarre fut apres vaincu en bataille, prins, & fait executer par le president Guasca. Gonsalles Pizarre fit brusler le corps de ce Viracocha Ingua, & les Indiens prindrent depuis ces cendres, lesquelles ils mirent en vn petit vaze, & les conseruerent, y faisans de grands sacrifices, iusqu'à ce que Polo y remedia, & aux autres idolatries qu'ils faisoyẽt sur les corps des autres Inguas, lesquels auec vne admirable addresse & diligence, il tira des mains des Indiens, les trouuans fort entiers, & fort embausmez, enquoy il esteignit vn grand nombre d'idolatries, qu'ils y faisoyent. Les Indiens trouuerent mauuais, que cet Ingua s'inti-

tulaſt Viracocha, qui eſt le nom de leur dieu, & luy pour ſ'en excuſer, il leur fit entendre, que le meſme Viracocha luy eſtoit apparu en ſonge, qui luy auoit commandé de prendre ſon nom. A ceſtuy ſucceda Pachacuti Ingua Yupangui, qui fut fort valeureux conquerant, & grand politique, inuenteur de la plus grande partie des couſtumes, & ſuperſtitions de leur idolatrie, comme ie diray incontinant.

CHAPITRE XXI.

De Pachacuti Ingua Yupangui, & de ce qui aduint depuis ſon temps iuſques à Guaynacapa.

PAchacuti Ingua Yupangui regna ſoixante & dix ans, & conqueſta beaucoup de pays. Le commencement de ſes conqueſtes fut par le moyen d'vn ſien frere aiſné, qui ayant du viuant de ſon pere, tenu la ſeigneurie, & de ſon conſentement faiſoit la guerre, fut deſconfit en vne bataille qu'il euſt contre les Changuas, qui eſt la nation qui poſſedoit la vallee d'Andaguayllas, diſtante de trente ou quarante lieües de Cuſco, ſur le chemin de Lima. Ceſt aiſné ayant ainſi eſté deſconfit, ſe retira auec peu d'hommes, ce que voyant ſon frere puiſné, Ingua Yupangui, pour ſe faire ſeigneur, inuenta & mit en auant, qu'vn iour luy eſtant ſeul & ennuyé, le Viracocha createur, auoit parlé à luy, ſe plaignant que cõbien qu'il fuſt le ſeigneur vniuerſel, & createur

de toutes choses, & qu'il eust fait le Ciel, le Soleil, le monde & les hommes, & que le tout fust sous sa puissance, toutesfois ils ne luy rendoyent l'obeissance qu'ils deuoyent, au contraire, ils honoroyent & adoroyent esgallement le Soleil, le Tonnerre, la Terre, & les autres choses, qui n'auoyent aucune autre vertu, que celle qu'il leur departoit, & qu'il luy faisoit sçauoir, qu'au Ciel ou il estoit, l'on l'appelloit Viracocha Pachayachachic, qui signifie Createur vniuersel: & afin que les Indiens creussent que c'estoit chose vraye, qu'il ne doutast, bien qu'il fust tout seul, de leuer des hommes soubs ce tiltre, qu'il luy donneroit la victoire contre les Changuas, quoy qu'ils fussent pour lors victorieux, & en si grand nombre, & le feroit Seigneur de ces Royaumes, pour ce qu'il luy enuoyeroit des hommes qui luy aideroyent sans estre veus. & fit tant que sur ceste couleur & fantasie, il commença d'assembler vn grand nombre de peuple, dont il dressa vne puissante armée, auec laquelle il obtint la victoire, se faisant seigneur du Royaume, ostant à son pere, & à son frere la seigneurie. Puis apres il conquesta, & desconfit les Changuas, & dés lors il ordonna que le Viracocha seroit tenu pour seigneur vniuersel, & que les statues du Soleil & du Tonnerre, luy feroyent reuerence, & honneur. Des ce temps aussi l'on commença de mettre la statue du Viracocha plus haut que celle du Soleil, du Tonnerre, & du reste des Guacas. Et iaçoit que cet Ingua Yupangui eust donné des metairies, terres, & bestiaux au So-

leil, au Tonnerre, & autres Guacas, il ne dedia toutesfois aucune chose au Viracocha, donnant pour raison, qu'il n'en auoit point de besoing, par ce qu'il estoit seigneur vniuersel, & createur de toutes choses. Il declara à ses soldats apres l'entiere victoire des Changuas, que ce n'auoyent point esté eux, qui auoyent vaincu, mais certains hommes barbus, que le Viracocha luy auoit enuoyez, & que personne ne les auoit peu voir que luy, lesquels du depuis s'estoyent conuertis en pierres, parquoy il conuenoit les chercher, & qu'il les recognoistroit bien, & par ce moyen assembla & ramassa aux montagnes vne grande multitude de pierres, qu'il choisit, & les mit pour Guacas, lesquels ils adoroyent, & leur sacrifioyent, ils les appellerent les Pururaucas, & les portoyent en la guerre auec grande deuotion, tenans pour certain qu'ils auoyent obtenu la victoire par leur aide. L'imagination & fiction de cet Ingua, eut tant de puissance, que par ce moyen il obtint de fort belles victoires. Cestuy fonda la famille appellée Ynacapanaca, & fit vne grande statue d'or, qu'il appella Indiillapa, laquelle il mit en vn brancard d'or, fort riche, & de grand prix, duquel or les Indiens prindrent beaucoup pour porter à Xaxamalca, pour la liberté & rançon d'Atahulpa, quand le Marquis François Pizarre, le tint prisonnier. Le Licentié Polo trouua en Cusco dans sa maison, ses seruiteurs & Mamacomas, qui seruoyent à sa memoire, & trouua que le corps auoit esté transporté de Patallacta, à Totocache, où depuis les Espa-

gnols ont fondée la paroiſſe S. Blas. Ce corps eſtoit ſi entier, & bien accommodé, auec certain betum, qu'il ſembloit eſtre tout vif. Il auoit les yeux faits d'vne petite toille d'or, ſi proprement agencee, qu'ils ſembloyent des propres yeux naturels. Il auoit en la teſte vn coup de pierre qu'il euſt en vne guerre, & eſtoit gris, & chenu, ſans auoir perdu vn ſeul cheueu, non plus que ſ'il ne fuſt mort que de ce iour là meſme, combien qu'il y euſt plus de ſoixante & dixhuict ans qu'il eſtoit decedé. Le ſuſdit Polo enuoya ce corps auec ceux de quelques autres Inguas, en la cité de Lima, par le cõmandemẽt du Viceroy, le Marquis de Canette, qui eſtoit choſe fort neceſſaire, pour deſraciner l'idolatrie de Cuſco, & pluſieurs Eſpagnols ont veu ce corps, auec les autres en l'hoſpital S. André, que fonda ce Marquis, combien qu'ils fuſſent deſia bien gaſtez. Dom Philippe Caritopa, qui fut arriere-fils, ou biſarriere fils de cet Ingua, affermoit que les richeſſes que ceſtuy laiſſa à ſa famille, eſtoyent grandes, & qu'elles deuoyent eſtre en la puiſſance des Yanaconas, Amaro & Toto, & autres. A cet Ingua ſucceda Topaingua Yupangui, auquel vn ſien fils appellé de meſme nom ſucceda, qui fonda la famille appellee Capac Aillo.

CHAPITRE XXII.

Du plus grand & plus illustre Ingua, appellé Guaynacapa.



A Ce dernier Ingua, ſucceda Guaynacapa, qui vaut autant à dire que ieune homme, riche & valeureux, & fut tel à la verité plus que nul de ſes predeceſſeurs, ny de ſes ſucceſſeurs. Il fut fort prudent, & mit vn fort bon ordre, par tous les endroits de ſon Royaume, fut homme hardy & determiné, vaillant & fort heureux en guerre. Parquoy il obtint de grãdes victoires, il eſtendit ſon Royaume beaucoup plus que tous ſes predeceſſeurs enſemble n'auoient fait, & mourut au Royaume de Quitto, qu'il auoit conqueſté, eſtant eſloigné de ſa Cour de quatre cens lieües. Les Indiens l'ouurirent apres ſon decez, & en laiſſerent le cœur & les entrailles en Quitto, & le corps fut apporté en Cuſco, lequel fut mis au renommé temple du Soleil. L'on voit encor auiourd'huy pluſieurs edifices, chauſſees, fortereſſes, & œuures notables de ce Roy, & fonda la famille de Teme Bamba. Ce Guaynacapa fut adoré des ſiens pour Dieu, eſtant encor en vie, choſe que les vieillards afferment, & qui ne s'eſtoit point faicte à l'endroit d'aucun de ſes predeceſſeurs. Quand il mourut, ils tuerent mil perſonnes de ſa maiſon, pour l'aller ſeruir en l'autre vie, leſquels mouroyent ainſi fort volontiers, pour aller à ſon ſeruice. Tellement que pluſieurs s'offroyent

froyent à la mort, pour le mesme effect, outre ceux qui y estoyent destinez. Et estoit vne chose admirable, que sa richesse & son thresor. Et d'autant que peu de temps apres sa mort, les Espagnols y entrerent, les Indiens prirent beaucoup de peine pour faire disparoistre le tout, combien qu'il y en eust vne grande partie qui fut portee à Xaxamalca, pour la rançon de Atahulpa son fils. Quelques hommes dignes de foy, afferment qu'il auoit en Cusco plus de trois cens fils, & arriere fils. Sa mere appellée Mamaoello fut entre eux fort estimee. Polo enuoya en Lyma les corps d'icelle, & de Guaynacapa, fort bien embausmez, & desracina vne infinité d'idolatrie, que l'on faisoit en cest endroit. A Guaynacapa succeda en Cusco vn sien fils nommé Titocussigualpa, qui depuis s'appella Guaspar Ingua, son corps fut bruslé par les Capitaines de Atahulpa, qui fut aussi fils de Guaynacapa, & lequel se rebella en Quitto contre son frere, & marcha contre luy auec vne puissante armee. Il arriua que Quisquits & Chilicuchi, Capitaines de Atahulpa prindrent Guascar Ingua, en la cité de Cusco, apres qu'il eut esté receu pour seigneur & Roy (car il estoit le legitime successeur) ce qui causa en tout son Royaume vn grand dueil, specialement en sa Cour. Et comme tousiours en leurs necessitez ils auoyent recours aux sacrifices, ne se trouuans alors assez puissans pour mettre leur seigneur en liberté, tant pour les forces des Capitaines qui le prindrent, comme pour la grosse armee qui

venoit auec Atahulpa. Ils delibererent (voire quelques vns disent que ce fut par le commandement de cet Ingua) de faire vn grand & solemnel sacrifice au Viracocha, Pachayachachic, qui signifie createur vniuersel, luy demandant que puis qu'ils ne pouuoyent deliurer leur seigneur, il enuoyast du Ciel des hommes qui le deliurassent de prison. Et comme ils estoyent en grande esperance sur ce sacrifice, il leur vint nouuelle, comme vn certain peuple qui estoit venu par mer, auoit mis pied à terre, & prins prisonnier Atahulpa, pour ceste occasion ils appellerent les Espagnols Viracochas, croyans qu'ils estoyent hommes enuoyez de Dieu, tant pour le petit nombre qu'ils estoyent à prendre Atahulpa en Xaxamalcha, comme pour ce que cela aduint incontinent apres leur sacrifice susdit fait au Viracocha. Et de là vint qu'ils commencerent d'appeller les Espagnols Viracochas, comme ils le font auiourd'huy. Et à la verité, si nous leur eussions donné vn bon exemple, & tel que nous deuions, ces Indiens auoient bien rencontré, disans que c'estoyent hommes enuoyez de Dieu. Et est vne chose fort considerable, que la grandeur & prouidence diuine, comme il disposa l'entree des nostres au Peru, laquelle eust esté impossible, n'eust esté la dissension des deux freres, & de leurs partisans, & l'opinion si grande qu'ils eurent des Chrestiens, comme d'hommes du Ciel, obligez certes en gagnant la terre des

Indes à prendre peine de faire gagner beaucoup d'ames au Ciel.

CHAPITRE XXIII.

Des derniers ſucceßeurs des Inguas.

LE reſte de ce ſubiet eſt aſſez amplement traitté par les autheurs Eſpagnols aux hiſtoires des Indes, & d'autant que cela eſt outre la preſente intention, ie diray ſeulement de la ſucceſſion qu'il y eut des Inguas. Atahulpa eſtant mort en Xaxamalca, & Guaſcar en Cuſco, & François Pizarre auec les ſiens, ſ'eſtant emparé du Royaume, Mangocapa, fils de Guaynacapa, les aſſiegea en Cuſco, & les tint fort preſſez, mais en fin il quitta tout le pays, & ſe retira en Vilca-bamba, aux montagnes eſquelles il ſe maintint à cauſe de l'aſpreté & difficile accez d'icelles, & là demeurerent les ſucceſſeurs Inguas, iuſques à Amaro, qui fut prins & executé en la place de Cuſco, auec vne incroyable douleur, & regret des Indiens, voyans publiquement faire iuſtice de celuy qu'ils tenoyent pour ſeigneur. Apres cela l'on en empriſonna d'autres du lignage de ces Inguas; i'ay cogneu Dom Charles, petit fils de Guaynacapa, & fils de Polo, qui ſe fit baptiſer, & fauoriſa touſiours les Eſpagnols contre Mangocapa ſon frere. Lors que le Marquis de Canette gouuernoit en ce pays, Sarritopainga ſortit de Vilcabamba, & vint ſoubs aſſeurance à la cité des Roys, où luy fut donnée la vallee Yucay,

& d'autres choſes, à quoy ſucceda vne ſienne fille. Voila la ſucceſſion qui eſt auiourd'huy cogneüe de ceſte ſi grande & riche famille des Inguas, deſquels le regne dura plus de trois cens ans, où l'on conte onze ſucceſſeurs en ce Royaume, iuſques à ce qu'il ceſſa du tout, en l'autre partiallité de Vrincuſco, qui comme a eſté dit cy deſſus, eut ſon origine meſme du premier Mangocapa, l'on conte huict ſucceſſeurs en ceſte maniere. A Mangocapa ſucceda Cinchoroca, à ceſtuy Capac Yupangui, à ceſtuy Lluqui Yupangui, à ceſtuy Maytacapaeſte Tarcogumam, auquel ſucceda vn ſien fils, qu'ils ne nomment point, à ce fils ſucceda Dom Iean Tambo Maytapanaca. Cela ſuffiſe pour l'origine & ſucceſſion des Inguas, qui gouuernerent la terre du Peru, auec ce qui a eſté dit de leurs loix, gouuernement, & maniere de viure.

Chapitre XXIIII.

De la maniere de Republique qu'auoyent les Mexiquains.


Ombien que l'on pourra voir par l'hiſtoire qui ſera eſcrite du Royaume, ſucceſſion, & origine des Mexiquains, leur maniere de Republique & gouuernement, ſi eſt-ce toutesfois que ie diray icy ſommairement ce qui me ſemblera plus remarquable en general, dont il ſera cy apres plus amplement diſcouru en l'hiſtoire. La premiere choſe par laquelle on peut iuger

que le gouuernement des Mexiquains a esté fort politic, est l'ordre qu'ils auoyent, & gardoyent inuiolablement d'eslire vn Roy. Pour ce que depuis le premier qu'ils eurent, appellé Acamapach, iusques au dernier qui fut Moteçuma, second de ce nom, il n'y en eut aucun qui vint au Royaume par droit de succession, ains seulement y venoyent par vne legitime nomination, & eslection. Ceste eslection au commencement estoit aux voix du commun, combien que les principaux fussent ceux qui conduisoyent l'affaire. Du depuis au temps d'Yscoalt quatriesme Roy, par le conseil & ordre d'vn sage & valeureux homme, qu'ils auoyent appellé Tlacael, il y eut quatre eslecteurs certains & arrestez, lesquels auec deux seigneurs, ou Roys, subiets au Mexiquain, qui estoyent celuy de Tescaco, & celuy de Tacuba, auoyent droit de faire ceste eslection. Ils eslisoyent ordinairement pour Roys, des ieunes hommes, pour ce que les Roys alloyent tousiours à la guerre, & estoit presque la principalle occasion pourquoy ils les vouloyent. C'est pourquoy ils prenoyent garde qu'ils fussent propres & idoines à la guerre, & qu'ils prinsent plaisir, & se glorifiassent en icelle. Apres l'eslection ils faisoyent deux manieres de festes, l'vne en prenant possession de l'estat Royal, pour laquelle ils alloyent au temple, & faisoyent de grandes ceremonies, & sacrifices sur le brasier appellé diuin, où il y auoit tousiours du feu deuant l'autel de l'idole, & apres quelques rhetoriciés qui s'estudioyent en cela,

faisoient plusieurs oraisons & harangues. L'autre feste & la plus solemnelle, estoit de son couronnement, pour laquelle il deuoit premierement vaincre en bataille, & amener vn certain nombre de captifs, que l'on deuoit sacrifier à leurs dieux, & entroit en triomphe auec vne grande pompe, luy faisans vne solemnelle reception, tant ceux du temple, lesquels alloyent tous en procession, touchās & ioüans de plusieurs sortes d'instrumens, & encensans & chantans comme les seculiers, & les Courtisans, qui sortoient auec leurs inuentions à receuoir le Roy victorieux. La couronne & enseigne Royalle estoit en façon de mitre par deuant, & estoit par derriere coupee, de sorte qu'elle n'estoit pas toute ronde, car le deuant estoit plus haut, & alloit s'esleuant comme en pointe. Le Roy de Tescuco auoit le priuilege de couronner de sa main le Roy de Mexique. Les Mexiquains ont esté fort loyaux & obeissans à leurs Roys, & ne se trouue point qu'ils leur ayent fait de trahison. Les histoires racontent seulement, qu'ils tascherent de faire mourir par poison, leur Roy appellé Ticocic, pour auoir esté coüard & de peu d'effect. Mais il ne se trouue point qu'il y ait eu entr'eux de dissensions, & partialitez par ambition, combiē que ce soit chose assez ordinaire és communautez: au contraire elles racontent, comme l'on verra en son lieu, qu'vn homme le meilleur des Mexiquains, refusa le Royaume, luy semblant qu'il estoit expedient à la Republique d'auoir vn autre Roy. Au cōmencement que les Mexiquains

estoiēt encor pauures, & assez petis cōpagnōs, les Roys estoiēt fort moderez à leur entretiē, & en leur cour, mais cōme ils augmenterent en pouuoir, ils augmēterēt aussi en appareils & en magnificence, iusques à paruenir à la grandeur de Moteçuma, lequel quand il n'eust eu autre chose que la maison des animaux, c'estoit vne chose assez superbe, & telle qu'on n'en a iamais veu d'autre semblable. Car il y auoit en ceste sienne maison de toutes sortes de poissons, d'oiseaux de Xacamamas, & de bestes, comme en vne autre arche de Noé. Pour les poissons de mer il y auoit des estangs d'eaüe sallée, & pour ceux des riuieres, des estangs d'eaüe douce. Les oiseaux de proye y auoient leurs viandes, & les bestes fieres aussi en fort grāde abondance, & grand nombre d'Indiens estoient occupez à entretenir ces animaux. Quād il voyoit qu'il n'estoit pas possible d'entretenir ou nourrir quelque sorte de poisson, d'oiseau, ou de beste sauuage, il en failoit faire l'image & la semblance richemēt taillée en des pierres precieuses, en argent, en or, en marbre ou en pierre: & pour toutes sortes d'entretiens, il auoit des maisons & palais diuers, les vns de plaisir, les autres de deuil & tristesse, & les autres pour y traitter les affaires du Royaume. Il y auoit en ces palais plusieurs chambres, selon la qualité des seigneurs qui le seruoient auec vn estrange ordre & distinction.

CHAPITRE XXV.

Des titres & dignitez qui estoient entre les Mexiquains.

LES Mexiquains ont esté fort curieux de departir les grades & dignitez entre les nobles & les seigneurs, afin que l'on recogneust ceux d'entr'eux, ausquels l'on deuoit faire plus d'honneur. La dignité des quatre eslecteurs, estoit celle qui estoit la plus grande & la plus honorable, apres le Roy, & les eslisoit-on incontinent apres l'eslection du Roy. Ils estoient ordinairement freres ou fort proches parens du Roy, & les appelloient Tlacohecalcalt, qui signifie Prince des lâces que l'on iette ou darde, qui est vne sorte d'armes, dont ils vsoient souuent. La dignité d'apres estoit celle de ceux qu'ils appelloiét Tlacatecati, qui est à dire, circoncifeurs ou coupeurs d'hõmes. La troisiesme dignité estoit de ceux qu'ils appelloient Ezuahuacalt, qui signifie espandeur de sang par esgratignement. Tous lesquels tiltres & dignitez estoient exercez par des hommes de guerre. Il y auoit vn autre quatriesme intitulé Tlilancalqui, qui vaut autát à dire, que seigneur de la maison noire, ou de la noirceur, à cause d'vn certain encre, duquel les prestres s'oignoient, & qui seruoit en leurs idolatries. Toutes ces quatre dignitez estoient du grand Conseil, sans l'aduis desquels le Roy ne faisoit

ny pouuoit faire aucune chose d'importance, & le Roy estant mort l'on en deuoit eslire en sa place vn qui fust en quelqu'vne de ces quatre dignitez. Il y auoit aussi outre ceux-là d'autres conseils, & audience, & disent quelques vns qu'il y en auoit autant comme en Espagne, & qu'il y auoit diuers sieges & iurisdictions auec leurs Conseillers & alcades de cour, & d'autres qui leur estoient soubsmis, cõme corrigidors, alcades maieurs, Lieutenans & Alguasits maieurs, & d'autres, qui estoient encor inferieurs & soubsmis à ceux-cy auec vn fort bel ordre. Tous lesquels despandoient des quatre premiers Princes qui assistoient au Roy. Ces quatre tant seulemẽt auoient la iurisdiction & puissance de condamner à la mort, & les autres leur enuoyoient des memoires des sentences qu'ils donnoient: Au moyen dequoy en certain temps l'on faisoit entendre au Roy tout ce qui se passoit en son Royaume. Il y auoit mesme vn bon ordre & police establie sur le reuenu du Royaume: car il y auoit des officiers departis par toutes les prouinces, cõme des Receueurs, & Tresoriers, qui recueilloiẽt les tributs & rẽtes Royales. L'on portoit le tribut en la cour pour le moins de mois en mois, lequel tribut estoit de tout ce qui croist & s'engendre en la terre, & en la mer tant de ioyaux & d'habits, que de viandes. Ils estoient fort soigneux de mettre vn bon ordre en ce qui touche leur religion, superstition & idolatries: & pour ceste occasion y auoit vn grãd nombre de ministres qui auoient la charge d'enseigner au peuple les

couſtumes & ceremonies de leur Loy. C'eſt pourquoy ſur ce qu'vn preſtre Chreſtien vn iour ſe plaignoit que les Indiens n'eſtoient pas bons Chreſtiẽs, & ne profitoient point à la loy de Dieu: Vn vieillard Indien luy reſpondit fort à propos en ces termes: *Que les preſtres*(diſt il)*employent autant de ſoin & de diligence à faire les Indiens Chreſtiens, que les miniſtres des idoles employent à enſeigner leurs ceremonies. car auec la moitié du ſoin qu'ils y prenoient, ils nous rendront les meilleurs Chreſtiens du mõde, pource que la loy de Ieſus Chriſt eſt beaucoup meilleure: mais les Indiens ne l'apprennent point à faute de gens qui la leur enſeignent*. Enquoy certainement il diſt verité, à noſtre grand' honte & confuſion.

CHAPITRE XXVI.

Comment les Mexiquains faiſoient la guerre, & de leurs ordres de Cheuallerie.

LEs Mexiquains donnoient le premier lieu d'honneur à l'art & profeſſion militaire : c'eſt pourquoy les nobles eſtoient les principaux ſoldats, & les autres qui n'eſtoient point nobles par la valeur & reputation qu'ils acqueroient en guerre, paruenoient en des dignitez & honneurs : de ſorte qu'ils eſtoient tenus pour nobles. Ils dõnoient de belles recompẽſes à ceux qui auoient fait valeureuſement, leſquels iouiſſoient de priuileges que nul autre ne pouuoit auoir: ce qui les encourageoit beaucoup. Leurs armes eſtoient des raſoirs de caillous aigus & trenchãs, qu'ils mettoient des deux coſtez d'vn

baſton,qui eſtoit vne arme ſi furieuſe,qu'ils afferment que d'vn ſeul coup ils en coupoient le col à vn cheual. Ils auoient de fortes & peſantes maſſues, des lances en façon de piques, & d'autres façons de dards à ietter, à quoy ils eſtoient fort adroits, & faiſoient la plus-part de leur combat auec des pierres. Ils auoient pour armes deffenſiues de petites rondelles ou eſcus, & quelque façon de ſallades & morions enuirõnez de plumes. Ils ſe veſtoient de peaux de tigres ou lyons, & d'autres animaux ſauuages. Ils venoient incontinent aux mains auec l'ennemy, & eſtoient fort exercez à courir & à lutter. Car leur principale façon de vaincre n'eſtoit pas tant en tuant comme en prenant des captifs, deſquels ils ſe ſeruoient en leurs ſacrifices, comme il a eſté dit. Moteçuma mit la cheuallerie à ſon plus haut poinct, en inſtituant certains ordres militaires, cõme de Commandeurs, auec certaines marques & enſeignes. Les plus honorables d'entre les Cheualiers eſtoient ceux qui portoient la courõne de leurs cheueux attachée auec vn petit lizet rouge, & auec vn riche plumache, d'où pendoient ſur leurs eſpaulles des rameaux de plumes, & des bourlets de meſme. Ils portoient autant de ces bourlets cõme ils auoient fait d'actes ſignalez en guerre. Le Roy meſme eſtoit de ceſt ordre de Cheuallerie, comme l'on peut voir en Chapultepec, où eſtoient Moteçuma & ſon fils accouſtrez de ces façons de plumaches, taillez en vne roche, qui eſt vne choſe digne de voir. Il y auoit vn autre ordre de Cheuallerie, qu'ils ap-

pelloient les lyons & les tigres,lesquels estoiēt cõmunément les plus valleureux, & qu'on remarquoit le plus en guerre,où ils alloient portans tousiours leurs marques & armoiries. Il y auoit d'autres Cheualiers,cõme les Cheualiers Gris, qui n'estoient en telle estime cõme ceux-cy,lesquels auoient les cheueux coupez en rõd par dessus l'oreille.Ils alloient à la guerre, portans de mesmes marques que les autres cheualliers,toutesfois ils n'estoient point armez,que iusques à la ceinture, mais les plus honorables s'armoient entierement. Tous les cheualiers pouuoient porter de l'or &de l'argent,& se vestir de riche cotton,se seruir de vases peints & dorez,& porter des souliers à leur mode; mais le commun peuple ne pouuoit se seruir,que de vases de terre,ne leur estant pas permis de porter des souliers, & ne pouuoient se vestir que de Nequen, qui est vne matiere grossiere. Chacun ordre de ces cheualiers auoit son logis au Palais,marqué de leurs marques, le premier estoit appellé,le logis des princes,le second des Aigles,le troisiesme,des lyons,& tygres, & le quatriesme des gris. Les autres officiers communs, estoient en bas, logez en de moindres logis : & si quelqu'vn se logeoit hors de son lieu,il encouroit peine de mort.

Chapitre XXVII.

Du grand ordre, & diligence que les Mexiquains employoient à nourrir la ieunesse.

IL n'y a chose, qui m'aye donné plus d'occasion d'admirer, ny que i'aye trouuée plus digne de louange & de memoire, que l'ordre & le soing, que les Mexiquains auoient à nourrir leurs enfans. Car ils recongnoissoient bien, que toute la bõne esperance d'vne Republique, consiste en la nourriture & institution de la ieunesse, ce que Platon traicte assez amplement, en ses liures *de legibus*. Et pour ceste occasion ils s'estudierent & prindrent peine d'esloigner leurs enfans, des delices, & de la liberté, qui sont les deux pestes de cet aage, en les occupans en des exercices honnestes, & proffitables. Pour cet effect, il y auoit aux Temples, vne maison particuliere d'enfans, comme des escholles, ou colleges, qui estoit separée de celle des ieunes hommes, & des filles du Temple, dont nous auons amplement traicté cy-deuant. Il y auoit en ces escholles, vn grand nombre d'enfans, que leurs peres y menoient volontairement, lesquels auoient des pedagogues & maistres, qui les enseignoient en tous louables exercices, à estre bien nourris, porter respect aux superieurs, à seruir & à obeir, leur donnans à ceste fin certains preceptes & enseignements. Et afin qu'ils

fussent aggreables aux Seigneurs,ils leur appre noient à chanter,& à dançer, & les dressoient aux exercices de la guerre,qui à tirer vne flesche, vn dard,ou baston bruslé par le bout, & à bien manier vne rondelle & vne espée. Ils ne les laissoient gueres dormir,afin qu'ils s'accoustumassent au trauail dés l'enfance, & qu'ils ne fussent point hõmes de delices.Outre le nombre commun de ces enfans,il y auoit aux mesmes colleges,d'autres enfans des Seigneurs, & nobles, lesquels estoient plus particulieremẽt traictez.On leur portoit leur manger & ordinaire de leurs maisons,& estoient recommandez à des vieillards & anciens, pour auoir esgard sur eux, lesquels continuellement les admonnestoient d'estre vertueux,deviure chastement,d'estre sobres au manger,de ieusner,&de marcher posément,& auec mesure. Ils auoient accoustumé de les exercer au trauail,& en des exercices laborieux: & quand ils les voyoient instruits en tous ces exercices, ils consideroiẽt attentifuement leur inclination,& s'ils en voioient quelques vns auoir l'inclinatiõ à la guerre,apres qu'ils auoient atteint l'aage suffisant, ils recherchoient l'occasion de les esprouuer, en les enuoyant à la guerre, soubs couleur de porter des viures,& des munitions aux soldats, afin qu'ils veissent là ce qui s'y passoit, & le trauail que l'on y enduroit.Et afin qu'ils perdissẽt la crainte, ils les chargeoient aussi de pezants fardeaux,afin que monstrans leur courage en cela ils fussent plus facillement receus en la cõpagnie des soldats. Par ce moyen il auenoit à

plusieurs, d'aller chargez à l'armee, & retourner Capitaines, auec marques d'honneur. Quelques vns d'iceux se vouloient tellement faire paroistre, qu'ils demeuroient prins ou morts, & tenoient pour moins honorable de demeurer prisonniers. C'est pourquoy ils se faisoient plustost mettre par pieces, que de tomber captifs entre les mains de leurs ennemis. Voilà cõment les enfans des Nobles qui auoient l'inclination à la guerre y estoient employez. Les autres qui auoient leur inclination aux choses du Temple, & pour le dire, à nostre mode, à estre Ecclesiastiques, apres qu'ils auoiẽt atteint l'aage suffisant, estoiẽt tirez du college, & les mettoit-on au logis du Temple, qui estoit pour les Religieux, & leur donnoit-on alors leurs ordres & marques d'Ecclesiastiques. Là ils auoiẽt leurs prelats & maistres, qui leur enseignoient ce qui estoit de la profession, où ils debuoient demeurer, y ayants esté dediés. Ces Mexicquains prenoient vn grand soing à nourrir les enfans, que si auiourd'huy ils suyuoient encor cet ordre, en fondant des maisons & colleges, pour l'instruction de la ieunesse, sans doubte que la Chrestienté floriroit beaucoup entre les Indiens. Quelques personnes pieuses l'ont cõmencé, & le Roy & son Conseil l'ont fauorisé, mais d'autant que c'est vne chose, où il n'y a point de proffit, il s'aduance bien peu, & y va l'on assez froidemẽt. Dieu nous vueille esclarcir les yeux, afin que nous voyons, que cela est à nostre confusion, veu que nous autres Chrestiens ne faisons point ce que les enfans des te-

nebres faiſoient à leur perdition, enquoy nous nous oublions de noſtre deuoir.

CHAPITRE XXVIII.

Des feſtes, & dançes des Indiens.


'Autant que c'eſt vne choſe qui deſpēd en partie du bon gouuernemēt, d'auoir en la Republique quelques ieux, & recreations, quand il en eſt temps, il ne ſera mal à propos, que nous racontions ſur ceſte matiere, ce que faiſoient les Indiens, principallemēt les Mexiquains. L'on n'a point deſcouuert és Indes, aucune nation qui viue en communautez, qui n'ayt ſon entretien, & ſa recreation, en ieux, dançes, & exercices de plaiſir. I'ay veu au Peru des ieux qu'ils faiſoient, en façon de cōbat, auſquels les hommes des deux coſtez s'enflamboient quelques fois d'vne telle façon, que bien ſouuent leur Paella, (qui eſtoit le nom de cet exercice) venoit à eſtre dangereuſe. I'ay veu auſſi pluſieurs ſortes de danſes, eſquelles ils contre-faiſoient, & repreſentoient certains meſtiers, & offices, comme de bergers, laboureurs, peſcheurs, & chaſſeurs, & faiſoient ordinairement toutes ces danſes, auec vn ſon & vn pas fort peſant, & fort graue. Il y auoit d'autres danſes & maſcarades, qu'ils appelloient guacones, dont les maſques, & les geſtes eſtoient pures repreſentations du Diable. Il y auoit meſme des hommes, qui danſoient ſur les eſpaulles les vns des autres en la façon

façon qu'ils portent en Portugal, ce qu'ils appellent les Paëllas. La plus grand'partie de ces danses estoient superstitions & especes d'idolatrie, pour ce qu'ils honoroient leurs idolles & Guacas en ceste façon. Pour ceste occasion les Prelats se sont efforcez de leur oster, le plus qu'ils ont peu de ces danses, combien qu'ils les laissent à cause qu'vne partie ne sont que ieux de recreation, car tousiours ils dansent, & ballent à leur mode. Ils vsent en ces danses, de plusieurs sortes d'instruments, dont les vns sont comme fleutes ou petits canons, les autres cōme tambours, & les autres comme cornets entortillez : mais communément ils y chantent tous à la voix, & y en a vn ou deux qui chantēt premierement la chanson, puis tous les autres luy respondent. Quelques vnes de ces chansons estoient fort ingenieusement composées, & contenants des histoires : d'autres estoient pleines de superstitions, & les autres n'estoient que pures folies. Les nostres qui conuersent entr'eux, ont essayé de mettre les choses de nostre saincte Foy en leur façon de chant. Ce qui a assez bien profité, d'autant qu'ils employent les iours entiers à les chanter & reciter, pour le grand plaisir & contentement qu'ils prennent à ce chant. Ils ont mis mesmes à leur langue de nos compositions de musique, comme des Huictains, Chansons & Rondeaux, lesquels ils ont fort proprement tournez, qui est à la verité vn beau & fort necessaire moyen pour instruire le peuple. Ils appelloient communémēt au Peru ces dances Tagui, és autres prouinces

Areittos, & en Mexique Mittottes. Et n'y a point eu en aucun autre lieu vne telle curiosité de ces ieux & dances, comme en la neufue Espagne, où l'on voit encore auiourd'huy des Indiens si braues sauteurs, que c'est vne chose admirable. Les vns dancent sur vne corde, les autres sur vn pieu haut & droit en mille façons. Les autres auec la plante des pieds & les iarets, manient, iettent en haut & reçoiuent vn tronc fort pesant: ce qui semble incroyable, si ce n'est en le voyant. Ils font plusieurs autres demonstrations de leur grande agilité, en sautant, voltigeant, faisant des souples-sauts, tantost portans vn grand & pesant faix, tantost endurans des coups qui seroient suffisants pour rompre du fer. Mais l'exercice de recreation le plus vsité entre les Mexiquains, est le solemnel Mittotté, qui est vne sorte de bal qu'ils estimoient si braue & si honorable, que le Roy mesme y dançoit quelques fois, non pas toutesfois par force comme le Roy Dom Pedro d'Arragon, auec le Barbier de Valence. Ce bal ou Mittotté se faisoit ordinairement és cours du temple, & en celles des maisons Royalles qui estoient les plus spacieuses. Ils posoient au milieu de la cour deux diuers instruments, vn qui estoit en façon de tambour, & l'autre en façon d'vn baril fait tout d'vne piece, & creusé par dedans, lesquels ils mettoient sur vne figure d'homme, ou d'animal, ou dessus vne coulomne. Ces deux instruments estoient si bien accordez ensemble, qu'ils rendoient en leur son vne assez bõne harmonie, & faisoient auec

ces instrumens plusieurs & diuerses sortes d'airs & de chansons. Ils chantoient & balloient tous au son & à la cadence de ces instrumens, d'vn si bel ordre & d'vn si bel accord, tant aux voix qu'au mouuement des pieds, que c'estoit vne chose plaisante à voir. Ils faisoient en ces danses deux cercles ou roües, l'vn desquels estoit au milieu proche des instrumens, auquel les anciens & seigneurs chantoient & dançoient sans presque se mouuoir: l'autre estoit du reste du peuple à l'entour, assez esloigné du premier, auquel ils dançoient deux à deux plus legeremẽt, & faisoient diuerses façons de pas, auec certains sauts à la cadence. Tous lesquels ensemble faisoient vn fort grand cercle. Ils se vestoient pour ces dances de leurs plus precieux habits & ioyaux, selon le moyen & pouuoir d'vn chacun, estimãs cela vne chose fort honorable: & pour ceste occasion ils apprenoient ces dances dés leur enfance. Et combien que la plus grand' part d'icelles se faisoient à l'honneur de leurs idoles, neantmoins cela n'estoit pas d'institution, mais comme il a esté dit, c'estoit vne recreation & passe-temps pour le peuple. C'est pourquoy il n'est pas propre de les oster du tout aux Indiens, mais on doit bien prendre garde qu'ils n'y meslent parmy quelques superstitions. I'ay veu faire ce bal ou Mittotté en la cour de l'Eglise de Topetzotlan, qui est vn bourg à sept lieües de Mexique, & me sembla dés lors que c'estoit chose bonne d'y occuper & entretenir les Indiens és iours de festes, puis

qu'ils ont besoin de quelque recreation : & d'autant plus que celle-là est publique, & sans le preiudice d'autruy, il y a moins d'inconuenient qu'en d'autres qu'ils pourroient faire eux seuls, si l'on leur ostoit celles-là. C'est pourquoy il faut conclure, suiuant le conseil du Pape Gregoire, que c'est vne chose fort propre de laisser aux Indiens ce qu'ils ont de coustume & vsages, pourueu qu'ils ne soient point meslez de leurs erreurs anciens, & de faire en sorte que leurs festes & passe-tẽps s'acheminẽt à l'honneur de Dieu, & des saincts desquels ils celebrent les festes. Cecy pourra suffire en general des mœurs & coustumes politiques des Mexiquains. Et quant à leur origine, accroissement & Empire, d'autant que c'est vne matiere plus ample, & qui sera belle & plaisante d'entendre dés son commencement, nous en traitterons au liure suiuant.



LIVRE SEPTIESME DE L'HISTOIRE NATVRELLE & morale des Indes.

Chapitre Premier.

Que c'est vne chose vtile d'entendre les actes & gestes des Indiens, principalement ceux des Mexiquains.



OVTE histoire veritable & biẽ escrite est tousiours profitable au Lecteur. Car comme dit le Sage: *Ce qui a esté est, & ce qui sera, est ce qui a esté.* Eccles. 1. Les choses humaines ont entr'elles beaucoup de ressemblance, & les vns se font sages, par ce qui arriue aux autres. Il n'y a peuple si barbare, qui n'ait en soy quelque chose de bon, & digne de loüange, ny Republique si bien ordonnée, où il n'y ait quelque chose à reprendre. C'est pourquoy quand il n'y auroit autre fruict en l'histoire & narration des faits des Indiens, que ceste commune vtilité d'estre vne histoire & relation des choses, lesquelles en effect de verité sont aduenues, elle merite assez d'estre receüe comme chose vtile, & ne la doit-on pas reietter, pourtant si ce sont cho-

ſes des Indiens. Comme nous voyons que les autheurs qui traittent des choſes naturelles, eſcriuent non ſeulement des animaux genereux, des plantes ſignallees & des pierres precieuſes, des animaux vils, des herbes communes, des pierres & choſes vulguaires, d'autant qu'il y a touſiours en icelles quelques proprietez dignes d'eſtre remarquées. Ainſi quand il n'y auroit autre choſe en cecy que ie traitte, que d'eſtre vne hiſtoire & non point des fables & fictions, c'eſt touſiours vn ſubiect qui n'eſt pas indigne d'eſtre eſcrit, ny d'eſtre leu. Il y a encor vne autre raiſon plus particuliere : c'eſt que l'on doit d'auantage eſtimer en cecy ce qui eſt digne de memoire, d'autant que c'eſt vne nation peu eſtimée, & d'autant meſme que c'eſt vne matiere differente de celle de noſtre Europe, comme auſſi le ſont ces nations: enquoy nous deuons prendre plus de plaiſir & de contentement d'entendre le fond de leur origine, leur façon de viure, leurs heureuſes & malheureuſes aduantures. Et n'eſt pas ceſte matiere ſeulement plaiſante & agreable, mais auſſi eſt vtile & profitable, principalement à ceux qui ont la charge de les regir & gouuerner: car la cognoiſſance de leurs actes inuite à donner credit aux noſtres, & enſeigne en partie comment ils doiuent eſtre traittez, voire elle oſte beaucoup du commun, & ſol meſpris, auquel ceux de l'Europe les ont, ne iugeans pas que ces peuples ayent aucune choſe de raiſon. Car certainement on ne peut mieux trouuer l'eſclarciſſement de ceſte opinion, que

par la vraye narration des faits, & geſtes de ce peuple. Ie traicteray donc auec l'ayde du Seigneur, le plus brefuement que ie pourray, de l'origine, propres, & faits notables, des Mexicquains, par où l'on pourra cognoiſtre le temps, & la diſpoſition que le haut Dieu voulut choiſir, pour enuoyer à ces nations, la lumiere de l'Euangile de Ieſus Chriſt ſon fils vnique noſtre Seigneur, lequel ie ſupplie acheminer noſtre petit trauail, de ſorte qu'il puiſſe reuſſir à la gloire de ſa diuine grãdeur, & à quelque vtilité de ces peuples, auſquels il a communiqué ſa ſaincte loy Euangelique.

CHAPITRE II.

Des anciens habitans de la neufue Eſpagne, & comment les Nauatlacas y vindrent.

LES anciens, & premiers habitans des prouinces, que nous appellõs neufue Eſpagne, furẽt des hommes fort barbares, & ſauuages, qui viuoiẽt & s'entretenoient ſeulement de la chaſſe. A ceſte occaſion eſtoient appellez Chichimecquas. Ils ne ſemoient, ny ne cultiuoient point la terre, & ne viuoient point enſemble, d'autant que tout leur exercice, eſtoit de chaſſer, enquoy ils eſtoient fort adroits. Ils habitoient aux plus aſpres lieux des montagnes viuants beſtiallemẽt ſans nulle police, & alloient tous nuds. Ils faiſoient la chaſſe aux beſtes rouſſes, aux lieures,

connins,bellettes, taupes, chats ſauuages, & aux oiſeaux,voire aux beſtes immondes, comme aux couleuures, lezards, locuſtes, & vers, dont ils ſe nourriſſoient,auec quelques herbes & racines.Ils dormoient aux mõtagnes, en des cauernes,& en des buiſſons:& les femmes meſmes alloient à la chaſſe,auec leurs maris, laiſſans leurs petits enfans attachez aux rameaux d'vn arbre,dans quelque petit pannier de ionc, qui ſe paſſoient d'eſtre allaittez iuſques à ce qu'elles retournaſſent de la chaſſe. Ils n'auoiẽt aucuns ſuperieurs, & ne recognoiſſoient, ny n'adoroient aucuns dieux,& n'auoient point de couſtumes ny de religion. Il y a encor auiourd'huy en la neufue Eſpagne, de ceſte ſorte de gens,qui viuent de leur arc & fleſches, leſquels ſont fort dommageables : pour-autant qu'ils s'aſſemblent par compagnies, pour faire quelque mal,ou vollerie,& n'ont peu les Eſpagnols par force,ny fineſſes,les reduire à quelque police & obeiſſance.Car comme ils n'ont point villes,ny de reſidences,combatre auec eux, eſt proprement,chaſſer aux beſtes ſauuages, qui s'eſcartent,& ſe cachent aux lieux les plus aſpres,& couuerts de la Syerre.Telle eſt la façon de viure encor auiourd'huy en beaucoup de prouinces des Indes, & eſt traitté principallement de ceſte ſorte d'Indiens, aux liures *de procuranda Indiorum ſalute*.Au lieu où il eſt dit, qu'ils ont de beſoing d'eſtre contraints & aſſubiectis par quelque force honneſte, & qu'il eſt neceſſaire de les enſeigner premierement à eſtre hõmes,puis apres à eſtre Chreſtiens.L'on veut di-

re, que ceux qu'ils appellent en la neufue Eſpagne, Ottomies, eſtoient de ceſte ſorte, leſquels communement ſont de pauures Indiens habitans en vne terre aſpre & rude, & neantmoins ſont en aſſez grand nombre, & viuent enſemble ayants entre eux quelque police, & ceux qui les cognoiſſent, ne les trouuent pas moins idoines & capables és choſes de la Chreſtienté, que les autres, qui ſont plus opulens, & que l'on tient pour mieux policéz. Venans donc à noſtre ſubiect, les Chichimecas, & Ottomies, qui eſtoient les premiers habitans de la neufue Eſpagne, d'autant qu'ils ne ſemoient, ny labouroient la terre, laiſſerent le meilleur & le plus fertile de ceſte contrée, ſans le peupler, ce que les nations, qui vindrent de dehors occuperẽt, leſquels ils appelloient Nauatalcas, d'autant que c'eſtoit vne nation plus ciuile, & plus politique, & ſignifie ce mot, peuple qui parle bien, au reſpect des autres nations barbares, & ſans raiſon. Ces ſeconds peupleurs Nauatalcas, vindrent des autres terres eſloignees, qui giſent vers le Nort, où l'on a maintenant deſcouuert vn Royaume, qu'ils appellent le nouueau Mexique. Il y a en ceſte contrée deux prouinces, l'vne appellée Aztlan, qui veut dire lieu de herons, l'autre Tuculhuacan, qui ſignifie terre de ceux qui ont les ayeuls diuins. Les habitans de ces prouinces ont leurs maiſons, leurs terres labourables, dieux, couſtumes, & ceremonies, auec le meſme ordre, & police, que les Nauatalcas, & ſont diuiſez en ſept lignages ou nations, & pour ce qu'il y a vn vſage, en ceſte pro-

uince,que chaſcun de ces lignages a ſon lieu,& ſon territoire ſeparé, les Nauatlacas peignent leur origine, & premier territoire en figure de cauerne,& diſent qu'ils ſortirent de ſept cauernes,pour venir peupler la terre de Mexique,de quoy ils font mention en leur hiſtoire, où ils peignent ſept cauernes, & les hommes qui en ſortent.Par la ſupputation de leurs liures ,il y a plus de huit cents ans, que ces Nauatlacas ſortirẽt de leur pais,qui ſeroit le reduiſant à noſtre conte,l'annee de noſtre Seigneur, huict cents vingt.Quand ils partirent de leur pays, pour venir en Mexique,ils tarderẽt quatrevingts ans en chemin,& la cauſe qu'ils demeurerent ſi lõg temps en leur voyage,fut que leurs dieux,(leſquels ſans doubte eſtoient diables,qui parloiẽt viſiblement à eux)leur auoient perſuadé qu'ils allaſſent recherchants de nouuelles terres, qui euſſent de certains ſignes. C'eſt pourquoy ils venoient recognoiſſans toute la terre,pour rechercher les ſignes, que leurs idolles leur auoient donné,& és lieux qu'ils trouuoient de bonne habitation,ils peuploient & labouroiẽt la terre,& comme ils deſcouuroient touſiours de meilleures contrees, ils delaiſſoient celles qu'ils auoient ainſi premierement peuplees, y laiſſans neantmoins touſiours quelques vns, principallement les vieillards malades,& fatiguez,meſmes y plantoient,& baſtiſſoient,dont l'on voit encor auiourd'huy des reſtes par le chemin qu'ils tindrent, & employerent quatre vingts ans en ceſte façõ de cheminer ſi à loiſir, ce qu'ils euſſent peu faire en vn mois, par ce

moyen ils entrerent en la terre de Mexique, en l'année de neuf cents deux ſelon noſtre conte.

CHAPITRE III.

Comment les ſix lignages de Nauatlacas peuplerent la terre de Mexique.

CES ſept lignages que i'ay dit, ne ſortirent pas tous enſemble, les premiers furent les Suchimilcos, qui ſignifie gent de ſemences de fleurs. Ceux-là peuplerent le riuage du grand lac de Mexique, vers le Midy, & fonderẽt vne Cité de leur nom & pluſieurs bourgades. Long temps apres arriuerent ceux du ſecond lignage appellez Chalcas, qui ſignifie gent des bouches, leſquels fonderent auſſi vne autre Cité de leur nom, departans leurs limites, & territoire, auec les Suchimilcos. Les troiſieſmes furent les Tepanecas qui ſignifie, gent du pont, leſquels peuplerent le riuage du lac, vers l'Occident, & s'accreurẽt tellement qu'ils appellerẽt le chef & metropolitaine de leur prouince Azcapuzalco, qui vaut autant à dire, que fourmilliere, & furent vn lõg temps fort puiſſants. Apres ceux-là vindrent ceux qui peuplerent Tezcuco, qui ſont ceux de Culhua, qui veut dire gent courbee, pource qu'en leur pays il y auoit vne montagne fort recourbée. Et de ceſte façon fut ce lac enuironné de ces quatre nations, peuplans ceux cy l'Orient, & les Tepanecas le Nort. Ceux de Tez-

cuco furent eſtimez fort courtiſans. car leu
langue,& prononciation eſt fort douce, & mi
gnarde. Apres arriuerent les Tlalluicas, qui ſi
gnifie gent de la Syerre. Ceux là eſtoiẽt les plu
rudes,& groſſiers de tous,& comme ils trou
uerent toutes les plaines occupees, au tour di
lac iuſques aux Syerres, ils paſſerent de l'autr
coſté de la Syerre, où ils trouuerent vne terr
fort fertile, ſpacieuſe, & chaude, en laquelle il
fonderẽt & peuplerent pluſieurs grãds bourgs,
appellans la Metropolitaine de leur prouince
Quahunachua, qui vaut autant à dire que lieu,
où ſonne la voix de l'aigle, que noſtre vulgaire
appelle,& par corruption, Quernauaca, & eſt
ceſte prouince celle que l'on appelle auiourd'huy le Marquizat. Ceux de la ſixieſme generation, qui ſont les Tlaſcaltecas, qui vaut autant à dire que gent de pain, paſſerent la Syerre vers l'Orient trauerſans toute la Syerre Menade, où eſt le fameux Vulcan, entre Mexique & la Cité des Anges, où ils trouuerent de bon pays,& ſi eſtendirent bien auant pluſieurs edifices. Ils y fonderent pluſieurs villes, & Citez, dont la Metropolitaine s'appella de leur nom Tlaſcala. Ceſte-cy eſt la nation qui fauoriſa les Eſpaignols, à leur entrée,& par l'ayde deſquels ils gaignerent ce pays, parquoy iuſques auiourd'huy ils ne payent point de tribut, & iouiſſent d'vne exemption generale. Lors que toutes ces nations peuplerent ces pays, les Chinchimecas, anciens habitans ne leur firent aucune reſiſtãce, mais ils ſ'enfuyoient,& comme tous eſpouuentez ils ſe cachoyent au plus couuert

les rochers. Mais ceux qui habitoyent de l'aure-costé de la Sierre, où les Tlascaltecas s'habituerent, ne permirent point ce que le reste des Chichimecas auoyent permis : au contraire ils se mirent en deffence, pour cõseruer leur pays, & comme ils estoyent geans, selon que raconte leur histoire, ils voulurent ietter par force les derniers venus, mais ils furent vaincus par la ruse & finesse des Tlascaltecas, lesquels faignirent de faire paix auec eux, puis les conuierent en vn grand' banquet, & lors qu'ils estoyent occupez à leurs yurongneries, il y eut des hommes qui auoyent esté mis en embusche à ceste fin, qui leur desroberent finement leurs armes, qui estoient de grandes masses, des rondelles, des espees de bois, & autres telles sortes d'armes. Cela fait ils se ietterent à l'impourueu sur eux, & les Chichimecas se voulans mettre en deffense, & ne trouuans point leurs armes, s'enfuirent aux montagnes & forests prochaines, où mettans la main aux arbres, les rompoyent & arrachoyent, comme si c'eussent esté fueilles de laictues. Mais en fin comme les Tlascaltecas alloyent armez, & en ordre, ils deffirent tous les geans, sans en laisser vn seul en vie. Ce qu'on ne doit trouuer estrange, ny pour fable de ces geans, car on y trouue encor auiourd'huy des os d'hommes morts, d'vne incroyable grandeur. Lors que i'estois en Mexique, en l'annee de quatre vingts & six, l'on trouua vn de ces geans enterré en vne de nos metairies, que nous appellons Iesus du Mont, duquel l'on nous apporta vne dent à voir, la-

quelle sans y adiouster, estoit aussi grande que le poignet d'vn homme,& selon ceste proportion tout le reste, lequel ie vey,& m'esmerueillay de ceste difforme grandeur. Les Tlascaltecas donc par ceste victoire, demeurerent paisibles,& tous les autres lignages aussi. Ces six lignages que i'ay dit, conseruerent tousiours amitié entr'eux, marians leurs enfans les vns auec les autres; & departans leurs limites paisiblement, puis s'estudioyent par vne honneste emulation d'accroistre & d'illustrer leur republique. Les barbares Chichimecas voyans ce qui passoit, commencerẽt de prendre quelque police,& à se vestir, ayans honte de ce qu'auparauant,& iusques alors ils n'auoyent esté hõteux, & ayans perdu la crainte par la communication de ces autres peuples, commencerent d'apprendre d'eux plusieurs choses,& faisoient desia leurs maisonnettes, ayans quelque police & gouuernement. Ils esleurent aussi des seigneurs, qu'ils recognoissoient pour chefs, & superieurs: au moyen dequoy ils sortirent presque entierement de ceste vie bestialle, toutesfois ils residoyent tousiours aux montagnes,& en la Sierre separez des autres. Neantmoins ie tiens pour certain que ceste crainte est prouenue des autres nations,& prouinces des Indes, dont les premiers habitãs furent hommes sauuages, lesquels ne viuans que de chasse entrerent, penetrans les terres & pays fort aspres, descouurans vn nouueau monde, & habitans en iceluy presque comme bestes sauuages, sans toicts,& sans maisons, sans terres labourables,

ſans beſtial, ſans Roy, loy, ny Dieu, ny raiſon. Du depuis quelques autres cherchans de meilleures & nouuelles terres, peuplerent le pays fertile, introduiſans vn ordre politic, & quelque façon de Republique, encor qu'elle fuſt fort barbare. Par apres ces meſmes hommes, ou d'autres nations, qui eurent plus d'entendement & d'induſtrie que les autres, ſ'employerent à aſſubiettir & opprimer les moins puiſſans, iuſques à fonder des Royaumes, & des grands Empires. Ainſi en aduint en Mexique, au Peru, & en quelque endroit où ſe trouuent des citez, & des Republiques fondees parmy ces Barbares. Ce qui me confirme en mon opinion, laquelle i'ay amplement deſduitte au premier liure, que les premiers habitans des Indes Occidentales vindrent par terre, & que par conſequent, toute la terre des Indes ſe cõtinue, auec celle d'Aſie, d'Europe, & d'Afrique, & le nouueau monde auec le vieil, (combien que l'on n'ait encor deſcouuert à preſent aucun pays qui touche & ſe ioigne auec les autres mondes) ou que ſ'il y a mer entre deux, elle eſt ſi eſtroitte, que les beſtes fieres & ſauuages la peuuent facillement paſſer à nage, & les hommes en de meſchans baſteaux. Mais laiſſans ceſte philoſophie retournons à noſtre hiſtoire.

Chapitre IIII.

De la ſortie des Mexiquains, de leur chemin, & du peuplement de ceux de Mechouacan.

TRois cens deux ans apres que les ſix lignages ſuſdits furent ſortis de leur pays pour peupler la neufue Eſpagne, le pays eſtant deſia fort peuplé & reduit à quelque forme de police, ceux de la ſeptieſme cauerne, ou lignee, y arriuerẽt, qui eſt la nation Mexiquaine, laquelle comme les autres ſortit de la prouince de Aztlan & Teuculhuacan, nation politique, courtiſane, & fort belliqueuſe. Ils adoroyent l'idole Vitziliputzli, duquel a eſté fait ample mention cy deuant, & le diable qui eſtoit en cet idole parloit & regiſſoit aſſez facilement ceſte nation. Ceſte idole donc leur commanda de ſortir de leur pays, leur promettant qu'il les feroit Princes & ſeigneurs de toutes les prouinces, qu'auoiẽt peuplé les autres ſix natiõs, qu'il leur dõneroit vne terre fort abondante, beaucoup d'or, d'argent, de pierres precieuſes, de plumes, & de riches mantes, ſuyuant quoy ils ſortirent portans auec eux leur idole dans vn coffre de ionc, qui eſtoit porté par quatre des principaux preſtres, auſquels il ſe communiquoit, & leur reuelloit en ſecret le ſuccez de leur chemin & voyage, les aduiſant de ce qui leur deuoit aduenir. Il leur donnoit meſmes des loix, & leur enſeignoit les couſtumes, ceremonies, & ſacrifices

fices qu'ils deuoyent obſeruer. Ils n'aduançoyent ny ne ſe mouuoyent aucunement, ſans l'aduis & commandement de cet idole. Il leur diſoit quand ils deuoyent cheminer, & quand en quelque lieu ils deuoyent ſ'arreſter, enquoy ils luy obeiſſoyent du tout. La premiere choſe qu'ils faiſoyent, où que ce fuſt qu'ils arriuaſſent, eſtoit d'edifier vne maiſon, ou tabernacle, pour leur faux Dieu, qu'ils dreſſoyent touſiours au milieu du camp, & y mettoyent l'arche ſur vn autel, de la meſme façon qu'on en vſe en la ſaincte Egliſe Chreſtienne. Cela fait ils faiſoyent leurs ſemences de pain, & des legumes dont ils vſoyent, & eſtoyent ſi addonnez à l'obeiſſance de leur Dieu, que ſ'il leur commandoit de recueillir ils recueilloient, mais ſ'il leur commandoit de leuer le camp, tout demeuroit là, pour ſemence & nourriture des vieillards, malades & fatiguez, qu'ils alloyent laiſſans à tout propos de lieu en autre, afin qu'ils peuplaſſent. Pretendans par ce moyen que toute la terre demeuroit peuplée de leur nation. Ceſte ſortie & peregrination des Mexiquains, ſemblera parauanture ſemblable à la ſortie d'Egypte, & au chemin que firent les enfans d'Iſrael, veu que ceux là, comme ceux cy, furent admõneſtez de ſortir, & chercher la terre de promiſsion, & les vns, & les autres portoyẽt pour guide leur Dieu, conſultoyent l'arche, & luy faiſoyent tabernacle, & il les aduiſoit, leur dõnant des loix & des ceremonies: & les vns, & les autres conſommerent vn grand nombre d'annees ſur ce voyage de leur terre promiſe,

ou l'on recognoit de la ressemblance de plusieurs autres choses, en ce que les histoires des Mexiquains racontent, & ce que la diuine Escriture rapporte des Israelites. Et sans doute c'est vne chose veritable, que le Diable prince d'orgueil, s'est efforcé par les superstitions de ceste nation, de contrefaire & ensuyure ce que le tres-haut, & vray Dieu fit auec son peuple. Car comme il a esté traitté cy dessus, Satan a vne estrange enuie de se comparer & s'egaller à Dieu, d'où cet ennemy mortel a pretendu faulsement vsurper la communication, & familiarité qu'il luy a pleu auoir auec les hommes. S'est il iamais veu diable, qui conuersast ainsi auec les hommes, comme ce diable Vitzilipuztli? L'on peut bien voir quel il estoit, par ce que l'on n'a iamais veu, ny ouy parler, de coustumes plus superstiiteuses, ny de sacrifices plus cruels & inhumains, que ceux que cestuy enseigna aux siens. En fin elles furent inuentees par l'ennemy du genre humain. Le chef & Capitaine que ceux cy suyuoyent, auoit nom Mexi, d'où vint par apres le nom de Mexique, & celuy de sa nation Mexiquaine. Ce peuple donc cheminant ainsi à loisir, comme auoyent fait les six autres nations, peuplans & cultiuans la terre en diuers endroits, dont y a encor auiourd'huy des apparences, & ruines, & apres auoir enduré beaucoup de trauaux & de dangers, vindrent en fin arriuer en la prouince de Mechoacan, qui vaut autant à dire que terre de poisson, pource qu'il y en a grand'abondance en de beaux &

grands lacs, où se contentans de la situation, & fraischeur de la terre, ils s'y voulurent reposer & arrester. Toutesfois ayans consulté leur idole sur ce point, & voyans qu'il n'en estoit pas content, ils luy demanderent qu'il leur permist à tout le moins d'y laisser de leurs hõmes, qui peuplassent vne si bonne terre, ce qu'il leur accorda, leur enseignant le moyen comment ils le feroyent. Qui fut que comme les hommes & les femmes seroyent entrez pour se baigner en vn lac fort beau, qui s'appelloit Pascuaro, ceux qui resteroyent en terre leur desrobassent tous leurs habits, & incontinent leuassent le camp, & s'en allassent sans faire aucun bruit. Ce qui fut ainsi fait, & les autres qui ne pensoyent en la tromperie, pour le contentement qu'ils prenoyent à se baigner, quand ils sortirent & se trouuerent despouillez de leurs habits, & ainsi moquez & delaissez de leurs compagnons, ils demeurerent fort mal contans, & indignez de cela, de sorte que pour faire demonstration de la haine qu'ils conçeurent contr'eux, ils disent qu'ils changerent de façon de viure, voire de langage. A tout le moins c'est vne chose certaine, que tousiours les Mechoacanes ont esté ennemis des Mexiquains, c'est pourquoy ils vindrint congratuler le Marquis de Vallé, apres la victoire obtenue, quand il gagna Mexique.

Chapitre V.

De ce qui arriua en Malinalco, en Tula, & en Chapultepec.

IL y a de Mexouacquan en Mexique, plus de cinquãte lieües, & ſur le chemin eſt Malinalco, où il leur aduint, que ſe plaignans à leur idole d'vne femme tres-grande ſorciere, qui venoit en leur compagnie, portant le nom de ſœur de leur Dieu, pour ce que auec ſes mauuais arts, elle leur faiſoit de grands dommages, pretendant par certains moyẽs ſe faire adorer d'eux, comme leur Deeſſe : l'idole parla en ſonge à l'vn de ces vieillards qui portoyent l'arche, & luy commanda que de ſa part il conſolaſt le peuple, leur faiſant de nouueau de grandes promeſſes, & qu'ils laiſſaſſent ceſte ſienne ſœur, auec ſa famille, comme cruelle & mauuaiſe, en leuant le camp de nuict en grand ſilence, ſans laiſſer aucune apparence par où ils alloyent. Ils le firent ainſi, & la ſorciere ſe trouuant ſeule auec ſa famille, delaiſſee de la façon peupla là vne ville qui fut appellée Malinalco, & les habitans de laquelle ſont tenus pour de grands ſorciers, eſtans yſſus d'vne telle mere. Les Mexiquains, d'autant qu'ils ſ'eſtoyent beaucoup diminuez par ces diuiſions, & pour le nombre des malades, & gens fatiguez qu'ils alloyent laiſſans, ſe voulurent reffaire, ſ'arreſtãs en vn lieu, appellé Tula, qui ſignifie lieu de ioncies. Là leur idole leur commanda qu'ils

arreſtaſſent vne grande riuiere, afin qu'elle ſe reſpandiſt dedans vne grande plaine,& auec le moyen qu'il leur enſeigna, ils enuironnerent d'eaue vne colline appellée Coatepec,& en firent vn grand lac, lequel ils planterent tout à l'entour de ſaux, d'ormes, ſapins, & autres arbres. Il commēça à ſ'y engendrer beaucoup de poiſſon, & y venir pluſieurs oiſeaux, de ſorte qu'il ſ'y fit vn lieu delicieux. C'eſt pourquoy l'aſſiette de ce lieu,leur ſemblāt aſſez agreable, & eſtans laſſez de tant cheminer,pluſieurs parlerent de peupler là, & ne paſſer plus outre, dequoy le Diable ſe faſcha fort, & menaſſant les preſtres de mort, leur commanda qu'ils remiſſent la riuiere à ſon cours. Et leur dit qu'il donneroit ceſte nuict le chaſtiement à ceux qui auoient eſté deſobeiſſans, tel qu'ils le meritoyent. Or comme le mal faire eſt ſi propre au Diable, & que la iuſtice diuine permet bien ſouuent que ceux là ſoyent mis entre les mains d'vn tel bourreau, qui le choiſiſſent pour leur Dieu : il arriua que ſur la minuict ils ouyrent en certain endroit du camp,vn grand bruit, & au matin allans celle part, ils trouuerēt morts ceux qui auoyent parlé de demeurer là. La façon comme ils auoyent eſté occis, fut qu'on leur auoit ouuert l'eſtomach, & en auoit on tiré le cœur. Et de là ce bon Dieu enſeigna à ces pauures malheureux, les façons des ſacrifices qui luy plaiſoyent,qui eſtoit en ouurant l'eſtomach,& leur tirer le cœur, ainſi qu'ils l'ont depuis pratiqué en leurs horribles ſacrifices.Ayās veu ce chaſtiement ainſi fait, & que la campa-

gne s'estoit desechee, à cause que le lac s'estoit vuidé, ils consulterent leur Dieu de sa volonté, lequel leur commanda de passer outre, ce qu'ils firent, & peu à peu aduancerent, iusques à arriuer à Chapultepec, à vne lieüe de Mexique, lieu celebre pour sa recreation, & fraischeur. Ils se fortifierent en ces mõtagnes, pour crainte des nations qui habitoyent ceste contree, lesquelles leur estoient toutes contraires, principalement d'autant qu'vn nommé Copil, fils de ceste sorciere laissee en Malinalco, auoit blasmé, & mal parlé des Mexiquains. Car ce Copil, par le commandement de sa mere, quelque tẽps apres vint à la suitte des Mexiquains, & s'efforça d'inciter contre eux les Tapanecas, & les autres circõuoisins, iusques aux Chalcas, de sorte qu'ils vindrẽt en main armée pour destruire les Mexiquains. Le Copil cependant se mit en vne Colline qui est au milieu du lac, appellée Acopilco, attendant la destruction de ses ennemis, & eux par l'aduis de leur idole allerent contre luy, & le prenants au despourueu le tuerent, & en apporterent le cœur à leur Dieu, lequel commanda qu'on le iettast au lac. Et feignent que de là s'est engendree vne plante, appellée Tunal, où du depuis fut fondée Mexique. Ils vindrent aux mains, auec les Chalcas, & autres nations, & auoyent les Mexiquains esleu pour leur capitaine, vn vaillant homme, appellé Vitzilonilti, qui en vne charge fut prins & tué par les ennemis, mais pour cela les Mexiquains ne perdirent pas courage, ains combattans valeureusement, malgré leurs

ennemis rompirent leurs escadrons,& menans au milieu,& corps de la bataille les vieillards, femmes & petits enfans,passerẽt outre iusques à Atlacuyauaya,ville des Culhuas, lesquels ils trouuerent solemnisans vne feste, auquel lieu ils se fortifierent.Les Chalcas ny les autres nations,ne les suyuirent plus,mais estans despitez de se voir deffaits par vn si petit nõbre de gens, eux qui estoient en si grande multitude,se retirerent en leurs villes.

Chapitre VI.

De la guerre que les Mexiquains eurent contre ceux de Culhuacan.


Es Mexiquains,par le conseil de l'idole enuoierent leurs messagers, au seigneur de Culhuacan, luy demandans vn lieu pour habiter,lequel apres en auoir communicqué auec les siens,leur accorda le lieu de Tiçaapan, qui signifie eaües blanches,en intention qu'ils se perdissent, & y mourussent tous,pour autant qu'il y auoit en ce lieu vn grand nombre de viperes, de couleuures,& d'autres animaux venimeux, qui s'engendroient en vne Colline proche de là. Mais eux persuadez,& enseignez de leur diable, receurent de bonne volonté,ce qui leur fut offert,& adoucirent par art diabolique, tous ces animaux,sans qu'ils leur fissent aucun dommage,voire les conuertirent en viande,&en mangeoient à leur contentement & appetit. Ce que voyant le Seigneur de Culhuacan,& qu'ils

auoient ſemé & cultiué la terre, il ſe reſolut de les receuoir en ſa Cité, & de contracter amitié auec eux. Mais le Dieu que les Mexiquains adoroient, (comme il a accouſtumé de ne faire aucun bien ſinon pour en tirer du mal) diſt à ſes preſtres, que ce n'eſtoit là le lieu où il vouloit qu'ils demeuraſſent, & qu'ils en deuoient ſortir en faiſant la guerre. C'eſt pourquoy ils deuoient chercher vne femme, qu'ils nommeroient la Deeſſe de diſcorde, & pourtant ils aduiſerent d'enuoyer demander au Roy de Culhuacan ſa fille, pour eſtre Royne des Mexicquains, & mere de leur Dieu, lequel receut volontiers ceſte ambaſſade, & incontinent leur enuoya ſa fille bien ornée & bien accõpagnée. La meſme nuit qu'elle arriua, par l'ordonnance de l'homicide qu'ils adoroient, ils la tuerent cruellement. Et apres l'auoir eſcorchée fort proprement comme ils ſçauent faire, ils en veſtirent de la peau, vn ieune homme, qu'ils couurirent par deſſus des habillements d'elle, & de ceſte façon le poſerent aupres de l'idole, le dedians pour deeſſe & mere de leur Dieu, & touſiours depuis l'adorerent, en faiſans vne idole, qu'ils appelloyent Toccy, qui veut dire noſtre ayeulle. Non contens de ceſte cruauté ils inuiterent malicieuſement le Roy de Culhuacan, pere de la ieune fille, de venir adorer ſa fille, qui eſtoit deſia conſacrée Deeſſe, lequel venãt, auec de grands preſents & bien accompagné des ſiens, fut mené en vne chapelle fort obſcure, où eſtoit leur idole, afin qu'il offriſt ſacrifice à ſa fille, qui eſtoit en ce lieu. Mais il arriua que

l'encens,qui estoit en vn brasier,& fouyer,selō leur coustume,s'alluma de sorte que par ceste clarté,il recongneut le poil de sa fille, & ayant par ce moyen descouuert la cruauté,& la tromperie,sortit de là s'escriant hautemēt, puis auec tous ses gens frappa furieusement sur les Mexiquains,iusques à les faire retirer au lac,tellemēt que peu s'en fallut qu'ils ne s'y noyassent. Les Mexiquains se deffendoient, iettans certaines dardilles,dont ils se seruoient à la guerre, desquels ils offençoient beaucoup leurs ennemis. Mais en fin ils gangnerēt terre, & delaissans ce lieu la sen allerent costoyans le lac, fort harassez & mouillez, les femmes & petits enfans pleurans & iettans de grans cris contre eux & contre leur Dieu, qui les auoit mis en telles destresses. Ils furent contrains de passer vne riuiere, qui ne se pouuoit gueyer, c'est pourquoy ils s'aduiserent de faire de leurs rondelles,& de ioncs certains petits bateaux, esquels ils passerent.Puis apres en tournoyant, estans partis de Culhuacan,arriuerent à Iztacalco, & finablement au lieu,où est auiourd'huy l'Hermite Saint Anthoine à l'entrée de Mexique, & au quartier qu'ils appellēt auiourd'huy sainct Paul,pendant lequel temps leur idole les consoloit en leurs trauaux,& les animoit, leur faisant promesses de grandes choses.

CHAPITRE VII.

De la fondation de Mexique.

LE temps estant desia venu, que le pere de mensonge deuoit accomplir la promesse qu'il auoit faite à son peuple, lequel ne pouuoit plus supporter tant de tournoyement, de trauaux, & de dãgers, aduint que quelques vieillards prestres, ou sorciers, estans entrez dans vn lieu plein de glaieuls espais rencontrerent vn cours d'eaüe fort claire & belle, qui sembloit argentée, & regardans à l'entour, veirent que les arbres, le pré, les poissons, & tout ce qu'ils regardoient estoit fort blanc. Estans esmerueillez de cela, il leur souuint d'vne prophetie de leur Dieu, par laquelle il leur auoit donné cela pour signal, du lieu où ils se debuoient reposer, & se faire Seigneurs des autres nations. Alors pleurans de ioye, retournerẽt vers le peuple auec ces bonnes nouuelles. La nuit ensuyuante Vitzilipuztli s'apparut en songe à vn prestre ancien, & luy dist, qu'ils cherchassent en ce lac, vn Tunal, qui naissoit d'vne pierre, (qui estoit à ce qu'il luy dist, le lieu mesme, ou par son commandement, ils auoient ietté le cœur de Copil fils de la sorciere, leur ennemy) Et que sur ce Tunal, ils verroient vn aigle fort beau, qui se paissoit là, de certains beaux petits oiseaux, & que quand ils verroient cela, qu'ils creussent que c'estoit le lieu, où leur Cité debuoit estre bastie, laquelle

deuoit ſurmonter les autres,& eſtre remarquable au monde.Le matin venu le vieillard aſſembla tout le peuple,depuis le plus grand, iuſques au plus petit, & leur fit vne longue harangue, ſur le ſubiet de la grãde obligation qu'ils auoiẽt à leur Dieu,& de la reuelation,que luy indigne en auoit eüe ceſte nuit,concluant que tous deuoient ſe mettre à rechercher ce lieu bien heureux qui leur eſtoit promis. Ce qui cauſa telle deuotion,& allegreſſe à tous, que ſans dilayer ils ſe mirent incontinent à l'entreprinſe, & ſe diuiſans en bandes commencerent à rechercher,ſuyuant les ſignes de la reuelation le lieu deſiré.Parmy l'eſpaiſſeur des iõcs & glaieuls de ce lac, ils rẽcontrerẽt ce iour là le cours d'eaüe du iour de deuant,fort differẽt toutesfois,d'autant qu'il n'eſtoit pas blanc,mais vermeil comme ſang,lequel ſe ſeparoit en deux ruiſſeaux, dont il y en auoit vn qui eſtoit de couleur azurée,fort obſcure,ce qui les fit beaucoup eſmerueiller,& denota vn grãd myſtere à ce qu'ils diſoient.En fin apres auoir beaucoup cherché çà & là,apparut le Tunal,naiſſant d'vne pierre,ſur lequel il y auoit vn Aigle Royal,ayant les aiſles ouuertes & eſtendues, tourné deuers le Soleil,en recepuant ſa chaleur. A lentour de cet Aigle, il y auoit beaucoup de plumes riches blanches,rouges,iaulnes,bleües, & vertes, de la meſme ſorte de celles, dont ils font des images, lequel Aigle tenoit en ſes griffes vn fort bel oyſeau. Leſquels le veirent, & recongneurent que c'eſtoit le lieu, qui leur auoit eſté predit par l'oracle: ils s'agenouillerent

tous faiſans grande veneration à l'aigle, laquelle leur inclina la teſte, en regardant de tous coſtez. Il y eut alors de grans cris & demonſtrations, & actions de graces au Createur, & à leur grãd Dieu Vitzilipuztli, qui en tout leur eſtoit pere, & leur auoit touſiours dit verité. Ils appellerẽt pour ceſte occaſion la Cité qu'ils fonderent là Tenoxtiltan, qui ſignifie Tunal en pierre, & iuſques auiourd'huy ils portent en leurs armes vne aigle ſur vn Tunal, auec vn oiſeau en vne griffe, & aſſis de l'autre ſur vn Tunal. Le iour ſuiuant par la commune opinion ils firent vn hermitage ioignant le Tunal de l'aigle, à fin que l'Arche de leur Dieu y repoſaſt, iuſques à ce qu'ils euſſent le moyen de luy faire vn ſomptueux Temple, & ainſi firent ceſt hermitage de gazons & de mottes qu'ils couurirent de paille, puis apres ayans conſulté leur Dieu, ils delibererent d'acheter de leurs voiſins de la pierre, du bois & de la chaux, en troc de poiſſons, de grenouilles & de cheurettes, meſme auſſi de canards, poulles d'eaüe, courlieux & autres diuers genres d'oiſeaux marins. Toutes leſquelles choſes ils peſchoient & chaſſoient auec grande diligence en ce lac, auquel il y en a en grande abondance. Ils alloient auec ces choſes és marchez des villes & Citez des Tapanequas, & de ceux de Tezcuco leurs circonuoiſins, & auec beaucoup d'artifice aſſemblerent peu à peu ce qu'ils auoient de beſoing pour l'edifice de leur Cité : de ſorte qu'ils baſtirent de pierre & de chaux vne meilleure chappelle pour leur idole, & s'employe-

rent à remplir auec des planches & du bloc, vne grande partie de ce lac. Cela fait l'idole parla vne nuict à vn de ses prestres en ces termes : *Dy aux Mexiquains que les seigneurs se diuisent chacun auec ses parens & amis, & qu'ils se separent en quatre quartiers principaux à l'entour de la maison que m'auez faite pour mon repos, & que chaque quartier edifie en son quartier selon sa volonté.* Ce qui fut mis en execution, & ceux-là sont les quatre quartiers principaux de Mexique, que l'on appelle aujourd'huy Sainct Iean, Saincte Marie la Ronde, Sainct Paul, & Sainct Sebastien. Apres cela les Mexiquains estans ainsi diuisez en ces quatre quartiers, leur Dieu leur commanda qu'ils repartissent entr'eux les Dieux qu'il leur declareroit, & qu'ils nommassent à chaque quartier principal des quatre d'autres quartiers particuliers où leurs Dieux fussent adorez. Par ainsi sous chacun de ces quatre quartiers principaux il y en auoit plusieurs petits qui y estoient comprins selō le nombre des idoles, que leur Dieu leur commanda d'adorer, lesquels ils appellerent Calpultetco, qui vaut autant à dire que Dieu des quartiers. En ceste maniere la Cité de Mexique Tenoxtiltan fut fondée, & vint à grande augmentation.

CHAPITRE VIII.

De la sedition de ceux de Tlatelulco, & du premier Roy que les Mexiquains esleurent.

CESTE diuision des quartiers estant faicte en l'ordre dessusdit, quelques vieillards & anciens eurent opinion

qu'au departement des lieux,l'on ne leur auoit pas porté le respect qu'ils meritoient,pour ceste occasion eux & leurs parens se mutinerent & allerent rechercher vne nouuelle residence: & comme ils alloyent par le lac ils trouuerent vn petit tertre ou terrasse qu'ils appellent Tloteloli,où ils peuplerent,luy donnans le nom de Tlatellulco, qui est à dire lieu de terrasse. Cela fut la troisiesme diuision des Mexiquains, depuis qu'ils partirent de leur pays : celle de Mechouacan ayant esté la premiere, & celle de Malmalco la seconde. Ceux-là qui se separerent & s'en allerẽt en Tlatellulco estoient des hõmes renommez & d'vn mauuais naturel:par ainsi ils exerçoient enuers les Mexiquains leurs voisins,le pire voisinage qu'ils pouuoiẽt.Ils ont eu tousiours des debats contr'eux , & iusques auiourd'huy durent encor leurs inimitiez & ligues anciẽnes. Voyãs dõc ceux de Tenoxtiltã, que ceux de Tlatellulco leur estoient fort contraires, & qu'ils alloient multiplians, eurent crainte qu'auec le temps ils ne vinssent à les surmonter: & sur cest affaire s'assemblerent en conseil, où ils aduiserent qu'il estoit bon d'eslire vn Roy, auquel ils obeissent, & qui fust craint de leurs ennemis, d'autãt q̃ par ce moyẽ ils seroient plus vnis & plus forts entr'eux, & les ennemis ne se hazarderoient tant en leur endroit. Estans ja deliberez d'eslire vn Roy,ils prindrent vn autre aduis fort vtile & asseuré,de ne l'eslire point d'entr'eux, pour euiter les dissensions, & pour gagner auec le nouueau Roy quelqu'vne des autres nations voisines, des-

quelles ils se voyoient circuis, & eux destituez de tout secours. Tout consideré, tant pour appaiser le Roy de Culhuacan, qu'ils auoient grãdement offensé, ayans tué & escorché la fille de son predecesseur, & luy ayans fait vne si lourde moquerie, comme mesme pour auoir vn Roy qui fust de leur sang Mexiquain, de la generation desquels il y en auoit beaucoup en Culhuacan, qui y restoient encor du tẽps qu'ils vescurent en paix auec eux, ils arresterent d'eslire pour Roy vn ieune homme appellé Acamapixtli, fils d'vn grand Prince Mexiquain, & d'vne Dame fille du Roy de Culhuacan. Incontinent ils luy enuoyerent Ambassadeurs auec vn grand present pour leur demãder cest homme, lesquels firent leur ambassade en ces termes: *Grand Seigneur, Nous autres vos vassaux & seruiteurs, les Mexiquains mis & resserrez dedans les herbiers & roseaux du lac, seuls & delaissez de toutes les nations du monde, mais seulement conduits & acheminez par nostre Dieu au lieu où sommes, qui tombe en la iurisdiction de vos limites d'Ascapusalco & de Tezcuco: ores que vous nous auez permis d'estre & de demeurer en iceluy, nous ne voulons point ny n'est pas raisonnable de viure sans chef & sans Seigneur qui nous commande, nous corrige & gouuerne, nous instruisant en nostre façon de viure, & nous deffende de nos ennemis. Partant nous venons à vous, sçachans qu'en vostre Cour & maison il y a des enfans de nostre generation, apparentez & alliez auec la vostre, qui sont sortis de nos entrailles & des vostres, de nostre sang & du vostre, entre lesquels nous auons cognoissance d'vn petit fils vostre & nostre, appellé Acamapixtli. Nous vous supplions*

donc que vous nous le donniez pour Seigneur, lequel nous estimerons, comme il merite, puis qu'il est de la lignée des Seigneurs Mexiquains & des Rois de Culhuacan. Le Roy ayāt mis l'affaire en deliberation, & trouuant que ce ne luy estoit point chose mal à propos de s'allier auec les Mexiquains qui estoient vaillans, leur respondit qu'ils menassent son petit fils à la bonne heure, combien qu'il adiousta, que si c'eust esté vne femme qu'il ne leur eust pas baillée, signifiant l'acte si enorme raconté cy dessus, & acheua son discours en disant : *S'en aille mon petit fils, qu'il serue vostre Dieu, & soit son Lieutenant, qu'il regisse & gouuerne les creatures de celuy pour qui nous viuons, seigneur de la nuict, du iour & des vents, qu'il aille & soit seigneur de l'eaue & de la terre, & qu'il possede la nation Mexiquaine, emmenez-le à la bonne heure, & ayez le soin de le traitter comme fils & petit fils mien.* Les Mexiquains luy rendirent graces, & tout ensemble luy demanderent qu'il le mariast de sa main, à raison dequoy il luy donna pour femme vne Dame des plus nobles d'entr'eux. Ils menerēt le nouueau Roy & la Royne auec tout l'honneur qui leur estoit possible, & leur firent vne solemnelle reception, sortans tous iusques aux plus petis, à voir le Roy, lequel ils menerent en des Palais, qui pour lors estoient assez pauures. Et les ayans assis en leurs throsnes Royaux, incōtinent se leua vn de ses vieillards & Rhetoriciens qu'ils estimoient beaucoup, qui leur parla en ceste maniere: *Mon fils, seigneur & Roy nostre, tu sois le bien venu à ceste pauure maison & Cité, entre ces herbiers & fanges où tes pauures peres, ayeulx &*

parens

parens endurent ce que sçait le Seigneur des choses creées. Regarde, seigneur, que tu viens icy pour estre la deffence, l'ombrage & l'abry de ceste nation Mexiquaine, & pour estre la ressemblance de nostre Dieu Vitzilipuztli, à l'occasion dequoy le commandement & iurisdiction t'est dōné. Tu sçais bien que nous ne sommes point en nostre pays, puis que la terre que nous possedons auiourd'huy est d'autruy, & ne sçauons ce qui sera de nous demain ou vn autre iour: par ainsi considere que tu ne viens point pour te reposer ny recreer, mais plustost pour endurer vn nouueau trauail en vne charge si pesante, qui te doit tousiours faire trauailler, estant esclaue de toute ceste multitude, qui t'est tombée en sort, & de tout ce peuple circonuoisin, lequel tu doibs mettre peine de le gratifier, & les rendre contens, puisque tu sçais que nous viuons en leurs terres, & dedans leurs limites. Et acheua repetant ces mots: *Tu sois le bien venu, toy & la Royne nostre maistresse à cestuy vostre Royaume.* Telle fut la Harangue du vieillard, laquelle, & les autres Harangues que celebrent les histoires Mexiquaines, les enfans auoient accoustumé d'apprēdre par cœur, & ainsi se conseruerent par tradition, & y en a quelques vnes d'icelles qui meritent bien d'estre rapportées en leurs propres termes. Le Roy leur respondit en les remerciant & leur offrant sa diligence, & soucy à les deffendre, & son aide en tout ce qu'il pourroit. En apres ils luy firent le serment, & luy mirent selon leur mode la Couronne Royale sur la teste, qui est semblable à la Couronne de la seigneurie de Venise. Le nom d'Acamixtli premier Roy, signifie poignée de roseaux: c'est

pourquoy ils portent en leurs armes vne main tenant plusieurs sagettes de roseau.

Chapitre IX.

De l'estrange tribut que les Mexiquains payoient à ceux d'Azcapuzalco.

Les Mexiquains rencontrerent si bien en l'eslection de leur nouueau Roy, qu'en peu de temps ils commencerẽt à prendre forme de Republique, & à se faire renommer parmy les estrangers, à cause dequoy leurs voisins meuz d'enuie & de crainte traitterent de les subiuguer, specialement les Tapanecas, qui auoient pour Cité Metropolitaine Azcapuzalco, ausquels les Mexiquains payoient tribut comme hommes venus de dehors, & demeurans en leur terre. Car le Roy d'Azcapuzalco craignant leur puissance qui alloit croissant, voulut opprimer les Mexiquains, & en ayant deliberé auec les siens enuoya dire au Roy Acamixtli que c'estoit trop peu de chose que le tribut ordinaire qu'ils luy payoient, & que de là en auant ils luy deuoient aussi apporter des sapins & des saulx, pour les edifices de sa Cité, & outre cela qu'ils luy deuoient faire vn iardin en l'eaüe, semé de diuerses herbes & de legumes, & luy deuoient amener par eaüe, ainsi accommodé par chacun an, sans y manquer: que s'ils y failloient, il les declareroit ses ennemis, & les raseroit du tout. Les Mexiquains receurent beaucoup d'ennuy

& de faſcherie de ce cõmandement,tenãt pour choſe impoſſible ce qu'il leur demandoit, & que ce n'eſtoit autre choſe que de cercher vne occaſion pour les ruiner : mais leur Dieu Vitzilipuztli les conſola,ſ'apparoiſſant ceſte nuict à vn vieillard,auquel il cõmanda qu'il diſt de ſa part au Roy ſon fils, qu'il ne fiſt point de difficulté d'accepter le tribut,& qu'il leur aideroit & rendroit le tout facile : ce qui aduint depuis. Car eſtant venu le temps du tribut, les Mexiquains porterent les arbres que l'on leur auoit commandé, & qui plus eſt, le iardin fait en l'eaüe, & porté en icelle, auquel y auoit beaucoup de mays, qui eſt leur bled deſiá grené auec ſes eſpics. Il y auoit auſſi du chilli ou axi,des blettes,tomates, friſolles, chias, courges & beaucoup d'autres choſes toutes parcreues & en leur ſaiſon. Ceux qui n'ont point veu les iardins qui ſe font au lac en Mexique au milieu de l'eaüe,ne croiront,& tiendront pour contes ce que i'eſcris,ou ſ'ils le croyent, ils diront que c'eſt vn enchantemẽt du diable qu'ils adoroient. Mais reallement & de fait c'eſt choſe fort faiſable,& a l'on veu pluſieurs fois faire de ces iardins mouuans en l'eaüe. Car ils iettent de la terre deſſus du ionc & du glayeul, d'vne telle façon,qu'elle ne ſe deffait point en l'eaüe, & ſement & cultiuent ceſte terre: de ſorte que le grain y croiſt & meurit fort bien. Puis apres ils l'enleuent d'vn lieu en autre. Mais il eſt bien vray que de faire facilement ce iardin grand, & que les fruicts y croiſſent bien,eſt choſe qui fait iuger qu'il y auoit du fait de Vitzilipuztli,

lequel ils appellent autrement Patillas, principalement n'en ayans iamais fait ny veu de ſemblables. Le Roy d'Azcapuzalco ſ'eſmerueilla beaucoup quand il vid accomply ce qu'il auoit tenu pour impoſſible, & diſt aux ſiens que ce peuple auoit vn grand Dieu qui leur rendoit tout facile, diſant aux Mexiquains, que puiſque leur Dieu leur dõnoit toutes choſes parfaictes, qu'il vouloit que l'année enſuiuant au temps du tribut, ils luy apportaſſent dans le iardin vne cane & vn heron auec leurs œufs couuez, qui deuoient eſtre de telle ſorte, qu'elles eſclouiſſent leurs petits en arriuãt, ſans y faillir aucunement, ſur peine d'encourir ſon indignation. Les Mexiquains furent fort troublez & triſtes d'vn ſi ſuperbe & difficile commandement qu'il leur faiſoit: mais leur Dieu, cõme il auoit accouſtumé, les cõforta de nuict par vn des ſiens, & leur diſt qu'il prenoit tout cela en ſa charge, qu'ils ne perdiſſent point courage, mais qu'ils creuſſent pour certain qu'il viẽdroit vn temps que les Azcapuzalcos payeroient de leurs vies ces deſirs de nouueaux tributs. Le temps du tribut eſtant venu, comme les Mexiquains portoient tout ce que l'on leur auoit demandé de leurs iardinages, l'on trouua parmy les ioncs & glayeuls du iardin, ſans ſçauoir cõment ils y eſtoient demeurez, vne cane & vn heron couuans leurs œufs, & cheminans, arriuerent à Azcapuzalco, où incontinẽt leurs œufs furent eſclos. Dequoy le Roy d'Azcapuzalco eſtant eſmerueillé outre-meſure, diſt derechef aux ſiens, que ces choſes eſtoient plus

qu'humaines, & que les Mexiquains commençoient comme pour ſe faire Seigneurs de toutes ces prouinces. Neantmoins il ne diminua aucunement l'ordre de ce tribut, & les Mexiquains, pour ne ſe trouuer aſſez puiſſans, endurerent & demeurerent en ceſte ſubiection & ſeruitude l'eſpace de cinquãte ans. En ce temps le Roy Acamapixtli mourut, ayant augmenté ſa Cité de Mexique de pluſieurs edifices, rues, conduits d'eaues, & de grande abondance de munitions. Il regna en paix & repos quarante ans, ayant touſiours eſté zelateur du bien & augmentation de ſa Republique. Comme il eſtoit proche de ſa fin, il fit vne choſe memorable, qui fut qu'ayant des enfans legitimes, auſquels il euſt peu laiſſer la ſucceſſion du Royaume, neantmoins ne le voulut pas faire: mais au contraire, il diſt librement à la Republique, que comme ils l'auoient librement eſleu, ainſi qu'ils eſleuſſent celuy qui leur sembleroit eſtre le plus propre pour leur bon gouuernement, les admonneſtans qu'en ce faiſant ils euſſent eſgard au bien de la Republique, & ſe monſtrant faſché de ne les laiſſer libres du tribut & ſubiection treſpaſſa, leur ayãt recommandé ſa femme & ſes enfans, & laiſſa tout ſon peuple deſconforté pour ſa mort.

Chapitre X.

Du second Roy, & de ce qui aduint en son regne.

Les obseques du Roy deffunct acheuées, les anciens, les principaux du Royaume, & quelque partie du peuple s'assemblerent pour eslire vn Roy, où le plus ancien proposa la necessité en laquelle ils estoient, & qu'il conuenoit eslire pour chef de leur Cité vne personne qui eust pitié des vieillards, des femmes veufues & des orphelins, & qui fust pere de la Republique, pource qu'ils deuoient estre les plumes de ses aisles, les sourcils de ses yeux, & la barbe de son visage : qu'il estoit necessaire qu'il fust valeureux, pource qu'ils auoient besoin de bien tost se preualoir de leurs bras, selon que leur auoit prophetisé leur Dieu. Leur resolution en fin fut d'eslire pour Roy vn fils du predecesseur, vsans enuers luy d'vn aussi bon office, en luy donnant son fils pour successeur, comme il fit enuers sa Republique, se confiant en icelle. Ce ieune hõme s'appelloit Vitzilouitli, qui signifie plume riche, ils luy mirent la Couronne royale & l'oignirent, comme ils ont accoustumé de faire à tous leurs Roys, auec vne onction qu'ils appelloient diuine, d'autant que c'estoit la mesme onction, de laquelle ils oignoient leur idole. Incontinent vn Rhetoricien fit vne elegante harãgue, l'exhortant d'auoir bon courage pour les tirer des trauaux, seruitude & misere, esquelles ils viuoient, estãs opprimez des Azcapuzalcos, & icelle acheuée tous luy firẽt l'hommage

& la recognoissance. Ce roy n'estoit point marié, & son Conseil fut d'opiniõ qu'il seroit bon de le marier auec la fille du Roy de Azcapuzalco, afin de l'auoir pour amy, & d'obtenir par ceste alliance quelque diminution de la pesante charge des tributs, qu'il leur imposoit, combiẽ qu'ils eurent quelque crainte, qu'il ne desdaignast de leur dõner sa fille, à cause qu'ils estoiẽt ses vassaux: toutesfois le Roy d'Azcapuzalco s'y accorda, apres qu'ils luy eurent demandé fort humblement, & auec des parolles honnestes, lequel leur donna vne sienne fille appellée Ayanchigual, laquelle ils menerent auec grande feste & resiouissance en Mexique, & firent la ceremonie, & solemnité du mariage, qui estoit d'attacher & nouer vn coing du manteau de l'homme, auec vn autre du voile de la femme en signe de lien de mariage. Ceste Royne engendra vn fils, le nom duquel ils furent demander à son ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, & iettans les sorts comme ils auoient accoustumé, (pource qu'ils obseruoient fort les Augures, principalement sur le nom de leurs enfans) il voulut que son petit fils s'appellast Chimalpopoca, qui signifie rondelle qui iette fumee. La Royne sa fille voyant le contentement que le Roy d'Azcapuzalco monstra de ce petit fils, print de là occasion de luy demander, qu'il luy pleust de soulager les Mexiquains, de la charge si pesante des tributs, puisqu'il auoit desia vn petit fils Mexiquain, ce que le Roy fit de bonne volonté, par le Conseil des siens, leur laissant au lieu du tribut qu'ils payoient vne subiectiõ

de luy porter chacun an vne couple de canards & des poissons, en recognoissance qu'ils estoiẽt ses subiects & qu'ils habitoient en sa terre. Par ce moyen les Mexiquains demeurerent fort soulagez & contens, mais le contentement leur dura bien peu, pour ce que la Royne, leur protectrice mourut peu de temps apres, & l'année ensuyuante mourut aussi le Roy de Mexicque, Vitzilouitli, laissant son fils Chimalpopoca, aagé de dix ans. Il regna treize ans, & mourut aagé de trente ans, ou peu plus. Il fut tenu pour vn bon Roy & diligent au seruice de ses dieux, desquels ils auoient opiniõ que les roys estoiẽt les ressemblances, & que l'honneur que l'on faisoit à leur Dieu, se faisoit au Roy, qui estoit sa semblance. C'est pourquoy les roys ont esté si affectionnez au seruice de leurs Dieux. Ce Roy fut curieux de gaigner les volontez de ses voisins, & de trafficquer auec eux, enquoy il augmenta sa Cité, faisant que les siens s'exerçassent en choses de guerre, parmy le lac, preparants, & disposans les hommes, pour ce qu'ils pretẽdoient obtenir, cõme bien tost l'on verra.

CHAPITRE XI.

Du troisiesme Roy Chimalpopoca, de sa cruelle mort, & de l'occasion de la guerre que firent les Mexiquains.


LEs Mexiquains pour successur du Roy mort, esleurent son fils Chimalpopoca, par vn meur aduis & deliberation com-

mune, encor qu'il ne fust qu'vn enfant de dix ans, ayans opinion qu'il estoit tousiours necessaire, de conseruer la grace du Roy de Azcapuzalco, en faisant son petit fils Roy. Par ainsi ils le mirent en son throsne, luy donnant des enseignes de guerre auec vn arc, & des flesches en vne main, & vne espée de rasoirs (dõt ils ont accoustumé d'vser) en la droicte, signifians par cela, comme ils disent, que par les armes ils pretendoient se mettre en liberté. Ceux de Mexique auoient grande disette d'eaue, pour ce que celle du lac estoit bourbeuse & fangeuse, & par consequent mauuaise à boire, pour à quoy remedier, ils firent que le Roy enfant enuoyast demander à son ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, l'eaue de la montagne de Chapultepec, qui est à vne lieue de Mexique, comme il a esté dict cy dessus, ce qu'ils obtindrent facilement, & par leur diligence firent vn aqueduc, de fascines, glaieul, & gason, par lequel ils firẽt venir l'eaue en leur Cité. Mais d'autant que la Cité estoit fondée sur le lac, & que l'aqueduc le trauersoit, il se rompoit en beaucoup d'endroits, & ne pouuoient s'esiouir de l'eaue, comme ils desiroient & auoient de besoing. Sur ceste occasiõ soit qu'ils la recherchassent tout exprés, pour quereller les Tapanecas, ou fust qu'ils s'esmeussent sur peu d'occasion; en fin ils enuoyerent vne embassade au Roy d'Azcapuzalco, fort resolue, disans qu'ils ne pouuoiẽt s'accommoder de l'eaue, dont il leur auoit fait grace, à cause que le canal s'estoit rompu en beaucoup d'endroits, partant luy demandoient, qu'il les

pourueust de bois,de chaux & de pierre,& qu'il leur enuoyast ses ouuriers, afin que par leur moyen ils fissent vn canal de pierre,& de chaux qui ne se peust rompre. Ce message ne pleut gueres au Roy,& encore moins aux siens, leur semblant que c'estoit vn message outrecuidé, & des propos fort insolens,pour des vassaux à l'endroict de leur Seigneur. Les principaux du Conseil doncques estants indignez de cela,disoient que c'estoit desia beaucoup de hardiesse, puis que ne se contentans de ce que l'on leur auoit permis de demeurer en terre d'autruy, & qu'on leur auoit donné de l'eaüe, ils vouloient d'auãtage,que l'on les allast seruir.Quelle chose estoit cela, & dequoy presumoit vne nation fugitiue & enserrée entre les bourbiers, qu'ils leur feroient bien entendre, s'ils estoient propres pour estre ouuriers, & que leur orgueil s'abbaisseroit,en leur ostant la terre & la vie. Sur ces termes & colere ils sortirent laissans le Roy, lequel ils auoient vn peu pour suspect à cause du petit fils.Et eux separement consulterent de nouueau ce qu'ils debuoient faire,où ils delibererent de faire crier publicquement, que nul Tapanecqua eust à traicter, ny faire commerce auec aucun Mexiquain, qu'ils n'allassent en leur Cité, & ne les receussent en la leur,sur peine de la vie.Par où l'on peut entendre, que le Roy ne commandoit pas absoluement sur ce peuple, & qu'il gouuernoit plus en façon de Consul,ou de Duc,que de Roy,combien que depuis auec la puissance, s'augmenta aussi le commandement des Roys,iusques à de-

uenir Tyrans parfaicts, comme l'on verra aux derniers Roys. Car ç'a esté tousiours vne chose ordinaire entre les barbares, que telle qu'a esté la puissance, tel a esté le commandement, voire en noz histoires d'Espagne se trouue en quelques Roys anciens, la façon de regner, dont ces Tapanecas vserent. Et les premiers Roys des Romains furent de mesme, sauf que Rome, des Roys declina aux consuls & vn senat, iusques à ce que du depuis elle vint à la puissance des Empereurs. Mais ces barbares, de Roys moderez declinerent à Tyrans. Et estant l'vn & l'autre gouuernement, le meilleur & plus seur, est le regne moderé. Or retournans à nostre histoire, le Roy d'Azcapuzalco, voyant la deliberation des siens, qui estoit de tuer les Mexiquains, les pria que premierement ils desrobassent son petit fils le ieune Roy, & apres qu'ils fissent aux Mexiquains ce qu'ils voudroient. Presque tous s'accorderent en cela pour donner cõtentement au Roy, & pour la pitié qu'ils auoient de l'enfant, mais deux principaux y contredirent bien fort, affermans que c'estoit vn mauuais cõseil, pource que Chimalpopoca, biẽ qu'il fust de son sang, estoit du costé de la mere, & que le costé du pere deuoit estre preferé. Parquoy ils conclurent que le premier qu'il conuenoit tuer, estoit Chimalpopoca, Roy de Mexique, & protesterent d'ainsi le faire. Le Roy d'Azcapuzalco fut si fasché de ceste resistence qu'ils luy firent, & du conseil & resolution qu'ils prindrent, que de là à peu de temps, de douleur & de despit il tomba mala-

de, dont il mourut. Par la mort duquel les Tapanecas s'acheuans de resoudre, commirent vne grande trahison. Car vne nuict le ieune Roy de Mexique dormant sans garde, & sans se douter de rien, ceux d'Azcapuzalco entrerent en son Palais, & le tuerent soudainement, s'en retournans sans estre apperceus. Le matin venu que les nobles de Mexique furent saluer le Roy, comme ils auoyent accoustumé, ils le trouuerent mort auec de cruelles blessures, & lors ils s'escrierent, esleuans vn pleur qui remplist toute la cité, & tous aueuglez de colere se mirent incontinent en armes, pour venger la mort de leur Roy. Comme ils marchoyent desia pleins de fureur, & sans ordre, leur sortit au deuant vn des principaux Cheualiers des leurs, taschant de les appaiser, par vne sage remonstrance. *Ou allez vous* (dit-il) *ô Mexiquains, reposez vos cœurs, regardez que les choses qui sont faites sans consideration, ne sont pas bien conduittes, ny n'ont point de bon succez. Reprimez vostre douleur, considerans qu'encor que vostre Roy soit mort, l'illustre sang des Mexiquains n'est pas finy en luy. Nous auons des enfans des Roys deffuncts, par la conduitte desquels succedans au Royaume, vous ferez mieux ce que pretendez, ayans vn chef qui vous guide à vostre entreprise. N'allez pas ainsi aueuglez, deportez vous, & eslisez premierement vn Roy, & seigneur qui vous guide, & encourage contre vos ennemis. Ce pendant dissimulez discrettement, faisans les obseques de vostre Roy mort, dont vous voyez le corps present. Car par cy apres il se trouuera vne meilleure occasion d'en faire la vangeance.* Par ce moyen les Mexiquains ne passerent point plus

outre, & s'arresterent pour faire les obseques de leur Roy. Aquoy ils cõuierent les seigneurs de Tescuco,& ceux de Culhuacan, & leur raconterent l'acte si enorme & si cruel, que les Tapanecas auoyent commis, les inuitans à auoir pitié d'eux, & à s'indigner contre leurs ennemis : à quoy ils adiousterent que c'estoit leur intention de mourir, ou de venger vne si grande meschanceté, leur demandans qu'ils ne fauorisassent le party si iniuste de leurs contraires,& que de leur part ils ne les requeroiẽt point qu'ils leur aydassent de leurs armes & hommes, mais seulement qu'ils fussent attentifs à regarder ce qui se passeroit,& qu'ils desireroyent pour leur entretien, qu'ils ne leur bouchassent ny empeschassent le commerce, comme auoyent fait les Tapanecas. A ces raisons ceux de Tezcuco, & Culhuacan, leur demonstrerent beaucoup de bonne volonté, & qu'ils en estoyent fort satisfaits, leur offrant leurs Citez, & tout le commerce qu'ils en desireroyent, afin qu'à leur volonté ils se pourueussent de prouisions, & de munitions par terre,& par eaüe. Apres cela ceux de Mexique les prierent qu'ils demeurassent auec eux, & assistassent à l'eslection du Roy qu'ils vouloiẽt faire,ce qu'ils accorderent aussi pour leur donner contentement,

CHAPITRE XII.

Du quatriesme Roy nommé Izcoalt, & de la guerre contre les Tapanecas.

CEux qui se deuoient trouuer en l'eslection, estans tous assemblez, se leua vn vieillard, tenu pour vn grand orateur, lequel selon que racontent les histoires, parla en ceste maniere : *La lumiere de vos yeux vous manque ô Mexiquains, mais non pas celle du cœur. car posé le cas, que vous auez perdu celuy qui estoit la lumiere, & le guide de ceste Republique Mexiquaine, celle du cœur neantmoins vous est demeuree, pour considerer que s'ils ont tué vn homme, d'autres sont demeurez apres luy qui pourront suppleer fort aduantageusement la faute que nous auons de luy. La noblesse de Mexique n'est pas finie pour cela, ny le sang Royal esteint. Tournez les yeux & regardez autour de vous, & vous voirrez la Noblesse Mexiquaine mise en ordre, non point vn ou deux, mais plusieurs & excellens princes, fils du Roy Acamapaxtli, nostre vray & legitime seigneur. Icy vous pourrez choisir à vostre volonté, disant ie veux cestuy-cy, & non cet autre. Que si vous auez perdu vn pere, icy vous trouuerez pere & mere. Faites estat, ô Mexiquains, que le Soleil s'est eclipsé, & obscurcy sur la terre pour vn peu de temps, & qu'incontinent retournera la lumiere sur icelle. Si Mexique a esté obscurcie par la mort de vostre Roy, sorte bien tost le Soleil, eslisez vn autre Roy. Regardez bien à qui, & sur qui vous ietterez les yeux, & enuers qui s'incline vostre cœur, car cestuy là est celuy que vostre Dieu Vitzilipuztli a esleu.* Et dilatant encor ce discours, cet orateur acheua au

contentement d'vn chacun. En fin par la resolution de ce conseil, fut esleu Roy Iscoalt, qui signifie couleuure de rasoirs, lequel estoit fils du premier Roy Acamapixtli, qu'il auoit eu d'vne sienne esclaue : & bien qu'il ne fust pas legitime, ils le choisirent, pour ce qu'il estoit plus auantageux que les autres, en meurs, valeur, & magnanimité de courage. Tous monstrerent qu'ils en estoient fort contens, & sur tous ceux de Tescuco, pour autant que leur Roy estoit marié auec vne sœur d'Iscoalt. Apres que ce Roy fut couronné, & mis en son siege Royal, se leua vn autre orateur qui traitta de l'obligation que le Roy auoit à sa Republique, & du courage qu'il deuoit monstrer aux trauaux, disant entre autres choses : *Regarde qu'auiourd'huy nous sommes dependans de toy, parauanture laisseras-tu tomber la charge qui est sur tes espaulles, laisseras tu perir le vieillard & la vieille, l'orphelin & la veufue? Ayes pitié des enfans qui vont grapinant parmy l'aire, lesquels periront, si nos ennemis nous surmontent. Or sus donc seigneur commence à desployer & estendre ton manteau, pour prendre sur tes espaulles tes enfans, qui sont les paures & le commun populaire, lesquels sont asseurez de l'ombrage de ton manteau, & en la fraischeur de ta benignité.* Continuant sur ce subiet beaucoup d'autres paroles, lesquelles (comme en son lieu à esté dit) ils apprenoyẽt par cœur, pour l'exercice de leurs enfans, & apres les enseignoyent comme vne leçon, à ceux qui commençoyent d'apprendre ceste faculté d'orateurs. Ce pendant les Tapanecas estoient resolus de destruire la nation Mexiquaine, & pour cet effect, ils

auoyent dreſſé beaucoup d'appareils. Parquoy le nouueau Roy traitta de declarer la guerre, & venir aux mains, auec ceux qui les auoyent tellement offenſez. Mais le commun peuple voyant que leurs contraires les ſurpaſſoyent beaucoup en nombre d'hommes, & en machines de guerre, eſtans eſpouuentez vindrent vers le Roy, & luy demanderent par importunité, qu'il n'entreprinſt point vne guerre ſi dãgereuſe, qui feroit deſtruire leur pauure Cité & nation. Surquoy eſtans interrogez quel aduis il conuenoit prendre, reſpondirent que le Roy d'Azcapuzalco eſtoit fort pitoyable, que ils luy demandaſſent paix, & ſ'offriſſent le ſeruir, en les tirant hors de ces glaieuls, & qu'il leur donnaſt des maiſons & des terres parmy les ſiennes, afin que par ce moyen ils deſpendiſſent tous d'vn ſeigneur. Et que pour obtenir cecy ils portaſſent leur Dieu en ſa litiere, pour interceſſeur. La clameur du peuple eut tel pouuoir, principalement y ayans quelques nobles, qui approuuoyent leur opinion, que l'on fit incontinent appeller les preſtres & appreſter la litiere, & leur Dieu, pour faire ce voyage. Comme cela ſ'appreſtoit, & que tous conſentoyent à cet accord de paix, & de ſ'aſſubiettir aux Tapanecas, vn ieune homme gaillard, & de bonne façon, ſ'eſleua parmy le peuple, lequel auec vne fort bonne grace, parla ainſi: *Qu'eſt-ce cy, ô Mexiquains, eſtes vous fols, comment telle couardiſe eſt-elle entree parmy nous? nous deuons nous aller rendre ainſi aux Azcapuzalcos?* Puis ſe tournant vers le Roy, luy dit: *Comment ſeigneur, permet-*

mettez vous telle chose? parlez à ce peuple, & luy dittes qu'il laisse rechercher vn moyen, pour nostre honneur & pour nostre deff: nse, & que nous ne nous mettions point si follement & si honteusement, entre les mains de nos ennemis. Ce ieune homme s'appelloit Tlacaellec, nepueu du mesme Roy, & fut le plus valeureux Capitaine, & du plus grand conseil que iamais les Mexiquains ont eu, comme cy apres l'on verra. Animé donc Iscoalt, par ce que son nepueu luy auoit dit, si prudemment, retint le peuple, en disant qu'ils luy laissassent premierement esprouuer vn autre meilleur moyen. Et puis se tournant vers la noblesse des siens, leur dit: *Vous estes icy tous qui estes mes parens, & le meilleur de Mexique, celuy qui aura le courage de porter vn message aux Tapanecas, qu'il se leue.* Eux se regardãs les vns les autres, ne se remuoyent point, & n'y eut aucũ qui voulust s'offrir au cousteau. Alors ce ieune homme Tlacaellec se leuant s'offrit à y aller, disant que puis qu'il deuoit mourir, qu'il importoit peu, que ce fust auiourd'huy ou demain. Car pour quelle occasion se deuoit il tãt conseruer? qu'il estoit tout prest, & qu'il luy commandast ce qu'il luy plairoit. Et iaçoit que tous iugeassent cet acte, pour vne temerité, neantmoins le Roy se resolut de l'enuoyer, afin qu'il cogneust la volonté & disposition du Roy de Azcapuzalco, & de ses hommes, estimant qu'il estoit meilleur d'aduanturer la vie de son nepueu, que l'honneur de sa Republique. Tlacaellec estant apresté, print son chemin, & paruenu aux gardes qui auoyent commandement de tuer quelconque Mexiquain

qui vinſt vers eux, par artifice ou autrement leur perſuada qu'ils le laiſſaſſent entrer vers le Roy, lequel ſ'eſmerueilla de le voir, & ouit ſon ambaſſade, qui eſtoit de luy demander paix ſoubs honneſtes conditions, lequel reſpondit qu'il le cõmuniqueroit auec les ſiens, & qu'il retournaſt l'autre iour pour la reſponce: lors Tlacaellec demanda ſeureté, mais il n'en peut obtenir d'autre, ſinon qu'il vſaſt de ſa bonne diligence. Auec cela il retourna en Mexique, donnant parole aux gardes de retourner. Le Roy de Mexique le remerciant de ſon bõ courage le r'enuoya, pour auoir la reſponce, & luy commanda, que ſi elle eſtoit de guerre, qu'il donnaſt au Roy d'Aſcapuzalco, certaines armes pour ſe deffendre, & luy oigniſt & emplumaſt la teſte, comme ils faiſoyent aux hommes morts, luy diſant que puis qu'il ne vouloit point la paix, qu'ils luy oſteroyent la vie & aux ſiens. Et encor que le Roy d'Azcapuzalco euſt deſiré la paix, pour eſtre de bonne condition, les ſiens neantmoins l'eſguillonnerent de ſorte que la reſponſe fut de guerre declarée. Ce qu'eſtant ouy par le meſſager, il fit tout ce que ſon Roy luy auoit cõmandé, declarãt par ceſte ceremonie, de donner armes, & oindre le Roy auec l'onction des morts, que de la part de ſon Roy il le deffioit. Parquoy ayant tout acheué, celuy d'Azcapuzalco ſe laiſſant oindre, & emplumer, donna au meſſager en payement de bonnes armes, & ce pendant l'aduiſa de ne retourner point par la porte du palais, pour ce que pluſieurs l'attendoyent là pour le mettre

par pieces, mais qu'il ſortiſt en ſecret par vne petite fauſe porte qui eſtoit ouuerte, en vne des cours de ſon palais. Ce ieune homme le fit ainſi, & tournoyant par des chemins cachez vint à ſe mettre en ſauueté, à la veue des gardes, & de là les deffia, diſant: *Tapanecas, & Azcapuzalcos, vous faites mal voſtre office de garder. ſçachez donc que vous deuez tous mourir, & qu'il ne demeurera vn Tapaneca en vie.* Ce pendant les gardes ſe ietterent ſur luy, & ſe porta ſi valeureuſement en leur endroit qu'il en tua quelques vns, & voyant qu'il y accouroit beaucoup de peuple, ſe retira gaillardement à ſa Cité, où il porta nouuelles que la guerre eſtoit declarée auec les Tapanecas, & qu'il auoit defié leur Roy.

CHAPITRE XIII.

De la bataille que les Mexiquains donnerent aux Tapanecas, & de la grande victoire qu'ils obtindrent.



LE deffi entendu par le vulgaire de Mexique, ils vindrent vers le Roy, auec leur couardiſe accouſtumée, luy demander congé de ſortir de ſa Cité, tenans pour certain leur perdition. Le Roy les conſola & anima, leur promettant que il leur donneroit liberté, en ſurmontant leurs ennemis, & qu'ils ne doutaſſent point d'eſtre vaincus. Le peuple repliqua: *Et ſi nous ſommes vaincus que ferons nous? Si nous ſommes vaincus* (reſpõ-

dit le Roy) *des maintenant nous nous obligeons de nous mettre en vos mains, afin que vous nous mettiez à mort, & mangiez nos chairs en des plats, & que vous vous vengiez de nous autres. Il sera donc ainsi* (dirent ils) *si vous perdez la victoire, que si vous l'obtenez, dés maintenant nous nous offrons à estre vos tributaires, trauailler en vos maisons, faire vos semences, & porter vos armes & bagage quand vous irez à la guerre, pour tousiours, & à iamais nous autres & nos descendans.* Ces accords faits entre le peuple & les nobles (lesquels ils accōplirent depuis de gré ou par force entierement, cōme ils le promirēt.) le Roy nōma pour son Capitaine general Tlacaellec, & tout le cāp estant mis en ordre, & par escadrons , donna les charges de Capitaines aux plus valeureux de ses parens & amis : puis leur fit vne belle harangue, par laquelle il les anima & leur accreut de beaucoup le courage , qu'ils auoyent desia bien preparé , & ordonna qu'ils obeissent tous au commandement du general, qu'il auoit estably. Lequel separa ses gens en deux, & commanda aux plus valeureux & hardis, que en sa compagnie ils assaillissent les premiers , & que tout le reste demeurast arresté auec le Roy Iscoalt, iusques à ce qu'ils veissent les premiers donner sur leurs ennemis. Marchans donc en ordre ils furent descouuerts de ceux d'Azcapuzalco, lesquels incontinent sortirent furieusement de leur cité , portans de grandes richesses d'or , d'argent , & d'armes de beaucoup de valeur , comme ceux qui auoyent l'Empire de toute ceste contree. Iscoalt donna le signal de la bataille , auec vn petit tambour

qu'il portoit ſur ſes eſpaules, & incontinent eſleuerent vn grand cry, ſ'eſcrians, Mexique, Mexique, donnerent ſur les Tapanecas : & bien que les Tapanecas fuſſent en bien plus grand nombre qu'eux ſans comparaiſon, toutesfois ils ne laiſſerent de les rompre, & les firent retirer en leur cité. Puis venans ceux qui eſtoyent demeurez derriere, crians Tlacaellec, victoire, victoire, tous d'vn coup entrerent en la cité, où par le commandement du Roy, ne pardonnerent à homme, ny vieillards, femmes, ny enfans. Car ils les mirent tous au trenchant de l'eſpee, pillerent & ſacagerent la cité, qui eſtoit tres-riche. Et non contens de cela, ils ſortirent à la pourſuitte de ceux qui ſ'en eſtoyent fuis & retirez en l'aſpreté des Sierres ou montagnes qui eſtoyent proches de là, frapans ſur iceux, dont ils firent vne cruelle boucherie. Les Tapanecas d'vne montagne où ils ſ'eſtoyent retirez ietterent les armes, & demanderent les vies, ſ'offrans à ſeruir les Mexiquains, leur donner des terres, & des iardins, de la pierre, de la chaux & du meſrain, & de les tenir touſiours pour leurs ſeigneurs. A ceſte occaſion Tlacaellec fit retirer ſes gẽs, & ceſſer la bataille, leur donnant les vies ſoubs les conditions deſſuſdittes, leſquelles ils iurerent ſolemnellement. Puis apres ils retournerent à Azcapuzalco, & auec leurs deſpouilles fort riches & victorieuſes, à la cité de Mexique. Le iour enſuyuant, le Roy fit aſſembler les principaux, & le peuple, auſquels il re-

mit en auant l'accord qu'auoit fait le commun, leur demanda s'ils estoyent contens d'y persister, le commun dit qu'ils l'auoyent promis, & que les nobles l'auoyent bien merité, parquoy ils estoient contents de les seruir perpetuellement : dequoy ils firent vn serment qu'ils ont depuis gardé sans y contreuenir. Cela faict Iscoalt retourna à Azcapuzalco, & par le conseil des siens, departit toutes les terres des vaincus, & leurs biens entre les vainqueurs: la principalle partie tomba au Roy, puis à Tlacaellec, & apres au reste des nobles, selō qu'ils s'estoiēt signallez en la guerre. Ils donnerent mesme des terres à quelques plebeiens, pour s'estre portez vaillamment, aux autres distribuerent du pillage, & en firent peu d'estat, comme de gens couards. Ils destinerent mesme des terres en commun pour les quartiers de Mexique, & à chacun les siennes, afin qu'auec icelles ils aidassent au seruice & sacrifices de leurs dieux. Ce fut l'ordre qu'ils garderent tousiours de là en auant, au departemēt des terres, & despouilles de ceux qu'ils auoient vaincus & assubiectis. Par ce moyen ceux d'Azcapuzalco demeurerēt si pauures, qu'il ne leur restoit aucunes terres pour labourer, & le pire fut que l'on leur osta leur Roy, & le pouuoir d'en eslire d'autres que celuy de Mexique.

CHAPITRE XIIII.

De la guerre, & victoire que les Mexiquains eurent contre la Cité de Cuyoacan.



Ombien que la principalle Cité des Tapanelcoas fust celle de Azcapuzalco, toutesfois ils en auoient d'autres qui auoient leurs Seigneurs particuliers, comme Tacuba, & Cuyoacan. Ceux là ayans veu l'eschec passé, eussent bien voulu, que ceux d'Azcapuzalco eussẽt renouuellé la guerre cõtre les Mexiquains, & voyans qu'ils ne s'y preparoient point, comme vne nation du tout rompue, & deffaicte, ceux de Cuyoacan delibererent de faire à part soy la guerre, pour laquells ils s'efforçerent d'inciter les autres nations circonuoisines, lesquelles ne voulurent point se mouuoir, ny quereller les Mexiquains. Cependant croissant la haine & enuie de leur prosperité, ceux de Cuyoacan commencerent à mal traicter les femmes, qui alloient à leurs marchez se mocquans d'elles, & en faisants autant aux hommes sur lesquels ils auoient la dominatiõ. Pour laquelle occasion le Roy de Mexique deffendit qu'aucun des siens n'allast en Cuyoacan, & qu'ils ne receussent en Mexique aucuns d'eux. Ce qui donna occasion à ceux de Cuyoacan de se resoudre du tout à la guerre. Mais premierement ils les voullurent prouocquer par quelque honteuse mocquerie, qui fust

de les conuier en vne de leurs feſtes ſollemnelles, où apres leur auoit fait vn beau bãquet & les auoir feſtoiez, auec vne grande dançe à leur mode, ils leur enuoyerent pour le deſſert des habits de femmes, & les contraignirent de les veſtir, & retourner ainſi veſtus en femmes en leur Cité, leur reprochans qu'ils n'eſtoient que des couards, & des effeminez, de n'auoir oſé prendre les armes, y ayants eſté aſſez prouocquez. Ceux de Mexique diſent, que en recompenſe ils leur firent vne autre lourde mocquerie, en leur mettant aux portes de leur Cité de Cuyoacan, certaines choſes, qui fumoient, par le moien deſquelles pluſieurs femmes auorterent, & pluſieurs tomberent malades. En fin le tout vint iuſques au point de guerre declarée, de ſorte qu'ils ſe donnerent vne bataille, ou ils employerent toute leur puiſſance de part & d'autre, & en icelle Tlecaellec, par ſa magnanimité & ruſe de guerre, obtint la victoire. Car ayant laiſſé le Roy Iſcoalt combatãt auec ceux de Cuyoacan, s'alla mettre en embuſcade auec quelque peu de vaillans ſoldats, & en tournoiãt leur vint donner en queuë, ou chargeant ſur eux il les fit retirer en leur Cité. Mais voyant qu'ils pretendoient ſe retirer au Temple, qui eſtoit bien fort, ſe ietta ſur eux accompagné de trois valeureux ſoldats, & leur gaigna le deuãt, ſe ſaiſiſſant du Temple, où il mit le feu, & les força de s'en fuir parmy les champs, où faiſant grand eſchec ſur les vaincus, les ſuyuirent deux lieües dans le pays, iuſques à vne colline, où les vaincus iettans les armes, & croiſans les bras

ſe rendirent aux Mexiquains, & auec beaucoup de larmes, leur demanderent pardon de l'outrecuidance qu'ils auoient eüe en les traictant comme femmes, & s'offroient à eſtre leurs eſclaues, ſi bien qu'en fin les Mexicquains leur pardonnerẽt. De ceſte victoire les Mexiquains remporterent de tres-riches deſpouilles d'habits, d'armes, de l'or, de l'argent, des ioyaux & des plumaches riches auec vn grand nombre de captifs. En ceſte bataille il y eut trois des principaux de Culhuacan qui vindrent ayder aux Mexiquains, pour gaigner honneur, leſquels furent remarquables ſur tous. Et du depuis eſtans recogneus par Tlacaellec, & ayant fait preuue de leur fidelité, leur donna les deuiſes Mexiquaines, & les eut touſiours à ſõ coſté où ils combatirent en tous lieux valeureuſement. L'on recogneut bien que toute la victoire debuoit eſtre attribuée au general & à ces trois. car entre tant de captifs qu'il y auoit, il y en auoit les deux tiers qui furent gaignez par ces quatre, ce qui ſe preuua facilement, par la ruſe dont ils vſerent. car en prenant vn captif incontinent ils luy coupoient vn peu des cheueux & les bailloiẽt aux autres. Ainſi ſe trouua que ceux qui auoient les cheueux coupez reuenoient à ce nombre, d'où ils acquirent vne grãde reputation & renommée de valeureux. Ils furent honorez comme vainqueurs en leur dõnant de bonnes portions des deſpouilles, & des terres, ainſi que les Mexiquains ont de tout temps accouſtumé de faire, qui donnoit occaſion à ceux qui combattoient, de ſe faire

renommer , & gaigner de la reputation aux armes.

CHAPITRE XV.

De la guerre, & victoire que les Mexiquains eurent contre les Suchimilcos.

LA nation des Tapanecas estant subiuguée , les Mexiquains eurent occasion d'en faire autant aux Suchimilcos, lesquels cõme il a esté dit, furent les premiers de ces sept cauernes , ou lignages qui peuplerẽt ceste terre. Les Mexiquains toutefois ne rechercherent pas l'occasion, cõbien qu'ils pouuoient presumer comme vainqueurs, de passer plus outre , mais les Suchimilcos les esmeurent,pour leur malheur,comme il arriue aux hommes de peu de sçauoir,&qui regardent de trop pres , lesquels pour ne preuoir le dommage qu'ils imaginoient, tomberent en iceluy. Les Suchimilcos furent d'opinion que pour les victoires passees , les Mexiquains entreprendroient de les assubiettir,& delibererent entre eux cet affaire. Il y en eut quelques vns qui dirent qu'il eust esté bon dés lors de les recognoistre pour superieurs , & d'approuuer leur bon heur , neantmoins le contraire fut resolu, & s'aduancerent pour leur donner bataille. Ce qu'entendu par Iscoalt Roy de Mexique, il enuoya contre eux son general Tlacaellec , auec son armée,& vindrent à dõner bataille au mesme champ,qui separoit leurs limites,lesquelles deux armees estoient assez esgalles en hommes

& en armes, mais elles furent bien diuerses en l'ordre,& maniere de combattre. Pource que les Suchimilcos chargerent tous ensemble en vn monceau sans ordre,& Tlacaellec diuisa les siens par escadrons,auec vn bel ordre: par ainsi ils rompirent incontinent leurs contraires, les faisans retirer en leur Cité , en laquelle ils entrerent alors,& les suyuirent iusques à les enfermer au Temple,où ils mirent le feu,& les firent fuir aux montagnes,& en fin les reduisirẽt à ce point,qu'ils se rendirent les bras croisez. Le Capitaine Tlacaellec retournant en grand triomphe, les prestres allerent au deuant, le recepuoir,auec leur musique de flustes , en encensant deuant luy , les Capitaines principaux faisants d'autres ceremonies & monstres d'allegresse,qu'ils auoient accoustumé de faire , & le Roy auec eux , s'en allerent tous au Temple, rendres graces à leur faux Dieu. Car le diable a tousiours esté fort desireux de cela, & de s'attribuer l'honneur de ce qu'il n'a point merité, attendu que c'est le vray Dieu,qui donne la victoire,& qui fait regner ceux qu'il luy plaist, & non pas luy.Le iour ensuyuant le Roy Iscoalt fut en la Cité de Suchimilco, & là se fit iurer Roy des Suchimilcos : & pour les cõsoler leur promit faire du biẽ,en signe dequoy il leur cõmanda quils fissent vne grãde chaussée,qui trauersast deMexique àSuchimilco,qui sõt quatre lieues,afin qu'il y eust plus de commerce,& cõmunicatiõ entr'eux.Ce que firent les Suchimilcos,& en peu de tẽps le gouuernemẽt des Mexiquains,leur sembla si bon, qu'ils s'estimerent

heureux d'auoir changé de Roy & de Republique, & quelques circonuoisins poussez d'enuie ou de crainte à leur perdition, ne furent pas faits sages du malheur de ces autres, comme ils deuoient. Cuitlauaca estoit vne Cité dãs le lac, laquelle (encor que le nom & habitation soit changée) dure encor. Ils estoient fort adroits à nauiger par le lac, & pourtant il leur sembla qu'ils pourroient endommager beaucoup les Mexiquains par eaüe. Ce que le Roy ayant entendu, il eust voulu y enuoyer incontinent son armée pour combattre contre eux: mais Tlacaellec estimant peu ceste guerre, & reputant chose honteuse de mener vne armée contre ceux-là, il s'offrit de les vaincre auec les enfans seuls, & le mit à effect. Il s'en alla au tẽple, & tira du conuent ceux d'entre les enfans, qu'il trouua propres à cest affaire, aagez depuis dix ans iusques à dixhuict, lesquels sçauoient guider & mener des batteaux ou canoës, & leur enseigna certaines ruses. L'ordre qu'ils tindrent à ceste guerre fut qu'il s'en alla en Cuitlauaca auec ces enfans, où par ses ruses il pressa ses ennemis en telle façon qu'il les fit fuir, & comme il les poursuiuoit le seigneur de Cuitlauaca luy vint au deuant, & se rendit, luy, sa Cité, & son peuple: par ce moyen cessa la poursuite. Les enfans retournerent auec beaucoup de despoüilles & plusieurs captifs pour leurs sacrifices, qui furent receus solẽnellement auec vne grande procession, musique & parfums, & allerent adorer leurs Dieux en prenant de la terre qu'ils mangeoient, & se tirant du sang du

deuant des iambes auec les lancettes des prestres, & faisans d'autres superstitions qu'ils auoient accoustumé de faire en telles sollemnitez. Les enfans furent fort honorez & encouragez, & le Roy les embrassa & baisa, & ses parens & alliez les accompagnerent. Le bruit de ceste victoire courut par tout le pays, comme Tlacaellec auoit subiugué la Cité de Cuitaluaca, auec des enfans, dont la nouuelle & consideration des choses passées, ouurit les yeux à ceux de Tezcuco, nation principale & fort accorte, pour leur façon de viure. Tellement que le Roy de Tezcuco fut le premier qui fut d'opinion qu'ils se deuoient assubiettir au Roy de Mexique, & l'y conuier auec sa Cité. Parquoy de l'aduis de son Conseil, ils enuoyerent des Ambassadeurs bons orateurs auec des presents honorables pour s'offrir aux Mexiquains comme subiects, leur demandans paix & amitié: cela fut accepté gratieusement, combien que par le cõseil de Tlacaellec, pour effectuer cela il fit vne ceremonie, q̃ ceux de Tezcuco sortiroient en armes auec ceux de Mexique, & qu'ils se cõbattroient & rendroient incontinẽt, qui fut vn acte & ceremonie de guerre, sans qu'il y eust aucun sang respandu d'vne part ny d'autre. Parquoy le Roy de Mexique demeura souuerain seigneur de Tezcuco, & ne leur osta point leur Roy, mais le fit de son conseil priué, tellement qu'ils se sont tousiours conseruez de ceste façon iusques au temps de Meteçuma secõd, durant le regne duquel les Espagnols y entrerent. Ayans assubietty la terre & Cité de Tezcuco,

Mexique demeura dame de toute la terre & des villes qui ſont à l'entour du lac où elle eſt fondée. Iſcoalt ayant donc iouy de ceſte proſperité, & regné douze ans, mourut laiſſant le Royaume que l'on luy auoit donné, bien augmenté par la valeur & conſeil de ſon nepueu Tlacaellec (comme a eſté raconté) qui fut d'aduis & trouua meilleur que l'on eſleuſt vn autre Roy que luy, comme nous dirons cy apres.

CHAPITRE XVI.

Du cinquieſme Roy de Mexique appellé Moteçuma premier de ce nom.

D'AVTANT que l'eſlection du nouueau Roy appartenoit aux quatre Eſlecteurs principaux (comme il a eſté dit) & auec eux au Roy de Tezcuco & au Roy de Tacuba, par ſpecial priuilege, Tlacaellec aſſembla ces ſix perſonnages, comme celuy qui auoit la ſouueraine authorité, auſquels ayant propoſé l'affaire, fut eſleu Moteçuma premier de ce nom, nepueu du meſme Tlacaellec. Son eſlection fut fort agreable à tous, à l'occaſion dequoy ils firent des feſtes tres-ſolemnelles & plus magnifiques que les precedentes. Incontinent qu'ils l'eurent eſleu ils le menerẽt auec grande compagnie au temple ou deuant le foyer diuin qu'ils appelloient, (où il y auoit touſiours du feu iour & nuict) le mirent en vn throſne Royal, le reueſtans d'ornements Royaux. Et eſtant là, le Roy ſe tira du ſang des oreilles & des iambes, auec des ongles

ou griffes de tigres, qui estoit le sacrifice, auquel le diable se plaisoit d'estre honoré. Les prestres, les anciens & les Capitaines luy firent leurs harangues, le congratulans tous de son eslection. Ils auoient accoustumé en telles eslections de faire de grands banquets & des dances, où ils consommoient beaucoup de luminaires. Du temps de ce Roy fut introduite la coustume qu'ils auoient que le Roy deuoit aller en personne faire la guerre à quelque prouince, d'où il amenast des captifs pour solemniser la feste de son Couronnement, & pour les solemnels sacrifices de ce iour là. Pour ceste cause le Roy Moteçuma alla en la prouince de Chalco, les habitans de laquelle s'estoient declarez ses ennemis, ou ayant combatu valeureusemēt, il amena vn grād nombre de captifs, desquels il offrit & celebra vn notable sacrifice le iour de son couronnement, combien que pour lors il ne subiugua pas toute la prouince de Chalco, d'autant que c'estoit vne nation fort belliqueuse. Plusieurs venoient à ce Couronnement de diuerses prouinces, tant proches qu'esloignées pour voir ceste feste, en laquelle tous ceux qui y venoient estoient abondamment & magnifiquement nourris & reuestus, principalement les pauures, ausquels l'on donnoit des habits neufs. Pour ceste cause l'on apportoit ce iour-là en la Cité les tributs du Roy, auec vn bel ordre & appareil, qui consistoit en des estoffes à faire des habits de toutes sortes, du Cacao, de l'or, de l'argent, de riches plumaches, de grands fardeaux de cotton, de

l'aci, des concõbres, de plusieurs sortes de legumes, de plusieurs especes de poissons de mer, & de riuiere, d'vne quantité de fruicts & de la venaison sans nombre, sans faire compte d'vn nombre infiny de presents, que les autres Rois & seigneurs enuoyoient au nouueau Roy. Tout ce tribut marchoit de rang selon les prouinces, & au deuant les maistres d'hostel, & les receueurs auec diuerses marques & enseignes d'vn fort be ordre, tellement que c'estoit vne des plus belles choses de la feste, que de voir l'entrée des tributs. Le Roy estant couronné il s'employa à conquester plusieurs prouinces, & d'autant qu'il estoit vaillant & vertueux, il alla tousiours augmentant de plus en plus, & se seruoit en toutes ses affaires du conseil & de l'industrie de son general Tlacaellec, lequel il aima & estima tousiours beaucoup, cõme il en auoit bien aussi occasion. La guerre où il s'occupa le plus, & qui luy fut plus difficile, fut celle de la prouince de Chalco, en laquelle luy aduint de grandes choses, dont il y en a vne entre autres fort remarquable, qui fut que les Chalchas ayans prins en guerre vn frere de Moteçuma, ils s'aduiserent de le creer & eslire pour leur Roy, parquoy ils luy firent demander fort courtoisement s'il vouloit accepter ceste charge. Il leur respondit apres qu'ils l'en eurent fort importuné, & qu'ils y persistoient tousiours, que si à bon escient ils le vouloient eslire pour Roy, qu'ils plantassent en la place vn arbre ou pieu fort haut, auquel ils fissent accommoder & dresser comme vn petit theatre au cou-

au coupeau où l'on peust monter. Les Chalcas pensans que ce fust quelque ceremonie pour se faire d'auãtage valoir, le mirent incontinent à effect, & luy assemblant tous ses Mexiquains au tour du pieu, monta au coupeau, auec vn chappeau de fleurs en sa main : & de là il parla aux siens en ceste façon. *O Valeureux Mexiquains, ceux-cy me veulent eslire pour leur Roy, mais les Dieux ne veulent pas permettre que pour estre Roy ie commette aucune trahison contre mon pays, au contraire ie veux que vous appreniez de moy, qu'il conuient plustost endurer la mort, que d'aider à ses ennemis.* Disant cela se ietta du haut en bas se brisant en mille pieces, duquel spectacle les Chalcas eurent telle horreur & despit, qu'incõtinent ils se ietterent sur les Mexiquains, qu'ils mirent tous à mort à coups de lances, comme hommes qu'ils estimerent trop hautains, superbes & inexorables, disans qu'ils auoient les cœurs endiablez. Il aduint que la nuict ensuiuante ils ouyrent deux chathuants qui cryoient de tristes cris: ce qu'ils interpreterent pour signe malheureux, & pour vn presage de leur prochaine destructiõ, comme il aduint: car le Roy Moteçuma alla en personne contr'eux auec toute sa puissance, où il les vainquit, & ruyna tout leur Royaume: & passant outre la Sierre Menade, il alla tousiours conquestant iusques à la mer du Nort. Puis retournant vers celle du Sud il gagna & assujettit plusieurs prouinces, tellement qu'il se fit trespuissant Roy, le tout auec l'aide & conseil de Tlacaellec, qui a presque conquis tout l'Empire Mexiquain. Toutesfois il fut d'opinion (ce

qui fut accomply) que l'on ne cõqueſtaſt point la prouince de Tlaſcalla, à fin que les Mexiquains euſſent vne frontiere d'ennemis où ils exerçaſſent & tinſſent touſiours en allarme la ieuneſſe Mexiquaine, & à fin meſme qu'ils euſſent quantité de captifs pour faire les ſacrifices à leurs idoles, eſquels comme il a eſté dit, ils conſommoient vn grand nombre d'hõmes qui deuoient eſtre prins en guerre, & par force. L'honneur ſe doit attribuer à ce Moteçuma, ou pour mieux dire à ce Tlacaellec ſõ general, du bel ordre & police qui eſtoit en ce Royaume Mexiquain, comme auſſi des conſeils & belles entreprinſes qui ſ'y ſont executées, meſmes du grand nombre des Iuges & magiſtrats qui y eſtoient autant bien ordonnez qu'en aucune Republique, voire qui fuſt des plus floriſſantes de l'Europe. Ce meſme Roy augmenta beaucoup la maiſon Royale, & luy donna beaucoup d'authorité, ordonnant pluſieurs & diuers officiers, deſquels il ſe ſeruoit auec vn grand appareil & ceremonie. Il ne fut pas moins remarquable, touchant la deuotion & ſeruice de ſes idoles, d'autant qu'il accreut le nombre des miniſtres, leur inſtituant de nouuelles ceremonies, auſquelles il portoit vn grand reſpect. Il edifia ce grand temple dedié à leur Dieu Vitzilipuztli, duquel il a eſté fait mention en l'autre liure. Il ſacrifia en la dedication de ce temple vn grand nombre d'hommes qu'il auoit prins en diuerſes victoires. Finablement iouiſſant de ſon Empire en grande proſperité il tomba malade & mourut, ayant

regné vingt huict ans, bien autre que ne fut son successeur Ticoçic, qui ne luy ressembla ny en valeur ny en bon-heur.

Chapitre XVII.

Comme Tlacaellec refusa d'estre Roy, & de l'eslection & gestes de Ticoçic.

Les quatre deputez s'assemblerent en cōseil auec les seigneurs de Tezcuco & de Tacuba, où presidoit Tlacaellec, & procederent à l'eslection d'vn Roy, en laquelle Tlacaellec fut esleu par toutes les voix, comme meritant mieux ceste charge que nul autre. Il la refusa pourtāt, leur persuadant par raisons pertinentes, qu'ils en deuoient eslire vn autre, pource qu'il disoit qu'il estoit meilleur & plus expedient qu'vn autre fust Roy, & que luy fust son executeur & coadiuteur, comme il auoit esté iusques alors, que non pas de le charger de tout, puisque sans estre Roy, il ne se tenoit pas moins obligé de trauailler pour sa Republique, que s'il l'estoit. C'est vne chose fort rare de refuser la principauté & le commandement, & de vouloir bien porter la peine & le soucy, sans en auoir l'honneur & la puissance. Et y en a bien peu qui veulent quitter à vn autre la puissance & l'authorité qu'ils peuuent seulemēt retenir en leur main, encor que ce fust chose profitable à la Republique. Ce barbare surpassa en cela les plus sages d'entre les Grecs & les Romains, & est vne le-

çon qu'on peut faire à Alexandre & à Iules Cesar, desquels l'vn estimoit peu de chose de cõmander à tout vn monde,& fit cruellemẽt perdre la vie à ses plus chers & plus fidelles seruiteurs, pour quelques legers soupçons, qu'ils vouloient regner: & l'autre se declara ennemy de sa patrie, disant, que s'il estoit permis à l'hõme de faire quelque chose contre le droit & la raison, ce deuoit estre pour regner : telle est la soif & le desir que les hommes ont de cõmãder. Bien que cest acte de Tlacaellec pouuoit aussi proceder d'vne trop grande confiance de soy, luy semblant que sans estre Roy il l'estoit assez, veu qu'il commandoit presque aux Rois,& eux luy permettoient porter certaines enseignes,cõme vn tiare,qu'il leur appartenoit de porter seulement.Neantmoins cet acte merite beaucoup de loüange, & d'estre bien consideré en ce qu'il auoit opinion de pouuoir d'auantage aider à sa Republique, estant subiect qu'estant souuerain Seigneur. Et tout ainsi qu'en vne comedie, celuy-là merite plus de gloire, qui represente le personnage qui importe le plus, encor qu'il soit d'vn pasteur ou d'vn paysan, & laisse celuy du Roy & du Capitaine à celuy qui le sçait faire. Ainsi en bonne Philosophie, les hommes doiuent auoir esgard sur tout au bien public, & s'appliquer en l'office & estat qu'ils entendent le mieux. Mais ceste philosophie est la plus esloignée de ce qui se pratique auiourd'huy. Cependant venons à nostre discours, & disons qu'en recompense de sa modestie:& pour le respect que luy por-

toient les Eslecteurs Mexiquains, ils demanderent à Tlacaellec, que puis qu'il ne vouloit regner, qu'il dist celuy qui luy sembloit propre, & il dõna sa voix à vn fils du Roy deffunct, qui pour lors estoit encor fort ieune, appellé Ticoçic, surquoy ils repliquerent que ses espaulles estoient bien foibles pour vn si grand fardeau. Tlacaellec respondit que les siennes estoient là pour luy aider à porter la charge, comme il auoit fait aux deffuncts. Au moyen dequoy ils prindrent leur resolution, & fut esleu Ticoçic, auquel furent faites toutes les ceremonies accoustumées. Ils luy percerent la narine, & pour ornement ils y mirent vne esmeraude, qui est la cause pourquoy aux liures Mexiquains, ce Roy est denotté par la narine percée. Il fut fort differẽt de son pere & predecesseur, ayant esté remarqué pour hõme couard & peu belliqueux. Il alla faire la guerre pour son Couronnemẽt en vne prouince qui s'estoit rebellée, où il perdit beaucoup plus des siẽs, qu'il ne print de captifs. Neantmoins il retourna, disant qu'il amenoit le nombre des captifs qu'il estoit requis pour les sacrifices de leur Courõnement, & ainsi il fut couronné auec vne grande solemnité. Mais les Mexiquains, mal contẽs d'auoir vn Roy si peu guerrier, traitterent de luy auancer la mort par poison. Pour ceste occasiõ il ne dura point au Royaume plus de quatre ans, d'où l'on voit biẽ que les enfans ne suyuirẽt pas tousiours le sang & la valeur de leurs peres, & que tant plus grãde a esté la gloire des predecesseurs, plus abominable est la lascheté &

pusillanimité de ceux qui leur succedent au cõmandement, & non pas au merite. Mais ceste perte fut bien restaurée, par vn frere du deffũt, qui estoit aussi fils du grand Moteçuma, appellé Axayaca, & lequel fut esleu par l'opinion de Tlacaellec, où il rencontra mieux qu'au precedent.

CHAPITRE XVIII.

De la mort de Tlacaellec, & des actes d'Axayaca septiesme Roy des Mexiquains.

EN ce temps Tlacaellec estoit desia fort vieil, & à cause de sa vieillesse, l'õ le portoit en vne chaire, sur les espaulles, pour se trouuer au conseil, & aux affaires qui se presentoient. En fin il tomba malade, où le nouueau Roy, qui n'estoit pas encor couronné, le visitoit souuent, & respandoit beaucoup de larmes, d'autant qu'il luy sembloit qu'il perdoit en luy son pere, & le pere de la patrie. Tlacaellec luy recommanda affectueusement ses enfans, principalement l'aisné, qui s'estoit montré valeureux aux guerres passées, le Roy luy promit de l'auoir pour recommandé, & pour consoler d'auantage le vieillard, il luy donna en sa presence la charge & les enseignes de son Capitaine general, auec toutes les preeminences de son pere, dequoy le vieillard demeura tellement content, que sur ce cõtentement il acheua ses iours. Que s'ils ne fussent

paſſez de ceſte vie en l'autre, ils euſſent peu ſe tenir bien heureux, attendu que d'vne ſi petite, & ſi pauure Cité, en laquelle il naſquit, il fit & eſtablit par ſa valeur, & magnanimité vn ſi grand, ſi riche, & ſi puiſſant royaume. Les Mexiquains luy firẽt des obſeques, comme au fondateur de cet Empire, plus ſomptueuſes, & plus magnifiques qu'ils n'auoient fait à aucun des Roys predeceſſeurs, & incontinent apres Axayaca, pour appaiſer le dueil, que tout le peuple Mexiquain portoit de la mort de ſon capitaine, delibera de faire le voyage, comme il eſtoit de beſoing pour ſon couronnement. C'eſt pourquoy il mena ſon armée auec grande diligence en la prouince de Tequantepec diſtante de Mexique de deux cents lieües, & là il donna la bataille à vn puiſſant exercite, & nombre infiny d'hommes, qui s'eſtoient aſſemblez, tant de ceſte prouince, comme des circonuoiſines pour s'oppoſer aux Mexiquains. Le premier de ſon camp qui s'aduãça, pour ſe meſler au cõbat, fut le meſme Roy deffiant ſes ennemis, deſquels il faignit fuir, lors qu'ils le chargerent, iuſques à les attirer, en vne embuſche, où il y auoit pluſieurs ſoldats cachez ſoubs de la paille, leſquels ſortirent à l'impourueu, & ceux qui alloient fuyants tournerent teſte, tellement qu'ils arreſterent au milieu d'eux ceux de Tequantepec, & les chargerẽt fort viuement, en faiſant d'eux vne cruelle boucherie. Et pourſuyuant leur victoire ils raſerent leur Cité, & leur Temple, chaſtierent rigoureuſement tous les circõuoiſins, puis ils tirerent outre, & ſans s'arreſter au-

cunement, allerent conqueſtans iuſques à Guatulco, qui eſt vn port auiourd'huy fort cogneu en la mer du Sud. Axayaca retourna de ce voyage à Mexique auec de grandes deſpouilles, & richeſſes, où il fut honorablement courõné auec de ſomptueux, & magnifiques appareils de ſacrifices, de tributs, & autres choſes, où pluſieurs vindrent voir ſon couronnement. Les Roys de Mexique recepuoient la couronne de la main des Roys de Tezcuco, qui auoient ceſte preeminence. Il fit beaucoup d'autres entreprinſes, où il obtint de grandes victoires, eſtant touſiours le premier, qui conduiſoit ſon armée, & aſſailloit ſes ennemis, d'où il acquit le nom de tres-valeureux Capitaine, & non content de ſubiuguer les eſtrangers, il reprima, & miſt le frein aux ſiens, qui s'eſtoient rebellez, ce que iamais aucun de ſes predeceſſeurs n'auoit peu, ny oſé faire. Nous auons deſia dit cy deuãt cõme quelques ſeditieux s'eſtoient ſeparez de la republique Mexiquaine, qui fonderent vne Cité, proche de Mexique, laquelle ils appellerent Tlatelulco, & fut à l'endroit, où eſt auiourd'huy ſainct Iacques. Ceux la s'eſtans reuoltez tindrent vn party à part & s'accreurẽt, & multiplierent beaucoup, ne voulans iamais recongnoiſtre les Seigneurs de Mexique ny leur preſter obeiſſance. Le Roy Axayaca les enuoya dõc requerir qu'ils ne fuſſent diuiſez, mais que puis qu'ils eſtoient d'vn meſme ſang, & vn peuple, qu'ils ſe ioigniſſent & recongneuſſent le Roy de Mexique. Surquoy le Seigneur de Tlatelulco, fit vne reſponce pleine de grand meſ-

pris & orgueil, deffiant le Roy de Mexicque à combattre en duel, & incontinent assembla ses hommes, commandant à vne partie d'iceux qu'ils allassent se cacher dans les herbiers du lac, afin d'estre mieux couuerts. Où pour se mocquer d'auantage des Mexiquains, il leur commanda prendre des figures de corbeaux, d'oyes, & d'autres animaux, comme des grenouilles, & autres semblables, pensans par ce moyen surprendre les Mexiquains, lors qu'ils passeroient par les chemins & chaussees du lac. Ayant entendu le deffi & la ruze de son contraire, il partit son armée, donnant vne partie à son general fils de Tlacaellec, & luy commanda de rompre, & de charger sur ceste embuscade du lac, luy d'autre costé, auec le reste de ses gens par vn chemin qui n'estoit point hanté, s'alla camper deuant Tatelulco. Incontinent il fit appeller celuy qui l'auoit defié, afin qu'il accomplist sa parole, & cõme les deux Seigneurs de Mexique & de Tlatelulco, s'aduancerent, ils commanderent chacun aux siens, qu'ils ne se remuassent iusques apres auoir veu lequel des deux seroit le vainqueur, ce qui fut fait, & tout aussi tost ces deux Seigneurs vindrent l'vn contre l'autre valeureusement, où ayans longuement combattu, en fin celuy de Tlatelulco fust contraint tourner les espaulles, d'autant que celuy de Mexique le chargeoit plus furieusement qu'il ne pouuoit supporter. Ceux de Tlatelulco voyans fuir leur Capitaine, perdirent courage, & tournerent aussi le dos: mais les Mexiquains les suyuants de prés les chargerent

furieusement. Neantmoins le Seigneur de Tlatelulco n'eschappa pas des mains d'Axayaca. car se pensant sauuer, il se retira au haut du Temple où Axayaca le suyuit de prés, qui l'attaignit & le saisit d'vne grande force, puis le ietta du haut du Temple en bas, & fit mettre le feu puis apres au temple, & à la Cité. Cepēdant que cela se passoit à Tlatelulco, le general Mexiquain estoit fort eschauffé à la vengence de ceux qui l'auoient pretendu deffaire par ruze, & par trōperie, & apres les auoir forcez par armes de se rendre, & de luy demander misericorde, le general leur dist qu'il ne leur pardonneroit point, que premierement ils n'eussent fait les offices des figures qu'ils representoient, parquoy il vouloit qu'ils criassent comme les grenouilles, & les corbeaux, & chascun selon les figures qu'ils auoiēt prinses, d'autant qu'ils n'auroient point de cōposition qu'ē ce faisant. ce qu'il fist pour les affronter, & mocquer de leur ruze. La crainte & necessité enseigne toutes choses, tellement qu'ils chāterent, & crierēt auec toutes les differences de voix que l'on leur commanda, pour auoir leurs vies sauues, combien que ils fussent fort despitez du passetemps que leurs ennemis prenoyent d'eux. Ils disent que iusques auiourd'huy durent encor les brocards des Mexiquains enuers les Tlatelulcos, qui le portent impatiemment, lors que l'on leur ramentoit ces chants & cris d'animaux. Le Roy Axayaca prit plaisir à ceste risée, & incontinēt apres s'en retournerent en Mexique, en grande resiouissance. Ce Roy fut estimé pour vn

des meilleurs qui ayent commandé en Mexique. Il regna onze ans, & luy ſucceda vn qui fut beaucoup moindre que luy en valeur & vertus.

Chapitre XIX.

Des faicts & actes d'Autzol 8. Roy de Mexique.

Entre les quatre eslecteurs de Mexique, qui comme il a eſté dit, auoyent le droit d'eſlire au Royaume celuy qu'ils vouloyent, il y en auoit vn doüé de pluſieurs perfections, nommé Autzol. Ceſtuy fut eſleu des autres, & fut ceſte eſlection fort aggreable à tout le peuple, car outre ce qu'il eſtoit fort vaillant, tous l'eſtimoyent courtois, & officieux enuers vn chacun, qui eſt vne des principalles conditions requiſes à ceux qui gouuernent, pour ſe faire aimer & obeïr. Or pour celebrer la feſte de ſon couronnement, il ſ'aduiſa de faire le voyage, & aller chaſtier l'outrecuidance de ceux de Quaxulatlan, prouince fort riche & abondante, qui eſt auiourd'huy la principale de la neufue Eſpagne. Ceux-là auoyent vollé les officiers & maiſtres d'hoſtel qui apportoyent le tribut à Mexique, & auec cela ſ'eſtoyent rebellez. Il eut de grandes difficultez à reduire ceſte nation, pource qu'ils ſ'eſtoyent mis en vn lieu, où vn grand bras de mer empeſchoit le paſſage aux Mexiquains. Pour lequel trauerſer Autzol fit auec vn eſtrange trauail & induſtrie fonder en

l'eaüe, cõme vne islette de fascines, de terre, & autres materiaux, par le moyen duquel œuure il peut luy & ses gens passer vers ses ennemis, & leur donner bataille, où il les vainquit, & chastia à sa volonté, puis s'en retourna à Mexique en triomphe, & auec grandes richesses, pour estre couronné Roy, selon leur coustume. Autzol estendit son Royaume, par plusieurs conquestes qu'il fit, iusques à paruenir à Guatimalla, qui est à trois cens lieües de Mexique. Il ne fut pas moins liberal, que vaillant, car lors que les tributs arriuoyent, (lesquels comme il a esté dit, venoyent auec vn grand appareil, & abondance) il sortoit de son palais, & faisoit assembler en quelque lieu tout le peuple, puis commandoit que l'on apportast là tous les tributs, lesquels il departoit à ceux qui auoyent necessité. Il donnoit aux pauures des estoffes à faire des habits, des viandes, & de tout ce qu'ils auoyent de besoing en grande quantité, & les choses de prix, comme l'or, l'argent, les ioyaux, & les plumaches estoient departis entre les Capitaines, soldats, & seruiteurs de sa maison, selon le merite d'vn chacun. Cet Autzol fut mesme grand politic, & fit abbatre les edifices mal ordonnez, & en reedifier de nouueau d'autres fort somptueux. Il luy sembla que la Cité de Mexique auoit trop peu d'eaüe, & que le lac estoit fort bourbeux, parquoy il se delibera d'y faire venir vn gros cours d'eaüe, dont se seruoient ceux de Guyoacan. A ceste fin il fit venir vers luy le principal de ceste cité, qui estoit vn fameux sorcier, &

luy ayant proposé son intention, le sorcier luy dist qu'il regardast bien ce qu'il faisoit, pour ce que ceste affaire estoit de grande difficulté, & qu'il entendist, que s'il tiroit ce ruisseau de son cours ordinaire, & le faisoit aller en Mexique, il noyeroit la cité. Il sembla au Roy que ces excuses n'estoyent que pour euiter l'effect de son dessein, parquoy en estāt irrité le renuoya, & quelques iours apres enuoya à Cuyoacan vn preuost pour prendre le sorcier, lequel ayāt entendu pour quelle occasion venoyent les ministres du Roy, les fit entrer en sa maison, puis se transforma & se presenta à eux en forme d'vn aigle terrible, dequoy le preuost & ses gens espouuentez, s'en retournerent sans le prendre. Autzol irrité en renuoya d'autres, ausquels il se presenta en figure d'vn tigre tres-furieux, & ne luy oserent non plus toucher. Les troisiesmes y furent, & le trouuerent en forme d'vn serpent horrible, dont ils eurent grand' frayeur. Le Roy esmeu d'auantage de ces façons de faire, enuoya dire à ceux de Cuyoacan, que s'ils ne luy amenoyent le sorcier lié, il feroit raser leur cité: pour crainte dequoy, ou soit que luy de sa volonté, ou soit qu'il y eust esté forcé des siens, en fin se laissa emmener au Roy, qui le fit incontinent estrangler, puis apres il accomplit son dessein, faisant cauer vn canal, par où ceste eaüe peut couler à Mexique, par le moyen duquel il fit venir vn gros cours d'eaüe au lac, lequel ils conduirent auec de grandes ceremonies & superstitions, où il y auoit des prestres qui alloyent en-

çensans le long du riuage ; les autres sacrifians des cailles, du sang desquelles ils oignoyent les bords du canal, & les autres sonnans des cornets accompagnoyent l'eaüe de leur musique. Vn des principaux alloit vestu d'vn habit de la façon qu'ils attribuoyent à la Deesse de l'eaue, & tous la saluoient, luy disans qu'elle fust la biẽ venue. Toutes lesquelles choses sont peintes & figurees és annales de Mexique, le liure desquelles est auiourd'huy à Rome, qui a esté mis en la sacrée Bibliotheque, ou librairie Vaticane, ou vn pere de nostre compagnie qui estoit venu de Mexique le vid, & les autres histoires lesquelles il expliquoit, & faisoit entendre au Bibliothecaire de sa Sainteté, qui se plaisoit infiniment d'entendre ce liure lequel il n'auoit iamais peu comprendre. Finablement l'eaüe fut amenee en Mexique, mais elle y sourdit en telle abondance, que peu s'en fallust que elle ne noyast la cité, comme l'autre auoit predit, & en effect elle ruina vne grande partie d'icelle, à quoy incontinent ils remedierent, par l'industrie d'Autzol. D'autant qu'il fit faire vn canal & issue, pour en faire couler les eaux, au moyen dequoy il repara les bastimens qui estoyent tombez d'vn ouurage exquis, estans au parauant de meschans edifices. Par ainsi il laissa sa cité enuironnée d'eaüe, comme vne autre Venise, & fort bien bastie. Son regne dura onze ans, qui s'acheua au dernier & plus grand successeur de tous les Mexiquains.

Chapitre XX.

De l'eslection du grand Moteçuma dernier Roy de Mexique.



V temps que les Espagnols entrerent en la neufue Espagne, qui fut en l'an du Seigneur mil cinq cens dixhuict, Moteçuma second de ce nom, & dernier Roy des Mexiquains, ie dy dernier, car iaçoit que ceux de Mexique, apres sa mort en esleurent vn autre, voire du viuant mesme de Moteçuma, qu'ils declarerent ennemy de la patrie, comme l'on verra cy apres. Mais celuy qui luy succeda, & celuy qui vint captif entre les mains du Marquis de Vallé, n'eurent que le nom & tiltre de Roys, d'autant que le Royaume estoit ia presque tout rendu aux Espagnols. Tellement qu'auec raison nous contons Moteçuma, pour le dernier Roy, & comme tel il vint au periode de la puissance & grandeur des Mexiquains, ce qui est admirable pour estre arriué entre barbares. A ceste cause, & que celle là estoit la saison, que Dieu auoit choisie, pour enuoyer la cognoissance de son Euangile, & regne de Iesus Christ, en ceste cõtree, ie raconteray plus distinctement les actes de Moteçuma, que des autres. Auparauant qu'il fust Roy, il estoit de son naturel fort graue, & fort posé, & parloit peu, tellement que quand il opinoit au priué conseil, où il assistoit, ses propos & discours faisoyent admirer vn chacun, si bien que deslors il estoit craint, & ref-

pecté.Il ſe retiroit ordinairement en vne chapelle,qui luy eſtoit deſtinée au temple de Vitzilipuztli, où ils diſoyent que leur idole parloit auec luy, & à ceſte occaſion eſtoit eſtimé fort religieux, & deuot. Pour ſes perfections donc,& pour eſtre treſ-noble,& de grand courage,ſon eſlection fut briefue,& facile,comme d'vne perſonne ſur laquelle tous auoyent les yeux fichez, pour eſtre digne d'vne telle charge.Ayant entendu ſon eſlection, il ſe cacha au temple,en ceſte Chapelle, fuſt qu'il le fiſt par diſcours, & qu'il apprehendaſt vne charge ſi ardue, & difficile,comme eſtoit de regir vn tel peuple:ou fuſt comme ie croy, par hypocriſie, & pour mõſtrer qu'il ne deſiroit en rien l'Empire.En fin ils le trouuerent là, & le prindrent & menerent à ſon conſiſtoire,l'accompagnant auec toute la reſiouiſſance qui leur fut poſſible. Il marchoit auec vne telle grauité, qu'ils diſoyent tous, que le nom de Moteçuma luy conuenoit fort bien, qui vaut autant à dire que ſeigneur courroucé. Les Eſlecteurs luy firent vne grãde reuerence,luy faiſans entendre qu'il auoit eſté eſleu. De là il fut mené deuant le foyer des Dieux,pour ençenſer,où il leur offrit ſacrifices en ſe tirant du ſang des oreilles, & des mollets des iambes, ſelon leur couſtume. Ils le reueſtirent de ſes ornements Royaux, & luy ayans percé les narines par le cartilage, ils y pendirent vne eſmeraude tres-riche, couſtume certes barbare & faſcheuſe,mais le deſir de commander,empeſche de ſentir telles choſes. Apres qu'il fut aſſis en ſon throſne, il ouyt les orai-

oraiſons & harangues que l'on luy fit, leſquelles auſſi, ſelon qu'ils auoyent accouſtumé, eſtoyent elegantes, & artificieuſes. La premiere fut prononcee par le Roy de Teſcuco, laquelle ayant eſté conſeruee, pour la fraiſche memoire, & eſtant bien digne d'eſtre ouye, ie la refereray icy de mot à mot, & dit ainſi: *La concordance & vnité des voix ſur ton eſlection, donne aſſez à entendre (tres-noble adoleſcent) le grand heur que tout le Royaume en doit receuoir, tant pour auoir merité, & eſté digne que tu luy commandaſſes que pour la reſiouiſſance ſi generalle que tous demonſtrent, à cauſe d'icelle. En quoy à la verité ils ont bien de la raiſon: car deſia l'Empire de Mexique ſe va tellement dilatant, que pour gouuerner vn monde, comme il eſt, & porter vne charge ſi peſante, il n'eſt pas de beſoing d'vne moindre dexterité, & magnanimité, que de celle qui reſide en ton ferme & valeureux cœur, ny d'vn entendement moins repoſé & de moindre prudence, que de la tienne. Ie voy & recognoy clairement, que le Dieu tout-puiſſant, aime ceſte Cité, puis qu'il luy a donné la clarté, de choiſir ce qui luy eſtoit conuenable. Car qui eſt celuy qui ne croira qu'vn Prince, qui auant que de regner, auoit penetré les neuf voutes du Ciel, ne doiue auſſi bien obtenir auiourd'huy les choſes qui ſont terriennes, pour ſecourir ſon peuple, en s'aidant à ceſte fin de ſon entendement, ſi bon & ſi ſubtil, veu qu'il y eſt obligé, par le deuoir & la charge de Roy? Qui ne croira auſſi que le grand courage, que tu as touſiours valeureuſement monſtré en affaires d'importance, ne te manquera point auiourd'huy és choſes où tu en as tant de beſoing? Qui penſera qu'en vne telle valeur puiſſe deffaillir l'aide & le ſecours à la veufue &*

à l'orphelin ? Qui ne se persuadera que l'Empire Mexiquain ne soit paruenu au sommet de son authorité, puis que le Seigneur des choses creées, t'a departy vne telle & si grande grace, que par ton seul regard, tu fais esmerueiller ceux qui te contemplent? Resiouy toy donc, ô terre heureuse, à qui le createur a donné vn Prince, qui te sera vne coulonne ferme, sur laquelle tu seras appuyee, qui sera ton pere, & ta deffence, duquel tu seras secourue au besoing, qui sera plus que frere enuers les siens, par pieté & par sa clemence. Tu as vn Roy, qui à cause de son estat ne se donnera point aux delices, & qui ne demeurera point estendu en vn lict occupé en vices, & en passetemps : au contraire, au milieu de son plus doux & plus profond somme, son cœur tressaillira, & se resueillera, pour le soucy qu'il doit auoir de toy, & ne sentira point le goust du plus sauoureux mets de son disné, ayant l'esprit suspendu en l'imagination de ton bien. Dy moy donc, Royaume bien heureux, si ie n'ay pas raison de dire que tu te resiouisses, & te recrees à present, d'auoir trouué vn tel Roy ? Et toy genereux adolescent, & tres-puissant seigneur nostre, ayes confiance & bon courage, que puisque le Seigneur des choses creées, t'a donné ceste charge, il te donnera aussi la prouesse & la magnanimité requise pour l'exercer, & peux bien esperer, que celuy qui au temps passé a vsé de si grandes liberalitez enuers toy, ne te deniera point ses plus grands dons, puis qu'il t'a mis en vne charge si grande, de laquelle puisses tu iouyr plusieurs annees. Le Roy Moteçuma fut fort ententif à ce discours, lequel estant acheué, ils disent qu'il se troubla d'vne telle sorte, que voulant par trois fois respondre il ne peut parler, estant vaincu des larmes que l'aise & le contentemēt

a bien souuent accoustumé de causer, en demonstration de grande humilité. En fin, estant reuenu à soy, il dist brefuement : *Ie serois trop aueuglé, bon Roy de Tezcuco, si ie ne cognoissois, & entendois, que les choses que vous m'auez dittes, sont vne pure faueur qu'il vous plaist me prester, puis qu'entre tant d'hommes si nobles, & si genereux, qu'il y a en ce Royaume, vous auez esleu le moins suffisant, qui est moy, & à la verité, ie me sens tellement incapable d'vne charge de si grande importance, que ie ne sçay que faire, autre chose que de supplier le Createur des choses creées, qu'il me fauorise, & demande à tous qu'ils le supplient pour moy.* Ces paroles dites il recommença de rechef à pleurer.

CHAPITRE XXI.

Comment Moteçuma ordonna le seruice de sa maison, & de la guerre qu'il fit pour son couronnement.



Eluy là qui en son essection fit vne telle demonstration d'humilité, & douceur, se voyant Roy commença incontinent à descouurir ses hautes pensees. Le premier fut qu'il commanda qu'il n'y eust aucun Plebeian qui seruist en sa maison, ny eust office Royal, ainsi que ses predecesseurs en auoyent vsé iusques alors, lesquels il blasma de s'estre seruis de gens de basse condition, & voulut que tous les seigneurs & plus illustres personnages de son Royaume, demeurassent en son palais, & exerçassent les offices

de sa cour & de sa maison. A quoy s'opposa vn vieillard de grande authorité, qui auoit esté son precepteur, luy disant qu'il regardast bien à ce qu'il faisoit, & qu'il se mettoit en danger d'vn grand inconuenient, d'autant que c'estoit separer de soy & esloigner tout le vulgaire, & gent populaire, tellement qu'ils ne l'oseroyent regarder en la face, se voyans ainsi reiettez de luy. Il repliqua que c'estoit ce qu'il entendoit faire, & qu'il ne permettroit pas que les Plebeiens allassent ainsi meslez parmy les nobles, comme ils auoient fait iusques alors, disant que le seruice qu'ils faisoyent estoit selon leur condition, qui causoit que les Roys ne gagnoyent aucune reputation, & ainsi demeura ferme en sa resolution. Aussi tost il fit commander à ceux de son cõseil, qu'ils ostassent tous les Plebeiens des offices & charges, qu'ils exerçoyent, tant en sa maison, qu'en sa Cour, & qu'ils en pourueussent des Cheualiers, ce qui fut fait. Apres il alla en personne à l'ẽtreprise necessaire pour son couronnement. En ce temps s'estoit reuolté contre la couronne vne prouince fort esloignée, vers la mer Oceane du Nort, où il mena auec luy la fleur de ses hommes, fort lestes & bien accommodez. Il y fit la guerre, auec vne telle valeur & dexterité, qu'en fin il subiuga toute la prouince, & chastia rigoureusemẽt les rebelles, retournant auec vn grand nombre de captifs pour les sacrifices, & beaucoup d'autres despouilles. Toutes les Citez luy firent de solemnelles receptions à son retour, & les seigneurs d'icelles luy donnerent l'eaue à lauer,

luy faiſans offices de ſeruiteurs, choſe non encor vſitee par aucun de ſes predeceſſeurs. Telle eſtoit la crainte & le reſpect qu'ils luy portoyent. L'on fit en Mexique les feſtes de ſon couronnement auec vn tel appareil de dances, comedies, entremets, luminaires, & inuentiōs, par pluſieurs & diuers iours: Et y arriua vne ſi grande richeſſe de tributs apportez de tous ſes Royaumes, qu'il y vint des eſtrangers incogneus à Mexique, & leurs ennemis meſmes y vindrent en grand nombre, en habit diſſimulé, pour voir ces feſtes, comme ceux de Tlaſcalla, & ceux de Mechouacan. Ce qu'ayant eſté deſcouuert par Moteçuma, il commanda qu'on les logeaſt & traictaſt benignement, & honorablement, comme ſa propre perſonne. Il leur fit meſme faire de belles galleries pareilles aux ſiennes, deſquelles ils peuſſent voir & contempler les feſtes. Par ainſi ils entroyent de nuict en ces feſtes, comme le Roy, faiſans leurs ieux & maſcarades. Et pour ce que i'ay fait mention de ces prouinces, il ne ſera mal à propos d'entendre, que iamais ceux de Mechouacan, de Tlaſcalla, & de Tapeaca, ne ſe voulurent rendre aux Mexiquains, mais au contraire combatirent touſiours valeureuſement contr'eux, voire quelquesfois les Mechouacans vainquirent ceux de Mexique, comme firent auſſi ceux de Tapeaca. Auquel lieu le Marquis Dom Fernand Cortes, apres que luy & les Eſpagnols eurent eſté chaſſez de Mexique, pretendit fonder la premiere Cité d'Eſpagnols, qu'il appella ſi biẽ m'en ſouuiẽt, Segura de la Frontiere, mais

ceste peuplade dura peu de temps, par ce que ayant depuis reconquesté Mexique, tous les Espagnols y allerent habiter. En fin ceux de Tapeaca, de Tlascalla, & de Mechouacan ont tousiours esté ennemis des Mexiquains, encor que Moteçuma dist à Cortes, qu'il ne les auoit pas subiuguez tout à propos, afin d'auoir en eux vn exercice de guerre, & nombre de captifs.

CHAPITRE XXII.

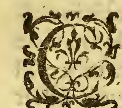
Des mœurs & grandeur de Moteçuma.


E Roy s'adonna à se faire respecter, voire quasi adorer cõme Dieu. Nul plebeien ne le pouuoit regarder en face, que s'il le faisoit, il estoit puny de mort. Il ne mettoit iamais ses pieds en terre, mais estoit tousiours porté sur les espaulles de quelques seigneurs, & s'il descendoit, ils luy mettoient de riches tapis, sur lesquels il marchoit. Quand il faisoit quelque voyage, luy & les seigneurs de sa compagnie, alloient comme dãs vn parc ou circuit qui estoit fait tout à propos, & le reste du peuple alloit hors du parc, l'enuironnant d'vn costé & d'autre. Iamais il ne vestoit vn habit deux fois, ny mãgeoit, ny beuuoit en vn vase ou plat plus d'vne fois, tout y deuoit estre tousiours neuf, & dõnoit à ses seruiteurs ce qui luy auoit seruy vne fois, de façon qu'ils estoient ordinairemẽt riches & magnifiques. Il estoit extremement diligent à faire obseruer les loix, & quãd il retournoit victorieux

de quelque guerre, il faignoit aucunesfois de s'aller esbattre, puis se desguisoit pour voir si les siens, pensans qu'il ne fust present, laissoient & obmettoient à faire quelque chose de la feste ou reception: que s'il y auoit quelque excez ou quelque deffaut, il en faisoit la punition rigoureusement. Et à fin de cognoistre mesme comment ses ministres faisoient leurs offices, il se desguisoit bien souuent, & enuoyoit offrir des dons & presens aux Iuges, les prouoquant à faire quelque chose de mal. Que s'ils tomboient en faute, ils estoient incontinent punis de mort sans remissiō, & les faisoit mourir sans auoir esgard qu'ils fussent seigneurs ou ses parens, voire de ses propres freres. Il conuersoit & se familiarisoit peu auec les siens, & peu souuent se laissoit voir, estant ordinairement retiré pour pēser au gouuernement de son Royaume. Outre ce qu'il estoit grand iusticier & fort braue, il fut fort belliqueux & bien fortuné, au moyen dequoy il obtint de grandes victoires, & paruint à ceste grandeur, qui est descrite aux histoires d'Espagne. De laquelle il me semble que ce seroit chose inutile d'escrire d'auātage: seulement i'auray soin de reciter cy apres ce que les liures & histoires des Indiens racontent, & dequoy nos escriuains Espagnols ne font aucune mention, pour n'auoir suffisammēt entendu les secrets de ceste contrée, qui sont choses fort dignes d'estre cogneües, comme l'on verra cy apres.

CHAPITRE XXIII.

Des presages & prodiges estranges qui aduindrẽt en Mexique auant que leur Empire prinst fin.

Deut. 18.  OMBIEN que l'escriture Saincte nous deffende d'adiouster foy aux augures & prognostications vaines,
*Hierosl.*10. & que S. Hierosme nous aduertisse de ne craindre point les signes du Ciel comme font les Gentils : Neantmoins la mesme Escriture enseigne, que les signes mõstrueux & prodigieux, ne sont pas du tout à mespriser, & que bien souuent ils ont accoustumé de preceder quelques changements vniuersels, & les chastiements que Dieu veut faire, ainsi que le re-
Lib.9. de demonst. Euãg. demonst.1. marque fort bien Eusebe de Cesarée, d'autant que le mesme seigneur du Ciel & de la terre enuoye de tels prodiges & nouueautez au Ciel, aux elemens, aux animaux, & en ses autres creatures, à fin qu'en partie cela serue d'aduertissement aux hommes, & en partie qu'ils soient vn commencement de la peine & du chastiement, par la peur & l'espouuentement qu'ils appor-
2.Machab.5 tent. Il est escrit au secõd liure des Machabées, qu'auparauant ce grand changement & persecution du peuple d'Israel, qui fut causée par la tyrannie d'Antiochus, surnommé Epiphanes, lequel les sainctes lettres appellent racine de peché, il arriua que par quarante iours entiers l'on vid par tout Hierusalem de grands escadrons de Cheualiers en l'air, lesquels auec des
1. Mach.1. armes dorées, leurs lances & escus, & sur des

cheuaux furieux, ayants leurs eſpées tirées ſe frappoient & offenſoient, eſcarmouchans les vns cõtre les autres, & diſent que ceux de Hieruſalem voyans cela, ſupplyoient Dieu qu'il appaiſaſt ſon ire, & que ces prodiges tournaſſent en bien. Il eſt eſcrit meſme au liure de Sapience, que quand Dieu voulut tirer ſon peuple d'Egypte & chaſtier les Egyptiẽs, quelques viſions terribles & eſpouuentables s'apparurent à eux, cõme des feux, qui furent veuz hors heure en formes horribles. Ioſephe au liure de la guerre des Iuifs, raconte pluſieurs & grands prodiges qui precederẽt la deſtruction de Hieruſalem, & la derniere captiuité de ſon malheureux peuple, que Dieu eut en horreur pour iuſte occaſion, duquel Ioſephe de Ceſarée & les autres racontent les meſmes paſſages, authoriſans ſes prognoſtics. Les Hiſtoriens ſont pleins de ſemblables obſeruations aux grands changemens d'Eſtats ou Republiques, comme Paul Oroſe qui en raconte pluſieurs, & ſans doute ceſte obſeruation n'eſt pas vaine ny inutile: car iaçoit que ce ſoit vanité, voire ſuperſtitiõ deffendue par la loy de noſtre Dieu, de croire legerement à ces prognoſtics & ſignes, toutesfois és choſes fort grandes, comme és changemens de nations, Royaumes & loix fort notables: ce n'eſt pas choſe vaine, mais bien pluſtoſt certaine & bien aſſeurée de croire que la Sageſſe du Tres-haut ordonne & vueille permettre ces choſes, qui donnent quelque nouuelle & preſage de ce qui doit arriuer, pour ſeruir, comme i'ay dit, d'aduertiſſement aux vns, & de

Sap. 17.

Euſeb. lib. 1. de Eccl. hiſt.

chaſtiement aux autres,& à tous de teſmoignage que le Roy des Cieux a ſoucy des affaires des hommes, lequel tout ainſi qu'il a ordonné de tres-grands & eſpouuétables preſages,pour le plus grand changement du monde, qui ſera le iour du iugement, ainſi luy plaiſt-il de donner de merueilleux preſages pour denoter d'autres changemens moindres en diuers endroits du monde, qui ſont toutesfois remarquables, leſquels il diſpoſe ſelon la loy de ſon eternelle Sageſſe. L'on doit auſſi entendre,que combien que le diable ſoit pere de menſonge, neantmoins le Roy de gloire luy fait bien ſouuent
Matth. 1. confeſſer la verité contre ſa volonté, laquelle
Luc. 4. il a declarée pluſieurs fois de pure crainte,cõme il fit au deſert par la bouche des demoniaques,criãs que IESVS eſtoit le SAVVEVR, qui eſtoit venu pour le deſtruire: Comme il fit
Act. 16. par la Pythoniſſe, qui diſoit que Paul preſchoit le vray Dieu. Cõme quand il s'apparut & tourmenta la femme de Pilate, laquelle il fit interceder pour IESVS, homme iuſte. Et comme pluſieurs autres hiſtoires,outre les ſacrées,rapportent diuers teſmoignages des idoles, en approbation de la Religion Chreſtienne, dequoy Lactance, Proſpere, & autres font mention. Que l'on liſe Euſebe aux liures de la preparatiõ Euangelique, & ceux de ſa Demonſtration,où il eſt traicté amplement de ceſte matiere. I'ay dit cecy tout à propos, à fin qu'aucun ne meſpriſe ce que racontent les Hiſtoires & Annales des Indiens touchant les preſages & prodiges eſtranges qu'ils eurent de la prochaine fin &

ruyne de leur Royaume, & du Royaume du diable qu'ils adoroient tout ensemble. Lesquels me semblent dignes d'estre creus, & que l'on y adiouste foy, tant pour estre aduenus y a peu de temps, & que la memoire en est encor toute fresche, que pource que c'est vne chose fort vray-semblable, que le diable se lamentast d'vn si grand changement, & que Dieu par vn mesme moyen commençast à chastier des idolatres si cruels & abominables. C'est pourquoy ie les raconteray icy comme choses vrayes. Il aduint donc que Moteçuma ayant regné plusieurs années en grande prosperité, & tellement esleué en ses fantasies, qu'il se faisoit seruir & craindre, voire adorer comme s'il eust esté Dieu : le seigneur Tout-puissant commença de le chastier & de l'aduertir aussi, permettant que les mesmes diables qu'il adoroit luy annonçassent les tristes nouuelles de la perdition de son Royaume, & le tourmentassent par des prognostics qui n'auoiét iamais esté veuz, dequoy il demeura si triste & si troublé, qu'il en deuint tout hors de son sens. L'idole de ceux de Chollola, qu'ils appelloient Quetzacoalt, annonça qu'il venoit vne gent estrange pour posseder ses Royaumes. Le Roy de Tezcuco, qui estoit grand Magicien & auoit accord auec le diable, vint vn iour visiter Moteçuma à heure extraordinaire, & l'asseura que ses Dieux luy auoient dit, qu'il y auoit de grandes pertes qui s'apprestoient pour luy & pour tout son Royaume. Plusieurs sorciers & enchanteurs luy en alloiét dire autant, entre lesquels il y en eut vn qui luy

annonça fort particulierement ce qui luy aduint du depuis.Et comme il estoit auec luy,l'aduertit que les poulces des pieds & des mains luy deffailloient. Moteçuma ennuyé de telles nouuelles faisoit prēdre tous ces sorciers:mais incontinent ils disparoissoient en la prison,dequoy il prenoit telle rage, que ne les pouuant tuer,il faisoit mourir leurs femmes & leurs enfans,& destruire leurs maisons & leurs moyés. Or se voyant importuné & agité de ces aduertissements,il voulut appaiser l'ire de ses Dieux, & pour ceste cause il s'efforça de faire apporter vne grande pierre, pour sur icelle faire de grands sacrifices. Pour en venir à bout il enuoya grand nombre de peuple pour l'amener auec des engins & instruments, lesquels ne la peurent aucunement mouuoir, bien que s'y estans obstinez ils y eussent rompu plusieurs engins. Mais comme ils perseueroient tousiours de la vouloir enleuer, ils ouyrent vne voix ioignant la pierre,qui disoit qu'ils ne trauaillassent point en vain, & qu'ils ne la pourroient point enleuer, pource que le Seigneur des choses creées ne vouloit plus que l'on fist ces choses là. Moteçuma ayant entendu cela, commanda que l'on fist les sacrifices en ce lieu, & disent que la voix parla derechef disant. *Ne vous ay-ie pas dit,que ce n'est point la volonté du seigneur des choses creées,que cela se fasse,& afin que vous croyez qu'il est ainsi,ie me laisseray porter quelque peu,puis apres vous ne me pourrez mouuoir.* Ce qui aduint ainsi, car incontinent ils la menerent quelque peu d'espace,assez facilement,puis apres ils n'y peu-

rent que faire iuſques àce que par beaucoup de prieres,elle ſe laiſſa porter iuſques à l'entrée de la Cité de Mexique,où ſubitement elle tomba dans le lac,& la recherchans, ne la peurent retrouuer.mais fut trouuee depuis au meſme lieu d'où ils l'auoient tirée,dequoy ils demeurerent tous confus,& eſpouuentez.En ce meſme tẽps apparut au Ciel vne flambe de feu tres-grande, & fort luyſante en façon de pyramide, laquelle commençoit à apparoiſtre à la minuit,& alloit touſiours mõtant,iuſques au matin au leuer du Soleil qu'elle demeuroit au Midy,où elle diſparoiſſoit. Elle ſe monſtra de ceſte façon chaſque nuict par l'eſpace d'vn an entier, & toutes les fois qu'elle apparoiſſoit le peuple iettoit de grands cris, comme ils auoient accouſtumé, croyans que c'eſtoit vn preſage de grand malheur. Il aduint meſme que le feu ſe prinſt au Tẽple ſans qu'il y euſt aucun au dedans, ny hors proche d'iceluy,ny qu'il y fuſt tombé aucun eſclair ny tonnerre. Surquoy les gardes s'eſtans eſcriées il y accourut grand nombre de peuple auec de l'eaüe,mais rien n'y peut remedier, tellement qu'il fut du tout conſommé, & diſent qu'il ſembloit que le feu ſortiſt des meſmes pieces de bois,& qu'il s'enflamboit d'auantage par l'eaüe que l'on y iettoit. L'on vid ſortir vne Comete en plain iour, qui couroit du Ponent vers l'Orient,iettant grande quantité d'eſtincelles,& diſent que ſa figure eſtoit comme d'vne queuë fort longue,ayant au commencement trois teſtes. Le grand lac qui eſtoit entre Mexique,& Tezcuco,ſans qu'il y euſt aucun vent,&

ſans tremblement de terre ou aucune autre cau ſe apparente,commença ſoudainemēt à bouillir,& creurent tellement ces bouillons, que tous les edifices,qui eſtoient proches d'icelle, tomberent par terre.Ils diſent que l'on ouit en ce temps pluſieurs voix comme d'vne femme angoiſſé,qui diſoit quelques fois, *ô mes enfans ià eſt venu le temps de voſtre deſtruction,& d'autres fois diſoit,ô mes enfans,où vous porteray-ie,afin que vous ne vous acheuiez de perdre du tout*? Il apparut meſme diuers monſtres auec deux teſtes,qui eſtãs portez deuãt le Roy diſparoiſſoiēt auſſi toſt. Tous ces monſtres furent ſurpaſſez par deux autres fort eſtranges,dont l'vn fut, que les peſcheurs du lac prindrent vn oiſeau grand comme vne grue,& de la couleur meſme,mais d'vne eſtrange façon,& non iamais veüe. Ils le porterent à Moteçuma,qui pour lors eſtoit au Palais qu'ils appelloient de pleur, & de dueil, lequel eſtoit tout tendu de noir:d'autant que comme il auoit pluſieurs Palais,pour la recreation, il en auoit auſſi pluſieurs pour le temps d'affliction,dont il eſtoit alors aſſez chargé & tourmenté, à cauſe des menaces que ſes dieux luy faiſoient, par de ſi triſtes aduertiſſements.Les peſcheurs arriuerent ſur le point de midy,& mirent deuant luy cet oiſeau,qui auoit au feſt de la teſte vne choſe comme luyſante,&tranſparente,en façon de miroir,ou Moteçuma veid les Cieux, & les eſtoilles,dequoy il demoura tout eſtonné, puis tournant les yeux au Ciel, & ne voyant point d'eſtoilles,recommēça à regarder en ce miroir, où il veid qu'il venoit vn peuple en guerre de-

uers l'Orient,& qu'il venoit armé combatant, & tuant. Il fit appeller ses deuins, & pronostiqueurs, dont il en auoit vn grand nombre, lesquels ayants veu toutes ces choses, & ne sçachans donner raison de ce qui leur estoit demãdé, incontinent l'oiseau disparut, tellement qu'ils ne le veirent onques depuis, dont Moteçuma demeura fort triste & deconforté. L'autre prodige qui luy aduint, fut qu'vn laboureur qui auoit le renom d'homme de bien, le vint trouuer, & luy raconta qu'estant le iour de deuant à faire labourage, vn grand Aigle vint volant vers luy, qui le prinst en ses griffes, & sans le blesser, le porta en vne certaine cauerne, où il le laissa, prononçeant cet Aigle ces parolles. *Tres puissant seigneur, i'ay apporté celuy que tu m'as commandé.* Et l'Indien laboureur regarda de tous costez à qui il parloit, mais il ne veid personne. Alors il ouit vne voix qui luy dit, cognois tu cet homme, que tu vois là estendu en terre, & regardant en icelle veid vn homme endormy & fort vaincu du sommeil auec les enseignes royalles, des fleurs en la main, & vn baston de senteurs & parfum ardant, comme ils ont accoustumé d'vser en ce pays, lequel le laboureur regardant recogneut que c'estoit le grand Roy Moteçuma: parquoy il respondit incontinent, apres l'auoir regardé, *grand Seigneur cestuy-cy ressemble à nostre Roy Moteçuma. La voix recommença à dire, tu dis vray, regarde quel il est, & comme tu le vois endormy & assoupy, sans auoir soing des grands maux, & des trauaux qui luy sont preparez. Il est maintenant temps qu'il paye le grand nombre des offenses qu'il a fai-*

tes à Dieu, & qu'il reçoyue la peine de ses tyrannies, & de son grand orgueil, & neantmoins tu vois comme il a si peu de soucy de cela, & qu'il est si aueuglé en ses miseres, qu'il n'a desia plus de sentiment. Mais afin que tu le puisses mieux voir, pren ce baston de senteurs qu'il tient ardant en sa main, & luy mets contre le visage, & lors tu verras qu'il ne le sentira pas. Le pauure laboureur n'osa approcher, ny faire ce que l'on luy disoit, pour la grand'crainte qu'ils auoient tous de ce Roy, mais la voix recõmença à dire, *N'ayes point de crainte, car ie suis sans comparaison plus que ce Roy, ie le puis destruire, & le deffendre: parquoy fais ce que ie te commande.* Sur ce cõmandement le paysan prẽd ce baston d'odeurs, de la main du Roy, & luy mit ardant contre le nez, mais il ne se mouua, ny monstra aucun sentiment. Cela fait la voix luy dist que puis qu'il voyoit, combien ce Roy estoit endormy, qu'il l'allast resueiller, & luy racontast ce qu'il auoit veu. Alors l'Aigle par le mesme commandemẽt reprint l'homme en ses griffes, le remettant au propre lieu, où il l'auoit prins, & pour accomplissement de ce qui luy auoit esté dit, venoit là pour l'en aduertir. Ils disent qu'alors Moteçuma se regarda au visage, & trouua qu'il l'auoit bruslé, ce qu'il n'auoit iusques alors senty, dequoy il demeura extremement triste & ennuyé. Il peut estre que ce que le rustique raconta luy estoit arriué, en imaginaire vision, & n'est pas incroyable, que Dieu ordonna par le moyen d'vn bon Ange, ou permist par le moyen du mauuais, qu'on donnast cest aduertissement au rustique, pour le chastiement du Roy, quoy qu'infidelle: veu que nous

nous lisons en la diuine Escriture, que des hõmes infidelles & pecheurs, ont eu de semblables apparitions, & reuelations, comme Nabuchonosor, Balaam & la Pythonisse de Saul. Et quand quelque chose de ces apparitions ne seroit arriué si expressement, à tout le moins il est certain que Moteçuma eut beaucoup de grandes tristesses & fascheries, pour plusieurs & diuerses reuelations qu'il eut, que son Royaume & sa loy se deuoyent bien tost acheuer.

Daniel 2. Num. 22. 3. Reg. 28.

Chapitre XXIIII.

De la nouuelle que Moteçuma receut de l'arriuee des Espagnols en sa terre, & de l'Ambassade qu'il leur enuoya.

AV quatorziesme an du regne de Moteçuma, qui fut l'an de nostre Sauueur mil cinq cens dixsept, apparurent en la mer du Nort des nauires, & des hommes descendans, dequoy les subiets de Moteçuma furent beaucoup esmerueillez, & voulans s'enquerir, & se satisfaire d'auantage qui ils estoyent, ils furent aux nauires dans des canoes, portans plusieurs rafraischissements de viandes, & d'estoffes à faire des habits, faignans de les leur aller vendre. Les Espagnols les recueillirent en leurs nauires, & en payement de leurs viandes, & estoffes qui leur furent aggreables, ils leur donnerent des chaines de pierres fauses, rouges, azurees, vertes, & iaunes, que les Indiens croyoient estre

pierres precieuses. Et les Espagnols s'informãs qui estoit leur Roy, & de sa grande puissance, leur dõnerent congé, en leur disant qu'ils portassent ces pierres à leur seigneur, & luy dissent que pour le present ils ne pouuoyent l'aller voir, mais qu'incontinent ils retourneroyent & le visiteroyent. Ceux de la coste allerent incontinent à Mexique auec ce message, portans la representation de tout ce qu'ils auoyent veu depeinte en des draps qu'ils auoyent, tant des nauires, des hommes, que des pierres qu'ils leur auoyent données. Le Roy Moteçuma demeura par ce message fort pensif, & leur commanda qu'ils ne le diuulguassent, & ne le dissent à personne. Le iour ensuyuant, il assembla son Conseil, & leur ayant monstré les draps, & les chaines, mit en deliberation ce qu'il deuoit faire, où il fut resolu de donner ordre à toutes les costes de la mer, que les habitans y fussent au guet, & que quelque chose qu'ils veissent, ils en aduisassent incontinent le Roy. L'annee ensuyuante, qui fut au commencement de l'an mil cinq cens dixhuict, ils veirent paroistre en la mer la flotte où estoit le Marquis del Vallé, Dom Fernande Cortes, auec ses compagnons, nouuelle qui troubla beaucoup Moteçuma, & consultãt auec les siens, ils dirent tous que sans faute leur ancien & grand seigneur Quetzalcoalt estoit venu, lequel leur auoit dit qu'il retourneroit du costé d'Oriẽt, où il s'é estoit allé. Il y auoit entre les Indiens vne opinion, qu'vn grand Prince les auoit au temps passé laissez, & promis qu'il retourneroit, de l'origine & fon-

dement de laquelle opinion ſera dit en vn autre lieu. C'eſt pourquoy ils enuoyerent cinq principaux Ambaſſadeurs, auec des preſens riches, pour le congratuler de ſa venue, leur diſans qu'ils ſçauoyent bien que leur grand ſeigneur Quetzalcoalt venoit là, & que ſon ſeruiteur Moteçuma l'enuoyoit viſiter, ſe tenant pour ſon ſeruiteur. Les Eſpagnols entendirent ce meſſage par le moyen de Marina Indienne qu'ils menoyent auec eux, & ſçauoit la langue Mexiquaine, & Fernande Cortes, trouuant que c'eſtoit vne bonne occaſion pour leur entrée, commanda que l'on luy ornaſt fort bien ſa chambre, & eſtant aſſis auec grande authorité, & ornement, fit entrer les ambaſſadeurs, leſquels n'obmirent rien de s'humilier, ſinon de l'adorer pour leur Dieu. Ils luy firent leur ambaſſade, diſans que ſon ſeruiteur Moteçuma l'enuoyoit viſiter, & qu'il tenoit le pays en ſon nom, comme ſon lieutenant, qu'il ſçauoit bien que c'eſtoit le Topilçin qui leur auoit eſté promis, il y auoit pluſieurs ans, lequel les deuoit venir reuoir. Par ainſi qu'ils luy apportoyent les habits qu'il auoit accouſtumé de porter, quand il conuerſoit auec eux, le ſupplians qu'il les receut pour aggreables, en luy offrans pluſieurs preſents de grande valeur. Cortes reſpõdit receuant les preſents, & donnant à entendre, qu'il eſtoit celuy qu'ils diſoyent, dequoy ils demeurerent fort contens, & ſe voyans reçeus & traittez de luy amiablement, (car en cela, auſſi bien qu'es autres choſes, ce valeureux Capitaine a eſté digne de loüange,) que ſi l'entre-

prinse eust passé outre , qui estoit de gaigner par amitié ce peuple, il semble qu'il s'estoit offert la meilleure occasion , que l'on pourroit imaginer, pour assubiettir ceste terre à l'Euangile par paix, & par amitié : mais les pechez de ces cruels homicides & esclaues de Satan, vouloient estre chastiez du Ciel, comme aussi ceux de plusieurs Espagnols, qui n'estoyent pas en petit nombre. Ainsi les hauts iugemés de Dieu disposerent le salut de ces peuples , ayans premierement retranché les racines endommagees , & comme dit l'Apostre , la mauuaistié & aueuglement des vns , fut la saluation des autres.

Rom.11. En fin le iour d'apres l'Ambassade susdite, tous les Capitaines & principaux de la flote vindrent dans l'Admiralle,& entendans l'affaire,& cōbien ce Royaume de Moteçuma estoit puissant , & riche , il leur semble que c'estoit chose cōuenable d'obtenir reputation d'hommes graues & vaillans enuers ce peuple, & que par ce moyen encor qu'ils fussent peu, ils seroyent craints , & receus en Mexique. A ceste fin ils deschargerent toute l'artillerie des nauires , & comme c'estoit chose qui iamais n'auoit esté ouye par les Indiens , ils demeurerent aussi espouuentez que si le Ciel fust tombé sur eux. Apres les Espagnols se mirent à les deffier, afin qu'ils combattissent auec eux , & les Indiens ne s'y osans hazarder , ils les battirent , & mal traitterent , leur monstrans leurs espees , lances , pertuisanes , & autres armes, dont ils les espouuenterent beaucoup. Les pauures Indiens furent pour cet effect si crain-

tifs & eſpouuentez qu'ils changerent d'opinion, diſans que leur ſeigneur Topilçin ne venoit point en ceſte troupe. Mais que c'eſtoyent quelques Dieux leurs ennemis qui venoyent là pour les deſtruire. Quand les Ambaſſadeurs retournerent en Mexique, Moteçuma eſtoit en la maiſon de l'audience, & auant qu'ils luy donnaſſent l'ambaſſade, le malheureux commanda de ſacrifier en ſa preſence vn nombre d'hommes, puis auec le ſang des ſacrifiez arrouſer les ambaſſadeurs, penſant par ceſte ceremonie, (qu'ils auoyent accouſtumé de faire en de ſolemnelles ambaſſades) auoir bonne reſponce. Mais ayant entendu le rapport & information de la forme des nauires, hommes, & armes, il demeura tout confus & perplex : puis ayant eu conſeil là deſſus, ne trouua autre meilleur moyen, que procurer d'empeſcher l'entree à ces eſtrangers, par les arts magiques, & coniurations. Ils auoyent accouſtumé ſouuent de ſe ſeruir de ces moyẽs, d'autant qu'ils auoyent grande communication auec le Diable, par l'ayde duquel ils obtenoyent quelquesfois des effects eſtranges. Ils aſſemblerent donc tous les ſorciers, magiciens, & enchanteurs, & perſuadez de Moteçuma prindrent en leur charge de faire retourner ces gens là à leurs pays. Pour cet effect ils furent en certain lieu, qui leur ſembla eſtre propre, pour inuoquer les Diables, & exercer leurs arts, choſe digne de conſideration. Ils firent tout ce qu'ils peurent, & ſçeurent, mais voyans que nulle choſe

ne pouuoit empeſcher les Chreſtiens, ils furent vers leur Roy, luy diſans que ceux-là eſtoient plus qu'hommes, pource que rien ne les endommageoit, pour toutes leurs coniurations & enchantements. Alors Moteçuma s'aduiſa d'vne autre ruſe, qui fut que feignant d'eſtre fort content de leur venüe, il enuoya commander à tous ſes Royaumes qu'ils ſeruiſſent ces Dieux celeſtes qui eſtoient venus en leur terre. Tout le peuple eſtoit en grãd triſteſſe & ſurſaut, & venoient ſouuent nouuelles que les Eſpagnols s'enqueroient ſouuẽt où eſtoit le Roy, de ſa façon de viure, de ſa maiſon & de ſes moyens. Il eſtoit extremement faſché de cela, & luy cõſeilloient les ſiens, & d'autres Negromanciens qu'il ſe cachaſt luy offrãs à ceſte fin de le mettre en lieu, où creature ne le pourroit iamais trouuer. Cela luy ſembla choſe vile, parquoy il ſe determina à les attendre, encor que ce fuſt en mourant. En fin il ſortit de ſes maiſons & palais Royaux pour loger en d'autres, les laiſſans pour loger ces Dieux, comme ils diſoient.

CHAPITRE XXV.

De l'entree des Eſpagnols en Mexique.

IE ne pretens point traitter les faits & geſtes des Eſpagnols qui conqueſterent la neufue Eſpagne, ny les aduantures eſtranges qui leur arriuerent, ny le courage & valeur inuincible de leur Capitaine Dom Fernande Cortez, d'autant que de cela il y a beaucoup d'hiſtoires &

relations, comme celles que le mesme Fernande Cortés escriuit à l'Empereur Charles V. biẽ qu'elles soient d'vn stile rond & assez esloigné d'arrogance, lesquels donnent suffisante cognoissance de ce qui passa, enquoy il fut digne de perpetuelle memoire : mais seulement pour accomplir mon intẽtion, il reste de dire ce que les Indiens racontent de cest affaire, ce qui n'a esté iusques auiourd'huy redigé par escrit en nostre vulguaire. Moteçuma donc ayant entendu les victoires du Capitaine, & qu'il venoit s'aduançant pour sa conqueste, qu'il s'estoit cõfederé & ioint auec ceux de Tlascalla ses capitaux ennemis, & auoit chastié rudement ceux de Chollola ses amis, s'imagina de le tromper ou esprouuer en luy enuoyant vn homme principal, vestu & accommodé des mesmes ornemens & enseignes Royales, qui feignist estre Moteçuma, laquelle fiction ayant esté descouuerte au Marquis par ceux de Tlascalla qui l'accompagnoient, le renuoya apres l'auoir doucement & prudemment reprins de l'auoir ainsi voulu tromper, dequoy Moteçuma demeura tellement confus, que pour la crainte de cela il retourna à ses premieres imaginations de vouloir faire retirer les Chrestiens, par le moyen & inuocation des enchanteurs & sorciers. Parquoy il assembla vn plus grand nombre d'iceux qu'il n'auoit fait la premiere fois, en les menaçant que s'ils retournoient vers luy sans accõplir son commandement, il n'en reschapperoit vn seul, à quoy ils promirent d'obtemperer. Et pour cest effect tous les officiers du diable s'en

allerent au chemin de Chalco, qui estoit par où deuoient passer les Espagnols, où montans au fest d'vne coste, leur apparut Tezcalipuca, vn de leurs principaux Dieux, comme venant deuers le camp des Espagnols, en l'habit de Chalcas, qui auoit les tetins ceints auec huict tours d'vne corde de ionc, il venoit comme hors de soy & comme vn homme insensé & enyuré de rage & de furie. Arriué qu'il fut à l'escadron des Negromanciens & sorciers, il s'arresta & leur dist en grand colere, *Pourquoy vous autres reuenez-vous icy, qu'est-ce que Moteçuma pretend faire par vostre moyen? Il s'est trop tard aduisé: car desia il est determiné, que l'on luy oste son Royaume & son honneur, auec tout ce qu'il possede, pour punition des grandes tyrannies qu'il a commises contre ses vassaux, n'ayant pas gouuerné comme seigneur, mais comme traistre & tyran.* Les enchanteurs alors oyans ces paroles, cogneurent que c'estoit leur idole, & s'humilians deuãt luy, luy bastirent à l'instant au mesme lieu vn autel de pierre, qu'ils couurirent de fleurs qu'ils cueillirent à l'entour, luy aucontraire ne faisant point d'estat de ces choses commença derechef à les tancer, disant: *Qu'estes-vous venus faire icy traistres, retournez, retournez incontinent & regardez Mexique, à fin que vous entendiez ce qui doit aduenir d'elle.* Et disent qu'ils se retournerent deuers Mexique pour la regarder, & qu'ils la virent bruslante & toute enflambée de viues flames. Alors le diable disparut, & eux n'osans passer plus outre, firent sçauoir cela à Moteçuma. Ce qu'ayant entendu, il fut vn long temps sans parler, regardãt pensif en terre, puis dist, que ferons-nous donc,

ſi les Dieux & nos amis no⁹ delaiſſent, & qu'au contraire ils aident & fauoriſent nos ennemis? Ie ſuis deſia reſolu, & nous deuons tous reſoudre à ce point, que arriue ce qui pourra arriuer, nous ne deuons point fuir ny nous cacher, ny monſtrer aucun ſigne de couardiſe. I'ay ſeulement pitié des vieillards & des petits enfans qui n'ont ny pieds ny mains pour ſe deffendre, & diſant cela ſe teut, pource qu'il commençoit à ſe transporter en extaſe. En fin le Marquis ſ'approchant de Mexique, Moteçuma s'aduiſa de faire de neceſſité vertu, & ſortit pour le receuoir cõme à trois ou quatre lieües de la Cité, allant d'vne graue majeſté, porté ſur les eſpaulles de quatre ſeigneurs, & eſtant couuert d'vn riche poelle d'or & de plumeries. Lors qu'ils ſ'entrerencontrerent, Moteçuma deſcendit, & tous deux ſe ſaluerent l'vn l'autre fort courtoiſement: Dom Fernande Cortés luy diſt qu'il ne ſe ſouciaſt de rien, & qu'il n'eſtoit là venu pour luy oſter ſon Royaume, ny diminuer ſon authorité. Moteçuma logea Cortés & ſes cõpagnõs en ſon palais Royal, qui eſtoit fort magnifique, & luy s'en alla loger en d'autres maiſons priuées qu'il auoit. Les ſoldards deſchargerent ceſte nuict-là l'artillerie par reſiouiſſance, dequoy les Indiens s'eſpouuenterent beaucoup, n'eſtans pas accouſtumez d'ouyr vne telle muſique. Le iour enſuiuant Cortés fit aſſembler Moteçuma & les ſeigneurs de ſa Cour en vne grande ſale, où luy eſtant aſſis en vne haute chaire, leur diſt qu'il eſtoit ſeruiteur d'vn grand Prince qui les auoit enuoyez en ces pays pour

faire de bonnes œuures, & qu'ayant trouué en icelúy ceux de Tlaſcalla qui eſtoient ſes amis, leſquels ſe plaignoient fort des torts & griefs que ceux de Mexique leur faiſoient continuellement, à ceſte occaſion il vouloit entendre lequel d'entr'eux auoit le tort, à fin de les appointer enſemble, pour de là en auant ne ſe trauailler & guerroyer les vns les autres, & que ce pendant luy & ſes freres (qui eſtoient les Eſpagnols) demeureroient touſiours là ſans les endõmager, au cõtraire les aideroient en ce qu'ils pourroient. Il mit peine de faire bien entendre ce diſcours à tous, ſe ſeruant de ces interpretes & truchemẽts. Ce qu'entendu par le Roy & les autres ſeigneurs Mexiquains, ils furent extremement contens, & monſtrerent grands ſignes d'amitié à Cortés & aux ſiens. Pluſieurs ſont d'opinion que s'ils euſſent ſuiuy l'affaire cõme ils l'auoient cõmencé ce iour là, ils euſſent peu facilement ordonner du Roy & du Royaume pour leur donner la loy de Chriſt ſans grande effuſion de ſang. Mais les iugemẽs de Dieu ſont grands, & les pechez des deux parties eſtoient en grand nombre, par ainſi n'ayans ſuiuy leur pointe l'affaire fut differé, combien qu'en fin Dieu fit miſericorde à ceſte nation, luy communiquant la lumiere de ſon ſainct Euangile, apres auoir fait iugement & punition de ceux qui le meritoient, & qui auoient trop enormement offenſé la diuine reuerence. Tant y a que quelques occaſions ſ'eſmeurent, dõt pluſieurs plaintes, griefs & ſoupçons, naſquirent d'vn coſté & d'autre. Ce que voyant Cortés, & que

les volontez des Indiens commençoient à se distraire d'eux : il luy sembla necessaire de s'asseurer, en mettant la main sur le Roy Moteçuma, lequel fut saisi, & mis les fers aux pieds, acte certes espouuentable au monde, & qui est esgal à l'autre sien, d'auoir bruslé ses nauires, & s'estre enclos au milieu de ses ennemis, pour vaincre ou pour mourir. Le pire fut que à cause de la venue inopinée d'vn Pamphilo Naruaes en la *Vera Crux*, pour alterer & mutiner le pays fut de besoing que Cortés s'absentast de Mexique, & qu'il laissast le pauure Moteçuma entre les mains de ses compaignons, qui n'auoient pas la discretion, ny la moderation telle que luy, par ainsi l'affaire vint à telle dissension qu'il n'y eut plus aucun moyen de faire paix.

CHAPITRE XXV.

De la mort de Moteçuma, & sortie des Espagnols de Mexique.

LORS que Cortez estoit absent de Mexique, celuy qui estoit demeuré son Lieutenant fut d'opinion de donner vn rude chastiement aux Mexiquains, & fit tuer vn grand nombre de la noblesse en vn bal qu'ils firent au palais, qui fut si excessif que tout le peuple se mutina, & d'vne furieuse rage prindrent les armes pour se venger & tuer les Espagnols. Par ainsi ils les assiegerent au palais, les pressans de si pres que le dommage que les Espagnols leur faisoient de leur artillerie & de leurs arbalestres, ne les pou

uoit diſtraire, ny faire retirer de leur entreprinſe, à quoy ils perſiſterẽt par pluſieurs iours leur empeſchãs les viures ſans permettre qu'il y entraſt ou ſortiſt aucune creature. Ils ſe battoient auec des pierres, des dards à ietter, à leur façon, des eſpeces de lances qui ſont cõme des fleſches, ou il y a quatre ou ſix raſoirs tres-aigus, qui ſont telles, que les hiſtoires racontent, qu'en ces guerres vn Indien d'vn coup de ces raſoirs emporta preſque tout le col d'vn cheual, & comme ils combattoiẽt vn iour en ceſte reſolution & furie, les Eſpagnols pour les faire ceſſer, firent monter Moteçuma, auec vn autre des principaux ſeigneurs Mexiquains, au haut d'vne platte forme de la maiſon, couuerts des rondelles de deux ſoldats qui eſtoient auec eux. Les Mexiquains voyans leur Seigneur Moteçuma, s'arreſterent & firent grãd ſilence. Alors Moteçuma leur fit dire, par ce Seigneur principal, qu'ils s'appaiſaſſent, & qu'ils ne fiſſent la guerre aux Eſpagnols, puis qu'ils voyoient, que luy eſtant priſonnier cela ne leur pouuoit proffiter. Ce qu'eſtant entendu par vn ieune homme appellé Quicuxtemoc, lequel ils parloient deſia d'eſlire pour leur Roy, diſt à haute voix à Moteçuma, qu'il ſe retiraſt, comme vn villain, que puis qu'il auoit eſté ſi couard, que de ſe laiſſer prendre, ils ne luy debuoient plus obeyr, mais pluſtoſt luy donner le chaſtiement qu'il meritoit, l'appellant femme pour plus grande ignominie, & commença alors à enfonçer ſon arc, & à tirer contre luy, & le peuple recommença à ietter des pierres, & pourſuyure leur

combat. Plusieurs disent qu'alors Moteçuma fut frappé d'vn coup de pierre, dont il mourut, les Indiens de Mexique afferment le contraire, mais qu'il mourut depuis de la façon que ie diray incontinēt. Aluaro & le reste des Espagnols se voyans si pressez enuoyerent donner aduis au Capitaine Cortez, du grand danger, ou ils estoient, lequel ayant auec vne merueilleuse dexterité & valeur, donné ordre en l'affaire de Naruaes, & recueilly pour luy la plus grande partie de ses hommes, vint à grandes iournees secourir les siens en Mexique, où attendant le temps que les Indiens se reposoient (car c'estoit leur vsage en la guerre, de se reposer de quatre iours en quatre iours) il s'aduança vn iour par vne grande ruze & magnanimité, tellement que luy & ses gens entrerent au Palais, où les Espagnols s'estoient fortifiez, parquoy ils monstrerent plusieurs signes de resiouissance, en deschargeant l'artillerie: mais comme la rage des Mexiquains s'augmentoit, & qu'il n'y auoit nul moyen de les appaiser, mesmes que les viures leur deffailloient du tout, sans qu'ils eussent esperāce de pouuoir plus se deffendre, le Capitaine Cortez delibera de sortir vne nuit sans bruit. Parquoy ayant fait des ponts de bois, pour passer deux grands courants d'eaüe fort dangereux, il sortit sur la minuict auec tout le plus grand silence qu'il peut, & ayant ià la plus part de ses gens passé le premier pont, ils furent apperceus d'vne Indienne auant que de passer le second, qui s'en alla criant que leurs ennemis s'en fuyoient, à laquelle voix s'assem-

bla,& accourut tout le peuple d'vne terrible furie,tellement que paſſant le ſecond pont, ils furent tellement chargez & preſſez, qu'il demeura plus de trois cents hommes morts & bleſſez en vn lieu,où eſt auiourd'huy vn petit hermitage,que fort mal à propos l'on appelle auiourd'huy des martyrs. Pluſieurs des Eſpagnols pour conſeruer l'or & les ioyaux, qu'ils auoient ne peurent eſchapper, & d'autres retardans pour le recueillir, & apporter, furent prins par les Mexiquains, & cruellement ſacrifiez deuant leurs idoles. Les Mexiquains treuuerent le Roy Moteçuma mort,& bleſſé comme ils diſent de coups de poignard, qui eſt leur opinion,que ceſte nuit les Eſpagnols le tuerẽt auec d'autres ſeigneurs. Le marquis en la relation,qu'il enuoya à l'Empereur, dit au contraire,& que les Mexiquains luy tuerent celle nuit vn fils de Moteçuma,qu'il emmenoit auec d'autres ſeigneurs,diſant que toute la richeſſe d'or, pierres,& d'argent,qu'ils emportoient tomba au lac,où iamais du depuis ne parut.Quoy qu'il en ſoit Moteçuma finit miſerablement, & paya au iuſte iugemẽt du Seigneur des Cieux ce qu'il meritoit,pour ſon grand orgueil, & tyrannie. Car ſon corps eſtant venu en la puiſſance des Indiens,ils ne voulurent luy faire les obſeques de Roy,non pas d'homme commun, ains le ietterent par grand meſpris & collere.Vn ſien ſeruiteur ayant pitié du malheur de ce Roy, qui auoit eſté auparauant craint & adoré comme Dieu,luy fit là vn feu, & mit ſes cendres, où il peut,en vn lieu aſſez meſpriſé.Retournant dõc

aux Espagnols qui eschapperent, ils furent grãdement fatiguez & trauaillez, pource que les Indiens les suyuirent obstinemẽt deux ou trois iours, sans les laisser reposer vn moment, & aloient si fatiguez à cause du peu de viures, que bien peu de grains de mays estoient departis entre eux, pour leur manger. Les relations des Espagnols, & des Indiens s'accordent, que nostre Seigneur les deliura en cet endroit miraculeusement, la mere de misericorde, & royne des Cieux, Marie les deffendant en vne montaignette, où à trois lieües de Mexique est aujourd'huy fõdee vne eglise, en memoire de cela auec tiltre de nostre Dame de secours. Ils se retirerent vers leurs anciens amis de Tlascalla, où ils se retirerent par leur ayde, & par la valeur, & ruze de Fernande Cortés, puis retournerent faire la guerre en Mexique par eaüe, & par terre, auec l'inuention des brigantins qu'ils mirent dans le lac, & apres plusieurs combats & plus de soixante dãgereuses batailles, ils gagnerent du tout la Cité de Mexique le iour de sainct Hippolyte treiziesme du mois d'Aoust mil cinq cents vingt & vn. Le dernier Roy des Mexicquains ayant obstinement soustenu la guerre, en fin fut prins en vne grande Canoe, où il s'enfuioit, lequel estant amené, auec quelques autres des principaux seigneurs deuant Fernande Cortez, le roytellet d'vne estrange magnanimité, saccant vne dague s'approcha de Cortez, & luy dist, *iusques auiourd'huy i'ay faict ce que i'ay peu pour la deffense des miens, maintenant ie ne suis plus obligé à faire d'auantage que de te donner ceste*

dague, pour me tuer d'icelle. Cortés luy respondit, qu'il ne le vouloit pas tuer, & que ce n'auoit point esté son intention de les endommager, mais que leur obstination si folle estoit coupable de tant de mal, & de la persecution, qu'ils auoient soufferte: qu'ils sçauoient bien combien de fois il les auoit requis de paix, & d'amitié, puis commanda qu'on le gardast, & qu'on le traictast fort bien luy & les autres, qui estoient eschappez Plusieurs choses aduindrẽt en ceste conqueste de Mexique, estrãges & admirables, car ie ne tiens point pour mensonge ny pour addition, ce que disent plusieurs, qui escriuent que Dieu fauorisa l'affaire des Espagnols par plusieurs miracles, d'autant qu'il leur estoit impossible de vaincre tant de difficultez, sans la faueur du Ciel, & de s'assubiectir au commencement ceste terre, auec si peu d'hommes. Car combien que nous autres fussions pecheurs, & indignes de telle faueur, toutesfois la cause de nostre Dieu, la gloire de nostre foy, & le biẽ de tant de milliers d'ames, comme estoient ces nations, que le seigneur auoit predestinées, requeroient que pour paruenir à ce changement que nous voyons à present arriué, il y suruint des moyens supernaturels, & propres à celuy qui appelle à la cognoissance de luy les aueugles, & les prisonniers, & leur donner la lumiere & liberté par son S. Euangile, & afin que l'on puisse mieux entendre cecy, & y adiouster foy, ie raconteray quelques exemples qui me semblent à propos de ceste histoire.

CHAP.

CHAPITRE XXVII.

De quelques miracles que Dieu a monstrez és Indes en faueur de la foy, sans le merite de ceux qui les firent.


Aincte Croix de la Syerre est vne prouince fort grande, & fort eslongnée, au Royaume du Peru; qui s'auoysine auec diuerses nations d'infideles, lesquels n'ont point encor la lumiere de l'Euangile, si depuis le temps que i'en suis party, les peres de nostre compagnie, qui sont là pour cet effet ne leur ont enseigné. Toutesfois ceste prouince de saincte Croix est Chrestienne, & y a plusieurs Espagnols & Indiens baptisez en grand nombre. La façon comment le Christianisme y entra fut telle. Vn soldat de mauuaise vie, resident en la prouince de Charcas craignant la iustice, qui pour ses delits le recherchoit, entra bien auant dans le pays, & fut recueilly gratieusement des barbares de ceste contrée, & voyant l'Espagnol qu'ils enduroient alors vne grande necessité par faute d'eaüe, & que pour faire pleuuoir, ils faisoient beaucoup de ceremonies superstitieuses, comme ils ont accoustumé, il leur dist que s'ils vouloient faire ce qu'il leur diroit, qu'incontinent ils auroient de l'eaüe, ce qu'ils s'offrirent de faire fort volontairement. Alors le soldat fit vne grande Croix, qu'il planta en vn lieu eminent, leur disant, qu'ils fissent là leur adoration,

& qu'ils demãdassent de l'eaüe, ce qu'ils firent. Chose merueilleuse, incontinent tomba de l'eaüe si abondamment, que les Indiens prindrent telle deuotion à la saincte Croix, qu'ils auoient recours à icelle, pour toutes leurs necessitez, & obtenoient tout ce qu'ils demandoient, tellement qu'ils rompirent leurs idoles & commencerent à porter les Croix pour enseignes, & à demander des predicateurs qui les enseignassent, & baptisassent. Pour ceste occasion la prouince a esté iusques auiourd'huy appellee, sainte Croix de la Syerre. Mais afin que l'on voye par qui Dieu faisoit ces merueilles, il ne sera mal à propos de dire comment ce soldat, apres auoir quelques années fait ces miracles d'Apostre, n'ayant point toutesfois amendé sa vie, sortit de la prouince des Charcas, & continuant ses mauuaises façons de faire fut mis publiquement au gibet en Pottosi. Polo qui le cognoissoit, escrit tout cecy cõme chose notoire, & qui arriua de son temps. Cabeca de Vaça, qui fut depuis gouuerneur au Paraguey escript en la peregrination estrange, qui luy aduint en la Floride, auec deux ou trois autres compagnons, qui resterent seuls d'vne armée; où ils passerent dix ans auec les barbares cheminans, & penetrans iusques à la mer du Sud, & est autheur digne de foy, que les barbares, les forceans de guarir certaines maladies, les menaçans que s'ils ne le faisoient qu'ils leur osteroient la vie, d'autre part ne sçachans aucune partie de medecine, & n'ayans aucuns appareils pour l'exercer, forcez de la necessité;

ſe firent medecins euãgeliques, diſans les oraiſons de l'Egliſe, & faiſans le ſigne de la Croix, au moyen dequoy ils guarirent ces malades, pour le bruit, & renommée dequoy ils furent contraints, d'exercer ceſte office par toutes les villes où ils paſſoient, qui furẽt innumerables, enquoy le Seigneur les aida miraculeuſement, de ſorte qu'ils eſtoient eux meſmes eſmerueillez pour eſtre de vie commune, voire l'vn d'eux vn negre; Lancero eſtoit vn ſoldat au Peru, duquel l'on ne ſçait d'autres merites, que d'eſtre ſoldat, il diſoit ſur les playes certaines bonnes parolles, & faiſant le ſigne de la Croix les guariſſoit incontinent; d'où l'on diſoit comme par prouerbe le pſalme de Lancero. Eſtant examiné par ceux qui tiennent rang & ont authorité en l'Egliſe, ſon office, & ſes œuures furent approuuees. Quelques perſonnes dignes de foy racontent, & l'ay ouy dire meſmes, qu'en la cité de Cuſco, lors que les Eſpagnols y eſtoient aſſiegez & preſſez de ſi pres, que ſans l'aide du Ciel il leur eſtoit impoſſible d'en pouuoir eſchapper, les Indiens iettoient du feu ſur les toicts des maiſons, où s'eſtoient retirés les Eſpagnols, qui eſt l'endroit où eſt auiourd'huy baſtie la grand'Egliſe: & bien que le toict fuſt de certaine paille, qu'ils appellent là chicho, & que les flambeaux qu'ils y iettoient deſſus eſtoient de bois de pin fort rameux & fort gros, toutesfois iamais aucune choſe ne print en feu, ny ne fut bruſlée, à cauſe qu'il y auoit vne Dame en haut qui eſtaignoit le feu incontinent, & cela fut viſiblement apperçeu des Indiens, qui

le refererent depuis en eſtans fort eſmerueillez. L'on ſçait de certain, par les relations de pluſieurs, & par les hiſtoires qui en ſont eſcrites, qu'en diuerſes batailles, que les Eſpagnols eurent, tant en la neufue Eſpagne qu'au Peru, les Indiens contraires veirent en l'air vn cheualier, monté ſur vn cheual blanc, vne eſpée en la main, combattant pour les Eſpagnols, d'où eſt venue la grande veneration qu'ils portent aux Indes au glorieux Apoſtre ſainct Iacques. D'autresfois ils veirent en quelques batailles l'image de noſtre Dame, de laquelle les Chreſtiens ont receu, en ces parties, d'incomparables faueurs, & benefices, que ſi l'on racontoit par le menu toutes les œuures du Ciel comme elles ſont aduenues, ce ſeroit vn diſcours fort long. Il ſuffit d'auoir dit cecy à l'occaſion de la grace que la Royne de gloire fit aux noſtres, lors qu'ils eſtoient preſſez & pourſuyuis des Mexiquains, ce que i'ay mis en auãt afin de faire entendre, que noſtre ſeignenr a eu ſoucy de fauoriſer la foy, & religion Chreſtiẽne, defendant ceux qui la tenoient, encore que par aduanture ils ne meritaſſent pas par leurs œuures, de telles faueurs & benefices du Ciel. C'eſt pourquoy l'on ne doit pas condemner ſi abſoluement toutes ces choſes, des premiers conquerans des Indes, ainſi que quelques religieux, & hommes doctes ont faict, par vn bon zele ſans doute, mais par trop affecté; car combien qu'en la plus part ils furent hommes auares, aſpres, & fort ignorans de la façon de proceder que l'on deuoit obſeruer, entre les infi-

deles, qui iamais n'auoient offencé les Chreſtiens, toutesfois l'on ne peut pas nier, que de la part des infideles, il n'y ait eu beaucoup de mauuaiſtié contre Dieu, & contre les noſtres, ce qui les contraignit vzer de rigueur, & de chaſtiement. Et ce qui eſt d'auãtage, le Seigneur de tous, encor que les fideles fuſſent pecheurs, voulut fauoriſer leur cauſe & party, pour le biẽ des infideles meſmes, qui depuis ſe debuoient conuertir au ſainct Euangile par ceſte occaſiõ: car les chemins de Dieu ſont hauts, & leurs traces merueilleuſes.

CHAPITRE XXVIII.

De la façon que la diuine prouidençe diſpoſa les Indes, pour y donner entree, à la Religion Chreſtienne.

IE mettray fin à ceſte hiſtoire des Indes, declarant le moyen admirable par lequel Dieu diſpoſa, & prepara l'entrée de l'Euangile, en icelles, ce que l'on doit bien conſiderer, afin de louer & reconoiſtre la prouidence & bonté du Createur. Chacun pourra entendre par la relation, & diſcours que i'ay eſcrit en ces liures, tant au Peru, comme en la neuue Eſpagne, lors que les Chreſtiens y mirent premierement le pied, ces Royaumes & Monarchies eſtoient paruenues au ſommet, & periode de leur puiſſance; veu que les Inguas poſſedoient au Peru depuis le Royaume de Chillé iuſques plus outre que

Quitto, qui sont mil lieues de pays suyui. Estans si abōdans en or & argēt, somptueux seruices, & autres choses que rien plus, comme en Mexique Moteçuma commandoit depuis la mer Oceane, du Nort, iusques à la mer du Sud, estāt craint, & adoré non pas comme homme, mais plustost comme Dieu: Ce fut alors que le treshaut Seigneur iugea, que ceste pierre de Daniel qui rompit les Royaumes, & Monarchies du monde rompist aussi ceux de cet autre nouueau monde. Et tout ainsi comme la loy de Christ vint quand la Monarchie Romaine estoit paruenue à son sommet, ainsi en aduint il és Indes Occidentales, & vrayement apperçoit-on en cela vne vraye prouidence du Seigneur. Car n'y ayant lors au monde, c'est à dire en Europe, qu'vn chef & seigneur temporel, ainsi que les sacrez Docteurs le remarquent, cela fut cause que l'Euangile se peut facilement cōmuniquer à tant de peuples & nations, ce qui est aussi arriué és Indes ou ayans donné la cognoissance de Christ aux chefs & monarques de tant de Royaumes, cela fut cause que par apres plus facilement l'on communiqua l'Euangile à tout le peule, voire y a icy vne chose particuliere à noter, que comme les seigneurs de Mexique & de Cusco, alloient conquestans de nouuelles terres ils y alloient aussi introduisans leur lāgue, car iaçoit qu'il y eust comme il y a encor de present vne grande diuersité de langues particulieres & propres, neantmoins la langue courtisane de Cusco courut & court encor auiourd'huy plus de mil lieuēs, & celle de Mexi-

que,ne s'estendoit gueres moins,ce qui n'a pas esté de petite importãce,mais a beaucoup profité pour faciliter la predication en ce tẽps que les predicateurs n'ont pas le don de plusieurs langues,comme ils auoient anciennement. qui voudra sçauoir quelle ayde ç'a esté pour la predication & conuersion de ces peuples, que la grandeur de ces deux Empires que i'ay dist, pour la grande difficulté que l'on a experimentée,à reduire en Christ les Indiens,qui ne recognoissoient point vn seigneur, s'en aille en la Floride, au Bresil,aux Andes, & en plusieurs autres endroits,ou par la predication l'on n'a pas faict vn tel effect,en cinquante ans, comme on a fait au Peru, & en la neuue Espagne en moins de cinq. S'ils veulent dire que la richesse de ceste terre en a esté cause,ie ne le nie pas du tout,toutesfois il estoit impossible qu'il y eust tant de richesse, & qu'ils l'eussent peu cõseruer,s'il n'y eust eu Monarchie. Cela mesme est vn acheminement de Dieu, pour ce temps cy,auquel les predicateurs de l'Euangile sont si froids & si peu zelez,qu'il y aye des marchãds lesquels auec la chaleur de l'auarice, & le desir du commandement,cherchent & descouurent de nouueaux peuples, où nous passions auec nostre marchandise.Car cõme dit S.Augustin, *August. l.* la prophetie d'Esaye est accomplie, en ce que *de con. Euan.* l'Eglise de Christ s'est dilattée, non seulement *C.36.* en la dextre,mais aussi en la senestre,qui est cõme il declare s'accroistre par des moyens humains,& terriens,que l'on cherche plus ordinairement que Iesus Christ. C'a esté aussi gran-

de prouidence du Seigneur,que quand les premiersEſpagnols y arriuerent,ils trouuerent de l'aide entre les meſmes Indiens,à cauſe de leurs partialitez & grandes diuiſions. Cela eſt tout cogneu au Peru,que la diuiſiõ d'entre les deux freres Atahulpa,& Guaſca,eſtant nouuellemẽt decedé le grand Roy Guanacapa leur pere,fuſt cauſe de donner l'entree au Marquis Dom Frãçois Pizarre & aux Eſpagnols, d'autant qu'vn chacun d'eux deſiroit ſon alliance, & qu'ils eſtoient occupez à ſe faire la guerre l'vn à l'autre. L'on n'a pas moins experimẽté en la neufue Eſpagne,que l'aide de ceux de la prouince de Tlaſcalla, à cauſe de la perpetuelle inimitié qu'ils auoient contre les Mexiquains, cauſa au Marquis Fernande Cortés, & aux ſiens la victoire,& ſeigneurie de Mexique, & ſans eux il leur euſt eſté impoſſible de la gaigner, voire ſeulement de ſe maintenir au pays. Ceux là ſe trompent beaucoup qui eſtiment peu les Indiens,& qui iugent que par l'auantage, que les Eſpagnols ont ſur eux,de leurs perſonnes,cheuaux & armes offenſiues,& deffẽſiues,ils pourront conqueſter quelconque terre, & nation d'Indiens. Chille eſt encor là, ou pour mieux dire Aranco,& Teucapel,qui ſont deux villes, ſur leſquelles nos Eſpagnols n'ont pas ſçeu gaigner vn pied de terre,combien qu'il y aye plus de vingt cinq ans,qu'ils y font la guerre ſans s'y eſpargner. Car ces barbares ayans vne fois perdu la crainte des cheuaux & des arquebuſes,& ſçachãs que l'Eſpagnol tombe auſſi bien qu'vn autre,d'vn coup de pierre,ou auec vne fleche,

ils se hasardent & entrent dans les piques, faisans leurs entreprinses. Combien d'annees y a il que l'on leue des hommes en la neufue Espagne, que l'on mene contre les Chychymequos, qui sont vn petit nombre d'Indiens tous nuds, armez seulement de leurs arcs, & flesches, toutesfois iusques auiourd'huy ils n'ont peu estre vaincus, au contraire de iour en iour ils deuiẽnent plus hazardeux & determinez. Mais que dirons nous des Chucos, des Chyraguanas, & des Pilcocones, & de tous les autres peuples des Andes ? toute la fleur du Peru n'y a elle pas esté, menant auec soy si grand appareil d'armes & hommes comme nous auons veu? que firent ils? auec quel profit retournerent ils? Ils en reuindrent certainement bien heureux de n'y auoir laissé la vie, y ayans perdu leur bagage & presque tous leurs cheuaux. Qu'aucun n'estime pas, qu'en parlant des Indiens, l'on doibue entendre des hommes de rien, mais s'il le pense qu'il vienne, & en face l'espreuue. Il en faut donc attribuer la gloire à qui elle appartient, qui est principalement à Dieu, & à son admirable disposition, car si Moteçuma en Mexique, & l'Ingua au Peru se fussent employez à resister aux Espagnols, & leur empescher l'entrée, Cortés, & Pyzarre y eussent peu profité, encor qu'ils fussent excellẽts Capitaines, d'auoir mis seulement pied en terre. C'a esté mesme vn grand ayde pour faire recepuoir aux Indiens la loy de Christ, que la grand'subiection qu'ils auoient à leurs Rois, & seigneurs, & mesme la subiection, & seruitude qu'ils auoient au Dia-

ble, à ses tyrannies, & à son ioug si pezant. Ce fut vne excellente disposition de la sapiēce diuine, laquelle tire du proffit du mal pour vne bonne fin ; & reçoit son bien du mal d'autruy qu'elle n'a pas semé. Il est certain qu'il n'y a aucun peuple des Indes Occidentales, qui ait esté plus idoine à l'Euangile, que ceux qui ont esté plus subiets à leurs seigneurs, & qui ont esté chargez de plus grandes charges, tāt de tributs & seruices, comme de coustumes, & vsages sanguinolents. Tout ce que possederent les Roys Mexiquains, & ceux du Peru, est auiourd'huy le plus cultiué de la Chrestienté, & où il y a moins de difficulté au gouuernement, & police Ecclesiastique. Les Indiēs estoient desia si lassez d'endurer le ioug tres-pesant, & insupportable des loix de Satan, des sacrifices & ceremonies, dont nous auons parlé cy-dessus, qu'ils consultoient entre eux de chercher vne autre loy, & vn autre Dieu, à qui ils seruissent. C'est pourquoy la loy de Christ leur sembla, & leur semble encor auiourd'huy iuste, douçe, nette, bonne, & toute pleine de biens. Et ce qui est difficile en nostre Loy, qui est de croire des mysteres si hauts & souuerains, a esté bien facile entre eux, d'autant que le Diable leur auoit fait comprendre d'autres choses plus difficiles. Et ces mesmes choses qu'il auoit desrobées de nostre loy euangelique, comme leur façon de cōmunion, & confession, leur adoration de trois en vn, & telles autres choses semblables, lesquels contre la volonté de l'ennemy ont aydé à faire plus facilemēt receuoir la verité à ceux

qui les auoient receus en la menterie. Dieu en toutes ſes œuures eſt ſage,& admirable, lequel ſurmonte l'aduerſaire auec ſes propres armes, l'arreſte auec ſon lacs,& l'eſgorge, auec ſa propre eſpée. Finablement noſtre Dieu,(qui auoit creé ces peuples, & qui ſembloit ſi long temps les auoir mis en oubly) quand leur heure a eſté venue a voulu faire que les meſmes Diables ennemis des hommes qu'ils tenoient faulſement pour dieux, donnaſſent teſmoignage cõtre leur volõté de ſa vraye loy, du pouuoir de Chriſt & du triomphe de ſa Croix, ainſi qu'il appert clairement par les preſages, propheties, ſignes, & prodiges cy deſſus racontez auec pluſieurs autres qui ſont aduenus en diuers endroits, & que les meſmes miniſtres de Satan, ſorciers, magiciens, & autres Indiens l'ont confeſſé. Et ne peut-on nier (car c'eſt choſe tres-euidente, & notoire par tout le monde) que le Diable n'oſe ſiffler, & que les pratiques, oracles, reſponces, & apparitions viſibles, qui eſtoient ſi ordinaires en toute ceſte infidelité, ont ceſſé és lieux, où le ſigne de la Croix a eſté planté, où il y a des Egliſes, & où l'on a cõfeſſé le nõ de Chriſt. Que s'il y a encor auiourd'huy quelque ſiẽ miniſtre maudit, qui participe encor de quelque choſe de cela, ce n'eſt que dedans les cauernes, ſommets des montagnes, & aux lieux cachez & du tout eſloignés du nom & communiõ des Chreſtiens. Le Seigneur ſouuerain ſoit benit, pour ſes grandes miſericordes, & pour la gloire de ſon ſainct nom, & à la verité, ſi l'on gouuernoit & regiſſoit ce peuple, tãt temporelle-

ment que ſpirituellement,de la façon que porte la loy de Ieſus Chriſt,auec vn ioug ſi doux, & vne charge ſi legere,& qu'on ne leur dõnaſt point plus de poix & de charge que ce qu'ils peuuent porter,ainſi qu'il eſt porté,& commãdé,par les patentes du bon Empereur de bõne memoire,& que auec cela ils prinſſent la moytié du ſoucy,qu'ils emploient à faire proffit de leurs pauures ſueurs,& trauaux, pour leur ayder à leur ſalut,ce ſeroit la Chreſtienté la plus paiſible,& heureuſe de tout le mõde. Mais noz pechez bien ſouuent ſont occaſion, que Dieu ne depart pas ſes graces ſi abondamment qu'il feroit. Toutefois ie dy vne choſe qui eſt vraie, & le tiens pour certain,que iaçoit que la premiere entrée de l'Euangile,en beaucoup d'endroits n'a pas eſté accompagnée de ſincerité, & de moiens Chreſtiens deſquels on ſe deuoit ſeruir, ſi eſt-ce que la bonté de Dieu, a tiré du bien de ce mal, & a fait que la ſubiection des Indiens, leur aye eſté vn parfait remede,& ſaluation. Que l'on conſidere vn peu ce que de noſtre temps l'on a de nouueau conuerty en la Chreſtienté,tant en Orient qu'au Ponent, & combien il y a eu entre eux peu de ſeureté, & de perſeuerãce en la foy,& religion Chreſtiẽne, és lieux, où les nouueaux conuertis ont eu entiere liberté de diſpoſer de ſoy,ſelon leur liberal arbitre.La Cheſtiẽté ſans doute va croiſſant & augmentant, & rapporte chaque iour plus de fruit entre les Indiens aſſubiectis, & au contraire,va ſe diminuant,& menaçant ruine, és autres qui ont eu des commencemens plus

heureux : & encor que les commencemens ayent esté laborieux és Indes Occidētales, toutesfois le Seigneur n'a laissé d'enuoyer incontinent de bons ouuriers & fideles ministres siés, hommes saints & apostoliques, comme furent frere Martin de Valence, de l'ordre de S. François; frere Dominique de Getanços, de l'ordre de S. Dominique, frere Iean de Roa, de l'ordre de S. Augustin, auec d'autres seruiteurs du Seigneur, qui ont vescu sainctement, & y ont ouuré des choses plus qu'humaines. Des Prelats mesmes sages, & des prestres fort saincts, & dignes de memoire, desquels no⁹ oyōs des miracles remarquables & propres actes d'Apostres, voire en nostre temps en auons cognu, & communiqué de ceste qualité. Mais pource que mō intētiō n'a esté plus outre que de traiter ce qui touche l'histoire propre des mesmes Indiens, & de venir iusque au temps que le Pere de nostre Seigneur Iesus Christ voulut leur cōmuniquer la lumiere de sa parole, ie ne passeray plus outre, laissant pour vn autre temps, ou pour vn meilleur entendement, le discours de l'Euangile aux Indes Occidentales, suppliant le Souuerain Seigneur de tous, & priāt ses seruiteurs qu'ils supplient humblement sa diuine maiesté qu'il plaise à sa bonté visiter souuent, & augmēter, par ses dons du Ciel, la nouuelle Chrestienté, que les derniers siecles ont plātée aux bornes de la terre. Soit au Roy des siecles gloire, hōneur & empire, pour tousiours & à iamais. Amen.

FIN.



TABLE DES CHOSES PLVS REMARQVABLES CONTENVES EN ceste histoire naturelle & moralle des Indes.

B

N

P

X

